
Twisted
RETALIATION
MARION ARRICK

Twisted
RETALIATION

Marion Arrick

OceanofPDF.com

OceanofPDF.com

Copyright ©2023 Marion Arrick

Tous droits de reproduction, d’adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L’auteur est seul propriétaire des droits et est responsable du contenu de ce livre.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Ce récit est une œuvre de pure fiction. Par conséquent, toute ressemblance avec des situations réelles, avec des personnes existantes ou ayant existé ou avec des lieux ne saurait être que fortuite.

Crédits photo : AdobeStock

Couverture ©Marion Arrick

Crédits images : AdobeStock.

OceanofPDF.com

Table des matières

Table des matières
Avertissement
Glossaire mafias/familles
Chapitre 1
Chapitre 2
Chapitre 3
Chapitre 4
Chapitre 5
Chapitre 6
Chapitre 7
Chapitre 8
Chapitre 9
Chapitre 10
Chapitre 11
Chapitre 12
Chapitre 13
Chapitre 14
Chapitre 15
Chapitre 16
Chapitre 17
Chapitre 18
Chapitre 19
Chapitre 20
Chapitre 21
Chapitre 22
Chapitre 23
Chapitre 24
Chapitre 25
Chapitre 26
Chapitre 27
Chapitre 28
Chapitre 29
Chapitre 30
Chapitre 31
Chapitre 32
Chapitre 33
Chapitre 34
Chapitre 35

Chapitre 36
Chapitre 37
Chapitre 38
Chapitre 39
Chapitre 40
Chapitre 41
Chapitre 42
Chapitre 43
Chapitre 44
Chapitre 45
Chapitre 46
Chapitre 47
Chapitre 48
Chapitre 49
Chapitre 50
Chapitre 51
Epilogue
Du même auteur
Remerciements

OceanofPDF.com

Avertissement

Twisted Retaliation est une œuvre de fiction qui se déroule dans le milieu de la mafia italienne, il s'agit d'une romance dite « dark », car construite sur fond de vengeance, de représailles et de kidnapping, et qui contient des scènes de violence, de torture et de meurtre pouvant heurter la sensibilité des lecteurs.

Si vous êtes inconfortable avec l'un de ces thèmes, s'il vous plait, ne lisez pas ce livre.

OceanofPDF.com

Glossaire mafias/familles

Mafia : ‘Ndrangheta

Origine : **Calabre (Italie)**
Famille **Bellochi**, Capo Léandro Bellochi, chef-lieu Chicago.

Mafia : Camorra

Origine : **Naples (Italie)**
Clan de Détroit.
Clan d’Atlanta.
Clan de Charlotte.

Mafia : Sacra Famigghia Unita

Origine : **Sicile (Italie)**
Famille **Giordano**, Capo Lelio Giordano, chef-lieu Philadelphie.

Mafia : Cosa Nostra

Origine : **Sicile (Italie)**
Famille **Celesia**, Capo Fiore Celesia, chef-lieu New York.
Famille **Bonnesio**, chef-lieu Las Vegas.

OceanofPDF.com

Chapitre 1



Roméo

Déjà bien en retard, je rejoins à grandes enjambées le perron de la maison de mes parents.

Tout en posant ma main sur la poignée, je jette mécaniquement un coup d'œil en direction de ma moto, une Ducati Monster très récente, et me félicite encore d'avoir opté pour le coloris rouge. Cette beauté brille sous le soleil éclatant de ce début d'été et me donne autant de frissons que lorsque je la conduis au milieu des rues bondées de Chicago.

Je détourne le regard et m'engage dans la maison.

— Roméo, nous n'attendions plus que toi, m'accueille Manfredi Perchino, mon père.

Sa contrariété est facilement lisible, mais je l'ignore et dévie mon attention en direction des deux autres personnes présentes dans le hall d'entrée, le père et le fils Gallo. Ils sont venus conclure un accord avec mon paternel au sujet de la main de ma petite sœur, Chiara.

— J'ai été retenu par une affaire, expliqué-je en posant mon casque de moto sur la console de l'entrée.

Travaillant directement sous les ordres du Capo de la 'Ndrangheta, une mafia italienne d'origine calabraise, personne ne remet en question ma justification ou ne cherche à en savoir davantage. Tout ce qui concerne mon job est confidentiel. Je ne rends des comptes qu'à Léandro Bellochi, le grand chef de notre mafia. Au même titre que son petit frère, Gianni, et son cousin, Dino, je suis l'un des bras droits de Léandro, nous l'aidons à diriger cette organisation à sa manière. À savoir brutale, violente et sanglante, et surtout, sans concession ni pardon.

Ayant le même âge que le cadet des frères Bellochi, vingt-huit ans, j'ai rencontré Gianni sur les bancs de l'école primaire et le courant est passé de façon instantanée. De cette solide amitié est née une relation fraternelle qui s'est étendue au reste de sa famille. Léandro, Gianni et Dino sont comme des frères à mes yeux, et l'inverse est également vrai.

— Allons dans mon bureau, propose notre hôte en nous invitant à le suivre d'un geste de la main.

Je ferme la marche et suis le trio jusqu'au bureau de mon père. Du temps où je vivais encore ici, je me souviens qu'il y passait toutes ses soirées à travailler. Posséder plusieurs affaires, en acquérir de nouvelles et les faire toutes fructifier n'est pas de tout repos, mais Manfredi adore ça, c'est un businessman dans l'âme. Comme son père avant lui, il s'est spécialisé dans le rachat et la vente d'antiquités. Mon grand-père possédait deux boutiques quand il a cédé les rênes à son fils, désormais, mon père en dirige cinq. Elles sont toutes situées aux quatre coins de l'immense ville de Chicago ou dans ses proches environs. C'est tout ce que je sais.

Les antiquités, l'histoire et tout ce bordel, ça ne m'a jamais intéressé. Manfredi a vite compris que je ne suivrai pas ses traces et ne prendrai pas la direction de ses magasins après lui. C'est pour ça que parmi tous les prétendants de ma sœur, il a préféré le fils des Gallo, une famille qui a fait fortune dans l'art et qui apprécie les vieilleries autant que lui.

— Asseyez-vous, nous invite-t-il alors que nous entrons un à un dans son bureau.

Je n'ai jamais apprécié cette pièce de la maison, composée de fauteuils anciens, de meubles en bois et diverses décorations d'une autre époque, j'ai davantage envie de fuir que de rester là à bosser durant des heures. Et en même temps, je n'ai jamais été du genre à aimer rester enfermé.

Je n'échangerai jamais mon job actuel contre celui d'un bureaucrate. Il est varié et surtout très animé, aucun jour ne se ressemble. Je bouge tout le temps et suis toujours dans l'action, je ne m'ennuie jamais.

— Manfredi, comme je te le disais à mon arrivée, je souhaite discuter avec toi d'une affaire qui me contrarie, lui dit Ottone Gallo.

Il déboutonne sa veste de costume et s'installe sur un siège face à mon père qui, pareillement, ouvre sa veste et prend place sur son fauteuil en

fronçant les sourcils.

— Explique-moi, le presse-t-il.

Je quitte ma veste de moto, en cuir de couleur noire, et la pose sur un fauteuil avant de m'y asseoir. Je ne manque pas le regard du fils Gallo, Sebastiano, sur ma tenue. Contrairement à eux, leurs costumes trois-pièces et leurs mocassins vernis, je porte un jean, un tee-shirt et des boots, qui sont tous de couleur noire. Ma tenue habituelle. Dans mon métier, il vaut mieux revêtir des habits confortables, mais surtout sombres, les traces de sang se remarquent moins ainsi.

Avec un regard appuyé, je soulève un sourcil dans sa direction, le mettant au défi de faire la moindre remarque sur ma tenue. Sans surprise, il tourne aussitôt la tête. Entre la peur qu'insuffle naturellement ma carrure chez les autres et mes liens très étroits avec les Bellochi, qui inspirent une forme de respect immédiat auprès du reste des Calabrais, j'obtiens toujours la même réaction qu'importe la personne que je toise. Un sourire narquois se forme spontanément au coin de mes lèvres.

— Je viens porter à ta connaissance un fait qui, je le regrette, me conduira à annuler ma demande d'engagement, continue Ottone.

Je reporte immédiatement mon attention sur lui. Nous devions justement concrétiser cette demande en la transformant en fiançailles puisque Chiara aura bientôt dix-huit ans.

— Comment ça ? s'étonne Manfredi.

Sebastiano glisse sa main dans sa poche intérieure de veste et en ressort une enveloppe qu'il tend à son père.

— J'ose espérer que tu ne m'en tiendras pas rigueur, débute Ottone, mais j'ai engagé quelqu'un afin qu'il suive ta fille durant quelques semaines. Je me devais de m'assurer du sérieux de la future épouse de mon fils. D'autant plus que de multiples rumeurs mettent à mal sa réputation et questionnent sa vertu, termine-t-il dans un murmure après une courte pause.

Inconsciemment, je serre les dents. Chiara n'est pas irréprochable, elle a effectivement fait quelques conneries au cours des dernières années, mais ça ne justifie pas ces sous-entendus honteux. Les Gallo ont visiblement un désir de mort pour proférer de telles insultes dans notre foyer.

— Je déteste être porteur de ces nouvelles, mon ami, mais voici ce que le détective privé a découvert durant son enquête.

Il sort des photos de l'enveloppe et les tend à mon père. Dès que ses yeux se posent sur l'image, j'entends son hoquet de surprise puis son visage se transforme en une grimace de dégout.

Je me lève sans attendre et le rejoins.

Dès que j'aperçois une image de ma sœur à moitié dénudée en train de danser autour d'une barre de striptease sur un podium, mon sang ne fait qu'un tour et la colère s'empare de moi.

Je prends la photo des mains de mon père et étudie l'arrière-plan sans parvenir à reconnaitre l'un de nos établissements.

Nous les dirigeons tous à Chicago. Plus largement, tout ce qui touche de près ou de loin à l'industrie du sexe, du porno, de l'effeuillage, etc. est sous notre contrôle. Ces marchés sont bien trop juteux pour que nous les laissions à d'autres. Selon les chiffres établis mensuellement par Dino, le marché du « cul » représente 25 % de notre chiffre d'affaires, soit autant que la vente de drogues, c'est pour dire à quel point c'est une mine d'or. Le reste de nos revenus comprend les recettes des établissements que nous gérons activement comme des casinos ou des hôtels de luxe, ainsi que les dividendes versés par les entreprises dont nous sommes actionnaires, mais que nous n'administrons pas comme celles de mon père ou des Gallo.

— Je suis désolé de t'apprendre, mon ami, que ta fille échappe à ta surveillance plusieurs soirs par semaine pour se rendre dans cet endroit et faire ces choses, explique Gallo.

Par-dessus l'épaule de mon père, j'observe une à une les photos montrant ma petite sœur dans des situations toujours plus compromettantes, comme si les Gallo les avaient classées par ordre allant de la moins critique à la plus indécente.

— Où est-ce ? lui demandé-je.

Mon regard est suffisamment menaçant pour qu'il me donne tous les détails dans la seconde. Tandis qu'il m'énonce une adresse située dans un quartier pauvre et reculé au sud de la ville, Manfredi passe à la prochaine image.

Je pose inconsciemment ma main sur le dossier de mon père et le serre fortement en apercevant une image de Chiara en compagnie d'un type dans un couloir qui ressemble fortement à celui d'un hôtel.

Mon père reste silencieux, mais je peux sentir toute la colère qui émane de lui alors qu'il regarde une nouvelle fois toutes les photos.

— Laissez-nous, dis-je aux deux autres, les dents serrées.

Les deux Gallo se lèvent dans un bond, comme s'il y avait des ressorts sous leurs culs.

Mon père ne lève pas le nez des photos alors qu'ils quittent son bureau. Il s'est arrêté sur un cliché montrant Chiara perchée sur les genoux d'un type, un sourire séducteur aux lèvres, tandis que ce dernier glisse des billets dans le minuscule bout de tissu qui lui sert de culotte.

— Tu le savais ? me demande-t-il d'une voix qui trahit un mélange d'incrédulité et de colère.

— Non, bien sûr que non.

Il doit bien se douter que je ne l'aurais jamais permis. La dernière fois, j'ai brisé les mains du type qui lui avait réclamé une branlette en échange d'un devoir pour qu'il ne puisse plus jamais lui en rédiger d'autres. Évidemment que je n'étais pas au courant de cette putain de nouvelle histoire.

— Je n'ai pas élevé une trainée, s'emporte-t-il.

Il se lève brusquement et se rue vers la porte.

— CHIARA, hurle-t-il.

Les murs de la maison tremblent alors qu'il lui ordonne de descendre immédiatement. Ma propre colère étant beaucoup trop forte pour que je puisse verbaliser mon mécontentement autrement qu'avec des insultes, je le suis silencieusement.

Nous nous arrêtons dans le hall d'entrée lorsque nous apercevons ma mère, Prisca, faire rouler son fauteuil jusqu'à nous, un masque à oxygène posé sur les genoux et le tuyau le reliant à la bouteille qui suit derrière elle.

— *Cosa c'è che non va ?* demande-t-elle.

Son visage traduit toute son inquiétude vis-à-vis de la fureur apparente de mon père qu'elle questionne à nouveau du regard sur ce qu'il se passe.

On devine son froncement de sourcils sans le voir. Tout comme ses cheveux, il n’en reste rien, la chimio a tout emporté. Un cancer des os qui n’avait jamais été détecté jusqu’à ce que les métastases attaquent ses poumons et l’empêchent de respirer. C’était il y a plus d’un an. Malgré les traitements agressifs, il a continué de se propager jusqu’à attaquer ses vertèbres, l’empêchant de marcher. Le pronostic des médecins s’est alors réduit peu à peu à mesure qu’ils découvraient une nouvelle zone touchée, un autre organe en difficulté. *Six mois.* C’est tout ce qu’il lui reste aujourd’hui selon eux.

— CHIARA, hurle à nouveau notre père, sans lui répondre.

À ce moment-là, il est incapable d’avouer à sa femme, native de Calabre, très croyante et respectueuse des traditions, que sa fille se dénude devant des hommes, se prostitue… Bordel, une vague de haine déferle en moi et remplace la compassion que je ressentais juste avant envers ma mère.

Au même instant, ma petite sœur, qui me ressemble beaucoup, apparait en haut des marches. Elle est vêtue d’une élégante robe noire, les boucles de ses longs cheveux brun foncé sont tirées en arrière pour dégager son visage rond à la peau tannée qu’elle a maquillé avec soin. Ainsi, elle donne l’impression d’être une femme sérieuse, angélique, alors qu’elle en est tout le contraire. Mais elle se devait d’orchestrer cette mise en beauté à l’heure où elle devait normalement rencontrer officiellement son futur fiancé. Cette rencontre n’aura pas lieu et elle le réalise immédiatement quand elle remarque qu’il n’y a que nous dans la pièce.

— Descends, lui ordonne froidement notre père.

Quand ses yeux marron foncé se posent sur le patriarche, son visage perd toutes ses couleurs.

— Qu’est-ce qu’il y a ? demande-t-elle à son tour en descendant les marches d’une démarche tremblante.

Chiara n’a jamais eu sa langue dans sa poche, elle est plutôt brave habituellement et n’hésite pas à tenir tête à tout le monde, mais aujourd’hui, elle doit sentir le changement, deviner à quel point elle est dans la merde. Peut-être se doute-t-elle déjà de la raison de notre colère.

Quand elle arrive en bas des marches, mon père lui jette les photos après.

— Explique-toi, crache-t-il en même temps.

Elle a eu le réflexe d'en attraper une et dès que son regard se pose sur l'image, elle blêmit davantage. Puis elle baisse les yeux en direction des photos éparpillées sur le sol et cette fois, elle est obligée de s'accrocher à la rambarde de l'escalier pour ne pas verser.

— Chiara, chérie, qu'est-ce qu'il y a ?

Ma mère pousse la manette de son fauteuil roulant pour avancer jusqu'à elle et son attention dévie en direction de la photo que Chiara tient toujours entre les doigts.

— *Oh, Dio Mio,* murmure-t-elle.

— *Mamma,* souffle Chiara en grimaçant.

Elle semble plus gênée par la réaction de notre mère que par les clichés sur le sol.

— Explique-toi, rugit mon père.

Chiara sursaute et reporte son attention sur lui. Ma propre colère m'aveugle, car même en voyant l'expression apeurée de ma petite sœur face à Manfredi, je ne souhaite pas lui venir en aide, mais plutôt l'enfoncer davantage.

— Je… Je…

Elle secoue la tête à plusieurs reprises. Elle est incapable de trouver ses mots, de justifier ses actes, parce qu'aucune explication ne pourrait excuser un tel putain de comportement. Elle le sait, ce n'est pas comme ça que ça fonctionne chez nous, ce ne sont pas les valeurs que prônent nos parents.

Ce n'est pas la première fois qu'elle nous fait un coup pareil, ce n'est pas la première fois que nous devons la rappeler à l'ordre, ce n'est pas la première fois qu'elle déconne, putain. Toutes ces séries à la con dont elle s'abreuve comme une foutue junky lui ont grillé le cerveau. Je ne pourrais même pas en nommer une, tout ce que je sais c'est qu'il est toujours question d'adolescents en train de faire la fête, de boire, de fumer et de baiser à volonté. Et évidemment, Chiara voulait en être, elle souhaitait faire comme eux. Sauf que nos parents, très traditionnels, sont opposés à un tel

comportement pour une fille, opposés à de tels excès, ils tiennent aux valeurs de l'ancien temps et ils ne s'en sont jamais cachés.

— Tu sors en cachette, débute mon père, s'impatientant du manque de réponse de sa fille. Tu danses à moitié nue sur des podiums, sur des gens…

Peu à peu, sa voix monte dans les aigus et ses gestes deviennent de plus en plus amples. Il ne se contente pas de pointer un doigt accusateur dans sa direction, il désigne l'étalage de photos sur le sol.

— Tu prends leur argent. Tu vas dans des hôtels.

— *Oh, Dio Mio* ! répète notre mère avant d'éclater en sanglots.

Ma mâchoire se contracte.

— *Mamma*, l'interpelle Chiara en saisissant sa main. Je peux tout t'expliquer…

— Est-ce que tu as couché avec cet homme ? continue notre père.

La colère l'aveuglant, il ne peut pas s'arrêter malgré les pleurs de sa femme.

— Je… Je…

— Est-ce que tu es vierge ? demande-t-il de but en blanc.

Entre ses lèvres tremblantes et sa façon de baisser les yeux, la réponse à cette question ne fait aucun doute. Elle ne l'est plus.

Notre mère retire sa main de celle de Chiara afin de faire un signe de croix.

— *Padre Nostro, che sei nei cieli…*

La suite de sa prière est interrompue par le bruit de la gifle que mon père assène à Chiara.

— Manfredi, s'étrangle Prisca.

Une première larme roule sur la joue écarlate de ma petite sœur qui ne cherche même pas à toucher sa peau brûlante sur laquelle la trace des doigts de notre père est bien visible. Son regard se pose sur moi durant une seconde, mais je ne bouge pas.

Je n'ai pas envie d'intervenir, de lui venir en aide, de la protéger. Pas cette fois.

Elle est allée trop loin.

Peut-être que si nous avions sévi plus tôt, nous n'en serions pas là aujourd'hui. Elle n'avait pas 16 ans la première fois que le proviseur a appelé ma mère pour l'informer qu'elle avait été surprise en train de branler un type dans une remise au lycée. Je lui ai accordé le bénéfice du doute, ça arrive à tout le monde de faire une connerie. Je suis forcé de constater qu'en deux ans, les choses ont fortement escaladé et je n'ai rien vu, putain. Ses activités ressemblent désormais à s'y méprendre à celles des prostituées qui bossent dans nos clubs de striptease et nos maisons closes et elle n'est même pas encore majeure.

— C'est quoi cet endroit ? lui demandé-je d'une voix enragée. Comment tu y es entrée ? Qui le gère ?

Ma rage est dirigée envers le responsable des lieux, celui qui a monté un business dans notre dos et qui en plus engage des mineurs. Le mac de ma petite sœur… Bordel, je vais le tuer.

— Réponds, lui ordonne mon père en la secouant par le bras.

— Il se fait appeler Vince, crie-t-elle en retirant vivement son bras de la prise de Manfredi. Je l'ai rencontré à une fête. Il m'a demandé si ça m'intéresserait de danser pour lui et quelques potes. Je trouvais ça marrant, alors j'ai accepté…

Elle reçoit une seconde claque et ça la rend muette.

— C'est drôle ça ? l'interroge Manfredi en pointant les photos du doigt. Ridiculiser notre nom, c'est divertissant ? Saccager nos valeurs, ça t'amuse ?

À chaque question, la grimace de Chiara s'intensifie. Elle semble ressentir davantage de douleur en entendant ses accusations que lorsqu'il l'a giflée.

— Plus personne ne demandera ta main, conclut-il avec un rictus de dégout.

— Ils vont tous savoir, s'écrie notre mère en réalisant finalement que les Gallo étaient porteurs de ses nouvelles. Nous sommes déshonorés…

Elle se remet à réciter une prière, mais ne parvient pas à former une phrase cohérente tandis qu'elle éclate de nouveau en sanglots. Cette fois, Chiara semble encore plus meurtrie qu'avant face à sa réaction.

— Je peux tout expliquer, maman. Je souhaitais seulement danser… Je ne voulais pas…

— Tu ne voulais pas ? répète mon père.

Il lui montre la photo qu'elle tient toujours dans les mains, celle où elle est à califourchon sur un type et lui sourit de manière suggestive.

— C'est ça qu'on t'apprend à tes cours de danse classique ? accuse-t-il. Te frotter à des hommes en étant à moitié nue ?

Très croyante, notre mère tente à nouveau de réciter une prière dans sa langue natale, mais ne parvient pas à la terminer alors que ses yeux balaient les différentes images de sa fille qu'elle pensait avoir élevée dans le respect des traditions calabraises.

Elle finit par secouer la tête avant d'appuyer sur sa manette afin de faire marche arrière et s'éloigner en direction de la salle à manger.

— *Mamma*, couine Chiara.

Ses yeux se remplissent de larmes. Cette fois, parce que je décèle une grande vulnérabilité dans son regard quand il se pose sur moi, je ressens le besoin de faire un pas vers elle, mais mon père me devance en se plaçant entre elle et moi.

— Regarde dans quel état tu mets ta mère, lui crache-t-il au visage. Ça t'amuse ? Est-ce que tu es contente du mal que tu lui fais ?

Chiara remue négativement la tête en pleurant.

— Je ne voulais pas ça, chouine-t-elle en reniflant bruyamment, je te jure, papa, je…

Son corps est secoué par d'intenses sanglots alors qu'elle peine à reprendre son souffle.

— C'est comme ça que tu la remercies pour tout ce qu'elle a fait pour toi ? continue mon père. C'est comme ça que tu la soutiens dans cette épreuve qu'elle traverse ? C'est cette image que tu souhaites qu'elle garde de toi ? demande-t-il en pointant du doigt les photos.

— Je suis désolée, gémit-elle en fermant les yeux.

— Tu peux l'être. Un enfant ne devrait jamais causer autant de honte et de chagrin à son parent, crache-t-il.

Ça en est trop pour elle, elle se tourne et détale dans les escaliers en direction de sa chambre, abandonnant ses talons dans le processus.

Sans un regard vers elle, mon père se dirige vers la salle à manger pour y rejoindre sa femme.

Je n'accorde qu'une brève œillade en direction de la montée d'escaliers avant de tourner les talons.

Je devrais aller la trouver, rester avec elle, la soutenir, lui remonter le moral, mais mon besoin de vengeance est plus fort. Même si sa détresse me rend malade, je ne perds pas de vue mon objectif, du sang va couler, ce club va fermer, brûler et je vais exterminer toutes les personnes qui sont mêlées de près ou de loin à cette affaire.

Je récupère mon casque sur la console et sors de chez mes parents en portant mon téléphone jusqu'à mon oreille. Léandro décroche immédiatement.

— J'ai besoin d'aide, dis-je en guise de préambule.

— Où tu es ? J'arrive tout de suite, me promet-il sans hésiter.

— Je te rejoins au manoir pour tout t'expliquer, je vais avoir besoin de beaucoup d'armes et de renforts.

— Tout ce que tu voudras, m'assure-t-il. Je t'attends.

Je raccroche et enfourche ma moto. La mine meurtrière, je démarre et rejoins mes frères chez eux. Ensemble, nous préparerons ce futur bain de sang que mes membres rêvent de commettre.

OceanofPDF.com

Chapitre 2



Roméo

En début de soirée, nous débarquons à l’adresse donnée par les Gallo. Forts de nombreux renseignements, les langues s’étant soudainement déliées dès que les coups ont commencé à pleuvoir, nous en savons un peu plus sur le fils de pute qui a monté ce business sur notre territoire.

Et ça me rend encore plus enragé.

Vincenzio « Vince » Viledo est le fils d’un ami proche de Davide Coppola, le chef du clan de Détroit de la Camorra, une mafia italienne d’origine napolitaine.

Alors que nous étions occupés à massacrer les Irlandais, nos ennemis de toujours, les Napolitains en ont profité pour s’y introduire.

Nous n’étions pas en guerre contre eux, nous n’avions aucun passif avec eux, pas de désaccord, d’affrontement ou autre. Nous leur avions même proposé une petite alliance dans le but de liguer tous les Italiens contre les Irlandais et les Russes, mais ces cons n’ont jamais répondu.

On pensait qu’ils ne voulaient rien avoir à faire avec le reste des Italiens, mais nous étions loin d’imaginer qu’ils souhaitaient nous envahir. C’est le cas, ces fous l’ont fait.

Ils sont entrés sur notre territoire, s’y sont installés. Selon nos sources, ils ont même réclamé ce quartier-ci du sud de la ville, affirmant qu’il leur appartenait à présent. *Rien que ça.* Ils y ont monté plusieurs business faisant concurrence aux nôtres, ils ont gagné de l’argent qui nous revenait... Et surtout, ils s’en sont pris à ma sœur.

Pour toutes ces raisons, du sang coulera ce soir. Nous reprendrons tout et exterminerons tous les Camorristes qui se trouvent sur nos terres.

Nous sommes en guerre à présent. Nous allons rappeler aux Napolitains pourquoi personne n'emmerde les Calabrais.

Nous sommes une bonne vingtaine d'hommes, dont notre Capo et son frère, Gianni, à nous poster devant le bâtiment. Nous savons ce que nous avons à faire, mais Léandro se charge tout de même de nous adresser un petit speech d'encouragements.

— Tous les gens présents dans ce lieu sont des traitres ou des ennemis de la 'Ndrangheta, déclare-t-il en armant son fusil d'assaut.

Je glisse à mon tour la lanière de mon M16 par-dessus mon épaule et vérifie que le chargeur est bien en place.

— Tirez sur tout ce qui bouge, conclut-il.

Pas de survivants, bordel. Je frémis d'impatience.

— On y va, ordonne-t-il en nous faisant signe de nous disperser.

Je reste avec les frères Bellochi et nous prenons la direction de l'entrée. Nous sommes accompagnés par quelques soldats tandis que les autres contournent le bâtiment pour fracturer la sortie de secours et tuer ceux qui tenteront de s'enfuir par ce côté.

Cette partie de la ville étant dépourvue de caméras et les habitants du quartier étant peu loquaces avec les flics, nous avançons jusqu'à notre destination avec nos armes à la main, sans nous soucier d'être peu discrets. Et sans y réfléchir à deux fois, nous abattons le vigile devant l'entrée. Puis deux de nos hommes s'attèlent à fracturer la porte du club.

Par pur plaisir, je souris à l'objectif au-dessus de la porte alors qu'elle s'ouvre enfin. *Il n'y a pas d'issue, Vince, j'arrive.*

Le massacre commence dès que nous mettons un pied à l'intérieur. Suivant l'ordre de notre Capo, nous tirons à l'aveugle. Formant une sorte de demi-cercle, arme tendue devant nous, nous ne faisons qu'appuyer sur la détente en tournant le fusil dans un sens puis dans l'autre, balayant toute la salle, la criblant de balles, personne n'y échappe.

Très vite, les corps tombent et s'entassent sur le sol tandis qu'un nuage de poussière et de plumes s'élève dans les airs.

Nous avançons petit à petit à travers la salle, nous rapprochant des podiums dégoulinants de sang pendant qu'un second groupe couvre nos

arrières et veille à ce que personne ne parvienne à échapper à notre ligne meurtrière.

Les cris s'effacent peu à peu et nous n'entendons bientôt plus que les détonations et le bruit des chargeurs qu'on enclenche les uns derrière les autres.

L'odeur de la poudre est vive et couvre en partie l'odeur du sang et de la mort, mais ce doux mélange remplit tout de même mes narines et je m'en régale comme un drogué savourerait sa ligne de coke.

L'un de nous dégomme par pur plaisir toutes les bouteilles fièrement exposées sur des étagères du bar avant de se pencher au-dessus du meuble et tirer à l'aveugle en direction du sol. De nouveaux cris se font entendre.

Nous échangeons de larges sourires, les regards brillant tous d'amusement tandis que Léandro ordonne d'un geste de la main de cesser les tirs.

— Vérifiez sous les tables et couvrez les sorties, ordonne Gianni à l'attention des soldats de la seconde ligne. Les autres, on continue.

— Gardez un œil ouvert, des Napolitains pourraient débarquer afin de leur prêter mainforte, les met en garde Léandro.

Puis, d'un signe de la tête, il nous donne le départ pour poursuivre notre avancée dans le bâtiment.

Nous lâchons nos fusils d'assauts, qui pendent désormais à notre épaule, pour saisir nos armes de poings afin de fouiller le reste des lieux.

Nous progressons efficacement, inspectant chaque pièce, abattant toutes les personnes que nous délogeons de leur cachette avant de poursuivre notre chemin.

Et enfin, nous enfonçons la porte du directeur, mais je n'ai pas le temps de me réjouir, une déflagration se fait aussitôt entendre. Léandro a le réflexe de me tirer en arrière afin que je sorte du champ de tir du fusil mitrailleur se trouvant de l'autre côté de la porte, m'évitant ainsi de me faire cribler de balles.

— Ce n'est pas parce que tu as survécu à une balle que tu es immunisé contre les autres, plaisante-t-il.

Inexplicablement, je me mets à rire en réponse à sa mauvaise blague. J'ai effectivement été touché par balle au niveau de l'abdomen il y a plus de

deux ans et demi durant un affrontement avec des Irlandais au manoir des Bellochi. Giulana, sa femme, m'a sauvé la vie ce jour-là en comprimant ma plaie avec un vêtement le temps que Gianni prenne le relai et me soigne.

— Allons terminer ce fils de pute, me dit-il avec un sourire démoniaque alors que nous entendons le bruit caractéristique d'un chargeur vide.

J'ai à peine le temps de me retourner en direction de la porte que Gianni a déjà sorti son couteau de son étui et est en train de le lancer en direction de notre assaillant. Un grognement nous indique qu'il a fait mouche.

Nous prenons d'assaut le bureau, nos armes pointées devant nous. Nous y découvrons deux personnes, Vince, en train de grogner de douleur à cause du couteau planté dans son épaule, et une pute. Cette dernière s'imagine avoir une idée de génie en tendant la main en direction du flingue délaissé par son patron. Je l'abats sur le champ.

Vince se croyant plus malin tente d'attaquer Gianni avec son poignard quand il se rapproche de lui, mais mon ami lui assène un coup de crosse dans le nez qui le ramène immédiatement en arrière. Il lâche le couteau afin de tenir son nez ensanglanté avec ses deux mains. Je ne me retiens pas de sourire grandement en l'entendant geindre. Il n'est qu'au début de ses peines.

Je sors une paire de menottes en plastique de type serre-câbles d'une des poches de mon gilet pare-balles et me rapproche de Vince. Sans aucune délicatesse, je l'oblige à se lever, ramène ses deux bras derrière lui, les tords au passage, me régale de son cri de douleur avant de finalement le menotter.

Du haut de ses trente ans, il a des traits enfantins et la bedaine d'un type de soixante piges, personne ne pourrait se douter qu'il était à la tête d'un réseau de prostitution. Il employait une petite dizaine de filles qui, selon nos sources, sont toutes à peine majeures, et qui ont été appâtées par un gros salaire et forcées de rester grâce à la peur.

— Vincenzio Viledo, c'est un plaisir de te rencontrer, lui dit Léandro d'une voix froide et menaçante.

Je pousse sa chaise de bureau jusqu'au centre de la pièce, face à Léandro, laissant une trainée sanglante derrière moi puisque les roulettes baignaient dans le sang de la pute.

— Tu as monté un sacré business, continue mon ami. Très joli établissement. Tu es tout seul à la tête de cette affaire, Vincenzio ?

— Va te faire foutre, lui crache Viledo. Je ne parlerai pas…

Léandro enfonce ses doigts dans les joues du prisonnier.

— Ne rends pas les choses plus difficiles ou je te promets que tu vas mourir dans d'atroces souffrances, le menace-t-il.

Ce sera déjà le cas, mais Viledo ne s'en doute pas encore.

— Tu devrais voir ça, s'immisce Gianni en désignant l'ordinateur de Vince du menton.

Je me rends compte que c'est à moi qu'il s'adresse et comme, il ne tourne pas l'écran vers moi, je contourne le bureau afin de me rapprocher de lui.

— J'ai accès aux dossiers du personnel, m'explique-t-il.

Dans celui se nommant Chiara, on retrouve une copie de ses papiers d'identité, une liste de ses habitués et enfin, un fichier vidéo que Gianni anime.

La scène se joue dans cette pièce, je reconnais ma sœur, mais également Vince, et il y a un deuxième type avec eux. Sans avoir besoin d'activer le son, je comprends que la conversation est animée entre eux, Chiara ne cesse de secouer négativement la tête en faisant des grands gestes tandis que les deux autres la toisent comme si elle n'était qu'une moins que rien. Une prostituée à leur service. L'autre type change alors de posture, son attitude devient plus menaçante, il semble sur le point de bondir sur sa proie. Chiara s'en rend compte et se lève précipitamment de sa chaise pour se ruer vers la porte, mais le deuxième individu la chope par le bras et l'oblige à rebrousser chemin.

Le souffle court et le rythme cardiaque beaucoup trop rapide, j'assiste à la scène sans pouvoir détourner le regard ou fermer les yeux. Ma sœur se débat, mais ça n'empêche pas le type de la pencher sur le bureau de Vince, appuyant une main sur sa tête pour la forcer à rester ainsi. Il soulève sa jupe et lui arrache son sous-vêtement. Se sentant encore plus menacée, Chiara se débat plus vigoureusement. Elle y met tellement de force et d'ardeur qu'elle parvient à se libérer et se redresser, mais une violente gifle la ramène à sa position de départ. Vince appuie alors sur les épaules de Chiara pour

maintenir son buste plaqué contre la surface boisée pendant que le deuxième type baisse son froc.

Un puissant grognement de rage franchit mes lèvres et je me rue sur Vince. Je l'attrape par le col et le penche sur son bureau.

— Qui c'est ? grogné-je en empoignant l'écran pour le tourner vers nous. Qui est ce fils de pute ? insisté-je en écrasant plusieurs fois mon doigt contre l'écran alors qu'une image figée du type en train de violer ma sœur y est toujours affichée.

— C'est pour cette trainée tout ça ?

Je l'attrape par les cheveux et lui éclate le nez contre son bureau. Il ne s'attendait absolument pas à cela de ma part, ça se voit à sa mine ahurie alors que je replace sa gueule face à l'écran.

Il pensait que j'étais un simple soldat accompagnant les Bellochi dans leur descente, mais ce n'est pas le cas. Mon rôle au sein de la famille se rapproche de celui d'un *Enforcer*, un homme de main, un exécuteur, un bourreau. Je veille à ce que tout le monde respecte les lois imposées par la 'Ndrangheta et pour cela, j'use de tous les moyens, mais surtout de violence.

— Qui c'est ? grondé-je encore.

— Va te…

J'éclate une nouvelle fois sa gueule contre le bureau. Cette fois, il crie de douleur. Je recommence encore une fois, puis une autre et une autre… jusqu'à ce que la surface soit couverte de son sang et qu'il me supplie d'arrêter.

— Qui c'est ? grogné-je.

De la bave s'échappe de mes lèvres, j'ai l'impression d'être un putain d'animal alors que j'attrape violemment son visage ensanglanté entre mes doigts et l'oblige à me regarder. Il a tout de la proie terrorisée et j'ai tout de la bête sauvage qui va le massacrer. Sans surprise, il se soumet.

— Cipriano Russo, confesse-t-il.

Par pur plaisir, je lui éclate une dernière fois la tête contre le bureau avant de le relâcher. Il s'écroule sur le sol, à moitié conscient, le visage déjà méconnaissable. Et ce n'est que le début, putain. Je vais m'occuper de ce

fumier et ensuite, je retrouverai Cipriano Russo. Je vais couper la queue de cet enfoiré et la lui faire bouffer, c’est une putain de promesse.



Roméo

Je jette le corps de Vince dans l’une des cages qui se trouvent au refuge pour chiens appartenant à Dino puis la referme avec un cadenas.

Viledo est beaucoup trop dans les vapes pour nous apprendre quoi que ce soit ou pour que ce soit marrant de le martyriser. Il passera la nuit ici et nous reprendrons l’interrogatoire demain. Gianni s’assurera de ses constantes afin qu’il ne nous claque pas entre les doigts. Pas tout de suite. Ce serait beaucoup trop rapide. Sa mort serait encore beaucoup trop douce s’il nous quittait ce soir.

Je sors de la salle d’auscultation, qui nous a servi de salle de torture ce soir, pour rejoindre Gianni et Léandro dans l’espèce de salle commune réservée au personnel du refuge.

Sur le papier, Dino est le propriétaire de l’établissement, mais son travail de comptable au sein de la ‘Ndrangheta lui demande beaucoup trop de temps. Ainsi, il préfère confier les rênes de son refuge à des individus aussi amoureux des chiens que lui et qui ont le temps d’être au service de ces animaux afin de leur apporter tous les soins dont ils ont besoin. Il leur rend visite régulièrement et s’assure que tout va bien. Le personnel, tout comme la plupart des Chicagoens, est au fait des autres activités du patron, de son appartenance à la mafia calabraise. Ainsi, ils ont appris à fermer les yeux et à ne pas poser de questions lorsque des types portant une pieuvre tatouée sur la main débarquent au refuge et réquisitionnent la salle d’auscultation.

— Dès demain, j’envoie des hommes ratisser la zone afin de déloger tous les Napolitains, explique Léandro à son frère quand j’entre dans la pièce.

Ils sont assis face à face autour de la table ronde et ils paraissent aussi furieux l’un que l’autre. Gianni est en train de triturer la pointe de son

couteau tandis que Léandro serre si fort son téléphone dans sa main que l'écran est à deux doigts d'exploser.

— On adressera les cadavres signés à Détroit, commente Gianni.

Notre marque de fabrique, notre emblème, *la pieuvre*. Elle est non seulement encrée sur la main de tous les soldats qui servent la 'Ndrangheta américaine, mais elle est aussi notre signature lorsque nous avons un message à faire passer aux autres organisations criminelles du pays. En général, nous gravons l'animal au couteau sur le front de nos victimes et nous expédions les corps à leurs chefs et ça les dissuade d'en envoyer d'autres sur nos territoires.

— Ils ont sans doute monté d'autres business derrière notre dos, commenté-je en m'appuyant contre le mur.

Je suis incapable de m'asseoir. Mes muscles sont si tendus, mon corps est si raide, à cause de la rage qui coule toujours dans mes veines que je suis incapable de me tenir dans une autre position que debout.

J'ai besoin de répandre plus de sang, d'entendre plus de cris de douleur, de faire couler plus de larmes afin de calmer ma putain de rage.

— Ces enfoirés sont plus intelligents et discrets qu'on ne le croyait, s'agace Léandro. Ils auraient pu continuer comme ça pendant longtemps.

Entre la fouille de l'ordinateur et les informations qui pleuvent soudainement comme par magie pour éviter toutes formes de représailles, nous savons que l'établissement a été inauguré il y a huit mois, mais avant cela, Vince organisait des « soirées privées », en petit comité. Les fameuses soirées entre « amis » auxquelles il a invité Chiara à participer.

Il savait exactement ce qu'il faisait en se rendant à cette soirée pour gamins. Il ciblait des filles à peine majeures parce que la demande est forte et que le marché est complètement ouvert puisque nous ne trempons pas dans ce business.

On ne touche pas aux mineurs. Tous les Calabrais sont au fait que le Capo est absolument contre ces pratiques. Et si Léandro apprend que l'un de ses soldats s'est adonné à cela, il le torturera sur la place publique pour montrer l'exemple.

— S'il n'avait pas ciblé l'une des nôtres, nous n'aurions peut-être jamais su ce qui se tramait sous notre nez, acquiesce Gianni.

Je ne crois pas que Vince se doutait de qui était Chiara quand il l'a abordée, il n'a vu en elle que sa beauté et les bénéfices qu'elle engendrerait en bossant pour lui. Il lui a sans doute fait miroiter des sommes folles, qui mettraient des étoiles dans les yeux de n'importe quelle gamine. Chiara se foutait du blé, entre la charge émotionnelle causée par la maladie de notre mère et ses envies d'ado, elle voulait juste se sentir libre et se vider la tête. Ma sœur était une proie facile pour ce genre de pervers. Elle s'est lancée et le piège s'est refermé sur elle.

Je souhaitais juste danser... Je ne voulais pas… Ses paroles me reviennent en mémoire et prennent désormais tout leur sens au point de me donner envie de me tirer une balle dans la tête pour ne pas avoir su lire sa détresse et lui venir en aide. Je lui dois des excuses. Je n'ai pas su la protéger et je n'ai pas su l'écouter alors qu'elle tentait de s'expliquer, de parler de l'enfer qu'elle a vécu. Je l'ai ignorée, mal jugée, abandonnée. Je dois me faire pardonner.

— De la prostitution d'ado, sous notre foutu nez, putain, gronde Léandro en se levant brusquement de sa chaise. Je vais tous les buter, rugit-il.

— On se vengera, acquiesce Gianni en serrant si fort son couteau dans sa main qu'il s'en fait saigner.

Je n'ai pas le temps d'appuyer cette demande de représailles puisque mon téléphone se met à vibrer dans ma poche de jean. Un coup d'œil en direction de l'écran m'oblige à froncer les sourcils avant de porter immédiatement le téléphone à mon oreille.

— Que se passe-t-il ?

À cette heure tardive, mon père n'a aucune raison de m'appeler. Il est forcément arrivé quelque chose. Il n'a même pas besoin de prononcer un mot que je sens déjà des sueurs froides couler le long de ma nuque.

— Chiara a tenté de se suicider.

Mon cœur s'arrête de battre. Pour la première fois depuis des lustres, mes yeux me piquent et ma vision se trouble. Mes amis s'en rendent immédiatement compte, je peux lire leur inquiétude sur leurs visages.

— Ils viennent de la remonter en chambre après lui avoir lavé l'estomac, continue-t-il. Prisca a également été admise, ils lui ont donné un

sédatif comme elle n’arrivait pas à se calmer et manquait d’air.

Je passe ma main sur mon front puis dans mes cheveux.

— J’arrive, dis-je d’une voix râpeuse, ma bouche soudainement asséchée.

Je ne prends que cinq secondes pour résumer la situation à Gianni et Léandro avant de me lancer en direction de l’hôpital.

OceanofPDF.com

Chapitre 3

Roméo

Moins de trente minutes plus tard, j'arrive à destination et me dirige d'un pas pressé vers l'accueil. Je bouscule tout le monde sur mon passage, mais personne ne me fait de remarques. Je suppose qu'en plus de ma carrure impressionnante, ma mine doit être si sombre que les gens se sentent instantanément menacés en ma présence. Ainsi, c'est presque naturellement que la foule se fend en deux et me laisse accéder à la réception. La dame derrière la borne d'accueil me regarde avec des yeux ronds. Je pose ma main sur le meuble et lui montre exactement qui je suis pour l'encourager à me révéler tout ce que je veux savoir.

— Chiara Perchino, quelle chambre ? lui demandé-je agressivement, sans préambule.

Elle n'accorde qu'un bref coup d'œil à mon tatouage avant de se plonger dans son ordinateur.

Au milieu de ce hall d'accueil soudainement silencieux, le bruit des touches de son ordinateur me parait décuplé et j'ai l'impression qu'il lui faut une éternité pour taper un simple nom.

— Alors, l'agressé-je en frappant la borne du plat de la main.

Elle sursaute et tous ses membres se mettent à trembler alors qu'elle relève ses yeux verts en direction des miens, devenus certainement noirs à présent.

— 225, bégaie-t-elle.

Je me dirige vers les ascenseurs, et à nouveau, les gens se poussent de mon chemin.

J'ouvre la porte donnant sur la cage d'escalier et m'élance, espérant secrètement calmer mes nerfs grâce à ce petit exercice physique. Sans

surprise, ça ne fonctionne pas et je donne un puissant coup de poing dans la porte du deuxième étage avant de prendre une grande inspiration et l'ouvrir.

Au moment où je me rapproche de la porte de sa chambre, je constate qu'elle est entrebâillée et alors que je m'apprête à la pousser, j'entends des pleurs étouffés. Je cesse de bouger.

— Je suis tellement désolé, *tesoro*, murmure mon père avant de retenir un nouveau sanglot.

Je recule machinalement d'un pas, autant pour lui laisser ce moment avec Chiara que parce que mon père, comme moi, est un homme fier qui détesterait que quelqu'un l'aperçoive en train de pleurer. Je m'adosse contre le mur à côté de la porte et croise les bras, observant mes boots, je l'écoute s'excuser encore et encore des paroles qu'il a eues à son égard sans obtenir de réponse puisque Chiara doit être endormie.

Enfin, alors que ses sanglots semblent se calmer et que je l'entends se moucher, je compte jusqu'à soixante dans ma tête pour lui accorder un peu plus de temps et je toque à la porte pour le prévenir de ma venue. Je lui donne dix secondes de plus puis j'entre dans la pièce. Je le découvre assis près du lit, une main tenant fermement celle de ma sœur au teint livide et aux lèvres pâles.

Je referme la porte derrière moi et m'approche à mon tour du lit.

Mon regard s'attarde sur les yeux rouges de mon père et sur sa mine encore meurtrie avant de dévier en direction de Chiara pour ne pas l'embarrasser. Mon père ne montre jamais ses émotions. Même lorsqu'ils nous ont parlé du cancer, il est resté fort et fier en nous affirmant que tout irait bien, qu'ensemble, nous surmonterions cette épreuve. Le fait qu'il paraisse toujours aussi abattu malgré ma présence dans la pièce m'indique à quel point il regrette ses mots, même si ses nombreuses excuses envers elle étaient déjà bien assez explicites.

— Comment elle va ? lui demandé-je.

— Ils ont éliminé le plus gros et continuent de le faire, dit-il en désignant l'aiguille qui transperce la main de Chiara et diffuse je ne sais quelle substance dans son corps. Ils surveillent ses constantes et attendent son réveil à présent.

J’acquiesce machinalement en observant les yeux clos de ma sœur, son teint blafard et ses cernes, en me reprochant d’avoir failli à mon devoir de grand-frère.

— Normalement, elle ne devrait plus avoir besoin d’assistance respiratoire, poursuit-il.

Sa poitrine se soulève à une cadence régulière, égale à celle du bip sonore qu’on entend en arrière-plan et mon regard se pose sur cet écran comportant des tracés que je ne comprends pas, mis à part pour celui de son rythme cardiaque. Pour je ne sais quelle raison, je suis captivé par le tracé et rassuré de voir cette ligne monter à chaque battement de son cœur.

— Ils m’ont proposé de la transférer en maison de repos où elle serait suivie par un psychiatre pendant quelques semaines, m’explique-t-il.

— Qu’est-ce que tu as répondu ? lui demandé-je en reportant mon attention sur lui.

Son regard ne s’attarde qu’une seconde sur moi avant de se poser sur sa fille.

— Que je souhaitais d’abord en discuter avec elle. Mais personnellement, je crois que ça lui ferait du bien. Elle serait bien entourée là-bas. Mieux qu’ici, avoue-t-il ses remords dans un murmure. Elle pourrait parler à quelqu’un de ce qu’elle a vécu et se libérer de ce poids.

Il tend la main vers la table de chevet et saisit un carnet noir que je n’avais encore jamais vu, puis il se lève de son siège et contourne le lit.

— J’ai trouvé ça près d’elle, m’explique-t-il en tendant l’objet vers moi. Lis-le. Tu comprendras tout.

J’attrape le carnet en fronçant les sourcils. Je l’étudie en le faisant tourner entre mes doigts, sa couverture ne m’apprend rien et le dos non plus.

Mon père pose sa main sur mon épaule et la serre avec un sourire crispé aux lèvres.

— Je vais me rendre au chevet de ta mère et attendre son réveil.

— Comment elle va ? lui demandé-je aussitôt en relevant la tête.

— Elle devrait dormir encore quelques heures grâce au calmant, ensuite, je l’emmènerai ici. Elle ne sera rassurée qu’en la voyant, dit-il en jetant un coup d’œil en direction de Chiara. Reste avec ta sœur en attendant.

C’était déjà mon intention. Je me contente d’acquiescer pour lui montrer mon accord.

— Venge-la, souffle-t-il avec un coup de menton en direction du carnet.

Avec une dernière tape sur mon épaule, il s’éloigne en direction de la porte. Mes yeux se posent une nouvelle fois sur le carnet alors que j’entends la porte se refermer derrière mon père. Je l’ouvre sur une page au hasard et reconnais immédiatement l’écriture de Chiara. En quelques lignes, je comprends qu’il s’agit d’un journal intime.

Je contourne le lit et m’enfonce dans le fauteuil qu’occupait précédemment mon père. Je jette machinalement un coup d’œil en direction de ma sœur puis de l’écran pour m’assurer de ses constantes, ensuite j’ouvre le carnet à la première page et me plonge dans ses pensées intimes sans me sentir coupable de le faire. S’il était placé près d’elle, c’est qu’elle souhaitait partager le journal avec nous afin que nous connaissions toute l’histoire.

Son histoire.

Page après page, elle déroule son récit, sa première rencontre avec Vince, les danses devant ses potes, l’escalade jusqu’à un club de striptease clandestin.

Sur les premières pages, l’écriture est soignée, les feuilles sont noircies de mots, mais aussi colorées de dessins en tout genre. Je parviens même à m’imaginer l’excitation et l’amusement qu’elle ressentait à ce moment-là. Danser devant un public ne lui faisait pas peur, pour l’avoir fait de nombreuses fois durant ses galas de danse classique au théâtre. Se déshabiller non plus. Selon ses dires, elle n’a jamais eu honte de son corps et ses parties intimes étaient toujours cachées durant le show.

Puis il y a de moins en moins de dessins alors qu’elle raconte comment elle est passée du show sur scène à des représentations privées en tête à tête avec des clients.

Elle relate la première fois qu’un client l’a touchée malgré l’interdiction formelle et l’absence de réaction de la part de Vince. Et à partir de là, il n’y a plus de couleurs sur les pages, son écriture est moins soignée, les sillons laissés par le stylo sont plus creusés, et même dans ses paroles, on ressent sa colère alors que l’escalade continue.

Elle raconte ensuite comment Vince l'a contrainte à pratiquer une fellation à un client en la menaçant de diffuser les vidéos de ses représentations sur internet.

Elle se rend compte qu'elle a été prise dans un piège, malgré tout, on devine à ses mots et à sa façon rageuse d'écrire qu'elle se bat encore. Elle affirme même ne pas avoir besoin d'aide pour se sortir de ce merdier.

Puis lorsqu'il va plus loin dans la surenchère en lui demandant de coucher avec un client, elle l'envoie se faire foutre. Elle le menace à son tour d'aller voir les flics pour leur parler de son petit business. Puis, soudain son écriture devient plus chevrotante alors qu'elle parle de la présence d'un second type dans le bureau à ce moment-là. Selon ses dires, il s'agit d'un homme qu'elle n'avait encore jamais vu, mais qui comprend tout de suite la raison qui se cache derrière son refus absolu de coucher avec quelqu'un. Il saisit qu'elle souhaite rester vierge pour le mariage et fait même le lien avec ses origines calabraises avant de proposer à Vince de s'occuper du « problème », de « l'écarter de leur chemin » selon les dires de ce fils de pute.

De l'encre a coulé aux endroits où ses larmes se sont échouées tandis qu'elle écrivait le passage relatant son viol.

Puis, elle explique d'une main toujours aussi tremblante que Vince l'a ensuite menacée de tout révéler à ses parents si elle ne se prostituait pas pour lui. Et selon les mots de Chiara, comme elle refusait de décevoir sa famille, de causer du chagrin à sa mère mourante, elle s'est pliée à son chantage.

On sent à ce moment-là qu'elle ne se bat plus, elle a abandonné la partie.

Page après page, elle sombre un peu plus. Son récit devient de plus en plus incohérent à mesure qu'il l'oblige à se prostituer. Puis elle ne cherche plus à faire de phrases, elle balance des mots les uns à la suite des autres expliquant encore et toujours à quel point elle se dégoute.

Et enfin sur la dernière page, si abimée qu'on devine qu'elle a été bien mouillée par des larmes, elle n'a inscrit que trois petits mots qui nous sont destinés : « Je suis désolée. ».

Je referme le carnet sèchement et lève la tête en prenant une grande inspiration comme si je faisais soudainement surface après avoir été noyé par les paroles de ma sœur, sa détresse.

Ils l'ont brisée, ni plus ni moins, et je n'ai rien vu, trop occupé ailleurs, je ne me suis pas rendu compte que ma sœur avait besoin d'aide.

Et au lieu de l'écouter quand, face à la vérité, elle osait enfin parler, nous avons appuyé directement là où ça faisait le plus mal en concrétisant ses plus grandes peurs. C'était plus qu'elle ne pouvait en supporter et elle a tenté d'en finir.

À mon tour, je lui prends la main et la serre fermement entre mes doigts alors que des larmes se forment dans mes yeux.

— Je suis désolé, Chiara, murmuré-je tandis qu'une première goutte roule sur ma joue. Je suis tellement désolé.

Je la vengerai. C'est une putain de promesse.

Je ne m'arrêterai pas avant de l'avoir vengée. Et tous les moyens seront bons pour y parvenir. Je ne reculerai devant rien ni personne. Les représailles seront aussi morbides qu'horribles, beaucoup de sang et de larmes seront versés et je m'en régalerai sans remords.



Roméo

Une semaine plus tard.

Comme tous les jours, je m'entraine dans la salle de sport du manoir des Bellochi et termine ma séance par un combat de boxe sur le ring face à Léandro. Après un combat intensif de quinze minutes, nous quittons les gants et nous accordons une pause.

Je fais craquer ma nuque en souriant. J'aime sentir mes muscles tendus par l'effort, ils le sont d'autant plus lorsque je me bats contre un adversaire aussi doué et coriace que Léandro. Nous avons le même niveau, la même technique, une façon similaire de lutter, une carrure équivalente, une endurance identique… l'affrontement n'en est que plus intense. Cela nous contraint à faire régulièrement des pauses pour reprendre notre souffle et

nous désaltérer, mais c’est aussi le meilleur moyen de faire travailler tous nos muscles et continuer de progresser.

Il est primordial de s’entrainer quotidiennement, il n’est pas seulement question de maintenir sa masse musculaire, c’est aussi une question de vie ou de mort. Dans un monde comme le nôtre, à la moindre vulnérabilité, on se retrouve six pieds sous terre. Tous les mafieux à la tête d’une organisation criminelle crèvent lorsqu’ils baissent leur garde, se ramollissent. Le secret c’est de n’avoir aucune faiblesse et d’entretenir son corps et ses réflexes jour après jour.

Et du haut de ses trente ans, Léandro Bellochi est encore au sommet de sa forme et parait toujours aussi inarrêtable et indestructible bien qu’il possède désormais une faiblesse. Enfin plutôt deux. Sa femme, Giulana, et sa fille, Aurora, qui aura bientôt un an.

— Comment va ta sœur ? me demande-t-il en attrapant une bouteille d’eau.

Je passe ma main sur mon front pour décoller les quelques mèches de mes cheveux bouclés qui s’y sont plaquées durant l’effort.

— Elle s’acclimate plutôt bien à son nouvel environnement selon les médecins.

Cela fait quelques jours maintenant qu’elle s’est installée dans cette « maison de repos » pour se faire aider et remonter la pente. Comme ils estiment qu’elle doit se couper de toutes distractions pour guérir, elle n’a pas accès à son téléphone là-bas donc on ne peut se fier qu’aux avis du personnel encadrant pour l’instant. En attendant qu’un droit de visite nous soit accordé.

— Tant mieux. Elle sortira quand ?

— Ils ne se prononcent pas, lui dis-je.

Une part de moi espère qu’elle sortira avant le décès inévitable de notre mère. J’ai envie que cette dernière parte avec l’esprit tranquille, rassurée par le fait que sa fille se porte à nouveau bien. Même si je ne suis pas aussi croyant qu’elle, je sais que ça lui tient à cœur ces choses-là. Je veux que son âme parte en paix, qu’elle puisse aller au paradis comme elle le souhaite et le mérite.

— Il n’y a plus aucun Napolitain vivant au sud de la ville, m’annonce-t-il, sans doute pour me remonter le moral.

Je lui adresse un sourire en coin avant d’ouvrir ma bouteille d’eau pour étancher ma soif. Je n’ai pas pris part aux festivités cette fois, même si j’avais furieusement envie de me baigner dans le sang des Camorristes, ma famille avait plus besoin de moi et pour une fois, j’ai privilégié mes proches plutôt que mon travail.

— Qu’est-ce que tu as prévu pour la suite ? lui demandé-je en reposant ma bouteille sur le sol.

— Ça dépend, dit-il en penchant sa tête sur le côté.

Son regard sonde le mien avant d’examiner le reste de mon visage comme s’il m’étudiait.

— Qu’est-ce que tu souhaites, toi ? me demande-t-il finalement.

Son ton est beaucoup trop léger pour une question aussi lourde et il en a parfaitement conscience. Il garde une posture détachée en attendant que je lui dévoile mon jeu pour ne rien me montrer de ses propres réflexions. Il se doute forcément de ma réponse, mais il sait également que les conséquences pourraient être terribles.

Après quelques recherches, j’ai découvert que Cipriano Russo est le fils du conseiller personnel de Davide Coppola, le chef de la mafia napolitaine de Détroit.

Je fais craquer négligemment ma nuque avant de relever le menton et le regarder droit dans les yeux.

— Je veux arracher la tête et les couilles de Russo, lui dis-je sans la moindre hésitation.

— Cela conduira à une guerre ouverte, commente Léandro d’une intonation neutre.

Je le sais pertinemment, mais ça ne me fera pas reculer pour autant. Je n’arrive pas à évaluer son humeur ni à deviner ses pensées. Même si ses yeux semblent pétiller d’excitation en réponse à ma proposition de vendetta, je me doute qu’il est obligé de freiner ses pulsions meurtrières pour songer au bien du plus grand nombre. Il ne s’agit pas seulement de lui, de nous, de ma vengeance, il est également question des centaines de Calabrais qui composent la branche américaine de la ‘Ndrangheta et dont il est le boss. Il

ne peut pas se permettre de mettre toutes ces personnes en danger en déclarant la guerre aux Napolitains sans raison valable.

— Tu es mon Capo, Léandro, déclaré-je en touchant machinalement la pieuvre sur ma main. J'exécuterai loyalement tous tes ordres, mais dans le cadre de cette affaire, quoi que tu dises, je ne changerai pas d'avis.

Même s'il m'ordonnait le contraire, je le ferais quand même. Nous avons mis le doigt sur l'unique raison pour laquelle je serais prêt à le trahir.

— Tu irais jusqu'à m'affronter dans un véritable combat pour pouvoir venger ta sœur ? me demande-t-il d'une voix presque amusée.

L'air se charge d'une tension inédite entre nous alors que j'acquiesce sans hésiter. Il peut lire cette détermination dans mon regard et le voir dans ma posture défensive. Mes muscles tendus sont déjà prêts au combat. Ce serait l'unique raison pour laquelle nous nous battrions pour de vrai Léandro et moi.

— Je n'en attendais pas moins de toi, répond-il avec un sourire en coin. C'est gentil de prévenir, Roméo, mais ce serait encore mieux de m'inviter à participer.

D'un coup, la tension retombe alors qu'il repose sa bouteille sur le sol.

— Tu veux m'aider à venger ma sœur ?

— Ce serait un honneur, acquiesce-t-il plus sérieusement.

Léandro n'a croisé que quelques fois Chiara au cours de sa vie puisqu'il ne venait presque jamais chez moi, donc ce n'est pas vis-à-vis d'elle qu'il souhaite prendre part à cette vendetta, mais par amitié envers moi. Aussi parce que ce fou à lier adore faire souffrir les autres. Encore plus ceux qui se croient meilleurs que lui, comme ces foutus Napolitains qui pensaient pouvoir monter impunément un business sur son territoire.

— Avec tout ce que tu as fait pour ma famille, j'irai jusqu'en enfer pour venger la tienne, me dit-il solennellement.

Avant qu'elle ne s'envole pour Phoenix, j'ai longtemps veillé sur sa propre petite sœur, Sofia. Je les ai aidés à buter leur père, à se venger de lui puis je les ai soutenus quand ils ont réclamé la place qui leur revenait de droit au sommet de la 'Ndrangheta.

— Je ne souhaite pas seulement tuer ce fils de pute, je veux tous les faire souffrir, le mets-je en garde pour que tout soit clair.

Un sourire cruel étire ses lèvres.

— Tu m'excites. Arrête de m'allumer et viens-en au fait. À quoi tu penses ?

— Russo a une fiancée, lui dis-je sans sourciller. Elle s'appelle Leona De Rosa et c'est la nièce de Coppola.

Davide Coppola est le grand chef de la Camorra de Détroit, son frère, Aristide, est son second aux commandes, et enfin, son beau-frère, Federico De Rosa est l'un de ses sous-chefs. Il règne sur la ville de Grand Rapids en son nom, elle est située à l'ouest de Détroit, à environ deux heures de route.

— Tu me donnes des frissons, avoue-t-il alors que son sourire s'élargit.

Il n'a pas besoin que j'en dise plus, il a parfaitement compris mon plan. Les femmes sont la plus grande faiblesse des hommes, ça l'est d'autant plus lorsqu'elles sont proches de nous et qu'on a juré de les protéger contre tous les dangers.

— Je désire les faire souffrir de l'intérieur. Je veux leur prendre leur précieuse fille en guise de représailles et les laisser imaginer toutes les horreurs qu'elle subit. Je veux les monter les uns contre les autres, les rendre tous anxieux, angoissés. Quand ils ne pourront plus le supporter, je leur demanderai de me remettre Russo en échange de leur fille, conclus-je.

Je pourrais aller chercher directement ma cible plutôt que de m'en prendre à la fille, mais ça ne toucherait pas Davide Coppola dans son égo, pas autant que si j'enlevais et torturais sa nièce à cause de lui, sa mafia, ses hommes. Je veux qu'il m'offre Russo sur un plateau pour sauver sa nièce, reconnaissant ses torts par la même occasion et perdant la face devant tous ses hommes.

La vengeance idéale.

Je fais souffrir la famille Coppola, je l'affaiblis et je bute Russo en guise de conclusion.

— Ils nous ont déclaré la guerre en franchissant les limites de notre territoire, ce ne serait que justice si nous leur rendions la pareille en allant chez eux et en rapportant un petit souvenir de notre voyage, me répond mon ami.

Cette fois, son regard brille autant de malice que de cruauté alors que ses lèvres s'étirent dans un sourire aussi narquois que meurtrier. Sa folie est

visible et il ne fait rien pour la cacher, au contraire, je crois que ça lui plait de voir son reflet sur mon propre visage.

Je ne m'entends pas aussi bien avec les Bellochi sans raison. Nous ne sommes pas du même sang, mais nous avons été forgés dans le même moule.

Nos ennemis ne se doutent pas de ce qu'il va leur arriver, de la tempête qui va s'abattre sur eux, de la tornade qui emportera tout sur son passage et les ruinera à jamais. Ils n'auraient jamais dû s'en prendre à ma famille, à nous, à la 'Ndrangheta.

— Nous avons un enlèvement à préparer, décrété-je alors.

— Qu'est-ce que tu as prévu de faire à cette fille ? me demande-t-il.

Léandro me suivrait jusqu'en enfer, mais il y a des voies qu'il préférerait ne pas emprunter. Je ne suis pas particulièrement adepte de la violence envers les femmes non plus, je le fais quand ça doit être fait, mais n'y prends pas grand plaisir. Seulement dans ce cas précis, dans ce cadre-ci, j'ai le sentiment de n'avoir aucune limite. Je me satisferai de tous ses cris parce que je sais qu'ils résonneront jusqu'à Détroit où ils feront suer et pleurer mes ennemis.

— Je l'installerai au Whisper.

Il s'agit d'un club de striptease de taille modeste, proche de mon appartement dont je connais bien le gérant, il acceptera tout ce que je lui demanderai.

— Avec un peu d'encouragements, elle devrait même nous rapporter du fric, lui dis-je en souriant cruellement.

Leona De Rosa ne serait pas la première femme à travailler pour nous sous la contrainte. Toutes nos stripteaseuses et/ou prostituées n'exercent pas ce métier de gaieté de cœur, certaines remboursent leur dette de cette façon. C'est la seule alternative que nous leur proposons pour ne pas les torturer ou les tuer comme les hommes qui nous doivent de l'argent. C'est à elles de choisir ce qu'elles préfèrent. C'est leur décision. Et toutes ces femmes sont bien évidemment majeures.

— Ces enculés nous doivent beaucoup de blé, ce serait logique qu'elle commence à rembourser, acquiesce-t-il finalement.

Nous échangeons un sourire de connivence alors que son regard cruel trouve son reflet dans le mien.

Nous souhaitons récupérer tous les bénéfices que les Napolitains ont engrangés sur notre territoire puisque cet argent nous revient de droit. Nous réclamons également des dommages et intérêts. Et surtout, nous exigeons réparation vis-à-vis de ma sœur.

La sentence sera équivalente à l'offense. *Œil pour œil.*

En tant que nièce du chef de la Camorra de Détroit et fiancée du fils de pute qui a violé ma sœur, Leona a une dette conséquente à rembourser. Aucun choix ne lui sera proposé. Elle devra bosser pour nous et se plier à toutes mes exigences.

Je suis une personne profondément vindicative et elle va vite s'en rendre compte.

OceanofPDF.com

Chapitre 4



Leona

— Tu es prête, ma chérie ? me demande ma mère en toquant à la porte de la chambre.

Elle n’attend pas ma réponse pour tourner la poignée et entrer. Elle apparait derrière moi dans le reflet du miroir de la coiffeuse alors que je range mes pinceaux à maquillage dans mon vanity. Elle est vêtue d’une élégante robe longue de couleur rouge qui s’accorde parfaitement à son rouge à lèvres flamboyant et fait ressortir ses cheveux d’un noir ébène comme les miens. Elle est splendide, comme toujours.

— Je suis prête, affirmé-je en me levant de mon siège.

Je passe machinalement mes mains sur ma robe pour la défroisser. J’ai choisi une robe de créateur de couleur beige, elle est suffisamment courte pour mettre en valeur mes interminables jambes et assez longue pour paraitre décente et surtout raffinée. Près du corps, elle fait ressortir ma taille fine, mon ventre plat et met en valeur ma poitrine grâce à un décolleté visible sans être vulgaire.

Avec ma mise en beauté et ma queue de cheval parfaitement lisse et tirée, je ressemble à une jolie jeune fille de bonne famille. C’était l’effet escompté donc je suis plutôt fière de moi.

— Tu es ravissante, me complimente-t-elle.

Je lui renvoie son sourire chaleureux.

— Tu l’es également.

— C’est quand qu’on part ? demande la voix enfantine et impatiente de mon frère, Ercole, en entrant à son tour dans la pièce.

Du haut de ses onze ans, il porte déjà superbement bien le costume. Son nœud papillon et sa coiffure laquée le rendent encore plus irrésistible. Et en

même temps, je ne suis pas du tout objective, j'ai toujours trouvé qu'il était plus mignon que tous les autres enfants.

— Nous attendons que ta cousine termine de se préparer, lui répond ma mère en souriant.

— Elle met toujours super longtemps, soupire-t-il en tapant du bout du pied dans une poussière invisible pour marquer son mécontentement.

Comme à chacune de nos visites à Détroit, nous sommes hébergés par mon oncle Davide, le grand frère de ma mère. Ses deux enfants, Vito et Costanza, ont respectivement 18 et 13 ans. Nous ne sommes pas très proches. Du fait de la distance entre nos villes, nous ne les voyons pas souvent et il n'y a pas vraiment d'affinité entre nous.

— De toute façon, ton père et ton oncle n'ont pas terminé leur réunion et Aristide n'est pas encore arrivé, lui répond ma mère.

Il est le deuxième frère de ma mère, le plus petit de la fratrie. À tous les événements où nous sommes tous conviés, nous tenons à arriver tous ensemble pour afficher nos liens étroits et notre force familiale.

Il y a encore une vingtaine d'années, la ville de Détroit était un centre financier majeur, capitale de l'automobile, elle abritait les trois plus grandes firmes américaines, mais le marché s'est effondré. Il s'en est suivi une faillite économique de la ville qui a entrainé une désertification industrielle, une chute démographique et bien évidemment, une hausse considérable de la criminalité.

Puis, Davide Coppola, un riche homme d'affaires venu d'Atlanta en Géorgie a réinjecté des millions dans les caisses afin de faire renaitre la ville de ses cendres. Il a également rendu les rues plus sûres en créant une « police privée », composée uniquement de membres, comme lui, de la Camorra, une mafia italienne d'origine napolitaine.

Désormais, le centre-ville est de nouveau en fleurs et les bâtiments, laissés à l'abandon durant des années, sont presque tous rénovés. L'économie est repartie, les gens sont revenus et Davide Coppola est devenu un héros municipal, et sa famille est pareillement glorifiée.

Ainsi, nous sommes tous invités au gala annuel organisé par le maire pour lever des fonds afin de terminer la restauration de la ville. Tous les ans,

cette réception a lieu durant le week-end suivant le Jour de l'Indépendance, la fête nationale américaine qui est célébrée le 4 juillet.

Non seulement nous sommes les plus généreux donateurs, mais nous sommes aussi les personnes les plus influentes de la soirée. Notre venue est attendue comme celle d'une famille royale. Et pour cause, la famille Coppola règne sur Détroit et ses environs.

Après avoir revendiqué Détroit, ils ont continué de s'étendre. Ann Arbor, Lansing, Grand Rapids, Traverse City, etc., ils ont mis un pied dans toutes les grandes villes et développé leur influence jusqu'à prendre le contrôle de quasiment tout l'État du Michigan.

C'est ainsi que la famille Coppola est devenue un « clan » à part entière de la Camorra et s'est détachée de la faction d'Atlanta.

— Je pourrais dormir chez Rolando ce soir ? lui demande alors Ercole.

Il s'agit de notre cousin, le fils d'Aristide. Il a un de moins qu'Ercole et ils s'entendent vraiment très bien.

— Est-ce que tu as prévu de bien te comporter ce soir ? lui rétorque ma mère en soulevant un sourcil.

— Bien évidemment, affirme-t-il.

Il prend un air sérieux, redresse la tête, le dos et les épaules avant de glisser ses mains dans ses poches de pantalon.

— Je serai irréprochable, continue-t-il d'une voix très grave.

Je ne peux pas m'empêcher de sourire tendrement. Je trouve ça tellement mignon quand il fait ça. On le prendrait presque pour un adulte.

— Je verrai en fin de soirée, alors, répond-elle en croisant ses bras sur sa poitrine.

Elle prend son air sérieux alors que nous savons tous les trois qu'elle cédera, Ercole dormira chez Aristide ce soir.

— Ça me fait penser qu'on a rendez-vous avec madame Russo demain matin pour parler du mariage, dit-elle en reportant son attention sur moi.

J'acquiesce machinalement même si une boule de stress s'est formée dans ma gorge à l'évocation de cet événement qui arrive à grands pas. Je jette un coup d'œil en direction de ma main et aperçois l'énorme diamant rectangulaire qui orne ma bague de fiançailles. Malgré le caractère

proéminent du bijou, il m'arrive parfois d'oublier que je vais bientôt me marier.

— Est-ce que tu vas vivre avec lui ? demande naïvement Ercole.

Nous n'avons encore jamais abordé le sujet de mon départ parce que j'ai également beaucoup de mal à réaliser que je vais quitter mes parents et mon petit frère.

J'avais neuf ans lorsque Ercole est né, dès sa naissance, j'ai tenu à aider ma mère dans toutes les tâches. Ainsi, j'ai développé une forme d'affection presque maternelle envers mon frère et le quitter me parait très douloureux.

Je me rapproche de lui et m'accroupis face à lui.

— Je vais m'installer chez lui, expliqué-je d'une voix douce. Ici, à Détroit, parce que c'est ici qu'il habite.

— Mais… on ne se verra plus, répond-il en secouant la tête.

Son jeu d'acteur se fissure et il redevient un petit garçon qui réalise qu'il n'aura bientôt plus sa grande sœur pour jouer avec lui. Il sera seul à la maison avec nos parents.

— Tu me manqueras beaucoup aussi, lui dis-je en forçant un sourire rassurant sur mes lèvres. Je vous rendrai visite aussi souvent que possible.

— Promis ? demande-t-il, les yeux remplis d'espoir.

— Juré, acquiescé-je en replaçant son nœud papillon correctement.

Je lui offre un large sourire qu'il me rend avec la même intensité. Il me manquera terriblement. Seulement, j'ai repoussé mon départ autant que possible et désormais, je n'ai plus le choix. Dans notre cercle, il est inconcevable pour une femme de ne pas être mariée à 21 ans. Ainsi, à presque 20 ans, il est attendu de moi un mariage dans l'année. Nous le célébrerons au mois de janvier. Six mois, c'est tout ce qu'il me reste.

Mon fiancé s'appelle Cipriano Russo. Sa famille possède une chaine de bijouteries implantée à travers tout le pays et jouit d'une grande richesse. Et surtout, son père a une position importante au sein de notre mafia puisqu'il est le conseiller personnel de mon oncle Davide.

Cipriano sera amené à occuper une position similaire lorsque mon cousin, Vito, prendra la suite de son père. Cette position ainsi que celle qu'il aura à la tête de l'entreprise familiale font de lui un très bon parti.

Mais, je n’ai pas de quoi rougir non plus.

En termes d’influence, non seulement, je suis la nièce du grand chef, mais mon père porte également la responsabilité d’un territoire qu’il dirige au nom de mon oncle, celui de la ville de Grand Rapids et ses alentours.

Et, en termes de richesse, je suis l’héritière d’une fortune familiale conséquente. La famille De Rosa, celle du côté de mon père, possède une gigantesque manufacture de meubles près de Naples depuis des décennies. Ils exportent du mobilier de qualité, fait à la main en Italie, dans le monde entier. En plus de détenir des parts dans l’entreprise familiale, mon père a eu l’idée d’implanter quelques boutiques aux États-Unis. Il y en a principalement dans le Michigan, trois d’entre elles sont situées à Grand Rapids, chacune est spécialisée dans un type de mobilier.

Ma mère dirige les deux plus gros magasins et je m’occupe du plus petit. Suivre son modèle était une évidence pour moi, je la suis partout, l’aide, la seconde et profite de ses conseils avisés depuis toujours. Elle m’a donc naturellement confié la gestion d’une petite boutique spécialisée dans les canapés à mes 18 ans. Depuis quelques mois, j’ai même une employée, et j’en suis plutôt fière.

Si Cipriano s’imagine épouser une potiche, il va vite déchanter. Je ne compte pas l’attendre bien sagement à la maison, j’ai pour ambition de le convaincre de me déléguer la direction d’une de ses bijouteries.

La sonnette retentit en arrière-plan et interrompt mes pensées.

— Descendons, cela doit être votre oncle, nous dit notre mère.

Immédiatement, l’attention d’Ercole dévie en direction de la porte. Impatient de revoir son cousin, il en oublie sa sœur et se précipite vers les escaliers pour retrouver Rolando.

Je me redresse tout en jetant un coup d’œil en direction de ma mère dont les yeux semblent scintiller.

— Tu me manqueras beaucoup, me dit-elle de sa voix si câline.

— Pas autant que moi, lui dis-je en me rapprochant d’elle pour la serrer dans mes bras.

Je suis proche de mes parents et j’aime leur montrer mon affection dès que l’occasion se présente. En général, ils me le rendent bien.

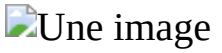
— Tout ira bien, m’assure-t-elle.

J’acquiesce et lui offre un sourire pour ne pas l’alarmer, mais au fond de moi, je sais d’avance que ce mariage sera un échec.

J’ai croisé de nombreuses fois Cipriano au cours de soirées données par mes oncles. Bien qu’il ait quatre ans de plus que moi, je le trouve très immature, peu fiable et surtout, foncièrement malhonnête et méchant. Il critique constamment les autres. Il s’estime meilleur que tout le monde, mais ça ne donne pas l’impression qu’il est sûr de lui, mais plutôt égocentrique et prétentieux. Nous n’avons aucun point commun, il ne s’intéresse qu’à sa petite personne. Il est creux, inintéressant, toujours désobligeant et profondément malveillant.

Mais évidemment, je ne peux pas partager ces réflexions avec mes parents, même si je suis certaine qu’ils m’écouteraient et chercheraient sans doute un autre fiancé. Ce mariage est beaucoup trop important, particulièrement pour mon oncle qui souhaite remercier son conseiller pour son travail acharné et sa loyauté sans failles en liant à jamais nos familles.

Je n’ai pas le choix, qu’importe si mon futur conjoint est détestable, tout ce qui compte c’est que nous donnions l’impression d’être un couple bien assorti, élégant et puissant.



Leona

La soirée se déroule dans l’immense salle de réception de l’un des rares hôtels luxueux de Détroit. Malgré un héritage musical indiscutable et le passage des plus grands artistes dans cette ville, elle n’est plus aussi touristique qu’avant et les hôtels de standing peinent à remplir les chambres dans le coin.

En arrivant aussi nombreux et en étant entourés par des gardes du corps, notre entrée est forcément remarquée. Je me pare de mon sourire le plus distingué et offre ainsi une image très sophistiquée de ma personne.

Sans surprise, la famille Russo est la première à s’approcher de nous et après des salutations respectueuses auprès de mes oncles et de mon père, Cipriano se rapproche de moi. Il porte un costume trois-pièces gris clair, une chemise blanche, une cravate anthracite et des derbys marron. Ses

courts cheveux châtains sont balayés sur un côté grâce à de la laque et sa barbe est taillée de très près comme toujours, c'est à peine si elle est visible. Son apparence est aussi soignée que la mienne et ça ne fait qu'accentuer le contraste entre l'être et le paraitre alors que sous le masque se cache un être affreux.

— Quel plaisir de te revoir, Leona, dit-il d'une voix qu'il force à être agréable en me regardant dans les yeux.

Il tend la main vers moi et j'y dépose machinalement la mienne qu'il embrasse en m'adressant un sourire poli.

— Tu es ravissante, me complimente-t-il.

Je ne manque pas son regard appréciateur en direction de mes jambes et me retiens de lever les yeux au ciel.

— Merci. Tu es également très élégant, dis-je mécaniquement alors que tous les regards sont sur nous.

J'entends le cliquetis en rafale d'un appareil photo et devine que l'un de ces clichés nous montrant main dans la main, Cipriano et moi, paraitra demain dans la presse. Nos familles étant riches et mondaines, l'annonce de notre mariage a fait beaucoup de bruit et fait couler beaucoup d'encre.

— J'ai un cadeau pour toi.

Il relâche ma main pour glisser la sienne dans sa poche intérieure de veste. Il en ressort une petite boite bleue portant l'inscription de la bijouterie Russo et me la tend. Prise au dépourvu, je l'accepte en fronçant les sourcils. Après ouverture, j'y découvre un joli bracelet en diamants.

— Merci. Il est magnifique, lui dis-je honnêtement en relevant les yeux vers lui.

Me serais-je trompée sur lui ? Serait-il plus gentil et attentionné que je ne le croyais ?

— Rien n'est trop beau pour ma future femme, répond-il.

Et durant une seconde, je suis muette de stupeur alors que je le juge vraiment sincère. Puis mon père s'approche de lui et pose sa main sur son épaule avant de la serrer comme pour le féliciter de ce geste et lui donner encore une fois son approbation quant à notre mariage. Au sourire satisfait de Cipriano, je comprends que c'est exactement la réaction qu'il cherchait à provoquer en me faisant ce cadeau. Il voulait se faire mousser et montrer à

tout le monde à quel point il est un fiancé idéal... Cette impression est confirmée alors que j'entends le photographe prendre de nombreux clichés de l'échange entre mon père et mon futur conjoint.

— On vous laisse discuter tous les deux, annonce mon père.

Et dans notre langage, cela signifie encore une fois que Cipriano reçoit toute l'approbation de mon paternel.

Ma mère m'adresse un sourire en suivant mon père et à son expression, je comprends qu'elle est également émerveillée par la beauté du bijou et séduite par la gentillesse de mon fiancé.

Autrement dit, je suis la seule à avoir remarqué que ce n'était qu'un acte, une mise en scène. Comme toujours.

— Permets-moi de te l'enfiler, me propose-t-il quand nous nous retrouvons tous les deux.

Je lui redonne la boite et lui tends mon poignet pour qu'il y attache le bracelet.

— Merci, dis-je de nouveau en veillant à garder un sourire aux lèvres.

Pour ne pas m'embarrasser avec cette boite vide, il la glisse à nouveau dans sa poche de veste.

— Comme je le disais, rien n'est trop beau pour une créature aussi magnifique, affirme-t-il.

Et cette fois, il ne se retient pas d'admirer tout mon corps et de me montrer son appréciation en se léchant les babines d'un air carnassier. Je résiste difficilement à l'envie de le gifler. Cette façon de me regarder n'est pas flatteuse, au contraire, c'est presque outrageant. On dirait que je ne suis qu'un morceau de viande qu'il veut dévorer.

— Il me tarde que nous soyons mariés pour que nous fassions connaissance de manière plus intime...

Et derrière ses paroles, je comprends son sous-entendu sexuel qui est également mis en relief par son sourire pervers.

Parce que je sens les regards sur nous et que je me dois de garder l'image d'un couple aimant bien que mon fiancé me dégoute, je ne perds pas mon sourire. Cependant au fond de moi, j'ai juste envie de lui crever les yeux.

— Cela n’arrivera pas avant plusieurs mois, lui dis-je plus sèchement que prévu.

— Des années que je rêve de te posséder, je peux bien attendre quelques mois de plus.

Je retiens péniblement ma grimace. Son regard lubrique me donne des frissons d’horreur.

— Tu pourras bien patienter quelques années de plus dans ce cas, lui dis-je avec un sourire toujours aussi hypocrite aux lèvres.

Il fait un pas vers moi et il me faut faire preuve d’énormément de concentration pour ne pas reculer alors que sa proximité me débecte.

Il saisit ma main et touche l’énorme diamant qui l’orne.

— J’ai attendu assez longtemps et compte bien réclamer mon dû durant notre nuit de noces. Avec ou sans ton accord, murmure-t-il sombrement.

Mes muscles se tendent et ma nuque se couvre de frissons lorsque je comprends sa menace. Malgré la peur qu’il m’inspire, je retire sèchement ma main de la sienne. Me fichant soudainement du paraitre, souhaitant plus que tout remettre à sa place ce petit con qui pense pouvoir me parler ainsi, je le toise du regard et crache à mon tour mon avertissement.

— Je ne suis pas encore ta femme et je pourrais ne jamais le devenir si tu continues de t’adresser à moi de la sorte. N’oublie pas que ma main a plus de valeur que la tienne et qu’un autre anneau pourrait se glisser à mon doigt.

Au lieu de l’inquiéter, mes paroles le font sourire narquoisement. Ça me donne envie d’enfoncer mes ongles dans ses joues jusqu’à l’en faire saigner.

— Je n’ai rien contre un peu de défi, Leona, mais ne tombe pas dans la rébellion, c’est beaucoup trop vulgaire, surtout chez une femme qui veut se donner autant d’allure en public. Tu n’as pas le choix, ce mariage aura lieu. C’est exactement ce que désire ta famille et tu respecteras leur souhait.

Je serre les dents pour ne pas lui montrer à quel point je déteste le fait qu’il ait raison.

Il glisse une main dans mon dos et se penche vers mon oreille, donnant l’impression d’une accolade amoureuse. Je souris machinalement alors que

je croise le regard de ma mère de l’autre côté de la pièce et continue de le faire même si mon fiancé semble me poignarder avec chacun de ses mots.

— Pour que tout soit clair, me murmure-t-il à l’oreille, je ne tolère pas ce genre d’attitude. Une fois que ma bague sera à ton doigt, mes désirs seront tes ordres et tu te plieras docilement à toutes mes volontés. Compris ?

Je donne un faible hochement de tête en réponse afin d’abréger au plus vite cette torture.

— Parfait, commente-t-il en me libérant et en faisant un pas en arrière.

Mon sang bout littéralement dans mes veines et je ne peux pas m’empêcher de le fusiller du regard alors qu’il affiche un sourire victorieux. Il a remporté cette bataille, mais il se trompe lourdement s’il pense avoir gagné la guerre.

— Donne-moi satisfaction et je te rendrai la pareille, conclut-il.

J’aimerais mieux disparaitre.

OceanofPDF.com

Chapitre 5



Leona

— C’est un enfoiré, déclare Carlotta en posant ses affaires dans un coin de la salle de danse.

— Tu ne crois pas si bien dire, dis-je amèrement en déposant également mon sac de sport sur le sol. Je n’arrive pas à croire que je vais vivre toute ma vie avec lui.

Je dépose ma gourde d’eau à côté de mon sac et me redresse en balayant la salle du regard. Il n’y a personne. Nous sommes arrivées intentionnellement en avance au cours de Zumba afin que je puisse raconter à mon amie ma désagréable rencontre avec Cipriano. Elle est la seule à connaitre mon ressentiment vis-à-vis de ce mariage et mon aversion vis-à-vis de mon fiancé.

— Il m’a clairement fait comprendre que mon seul rôle serait de le servir, dis-je avec toujours autant d’amertume.

— Sois belle, obéis et surtout tais-toi, résume-t-elle parfaitement.

J’étouffe un grognement contrarié sans pour autant masquer le dégout que cette phrase me procure.

Je ne me cache pas devant Carlotta, je ne cherche pas à soigner mes manières et lui montre mon caractère impétueux que je dissimule en public pour paraitre noble et distinguée.

Je l’ai rencontrée à l’école primaire et nous ne nous sommes jamais quittées depuis. La famille de Carlotta fait également partie de la mafia napolitaine. Comme beaucoup de familles, ils ont suivi la mienne à Détroit lorsque mon oncle a conquis ce nouveau territoire et c’est tout naturellement qu’ils se sont installés dans la même ville que nous et y ont racheté un business. Ils tiennent un restaurant qui possède également sa

propre brasserie artisanale, les deux domaines qui font la renommée de notre ville.

— Il va me prendre avec ou sans mon accord, craché-je en me tournant vers elle. Qui parle comme ça, sérieusement ? Qui ose dire de telles horreurs à sa future femme ? Ou à n'importe quelle femme d'ailleurs, ajouté-je.

— C'est un goujat, acquiesce Carlotta.

— Un connard, surenchéris-je.

— Un idiot prétentieux.

— Un monstre, statué-je.

— C'est à se demander s'il ne l'a pas déjà fait pour proférer de telles menaces.

Je marque un temps d'arrêt et retiens mon souffle sans m'en rendre compte. Carlotta est aussi paralysée que moi alors que nous réalisons que son affirmation est sans doute vraie. Il l'a déjà fait. Il n'en est pas à son premier coup d'essai. Il paraissait beaucoup trop sûr de lui pour que je sois la première à recevoir cette menace.

— Putain, annule tout, décrète mon amie en secouant la tête, un air horrifié sur le visage.

Je peux lire dans ses yeux noisette toute son inquiétude.

— Je ne peux pas, soupiré-je.

— Tes parents comprendraient, nie-t-elle, ton oncle également. Je suis certaine qu'ils ne toléreraient pas un tel comportement de sa part envers toi.

Je me mords la lèvre. Je n'en suis pas aussi sûre. Je ne sais pas si mon oncle prendrait mon parti dans cette histoire ou s'il me rirait au nez. Je ne suis pas stupide, la cruauté et la violence vont de pair avec notre monde et les femmes n'ont que peu de valeurs aux yeux de certains hommes. C'est peut-être le cas de mon oncle. Il estime peut-être que les paroles de Cipriano sont justes et que c'est mon devoir en tant qu'épouse de répondre à de telles attentes et me plier à tous ses désirs.

Je secoue négativement la tête et ses lèvres s'entrouvrent de stupeur.

— Je ne peux pas faire ça, répété-je. Cela créerait des tensions inutiles entre familles. Il y en a eu bien assez quand nous avons quitté Atlanta. Le

calme est enfin revenu. Je ne veux pas être celle qui scindera le clan de Détroit en deux.

— Ton oncle chasserait leur famille et le problème serait réglé, rétorque-t-elle.

— Ou bien ça créerait une mutinerie dans les rangs parce que beaucoup de personnes ne comprendraient pas un tel choix, contré-je. Se séparer de son conseiller et de son fils, deux très bons éléments au sein de notre mafia, pour une seule femme, dis-je en levant mon index, la plupart des Napolitains le prendraient pour un fou.

La balance ne serait pas du tout équilibrée à leurs yeux. Une fille a bien moins de valeurs qu'un soldat amené à occuper un poste important et encore moins qu'un conseiller, même lorsqu'il s'agit de la nièce du grand chef.

— Moi, je le comprendrais.

— Parce que tu es une femme, soupiré-je, mais les hommes ne verront pas à quel point les propos de Cipriano sont grossiers, incorrects et humiliants. Comme tu l'as dit, pour eux, une épouse doit seulement s'apprêter, obéir et se taire.

— Damiano n'est pas comme ça.

— Parce que tu as eu la chance de trouver une véritable perle au milieu de cet océan de machos, lui dis-je d'une voix douce.

Aussitôt, son visage s'illumine. Toujours aussi émerveillée par les qualités de son mari un an et demi après leur mariage, elle se met à sourire niaisement.

Damiano possède une pizzeria près du restaurant des parents de Carlotta. Ils se sont croisés un jour dans la rue et, selon mon amie, ils ont eu un coup de foudre. Elle a senti tout de suite au fond d'elle qu'il était son âme sœur. Et l'attirance était réciproque, Damiano s'est empressé de se présenter à son père afin de lui demander la permission d'inviter sa fille à sortir. Après un seul diner au restaurant, il demandait sa main, six mois plus tard, ils étaient mariés.

C'est une histoire magnifique, digne d'un conte de fées, malheureusement ça arrive une fois par décennie et je suis heureuse que ça soit tombé sur mon amie au cœur tendre. Face à un homme comme

Cipriano, elle aurait sombré. Contrairement à moi. Je n'ai pas la prétention d'être une guerrière ni d'avoir un mental en acier. Je plierai, c'est certain, je m'effondrerai certaines fois, mais je ne romprai pas. Il ne me brisera pas.

— Tu peux toujours espérer qu'un chevalier servant débarque sur son cheval blanc et l'affronte pour gagner ta main, tente de plaisanter Carlotta.

Un rire amer m'échappe tandis que je lève les yeux au ciel. Sachant que ce mariage a été décidé au sommet, personne n'osera défier Cipriano pour obtenir ma main, de peur que mon oncle le considère comme un signe de rébellion envers lui. Aucun homme au sein de notre clan n'est assez valeureux pour se lancer dans un tel combat.

— Au point où j'en suis, je suivrais le diable en enfer s'il défiait Cipriano juste pour ne pas avoir à supporter ce connard prétentieux jusqu'à la fin de ma vie, plaisanté-je en retour.

Carlotta pouffe de rire tandis que la professeure de Zumba pénètre dans la salle.

Je retire mon élastique de mon poignet et noue mes cheveux en queue de cheval.

Un peu de sport va me faire le plus grand bien. Je vais oublier momentanément mon épouvantable fiancé.

Avec un peu chance, puisqu'il se déplace constamment pour les affaires, il aura un accident avant notre mariage et je serai débarrassée de lui. Cet espoir relève du miracle, mais j'ai envie d'y croire, c'est ce qui me fera tenir.

Roméo

— Elle ne devrait plus tarder à ouvrir, dis-je en observant la devanture de la boutique.

C'est en tout cas ce qu'indique le volet roulant à moitié ouvert. Je scanne machinalement la rue pour m'assurer qu'aucun client n'attend impatiemment le moment où il sera grand ouvert, comme nous.

Mes recherches nous ont conduits jusqu'à ce magasin de meubles appartenant à la famille De Rosa et dont le père a confié la direction à sa fille. En grappillant quelques infos supplémentaires dans le voisinage, nous savons que Leona n'a qu'une seule employée et qu'elle est en repos tous les mardis. Ainsi, elle est seule à la boutique aujourd'hui et de notre filature de la veille, nous avons découvert qu'elle était également sans protection. Loin de Détroit, du siège de leur mafia, ils doivent penser qu'ils n'ont rien à craindre. *Quels idiots !* C'est du pain bénit pour nous, il ne nous reste plus qu'à aller la cueillir tranquillement.

— Pile à l'heure, commente Dino depuis le siège conducteur.

Il se lèche bruyamment les doigts à côté de moi, attirant mon attention vers lui en les suçotant de la sorte. La garniture de son croissant aux pommes, qu'il a tenu à acheter au *Downtown Market* en guise de petit-déjeuner, menace de tomber sur le siège en cuir de son Audi, mais ça ne semble pas le gêner. Et en même temps, il en faut énormément pour susciter du stress chez lui. Parfois, je me demande comment il a fait pour survivre aussi longtemps alors qu'il se fiche clairement de tout et ne fait attention à rien et puis la réponse me saute aux yeux, nous étions toujours là pour le protéger contre tous les dangers.

Dino est le plus jeune d'entre nous, il n'a que 23 ans. Recueilli par son oncle à la mort de ses parents, il a grandi avec Gianni, Léandro et Sofia, leur petite sœur. Sous le joug de Reginaldo Bellochi, il a subi les mêmes sévices qu'eux. Il entrait tout juste dans l'adolescence lorsque ses cousins et moi avons tué Bellochi sénior, libérant leur foyer de ce monstre. Par conséquent, je pense que c'est pour cette raison qu'il est le plus insouciant d'entre nous tous. Il n'a pas eu à murir plus vite que les autres.

— Arrête de bouffer et concentre-toi, grogné-je.

— Nous ne sommes pas pressés, détends-toi, j'ai presque terminé, me répond-il en faisant couler de la compote de pommes depuis le croissant jusqu'à ses lèvres. C'est délicieux, tu veux gouter ?

Je retiens difficilement ma grimace et hoche négativement la tête avant de reporter mon attention sur ma cible.

Ça aurait été beaucoup plus simple de me faire accompagner dans cette mission par Gianni ou Léandro, dans le sens où je n'aurais pas à superviser

un enfant qui se croit en vacances à Grand Rapids, mais ils sont beaucoup trop reconnaissables. Alors que leur cousin Dino est inconnu du plus grand nombre. Le but n'est pas de déclencher un affrontement sur le territoire des Napolitains, mais d'y entrer afin de voler ce qu'on désire puis de repartir le plus discrètement possible. Plus tard, nous les contacterons pour revendiquer l'enlèvement. Et la torture commencera.

Putain, j'ai hâte.

Un sourire se dessine spontanément sur mes lèvres et forcément, ça n'échappe pas à mon pilote.

— Tu es certain que c'est la bonne décision ?

Je tourne vivement la tête vers lui.

— Qu'est-ce que tu insinues ? lui demandé-je plus agressivement que prévu.

— Cette fille, dit-il en donnant un coup de menton en direction de la boutique, elle est innocente. Peut-être que comme la plupart des femmes de ce monde, elle ignore tout des activités criminelles de sa famille et pourtant c'est elle qui va en faire les frais...

Il s'arrête en apercevant mon regard assassin et ma mine furieuse.

— Comme tu l'as dit, elle fait partie de leur famille, c'est leur fille, leur nièce, sa fiancée, affirmé-je d'une voix rageuse. Elle a grandi dans cet univers, elle a été élevée dans le but de servir les intérêts de la Camorra, elle sait ce qui est attendu d'elle et elle l'accepte. Elle n'est pas innocente et ce n'est pas non plus une victime collatérale, c'est exactement elle qui doit être visée afin de s'acquitter de la dette de sa famille, terminé-je d'un ton vindicatif.

C'est donnant-donnant, putain. Je ne me contenterai pas de torturer ce fumier, ce serait trop beau, j'entends tous les faire souffrir d'abord. Je veux qu'ils se souviennent de cette histoire toute leur vie et qu'ils aient des regrets jusqu'à la fin de leurs jours.

— La contraindre à rembourser une dette qu'elle n'a pas elle-même contractée me parait tout de même injuste, insiste-t-il.

Entre ses mots et la désapprobation clairement lisible sur son visage, j'ai envie de l'étrangler.

— C’était juste de leur part de forcer ma sœur à se prostituer ? craché-je.

Son visage se referme aussitôt.

— Non, dit-il seulement.

Il me semblait bien.

— Tu n’étais pas obligé de m’accompagner si tu ne te sentais pas assez couillu pour ça, l’accusé-je.

— Va te faire foutre, s’emporte-t-il. Ça n’a rien à voir avec mes burnes, je pense juste que cette gamine n’a rien demandé à personne et que c’est nous qui allons la forcer à tapiner.

Je n’ai pas encore tranché sur son sort. Je veux d’abord découvrir à qui j’ai affaire.

Le plus important c’est de laisser entendre à sa famille que nous l’obligeons à se prostituer afin de les faire sangloter. Pour le reste, je verrai au fur et à mesure.

— Elle va bientôt avoir vingt ans, ce n’est plus une gamine, dis-je plutôt que de lui expliquer mon raisonnement.

Du moins, je ne la vois pas comme telle bien que huit années nous séparent. Je la considère comme une femme en âge de rembourser la foutue dette de son fiancé en payant pour ses crimes.

— Qu’est-ce qu’on fait si elle est vierge ? demande-t-il.

Si les Napolitains tiennent aux vieilles traditions italiennes alors elle le sera forcément puisqu’elle doit offrir sa virginité à son mari et saigner pour lui. Tout bon serment se fait par le sang. Toutes les mafias partagent cette coutume et l’incluent dans leur rite d’initiation. Le pacte de sang permet de créer le lien le plus solide entre des individus.

— On mettra sa virginité aux enchères, elle nous rapportera gros.

Je lui donne la première idée qui me passe par la tête pour qu’il me foute la paix à ce sujet parce qu’honnêtement, je n’y ai pas réfléchi. Dans mon esprit, seule ma vengeance compte.

— Je préfère quand tu ressembles plus à Gianni qu’à Léandro, marmonne-t-il, au moins ta folie est un peu sensée dans ces moments-là.

Ma folie est toujours rationnelle, j'use de violence régulièrement, mais elle n'est jamais gratuite, elle est généralement méritée. Mais dans le cas présent, mes principes sont ébranlés et Leona pourrait bien être la première personne à subir un accès de rage de ma part. Encore une fois, tout dépend de l'impression qu'elle me donnera.

— Je préférerais que tu ressembles plus à n'importe lequel d'entre nous, ça m'éviterait de t'entendre geindre dès qu'il est question de violence, grogné-je en réponse.

Dino possède également une part d'ombres. Il existe un être plus sombre que celui qu'il affiche au grand jour, mais comme tous les autres humains, cette facette de lui est cachée si profondément qu'il parait sain d'esprit et aussi inoffensif qu'un chaton. J'ai souvent envie de le secouer pour lui retirer ses foutues œillères et lui faire prendre conscience de la brutale réalité du monde dans lequel nous vivons.

— La violence ne me dérange pas, nie-t-il.

— C'est pour ça que tu m'appelles dès qu'il y a des trous dans les comptes, rétorqué-je d'une voix railleuse.

— Parce que je déteste me salir les mains et que je préfère appeler mon homme de main pour régler ça, répond-il avec un sourire narquois aux lèvres.

Et ce petit connard en rajoute une couche en me toisant du regard, l'air de dire que je ne suis que son employé qui répond à toutes ses demandes, y compris les plus sanglantes.

Je grogne tandis qu'il éclate de rire, se foutant clairement de ma gueule, puis je détourne le regard quand le rideau métallique se lève enfin.

— Je pense toujours qu'elle est innocente, commente-t-il en regardant également dans cette direction.

— Et je n'en ai toujours rien à foutre, rétorqué-je sur le même ton. Tu me suis ou pas ?

— Évidemment, répond-il sans hésiter. Loyal jusqu'à la mort, frérot.

Par principe, il agite sa main tatouée pour me montrer le symbole de notre mafia, mais nous savons tous les deux que le lien qui nous unit va bien au-delà de ça. Seulement malgré tous les tatouages qui recouvrent nos corps respectifs, nous n'avons jamais trouvé le symbole adéquat pour

représenter correctement notre amitié, notre esprit fraternel et notre loyauté sans limites.

Pour l'heure, il s'agit surtout de tous les cacher, en particulier celui-ci, afin de ne pas alerter la petite Napolitaine. Je détesterais abimer mon nouveau jouet dès les premières minutes.

Ainsi, nous descendons de voiture et glissons nos mains dans nos poches.

— Attends un peu avant d'entrer, lui dis-je en observant une nouvelle fois les environs.

Elle pourrait se méfier en nous voyant entrer tous les deux. Son père a peut-être fait équiper la boutique de boutons d'alarme ou un autre dispositif de sécurité équivalent. Nous ne sommes que deux, nous ne pouvons pas nous permettre de voir débarquer des soldats napolitains souhaitant sauver la princesse De Rosa. La discrétion est de mise pour cette mission, même si ce n'est absolument pas notre manière de faire d'habitude.

Alors que Dino reste en retrait, je pousse la porte de son magasin. Un bruit de clochette se fait entendre et Leona ne tarde pas à venir m'accueillir tandis que je glisse à nouveau ma main dans ma poche.

Elle porte une jupe fleurie à volants, un débardeur blanc, un fin gilet beige et aux pieds, des ballerines. Ses longs cheveux de jais parfaitement lisses, sans frisottis, sont tenus en arrière par un bandeau mettant ainsi en lumière son visage ovale à la peau opaline et sans imperfections.

— Bienvenue chez *De Rosa Furniture.* En quoi puis-je vous être utile ?

Si tu savais à quel point tu me seras utile, Leona…

OceanofPDF.com

Chapitre 6

Roméo

Son large sourire fait si bien ressortir ses fossettes qu'il parait sincère et la présente comme une personne très avenante pour une princesse mafieuse. Et en même temps, je n'en ai jamais vu dans un habitat aussi naturel que celui-ci, au travail, dans un magasin, apparemment, spécialisé dans les canapés.

Je me prête au jeu, tel que le ferait un chat avant de bouffer la souris.

— Je suis à la recherche d'un nouveau canapé, réponds-je.

Je lui adresse mon sourire le plus agréable, celui qui me fait ressembler à un ange selon ma mère, et ses yeux s'attardent quelques secondes de trop sur mes éclatantes dents blanches avant qu'elle se reprenne.

— Oui… Bien sûr, vous avez une idée précise ? Canapé fixe ou canapé d'angle ? Plutôt cuir ou tissu ?

Au fur et à mesure de ses paroles, elle désigne un à un les divers modèles qui se trouvent autour de nous. Sa jupe fleurie virevolte au rythme de ses pas et attire forcément mon regard sur ses interminables jambes aussi élancées que le reste de son corps et qui lui confèrent une silhouette haute et gracieuse.

— Je n'ai pas encore d'idée précise en tête, lui dis-je en reportant mon attention sur son visage.

Sa coiffure impeccable, sa tenue classique, mais élégante, son maquillage discret et sa manucure raffinée lui donnent une apparence très soignée. Ce constat me donne encore plus envie de salir cette miss beauté à la peau parfaite.

— Que me recommanderiez-vous ? lui demandé-je en masquant mon sourire malicieux.

Si elle est embarrassée par mon analyse peu discrète de son anatomie, elle ne le montre nullement. Et en même temps, elle doit être habituée à susciter cet intérêt chez les hommes, ainsi que chez les femmes d'ailleurs. Elle possède une beauté naturelle qu'il est impossible d'ignorer.

— Je ne peux que vous conseiller notre meilleur modèle, me répond-elle avec un sourire professionnel.

Elle se dirige vers l'entrée du magasin et me désigne un large canapé d'angle qui semble effectivement très confortable. À ce moment-là, mon regard s'attarde sur l'énorme diamant qu'elle porte au doigt. Mon masque se fissure et une coulée de lave se répand dans mes veines en pensant à son fils de pute de fiancé.

Je la rejoins près du meuble, mais cette fois, je me positionne au plus près d'elle. Je ne maintiens pas une distance respectable entre nous, j'envahis littéralement son espace, souhaitant jauger sa réaction. La plupart des individus se détournent, reculent, s'éloignent, car ils sont mal à l'aise à cause de ma stature colossale, mais Leona me surprend en ne bougeant pas d'un centimètre. Je réalise alors que notre différence de taille n'est finalement pas si flagrante et pourrait facilement être comblée par le port de talons.

— Tous nos canapés sont personnalisables au gré de vos préférences en termes de coloris, m'explique-t-elle tandis qu'une odeur de cassis et de vanille s'infiltre dans mes narines.

Je me moque de son foutu divan, c'est elle que je contemple. Je fixe son profil, un air féroce sur le visage, jusqu'à ce que j'aperçoive une goutte de sueur perler sur son front.

— Ils sont tous faits main en Italie, continue-t-elle d'argumenter.

Elle tient son rôle de vendeuse malgré la gêne que lui procure mon œillade insistante.

— Vous ne trouverez pas meilleure qualité sur le marché, affirme-t-elle en tournant la tête vers moi.

Ses yeux de biche d'un bleu très clair plongent dans les miens et me montrent son trouble à l'instar de sa posture soudainement très rigide. Elle est inquiète, elle a peur, mais malgré cela, elle garde la tête haute et soutient

mon regard avec force. Son attitude fait naitre un sourire sinistre sur mes lèvres. Je sens qu'on va bien s'amuser tous les deux.

La clochette au-dessus de la porte retentit et Leona fait un pas sur le côté, s'éloignant de moi. Je ne rate pas son sursaut ni son regard anxieux en direction de l'entrée.

— Bienvenue chez De Rosa *Furniture*, dit-elle d'une voix trop énergique en scrutant Dino. Je vous laisse faire un tour du magasin, je suis à vous dans une minute.

Elle ne croit pas si bien dire.

Dino lui accorde son célèbre sourire à la fois plaisantin et séducteur, mais ne répond pas à son invitation, au contraire, les mains dans les poches, il reste planté devant la porte.

Leona reporte son attention sur moi, son corps encore plus tendu qu'avant, elle avale péniblement sa salive tout en tirant nerveusement sur la manche de son gilet beige.

— Je vais chercher le nuancier pour ce modèle, annonce-t-elle soudainement en pointant du pouce son bureau.

Même si elle se force à garder une attitude naturelle, sa voix trahit sa nervosité.

— Asseyez-vous en attendant, essayez-le afin de vous faire une idée, m'invite-t-elle en me désignant le canapé.

Un sourire amusé se dessine sur mes lèvres en comprenant qu'elle cherche une excuse pour se rapprocher du bureau, certainement pour contacter des renforts ou juste pour fuir par une issue de secours. Elle n'est pas sotte. Elle lit parfaitement la scène et appréhende la menace qui pèse sur elle.

— Pas besoin, lui assuré-je. J'ai déjà fait mon choix.

— Ah oui, s'étonne-t-elle en faisant un nouveau pas en arrière.

Ma bouche se tord en un sinistre rictus.

— C'est toi que je veux, acquiescé-je sombrement.

Elle s'élance dans la seconde. Au galop, elle se rue vers son bureau et par sécurité, je me lance à sa suite et la stoppe dans sa fuite en enroulant un bras autour de sa taille, brisant sur le champ son espoir de réussite.

— Lâchez-moi, s’écrie-t-elle.

Elle plante ses ongles dans ma main et tente de se dégager de ma prise, mais alors que ses yeux descendent dans cette direction, elle remarque mon tatouage et se fige l’espace d’une seconde. Puis la lutte recommence avec bien plus de fougue cette fois… et de voix.

— AU SECOURS ! À L’AIDE !

Je plaque ma seconde main sur sa bouche et la tire difficilement vers la sortie.

Elle se débat comme un forcené et je serais impressionné si ses ongles ne griffaient pas douloureusement ma peau.

Lassé et énervé, je la soulève et la jette sur un canapé.

— AU SECOURS !

Je pose mon genou sur sa cage thoracique et comprime sa gorge entre mes doigts la rendant instantanément muette alors qu’elle cherche désespérément de l’air pour remplir ses poumons.

— Donne-moi le sédatif, ordonné-je à Dino.

Elle ne sortira pas tranquillement, elle va faire du bruit, attirer l’attention des autres commerçants ou des passants, et me compliquer grandement la tâche. Je déteste l’idée de repousser à plus tard nos premières heures de jeu, mais je n’ai pas le choix, Leona va devoir faire un petit somme si je veux pouvoir la conduire dans son nouveau palais.

La terreur qu’elle ressent en voyant Dino s’approcher avec une aiguille lui donne un regain d’énergie et décuple sa putain de force. Elle parvient même à déloger mon genou de sur sa poitrine en balançant férocement ses jambes pour me foutre des coups de pied.

Je n’ai clairement pas affaire à une petite souris et encore moins à un chaton, mais bien à une lionne enragée.

D’un mouvement vif et brutal, je la retourne, coince ses mains derrière son dos et pose mon genou par-dessus. J’ignore son couinement alors que je tire sur ses cheveux noirs, désormais tout ébouriffés, pour dégager sa nuque.

— Vas-y, indiqué-je à Dino d’un coup de menton.

Elle a juste le temps de regarder l’aiguille avec des yeux exorbités qu’il la plante dans son cou et injecte tout son contenu. Avec un corps aussi frêle,

l’effet apaisant est immédiat. Ses muscles se détendent et elle arrête de se débattre.

Elle restera éveillée encore quelques minutes, mais groggy avant de sombrer dans le sommeil.

— Va chercher la bagnole, dis-je à Dino.

Porter une femme à moitié consciente jusqu’à une voiture ne passera pas inaperçu, il vaut mieux qu’il se gare devant, qu’on la charge rapidement dans la caisse puis qu’on se barre au plus vite.

Je me redresse et retourne le corps de Leona tandis qu’il quitte la boutique. Un gémissement plaintif lui échappe et son regard hagard croise le mien. Ses lèvres s’entrouvrent, mais aucun son n’en sort. Il lui est impossible de parler, de crier ou de bouger et quand elle le réalise à son tour, je distingue une note de panique dans son regard. Elle n’a pourtant rien à craindre dans cet état. Je la désire pleinement consciente lorsque je commencerai à jouer avec elle.

Malgré tout, avant qu’elle ne sombre dans le sommeil, je me dois de me présenter à elle et lui exposer le programme afin de m’assurer qu’elle rêvera de moi durant les prochaines heures.

— Je m’appelle Roméo Perchino, lui annoncé-je. Je viens collecter une dette.

La dilatation de ses pupilles m’indique qu’elle m’entend bien et qu’elle est toujours assez lucide pour comprendre mes mots. Et forcément, je m’en réjouis.

J’attrape sa gorge et me penche vers son visage.

— Tu appartiens désormais à la ‘Ndrangheta. Nous disposerons de ton corps et de ton esprit comme nous le désirerons jusqu’à ce qu’une meilleure offre se présente à nous ou bien jusqu’à ta mort.

Il n’y a plus aucune trace de clarté dans son regard tant ses prunelles sont dilatées par la terreur que mes paroles lui inspirent. J’en rajoute une couche en frôlant ses lèvres avec les miennes.

— Bienvenue en enfer, Leona De Rosa.



Leona

Un gémissement s’échappe de mes lèvres alors qu’un terrible mal de crâne se fait ressentir dès mon réveil. J’ai également mal au dos et à la nuque. Au moment où je me tortille pour trouver l’origine de cet inconfort, je ne retrouve pas la douceur de mes draps ni la souplesse de mon matelas. J’ouvre alors brusquement les yeux et place une main devant mon visage quand les rayons du soleil agressent mes rétines.

Je plisse les yeux en grognant tandis qu’une douleur lancinante se fait ressentir dans ma tête. J’ai le corps complètement endolori, la nuque effroyablement raide, c’est encore pire que des courbatures. Bon sang, qu’est-ce que j’ai ?

— Pile à temps, on est presque arrivés.

Je tourne vivement la tête en direction de cette voix inconnue. En diagonale face à moi, installé derrière un volant, je reconnais l’individu qui est entré en second dans la boutique. Ce n’est qu’à ce moment-là que mon cerveau comprend et perçoit que je suis allongée sur le siège arrière d’une voiture en mouvement. Je ne peux que deviner que le type assis sur le siège passager et dont je ne vois que la nuque est le premier homme… *Le collecteur de dette.*

Un frisson d’effroi me parcourt et je me redresse dans un bond. Je manque de me cogner la tête contre la vitre quand mon corps vacille sous l’effet du vertige que me provoque ce mouvement brusque.

— Doucement, tu vas te faire mal, commente de nouveau la voix mélodieuse et amusée du conducteur.

Je pose mes mains sur mon crâne et serre fermement tandis qu’une nouvelle vague de douleur inhibe tous mes sens. Lorsque ma vision parvient enfin à se stabiliser, je contemple avec horreur une gigantesque enseigne lumineuse portant la mention « Chicago ».

La panique me prend aux tripes et je tire avec force sur la poignée, mais cela n’enclenche pas l’ouverture de la portière alors je recommence. Je m’acharne littéralement sur ce petit morceau de métal avant de me jeter en direction de l’autre porte, traversant la banquette à quatre pattes sans aucune grâce et tire sur cette nouvelle poignée. Sans succès.

— Laissez-moi partir, ordonné-je à bout de souffle.

Bon sang, j'ai l'impression d'être épuisée. Je ne sais pas si c'est la substance qu'ils m'ont injectée qui fait toujours effet ou si c'est juste le contrecoup, mais je n'ai déjà plus de force après seulement deux minutes d'effort.

— Tu sais que c'est impossible, me répond la voix grave du passager.

Il tourne la tête vers moi et son regard haineux percute le mien. Cet homme qui paraissait si séduisant de prime abord me fout littéralement les jetons à présent. *Roméo*, c'est ainsi qu'il a affirmé se nommer.

— Qu'est-ce que vous voulez ? leur demandé-je en forçant ma voix à ne pas trembler.

Je ne lui montrerai pas ma peur, hors de question, je suis beaucoup trop fière pour ça.

— De l'argent ?

Pourvu que ce soit ça. C'est la seule chose que mes parents seront en mesure de leur remettre contre ma libération.

— Entre autres, acquiesce vaguement le collecteur.

Ses yeux marron, aussi foncés qu'un ristretto, sont d'autant plus obscurcis par ses boucles brunes, également très sombres, presque noires, qui tombent de façon désordonnée sur son visage aux traits si masculins, durs, et qui correspondent bien à un être aussi cruel que lui. Un collecteur, un nom différent pour désigner un homme de main en charge de récupérer l'argent des mauvais payeurs par tous les moyens et surtout par la violence. Je n'ai pas affaire à un soldat comme les autres, celui-ci a choisi de faire de la torture son métier. Et en même temps, je me trouve sur le territoire de la 'Ndrangheta, je ne serais pas surprise de découvrir qu'ils sont tous comme ça. Selon les rumeurs, les Calabrais exsanguinent leurs victimes et se baignent dans leur sang. Il parait également que pour se faire initier un soldat doit démembrer quelqu'un en public avant de jurer son éternelle loyauté envers son chef, le Capo, Léandro Bellochi.

La cruauté des Calabrais est réputée sans limites et ils l'affichent fièrement, sans retenue, de façon débridée et assumée.

— Ils vous donneront tout l'argent que vous voulez à condition qu'aucun mal ne me soit fait, dis-je en reprenant mon masque d'assurance.

J’ignore ce qu’il désire en plus de l’argent, mais je suis certaine de ne pas avoir envie de le découvrir. Je ne souhaite pas savoir si les rumeurs sont vraies et je ne veux pas non plus découvrir jusqu’où s’étend la sauvagerie des Calabrais.

— Ça, je ne peux pas te le promettre, me dit-il avec un sourire en coin qui n’a rien de charmant.

Son regard obscène me fait pâlir en moins d’une seconde, mon rythme cardiaque accélère alors qu’un long frisson me parcourt l’échine.

— On se demandait… Est-ce que tu es vierge, Leona ? me questionne-t-il, un sourire cruel aux lèvres.

Les yeux exorbités, je me tourne vers la vitre et me mets à la frapper de toutes mes forces pour tenter de la briser ou alerter des piétons… J’ignore pourquoi je fais ça, tout ce que je sais c’est que je dois sortir de là.

— Ça répond à la question, s’amuse le conducteur.

Je crois à un miracle alors que nous nous arrêtons à côté d’une voiture de police à un feu. L’homme de loi assis sur le siège passager tourne machinalement la tête vers nous et je me mets à cogner violemment contre la vitre avec mes poings.

— Aidez-moi, crié-je.

Le policier se retourne complètement et trouve la source de ce grabuge, dès qu’il m’aperçoit, il comprend immédiatement la situation. Je frappe encore plus fort contre le carreau en le suppliant de me venir en aide.

Je me crois enfin sauvée et je me serais mise à pleurer de soulagement si le conducteur de ma voiture n’avait pas fait ronfler son moteur afin d’attirer l’attention du flic. Du coin de l’œil, je le vois coller sa main à la vitre, le revers en direction de l’extérieur, la paume vers lui, et soudainement, les deux policiers tournent la tête et regardent la route droit devant eux.

Ébahie, je tourne la tête vers Roméo alors que nous redémarrons et qu’absolument rien ne se passe.

— Personne ne te viendra en aide ici, affirme-t-il en levant à son tour sa main vers moi.

Le tatouage. Bon sang, j’avais oublié la pieuvre, le symbole de leur mafia que j’ai moi-même reconnu dans ma boutique et qui était synonyme

de mauvais présage.

Dépitée et soudainement épuisée, j'appuie ma tête contre le dossier et ferme les yeux, combattant mes larmes de désespoir. Si je ne peux pas compter sur la police pour me venir en aide, comment vais-je faire lorsque je parviendrai à m'enfuir ?

— Je dois avouer que tu portes bien ton prénom, petite lionne, reconnait-il d'un ton moqueur.

— Pas toi, craché-je spontanément en ouvrant les yeux.

Son sourire s'élargit et j'ai encore plus envie de l'étrangler.

— Accorde-moi quelques jours et tu me donneras la sérénade ma *Giulietta.*

Le conducteur laisse échapper un rire, ce qui ne fait que rendre son comparse encore plus fier de sa plaisanterie.

— Je ne tomberai jamais amoureuse de toi, nié-je d'une voix hargneuse en levant le menton bien haut.

D'un coup, ils éclatent de rire, comme si je venais de leur raconter la meilleure blague de l'année.

— Je ne te parlais pas d'amour, se moque Roméo avant de redevenir sérieux, mais de contrainte et de soumission. Après avoir passé plusieurs jours enfermée dans une cellule, tu chanteras mes louanges pour que je t'autorise à sortir.

Je secoue la tête.

— Plutôt mourir que me rabaisser à chanter les louanges d'un monstre.

Le conducteur pousse un long sifflement à mi-chemin entre l'admiration et la moquerie. Sans doute vexé par ma réponse, le regard de Roméo se durcit, mais ça ne m'empêche pas de continuer à le soutenir.

— C'est vrai que le chant ce n'est pas ton truc, tu préfères la danse, dit-il d'une voix moins amusée. Adepte de Zumba et capitaine des cheerleaders durant deux ans au lycée… Rassure-toi, tu pourras continuer de pratiquer ta passion pour la danse ici aussi.

Et cette fois, il n'y a plus aucune trace d'amusement dans sa voix ou sur son visage.

Un frisson de peur me parcourt l’échine en comprenant qu’il s’est bien renseigné sur moi. Je me force à ne pas rebondir sur cette dernière phrase et surtout à l’oublier afin de ne pas céder à la panique.

— Pourquoi sais-tu tout ça ?

— Enfin, ma jolie… pour mieux te briser, évidemment, dit-il avec un sourire cruel aux lèvres.

Contre toute raison, même si je me doute que l’effort est vain, je me mets à tirer sur la poignée pour sauter hors de la voiture. Une nouvelle fois, la portière ne s’ouvre pas.

— Accepte ton sort, *Topolina*. C’est terminé, je t’ai attrapée.

Alors qu’il m’adresse un sourire aussi moqueur que diabolique, j’ai envie de me jeter sur lui, les griffes en avant, pour lui montrer que je ne suis pas une petite souris et qu’il peut donc ravaler son surnom idiot.

Je suis plus forte que ça, plus forte que lui et je le lui prouverai.

OceanofPDF.com

Chapitre 7



Leona

Quelques minutes plus tard, nous nous arrêtons à l’arrière d’un bâtiment en briques tout à fait banal. Mes ravisseurs m’extraient du véhicule et me poussent sans ménagement jusqu’à une épaisse porte grise au-dessus de laquelle il est écrit « Whisper ». Je tente bien évidemment de me dégager de leur prise et de crier au secours, mais ça n’alerte pas le vigile de l’établissement qui leur ouvre la porte comme s’ils étaient des VIP.

Nous pénétrons dans un club de striptease qui ressemble trait pour trait à l’idée que je me faisais de ce genre d’établissements. Les lumières sont tamisées et l’éclairage de couleur rouge donne une ambiance glamour à la salle complètement vide et silencieuse à ce moment-là.

Deux énormes podiums en forme de rond, collés l’un à l’autre, sont disposés au milieu de la salle, deux gigantesques banquettes au tissu zébré se trouvent de part et d’autre ainsi qu’une bonne vingtaine de petites tables rondes. Il reste tout juste la place pour passer autour de ces deux scènes agrémentées de barres de pôle-dance.

— Donne-lui un truc à boire, ordonne Roméo au deuxième en lui désignant le bar sur notre droite.

Il me relâche et s’éloigne de nous tandis que le deuxième homme tire sur mon bras et m’entraine vers le bar. Je me laisse guider sans rechigner, j’ai la gorge terriblement sèche.

Entouré par une vingtaine de tabourets, le bar est le seul endroit éclairé par des ampoules jaunes. Comme il n’y a personne derrière, il est obligé de me conduire avec lui de l’autre côté du bar afin de nous servir lui-même à boire.

— Coca, jus de fruits, limonade, m'énumère-t-il en attendant mon choix.

— Une eau pétillante avec une rondelle de citron, merci, réponds-je d'une voix hautaine.

Il m'adresse un sourire amusé avant de relâcher mon bras pour se pencher sous le bar. Il en tire une bouteille de limonade puis il prend un verre dans un bac et pose le tout devant moi.

— C'est tout ce qu'il y a, me répond-il. Sers-toi.

J'hésite durant une seconde à l'assommer avec la bouteille de limonade puis à partir en courant, mais j'ai peu de chances de m'en sortir, il y a un videur à l'entrée et Roméo ne doit pas être très loin.

Un coup d'œil sur ma gauche me confirme cette supposition. Il est au fond de la salle dans une sorte de partie plus privée, plus intimiste, où les tables sont écartées les unes des autres et où les fauteuils sont individuels.

Il nous tourne le dos ce qui ne me permet pas de deviner ce qu'il est en train de manigancer.

— Qu'est-ce qu'on fait ici ? interrogé-je mon second ravisseur.

— Tu le sauras en temps et en heure, me répond-il en se servant un verre de coca.

J'ai un mauvais pressentiment concernant ce lieu, tout m'indique que je vais avoir besoin de beaucoup de forces pour affronter la suite de leur plan.

Je débouche la bouteille de limonade et inspecte l'intérieur de mon gobelet par précaution avant d'y verser le liquide.

— Je m'appelle Dino, au fait, me dit-il le plus simplement du monde, comme si nous faisions connaissance autour d'un verre, comme s'il ne venait pas de m'enlever.

Il a un petit air d'Adam Levine, le chanteur du groupe « Maroon 5 », mais en bien plus jeune. Il semble être plus raisonnable et surtout, plus gentil que Roméo. Alors je tente ma chance et plaide ma cause envers lui.

— Relâchez-moi…

— Il te l'a dit, c'est impossible, me répond-il en déposant son verre dans l'évier.

— Pourquoi ? Je n'ai rien fait, je ne dois rien à personne…

— Bois ton verre, me coupe-t-il en désignant ma limonade du menton. Ça t’aidera à évacuer les restes du sédatif.

Je porte machinalement mon verre jusqu’à mes lèvres. Je prends de longues lampées, autant pour me désaltérer que pour ôter cette énorme boule qui m’obstrue la gorge.

Curieusement, cela apaise en partie mon mal de crâne et me redonne de l’énergie.

Dino se rapproche ensuite de moi et jette mon verre dans l’évier avant de m’attraper par le bras et me guider jusqu’au fond de la salle, là où se trouve déjà Roméo.

Ce n’est que lorsque la brute se décale que je remarque la présence d’un autre homme assis sur un fauteuil face à lui. Mon estomac fait un saut périlleux en le reconnaissant. Il est impossible de ne pas identifier cet homme au corps couvert de tatouage qui insuffle immédiatement un sentiment de malaise et de danger chez moi tandis qu’il m’adresse un sourire aussi railleur que menaçant.

Je tente sans succès de me soustraire de la prise de Dino en tirant fermement sur mon bras alors que Léandro Bellochi se met debout face à moi.

— Leona De Rosa, énonce-t-il d’une voix grave et sans aucune trace de chaleur. Bienvenue à Chicago. J’espère que ta nouvelle demeure te convient, dit-il en écartant les bras pour me désigner l’espace autour de nous.

Je secoue vivement la tête pour montrer mon désaccord, mais il s’en fiche complètement, il me toise du regard, me faisant comprendre que mon avis ne compte plus depuis le moment où ils ont mis la main sur moi. Les mots de Roméo me reviennent en mémoire, je suis la propriété de la ‘Ndrangheta à présent, ils disposeront de mon corps et mon esprit comme bon leur semble. Et je sais exactement ce que ça signifie.

Je ne me suis pas montrée noble, forte et bien élevée toute ma vie pour finir stripteaseuse à Chicago, voire pire, prostituée.

Un nouvel élan de combativité, alimenté par ma fierté et ma peur, me redonne de l’énergie et décuple ma force. Cette fois, je parviens à m’extraire de la prise de Dino et m’élance sans attendre. Mais je suis

rapidement ramenée en arrière lorsqu'un bras s'enroule autour de ma taille et me soulève.

Je reconnais la dureté des muscles saillants du collecteur contre mon dos et me débats avec fougue, refusant d'admettre qu'encore une fois, j'ai perdu.

— Je te laisse entre les mains de Roméo, continue Léandro en nous contournant pour se placer face à moi. Il a pour mission de veiller à ce que tu rembourses ta dette.

— Quelle dette, grogné-je, en proie à l'exaspération.

Je ne compte plus le nombre de fois où ils ont répété ce mot sans jamais me donner plus de détails sur cette fameuse dette.

— Celle de ta famille, de ton oncle, de ton fiancé, énumère-t-il, celle de tous les Napolitains qui ont osé pénétrer sur mon territoire pour y faire de la merde. Ils vont payer pour tout ça… à travers toi, termine-t-il dans un murmure lugubre.

Je me remets à me débattre en comprenant qu'il n'est pas seulement question d'argent, mais d'hostilités entre mafias, mais face à Hercule, c'est peine perdue.

— Sois une bonne fille et obéis à Roméo, me conseille-t-il d'une voix toujours aussi froide. Il a carte blanche avec toi. Tu es à lui à présent.

Et cette dernière phrase tombe comme un couperet. Je m'immobilise comme s'il venait de briser tous mes espoirs en une seconde, comme s'il m'avait condamnée au pire des châtiments en me donnant à son collecteur. Comme s'il m'avait infligé la plus sévère et inhumaine peine possible.

Sans me laisser le temps de reprendre mes esprits, ou même mon souffle, et alors qu'il estime la conversation terminée, Roméo me traine sans effort jusqu'à une porte à l'autre bout de la salle, apparemment réservée aux employés.

Nous traversons alors un long corridor comprenant de nombreuses portes ouvertes donnant toutes sur des espèces de petites loges. Puis tout au bout, nous débouchons sur une porte fermée à clé qu'il s'empresse de déverrouiller. Se faisant, il est obligé de me relâcher et j'en profite pour jeter un coup d'œil autour de moi, mais je ne vois aucune issue de secours. Je vais devoir passer par la salle pour m'enfuir…

Roméo interrompt le cours de mes pensées en saisissant brusquement mon avant-bras et en me faisant entrer dans la pièce qu'il vient de débloquer. J'ai à peine le temps de constater que la porte est bien plus épaisse que les normes standards d'intérieur que je me retrouve dans une pièce minuscule, austère, sans fenêtre, seulement éclairée par une ampoule qui pend du plafond. Mon estomac fait un nouveau saut périlleux alors que je remarque le matelas couvert de taches jaunâtres posé à même le sol et je fais un pas en arrière en voyant les toilettes dans un coin de la pièce. Je me retourne dans l'intention de fuir cette chambre aux allures de cellule carcérale, mais je me heurte à un mur en la personne de Roméo.

Il me pousse et rabat la porte derrière nous. J'entends le bruit caractéristique de la fermeture du verrou puis il se tourne vers moi, une expression dangereuse sur le visage.

— Qu'est-ce que…

— Retire tes vêtements, m'ordonne-t-il.

Je secoue vivement la tête et fais un pas en arrière. Incapable de masquer ma terreur, je me mets à trembler. De tous les supplices qu'il pourrait me faire subir, le viol serait le pire. Je préférerais être torturée, essuyer des coups ou subir la morsure d'une lame, mais garder intacte ma vertu.

— Deux solutions, tu les enlèves docilement ou je te les arrache, me dit-il sombrement en croisant ses bras sur son torse.

L'instant se met sur pause. Je ne bouge plus, ne respire plus, attendant la suite, refusant de me soumettre à sa volonté. Je ne me déshabillerai pas devant lui. Hors de question.

— Tu as vraiment décidé de rendre les choses plus difficiles qu'elles ne le devraient.

Je n'arrive pas à interpréter son nouveau ton, on dirait qu'il est lassé par mon attitude, mais également amusé et presque satisfait. Ce qui ne va pas très bien ensemble…

Comme si lui-même se rendait compte du caractère ambivalent de ses sentiments, il pose sa main sur le bas de son visage et caresse distraitement sa barbe tout en réfléchissant.

Sa courte barbe est aussi peu soignée que sa coiffure, elle est mal taillée et semble peu douce et soyeuse. Cet homme n’a rien d’élégant ou de raffiné. Avec son gabarit monumental, ses larges épaules et ses muscles épais, il ressemble ni plus ni moins à une bête.

— Dernière chance, déclare-t-il sèchement en retirant sa main de son visage. Enlève tes vêtements et tes bijoux ou je le ferai.

Je secoue négativement la tête en soutenant son regard puis je lève le menton en signe de défi.

Je ne me fais pas d’illusions, je ne fais pas le poids face à lui. Il parviendra par la force à me contraindre de faire tout ce qu’il désire, mais une chose est sûre, je ne lui simplifierai pas la tâche. Je n’obéirai pas. Je ne me soumettrai pas. Jamais. Je me battrai jusqu’au bout, il peut me forcer à lui céder mon corps, mais il n’aura jamais mon âme.

Garder la tête haute en toutes circonstances, c’est ce qu’on m’a appris à faire depuis ma naissance, c’est le mantra que j’appliquerai jusqu’à ma mort.



Roméo

Je fais un pas vers elle, un rictus cruel aux lèvres et le regard tout aussi menaçant. Je perçois le faible tremblement au niveau de ses épaules alors que je me rapproche de ma cible, mais malgré cela, elle ne recule pas. Et quand je me place juste devant elle, elle lève le menton autant par fierté que pour se donner l’impression de combler les quelques centimètres qui nous séparent.

— Faire preuve d’insubordination ne te servira à rien face à moi.

— C’est pourtant tout ce que tu obtiendras de moi, affirme-t-elle, le regard fier.

Malgré sa peur, elle me tient tête et c’est aussi remarquable que chiant.

— Tu penses ? lui demandé-je avec un sourire moqueur en faisant glisser mes doigts sur sa joue.

— Je n’obéirai jamais à tes ordres, acquiesce-t-elle.

Sa voix ne flanche pas et son regard est toujours aussi déterminé. Au fond d'elle, elle sait qu'elle se soumettra tôt ou tard et ça l'effraie, mais elle ne montre rien. Elle semble si sûre d'elle que ça me donnerait presque envie d'applaudir la performance. En revanche, il est clair qu'elle ne rendra pas les armes facilement.

— C'est ce qu'on verra, lui dis-je d'une voix menaçante avant de lui arracher son bandeau des cheveux.

Ses yeux bleus s'élargissent durant une brève seconde avant qu'elle reprenne son masque d'assurance et recommence à soutenir mon regard.

J'attrape les deux manches de son gilet et tire brusquement dessus. Elle ne sursaute pas, ne tremble pas... Elle semblerait presque détendue alors que je lui retire son habit.

— Quelle partie de ton corps souhaites-tu que je découvre en première, *Topolina* ?

Je parcours son corps d'un regard lubrique sans feindre mon appréciation. Ses courbes sont réellement délicieuses.

— À moins que tu aies changé d'avis et que tu désires finalement te déshabiller toute seule.

— Je ne me dévêtirai pas devant toi, dit-elle de sa voix si fière, le menton toujours aussi haut.

En souriant, je caresse du bout des doigts son décolleté.

— Si tu t'inquiètes pour ton honneur, sache que je compte la bafouer de bien pire façon.

Elle balaie ma main d'un revers de la sienne.

— Ne me touche pas, siffle-t-elle.

Ses traits se transforment en une grimace de dégout et elle me toise du regard comme si je n'étais pas digne de la toucher ou même de me tenir si près d'elle.

Je vais prendre plaisir à détruire cette fierté.

— Si tu me fais du mal, ma famille me vengera, affirme-t-elle sèchement.

Un sourire amusé se dessine sur mes lèvres.

— Tu penses être en position de proférer des menaces ?

— Je pense qu’il est encore temps de tout arrêter et de me libérer avant que ça n’aille trop loin et qu’une guerre éclate entre nos clans.

— Oh, Leona, dis-je d’une voix sombre, tu l’ignores sans doute, mais la guerre…

Je pose brusquement mes mains sur sa poitrine et attrape son débardeur en deux points avant de tirer sauvagement dessus.

— A déjà été déclarée, grogné-je en faisant céder le tissu.

Cette fois, elle ne retient pas son cri horrifié et fait un pas en arrière en cachant sa poitrine avec ses deux mains.

Le diamant de sa bague entre dans ma ligne de mire et sans y réfléchir à deux fois, je tire sur sa main avant d’arracher la bague de fiançailles de son doigt.

— Comment ton fiancé réagira en apprenant qu’un autre homme t’a déshabillée avant lui ? la nargué-je cruellement.

Elle soutient mon regard sans répondre à la question, mais je peux lire la légère pointe de honte qu’elle ressent. Toute sa vie, on lui a dit de préserver sa vertu afin d’offrir à son mari la chose la plus pure qu’un homme de notre milieu puisse détenir.

Notre argent est sale et nous usons de violence pour prendre ce que nous ne pouvons pas acheter. Toutes nos possessions sont tachées, littéralement ou figurativement, par le sang de nos victimes. C’est pour cette raison que nous voyons les femmes proches de notre cercle comme des êtres fragiles qu’il nous faut à tout prix protéger. Elles sont les seules choses qui scintillent dans notre monde terni de violence. Elles sont les êtres les plus innocents que nous côtoyons. Et c’est pour ça qu’on tient tant à les garder aussi pures que possible afin qu’elles brillent le plus fortement possible.

Et Leona De Rosa étincelle autant que la plus brillante des étoiles, son âme est immaculée.

Je tire sur son second bras et j’en profite pour lui retirer le bracelet de perles dorées qui orne son poignet puis glisse ses bijoux dans ma poche de jean tandis que ses bras retombent le long de son corps. Elle ne cherche plus à se cacher, au contraire, c’est fièrement qu’elle relève le menton pour me défier du regard.

Mes yeux descendent en direction de sa poitrine et je prends sciemment mon temps pour la contempler. La partie visible de ses seins, celle qui n'est pas dissimulée sous son soutien-gorge, présente un joli galbe. Sa poitrine n'est pas généreuse, mais elle est tout de même bien dessinée et appétissante.

— Tu tiens toujours à ce que je te déshabille ? la nargué-je.

Elle me fusille du regard en réponse.

Je souris largement puis j'attrape sa jupe à volants et tire d'un coup sec. Elle ne peut pas retenir son hoquet de surprise et durant une seconde, je peux aisément lire sa peur sur son visage. Forcément, je m'en régale et lui souris cruellement tout en m'agenouillant devant elle pour baisser le vêtement jusqu'à ses chevilles.

Je me retrouve nez à nez avec une culotte blanche en dentelles tout ce qu'il y a de plus banal, mais qui laisse entrevoir la fine couche de poils noirs autour de son sexe. Je l'imaginais plutôt entretenir une petite bande de poils bien courts, mais je me trompais. La broussaille est taillée régulièrement, mais n'a jamais été déracinée. *Il faudra qu'on s'occupe de ça, je déteste les poils pubiens.*

Je baisse les yeux et saisis l'une de ses chevilles afin de l'obliger à lever la jambe et tout en lui retirant le pied de sa jupe, j'en profite pour lui ôter sa ballerine. Et je procède de la même façon avec le second pied.

Je lève les yeux vers son visage qui, malgré toute sa détermination à ne rien laisser paraitre, me montre toute la gêne qu'elle ressent face à cette situation beaucoup trop intime en affichant de belles rougeurs. De son point de vue, je dois déjà être en train de souiller son innocence.

Je ne résiste pas à l'envie de la provoquer en approchant mon visage de son sexe, collant mon nez à son pubis, je prends une longue inspiration. Ici, comme ailleurs, elle sent le cassis.

Enfin, la panique prend le pas sur sa fierté et elle recule de plusieurs pas, abandonnant sa bravoure pour fuir le danger comme la petite souris qu'elle est vraiment et que j'ai piégé entre mes griffes. Ma *Topolina*.

— Comment tes proches réagiront-ils en comprenant que tu n'es plus aussi pure qu'avant ? la nargué-je sombrement.

Fier de moi, de mon petit numéro, je rassemble ses vêtements entre mes bras et me redresse avec un large sourire aux lèvres.

— Je retournerai chez moi inchangée, affirme-t-elle, parce que tu peux souiller mon corps avec tes gestes non désirés, mais tu n'atteindras jamais mon âme.

Je perds mon sourire et croise son regard présomptueux, voire presque victorieux. Elle pense avoir pris le dessus alors qu'en agissant ainsi, elle me donne seulement envie de relever son défi pour lui faire abandonner cet air suffisant.

— Habitue-toi à être vue dans cette tenue, *Topolina*, c'est celle que portent toutes les filles ici.

Elle ouvre et referme la bouche plusieurs fois, mais seul un soupir indigné s'en échappe. Son visage se tord alors dans une grimace de douleur, comme si je l'avais frappée en insinuant que Sa Majesté est du même rang que les stripteaseuses du club.

Je souris puis je me tourne et rejoins la sortie.

C'est suffisant pour aujourd'hui, je vais la laisser reprendre un peu de forces pour mieux continuer la partie. Il s'avère finalement que mon adversaire est plus coriace que je ne le pensais, et je ne m'en cache pas, j'aime beaucoup son caractère.

OceanofPDF.com

Chapitre 8

Roméo

Lorsque je retourne dans la salle du club, j'aperçois Léandro assis au bar en compagnie de Dino. Leurs regards se plantent immédiatement sur la pile d'habits que je dépose sur le comptoir à côté d'eux.

— Tu l'as foutue à poil ? m'interroge Dino d'une voix amusée.

— En sous-vêtements, corrigé-je. Elle avait besoin qu'on lui montre sa nouvelle place dans la hiérarchie.

Il fronce les sourcils et durant une seconde, je me demande s'il ne va pas jouer au chevalier servant en lui rapportant ses fringues et sa dignité, mais finalement, il hausse les épaules.

— Tu fais ce que tu veux, elle est à toi. Je dois y aller, déclare-t-il en sautant de son tabouret. Préviens-moi quand elle montera sur scène, je sens que ce sera un putain de spectacle, je ne veux pas le manquer, termine-t-il avec un sourire lascif aux lèvres.

Il glisse ses mains dans ses poches puis s'éloigne en direction de la sortie du club.

— C'est une forte tête, commente Léandro en attrapant son verre de scotch sur le bar.

D'un geste souple du poignet, il remue le liquide, faisant tinter les glaçons contre le verre, tout en me regardant droit dans les yeux, attendant que je rebondisse là-dessus.

— Elle est brave, acquiescé-je, mais seulement parce qu'elle ne mesure pas la portée de ces représailles.

Quand elle comprendra que ma vengeance s'appuie sur un principe de réciprocité, elle perdra espoir de s'en sortir indemne, son courage

s’envolera et elle se soumettra.

— Donc tu as décidé de faire planer cette menace sur elle afin de mieux la contrôler, conclut Léandro de mes paroles.

Il prend une gorgée de son verre, mais me montre d’un seul regard qu’il est sceptique quant à mon plan. Selon lui, la peur d’être agressée ne la rendra pas plus docile.

— Elle ne nous causera aucun problème, affirmé-je. Je m’en assurerai.

— Elle est sous ta responsabilité, acquiesce-t-il comme si c’était déjà évident. Du moment que tu ne la ramènes pas au manoir, tu peux faire ce que tu veux avec elle.

Il termine son verre d’une seule gorgée et le repose bruyamment sur le bar.

— Je te faisais juste remarquer qu’elle ne sera pas facile à briser, me dit-il en se levant de son tabouret. Un conseil reste concentré et ne baisse pas ta garde.

Il me donne une tape sur l’épaule tout en m’adressant un sourire de connivence.

— Ne t’en fais pas pour moi.

C’est peut-être une tigresse, mais face à un plus gros prédateur, elle s’inclinera. C’est la loi du plus fort, c’est naturel, c’est inscrit dans notre ADN.

— Gianni est parvenu à obtenir les numéros de téléphone de son père et son oncle, dès que tu veux commencer les négociations, préviens-moi.

Léandro est le Capo de la ‘Ndrangheta, c’est non seulement légitime que ce soit lui qui mène les pourparlers avec les Napolitains, mais c’est aussi une façon de montrer qu’il soutient mon plan de vengeance.

— Demain, nous leur enverrons une photo d’elle pour leur confirmer qu’elle est bien avec nous. Ensuite, nous les laisserons mijoter quelque temps, dis-je avec un sourire machiavélique aux lèvres.

Je vais insuffler la peur dans leur famille au point où ils ne pourront plus se regarder dans les yeux, autant par honte que par colère. Je souhaite qu’ils soient rongés par la culpabilité. Je veux que l’angoisse et la terreur leur tordent tellement le bide qu’ils en vomissent leurs tripes.

— Nous n’exigerons pas Russo tout de suite. Je compte faire durer leur torture en gardant leur fille le plus longtemps possible, expliqué-je.

— Il va falloir leur fournir plusieurs preuves de mauvais traitement pour les placer au bord du précipice et leur faire accepter l’échange, me rappelle Léandro.

— Tu me connais, dis-je en reportant mon attention sur lui, un rictus narquois aux lèvres. Elle finira par les supplier à genoux de trouver un moyen de la libérer.

Il ricane sombrement, le regard rempli d’une cruelle satisfaction en imaginant cette forte tête dans une telle position de soumission à cause de sa détresse.

Elle ne pliera pas facilement, mais elle cédera, et comme toutes mes victimes avant elle, elle implorera une pitié que je ne ressens pas.

— Ne parle pas d’elle à Giulana, me dit-il en faisant référence à sa femme. Elle insisterait sur le fait que les filles ne sont pas responsables des actions de leur famille. Elle me casserait les couilles à propos de ça par solidarité féminine ou une connerie du genre.

Je ne peux pas m’empêcher de lui adresser un sourire moqueur comme à chaque fois qu’il fait allusion à sa femme et au pouvoir qu’elle détient sur lui. Le simple fait qu’une personne puisse lui briser les burnes et se tenir encore debout après cela est une preuve de son affection envers elle.

— Je ne dirai rien, lui assuré-je.

— Tiens-moi au courant des avancées.

J’acquiesce machinalement et le regarde s’éloigner à son tour en direction de la sortie.

Je sors mon téléphone de ma poche et ouvre l’application qui me donne accès aux images de la caméra de surveillance à l’intérieur de la cellule.

Inspiré par les méthodes des armées du monde entier, j’ai imaginé et mis en place tout ce dispositif juste pour elle. Je peux non seulement la voir en direct, mais également contrôler l’éclairage et commander les enceintes installées aux quatre coins de la pièce.

Assise sur le matelas, le dos appuyé contre le mur, les bras entourant ses genoux et sa tête cachée entre ses cuisses, je devine aux tremblements de ses épaules qu’elle est en train de pleurer. Derrière une porte close, elle

laisse tomber le masque et s’autorise à déverser toutes les émotions accumulées durant la journée. Elle ne doit pas se douter de la présence de la caméra, elle ne se montrerait pas si faible dans le cas contraire, à moins qu’elle n’ait déjà perdu espoir.

Un gout amer se fait ressentir dans ma bouche. Je ne souhaite pas qu’elle abandonne aussi vite, je veux qu’elle garde la tête haute et continue de m’affronter, ça en sera d’autant plus amusant.

J’éteins la lumière et plonge sa nouvelle chambre dans le noir. Grâce à la vision nocturne dont est équipée la caméra, je la vois relever la tête et observer frénétiquement autour d’elle, s’attendant à voir surgir un monstre des ténèbres qui l’entourent. Son regard paniqué fixe alors la caméra et je comprends qu’elle a repéré le point rouge.

Elle essuie rageusement son visage avant de tourner le dos à l’objectif. Je souris largement en fermant mon application.

Leona

Je sursaute et ouvre les yeux quand le cliquetis de la serrure résonne dans cette pièce aux murs aussi froids que son sol.

Comme la dernière fois, je dois placer une main devant mes yeux lorsque la lumière provenant du couloir pénètre dans ma cellule sombre et agresse mes rétines. Cette fois, je n’entends aucune musique étouffée au loin. La même fille que la fois précédente entre dans la pièce et s’approche de moi. La tête baissée, elle dépose un sandwich et une bouteille d’eau sur le matelas à côté de moi. Je ne cherche pas à capter son regard ou à lui parler, pour avoir essayé précédemment, je suis consciente que je n’obtiendrai aucune réponse. Sa tâche terminée, elle tourne les talons et se précipite vers la sortie. Je ne tente pas de la prendre de vitesse en courant vers la porte puisqu’un homme se tient dans l’encadrement me montrant clairement que la fuite n’est pas une option.

Alors que la porte se referme, la salle est à nouveau plongée dans le noir.

Je suppose qu’une nuit s’est écoulée entre ces deux passages, mais je n’en suis pas certaine. Sans fenêtre et dans une pièce complètement insonorisée, je n’ai absolument aucune notion du temps.

Je n’ai pas dormi, je suis restée à l’affut du moindre bruit indiquant son retour.

Je tourne instinctivement la tête et constate que le point rouge est éteint sans savoir si c’est un bon ou un mauvais signe. Un frisson me parcourt l’échine et je tourne machinalement la tête en direction de la porte en me demandant s’il se tient derrière.

L’attente est insoutenable.

Mon estomac est noué, mais je sais qu’il me faut prendre des forces si je veux parvenir à combattre la bête alors je saisis le sandwich, posé à même ce matelas sale et sans draps, et croque dedans.

J’ai l’impression d’être congelée alors que la température dans la pièce n’est pas si froide que ça, seulement, la peur me glace le sang.

Le silence est insupportable. Le noir est trop oppressant. L’absence de repères me rend folle, être privée de mes sens m’angoisse. Malgré tout, je me complais dans cet enfer, parce que même si les conditions de détention sont horribles, je ne suis pas désireuse qu’il revienne pour me sortir de ma cellule.

Le sort qu’il me réserve me semble pire que celui-ci.

Je ne suis pas née pour servir des Calabrais, encore moins pour travailler pour eux et encore moins pour être souillée par eux. Il ne m’y contraindra pas. Je me battrai bec et ongles contre ça.

J’échappe le restant du sandwich lorsque le cliquetis se fait à nouveau entendre. Mon cœur se met à cogner dans ma poitrine, mais je me force à prendre de longues respirations par le nez pour tenter de le calmer tandis que la porte s’ouvre.

Même en m’y étant préparée, je n’arrive pas à empêcher la peur de se répandre dans tout mon corps lorsque la silhouette imposante de Roméo se dessine dans l’encadrement. Il fait un pas dans la pièce et je me lève, par pur instinct, afin de ne pas rester dans cette position de faiblesse face à lui.

Il porte un jean noir, un tee-shirt gris, une veste en cuir sombre et des boots noires. Son changement de tenue me confirme le fait que nous avons

changé de jour.

Tandis qu'il avance vers moi, mes yeux cherchent machinalement une issue, mais même s'il a laissé la porte grande ouverte derrière lui, je suis prise au piège parce qu'il faudrait d'abord que je passe à côté de lui.

— Es-tu prête à me servir, Leona ? demande-t-il d'une voix menaçante, un sourire cruel aux lèvres.

Contre toute raison, je m'élance en direction de la sortie pour tenter de fuir, incapable de laisser passer cette occasion de prendre la fuite sans essayer même si les chances sont faibles…

Nulles.

Les chances étaient nulles. Je n'ai pas fait deux pas que Roméo m'attrape par la taille et me soulève, plaquant mon dos contre son torse.

— Tu as besoin d'exercice, *Topolina* ? demande-t-il d'un ton amusé.

Il saisit mon visage de sa main libre et me force à tourner la tête vers lui pour le regarder tout en me portant comme si je ne pesais rien.

— Si c'est ça, dis-le-moi parce que j'ai mieux à te proposer qu'une course à pied, souffle-t-il contre mes lèvres.

Mon cœur s'emballe à nouveau lorsque la peur m'envahit. Je secoue négativement la tête, autant que me le permettent ses doigts sur mes joues.

— Dommage, soupire-t-il, cette mise en bouche m'avait excité.

Je me débats, je remue dans tous les sens et ça l'amuse plus que ça ne le blesse.

Avec un immense sourire, il relâche mon visage puis se dirige vers la sortie en me portant toujours dans ses bras. Je ne cherche pas à me débattre. Une part de moi, un peu naïve, se sent soulagée de s'éloigner du matelas.

Le couloir est complètement désert et il s'engage dans la première loge à sa droite. Il me repose sur le sol et appuie ses doigts dans le bas de mon dos pour me faire avancer, ce geste déclenche une réponse instinctive d'éloignement chez moi. Je me précipite à l'autre bout de la pièce tout en me retournant et je le regarde, horrifiée, fermer la porte derrière lui. Je cherche machinalement un moyen de me défendre. Mes yeux scannent les nombreux accessoires de coiffure et maquillage disposés sur les deux coiffeuses murales qui ornent ce pan de mur, mais il n'y a aucun couteau de

boucher ou batte de baseball à l’horizon. Les chaises et les poufs ne m’aideront pas non plus...

— Douche-toi, me somme la voix froide du collecteur.

Je tourne vivement la tête vers lui puis en suivant la direction de son coup de menton, je vois une cabine de douche aux parois vitrées et dont le sol est couvert de flacons en tout genre. Des peignoirs et des serviettes sont pendus à côté de la cabine et enfin trois portants à vêtements sont entassés dans le dernier coin de la pièce. Au mieux, je pourrais me servir du crochet d’un cintre pour l’éborgner, mais je ne suis franchement pas certaine de la faisabilité de ce plan.

— Je déteste me répéter, Leona, grogne-t-il.

Je reporte mon attention sur lui. Il a croisé les bras sur son torse et semble effectivement lassé par la situation et la résistance que j’oppose à chacun de ses ordres.

— Dans ce cas, arrête de demander des choses impossibles et dégage d’ici, dis-je plus sèchement que prévu.

Son regard s’assombrit, il se fait plus menaçant, plus féroce, plus dominateur et je détourne mécaniquement le mien, incapable de soutenir un tel regard.

— Surveille la façon dont tu me parles, dit-il d’une voix bien plus froide. Ce sera mon seul avertissement.

Je me retiens difficilement d’acquiescer pour lui montrer que le message est bien passé, mais bon sang, j’ai l’impression qu’il est incrusté dans ma peau tant il a été bien reçu.

Même si un instinct animal m’ordonne de regarder ailleurs, de me soumettre face à mon alpha, voire de faire la morte face à cet imposant prédateur, je repose lentement mon regard sur son visage aux traits déformés par la colère.

— Je ne sortirai pas d’ici, affirme-t-il. Tu veux te doucher ou pas ?

Spontanément, je hoche négativement la tête. Je ne me laverai pas devant lui.

— Comme tu voudras, reste dans ta crasse, répond-il.

Et sa grimace de dégout me donnerait presque envie de revenir sur ma décision. Le fait qu’il remette en question mon hygiène personnelle ne

devrait pas me toucher autant et pourtant c'est le cas, il parvient à me donner l'impression d'être une femme répugnante alors qu'il n'y a pas plus propre que moi !

Mon hésitation n'échappe pas à son regard perçant, en même temps, je doute que quoi que ce soit lui échappe en règle générale. Il semble aussi observateur et vigilant qu'un hibou.

Un sourire provocateur se dessine au coin de ses lèvres.

— Si tu ne retires pas tes sous-vêtements, tu ne peux pas en changer, dit-il d'un ton moqueur.

Je me mords l'intérieur de la joue, mais ne bouge pas d'un centimètre. Ce n'est pas grave. Je peux m'en passer. Il vaut mieux être sale que se montrer nue devant un homme… n'est-ce pas ?

— Comme tu voudras, crado.

À nouveau, je peux facilement lire et entendre le dégout que lui inspire mon supposé manque d'hygiène. J'enfonce mes ongles dans mes paumes, réellement contrariée par ses insultes.

Il le remarque, évidemment, et il s'en amuse en me souriant largement tout en avançant jusqu'à l'un des portiques de vêtements.

Il arrache de son cintre le premier bout de tissu qui lui passe sous la main et me le jette.

— Enfile ça.

Un coup d'œil en direction de la robe rouge m'indique qu'elle n'ira pas, elle est bien trop courte, mais au regard devenu à nouveau froid de Roméo, je comprends qu'il ne me laissera pas choisir une autre tenue.

— Soit tu mets ça, soit tu restes en sous-vêtements, confirme-t-il mes doutes.

Encore plus agacée par cette situation, je serre l'habit entre mes doigts et lui jette un regard noir.

— Ne t'épuise pas à mener des batailles insignifiantes, me conseille-t-il, le regard dur. Économise tes forces, *Topolina*, tu en auras besoin.

Sans un mot, je passe la robe par la tête. Comme je m'y attendais, elle couvre à peine mes fesses. Heureusement, mes sous-vêtements cachent les parties qui sont censées être mises en valeur par ce morceau de tissu.

Il m’adresse un sourire satisfait et de nouveau, j’enfonce mes ongles dans mes paumes. Ce n’était pas une victoire, je ne fais qu’agir intelligemment en choisissant mes batailles.

— Viens avec moi, me dit-il en se dirigeant vers la porte.

Je ne réagis pas tout de suite ce qui lui laisse largement le temps de traverser la pièce et se retourner vers moi. Une main sur la poignée, il soupire exagérément.

— Deux solutions, Leona, tu marches ou je te porte. Pas sûr que mes mains restent en place cette fois, termine-t-il en parcourant mon corps d’un regard salace.

Mes pieds bougent avant même que mon cerveau leur en donne l’ordre.

J’ai à nouveau le droit à un sourire satisfait et je me retiens difficilement de grogner comme un animal. Je me mords la joue pour me faire retrouver mes esprits, je ne dois pas le laisser jouer avec mes nerfs. Je suis plus forte que ça.

OceanofPDF.com

Chapitre 9



Leona

Il me conduit jusqu’au bout du couloir, ouvre la porte et m’invite à passer d’un coup de menton. Il n’y a pas de musique, pas de bruit et l’éclairage n’est pas tamisé, il n’en faut pas plus pour faire redescendre mon niveau d’appréhension. Le show ne sera pas pour tout de suite apparemment.

J’allonge le buste, relève le menton et pince les lèvres en lui lançant un regard indifférent tout en passant à côté de lui.

Je suis soulagée de constater qu’il n’y a effectivement personne dans la salle avant de réaliser que la perspective d’être seule avec Roméo ne devrait pas me paraitre plus réjouissante. Pourtant c’est le cas. Au cœur de l’enfer, j’en viens à classer ses possibles méfaits en fonction de leurs impacts sur mon amour-propre. Quoi qu’il ait prévu de me forcer à faire aujourd’hui, je me sens soulagée que ce ne soit pas devant toute une foule de témoins.

Alors qu’il se dirige vers le centre de la pièce et contourne une banquette, mon regard dévie en direction de la sortie. Je me demande si j’ai une chance de réussir à le prendre de vitesse…

— La porte est fermée à clé, me dit-il en suivant visiblement le fil de mes pensées.

Je reporte mon attention sur lui alors qu’il se tient debout entre la banquette et les podiums.

— Pour sortir, il va falloir que tu me fasses les poches, dit-il en tâtant son jean, et autant te prévenir que si tu me touches de cette manière, c’en sera terminé de ta virginité.

J’avale difficilement ma salive et tente de ne pas lui montrer à quel point ses propos m’affectent, mais échoue lamentablement alors qu’un

frisson intense me parcourt et fait trembler mon corps.

— Approche, m'ordonne-t-il.

Je le fais parce que je n'ai de toute façon pas d'autres choix.

Pendant que je contourne à mon tour la banquette et me rapproche de lui, il glisse sa main dans la poche intérieure de sa veste et en sort son téléphone portable qu'il pose sur la table devant lui. Je fronce les sourcils en observant l'objet. Je pourrais essayer de m'en emparer, mais après, qu'en ferais-je ? Ce n'est pas comme si je pouvais appeler la police… et ma famille doit déjà savoir où je me trouve. Du moins, je crois. Ils ont forcément consulté la vidéo de surveillance du magasin.

Mon cœur se serre soudainement en imaginant leur inquiétude. Que sont-ils en train de faire ? Ils se rongent sans doute les ongles en faisant les cent pas en attendant impatiemment l'appel des Calabrais. Peut-être qu'ils ont rejoint mes oncles à Détroit pour faire front ensemble ou alors mes oncles sont venus à eux… Qu'ont-ils dit à Ercole ? Sait-il que j'ai été enlevée ou m'imagine-t-il en vacances avec Carlotta ? Oh, bon sang, elle doit également être morte d'inquiétude…

— Grimpe sur le podium.

Je sors brutalement de mes pensées et regarde le visage sérieux de Roméo.

— Pardon ?

Son regard se durcit et je me souviens alors de sa mise en garde sur le fait de se répéter.

— Pourquoi ? dis-je plutôt.

— J'ai besoin de prendre une photo de toi dans ton nouvel environnement, m'explique-t-il en retirant sa veste en cuir.

Mon cerveau se met sur pause alors que son tee-shirt laisse entrevoir les nombreux tatouages qui recouvrent ses bras musclés, tous en noir et gris, sans aucune couleur, comme l'âme de celui qui les porte.

À cette distance, je distingue surtout des lignes noires, des ombres et des parties claires. C'est un enchainement de dessins incorporés dans un même arrière-plan et qui constitue une sorte de thème. Sur un bras, on dirait une tempête en mer avec la présence de nombreuses vagues, mais aussi de différents poissons, des algues, des rochers, une sirène, et bien évidemment,

sur sa main, la pieuvre. Sur l'autre, il s'agit d'un thème plus « terrestre » avec des fleurs, des animaux, une guerrière de profil, il ne possède pas de tatouage sur cette main.

— Arrête de me mater et grimpe sur la scène, dernier appel, me dit-il froidement.

Je détourne immédiatement le regard. Malgré moi, je sens mes joues s'échauffer. Je l'ai effectivement reluqué de façon très inappropriée, mais c'était plus par curiosité que par intérêt, seulement il s'en contrefiche certainement.

Non sans avoir jeté un coup d'œil un peu paniqué à la barre métallique qui trône au centre, je monte sur le podium. Je me tourne face à lui et tout en relevant fièrement le menton, je croise les bras sur ma poitrine.

— Je vais éteindre les lumières. Ne bouge pas d'ici.

Quelques secondes après son départ, l'éclairage faiblit plongeant la salle dans une ambiance sensuelle avec ses nombreuses ampoules rouges.

Je remarque son air satisfait lorsqu'en s'approchant à nouveau, il constate que je n'ai pas bougé. Je ne réagis pas, je ne montre rien et continue de croiser les bras sur ma poitrine tout en me montrant fière dans cette première épreuve qu'il m'impose.

— Garde cet air suffisant, ça plaira aux clients, commente-t-il en levant son téléphone face à moi pour me prendre en photo. Beaucoup voudront couvrir ton petit air bourgeois de sperme.

Un cri d'indignation passe mes lèvres tandis que je tourne la tête et cache mon visage avec une de mes mains.

— Pas mal aussi le rôle de la fille qui a honte d'être ici, dit-il. Cette photo-ci plaira à ta famille.

Je tourne vivement la tête. Cette fois, je ne peux pas retenir mon grognement de rage tandis que je me jette dans sa direction pour tenter de lui arracher son téléphone et effacer ce cliché. Notre différence de taille n'est pas flagrante donc même s'il essaie de tendre le bras pour placer son téléphone en hauteur, il me suffit d'empoigner son coude et le tirer vers moi. Je suis sur le point de parvenir à attraper l'objet lorsqu'il pose sa main libre dans mon dos et me plaque sans ménagement contre son torse.

— Qu’est-ce que je t’ai dit à propos de me toucher, Leona ? dit-il d’une voix rauque en captant mon regard.

— Efface la photo, grondé-je sans réfléchir.

— Pourquoi ? Parce que personne ne doit voir que malgré l’air que tu te donnes, tu es aussi faible que les autres ? Que tu es effrayée par l’idée d’être contrainte à faire des choses dont tu n’as aucune envie ?

Je lâche son bras et j’essaie de faire un pas en arrière, mais sa prise sur mon corps demeure et ne me permet pas cette retraite.

— Lâche-moi.

— Apeurée à l’idée de devenir un vidoir à foutre, dit-il en rangeant son téléphone dans sa poche arrière de jean.

Je détourne le regard, incapable de soutenir le sien, rempli d’une multitude d’émotions fortes, qui me montre toute la haine qu’il ressent à mon égard.

— Terrorisée à l’idée d’être violée. Jour après jour, soir après soir, client après client.

Je sens des larmes se former aux coins de mes yeux alors que l’horreur que m’inspirent ses paroles devient trop forte pour être masquée.

Il attrape mon visage et me force à plonger mes yeux humides dans ses prunelles marron devenues noires à cause de sa rage.

— Effrayée à l’idée d’être prostituée contre ta volonté. Contrainte à réaliser tous les fantasmes de tes clients. À sucer de parfaits inconnus…

— Stop, couiné-je en ne voulant plus entendre le destin qu’il me réserve. S’il te plait, arrête.

Mais il continue malgré tout, un rictus toujours plus cruel aux lèvres.

— À subir leurs caresses non désirées. À sentir leur queue au fond de tes entrailles…

La peur et la panique s’insinuant dans tout mon corps, je me mets à secouer frénétiquement la tête tout en poussant sur son torse. Comme une bête envoyée à l’abattoir, consciente qu’il s’agit de l’une de mes dernières batailles pour sauver ma peau, je me débats de toutes mes forces. Par miracle, je parviens à m’extraire de sa prise et je m’élance sans réfléchir, mais Roméo attrape mes cheveux et me tire brutalement en arrière. Je crie

de douleur, mais ça ne l'empêche pas d'enrouler son poing dans ma tignasse et tirer mon crâne vers l'arrière jusqu'à ce que nos regards se croisent à nouveau.

— C'est exactement ce que les Napolitains ont fait subir aux filles d'ici dans leur bordel clandestin, crache-t-il.

Il tire si violemment sur mes cheveux qu'il oblige mon corps à suivre le mouvement de sa main, mes jambes se dérobent et je tombe sur les fesses devant lui.

Il enfonce ses doigts dans mes joues et relève mon visage vers l'arrière tandis qu'il me surplombe de toute sa hauteur. Cette fois, je suis réellement terrifiée et crois que c'est la fin quand son regard fou croise le mien.

— C'est ce qu'ils ont fait subir à ma petite sœur et c'est pour ça que tu es là.

Chacun de ses mots se plante dans ma peau comme des flèches. Mon souffle se perd quelque part dans ma gorge tandis que mon rythme cardiaque ralentit et que mon corps se fige.

J'avais sous-estimé l'ampleur de leur vengeance. Toute cette cruauté repose sur un principe vindicatif. C'est bien pire que je ne le croyais. C'est bien pire que de la violence gratuite. J'ai affaire à un homme blessé dans son honneur, humilié dans ses principes. Il ne désire pas seulement se venger, *il en a besoin*. La nuance entre ces termes est minime, mais la motivation qui en découle est diamétralement opposée.

— Enfin, tu comprends, *Topolina*, murmure-t-il d'une voix plus cajoleuse, qu'il est inutile de te battre contre ton destin.

Il desserre sa prise sur mon visage et caresse du bout des doigts ma joue.

— Sois une gentille fille et je te promets d'y aller doucement avec toi, continue-t-il. Obéis-moi et ce sera plaisant.

Il tire une nouvelle fois sur mes cheveux et une autre plainte franchit mes lèvres.

— Désobéis-moi et je me ferai une joie de te rappeler ta place.

Il retire ensuite ses mains de ma tête et fait un pas en arrière.

— Debout, commande-t-il. Avec une tignasse aussi sauvage, les photos n'en seront que plus alléchantes.

Je résiste difficilement à l’envie de passer mes mains dans mes cheveux pour les remettre en ordre. Quelque chose me dit que c’est exactement la réaction à laquelle il s’attend. En revanche, je ne peux pas m’empêcher de masser mon crâne à l’endroit où la torsion a été la plus douloureuse.

Il me regarde faire sans montrer le moindre signe de remords sur son visage.

— Tu es une horrible personne, murmuré-je pour moi-même.

Je m’en doutais, mais je ne réalisais pas encore à quel point et je pense ne pas avoir tout vu, et c’est bien le plus effrayant finalement.

— Si tu restes à genoux devant moi, je trouverai meilleure utilisation pour ta bouche que celle de geindre des certitudes déjà établies, me répond-il.

Et ce sourire en coin qu’il m’adresse est bien plus scandaleux que tous les rictus menaçants qu’il aurait pu choisir de porter en proférant cette menace.

Je me relève sous son regard railleur et remonte sur le podium sans qu’il me le demande. Décidant qu’il vaut mieux faire profil bas le temps de trouver une meilleure solution. Il n’est pas seulement question de choisir ses batailles et d’économiser ses forces, je dois préparer intelligemment et discrètement une offensive. Et je dois le faire correctement parce que je n’aurai le droit qu’à un seul essai.

Je vais me montrer le plus docile possible et lorsqu’il baissera sa garde, me pensant inoffensive, j’attaquerai et m’enfuirai.

Roméo

Après cette charmante petite heure en sa compagnie, mon téléphone rempli de clichés d’elle, je la reconduis jusqu’à sa cellule.

— Toujours pas de douche ? lui demandé-je, incapable de résister à cette dernière provocation.

Elle relève le menton sans répondre et mon sourire s’élargit. Ça ne devrait pas être permis de posséder autant de fierté dans un corps aussi

frêle. Et en même temps, je ne peux pas m'empêcher de penser qu'elle compense son absence de force physique par ce caractère si… solide. Elle est puissante à sa manière. Elle n'est pas intrépide, elle est morte de peur, mais malgré cela, elle tient bon et continue de me combattre avec force et détermination.

Au bout du couloir, elle n'hésite pas une seule seconde avant de franchir le seuil de sa « chambre », puis elle se retourne et croise ses bras sur sa poitrine, attendant que je l'emprisonne dans sa cellule. Elle souhaite me montrer qu'elle vit très bien la situation alors que l'enfermement lui pèse clairement, mais elle ne l'avouera pas. Pas tout de suite en tout cas.

Je me retiens difficilement de rire. Elle m'amuse beaucoup.

— Je vais te faire abandonner cette foutue attitude, *Topolina*, affirmé-je.

— Le seul moyen c'est en me tuant, rétorque-t-elle.

À ce stade, je ne sais plus s'il s'agit de cran ou de stupidité. Elle doit bien se douter qu'elle ne serait pas ma première victime et que je n'hésiterais pas une seconde à la prendre au mot.

— La mort est un châtiment beaucoup trop doux, murmuré-je en posant ma main sur le battant de la porte. Mon truc c'est la torture. Et avec toi, Leona, je vais prendre tout mon temps.

Ma promesse lugubre à peine terminée, je ferme la porte et la verrouille.

Même si j'aimerais continuer de jouer avec ses nerfs, il faut que je m'éloigne d'elle. Je vais la laisser seule quelques jours, ça lui semblera durer des semaines à cause de l'absence de repères temporels. Cette méthode créera une première brèche dans son armure et je m'y infiltrerai jusqu'à toucher son âme.

Elle prétend que je ne suis pas capable de lui faire chanter mes louanges, de la forcer à se soumettre, et je suis désormais déterminé à lui prouver le contraire. Face à moi, c'était la pire attitude à avoir. Elle n'aurait jamais dû tenter le diable.

Mais d'abord, nous devons donner des nouvelles d'elle à sa famille. Il ne faudrait pas qu'ils s'inquiètent… Un sourire machiavélique se forme spontanément sur mes lèvres tandis que je me dirige vers la sortie du club.

OceanofPDF.com

Chapitre 10



Roméo

Installés autour d’une table au manoir des Bellochi, Léandro, Dino et moi attendons que Gianni sécurise la ligne afin de contacter Davide Coppola.

Notre « salle de réunion » ne comporte qu’une table ronde et des chaises. Elle ne nous sert qu’à discuter des sujets délicats qui risqueraient de heurter la sensibilité des autres occupantes de la maison, Giulana et Aurora.

Comme lorsqu’ils étaient gosses, les frères Bellochi et leur cousin habitent ensemble dans cette immense bâtisse et continueront d’y vivre jusqu’à leur mort. Ils ne s’imaginent pas un autre mode de vie que celui-ci, en communauté, mais surtout en famille. Mis à part pour les femmes de ménage, personne n’entre chez eux, et ces dernières n’ont pas accès aux étages, seulement aux pièces « communes » de la maison. Ce manoir est leur bulle de quiétude, leur jardin secret, leur repaire, ils ne veulent aucun extérieur à leur famille à l’intérieur.

Ils m’avaient proposé de m’y installer, mais j’ai préféré investir dans un appartement. Même si je passe le plus clair de mon temps avec eux que ce soit entre ces murs ou en dehors, j’apprécie également le calme et la solitude que m’offre mon logement. J’en ai besoin pour recharger mes batteries.

— Je lance l’appel dans une minute, nous prévient Gianni.

Dino ne se donne pas la peine de se redresser, avachi dans sa chaise, les pieds posés sur la table, il est conscient que cet appel n’exigera pas toute son attention puisqu’il n’en sera que spectateur. Comme moi. Je ne souhaite pas mener ces discussions, je laisse tout le plaisir à mon ami qui, je le sais,

adore ça. La seule personne avec qui j'aimerais discuter est Cipriano Russo et ce serait uniquement pour lui promettre son décès dans un futur proche, mais ça ne servirait pas notre cause puisque cela divulguerait tout notre plan et nous retirerait l'avantage.

Léandro dépose son téléphone sur la table et n'accorde qu'un bref regard à son frère avant de plonger son regard dans le mien.

— Les photos sont prêtes ?

— Elles partiront dès la fin de l'appel en fonction de ses réponses, dis-je en hochant positivement la tête.

Léandro acquiesce puis, la mine sérieuse, il concentre son attention sur le haut-parleur de conférence qui trône au centre de la table lorsque Gianni lance l'appel.

— Coppola, j'écoute, s'annonce une voix grave, aux notes aussi hautaines que celles de sa nièce.

— Enchanté, Davide. Je me présente, Léandro Bellochi, répond mon ami aux yeux gris-vert. Nous n'avons jamais eu l'occasion de nous parler.

— Tu as franchi une limite en t'en prenant aux miens, Bellochi, répond-il d'une voix bien plus froide.

— C'est eux ? s'enquière une voix masculine en arrière-plan.

Léandro esquisse un sourire en coin.

— Je dirais plutôt que la limite a été franchie lorsque tes soldats sont entrés sur mon territoire. J'espère que personne n'attend leur retour d'ailleurs, ajoute-t-il une note d'amusement dans la voix.

— Qu'est-ce que tu veux ? rétorque-t-il abruptement.

Le regard de Léandro croise le mien. Davide n'a pas nié les faits, il avait connaissance de ce qu'il se passait à Chicago.

J'aurais pu les ménager, leur promettre qu'aucun mal ne serait fait à leur princesse durant sa captivité et les conduire doucement à nous remettre Russo en échange de Leona, mais en confirmant nos soupçons, Davide vient de sceller leur sort. Les photos partiront à la fin de l'appel et je ne manquerais pas d'augmenter peu à peu leur angoisse en continuant de leur transmettre des preuves des horreurs que subit Leona entre nos mains.

— Je voulais seulement revendiquer cet enlèvement et t'en présenter les raisons, répond calmement Léandro en reportant son attention sur le haut-parleur. L'heure des négociations viendra prochainement, je te laisse le temps de réfléchir à une proposition afin de réparer vos fautes.

— Laisse-moi lui parler, lui ordonne Davide.

— Comment elle va ? demande la même voix en arrière-plan.

Je n'arrive pas à savoir s'il s'agit de son deuxième oncle ou de son père, mais compte tenu du niveau d'inquiétude facilement audible dans sa voix, je pencherais pour la deuxième option.

— Je crains que ce ne soit pas possible, mais elle vous envoie toutes ses pensées depuis sa cellule.

— Bellochi, gronde Davide. Si tu lui fais quoi que ce soit…

— Personnellement, je ne compte pas la toucher, le coupe Léandro.

Nous pouvons entendre le soupir de soulagement que le Napolitain pousse en arrière-plan.

— Mais en ce qui concerne le reste des habitants de Chicago… je ne peux pas l'affirmer, termine Léandro avec un sourire cruel aux lèvres.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? s'inquiète une voix féminine, que je devine être celle de sa mère.

— Vous ne pensiez pas qu'elle serait nourrie et logée gratuitement, elle va devoir travailler pour ça, explique Léandro.

Son regard croise à nouveau le mien, je suis certain qu'il peut y lire la même folie que dans le sien.

— Et ça tombe bien parce que la demande a fortement augmenté dans nos établissements depuis que nous avons fermé votre bordel, nous avions besoin de plus de main-d'œuvre.

Nous entendons sa mère pousser un cri étranglé en arrière-plan suivi rapidement par des sanglots.

— Je vous tuerai tous, clame le père.

— Que ce soit bien clair, pour chaque Napolitain qui pénétrera sur mon territoire, Leona recevra un châtiment et vous vous doutez bien que nous ne manquons pas d'imagination lorsqu'il s'agit de torturer quelqu'un.

— Bellochi…

— On se reparle dans quelques jours, préparez-vous, conclut Léandro.

Un coup de menton en direction de Gianni et son frère met fin à l'appel. Tout de suite après, il leur transfère les photos de Leona.

— Ton petit avant-gout devrait les tenir en haleine quelque temps, me dit Léandro en souriant.

Ils se concentreront sur le premier plan à savoir Leona en tenue de stripteaseuse sur un podium, ils ne se soucieront pas de l'arrière-plan et du manque de public autour d'elle. L'esprit humain est ainsi fait, quand les sentiments s'en mêlent, il est impossible de penser clairement. Au premier coup d'œil, la peur s'infiltrera dans leur système, suivie par la honte, et ils détourneront tous le regard. Ils éviteront ces photos, symboles de leur échec, comme la peste, mais cette image de Leona sur un podium sera gravée dans leur tête et ils s'imagineront la scène. Elle se jouera dans leur tête et les rongera de l'intérieur.

— Ce n'est que le début, réponds-je. Ils ne sont pas au bout de leurs peines.

Il me rend mon large sourire tout en poussant sa chaise pour se mettre debout.

— Viens évacuer cette tension sur le ring avec moi, me propose-t-il.

Je secoue négativement la tête tout en poussant également ma chaise.

— J'emmène mes parents voir Chiara, expliqué-je. On va passer l'aprèm avec elle.

Cela fait presque deux semaines qu'elle est entrée en maison de repos et les médecins l'estiment désormais apte à recevoir de la visite. Physiquement, elle va très bien, elle est en forme, mais mentalement… c'est tout autre chose.

La révélation de son secret lui a foutu un coup de massue derrière la tête.

Selon les psychologues du centre, pour protéger ses sentiments, elle occultait complètement la réalité, elle se dissociait du moment, d'où l'absence de changement dans son attitude. Seulement lorsque son secret a été divulgué, elle a dû faire face à toutes ses actions. D'un seul coup, elle a réalisé tout ce qu'elle avait enduré durant les derniers mois, et elle a sombré.

— Ils estiment toujours ses progrès encourageants ? me demande Gianni en refermant l'écran de son ordinateur portable.

— Elle est en train de remonter la pente, confirmé-je.

— Ça devrait encore plus l'aider de savoir qu'ils paient pour ce qu'ils ont fait, commente Dino en levant enfin les yeux de son téléphone.

— D'après toi, elle voudra assister au grand final de ton plan ? m'interroge Léandro.

La torture de Russo. Ça me donne des frissons rien que d'y penser.

— Je ne pense pas que ça l'aidera, réponds-je. Pas comme moi en tout cas.

J'ai besoin d'enfoncer ma lame dans le corps de Russo pour tourner la page, mais je ne crois pas que Chiara ait besoin de la même chose. Et son état mental est beaucoup trop instable pour tenter l'expérience.

— Je préfère éviter totalement le sujet et ne rien lui dire pour le moment, conclus-je.

Pour l'instant, elle a davantage besoin de soutien qu'autre chose, je lui apprendrai plus tard qu'elle a été vengée.

— Tu veux que je surveille ta petite souris pendant ton absence ? me demande Dino en ôtant ses pieds de la table.

— Je garde un œil sur elle, ne t'en fais pas. Pour quelqu'un qui n'était pas chaud pour l'enlever, je te trouve bien pressé d'aller la retrouver, me moqué-je. Est-ce que la Napolitaine t'a charmé, gamin ?

— Elle est canon, tout à fait mon genre, répond-il sans hésiter. Mais je ne disais pas ça pour ça. Je parlais plutôt de Romano et sa réputation de vieux porc.

Il fait partie du service de sécurité du Whisper. J'ai également entendu Nedo, le gérant du club, parler des quelques plaintes des filles concernant les remarques graveleuses et le côté voyeur de Romano.

— Il a pour consignes de monter la garde quand l'une des filles lui apporte à manger, mais de ne jamais entrer dans sa cellule. Il sait parfaitement que je lui ferais bouffer ses doigts s'il s'approchait d'elle, expliqué-je d'une voix froide.

— Si tu le dis, déclare Dino en se levant.

Je n’ai aucun doute là-dessus. Dino n’en a peut-être pas conscience, mais le reste des Calabrais me craint autant que Léandro et Gianni. Mes mots sonnent comme des ordres à leurs oreilles et mes mises en garde comme des promesses de mort. Romano, comme les autres, n’oserait pas me défier. À vrai dire, à l’exception de mes proches, Leona est la première personne à me tenir tête depuis des années.

— Il ne lui fera rien, répété-je.

— Rien que tu n’aies pas toi-même envie de lui faire, réplique Dino avec un sourire narquois aux lèvres.

Je ne vais pas faire semblant de ne nourrir aucun fantasme à son égard.

— Tu l’as dit, elle est canon.

Elle le sera d’autant plus avec des larmes au coin des yeux lorsque, à genoux devant moi, elle avalera goulument ma queue.

Il secoue la tête en riant.

— Ça promet d’être intéressant, affirme-t-il en se dirigeant vers la sortie.

— S’il y a le moindre problème avec Romano, pas la peine de m’appeler, tu as carte blanche, me dit sombrement Léandro.

Torturer ou tuer l’un des nôtres est synonyme de trahison selon notre « code d’honneur » sauf si c’est justifié et mérité. En général, il revient au Capo de trancher sur cette question et condamner ou non le Calabrais.

Nous échangeons un regard entendu puis je tourne les talons et je m’en vais rejoindre mes parents chez eux.



Roméo

— Les dés sont truqués, ce n’est pas possible, m’exclamé-je alors que le petit cube présente une nouvelle fois un six sur sa surface.

Ma sœur laisse échapper un rire tout en prenant son cheval qu’elle fait encore avancer de six cases avant de jeter une nouvelle fois son dé et obtenir un trois.

Si l’on m’avait dit qu’aujourd’hui, je jouerais aux petits chevaux avec Chiara, comme lorsque nous étions gosses, je ne l’aurais pas cru. Et pourtant, c’est le cas.

— À ton tour, me dit-elle.

— Donne-moi ton dé, exigé-je en lui tendant le mien pour échanger.

Chiara secoue la tête, le sourire aux lèvres, mais tend tout de même son cube vers moi.

J’observe d’un œil mauvais mes deux chevaux restants encore coincés à l’écurie tandis que les trois cheveux restants de Chiara sont tous sortis et avancent au galop sur le plateau. J’avais de l’avance pourtant, j’ai rentré deux chevaux déjà, mais cela fait une bonne dizaine de tours que j’attends un foutu six pour continuer.

Je lance le dé et me retiens difficilement de balayer d’un revers de main le plateau de jeu lorsque le chiffre un s’affiche sur le cube.

Chiara me sourit grandement tout en reprenant son dé.

Je déteste perdre. Je déteste encore plus ne pas pouvoir tricher. Seulement durant une partie en tête à tête et sans aucune distraction autour de nous, forcément le regard de Chiara est braqué sur moi et je ne peux rien faire sans qu’elle s’en aperçoive.

— Ça fait longtemps qu’ils sont partis, non ? me demande Chiara en cherchant une pendule autour d’elle.

Elle en trouve une sur sa droite, au milieu d’un mur blanc strié de bandes de couleurs différentes, comme un arc-en-ciel. La décoration de cette pièce ne laisse aucun doute sur sa fonction récréative.

Ici, comme dans le reste de l’établissement tout a été pensé pour apporter aux patients le meilleur cadre de vie possible, le plus propice à un bon rétablissement.

Cet endroit figure dans le classement des dix meilleures « maisons de repos psychiatrique » de tout l’État. En bordure de ville, isolée des gratte-ciels et autres immeubles qui peuplent les rues de Chicago, cet édifice en pierres a des airs de château et son immense parc entièrement arboré contribue à offrir ce cadre de vie des plus agréables.

— Elle s’est sans doute endormie.

Ma mère se sentait épuisée donc le personnel médical lui a proposé de s'allonger dans l'une des chambres vides de l'établissement pour se reposer et mon père l'a accompagnée. Cela fait maintenant une heure qu'ils sont partis.

— Son état a empiré, murmure-t-elle en pivotant à nouveau vers moi.

Elle ne cherche pas à capter mon regard, elle fait semblant de s'intéresser au plateau de jeu, embarrassée par la tournure plus émotionnelle que prend la discussion. Chiara a toujours été comme ça avec moi et même avec nos parents, elle devient très pudique lorsqu'il s'agit d'aborder des sujets sensibles ou de montrer ses sentiments. La seule personne à qui elle se confiait était notre cousine, Livia, qui a vécu presque toute sa vie chez nous suite au décès de ses parents, mais elle a déménagé à Philadelphie il y a trois ans.

— Elle fatigue plus vite, mais ça ne signifie pas forcément que ça empire, expliqué-je posément. Elle a rendez-vous avec son médecin la semaine prochaine pour qu'il l'examine.

— C'est à cause de moi, n'est-ce pas ? demande-t-elle en se mordant la lèvre, regardant partout sauf dans ma direction.

— Non, affirmé-je sans hésitation, ça n'a rien à voir avec toi.

— Je ne suis pas stupide, soupire-t-elle, agacée, en levant les yeux vers moi.

Comme souvent, elle cache son émotion, sa sensibilité, son impression de faiblesse, derrière une couche de colère. Comme moi.

— Même si je n'ai pas accès à mon téléphone ici, dit-elle en tapant du doigt sur la table, je suis persuadée que tout le monde est au courant de l'histoire. Ils doivent tous m'insulter et ressortir les vieux dossiers par la même occasion comme pour montrer que c'était un destin inévitable. Pour maman, l'opinion des autres est primordiale donc ça doit forcément l'attrister d'entendre toutes ces conneries à mon sujet. Or, les médecins insistaient sur le fait qu'elle devait garder le moral pour pouvoir se rétablir. Donc, si son état empire, c'est à cause de moi, conclut-elle son raisonnement presque à bout de souffle en tapant une nouvelle fois du doigt sur la table.

Elle cligne plusieurs fois des yeux et je comprends alors qu'elle n'était pas essoufflée, mais au bord des larmes durant sa dernière phrase.

— Tu n'es responsable de rien du tout, dis-je fermement en la regardant droit dans les yeux.

Et elle devine que je ne fais pas seulement référence à l'état de santé de notre mère. À nouveau, le sujet étant trop sensible, elle détourne le regard, mais alors que je m'attends à ce qu'elle se renferme comme d'habitude, et même qu'elle quitte la pièce sans un regard en arrière, elle me surprend en reprenant la parole.

— J'ai accepté l'invitation. La première enveloppe. Comme avec le type au lycée qui rédigeait mes dissertations, je savais dans quoi je m'embarquais. Je…

Elle me jette un regard en coin tout en se mordant la lèvre. Je ne bouge pas, ne parle pas, j'attends patiemment qu'elle se confie à moi.

— Je souhaitais me sentir libre, avoue-t-elle dans un murmure. Échapper à la réalité de notre monde, aux exigences… Je voulais mener la vie d'adulte que je pensais ne jamais vivre.

Je glisse une main dans mes boucles brunes et tire dessus tandis que ses mots s'infiltrent dans mon esprit.

— Je… Je croyais savoir ce que je faisais, mais… J'ai perdu le contrôle.

— Ils te l'ont retiré des mains, nié-je en relevant les yeux vers elle, incapable de me taire face à ce sujet. Ils t'ont piégée, manipulée et violée pour t'obliger à te prostituer. Tu n'es pas responsable.

Elle rougit et détourne vivement le regard, gênée par mes mots.

— J'ai ma part de responsabilité, Roméo, me dit-elle d'une voix faible en évitant toujours mon regard. Je me suis mise moi-même dans cette situation, j'ai été suffisamment stupide, imprudente et naïve pour accepter de participer à ces soirées, j'aurais pu décliner comme les autres filles.

— Mais tu voulais t'amuser et te sentir libre, terminé-je à sa place.

Elle me jette un regard en coin très incertain. J'ai moi-même du mal à identifier mon humeur. Je ressens un mélange de honte et de colère. Une part de moi, vieux jeu, estime que les filles n'ont pas à « s'amuser » de la sorte, pas comme des garçons. Mais je me sens également coupable vis-à-

vis de ça parce qu'en lui imposant notre vision, nos croyances, en l'obligeant à se préserver jusqu'au mariage, elle a eu l'impression qu'on l'étouffait. Enfin, je suis également agacé, car cette histoire aurait facilement pu être évitée si nous n'avions pas autant de problèmes de communication dans cette famille.

— Je suis soulagée que le mariage ne soit plus d'actualité, murmure-t-elle en fixant à nouveau le plateau de jeu. Je crois que ce monde n'est pas le mien. Je ne souhaite pas épouser un Calabrais, mais… je ne sais pas comment en parler aux parents, avoue-t-elle dans un souffle.

— Tu veux que je le fasse ? lui proposé-je.

— J'ai peur qu'ils le prennent mal, me dit-elle en levant les yeux vers moi.

— Que tu ne leur en parles pas toi-même ou que tu ne désires pas te marier avec un Calabrais ?

— Les deux.

— Si c'est ce que tu souhaites, ils t'écouteront.

Le but n'est pas de forcer qui que ce soit à rester dans ce monde. Si Chiara ne s'y sent pas bien et qu'elle préfère mener une existence plus « normale » alors nos parents comprendront. En tout cas, moi, j'y arrive.

— Est-ce que… Est-ce que tu m'en veux ?

— Non, dis-je sans même savoir à quoi elle fait référence. Tu es ma petite sœur, mon sang, quoi qu'il arrive, tu auras toujours mon soutien.

Un faible sourire se dessine sur ses lèvres et parvient même à illuminer son regard cerné.

— Désolé de ne pas te l'avoir montré plus tôt, lui dis-je.

— Ce n'est pas grave, répond-elle en haussant les épaules. Nous sommes comme ça.

Malgré son langage corporel, je devine qu'elle est touchée par mes paroles à son sourire timide.

— J'aurais dû être plus présent, avoué-je.

— Tu es bien occupé par… ton travail, dit-elle d'une voix incertaine.

Elle ne sait absolument rien de ce que je fais dans la vie, déjà parce que tout est confidentiel, mais aussi, car je ne tenais pas à lui exposer l'étendue

de la violence dont je fais preuve de façon presque quotidienne.

J'aurais peut-être dû faire l'inverse, au lieu de lui cacher la face sombre et cruelle du monde, j'aurais dû la faire entrer dans les ténèbres, l'habituer, l'endurcir pour que rien ni personne ne puisse l'atteindre. Naïvement, je pensais être capable de la protéger de tout ça, mais j'ai échoué. Un putain de nœud se forme dans ma gorge.

— Et franchement, le peu que je te vois me suffit, *Satana*, plaisante-t-elle pour alléger l'atmosphère.

Un sourire se dessine spontanément sur mes lèvres en entendant ce surnom dont elle m'affuble depuis des années par opposition à celui que ma mère me réserve, mon ange.

Notre mère l'engueulerait si elle l'écoutait prononcer ce mot. Pour une personne très croyante comme elle, il est inconcevable de prononcer le nom de Satan. On ne parle pas des démons, on n'évoque pas le diable. Jamais.

Comme si Chiara suivait le même cours de pensées que moi, son visage s'assombrit.

— Je n'imaginais pas faire autant de mal à maman. Je ne supporte pas le fait qu'elle soit malheureuse à cause de moi, avoue-t-elle en baissant une nouvelle fois ses yeux brillants.

— Tout ce qui l'intéresse pour le moment c'est ton rétablissement. Tu veux vraiment lui faire plaisir ? Bats-toi pour remonter la pente et montre-lui que tu vas mieux.

Elle relève les yeux vers moi, son sourire est timide, mais tout de même plus étendu que le précédent et je le vois comme un signe très encourageant.

— Merci, Roméo, souffle-t-elle.

D'un hochement de tête, je lui indique qu'il n'y a pas de quoi me remercier.

— On la termine cette partie ? lui demandé-je en désignant le plateau.

Son sourire se fait plus large tandis qu'elle regarde à son tour les petits chevaux.

— Je rêve, tu en as profité pour tricher, s'écrie-t-elle. Il te restait deux chevaux, Roméo !

— Il ne m’en restait qu’un, nié-je plein d’aplomb.

— Le culot du type, s’écrie-t-elle. Repose ce foutu cheval et arrête de tricher !

— C’est animé par ici, commente notre père en poussant le fauteuil de notre mère dans la pièce.

Un sourire radieux est dessiné sur ses lèvres.

— Roméo a triché !

— Tu n’as aucune preuve de ce que tu affirmes.

— Tu triches tout le temps, c’est de notoriété publique, s’époumone-t-elle.

Je souris à pleines dents, elle fulmine encore plus.

OceanofPDF.com

Chapitre 11



Leona

Cela fait soixante-douze heures que j’ai été enlevée. *Je crois.*

J’ai essayé de compter les secondes, les minutes et les heures, mais je perds le fil, alors je totalise les visites des filles. Depuis que Roméo m’a reconduite dans ma prison après la séance photo mercredi, on m’a livré quatre sandwichs et autant de bouteilles d’eau. En partant du principe qu’elles m’apportent à manger deux fois par jour, matin et soir, cela voudrait dire que nous sommes vendredi en milieu de journée.

Roméo ne serait pas venu me rendre visite hier, et par conséquent cela ferait environ quarante-huit heures que je n’ai pas quitté ma cellule. Ou peut-être plus. Je n’en sais rien. J’ai l’impression que ça fait des semaines que je suis enfermée dans cette cellule, dans le noir, à ne rien faire.

Un tremblement parcourt mon corps et j’enroule mes bras autour de moi pour me réconforter. Je n’imaginais pas que perdre la notion du temps était si angoissant. J’ai l’impression de devenir dingue.

Mes muscles sont engourdis à cause du manque d’activité, j’ai l’impression d’être extrêmement fatiguée alors que je suis constamment allongée ou assise. Je ne me lève que pour me dégourdir les jambes ou pour faire mes besoins, ce qui s’avère particulièrement difficile dans le noir, d’autant plus parce que je suis stressée à l’idée que quelqu’un me surprenne sur le trône. Je reste aux aguets du point rouge lumineux ou du bruit de la clé dans la serrure et me hâte de terminer ma tâche.

Je me sens sale, terriblement crasseuse. Je rêve d’un bain chaud et moussant. J’ai envie de poser une serviette brûlante sur mon visage et oublier cet enfer. J’ai besoin de me brosser les dents. J’ai envie d’un

massage. D’une manucure. Je désire qu’on prenne soin de moi, qu’on m’enlève toute cette saleté et qu’on soulage mes muscles.

Je n’ai plus envie d’être assise sur ce matelas immonde et inconfortable, désormais tâché par ma propre crasse. Je souhaite retrouver mon lit, mes draps soyeux, mes oreillers moelleux. Je veux rentrer chez moi, serrer mon petit frère dans mes bras, enlacer mes parents, Carlotta…

Je sursaute lorsque j’entends la porte grincer derrière moi. Je n’avais même pas écouté le bruit de la clé tourner dans la serrure cette fois.

Je ferme les yeux lorsque la lumière provenant du plafonnier m’agresse brusquement les rétines.

Les filles n’allument pas quand elles m’apportent à manger, elles se contentent de l’éclairage émanant du couloir pour se repérer dans la pièce, ça ne signifie qu’une chose… *Roméo est revenu.*

— Est-ce que tu as décidé d’obéir, Leona ? me demande-t-il de sa voix grave et menaçante.

Même si mon corps me supplie du contraire, souhaite sortir d’ici, se dégourdir les membres, respirer un air plus frais, et espère même apercevoir la lumière du soleil en se soumettant à son tourmenteur, je hoche négativement la tête.

Je ne lui donnerai pas satisfaction, je ne plierai pas.

J’entends ses pas se rapprocher et ouvre machinalement les yeux, mais je ne vois rien, car ma vision est couverte de points noirs.

— Tu es vraiment une forte tête, ma petite lionne, s’amuse-t-il en se plaçant face à moi.

Sa silhouette se dessine peu à peu à mesure que les points se dissipent. Il est habillé sensiblement comme la dernière fois. Il porte une veste, un jean, un tee-shirt et des boots, qui sont tous de couleur sombre. Ses cheveux sont toujours autant en pagaille, c’est à se demander s’il possède un peigne. Je rêve d’en avoir un sous la main…

— Tu fais peur à voir.

Je m’en doute. Mes cheveux sont gras et mon crâne me démange comme si des champignons s’y étaient développés. Je ne peux que deviner l’état de ma tignasse à l’heure actuelle après avoir passé des jours à me gratter.

— Et tu pues, petite crado, se moque-t-il en plissant le nez.

Je serre les dents.

Me priver d'hygiène, de lumière et de distractions ne me brisera pas. Du moins, j'essaie de m'en convaincre.

— Tu ne veux toujours pas te laver ? me demande-t-il.

J'en rêve ! J'en crève de désir. À ce stade, je considère la cabine de douche comme le plus bel endroit au monde, mais ma raison, ma fierté, mon honneur, ma pudeur, peu importe ce que c'est, mais quelque chose me pousse à freiner ma course vers le paradis.

— Est-ce que tu resteras ? l'interrogé-je d'une voix rocailleuse.

Je suis obligée de me racler la gorge tant j'ai l'impression qu'elle me gratte.

— Oui.

Ça me donne envie de fondre en larmes, mais je ne montre rien. Une nouvelle fois, je me bats contre moi-même et refuse son offre.

— Alors, non, lui dis-je en reposant ma tête sur mes genoux.

Du coin de l'œil, je le vois s'accroupir face à moi.

— Tu te prives toi-même de ce confort par pudeur alors que ce n'est qu'un corps et que j'en ai maté des centaines.

— Dans ce cas, pourquoi insistes-tu pour découvrir le mien ? lui demandé-je d'un ton las sans relever la tête de mes genoux.

— Parce qu'il faut bien que j'inspecte la marchandise avant de la mettre sur le marché.

Je lève vivement la tête vers lui et surprends son sourire railleur. Je ravale mon cri d'indignation et rehausse le menton pour paraitre insensible à ses paroles et pour rajouter de la force aux miennes.

— Pourquoi tu n'as pas arraché tous mes vêtements la première fois dans ce cas ?

— Parce qu'on m'a appris à savourer mes cadeaux, *Topolina.* À jouer longtemps avec, à en profiter.

Il caresse ma joue, mais son geste comme toujours n'a rien de tendre, il s'agit juste d'une menace supplémentaire, d'une promesse cruelle, la description de ce qu'il me réserve pour la suite.

— En plus, j’ai le sentiment que ça te touchera davantage de retirer toi-même tes derniers vêtements plutôt que ce soit moi qui te les arrache.

Mon masque se fissure l’espace d’une seconde et je lui montre exactement à quel point il a raison. Il y a une différence entre être contrainte à se déshabiller et accepter de le faire, le résultat est peut-être le même, mais le niveau de honte et culpabilité est bien différent, diamétralement opposé.

Roméo sourit encore plus largement tout en caressant une nouvelle fois ma joue.

— Ne me montre pas tes points faibles, *Topolina*, la partie sera trop facile sinon.

Je m’éloigne de son toucher tout en lui jetant un regard noir.

— Pour gagner une guerre, il n’est pas seulement question de force physique, mais aussi de force mentale, Leona, me dit-il plus sérieusement. En te privant de douche, tu t’affaiblis toi-même alors que nous ne sommes que sur la ligne de départ et qu’il te reste encore beaucoup d’épreuves à traverser. Si tu tiens tant à te mesurer à moi, il va falloir jouer plus intelligemment la partie.

— Je ne veux pas me battre contre toi, nié-je d’une voix plus faible. Je n’ai rien demandé. Je désire juste rentrer chez moi.

Je ne peux pas masquer mon émotion, j’ai déjà l’impression d’être à bout de forces, je souhaite seulement partir d’ici, qu’il me laisse tranquille. Je n’ai pas mérité d’être ici. De subir ça. De devoir me battre pour préserver mon âme.

— Tu rentreras chez toi, affirme-t-il.

Et je le déteste encore plus pour me faire ressentir du soulagement et de l’espoir dans un tel moment.

— Plus tard, continue-t-il, lorsque j’en aurai terminé avec toi.

Je me retiens difficilement de grogner comme un animal, mais je ne peux pas freiner ma colère.

— Dans ce cas, prends ce que tu veux, dis-je sèchement, et finissons-en.

Au lieu de l’agacer, j’ai l’impression de l’amuser et finalement c’est moi que ça énerve.

— Pour l’instant, ta virginité a beaucoup trop de valeur, dit-il en passant lentement sa langue sur ses lèvres. Mais si un jour ça change et que je ne peux plus rien tirer de ton innocence alors j’accepterai ton offre et prendrai ce que je désire.

Un frisson me parcourt l’échine et même si je fais tout pour ne rien montrer, je sais pertinemment qu’il le voit, voire qu’il le sent.

Roméo est sans doute capable de sentir le malaise qu’il inspire naturellement aux autres, de le renifler et je suis persuadée qu’il s’en régale. Je pense même que c’est son moment préféré, le début de la séance de torture, avant de leur faire physiquement mal, il les brise mentalement par la peur.

— Mais que ce soit clair, Leona, dit-il en attrapant mon menton. Ce que je veux vraiment c’est ton âme, que tu m’offres ta virginité ne sera qu’un bonus.

Un rire purement moqueur s’échappe de mes lèvres, ce son n’a rien d’élégant ou sophistiqué, mais je me fiche de paraitre grossière à cet instant. Je toise Roméo de mon regard le plus condescendant possible.

— Moi, m’offrir à toi ? répété-je en exagérant mon rire. Ça n’arrivera jamais.

— J’ai toujours aimé relever les défis supposément impossibles, répond-il d’une voix assurée en relâchant mon menton.

Je secoue la tête en fronçant les sourcils.

— Tu es encore plus dérangé que je ne le croyais.

— Et tu n’as encore rien vu, ajoute-t-il en souriant, pas vexé pour un sou par mon insulte.

Il se redresse et je suis sa progression du regard.

— Ta famille a bien reçu mes photos, m’annonce-t-il.

Mes yeux s’élargissent alors que mon cœur s’emballe. J’imagine, avec horreur, les membres de ma famille en train de scruter ces photos plus qu’indécentes de moi et ne peux que deviner leur gêne.

— Pourquoi tu as fait ça ? m’écrié-je.

Je me lève précipitamment. Trop prestement. Ma tête se met à tourner et je cligne plusieurs fois des yeux pour tenter de stabiliser ma vue, sans

succès.

— Pour donner le ton, répond-il calmement. Pour qu'ils te découvrent dans ton nouvel environnement.

Après un énième battement de cils, je parviens à retrouver mes sens et je peux enfin le regarder.

— Je veux qu'ils s'imaginent le pire, qu'ils angoissent, qu'ils se sentent coupables, honteux.

— Pourquoi ?

— Par vengeance, me répond-il comme si c'était évident. Tu es une des choses les plus pures que ton oncle possède. Il fera tout pour préserver ton innocence et je me ferai une joie de lui montrer que chaque jour que tu passes ici, tu perds un peu plus de ta lumière. À la fin, il acceptera toutes nos revendications.

Je secoue négativement la tête.

— Tout ce que tu vas faire, c'est causer du chagrin à mes parents, dis-je sans masquer mon ressentiment. Mon oncle ne vous offrira rien d'autre que de l'argent. Il ne vous cédera aucun morceau de son territoire, pas en échange d'une personne, d'une femme qui plus est, même s'il s'agit de sa nièce, cela créerait beaucoup trop de tensions dans notre clan.

— Tu sous-estimes le pouvoir de l'honneur chez les mafieux. On ne vit que pour ça, affirme-t-il. Et quand cet honneur est entaché par de la culpabilité, par de la honte, on ne se sent pas seulement comme de la merde, mais également faible. Le pire sentiment à ressentir dans notre monde, celui qui peut anéantir n'importe qui, du soldat au Capo. Un homme fragilisé est un homme déjà mort. Je vais continuer d'appuyer sur ce point faible jusqu'à les briser entièrement et en prime, je vais aussi voler ton âme, par pur plaisir.

Je réalise qu'à cause de son apparence, j'avais complètement sous-estimé son intelligence.

Malgré le frisson d'effroi que ses paroles m'inspirent, je relève le menton et plonge mon regard dans le sien.

— Tu peux continuer de me torturer, mais tu n'atteindras jamais mon âme, dis-je d'une voix froide avec toute l'assurance dont je suis capable à

cet instant. Quoi que tu fasses, Roméo, tu ne nous briseras pas. Nous sommes plus forts que ça.

Son regard se métamorphose en une seconde. Ses prunelles marron virent au noir et il avance vers moi, la mâchoire contractée, les sourcils froncés, les muscles tendus. Je fais un pas en arrière, mais mes pieds butent contre le matelas et dans la seconde qui suit, Roméo enroule sa main autour de ma gorge et me maintient en place. Je peux voir la veine de son cou palpiter à cause de sa rage et ça ne fait qu'ajouter plus de matière à ma peur. Je suis visiblement allée trop loin cette fois.

— Ne sois pas aussi sûre de toi, me dit-il les dents serrées par la colère. J'ai pour habitude d'adapter mes méthodes à ma victime. J'avance par palier en fonction de son niveau de tolérance. C'est moins énergivore et bien plus divertissant parce que ça dure plus longtemps.

Son faible sourire en coin est non moins effrayant que son regard brillant de cruauté et d'amusement. Il se régale de leur résistance, il veut qu'elles se rebellent pour mieux les briser ensuite.

— Passons à la suite et voyons combien de temps tu résistes.

Il relâche ma gorge et je le regarde s'éloigner, mon corps tremblant comme une feuille, incapable de prédire son prochain coup, mais certaine qu'il fera mal.

— Fais signe à la caméra quand tu n'en pourras plus.

Sur ces dernières paroles, il quitte la pièce et referme la porte derrière lui puis il éteint la lumière.

Je m'interroge encore sur sa menace, sur ses propos lorsqu'une mélodie se fait entendre. Elle est douce, enfantine, un peu comme celles des génériques de dessins animés ou celles des manèges pour petits dans les foires. Peu à peu, le volume augmente et les notes résonnent dans toute la salle.

Je fronce les sourcils en regardant autour de moi. Je ne comprends pas son but. Pourquoi me passe-t-il de la musique ?

Ce n'est que lorsqu'elle se termine et redémarre aussitôt que je commence à entrevoir le schéma horrible de ce plan. Si elle était amusante la première fois, je me doute qu'au bout de la centième répétition, j'aurai envie de me percer les tympans pour ne plus l'entendre.

Je me laisse retomber sur le matelas, relève les genoux et enfouis ma tête entre mes genoux, veillant à boucher mes oreilles avec mes bras.

Est-ce que je dois abandonner dès le début, le rappeler ? Ou bien, est-ce que je dois subir cette torture le plus longtemps possible jusqu'à devenir folle, m'arracher les cheveux, mordre dans le matelas pour en extraire de petits bouts afin de me les enfoncer dans les conduits auditifs ?

Je ne tiendrai pas éternellement, c'est certain, mais je refuse de céder aussi vite. Pas après lui avoir affirmé que j'étais plus forte que ça.

OceanofPDF.com

Chapitre 12



Roméo

J’imaginais qu’en la laissant seule quarante-huit heures, cela suffirait à faire tomber ses barrières. Je pensais qu’après une bonne séance de privations sensorielles et temporelles, sa résistance aurait flanché, mais elle n’a pas plié. Entêtée, elle a refusé de se soumettre, refusé de se doucher, de se laver devant moi. Elle sait parfaitement que cet abandon, même s’il est tout petit, marquera le début de son asservissement. Le premier pas que je ferai sur le chemin de son âme. Et elle s’y refuse. Parce que sa fierté l’aveugle et qu’elle s’imagine plus forte que les autres. Et elle a le culot de me jeter sa connerie à la gueule avec son air hautain et toute cette fierté que j’ai envie d’écraser dans mon poing.

Affirmer qu’ils sont bien trop forts pour que je parvienne à les atteindre, à les briser, alors que ma sœur se bat actuellement pour se reconstruire après le passage de son fiancé était la pire chose à me dire. La ligne rouge à ne pas franchir.

J’ai difficilement résisté à l’envie de l’étrangler jusqu’à ce que mort s’ensuive.

Mes doigts se resserrent autour de mon téléphone et je suis obligé de détourner le regard de l’écran afin de fixer le bar du Whisper des yeux pour ne pas céder à l’envie de retourner dans sa cellule pour la tuer.

Alors que Romano, le videur, était en train de discuter avec Brad, le barman du club de striptease, il surprend mon regard meurtrier. Pensant qu’il lui est adressé, cet idiot se lève de son tabouret pour aller faire semblant de travailler ailleurs. Brad a également subitement besoin d’aller chercher des caisses de bouteilles dans la réserve et disparait de ma vue.

Putain de lâches.

En l’absence d’un souffre-douleur sous la main, je prends une grande inspiration par le nez et calme mes pulsions assassines. Pour l’instant, en tout cas. Je ne sais pas si je n’y céderais pas plus tard… Cette femme a le don de mettre mes nerfs à rude épreuve.

Un nouveau coup d’œil en direction de mon téléphone me montre Leona en train de faire les cent pas dans sa cellule, les mains sur les oreilles, la mâchoire contractée, une expression d’agonie sur le visage… mais malgré cela, elle persévère.

Elle résiste même plutôt bien, putain.

Cela fait quatre heures qu’elle entend cette foutue comptine en boucle, subissant mes variations de volume, lui laissant une minute de répit pour mieux la torturer en poussant le volume à fond dans la cellule. Et elle n’a pas abandonné.

Elle n’est plus aussi sereine qu’à la première écoute, bien plus agitée, bien plus énervée, à deux doigts de flancher, mais elle s’interdit de faire signe à la caméra.

Elle s’imagine sans doute ne pas avoir lutté assez longtemps encore, moi je trouve que c’est bien assez. Ce n’est pas drôle, putain, si au départ je trouvais ça admirable, désormais sa résistance m’exaspère au plus haut point. Elle cédera. Je refuse de perdre la face. Pas après lui avoir affirmé que j’allais tous les faire souffrir.

Je baisse le volume de la musique jusqu’à ce que ça ne devienne qu’un lointain bruit de fond pour elle. Elle ne peut pas masquer son soulagement, il est bien trop fort pour être contenu. Ses oreilles vont cesser de saigner durant quelque temps. Elle retourne jusqu’au matelas et s’assied dessus, je ne vois que son profil, mais je devine facilement sa fatigue.

Comme elle n’a plus aucun repère temporel puisqu’elle prend ses repas à des heures aléatoires et qu’elle n’a pas aperçu la lueur du jour depuis mardi, soit quatre jours plus tôt, son horloge interne est complètement déréglée. Son sommeil n’en est que plus perturbé et est loin d’être réparateur. En résistant à cette torture, elle a puisé dans ses dernières forces et maintenant, elle tombe de fatigue.

Je souris cruellement en la regardant s’allonger sur le matelas. Elle ne grimace même pas en le faisant, elle est bien trop épuisée pour se soucier de

son confort ou de l’état déplorable de la literie sur laquelle elle se couche.

Elle veut seulement dormir. Et je veux seulement la faire souffrir.

Je patiente, la laisse trouver le sommeil, en observant le barman, revenu de la réserve, s’activer derrière le bar en prévision de l’ouverture du club dans moins de trente minutes. Il ne me prête aucune attention, mais je devine facilement son trouble à ses gestes tremblants.

Ma présence le met mal à l’aise parce que même s’il ne m’a pas souvent vu dans l’établissement, il sait qui je suis. Il connait ma réputation, il est conscient qu’au moindre faux pas de sa part, c’est moi qui m’occuperai de lui et comme je suis justement sur place, en train de l’observer… il chie littéralement dans son froc.

J’aurais pu m’en amuser si je n’étais pas d’une humeur aussi sombre à cause de Leona.

Je détourne le regard du malheureux lorsque j’entends la porte de service donnant sur l’espace loges s’ouvrir. Plusieurs femmes en petite tenue perchées sur des talons sortent du couloir. L’une d’entre elles, Sharon, une grande blonde aux formes délicieuses que j’appelle régulièrement quand j’ai envie de baiser, se détache du groupe et se dirige vers moi, assis sur la banquette. Je verrouille mécaniquement mon téléphone.

— Tu es venu prendre un verre avec nous, Roméo ? me demande-t-elle.

Mon regard se pose sur ses lèvres pleines couvertes de rouge à lèvres et descend peu à peu vers ses seins opulents, difficilement contenus dans son corset puis glisse vers son string qui enveloppe à peine sa chatte imberbe. Ce qu’il y a de plus savoureux chez elle c’est son derrière, toujours aussi serré malgré toutes ces queues qui y pénètrent quotidiennement.

— Je ne fais que passer, refusé-je finalement.

Je devrais être parti depuis un bail, mais Leona et son foutu air de défi m’ont obligé à rester et quatre heures plus tard, je suis encore là parce qu’elle a trop de fierté pour céder.

— Reste un peu, me supplie-t-elle d’une voix charmeuse. Je suis la première à monter sur scène, ce sera l’occasion pour toi de me voir danser.

Je n’ai passé que quelques soirées au Whisper par manque de temps, mais surtout d’intérêt. Si je veux passer la soirée à regarder des femmes

agiter leurs fesses sous mon nez en buvant des verres avec mes potes, il me suffit de commander des putes et les faire livrer au baisodrome.

Les Bellochi possèdent tout un étage dans un immeuble de standing au bord du lac Michigan. Trois logements dont ils se servent seulement pour coucher avec des femmes à défaut de les emmener au manoir. J'en possède également les clés et en dispose à ma guise, préférant également ne ramener personne chez moi et n'aimant pas me taper des putes directement dans les clubs.

Il nous arrive quelquefois de nous retrouver dans l'un des appartements et d'y faire venir des putes pour une petite orgie, mais le plus souvent, nous y allons séparément.

— Ça ne m'intéresse pas de regarder des femmes danser, dis-je finalement.

C'est aussi pour cette raison que je ne me rends pas souvent dans les clubs de stripteaseuse. Tout ce que je cherchais en y allant c'était un moyen de vider mes couilles, mais désormais, j'ai toute une flopée de numéros et elles répondent toutes dès la première sonnerie.

— On peut monter dans une chambre si tu le souhaites, me propose-t-elle d'une voix rauque.

Son clin d'œil se veut autant séducteur que sa petite caresse sur sa fesse nue et rebondie. D'habitude, ça titillerait un minimum mon intérêt et me provoquerait un peu de désir, mais aujourd'hui, ça ne fait même pas frétiller ma queue.

Sa façon de s'offrir à moi sans aucune honte, à la limite de me supplier de la prendre dans une chambre à l'étage avant son service pour une putain de liasse de billets, me laisse un arrière-gout amer en bouche. Elle n'a aucune putain de fierté ni aucun amour-propre.

— Fais au moins semblant de te respecter en ne proposant pas ton cul en dehors de tes horaires de travail, grommelé-je.

Elle perd son sourire et écarquille les yeux, ses lèvres s'ouvrant et se fermant comme un poisson, elle ne sait plus où se mettre.

— Pourquoi tu… Je… Je voulais juste…

— Que je te baise pour te faire de la tune, résumé-je. Ça arrivera, mais quand je l'aurai décidé, quand j'aurai besoin de me vider les couilles. En

attendant, n’essaie pas de m’allumer, tu te couvrirais seulement de ridicule.

Elle est à deux doigts de chialer, peu habituée à cette froideur de ma part. Quand je la baise, elle m’est utile et je le lui fais savoir en la complimentant. Cependant, en dehors de ces sessions, je ne vois pas l’intérêt de me montrer aimable envers elle et je le lui fais ressentir d’un simple regard presque haineux.

— Pars, lui dis-je d’un ton agacé devant son manque de réaction.

Qui reste complètement immobile quand quelqu’un l’insulte ouvertement ? On dirait presque elle en redemande. C’est pathétique, putain. Elle n’a pas une once de combativité en elle.

Instinctivement, mon attention se porte à nouveau sur mon écran de téléphone que je déverrouille tandis que Sharon s’en va rejoindre les autres au bar. Je sens ses petits coups d’œil dans ma direction, mais les ignore, trop concentré sur la forme endormie de Leona.

Et là, bon sang, je ressens enfin un peu d’excitation. C’est avec le sourire que je clique sur la commande du son et pousse le volume à fond.

Elle se réveille en sursaut. Mon rictus cruel s’aggrave.

Si les premières privations n’ont pas fonctionné, je suis certain que de la priver de sommeil la fera craquer. La méthode de torture dite « douce » que les autorités du monde entier infligent à leurs prisonniers est plus efficace que des coups. Personne n’y résiste.

Leona ne fera pas exception.

Je veux bien reconnaitre que sa combativité est admirable, mais elle reste une femme qui n’a reçu aucun entrainement pour supporter la torture. On ne peut pas s’attendre à ce qu’elle survive à celle-ci. Encore moins en sachant que son seul but c’est de protéger sa pudeur.



Leona

Les ongles enfoncés dans ma peau, mes paumes enserrant ma tête comme dans un étau, je cherche désespérément le moyen de ne plus entendre cette mélodie, mais c’est impossible. Elle me rend folle. Je désire

le silence. Je souhaite même devenir sourde. J'ai besoin de dormir, je suis épuisée, mais dès que je ferme les yeux, il allume la lumière ou pousse le volume de la musique à fond.

Mes oreilles saignent, mes tympans bourdonnent, je serre tant mon crâne que j'en ai des maux de tête et mes yeux me brûlent tant ils pleurent sans relâche.

Je suis à bout. *Je suis littéralement à bout.*

L'envie de me cogner la tête contre un mur jusqu'à l'évanouissement me parait de plus en plus alléchante. La folie me guette, ne pend qu'à un fil. Je ne peux pas en arriver là.

Je dois choisir mes batailles. Le laisser altérer ma santé mentale serait comme de lui remettre le trophée de la victoire.

Après les larmes de souffrance, ce sont désormais des pleurs de désespoir qui roulent sur mes joues et m'obligent à pousser plainte après plainte, elles sont inaudibles à cause de la musique, mais elles résonnent dans mon être comme le glas annonçant la mort de ma résistance.

J'arrête de parcourir frénétiquement la pièce et me place sous la caméra dont le point rouge lumineux clignote, me montrant clairement qu'il m'observe.

Il ne m'a pas précisé le signe qu'il attendait pour mettre fin à ma torture alors je décide de lui accorder celui qui, pour moi, est le véritable symbole d'un abandon, d'une défaite. Face à l'objectif, je m'agenouille. C'est la mort dans l'âme, mais certaine de faire le bon choix, car je ne peux continuer ainsi, que je baisse les yeux, marquant ma soumission.

Comme par magie, la musique s'arrête.

J'essuie mon visage avec mes paumes sans pour autant hausser les yeux en direction de la caméra.

Tandis que je l'entends déverrouiller la porte, je me promets de lui faire payer. Il a gagné cette manche, mais il ne remportera pas la guerre.

La lumière allumée, je vois ses jambes entrer dans mon champ de vision. Il s'accroupit devant moi puis pose délicatement un doigt sous mon menton pour le relever.

— Tu t'es bien battue, *Topolina*, me félicite-t-il.

Je crois que le plus douloureux c’est que ses paroles, son ton affectueux et son expression faciale purement satisfaite ne me provoquent aucune révulsion, au contraire, ils m’enveloppent d’une douce chaleur à l’instar d’une caresse délicieuse. Après toute cette torture, j’ai cruellement besoin de ce réconfort. J’ai besoin de tendresse. J’ai besoin qu’on me sorte de là. J’ai besoin d’un sauveur.

— Tu peux être fière de toi, continue-t-il ses louanges.

Ses prunelles marron plongent dans les miennes. Il parait si sincère, si épaté par ma résistance qu’il parvient à éveiller ce sentiment de fierté en moi. À tel point que le coin de mes lèvres tremblote comme si une part de moi voulait lui adresser un sourire reconnaissant. Le contrecoup de la séance de torture certainement. Il ne peut pas en être autrement. Je ne fonderais pas devant mon agresseur si j’avais repris tous mes esprits.

Il caresse délicatement mon visage puis piège une mèche de mes cheveux derrière mon oreille.

— Est-ce que tu vas obéir ? me demande-t-il d’un timbre chaud, mais autoritaire.

Choisis tes batailles, Leona, ne t’épuise pas à mener celles qui sont inutiles. Je dois préserver mes forces pour mener les plus importantes, comme lorsque j’aurai l’occasion de m’enfuir ou de lui rendre la monnaie de sa pièce, par exemple. Cette opportunité ne se présentera qu’en dehors de cette cellule. Je dois me plier à ses règles si je veux avoir une chance de gagner la partie.

À genoux, les bras qui pendent le long de mon corps, les yeux qui me piquent et mes oreilles qui bourdonnent toujours, je crois encore entendre cette horrible musique tandis que je hoche positivement la tête, scellant mon sort.

— Gentille fille, me félicite-t-il, le sourire aux lèvres, en caressant une nouvelle fois ma joue. Tu as bien mérité une douche puis une bonne nuit de repos dans une vraie chambre.

Mon cœur manque un battement et je ferme brièvement les yeux pour retenir de nouvelles larmes. Même si je devrais me sentir honteuse, je me sens plus soulagée qu’autre chose et ça me donne envie de pleurer parce que je me rends compte que je viens de poser un premier pied dans sa toile.

Si je ne veux pas me faire capturer, je vais devoir redoubler d'efforts pour me sortir de son piège et pour ça, j'ai besoin de récupérer des forces.

Ainsi, au moment où il se redresse et tend la main dans ma direction, je n'hésite qu'une seule seconde avant d'installer ma paume dans la sienne. Je n'ai rien ressenti d'aussi chaud depuis des jours.

J'ai à nouveau envie de pleurer quand il referme sa poigne autour de la mienne me conférant presque l'impression d'être secourue, libérée de mon enfer alors qu'il est le responsable de tous mes maux.

— Viens avec moi, ma douce, me cajole-t-il en m'aidant à me relever.

Peut-être, qu'il se rend compte de mon trouble, que ça l'amuse, peut-être que ça lui plait de remuer le couteau dans la plaie, de me donner la tendresse dont j'ai besoin alors qu'il est responsable de mon malheur. Je ne sais pas pourquoi il agit de cette manière, mais je le reconnais, tandis qu'il passe un bras autour de mes épaules et me colle à son flanc, je n'ai pas envie de me détacher. J'ai besoin de ce réconfort et je suis trop faible pour m'en priver par fierté.

Ainsi, il me guide jusqu'à la sortie, supportant une bonne partie de mon poids et m'aidant à avancer sur des jambes beaucoup trop lourdes à cause de ma fatigue.

Comme la dernière fois, il s'engage dans la première loge et referme la porte derrière nous. Un mélange de fragrances emplit mes narines et je devine que plusieurs personnes se sont parfumées ici récemment.

— Prends tout le temps que tu voudras, me dit Roméo, d'une voix toujours aussi douce en me poussant jusqu'à la cabine de douche.

Il me laisse devant la paroi vitrée et recule à nouveau jusqu'au mur près de la porte pour s'y adosser. Je lui jette un regard hésitant tout en me mordant l'intérieur de la joue.

— Je peux également te ramener dans ta cellule, me dit-il en comprenant qu'une part de moi résiste encore.

Je me résigne. J'abdique. Je choisis le confort à la torture, même s'il s'agit de faire une croix sur ma pudeur au passage.

Je baisse les yeux en direction du petit bout de tissu qui me sert de robe et tire dessus pour le retirer. J'ai à peine levé les bras qu'une forte odeur de

transpiration m’assaille les narines et m’oblige à plisser le nez de dégout. S’il me fallait une motivation supplémentaire, la voici.

Je passe mon bras dans mon dos et défais les attaches de mon soutien-gorge. Ma tâche terminée, je ne peux pas m’empêcher de jeter un coup d’œil en direction de Roméo.

Son regard a beau paraitre neutre, voire indifférent, il est tout de même braqué sur moi. Il ne tournera pas la tête pour m’accorder un peu d’intimité, il ne fera pas semblant de ne pas vouloir profiter de la vue.

— Tu… Tu ne vas pas approcher, lui demandé-je, la main tenant encore les deux bouts de mon soutien-gorge.

— Je ne bougerai pas d’ici, me promet-il.

Je relâche les deux pans puis lentement, en regardant la paroi de douche face à moi, je fais glisser une bretelle le long de mon bras. Je ne peux pas m’empêcher de retenir le soutien-gorge lorsqu’il chute. Une main sur la poitrine, je fais glisser la deuxième bretelle et sors mon bras. Puis après une brève inspiration, j’éloigne mon sous-vêtement de ma poitrine.

Je ne regarde pas dans sa direction tandis que je laisse tomber le vêtement à mes pieds, mais je sens parfaitement son attention sur moi, sur mon profil, sur ma poitrine, inspectant mes seins ronds, de taille normale.

Je me sens rougir sous son regard brûlant. J’avale difficilement ma salive tandis que la chaleur dans la pièce semble tout à coup devenir intenable.

C’est avec des mains tremblantes que je glisse mes doigts dans les bords de ma culotte.

Je m’immobilise, retenant mon souffle par la même occasion, fixant ma culotte des yeux, son petit nœud sur le devant, m’imaginant l’enlever sans pour autant parvenir à donner l’ordre à mes membres.

— La première fois est difficile, mais ensuite tu te sentiras soulagée de pouvoir te doucher autant de fois que tu le désireras, commente-t-il au loin.

Il parle du fait de retirer ma culotte, évidemment, de me mettre nue devant lui, mais sa façon d’évoquer cette première fois me donne des frissons et ne m’aide absolument pas à sauter le pas.

— Tu me forces la main, murmuré-je.

— Si ça peut t’aider à rester forte, tu n’as qu’à te dire ça, *Topolina*.

Je ne sais pas comment interpréter sa dernière phrase. Il y a un mélange d'agacement et de défi dans sa voix. Et curieusement, ça appelle une drôle de réponse chez moi, comme un regain d'énergie, j'ai envie de lui montrer que je suis forte et que je n'ai pas besoin d'excuses pour le prouver. Mes mains cessent de trembler tandis que je fais glisser ma culotte le long de mes jambes. Et cette fois, je tourne la tête dans sa direction, le menton relevé, le regard vide de toutes émotions, alors que je laisse tomber mon dernier vêtement sur le sol. J'ai envie de lui montrer qu'en fin de compte, je m'en fiche d'être nue devant lui, ça ne change absolument rien, il ne m'a pas atteint, il n'a pas touché mon âme.

Au lieu de l'énerver, mon petit défi le fait sourire grandement. Je tourne à nouveau la tête et pousse la paroi afin d'entrer dans ce paradis.

OceanofPDF.com

Chapitre 13



Leona

Je retiens de justesse mon soupir de plaisir quand j'ouvre l'eau. Même si au départ, elle est glacée, je la savoure comme si c'était un don du ciel, comme si c'était la première pluie après une longue sécheresse. Je la savoure comme si ce petit filet allait laver ces derniers jours horribles et me redonner toute l'énergie dont j'ai besoin.

J'attrape un flacon de gel douche posé sur le petit support mural de la douche. Sans prendre le temps de lire l'étiquette collée sur cet emballage bleu clair, j'ouvre le contenant et le porte jusqu'à mon nez. Cette fois, je ne parviens pas à me retenir de gémir tandis que son doux parfum fruité se répand dans mes narines et m'offre un plaisir et un réconfort qu'un produit d'hygiène ne m'avait encore jamais apporté jusque-là.

J'en mets une bonne noisette dans ma main et commence à l'étaler sur mon corps, au même moment l'eau devient chaude et tandis que je sens cette délicieuse odeur sur moi, je pousse un nouveau gémissement en fermant les yeux.

Je suis à deux doigts de remercier le seigneur lorsqu'une voix rauque s'infiltre dans mes oreilles par-dessus le bruit de l'eau qui coule me rappelant le fait que je ne suis pas seule.

— Tu as un corps à se damner, Leona, grogne-t-il derrière moi.

Je me retourne vivement. Il est toujours appuyé contre le mur, seulement maintenant, il a une main posée sur le devant de son jean et qui serre quelque chose juste au niveau de… Oh, bon sang. Je détourne le regard, les joues encore plus rouges que tout à l'heure.

— Tu pervertirais le plus saint des saints, il renoncerait au Paradis si Satan lui offrait une telle vierge en Enfer.

Je me retourne complètement, lui présentant mon dos. Je tâche d'ignorer son regard insistant, tout comme j'essaie de ne pas imaginer les idées obscènes auxquelles il pense en contemplant mes fesses.

Il est parvenu à gâcher mon moment de bonheur, je n'ai qu'une hâte, celle de sortir au plus vite, mais je sais également qu'il me faudra plusieurs lavages pour ôter toute cette crasse. Je suis à nouveau partagée entre mon envie de faire durer pour me nettoyer correctement et savourer cet instant magique et mon besoin de me cacher de sa vue. Je crois avoir l'idée du siècle en montant la température de la douche pour créer assez de buée afin de me dissimuler derrière.

— Je me demande ce que ton fiancé dirait s'il savait que tu es actuellement complètement nue devant moi, commente-t-il.

Je me mords la lèvre et ne réponds rien, refusant de lui montrer à quel point ses paroles m'affectent.

Une voix lointaine et insupportable ne cesse de me répéter que je n'aurais jamais dû me déshabiller devant lui. Elle insuffle avec elle un sentiment de honte qui semble alourdir mes épaules et me donne envie de cacher mon visage derrière mes mains.

— Que j'ai contemplé ton corps avant lui, que tu m'as laissé admirer ce que personne avant moi n'avait eu le droit de voir.

Je ferme les yeux, priant le ciel pour qu'il se taise ou mieux qu'il disparaisse, mais mes supplications ne sont pas entendues et apparemment il faut plus qu'une minute à de la buée pour couvrir la vitre.

— Tu n'as pas idée de tout ce que j'ai envie de faire à ces magnifiques fesses.

Les yeux écarquillés, les joues cramoisies, je place une main devant mon postérieur pour tenter de le cacher de sa vue.

— J'ai l'image gravée en tête, *Topolina*, tu peux être certaine que je penserai à toi en me branlant ce soir.

— STOP, m'écrié-je. Ferme-la !

Je me retourne vivement et lui jette un flacon de gel douche après. Malheureusement, j'avais omis la présence de la paroi vitrée, et le plastique bleu ne fait que la percuter avant de s'écraser sur le sol dans un violent fracas, sous le regard amusé de Roméo.

— Violence et insulte, Leona, me dit-il en secouant la tête, un air faussement réprobateur sur le visage. Si je ne te connaissais pas, je croirais que je suis en train de t'atteindre.

— Tu es juste dégoutant ainsi qu'un énorme pervers, l'accusé-je d'une voix fortement agacée en le pointant du doigt.

Contre toute attente, Roméo éclate de rire. Un véritable rire. Un son cristallin et franchement envoutant qui résonne dans toute la pièce. La douceur de son ricanement me surprend tellement que je demeure bouche bée et immobile, le doigt planté contre la vitre qui se couvre enfin de buée, faisant peu à peu disparaitre le visage amusé de Roméo.

— Crois-moi, je n'ai encore rien fait de pervers et encore moins de dégoutant, affirme-t-il, les yeux plissés à cause de son amusement.

J'essuie la vitre au niveau de mon visage afin de continuer à le voir. Pourquoi je le fais ? Aucune idée. Certainement pour garder mon ennemi à l'œil.

— Mater une femme quand elle est sous la douche est un acte grossier, rétorqué-je.

— Je surveille ma prisonnière, nuance.

— Et tu te rinces l'œil au passage.

— J'ai toujours aimé joindre l'utile à l'agréable. C'est mon *motto.*

Je secoue la tête, mais il ne le voit pas puisque de la buée s'est à nouveau formée sur la vitre.

Je me retourne et me baisse pour saisir un flacon de shampoing qui traine sur le sol. Je dépose une généreuse noisette du produit au creux de ma main avant de me redresser pour me laver les cheveux.

— C'est pour ça que tu es devenu un collecteur ?

Un long silence suit ma question. Les mains dans les cheveux, je ne bouge plus et suis à l'affut du moindre bruit, me retenant difficilement d'effacer la buée pour voir ce qu'il fait, son expression, anticiper sa réaction.

— On appelle plutôt ça un exécuteur par ici. Que sais-tu sur eux ? me demande-t-il d'une voix calme, mais bien plus froide que précédemment.

Pour une raison qui m'échappe, le terme d'exécuteur me provoque plus de peur que celui de collecteur alors qu'ils ont très certainement les mêmes fonctions.

— Je sais qu'ils collectent les dettes, qu'ils obligent toutes ces personnes à rembourser ce qu'ils doivent à leur patron, dis-je d'une voix peu assurée en reprenant mon lavage de cheveux.

— Comment le font-ils ?

— En les menaçant. En les torturant. Et s'il le faut, ils… tuent, terminé-je dans un murmure.

Malgré le faible volume de ma voix et malgré le bruit de l'eau qui coule, je suis certaine qu'il m'a entendue. Je connais les rumeurs sur les collecteurs, les exécuteurs, je sais que ce sont eux qui ont les mains les plus tachées de sang parce qu'ils font tout le sale boulot de leurs patrons. Ce sont des sauvages, des bêtes, des psychopathes. Ils adorent répandre le mal, ils aiment faire souffrir leurs victimes. Ils allient l'utile à l'agréable en se faisant payer pour assouvir leurs pulsions abominables, pour satisfaire leurs ténèbres.

— Le châtiment est toujours rendu à la hauteur de l'offense, explique-t-il calmement. Quand c'est mérité, c'est vrai, je les tue.

Mes doigts se figent sur mon crâne. Entendre ses aveux rend la menace bien plus concrète à mes yeux et me rappelle que je suis en présence d'un tueur sanguinaire. Que je suis tranquillement en train de prendre une douche tout en discutant avec lui. Comme si c'était absolument normal !

Mon rythme cardiaque accélère. Pour tenter de faire redescendre cette panique grandissante, je me place sous le jet d'eau et ferme les yeux. Le bruissement de l'eau parvient à m'apaiser et peu à peu, je retrouve un rythme cardiaque normal. J'en profite pour rincer mes cheveux et par réflexe alors que je commence à nettoyer les longueurs, je me retourne afin d'envoyer le surplus d'eau en direction du mur et pas sur le sol, comme dans une douche à l'italienne.

Satisfaite, je sors de sous le jet d'eau et passe une main sur mon visage pour l'essuyer puis j'ouvre les yeux. Un cri de terreur franchit mes lèvres lorsque je me retrouve face à Roméo.

— Qu’est-ce que tu fais là ? paniqué-je en cachant ma poitrine et mon sexe. Va-t’en !

— Tu ne répondais pas…

— Parce que j’avais la tête sous l’eau, m’écrié-je. Ça ne te donnait pas le droit de venir !

— Le droit, répète-t-il d’un ton à mi-chemin entre agacement et amusement. J’ai tous les droits te concernant, ne perds pas de vue que tu as une dette familiale à rembourser, Leona. Et le châtiment, dit-il en faisant trainer ses yeux sur mon corps nu, est toujours rendu à la hauteur de l’offense.

La terreur tord mes entrailles en comprenant toute l’étendue de sa menace.

— Tu as dit que tu ne me forcerais pas, lui rappelé-je, la peur clairement audible dans ma voix.

— Seulement si tu ne m’emmerdes pas au point de me faire péter un plomb, rétorque-t-il. M’aboyer dessus a tendance à me faire perdre mon calme, Leona. Si tu ne veux pas que je te baise par excès de rage, change d’attitude avec moi.

Je n’ai pas le temps de me protéger. Et de toute façon, comment le pourrais-je face à cette montagne de muscles ? Il attrape mes deux avant-bras et avec une poigne presque douloureuse, il tire dessus et les éloigne de mon corps.

— Et arrête de te cacher, m’assène-t-il d’un ton despotique. Je dispose de ce corps comme je l’entends, il est à moi et je le materai aussi longtemps que je le souhaiterai.

Il se fiche complètement d’être éclaboussé par l’eau qui continue de couler du pommeau au-dessus de ma tête. Son regard est ancré au mien et j’y lis un mélange de colère et d’envie… ou plutôt de la faim, une très grande faim.

— Termine ta douche, dit-il après un duel de regards sans fin. La porte reste ouverte, précise-t-il en relâchant mes avant-bras, je veux te voir.

— Mais…

J’arrête de parler lorsque d’un simple regard noir, il me met au défi de contredire son ordre. Je suppose qu’il se moque de tremper le sol.

— OK, soufflé-je, incapable de formuler d’autres mots quand il porte un tel regard sur moi.

C’est tout juste si ces deux minuscules lettres ne sont pas de trop.

Il recule de plusieurs pas pour ne plus recevoir les éclaboussures d’eau. Son regard parcourt mon corps de la tête jusqu’aux pieds et je n’ose pas bouger même lorsque son regard se pose une seconde fois sur la partie la plus intime de mon anatomie. Celle que seul mon mari est censé voir.

— Douche-toi, m’ordonne-t-il. Je t’ai dit de prendre ton temps, mais on ne va pas y passer la soirée non plus.

La soirée. Nous sommes le soir, mais quel jour ?

— Quel jour sommes-nous ? lui demandé-je d’une petite voix.

— Vendredi.

J’acquiesce machinalement avant de me retourner pour prendre une nouvelle fois le flacon de shampoing. Un deuxième lavage ne sera pas du luxe.

Savoir quel jour nous sommes ne m’apporte pas autant de satisfaction que je l’aurais imaginé. C’est même tout l’inverse parce que je réalise que je n’ai tenu « que » trois jours avant de craquer et accéder à sa première demande. Enfermée là-bas, j’ai réellement cru que ça faisait des semaines que je résistais, mais je ne pense pas que ce sera un argument recevable devant le juge des bonnes mœurs et de la décence. En tout cas, ça ne satisfait pas cette part de moi qui me juge et me donne mauvaise conscience alors que j’ai seulement cherché à abréger mes souffrances.

Je me retourne pour rincer mes cheveux. De nouveau, je croise son regard et il sonde le mien avec tellement d’intensité que j’ai l’impression qu’il parvient à s’infiltrer dans ma tête pour y espionner mes pensées intimes.

— Je suis un expert en méthodes de torture, Leona. Tu n’étais pas taillée pour te mesurer à moi, me confirme-t-il mes craintes.

Je détourne le regard, autant agacée qu’embarrassée par sa lecture parfaite de mes réactions, de moi, de mon être.

— Je pensais ce que j’ai dit, reprend-il, tu peux être fière de toi, d’autres auraient cédé bien avant toi. Sans préparation mentale, épuisée physiquement par les privations sensorielles et avec pour seul objectif de

sauver ta pudeur, je ne te donnais pas une heure pour craquer. Tu m'as donné tort en tenant bien plus longtemps. Le pire c'est que même dans l'abandon tu es restée digne.

Étonnée par ses dernières paroles, et surtout, par le petit soupçon d'admiration que j'ai entendu dans sa voix, je replonge mon regard dans le sien.

— Tu ne m'as pas supplié d'arrêter de te torturer. Tu ne t'es pas mise à chialer en te jetant à mes pieds pour implorer ma pitié. Tu es juste restée plantée là, abattue, mais digne malgré ta position de soumission.

Je n'ai pas rêvé, il y a effectivement un soupçon de fierté dans sa voix. Il estime mon comportement comme étant admirable. Pour une raison qui m'échappe, ça me provoque de drôles de picotements dans la poitrine. Comme si sa fierté évidente trouvait un écho dans mon être et gonflait à mon tour ma poitrine de fierté et la remplissait… d'une chaleur bizarre, difficilement identifiable.

Pour ne pas lui montrer mon trouble, je me tourne et cherche du regard un soin pour les cheveux.

Pendant que mon soin pose, je me savonne encore deux fois le corps afin d'être certaine d'avoir éliminé toute la crasse, puis je me rince les cheveux et coupe finalement l'eau devenue bien plus froide à présent.

En évitant scrupuleusement de le regarder, je sors de la cabine et attrape une serviette sur le portant, je m'enroule dedans en priant pour qu'elle soit propre.

Soudainement très gênée par la situation, je me dirige machinalement vers la coiffeuse pour y trouver une brosse en évitant toujours son regard.

Je rassemble mes cheveux sur un côté puis tends la main pour saisir la brosse. J'ai à peine touché l'objet qu'une main s'enroule autour de mon poignet.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Mes yeux se posent d'abord sur ses longs doigts sur ma peau avant de remonter jusqu'à ses yeux dans le reflet du miroir. Il se tient juste derrière moi, son corps imposant me donne l'impression d'être une chose minuscule en comparaison. Il n'est pas pressé contre moi, mais il est suffisamment

près pour que je perçoive la chaleur qui émane de son corps et la partie nue de mon dos, de ma nuque jusqu'à mes omoplates, se couvre de frissons.

Pour masquer cette gêne que je ressens face à sa proximité, je fais ce que je sais faire de mieux, je relève le menton et me montre un brin hautaine.

— Je démêle mes cheveux. C'est sans doute un concept qui t'échappe, mais je t'assure que tu n'as rien à craindre venant d'une brosse à cheveux.

Un sourire fend ses lèvres.

— Je te l'ai déjà dit, ce genre d'attitude va t'attirer des ennuis avec moi, me rappelle-t-il.

Je fronce les sourcils, ses paroles ressemblent à des menaces et pourtant, il sourit toujours d'amusement. Je n'ai pas le temps de donner plus de réflexion à son comportement contradictoire. D'un geste rapide et brutal, il saisit ma gorge avec sa seconde main. Sa prise n'est pas assez ferme pour me la broyer, mais elle est suffisamment inquiétante pour me rappeler qu'il en est capable. Et c'est également le même message que souhaite me passer son regard dur.

— Les gens qui me côtoient savent que je déteste me répéter, qu'ils n'ont le droit qu'à un seul avertissement de ma part avant de subir ma violence.

Il pousse sur mon menton pour m'obliger à incliner la tête en arrière. Il se penche ensuite jusqu'à mes lèvres, comblant beaucoup trop vite à mon gout les quelques centimètres qui séparaient nos visages. J'ai beau essayer de reculer, de m'échapper de sa prise sur ma gorge, je ne fais que me heurter à un mur de muscles.

— Je commence à croire que c'est exactement ce que tu cherches en continuant de me provoquer malgré mes avertissements, murmure-t-il à quelques millimètres de mes lèvres.

Je lâche la brosse et agrippe son bras avec mes deux mains quand la peau calleuse de ses doigts touche la mienne, juste au-dessus de ma poitrine, à l'endroit où se trouve le nœud de la serviette. Même sans le voir, je sais pertinemment ce qu'il va faire, et c'est avec une énorme boule dans le ventre que j'enfonce mes ongles dans les manches de sa veste, en espérant la transpercer, lui faire mal et surtout empêcher son geste.

Un cri de douleur m'échappe quand il mord violemment dans ma lèvre inférieure. J'essaie de reculer ma tête, mais je suis coincée à cause de son torse et tandis que je me concentre sur cette bataille, il en profite pour m'arracher ma serviette. Ce n'est qu'au moment où je sens la texture râpeuse de son jean contre mes fesses qu'il arrête de mordre ma lèvre et relâche ma gorge. J'aspire ma lèvre par réflexe et sens un gout métallique se répandre dans ma bouche.

J'ai à peine le temps de croiser son regard fou dans le miroir qu'il attaque à nouveau. Sa poigne s'abat sur moi, sur ma nuque cette fois, et d'un geste aussi féroce que rapide, il amène mon corps à se plier en deux et plaque ma joue contre la coiffeuse. C'est avec horreur qu'en levant les yeux vers le miroir, je me vois les fesses en l'air devant lui, complètement offerte à sa vue.

Je me débats, je remue mon corps dans tous les sens, sans parvenir à ôter cette main qui écrase durement mon visage contre la surface froide de la coiffeuse. Et alors que j'essaie de plier les genoux dans le but de glisser vers le sol, je reçois une fessée. Le bruit résonne dans la pièce et il est suivi par ma plainte de douleur.

— Ne bouge plus, m'intime-t-il d'un ton si grave et autoritaire que mon corps s'immobilise par instinct.

S'en suit un moment de silence durant lequel je n'entends que ma respiration laborieuse ainsi que les battements frénétiques de mon cœur.

Ne pouvant pas regarder derrière moi, je lève les yeux, force sur mon muscle optique au maximum afin d'apercevoir son reflet dans le miroir. Et je me dis que j'aurais mieux fait de rester dans l'ignorance lorsque je le surprends en train d'admirer ma croupe de la plus indécente des manières. Mes joues se teintent d'un rouge écarlate et me chauffent tellement que je pourrais faire fondre le meuble de la coiffeuse.

— Arrête, couiné-je, honteuse. Lâche-moi.

Je me tortille pour échapper à son examen minutieux et ça me vaut une nouvelle claque, sur l'autre fesse cette fois.

— Stop, crié-je, la brûlure de ses doigts beaucoup trop cuisante.

Au même instant, quelqu'un ouvre la porte de la loge. La femme s'immobilise sur le pas de la porte en nous voyant.

— Dégage, lui aboie Roméo d’une voix encore plus froide que celle qu’il utilise pour me diriger.

Mon regard embué croise le sien, étonné, mais surtout craintif. Sans surprise, elle fait un pas en arrière et referme la porte derrière elle, sans me porter secours.

— Je vais te choisir des vêtements. Termine ce que tu faisais, décrète-t-il en me relâchant enfin.

OceanofPDF.com

Chapitre 14



Roméo

La peur ne quitte pas son regard tandis qu'elle se brosse les cheveux. Je fais mine de ne pas le remarquer et continue de passer en revue les vêtements sur les portiques de la loge.

J'ai agi sans réfléchir, pris dans la folie de l'instant, je l'ai penchée sur le meuble, mais ça a été un pur moment de plaisir. Un vrai délice pour mes yeux. Sa chute de reins est sublime, ce cul bombé est terrible, et ces lèvres, bien que trop poilues à mon gout, m'ont donné envie de les dévorer. Et si nous rajoutons à la beauté naturelle de son corps la trace de mes cinq doigts sur sa fesse, la vue n'est pas seulement bandante, mais carrément enivrante. Elle m'en a donné des vertiges. Si Leona ne s'était pas manifestée, je serais toujours en état de transe.

J'ai affirmé être plus intéressé par son âme que par son corps, mais putain, il y a moyen que je change d'avis avant la fin du mois, voire de la semaine, et peut-être même de la soirée. Je ne dirais pas non au fait d'user à ma guise de ce corps aux courbes illicites, mais alors ma vengeance ne serait pas tout à fait complète et je ne me sentirais pas aussi triomphant que si j'obtenais sa soumission volontaire…

Je grogne mentalement avant d'arracher un vêtement de son cintre puis de prendre une culotte au hasard. Vêtements en mains, je me rapproche de la coiffeuse et jette les fringues dessus.

— Enfile ça, lui ordonné-je.

Mon ton sec, comprenant une rage à peine voilée, la surprend et c'est désormais avec des yeux ronds qu'elle me regarde. Elle doit me prendre pour un fou, ce qui est certainement vrai, mais je m'en contrefous. Je tourne les talons et retourne vers les portiques, insensible à ses émotions. C'est elle

qui provoque ces sautes d’humeur extrêmes, le fait qu’elle soit plus résistante que je le pensais, moins faible, moins docile, difficilement malléable… Son caractère m’agace autant qu’il me plait et ce n’est pas bon signe. Ce n’est pas de bon augure pour la suite. Mais je vais quand même devoir composer avec ça et trouver le moyen de briser ce roseau fier et têtu.

— Quelle pointure fais-tu ? lui demandé-je en m’accroupissant pour examiner les paires de pompes des filles.

— Pourquoi ?

Je lui jette un regard agacé par-dessus mon épaule et constate qu’elle s’est déjà empressée d’enfiler la nuisette et certainement la culotte aussi.

— 39, répond-elle d’une voix faible.

Je tourne à nouveau la tête et passe en revue les différentes godasses à la recherche de sa taille. Je finis par lui trouver une paire de talons de couleur noire et les lui tends. Elle se rapproche spontanément pour les saisir.

— Je ne peux pas sortir dans cette tenue, affirme-t-elle en montrant la nuisette.

— Qui te parle de sortir ?

— Tu as mentionné une vraie chambre, me rappelle-t-elle, le regard hésitant en enfilant les talons.

J’acquiesce, je m’en souviens parfaitement. Elle mérite ce repos, une vraie nuit de sommeil.

— Il y a des chambres tout confort à l’étage. Suis-moi.

Elle le fait sans se poser de questions. Cette partie du club de striptease est complètement insonorisée et son cerveau fatigué n’a pas encore dû faire le lien entre les informations que je lui ai données et les horaires d’ouverture du club.

Nous croisons quelques stripteaseuses dans le couloir des loges, mais elles ne lui accordent qu’un bref coup d’œil avant de vite détourner le regard en sentant le mien sur elles. Elles doivent toutes ressentir de la pitié pour elle, je suppose que celle qui nous a surpris dans les loges a déjà fait passer le mot à tout le monde et elles s’imaginent que Leona est mon esclave sexuelle. Elles désireraient sans doute l’aider, mais cela irait à

l’encontre de mes ordres et personne ne souhaite se mettre un exécuteur à dos.

Leona ne disposera d’aucune aide ici, elle devra se débrouiller toute seule, elle est isolée, à ma merci et le pire, c’est que je suis, par conséquent, son seul point de repère. Elle devra se reposer sur la personne qui lui veut du mal pour espérer s’en sortir.

Quand j’ouvre la porte et qu’une musique lascive pénètre dans nos oreilles, Leona fait un pas en arrière.

— On doit traverser la salle pour rejoindre les escaliers qui mènent à l’étage, expliqué-je sans chercher à lui attraper le poignet pour la pousser dans la salle. Tu peux également retourner dans ta cellule, continué-je en prenant un air faussement blasé.

Cette phrase est aussi efficace que si je la tirais moi-même par le bras. Je me mords l’intérieur de la joue pour ne pas sourire grandement alors qu’elle revient vers moi.

Je referme la porte de service et jette mécaniquement un regard circulaire dans la salle. Elle n’est pas comble, mais le nombre d’hommes assis sur des banquettes est bien assez suffisant pour mettre mal à l’aise Leona. Du coin de l’œil, je la vois tirer sur le bas de sa nuisette.

— Reste près de moi, lui ordonné-je en commençant à avancer.

Elle me rattrape aussitôt et je m’empêche de sourire lorsqu’elle relève le menton et regarde droit devant elle d’un air imperturbable.

Elle cale naturellement sa démarche sur la mienne pour rester à mes côtés tandis que nous traversons la salle. Elle ne prête aucune attention aux hommes, regarde brièvement les filles qui naviguent dans la salle et celles qui dansent sur les podiums, mais ne montre absolument aucune émotion, ni ressentiment, ni dégout, ni admiration, rien. Elle est clairement en dehors de sa zone de confort, elle détonne carrément avec l’endroit, elle porte une putain de nuisette, et pourtant, elle se déplace et se comporte comme si elle possédait les lieux.

Je mentirais si je disais que toute cette assurance ne me donnait pas la trique à cet instant.

Un compliment pend sur le bout de ma langue, mais plutôt que de la féliciter, je décide de la tester, jouer un peu avec ses nerfs. Alors que nous

longeons le bar, je pose ma main dans le bas de son dos. Surprise, elle avance de plusieurs pas, s'éloignant de mon toucher. Son mouvement vif attire quelques regards et dès l'instant où elle se sent scrutée, elle se replace à côté de moi.

Je lui souris par pure cruauté tout en remettant ma main dans son dos et cette fois, elle ne s'écarte pas. En revanche, elle ne se gêne pas pour me jeter une œillade glaciale avant de replacer son masque de fierté sur son visage et regarder droit devant elle.

Je la conduis ainsi jusqu'au hall d'entrée du club où la musique est tout de suite bien moins forte que dans la salle.

Avec ma main toujours posée dans son dos, je l'oblige à bifurquer à droite. Nous nous retrouvons face à un rideau rouge que j'écarte pour révéler l'escalier aux marches sombres. Leona fronce les sourcils, mais grimpe tout de même avec moi sans que j'aie besoin de la forcer.

En haut des marches, nous tombons sur un couloir. Leona m'adresse un regard en coin, incertain, voire soupçonneux, avant de se décider à avancer quand même en regardant attentivement autour d'elle.

Comme elle, je découvre l'endroit et me laisse guider par les petites flèches dorées incrustées dans la moquette noire au sol. Ici aussi, les murs sont tapissés d'une tenture rouge comportant divers symboles dorés. La décoration se compose de vieilles lampes murales noires, de fausses moulures dorées au plafond et toute une flopée de miroirs antiques et cadres vintages. On se croirait dans un bordel royal alors que le Whisper n'a rien de noble ou de luxueux et qu'il est très loin de figurer parmi les meilleurs établissements de ce genre à Chicago. Il se situe même dans les derniers du classement. C'est seulement parce qu'il se trouve près de chez moi, que je connais vaguement le personnel et que c'était facile d'y installer une cellule, que je l'ai placée ici, pas pour la beauté du lieu ou pour son hygiène…

Au détour du couloir, nous nous retrouvons face à une sorte de borne d'accueil noire derrière laquelle se tient une femme. Elle se lève de son tabouret et prend le temps de réajuster sa robe en cuir avant de poser les yeux sur nous.

— Bonsoir.

Son sourire faiblit aussitôt qu'elle aperçoit Leona. Elle fronce brièvement les sourcils en ne comprenant pas qui elle est puis son regard se pose sur moi et soudainement, elle baisse les yeux en direction de son bureau.

— Une chambre a été réservée pour une durée indéterminée, lui dis-je, même si je suis certain qu'elle sait parfaitement qui je suis et ce que je veux.

Je me doutais que Leona finirait par craquer et j'avais prévu de lui offrir du confort en échange. Plutôt que de réaménager sa cellule, qui pourra toujours me servir par la suite si elle se rebelle, j'ai demandé au gérant de condamner une des chambres du bordel pour la lui affecter.

Leona m'interroge du regard, mais n'a pas le temps de formuler sa question puisque le bruit d'une clé apposée sur le comptoir lui fait tourner à nouveau la tête en direction de l'hôtesse.

— La chambre numéro dix, la dernière au fond du couloir, nous indique-t-elle. Elle a été équipée d'un verrou comme vous l'avez demandé, précise-t-elle en scrutant la clé sur le comptoir.

Puis son regard se plante de nouveau sur Leona et je peux y lire un mélange de gêne et de compassion. Le premier sentiment ne m'aurait pas dérangé, mais le second me pose un putain de problème. Je refuse qu'elle se sente concernée par son sort. Alors, je me rapproche jusqu'à appuyer un coude sur le comptoir puis je me penche vers elle. L'hôtesse recule spontanément son buste et fait un pas en arrière quand mon regard menaçant harponne le sien.

— Est-ce qu'il y a un double de cette clé ? demandé-je en posant ma main tatouée sur l'objet.

Elle hoche négativement la tête et comme elle ne parvient pas à soutenir mon regard, elle baisse les yeux. Cela ne me suffit pas. Je prends un risque en l'amenant ici, aussi précipitamment, je n'ai pas eu le temps d'installer le même système de surveillance que celui dans sa cellule et je détesterais qu'elle me file entre les doigts à cause de ça.

— Si elle disparait, je t'en tiendrai personnellement responsable, menacé-je froidement l'hôtesse. C'est clair ?

Je surprends son regard en direction de ma main tatouée. Il vaut mieux pour elle qu'il n'existe pas d'autre clé, que personne ne puisse aider Leona à s'enfuir ou bien elle découvrira toute la souffrance que cette main peut infliger.

— Très clair, répète-t-elle.

Mais sa voix est trop faible pour que je la croie sur parole et aussi parce que je suis naturellement paranoïaque. Ce trouble est d'autant plus excessif lorsqu'il s'agit de ne pas perdre ma prisonnière. L'objet de ma vengeance.

Alors, je fais ce que je sais faire de mieux.

D'un geste vif, j'attrape sa gorge et la serre fermement entre mes doigts. J'entends le hoquet de surprise de Leona à côté de moi, mais n'y prête pas attention. L'hôtesse empoigne mon poignet, mais dès que son regard apeuré croise le mien, elle choisit de faire la morte et retire sa main de mon bras. C'est la réaction la plus commune parmi mes victimes. Une minorité tente de se débattre, mais la plupart d'entre eux ont conscience que la lutte est inutile, perdue d'avance, alors ils s'immobilisent comme les lézards et attendent que le prédateur s'en aille.

— Si quelqu'un d'autre que moi parvient à entrer dans sa chambre sans que je le lui en aie donné la clé et l'autorisation, je te ferai bouffer tes yeux puis tes boyaux. Est-ce que c'est clair ?

Je ne sais pas si Leona est trop effrayée ou si elle lit correctement mon langage corporel, mais elle a la présence d'esprit de ne surtout pas la ramener à ce moment-là. Elle n'émet pas le moindre son. Je suis concentré sur l'hôtesse aux cheveux châtains et aux yeux gris qui est à deux doigts de s'évanouir à cause de la peur et de ma prise serrée sur sa gorge.

Ce n'est que lorsque son visage vire au violet que je relâche sa gorge. Elle tombe à genoux tout en prenant de grandes bouffées d'air, se raccrochant à sa misérable vie.

Je saisis la clé sur le comptoir et d'un coup de menton, j'indique à Leona d'avancer. Elle le fait, mais très lentement puisqu'elle ne peut pas s'empêcher de regarder l'hôtesse avec des yeux ronds.

— Ce n'était pas nécessaire, me murmure-t-elle d'un ton tout de même accusateur. Cet accès de violence n'était pas nécessaire.

— Tu ne veux pas tester mes limites maintenant, lui assuré-je en lui jetant un regard noir.

Mes doigts me démangent et tout mon être me supplie de retourner là-bas pour terminer ce que j'ai commencé et l'étrangler jusqu'à ce que mort s'ensuive. Putain, tout mon corps tremble d'envie. Comme un drogué à qui l'on a fait miroiter une dose, je ne pense qu'à ça. Ce n'est vraiment pas le moment pour ma petite lionne de faire preuve d'altruisme et de bravoure. Elle ferait mieux de sauver son joli petit cul avant de songer aux autres.

Elle semble comprendre le message puisqu'elle referme la bouche et tourne la tête. *Parfait.*

Je clos brièvement mes paupières tout en continuant d'avancer et glisse une main dans mes cheveux avant de tirer sur la pointe pour tenter d'effacer les images du meurtre de l'hôtesse de mon cerveau.

En passant à côté de la porte de la chambre portant le numéro six, nous entendons très distinctement un long gémissement de plaisir et Leona vire vivement la tête dans cette direction, les yeux aussi ronds que lorsqu'elle regardait l'hôtesse. Visiblement, la surprise et la peur provoquent les mêmes réponses chez elle.

— Je ne peux pas rester là, affirme-t-elle. Pas avec… cette activité autour de moi, continue-t-elle en tournant la tête lorsqu'un nouveau gémissement se fait entendre au bout du couloir.

J'insère la clé dans la serrure et déverrouille la porte portant le numéro dix.

— Je crois qu'avec toute la fatigue accumulée, tu vas dormir comme un loir et ne plus rien entendre, mais si tu préfères, il demeure l'option de la cellule.

Elle me jette un regard ennuyé tandis que j'ouvre la porte de sa chambre en grand, l'invitant à s'y engager.

— Ce n'est pas parce que j'ai une nouvelle chambre que je vais mieux dormir, je resterai quand même sur mes gardes.

Je suis persuadé du contraire, mais ne dis rien, je n'ai pas la patience pour me lancer dans un débat avec elle.

Elle entre et tourne sur elle-même pour étudier la pièce. J'y jette également un regard circulaire en demeurant sur le pas de la porte. La

chambre est totalement banale, il y a un lit king size et un fauteuil, ainsi qu'une porte coulissante donnant sur une salle d'eau composée d'une toilette, un lavabo et une douche. Le strict nécessaire pour permettre au client de faire sa petite affaire et de se nettoyer s'il le souhaite avant de repartir.

Cette chambre sera parfaite pour la nuit. Je pose ma main sur la poignée, bien décidé à l'enfermer ici puis quitter cet endroit et trouver le moyen de faire redescendre la tension dans mon corps. Si je rentre dans cette chambre à cet instant, dans cet état d'esprit, je vais tacher les draps de son sang virginal. Ce serait beaucoup trop tôt.

— Tu as faim ? Soif ? C'est le moment ou jamais de me le signaler.

Elle hoche négativement la tête.

— Je passerai t'apporter le petit-déj demain matin, lui annoncé-je.

Je n'attends pas sa réponse, j'aperçois seulement sa mine surprise juste avant que je referme la porte puis la verrouille à double tour.

Je ne peux pas m'empêcher de pousser un long soupir tout en tirant une nouvelle fois sur la pointe de mes cheveux.

Putain, quelle journée !

Je sors mon téléphone de la poche de ma veste et ouvre mon application de messagerie. Je sélectionne les noms de Dino et Gianni et leur propose de nous rejoindre à l'appartement près du lac. J'emmène les putes, ils apportent l'alcool. J'ai à peine traversé le couloir des chambres que je reçois déjà leur réponse positive.

Je souris à l'hôtesse qui peine toujours à retrouver son souffle et m'appuie une nouvelle fois sur son comptoir sous son regard terrifié.

— Combien de filles je pourrais vous prendre pour le reste de la soirée ? lui demandé-je d'une voix faussement polie.

OceanofPDF.com

Chapitre 15



Leona

Après une nuit finalement très reposante, je me réveille tout doucement dans ma nouvelle chambre. Je n’ouvre pas les yeux et profite encore un peu de la chaleur des draps dans un état de demi-sommeil.

Contrairement à ce que j’imaginais, la literie est confortable et pour les avoir inspectés en même temps que les draps, le matelas et les oreillers sont propres, du moins, ils ne comportent aucune trace visible.

Roméo avait raison, je n’ai absolument rien entendu de ce qu’il se passait dans les chambres d’à côté. Dès que je me suis glissée sous les draps, j’ai sombré dans un sommeil profond. Ainsi reposée, je me sens à nouveau d’attaque pour tout affronter. Y compris sa prochaine visite, pour m’apporter le petit-déjeuner. Je ne sais pas quelle heure il est, mais j’espère qu’il ne va pas tarder, mon estomac crie famine et je rêve de boire un café. Littéralement. Je parviens même à en imaginer l’odeur, son arôme de noisette ainsi que ses notes plus fruitées tant j’en ai besoin.

Je soupire d’aise puis gémis de frustration quand cette hallucination beaucoup trop réaliste me met l’eau à la bouche et me fait désirer ardemment cette boisson chaude.

— J’espère que tu penses à moi, s’élève une voix masculine à côté de moi.

Je me fige, mais refuse d’ouvrir les yeux, certaine cette fois-ci qu’il ne s’agit pas d’une illusion, mais refusant de l’admettre, préférant faire semblant de n’avoir rien entendu.

Seulement, maintenant que mes sens sont en alerte, je sens sa présence dans la pièce, je ressens son aura près de moi. Et surtout, par-dessus l’arôme de café, je hume désormais une odeur citronnée comportant également des

notes boisées et musquées. Un parfum que je reconnais aussitôt et dont j'identifie tout aussi vite le porteur. Il est là, tout près, trop proche, et je préfère ne pas me retrouver nez à nez avec lui dans un lit. Si je ne le vois pas, je peux prétendre que ce n'est jamais arrivé.

— Tu dormais d'un sommeil de plomb pour quelqu'un qui affirmait rester sur ses gardes, se moque-t-il. Rien de ce que j'ai fait ne t'a réveillé.

J'ouvre prestement les yeux, la panique se répandant dans mon corps aussi vite et violemment qu'un raz-de-marée. Je soulève le drap et soupire de soulagement en découvrant que je suis toujours habillée. Puis, parce que la peur l'emporte sur la raison, je me mets à tâter mon corps à la recherche de la moindre blessure en partant de mon visage jusqu'à mes jambes. N'oubliant pas de toucher mon sexe au passage. Je ne ressens pas de douleur, mais…

— Crois-moi, ça t'aurait réveillée à coup sûr si je t'avais baisée, dit-il d'une voix sombre, aux notes rauques très étranges. Je parlais de me mettre à l'aise dans ton lit, dit-il pour revenir au précédent sujet : mon sommeil de plomb.

Je tourne la tête vers lui à ce moment-là et le découvre installé au-dessus du drap, le dos calé contre la tête de lit, les jambes bien allongées et les pieds croisés aux chevilles… Il semble avoir eu le temps de se mettre bien à l'aise effectivement. Il a même ôté sa veste en cuir qui repose désormais au pied du lit.

Un reproche concernant le port de ses chaussures sur un lit pend sur le bout de ma langue, mais je la ravale, consciente que ce n'est ni le lieu ni le moment de lui faire remarquer ses mauvaises manières.

— Tu me regardais dormir ? lui demandé-je mi-écœurée et mi-énervée.

Un sentiment de malaise me tord subitement l'estomac. Qui fait ça, franchement ? Ça me donne des sueurs froides rien que de l'imaginer en train de me fixer pendant que je suis en train de dormir.

Je me redresse à mon tour, soudainement inconfortable dans cette position allongée, et entraine le drap avec moi pour cacher ma poitrine par pur réflexe.

— Je te donne l'impression de prendre mon pied à regarder des gens dormir ? me demande-t-il d'une voix agacée. Je suis un tueur, Leona, pas un

voyeur. Je n’ai ni la patience ni l’intérêt de m’extasier devant un corps immobile sauf si c’est pour admirer mon œuvre.

Je cligne plusieurs fois des yeux, les lèvres scellées, incertaine quant à la réaction à avoir après une telle déclaration. Le simple fait que je ne panique pas sur le champ me donne envie de grincer des dents. Je ne devrais pas m’habituer à l’entendre parler de meurtres comme il discuterait météo, mais je suis forcée de constater que c’est le cas, j’y suis accoutumée puisque cette réponse ne me surprend pas du tout.

— Je consultais mes messages et lisais l’actualité, m’explique-t-il en posant sa main libre sur sa poche de jean, me montrant l’emplacement de l’objet en question.

Ma conscience m’ordonne de ne pas fixer les nombreux tatouages qui recouvrent l’intégralité de ses bras épais parce que ce n’est pas correct, mais je n’arrive pas à détourner le regard de toute cette encre. Je n’en ai pas l’habitude, personne ne possède autant de tatouage dans mon entourage. Ces scènes tatouées sur son corps sont aussi intrigantes que fascinantes de par leur beauté et leur réalisme.

— J’étais sur le point de te secouer pour te réveiller quand tu as commencé à bouger.

Il se penche sur le côté pour ramasser quelque chose sur le sol et j’entends le bruissement d’un sac avant de le voir apparaitre sous mes yeux tandis qu’il le dépose sur mes jambes.

— Café noir et donuts au sucre, j’espère que ça te convient parce que tu n’auras rien d’autre de toute façon.

Il a perdu toute mon attention au moment où mon regard a atterri sur le couvercle marron d’un gobelet de café. C’est avec une joie non dissimulée que je m’en empare et le porte jusqu’à mes lèvres. Aucune autre boisson ne détient ce pouvoir sur moi. Une seule gorgée de ce nectar amer et j’atteins le nirvana. Tout me parait soudainement plus éveillé, mon esprit, mon corps, je suis prête à tout affronter quand du café coule dans mes veines.

— J’ai une bonne nouvelle pour toi.

J’avale prestement ma lampée de café.

— Je rentre chez moi ? lui demandé-je, la voix pleine d’espoir.

— Non, dit-il en riant. Bien sûr que non. Les négociations n'ont même pas encore commencé, *Topolina*. Ça se prépare ce genre de requêtes.

J'avale une gorgée de café pour tenter d'avaler ma boule de déception.

— En plus, je te l'ai dit, Leona, j'ai un objectif à atteindre avant d'envisager ta libération, déclare-t-il en tapotant du bout du doigt contre mon crâne.

Il désire toucher mon âme.

— J'ai obtempéré, lui rappelé-je. J'ai obéi. J'ai fait ce que tu voulais.

— Parce que je t'y ai contrainte, me répond-il d'une voix douce qui détonne complètement avec ses mots. Ce n'est pas pareil que si tu t'y étais pliée volontairement.

Mon cœur s'emballe. Il a parfaitement raison, mais je ne pensais pas qu'il s'arrêterait sur cette nuance. J'imaginais qu'il se sentirait assez satisfait pour me laisser tranquille, mais à son sourire cruel tandis qu'il caresse ma joue, je comprends que j'avais tort. La partie ne faisait que commencer.

— Maintenant que tu sais que je peux te rendre complètement folle en t'enfermant là-bas, ça devrait te décourager de mener des batailles inutiles.

Comme celle de préserver ma pudeur en refusant de me déshabiller devant lui. C'était son but depuis le départ, il fallait que je cède sur ce point afin de lui permettre de continuer son jeu.

— Les filles vont t'apprendre à danser aujourd'hui, m'annonce-t-il.

— Pardon ? m'offusqué-je.

— Il va bien falloir que tu travailles et tes talents de cheerleader ne te seront d'aucune utilité, mis à part si nous organisons une soirée spéciale pompons…

— Le cheerleading est un mélange de gymnastique et de danse très physique, ça ne se résume pas à un jeté de pompons, dis-je presque hargneusement.

Comme à chaque fois que quelqu'un dénigre le cheerleading, je me sens obligée de le défendre. Il ne s'agit pas seulement de secouer ses pompons en scandant un slogan, c'est un véritable sport qui nécessite beaucoup de préparation physique et mentale.

— Est-ce que je t’ai vexée ? s’amuse-t-il. Désolé de te l’apprendre, *Topolina*, mais les gens se foutent des acrobaties, ils ne font que mater des culs en train de se trémousser devant eux.

Je lui jette un regard noir tout en avalant une nouvelle gorgée de café. Son sourire s’élargit.

— Finalement, ça ressemble beaucoup à ce que font les filles ici, tu ne seras pas perdue comme ça, se moque-t-il.

— Je ne danserai pas à moitié nue sur un podium, affirmé-je d’une voix hautaine.

Son regard s’assombrit.

— Tu feras ce que je te dirai, contre-t-il. Tu n’es pas nourrie et logée gratuitement par le club de striptease. Pour couvrir tes frais, tu vas bosser pour eux.

— Tu rêves…

Brusquement, il se tourne et attrape mon visage, enfonçant douloureusement ses doigts dans mes joues et faisant taire mon début de protestation.

— Tu préfères retourner dans ta cellule ?

Le souvenir de cette torture est encore frais dans mon esprit. Je ne souhaiterais y retourner pour rien au monde, mais la part très orgueilleuse de mon être me défend de m’abaisser à pareil travail.

Tandis qu’une guerre éclate entre ma raison et ma fierté semant le chaos dans mon être en y faisant déferler un torrent d’émotions contradictoires, Roméo me fixe silencieusement droit dans les yeux comme s’il assistait au combat.

Je ne souhaite pas retourner dans ma cellule et être à nouveau privée de tout. De plus, c’est en quittant cette chambre que je trouverai le moyen de m’enfuir. Et troisièmement, je dois lui accorder quelques victoires si je veux qu’il baisse sa garde. Je ne ressortirai pas indemne de cette histoire, mais je peux limiter les dégâts en lui concédant des bouts de ma fierté afin de l’éloigner de mon âme. Le fait de danser sensuellement devant des gens en étant peu vêtue sera une épreuve humiliante, mais surmontable.

Je finis par hocher négativement la tête pour lui montrer la conclusion de mon débat interne, ses doigts toujours enfoncés dans mes joues

m’empêchant de formuler le moindre mot.

— Tu danseras pour nous ?

J’acquiesce. Son sourire s’élargit. Il desserre sa prise sur mon visage et se met à caresser ma joue avec son pouce.

— C’est bien, *Topolina*, me félicite-t-il.

Je me retiens difficilement d’éloigner mon visage de son pouce. C’est encore un test. Ce n’est pas le moment de me rebeller, je dois attendre le moment opportun.

Satisfait, il s’écarte de lui-même. Je prends une longue gorgée de café pour faire descendre la boule de colère qui obstrue ma gorge. Pour la première fois, j’ai accepté de me plier à sa volonté sans qu’il ait besoin de me torturer. Et même si c’est un choix purement logique, qu’il sera toujours plus important de privilégier ma santé mentale à ma fierté, lui concéder cette victoire me laisse tout de même un gout amer en bouche.

Je le regarde se pencher une nouvelle fois pour attraper quelque chose sur le sol et de nouveau, il dépose un sac en papier sur le lit.

— Je suis allé t’acheter quelques affaires. Le strict minimum pour que tu te sentes à l’aise dans ton nouvel environnement de travail.

En gardant mon gobelet de café dans une main, je fouille dans le sac avec l’autre. Un large sourire se dessine sur mes lèvres quand j’aperçois une brosse à dents, du dentifrice, une serviette, un gant de toilette… Je suis si enthousiaste en touchant ces quelques affaires de toilette que j’ai l’impression que c’est Noël avant l’heure. Et je le déteste encore plus pour me faire me sentir aussi heureuse et reconnaissante envers lui alors qu’il est celui qui m’a privée de tout ce confort en premier lieu.

Du fond du sac, j’extrais des brassières de sport, des shorts et des débardeurs moulants, tous de couleur noire ainsi qu’une paire de baskets noires.

— Des tenues d’entrainement, m’explique-t-il lorsque mon regard interrogateur se pose sur lui. Pour tes habits de scène, tu te serviras dans le dressing des filles.

À nouveau, je me sens tellement reconnaissante de ne pas avoir à me promener en sous-vêtements ou en nuisette qu’un remerciement m’échappe.

— Merci.

— Il n’y a pas de quoi, *Topolina,* me répond-il avec un sourire en coin. Prépare-toi, tu es attendue en bas.

Il désigne la porte coulissante d’un coup de menton.

— Tu as gagné cinq minutes d’intimité là-dedans. Ensuite, j’ouvrirai la porte. Le chrono débute maintenant, affirme-t-il en glissant sa main dans sa poche pour en sortir son téléphone.

Je ne perds pas de temps à m’offusquer, je saute du lit, mon gobelet dans une main, le sac dans l’autre, et me précipite vers la salle d’eau.

La porte à peine refermée, je pose mon gobelet sur le petit rebord du lave-mains puis je me rue vers les toilettes pour uriner. C’est l’étape la plus importante à faire seule à mes yeux.

Comme je n’ai pas beaucoup de temps et que je me suis déjà lavée hier soir, je décide d’oublier la douche et de m’habiller directement. Inconsciemment, je tends l’oreille tandis que je me dénude. Cela ne m’étonnerait pas qu’il ne tienne pas parole et ouvre la porte bien avant la fin du temps imparti. Je suis ralenti par le fait de devoir couper les étiquettes de ces nouveaux vêtements, mais parviens tout de même à m’habiller sans être interrompue.

Si je dois en tirer une conclusion, c’est que je suis capable de me préparer très rapidement lorsque je suis soumise à une pression.

Rassurée par le fait que plus aucune étape ne nécessite un minimum d’intimité, mon rythme cardiaque décélère et c’est sans empressement que je continue de me préparer.

Je retire les étiquettes des semelles des baskets avant de glisser mes pieds dedans puis je me lance dans un long brossage de dents. Ce n’est qu’au moment où je termine de me rincer la bouche que je me dis que quelque chose cloche. J’ai forcément dépassé les cinq minutes…

Curieuse, je pousse la porte et le découvre toujours au même endroit sur le lit, le nez dans son téléphone.

— Ça ne fait pas cinq minutes ? lui demandé-je, incertaine.

— Ça en fait dix, me répond-il en reportant son attention sur moi. Je n’avais pas l’intention de venir, je voulais juste que tu te dépêches.

Il termine sa phrase par un sourire moqueur qui me donne envie de sauter sur le lit pour l’assommer avec un coussin. Il m’a bien eue ce mufle.

— Allons-y, décrète-t-il en se levant du lit.

— Je n’ai pas fini mon café, refusé-je en allant chercher le gobelet.

— Bouge-toi. J’ai autre chose à faire.

J’avale les gorgées à une vitesse folle pour ne pas en perdre une goutte.

— Leona, grogne-t-il apparemment à bout de patience. Magne-toi.

Il s’imagine parler à qui de la sorte ?

— Quel goujat, marmonné-je en reposant mon gobelet de café sur le rebord du lave-mains.

Je le rejoins près de la porte de la chambre en soulevant fièrement le menton.

— Une dernière chose, me dit-il en se penchant vers mon visage.

Je ne bouge pas d’un centimètre et garde le menton levé vers lui pour lui prouver que bien qu’il ait envahi mon espace vital, je suis toujours sereine. Je me montre plus forte que je ne le suis réellement. Intérieurement, c’est la panique, comme à chaque fois qu’il se tient trop près de moi, que son parfum pénètre mes narines et que son regard sombre tente de se frayer un chemin jusqu’à mon âme.

— Je réagis encore plus mal aux provocations en public qu’en privé. Garde tes remarques et tes insultes pour toi ou tu n’aimeras pas ma façon de te remettre à ta place devant tout le monde, me menace-t-il.

J’acquiesce machinalement en résistant difficilement à l’envie de détourner le regard tant le sien est intimidant et forcerait n’importe quel interlocuteur à baisser la tête.

Je suis au fait de l’importance des apparences, je connais leur poids sur un mental, sur un égo, même sans son avertissement, je ne me serais pas amusée à défier un homme tel que lui en public.

— Bien. Allons voir où se situe ton niveau en danse, *Topolina*, reprend-il d’une voix amusée.

OceanofPDF.com

Chapitre 16



Leona

Après une heure d’entrainement dans la grande salle durant laquelle les filles m’ont enseigné quelques postures et attitudes de style pin-up à adopter sur scène ainsi que quelques pas de danse très simples, nous faisons une pause au bar.

— Il me faut du sucre, Brad, envoie-moi un coca, s’il te plait, réclame Sharon en s’accoudant contre le meuble.

Le barman relève la tête de ses papiers d’inventaire pour me regarder.

— La même chose pour toi ? me demande-t-il.

J’acquiesce avec un sourire poli aux lèvres. Je n’ai pas eu le temps de déjeuner et j’ai également besoin d’une dose de saccharose si je ne veux pas m’effondrer. Notre activité n’est pas très physique, mais en ayant passé plusieurs jours sans bouger le moindre muscle, ce cours de danse ressemble à un marathon à mes yeux.

— Tu apprends vite finalement, commente Sharon. On dirait que tu étais faite pour ça.

— Merci… je crois, terminé-je en fronçant les sourcils.

— En même temps, avec ce minois et ces formes, tu pourrais rester plantée comme un piquet sur le podium et personne ne le remarquerait, plaisante Lisa en s’adossant à son tour au bar. Une limonade pour moi, commande-t-elle tandis que Brad dépose nos boissons devant nous.

À l’inverse de Sharon, une jeune et grande femme à la chevelure blonde, la peau pâle, les yeux foncés, Lisa est une petite femme, brune à la peau métissée et aux yeux clairs. Elle est également la plus âgée d’entre nous. Elle a la quarantaine, j’imagine, c’est difficile à estimer puisque son visage a été retouché de manière assez grossière à de nombreuses reprises.

— Pas sûre que le boss apprécierait, commente Sharon.

— Il s’en fout, elle n’est pas sous sa responsabilité, lui répond Lisa. Elle est à Roméo.

Elle regarde par-dessus son épaule et forcément, je ne peux pas m’empêcher de tourner également la tête. Il est assis plus loin dans la salle, dans l’espace de danse plus intime comme l’appellent les filles, là où se trouvait Léandro le premier jour. Après m’avoir poussée en direction des filles, il s’est installé là-bas et n’a pas relevé le nez de son téléphone depuis. Ou peut-être qu’il l’a fait, mais comme je ne lui prêtais aucune attention pour bien lui montrer que sa présence m’indifférait, je n’en sais rien.

— Beth nous a raconté la scène qu’elle a surprise entre vous dans la loge, m’explique Sharon. Je compatis, cet enfoiré doit t’en faire baver.

J’acquiesce machinalement en tournant de nouveau la tête vers le bar. Il m’en fait voir de toutes les couleurs en effet.

— Un soda à l’orange, commande à son tour Arielle.

Comme dans le dessin animé, elle possède une longue chevelure rousse. Elle est vraiment très jolie. Contrairement aux deux autres, son visage n’est pas du tout marqué. Elle donne l’impression de ne faire aucun excès dans la vie, sa peau est lisse, sans imperfections, une véritable poupée de porcelaine. Et inévitablement, je me demande comment cette jeune fille qui pourrait être mannequin s’est retrouvée dans le monde de la nuit et surtout du striptease.

— Qu’est-ce que tu as fait pour t’attirer les foudres de la mafia ? me demande Lisa.

Je ne peux pas m’empêcher de jeter un nouveau coup d’œil en direction de Roméo. Je ne sais pas ce que je peux révéler ou non et dans le doute, afin de ne pas l’énerver pour des broutilles, je décide de rester vague.

— Ils sont en conflit avec ma famille, expliqué-je.

— Les bâtards, ils se vengent sur toi, grogne Arielle.

C’est totalement vrai, mais je me garde bien d’acquiescer cette fois.

— Et vous ? leur demandé-je avec une curiosité réelle.

— J’ai toujours été dans ce milieu, me répond Lisa, ça rapporte bien plus que les jobs « corrects », dit-elle en mimant des guillemets. D’abord, c’était pour rembourser mes dettes de jeux, ensuite je suis restée. Ce travail

m’a permis d’élever mes deux gosses sans avoir à me saigner ou à mettre un terme à ma passion pour les casinos.

— Utilise les bons mots, c’est une addiction, comme moi avec la drogue, lui rétorque Sharon. Six ans que je suis ici, le temps que je paie ma dette initiale, j’en avais contracté une nouvelle, me dit-elle. La seule façon pour moi de partir, c’est d’arrêter la drogue et de rembourser ma dette. Sauf que j’ai besoin de me défoncer pour ne plus penser à ce que je fais ici et que j’ai besoin de ce taf pour m’acquitter de ma dette.

— Un cercle sans fin, commenté-je.

— Exactement.

— Et toi ? demandé-je à Arielle.

— Je rembourse la dette de ma mère, m’explique-t-elle en détournant le regard. Après une vilaine chute du toit, elle est devenue accro aux antidouleurs. Je ne savais même pas qu’elle les achetait dans la rue, je ne l’ai compris qu’au moment où…

Elle avale péniblement sa salive et jette un bref coup d’œil en direction du fond de la salle.

— Il est venu exiger le recouvrement, murmure-t-elle. Comme il nous était impossible de nous acquitter de la dette, il lui a proposé de vendre son corps, sinon elle devrait en payer de sa vie.

Mes lèvres s’entrouvrent de stupeur, de choc et de peur.

— Je lui ai proposé de rembourser à sa place.

— Pourquoi ?

— Je… Je suis responsable de son accident, avoue-t-elle en détournant une nouvelle fois le regard. J’ai lâché l’échelle pour répondre à un message en pensant qu’il lui restait encore des décorations de Noël à accrocher, mais ma mère a commencé à descendre du toit au même moment.

Je ne peux pas m’empêcher de placer une main devant ma bouche en imaginant l’horreur de la scène.

— Ça fait deux mois que je suis là, mais ils veulent me faire changer d’établissement, termine-t-elle son histoire.

— Elle va être surclassée, m’explique Lisa d’une voix enthousiaste. Elle plait tellement qu’elle entre directement au *Luxury*, le meilleur

établissement du genre à Chicago.

— Elle va quadrupler ses gains, ajoute Sharon.

Je ne manque pas sa grimace de jalousie.

— Tu peux facilement en rajouter encore, la contredit Lisa. Ce ne sont que les gros bonnets qui se rendent là-bas, les tarifs ne sont pas les mêmes. Une danse privée de dix minutes est au prix de la totale chez nous. Et je ne te parle même pas des liasses de billets qu'ils jettent en guise de pourboire. J'y ai passé six mois et ça m'a permis d'acheter un appartement.

— Il va peut-être t'y envoyer aussi, me dit Arielle sans risquer un coup d'œil en direction de Roméo cette fois.

— Je ne pense pas, nié-je.

— Tu es son jouet personnel, acquiesce Sharon. Je l'ai bien compris hier soir quand il m'a demandé de te donner des cours.

— Comment ça ? l'interrogé-je en fronçant les sourcils.

Mais elle ignore complètement ma phrase et continue sur sa lancée.

— L'enfoiré m'envoie bouler en début de soirée puis dès qu'il en a fini avec toi, il me demande de le rejoindre à l'appartement.

— Tu étais chez lui hier soir ? lui demandé-je.

— Ce n'est pas chez lui, nie-t-elle. Le lieu est beaucoup trop impersonnel. En plus, ils nous font toujours venir dans le même appartement. Non, d'après moi, c'est seulement un baisodrome qu'ils se partagent.

— Qui ça « ils » ?

— Dino, Gianni et Roméo, ils y étaient tous les trois hier et j'y étais avec quatre autres filles.

— Pardon ?!

— Ils adorent s'organiser ce genre de soirées et nous pouvons difficilement refuser puisqu'ils paient le triple. Avant il y avait également Léandro, mais il s'est rangé.

— Il a une femme à présent, acquiesce Lisa.

— Aucune photo du mariage n'a fuité, reprend Sharon, mais soudainement, il avait un anneau autour du doigt et ne réservait plus aucune fille. C'est une jolie blonde dont on ne sait rien du tout. Elle n'a été aperçue

que quelques fois au cours de ces deux dernières années, il la garde bien cachée, prisonnière de sa baraque…

— Ah oui ? Tu crois qu'elle n'a pas le droit de sortir ? s'enquière Arielle.

— C'est certain, lui répond Sharon. Ces types sont capables de tout, y compris d'acheter une femme aux enchères pour leur faire des gosses.

On ne parle pas beaucoup des autres mafias au sein de mon clan, du moins, j'ai entendu des discussions au sujet de leurs faits d'armes, mais jamais à propos de leurs vies privées. On ne se raconte pas ce genre de potins à leurs sujets, mais d'après moi, il s'agit plutôt d'un mariage arrangé que d'une vente aux enchères. Comme mon futur mariage avec Cipriano. Le principe est sensiblement le même puisque les deux parties retirent quelque chose de cet arrangement, mais c'est tout de même plus « acceptable » d'appeler ça un mariage plutôt qu'une vente.

— Qui sait quelles horreurs il lui fait subir, poursuit Sharon. Sûrement les mêmes qu'il te fait subir, complète-t-elle à mon intention. Il prend son pied en humiliant les autres, c'est un enfoiré.

Elle tourne la tête, certainement pour le fusiller du regard, puis reporte immédiatement son attention sur son verre.

— Le type affirme que mon cul n'est pas assez bien pour lui, mais ensuite il termine trois fois dedans. Connard.

Elle porte son verre jusqu'à ses lèvres d'une main tremblante à cause de sa colère et j'en fais de même pour masquer ma grimace.

— Ce n'est pas contre toi, lui répond Arielle. Il déteste toutes les prostituées parce que sa sœur en est une.

Je m'étouffe avec ma gorgée de coca.

— Et contrairement à nous, elle le faisait par choix, continue Arielle en me regardant droit dans les yeux. J'étais dans le même lycée qu'elle, une année au-dessus d'elle, il ne se passait pas un jour sans qu'une nouvelle rumeur se répande à son sujet. Et certaines étaient vraies.

— Comme quoi ? s'intéresse Sharon, me poussant presque de son chemin pour se rapprocher d'Arielle.

Je me sens mal à l'aise et fais inconsciemment un pas en arrière. J'ai l'impression de franchir une ligne rouge en parlant de sa sœur.

— Elle proposait à des types de les branler s’ils faisaient ses devoirs en échange.

Mes yeux s’élargissent.

— Oh, la salope ! commente Sharon d’une voix très enthousiasmée.

— On vient tout juste d’apprendre qu’elle ne s’arrêtait pas là, continue Arielle.

Je jette un coup d’œil en direction de Roméo, par prudence, et suis rassurée de constater qu’il est toujours absorbé par son téléphone. Ma raison m’ordonne de m’éloigner des commérages, mais l’autre part de moi désire rester pour tout entendre, tout savoir sur la sœur de mon tourmenteur afin, peut-être, de faire levier sur lui.

— Raconte, la presse Sharon.

— Selon les rumeurs, elle est accro au sexe, pour contenter ses pulsions et gagner du fric, elle est devenue prostituée, mais à son compte.

Ce discours détonne complètement avec celui que m’a tenu Roméo à propos du « bordel » clandestin et du fait que les filles étaient forcées à exercer ce métier. Pour je ne sais quelle raison, je suis plus tentée de croire la version du mafieux plutôt que les commérages des filles. Forcément, j’ai à nouveau envie de m’éloigner pour ne plus entendre ces rumeurs qui mettent à mal la réputation de sa sœur. S’il nous écoutait, je suis persuadée que c’est à moi qu’il le ferait payer.

— Vraiment ?!

— Son frère ignorait tout de ses activités jusqu’à peu, quand il l’a su, il a pété un plomb et lui a foutu une raclée, confirme Arielle. Elle a passé deux jours à l’hôpital puis il l’a envoyée se soigner en centre psychiatrique.

Je ne peux pas m’empêcher de jeter un coup d’œil en direction de Roméo, seulement cette fois, mon regard croise le sien et je me sens d’autant plus mal à l’aise.

— On s’y remet ? m’empressé-je de demander en détournant le regard.

Je repose mon verre vide sur le bar en même temps que Lisa.

— Allons-y, acquiesce-t-elle.

— Putain, tu parles d’une histoire, s’extasie Sharon avant de terminer son verre.

— Elle tourne depuis quelques jours, mais elle vient tout juste d'être confirmée par l'ami du cousin d'une amie qui bosse là-bas, continue Arielle.

— Les filles, murmure Brad.

Elles se figent à l'unisson et je n'ai pas besoin de tourner la tête pour deviner que Roméo s'est levé de son siège. Sharon jette un coup d'œil sur sa droite puis vire vivement la tête dans notre direction.

— On s'y remet, s'empresse-t-elle de nous dire.

— Carrément, acquiesce Arielle en posant son verre, le visage blême.

Je m'apprête à les suivre lorsque les poils de ma nuque se dressent, mon sixième sens m'alertant d'un danger. J'ai à peine le temps de regarder derrière moi qu'une main atterrit sur mon épaule et me force à effectuer un demi-tour.

Je me retrouve face à Roméo dont la mine et l'humeur semblent aussi sombres que ses vêtements. C'est souvent le cas, mais j'ai l'impression que ça l'est d'autant plus à ce moment-là que lorsque nous sommes en tête à tête.

— De quoi vous parliez ? me demande-t-il sans préambule d'une voix glaciale.

Comme je n'ai aucune envie de lui révéler que les filles critiquaient sa petite sœur, en sachant pertinemment que ça lui provoquerait un excès de rage, je préfère noyer le poisson. Et comme il aime par-dessus se moquer de moi, me gêner, m'humilier, la distraction parfaite s'impose à moi.

— De votre soirée de la veille... tous ensemble, terminé-je dans un murmure.

Je n'ai pas besoin de simuler un embarras, rien qu'en repensant aux paroles de Sharon, des rougeurs apparaissent sur mes joues.

Sans surprise, un rictus moqueur se forme sur ses lèvres tandis que son regard s'éclaircit et se met à briller d'amusement.

— Tu souhaiterais être invitée à la prochaine ?

— Non, dis-je sans attendre. Je préférerais ne même pas savoir que ces soirées existent.

— Ça s’appelle des orgies, m’explique-t-il d’une voix toujours autant amusée.

— Ravie d’enrichir mon vocabulaire, dis-je d’une voix totalement fausse avec un sourire tout aussi forcé.

— Tu sembles contrariée, *Topolina*, se moque-t-il encore. C’est le fait que je t’ai quittée pour les rejoindre qui t’énerve ?

— Le fait que tu me laisses seule ne me dérange pas, bien au contraire, affirmé-je en relevant le menton.

— Tu ne te dis pas que je les trouve bien plus intéressantes que toi ? appuie-t-il.

— Plus intéressantes dans le genre consentantes ? réponds-je du tac au tac.

Je regrette immédiatement ma phrase alors que d’un mouvement vif, il empoigne mon visage entre ses doigts, le regard fou.

Mes yeux se remplissent de quelques larmes de souffrance tant sa prise sur ma mâchoire est douloureuse. J’attrape son poignet et cherche à tirer dessus, en vain.

— Ne me parle plus jamais de consentement, siffle-t-il entre ses dents. Ce mot n’existe pas ici, entre nous, dans cette histoire, dans ton cas, semble-t-il préciser sa réflexion au fur et à mesure qu’elle lui vient. Ton corps m’appartient, j’en fais ce que je veux. C’est clair ?

J’acquiesce immédiatement. Non pas parce que j’approuve ses paroles, mais pour me défaire au plus vite de sa prise douloureuse et surtout, afin de ne pas le pousser plus loin. Malgré ma bravoure, j’ai quand même un excellent instinct de préservation, je parviens à sentir le moment où il est nécessaire de se taire et s’incliner pour survivre. Il semble déjà au bord du précipice et je ne veux pas découvrir ce qu’il me fera subir si je continue de le provoquer en public.

— Sharon, hèle-t-il la blonde en relâchant ma mâchoire.

Il me fusille toujours du regard, mais il ne parait pas être sur le point de m’étrangler. J’en déduis qu’il est en partie satisfait par ma soumission.

— Oui ? demande-t-elle d’une voix hésitante.

Lorsque je tourne la tête vers elle, je croise son regard apeuré.

— Elle désire être initiée au corps à corps, explique-t-il.

Je pivote vivement vers lui et rencontre son regard toujours aussi sombre. Mon obéissance n’a pas suffi à le calmer, il veut me punir en m’embarrassant.

— Montre-lui des mouvements sur moi, continue-t-il. Ensuite, elle les reproduira.

Mes lèvres s’entrouvrent tandis qu’un début de protestation se fraye un chemin jusqu’à ma bouche, mais alors que son regard se fait plus menaçant et me met au défi de le contredire devant tout le monde, je referme la bouche. Je suis fière et courageuse, pas stupide et suicidaire.

— D’accord, répond Sharon d’une voix mi-hésitante, mi-soulagée. Assieds-toi quelque part.

OceanofPDF.com

Chapitre 17



Leona

Il agrippe brusquement mon poignet et me tire littéralement à sa suite tandis qu'il se dirige vers la grande banquette. Il me pousse sans aucune délicatesse en direction d'une assise me forçant ainsi à m'y installer puis à son tour, il se plante à côté de moi. Trop près de moi. Je m'apprête à glisser plus loin sur la banquette quand il attrape ma cuisse, m'interdisant de bouger. Par réflexe, j'ai envie de dégager sa main, mais à son regard, je devine qu'il s'agirait d'une bataille perdue d'avance et qui me rapporterait beaucoup trop d'ennuis alors je n'en fais rien.

— Vas-y, indique-t-il à Sharon en me quittant du regard.

En tournant à mon tour la tête, je croise le regard curieux de Lisa et Arielle puis mon attention se pose sur la blonde tandis qu'elle ondule sensuellement son bassin tout en se rapprochant de nous.

Avec un sourire séducteur aux lèvres, elle plante ses mains sur les genoux de Roméo et d'un geste vif, écarte plus largement ses cuisses afin de s'y glisser. Puis, elle se retourne et recommence à remuer lentement ses hanches, cette fois, sous son nez et le mien par la même occasion.

Je suis clairement mal à l'aise. J'ai envie de détourner le regard de ces fesses bien moulées dans son short qui bougent en rythme avec ses hanches, mais je sais également que c'est exactement ce qu'attend Roméo. Il désire me gêner et je ne veux pas lui donner ce plaisir. Alors je masque ma gêne derrière un masque d'indifférence et regarde Sharon effectuer quelques pas de danse entre les cuisses de Roméo.

D'un coup, elle se retourne, s'accroupit devant lui et pose ses deux mains sur ses cuisses avant de se relever lentement en se collant à lui. Elle frotte littéralement sa poitrine contre son torse puis frôle presque ses lèvres

avec les siennes. À aucun moment, il ne bouge. Son visage ne montre aucune émotion ni aucune excitation d'ailleurs, il la regarde tout simplement faire son numéro, sans réagir.

Elle se tourne à nouveau et lui colle ses fesses sous le nez tandis qu'elle se penche en avant et tout doucement, elle plie les genoux jusqu'à frotter son derrière contre l'entrejambe de Roméo. Cette fois, je ne parviens pas à me retenir de détourner le regard. C'est beaucoup trop intime et inconvenant comme position.

À la façon dont ses doigts se resserrent autour de ma cuisse, je comprends son ordre et me reconcentre sur Sharon. Cette dernière se retourne, glisse l'une de ses cuisses entre les siennes puis s'assied à califourchon dessus tout en attrapant la nuque de Roméo. Tout doucement, elle avance son visage jusqu'au sien et mon cœur bat la chamade pendant que leurs lèvres se rapprochent peu à peu.

— C'est suffisant, l'arrête Roméo en reculant sa tête. À toi, me dit-il.

À ce moment-là seulement, il pose ses mains sur Sharon, sur ses hanches, pour l'éloigner de lui.

En première intention, j'ai envie de lui répondre que je ne suis pas le genre de femmes à danser de la sorte contre un homme, mais je ravale ma fierté et me lève. Il ne s'agit que d'une danse, je peux le faire. Il veut juste m'embarrasser, je ne lui donnerai pas satisfaction. Je ne lui laisserai pas gagner cette manche. Pas cette fois.

— Tu reprends tout depuis le début, m'ordonne-t-il.

Sa voix laisse entendre les mêmes notes de défi qui sont visibles dans son regard. Je suis beaucoup trop fière et mauvaise perdante pour lui octroyer cette victoire. Ainsi, alors qu'une musique langoureuse se fait entendre en arrière-plan, j'avance doucement vers lui en exagérant mon mouvement de hanches.

Je passe mes mains dans mes longs cheveux noirs et joue avec, tout en me rapprochant de Roméo.

Arrivée face à lui, je pose mes mains sur ses genoux et les écarte. Puis, je reproduis devant lui les pas de danse que j'ai précédemment appris puis je passe à la suite.

Concentrée dans ma tâche, ambitieuse de répéter à la perfection tous les gestes de Sharon, je m'accroupis à mon tour face à lui entre ses cuisses. Il passe lentement sa langue sur ses lèvres en me regardant droit dans les yeux.

Je remonte tout doucement en veillant à frôler son torse dans le processus. Son souffle est lourd sur mon visage alors que nos paires de lèvres passent très près l'une de l'autre.

Le défi a disparu de ses traits et a été remplacé par une passion intense. Ce n'est pas la première fois qu'un homme me désire, mais dans le cas présent, il y a quelque chose en plus dans son regard, son expression, quelque chose de plus primal, plus sauvage… C'est aussi envoutant qu'étouffant. Son regard brut et sauvage me donne le vertige et inconsciemment, je pose une main sur son épaule pour me stabiliser. Il attrape l'arrière de ma cuisse, comme si lui aussi avait besoin de se raccrocher à quelque chose.

— Continue, m'ordonne-t-il.

À la fois troublée par les réactions de mon corps et concentrée sur le numéro, je me retourne et déplace mes cheveux sur un côté afin de dégager ma nuque et m'octroyer un semblant de fraicheur. Puis je cambre le dos et plie lentement les genoux comme l'a fait Sharon avant moi. Sa main suit le mouvement et glisse sur le devant de ma cuisse avant de remonter doucement jusqu'à ma hanche qu'il serre fermement entre ses doigts lorsque je m'assois sur lui.

J'entends tout aussi bien son grognement animal que je le sens lorsque son torse vibre contre mon dos.

Son souffle est chaud contre ma nuque. Je le sens prendre une grande inspiration dans mon cou, humant mon odeur. Il mordille ensuite ma peau sensible à cet endroit, sans violence, juste assez pour me frémir de désir.

Je me relève brusquement en sentant son sexe durcir sous mes fesses et je me retourne, mi-choquée, mi-effrayée. Il ne me laisse pas l'occasion de choisir la fuite, il m'attrape par les hanches et me force à grimper sur lui. Pas sur sa cuisse comme Sharon, mais carrément à califourchon sur lui, mes genoux posés sur la banquette de part et d'autre de ses hanches.

— Termine le numéro, m’ordonne-t-il d’une voix aussi rauque qu’essoufflée.

Et parce que je vois son trouble comme un signe de victoire, je m’exécute. Je glisse une main à l’arrière de sa nuque et je rapproche tout doucement mon visage du sien.

J’ai la folle impression d’avoir le dessus sur lui en le voyant nettement retenir son souffle, le regard troublé, et c’est aussi euphorisant qu’excitant.

Le temps semble avoir été mis sur pause alors que nos regards sont plongés l’un dans l’autre, nos bouches à quelques millimètres l’une de l’autre. Je n’entends rien d’autre que mon cœur tambourinant contre ma cage thoracique et ne sens rien d’autre que le parfum aux notes citronnées de Roméo alors qu’une vive attraction semble nous attirer l’un vers l’autre.

Cette forme de désir est complètement inédite chez moi. Je me suis déjà sentie attirée par des hommes, je me suis imaginé tout un tas de scénarios impossibles avec eux. Dans un sens, j’ai fantasmé sur eux, je les ai désirés, mais c’était toujours avec de la retenue, de la pudeur, de la modération. Rien à voir avec ce que je ressens actuellement envers Roméo. Il n’y a aucune mesure, ce désir semble aussi ardent que bestial. Le feu qu’il a allumé en moi, qu’il alimente avec son regard brûlant, ne peut pas être contenu et menace de tout ravager sur son passage, mais cette chaleur, bien que suffocante et douloureuse, est incroyablement plaisante et savoureuse.

C’est ainsi que, prise à mon propre jeu, le regard plongé dans le sien, reflétant sans aucun doute la même passion, je caresse ses lèvres avec les miennes et ne recule pas quand il sort sa langue pour lécher ma lippe. Pire que ça, mes lèvres s’entrouvrent pour laisser passer un soupir et Roméo en profite pour y glisser sa langue tout en capturant mes lèvres.

Il prend littéralement possession de ma bouche, il dévore mes lèvres, les embrasse, les mordille, les lèche. Il conquiert le moindre recoin de ma cavité buccale avec sa langue et je le laisse faire, savourant également ce baiser bestial presque punitif, mais curieusement salvateur et apaisant.

— Tu es bien occupé à ce que je vois.

Je me fige au son de cette voix masculine totalement inconnue.

— Gianni, le salue Roméo en écartant ses lèvres des miennes. Installe-toi, je t’en prie.

— Je peux repasser plus tard.

— Non, répond-il sans me lâcher du regard pour autant. Je donnais seulement une leçon à notre invitée.

Ses mots combinés à son regard aussi moqueur que cruel me font reprendre mes esprits. Je relâche sa nuque et pousse avec force sur mes genoux pour me remettre debout. Je ne peux pas m'empêcher de toucher mes lèvres cuisantes, les yeux certainement ronds, je réalise soudainement ce qu'il vient de se passer. Il m'a embrassée. Il a pris mon premier baiser. Non, c'est pire que ça, j'ai participé à ce baiser, je le lui ai donné.

— Leona, je te présente Gianni Bellochi, le frère de Léandro, m'explique Roméo.

Mon regard paniqué atterrit sur le dernier membre du clan Bellochi que je n'avais pas encore rencontré. Je découvre un homme aux cheveux châtain clair et aux yeux très clairs qui affiche un sourire aussi narquois que celui de Roméo.

— Bienvenue à Chicago, me souhaite-t-il. Je vois que tu t'acclimates assez bien.

Il ne pouvait pas trouver pire insulte. Je pose une nouvelle fois ma main sur mes lèvres en songeant réellement au fait d'aller les frotter avec du savon désinfectant durant plusieurs heures voire plusieurs jours, mais ça n'effacera pas mon erreur… J'ai cédé à la luxure. Et pas avec n'importe qui ! Avec mon ravisseur. Je ne peux que prier pour que personne de ma famille ne l'apprenne.

— Leona m'expliquait qu'elle me préférait le plus loin possible d'elle, dit Roméo, une lueur malicieuse dans le regard.

— Ce n'est pas l'impression qu'elle donnait, commente Gianni en s'asseyant près de Roméo.

Son regard, également moqueur, me donne envie de disparaitre le plus rapidement possible.

— C'est également ce que je voulais lui démontrer, confirme Roméo.

Immédiatement, ma gêne se transforme en colère et je lui adresse un regard noir avant de tourner les talons et, le menton levé fièrement, je m'éloigne de lui. *Il paiera, j'en fais le serment.*



Roméo

J’observe la petite lionne à la crinière noire s’éloigner en direction des podiums d’une démarche qui se veut fière et assurée, mais ses poings serrés trahissent son énervement et me montrent qu’encore une fois, j’ai remporté une bataille. Un jour, peut-être, elle comprendra qu’elle n’est pas de taille à se mesurer à moi et cessera de me provoquer. En attendant, je profiterai de toutes les occasions pour l’embarrasser, heurter sa fierté et m’immiscer un peu plus loin dans sa tête et sous sa peau. Jusqu’au jour où le souvenir de cette histoire, *mon souvenir*, laissera une trace indélébile dans son âme.

Je souris intérieurement puis reporte mon attention sur mon ami, à qui j’ai demandé de me rejoindre au Whisper pour une brève réunion. Je croise immédiatement son regard gris bleuté et devine facilement, à son froncement de sourcils et sa mine concentrée, qu’il était en train de m’analyser. Il me fixe ensuite sans parler, en espérant que ce long silence m’amènera à tout lui confesser quant à ce baiser auquel il a assisté. Comme si je n’étais pas le roi en la matière.

— Pas avec moi, je t’ai enseigné cette technique, dis-je à mon premier et plus ancien ami.

Gianni n’en démord pas pour autant, il n’abandonne pas sa mine sérieuse tandis qu’il prend enfin la parole.

— Les Napolitains n’arrêtent pas d’appeler depuis ce matin, me révèle-t-il.

Comme il ne peut pas m’avoir avec des méthodes d’interrogatoire vieilles comme le monde, il opte pour un chemin détourné.

— Ils offrent deux millions contre sa libération.

Sans même prendre le temps d’y réfléchir, je secoue négativement la tête. Ce n’est pas une question d’argent, ça ne l’a jamais été et ne le sera jamais, qu’importe la somme qu’ils offriront, je refuserai systématiquement.

— Faites-leur une contreproposition, un truc impossible à réaliser… Exigez Détroit.

Son visage reste impassible en entendant ma demande folle, qu’ils s’empresseront de rejeter.

— Combien de temps tu comptes la garder ?

Un sourire fend mes lèvres.

— Aussi longtemps que possible, dis-je sans hésiter. Je commence tout juste à m'amuser avec elle.

— Il va falloir les tenir en haleine dans ce cas, commente-t-il de sa voix logique. S'ils perdent espoir de trouver un accord contre sa libération, ils pourraient couper court aux discussions.

— Je vais récupérer les enregistrements des caméras de surveillance du jour et les leur adresser, ça devrait faire monter leur niveau d'angoisse.

Je ne peux pas m'empêcher de passer lentement ma langue sur mes lèvres au souvenir de notre baiser. Je ne pensais pas, en achetant son dentifrice ce matin, découvrir son gout sur mes lèvres dans le courant de la journée, mais putain, en sentant ces notes de cassis, je ne peux que me féliciter de mon choix. Quand mon regard s'est posé sur ce tube de dentifrice au bouchon violet avec une grappe de cassis dessinée sur l'emballage, je l'ai pris comme si c'était une évidence. J'ai procédé de la même façon dans le choix de son gel douche. J'ai définitivement associé l'odeur et la saveur de ce fruit à Leona et ça me plait beaucoup d'avoir ce gout sur les lèvres.

— Je croyais que ton but c'était de la rendre folle en la torturant.

— Elle ne craint pas la violence, elle craint le déshonneur qui, dans son esprit, suivra le fait de s'abandonner. Je la pousse lentement à ôter elle-même sa carapace, à se délester de sa fierté et à se laisser aller, en usant de charme et de plaisir. Ce sera bien plus destructeur sur cette forte tête que d'abuser d'elle.

Mon ami reste songeur. Je sens qu'il est plus sceptique qu'enthousiasmé par ma stratégie pour terrasser la lionne.

— Léandro s'est essayé à un jeu similaire, il s'est perdu en chemin, commente-t-il.

— Sauf que dans le cas de Léandro, Giulana n'était pas une ennemie, rétorqué-je d'un ton sec.

— Tu ne la regardais pas comme une ennemie, mais comme une proie, me répond-il calmement.

Je secoue la tête, l’air de dire qu’il est aveugle et fou, puis je détourne le sujet, ce dernier commençant à m’agacer fortement.

— En parlant de proies, donne-moi les noms, exigé-je en désignant du menton les dossiers qu’il a posés sur la banquette.

Il me les tend et je les lis en diagonale. Cinq dossiers. Cinq noms. Cinq adresses. Cinq visites à rendre. Cela me demandera tout l’aprèm.

— Tu as déjà averti le dernier, m’explique-t-il lorsque j’arrive à ce dossier.

Un sourire se dessine spontanément sur mes lèvres. Ce sont mes cas préférés ceux-ci.

— Je vais lui dessiner une belle pieuvre, affirmé-je en reportant mon attention sur le dossier entre mes mains.

Gianni ne peut pas s’empêcher de me rendre mon rictus cruel, le regard à moitié fou, comme le mien.

Contrairement à d’autres mafias, la ‘Ndrangheta ne s’est jamais montrée bien discrète quant à ses activités criminelles. Nous aimons marquer nos victimes, revendiquer nos crimes, ça permet d’instaurer un certain climat de peur qui facilite grandement notre règne. C’est aussi ce qui permet aux flics, grassement payés et grandement menacés, de classer immédiatement l’affaire. Ainsi, nous ne sommes jamais inquiétés. Et comme tous les habitants savent que nos crimes sont toujours impunis, ça renforce leur peur de nous donc personne ne parle quand nous sommes impliqués. C’est un cercle sans fin que personne ne peut briser. Pas ici. Pas à Chicago. La mafia s’est construite sur ces terres, rien ne l’en délogera.

OceanofPDF.com

Chapitre 18



Leona

Comme tous les matins depuis mon enlèvement, il y a huit jours, j'ai une pensée pour mes proches. Je les imagine inquiets pour moi, angoissés et stressés à cause des négociations que les Calabrais font sciemment trainer.

Je songe à mon petit frère qui ne doit toujours pas comprendre pourquoi sa sœur a disparu du jour au lendemain. Je pense à mes parents qui doivent se ronger les ongles, la mine fermée, les yeux cernés en priant pour que mon calvaire se termine au plus vite et qu'on leur rende leur fille.

J'aimerais tant que nos esprits soient reliés d'une manière ou d'une autre et que je puisse les rassurer quant à mon état de santé. Je suis persuadée qu'ils s'imaginent le pire alors qu'ils ne devraient pas… Je ne me porte pas si mal. Disons que compte tenu de la réputation cruelle et violente des Calabrais, ça pourrait être pire.

Pour l'instant, Roméo s'amuse avec moi, avec mon esprit.

Il est parvenu à me faire apprécier mes entrainements quotidiens avec les filles du club. Cette activité à laquelle j'allais à reculons le premier jour est devenue mon moment préféré de la journée et pour cause, il s'agit de ma seule distraction. Le reste du temps, je reste enfermée dans ma chambre à attendre le retour de Roméo. S'il ne vient pas pour me laisser rejoindre les filles dans la grande salle, il passe pour remplir ma petite réserve de nourriture, composée principalement de biscuits, de chips et d'eau. *Je rêve de prendre un véritable repas.*

Assise sur mon lit, je relève brusquement la tête lorsque j'entends le bruit de la clé dans la serrure. C'est incroyable comme un son aussi simple auquel je ne prêtais aucune attention avant est devenu une obsession au cours de ces huit derniers jours. D'abord associé à de la peur, il éveille

désormais un sentiment d'impatience et de joie en moi parce que cela signifie que durant quelque temps, je ne serai plus seule.

Roméo passe la porte et la referme aussitôt, un large sourire aux lèvres et deux gobelets de café à la main que je regarde avec envie.

— Bonjour, *Topolina*, me dit-il gaiement. Contente de me voir ?

J'aimerais qu'il en soit autrement, mais oui, en effet, une part de moi est ravie d'avoir de la visite, même s'il s'agit de la sienne et il en est parfaitement conscient.

— J'ai une bonne nouvelle, m'annonce-t-il en s'avançant vers moi.

Il me tend un gobelet et je m'en saisis en lui accordant un faible remerciement.

— Les négociations ont commencé, continue-t-il.

Ma poitrine se remplit d'espoir et je lui prête une oreille plus qu'attentive.

— Figure-toi qu'ils refusent de nous donner Détroit pour te récupérer, m'explique-t-il en s'asseyant sur le lit.

Ma joie retombe comme un soufflé et emporte avec elle mon espoir de liberté.

— Je pensais que tu avais plus de valeur que ça à leurs yeux, me dit-il d'une voix faussement contrariée.

Je ne résiste pas à l'envie de lever les yeux au ciel. Je ne m'embarrasse plus de manières avec ce rustre. Ce connard. Laissons tomber les jolis mots également. Ce type est seulement un taré qui prend plaisir à me faire souffrir en me donnant de l'espoir puis en me le retirant aussi sec.

— Ils ne vous offriront pas de morceau de territoire en échange de ma libération, tu le sais très bien, dis-je d'une voix renfrognée.

Ils font exprès de demander des choses impossibles, ça me donne envie de rugir comme un animal en cage. Plutôt que de me laisser aller à cette pulsion primale, je me délecte d'une longue gorgée de café qui calme instantanément mes nerfs.

— Je crois juste qu'ils n'ont pas reçu assez d'encouragements et comme il est grand temps que tu nous rapportes enfin quelque chose, tu vas bosser ce soir et je filmerai.

Seules mon éducation et ma bienséance naturelle me préviennent de lui cracher mon café à la figure tandis que je m'étrangle avec ma gorgée.

Après avoir toussé plusieurs fois sous son regard amusé, je parviens de nouveau à respirer.

— Qu'est-ce que tu as dit ?

— Tu as très bien entendu, tu danseras sur le podium ce soir.

Mon naturel revenant au galop, j'ai immédiatement envie de refuser. De lui affirmer que ça n'arrivera pas, que je ne m'abaisserai pas à ça. Avant que je puisse protester, il me met au défi d'un simple regard de revenir sur mes paroles datant de quelques jours plus tôt.

Avec un sourire au coin des lèvres, il tend la main vers mon visage et caresse lentement ma joue.

— Rends-moi fier de toi, *Topolina*, me dit-il d'une voix amusée.

Sa moquerie fait mouche, mais au lieu de faire naitre une grande colère, voire un puissant sentiment de dégout envers moi-même, ça me donne des envies de rébellion. Une idée germe peu à peu dans mon esprit. Finalement, je crois que je vais suivre son conseil et le rendre fier. Si fier qu'il regrettera d'avoir sous-estimé son adversaire. Et je crois même que ce sera l'occasion de montrer à ma famille que je vais bien, que je me bats contre l'ennemi, que nous sommes plus forts que lui.

Incapable de masquer mon émotion tant ce regain de combativité est puissant, j'affiche dignement un sourire tout en soutenant son regard. D'un geste bref, à peine observable, je relève son défi.

Évidemment, Roméo, aussi attentif que perspicace, perçoit mon petit coup de menton et je savoure cette première victoire alors que son amusement s'efface et la bête réapparait. Comme à chaque fois, ma provocation ne lui plait pas.

— Que ce soit clair, Leona, dit-il d'une voix bien plus froide en attrapant mon visage entre ses doigts. J'épierai le moindre de tes mouvements. Tu fais un pas de travers, tu refuses de danser, tu demandes de l'aide à quelqu'un, tu essaies de t'enfuir… Tu me contraries d'une façon ou d'une autre, résume-t-il en se penchant vers moi, et je te ferai regretter amèrement ton geste.

Il termine sa menace à quelques millimètres de mon visage, mais malgré son souffle chaud, je ne retiens que sa voix glaciale et cette dernière combinée à la promesse de torture dans son regard me fait frissonner de peur. Malgré tout, je m'accroche à ma bravoure et tente de ne rien montrer.

— Je ne te contrarierai pas, affirmé-je sans lâcher son regard.

Au contraire.



Roméo

Je rejoins Gianni et Dino à notre table et dépose une bouteille de bourbon, commandée au bar, ainsi que trois verres devant eux. Je m'installe sur la banquette à la suite de Dino tandis que Gianni, assis de l'autre côté de son cousin, attrape la bouteille pour nous servir.

Ils sont tous les deux venus assister à la première représentation de Leona. Dino ne voulait pas rater ça tandis que Gianni avait surtout besoin de boire un verre.

— Il parait qu'il y a eu un sacré incendie au sud de la ville, plusieurs bâtiments ont été détruits par les flammes, commente Dino. On se serait cru dans un remake du grand incendie de Chicago, pas mal de rues étaient barrées, c'était la merde.

Son cousin repose la bouteille et saisit aussitôt son verre pour en prendre une longue gorgée. À sa mine fatiguée, on comprend qu'il a passé une interminable journée.

— Il n'y a désormais plus aucune trace du passage des Napolitains à Chicago, explique-t-il finalement en regardant le fond de son verre. Et les habitants de cette zone n'hésiteront pas à dénoncer nos ennemis s'ils essaient à nouveau de s'implanter là-bas.

Le cadet des frères Bellochi est responsable de la sécurité intérieure et extérieure, c'est son rôle de surveiller nos frontières et de s'assurer qu'elles ne comportent aucune faille. C'était donc à lui de résoudre ces problèmes au sud de la ville puisque non seulement les Napolitains ont réussi à entrer chez nous, mais ils s'y sont également installés. Tous nos ennemis ainsi que les habitants de cette partie de la ville avaient besoin d'une piqure de

rappel, elle a été sanglante et destructrice, mais nécessaire afin de rétablir notre autorité.

— La bonne nouvelle c'est que j'ai fini d'inventorier et estimer tout ce qu'on a récupéré dans leurs planques, il y en a pour dix millions de dollars en cash, armes, bijoux et drogues, nous annonce Dino.

Il porte son verre à ses lèvres étirées grandement et prend une gorgée de bourbon.

— Ils n'auraient pas dû parvenir à en amasser autant, rétorque Gianni.

Il termine son verre d'une seule gorgée avant de le faire claquer sur la table et reprendre la bouteille.

— J'en assume l'entière responsabilité, dit-il en débouchant une nouvelle fois la bouteille.

— Ne dis pas n'importe quoi, lui dis-je en saisissant mon verre. Juste à Chicago, on contrôle près de 600 km² de territoire et trois millions d'habitants, on ne peut pas être partout, c'était à nos indics de nous prévenir.

Nous ne sommes pas assez nombreux pour couvrir toute la surface d'une ville aussi grande et peuplée. C'est exactement pour ça qu'on se repose sur des informateurs grassement payés pour avoir des yeux et oreilles un peu partout. Mais apparemment, les Napolitains les rémunéraient encore mieux que nous. Ils sont tous morts à présent et ce grand incendie a servi à brûler les corps des traitres et dissuader les autres de nous la mettre à l'envers. *Toujours joindre l'utile à l'agréable.*

— J'avais la tête ailleurs, j'étais distrait. Avec tout le temps que ça a duré leurs conneries, j'aurais dû m'en rendre compte, nie-t-il en portant son verre à ses lèvres.

— Les Napolitains sont les seuls à blâmer, affirmé-je avant de boire une longue gorgée de bourbon.

Le liquide nappe ma gorge d'une délicieuse brûlure et me laisse un savoureux gout de vanille en bouche. Pour un établissement bas de gamme, le Whisper possède tout de même de très bonnes bouteilles.

— Où est notre Napolitaine préférée d'ailleurs ? me demande Dino, un sourire amusé aux lèvres.

— Elle ne devrait plus tarder à monter sur scène, réponds-je.

Je tourne la tête en direction de la porte de service, impatient de voir Leona sortir des coulisses, mais il n'y a toujours personne. J'ai difficilement résisté à l'envie d'aller la narguer dans sa loge, mais elle doit être suffisamment angoissée et embarrassée à l'idée de sa première, je ne pense pas avoir besoin d'en rajouter une couche. Je garde la surprise jusqu'au bout comme ça, j'ai hâte de voir ce qu'elle réserve à son public pour son premier show.

Je balaie mécaniquement la salle du regard, toutes les tables ne sont pas occupées, mais elle est tout de même bien remplie pour un soir de semaine.

— Je suis persuadé que ça va être un putain de show, s'enthousiasme Dino. Elle dansera en solo ou en duo ?

— En duo. Je ne sais pas avec qui, je ne me suis pas renseigné, précisé-je.

À vrai dire, je m'en fous complètement de qui sera sur le second podium, Leona aura toute mon attention. Ce qui me fait penser que je dois sortir mon téléphone de ma poche pour me préparer à la filmer.

Je viens tout juste d'attraper l'objet lorsque Dino pousse un long sifflement.

— Le combo parfait. Ça promet d'être plus qu'intéressant, s'exclame-t-il d'une voix chargée de désir.

Je tourne la tête et malgré la tignasse rouge étincelante d'Arielle, qui attirerait l'attention de n'importe qui, c'est sur son binôme que mes yeux se posent instantanément. En jupe et chemisier au décolleté plongeant, les cheveux flottant dans l'air, elle traverse la salle avec la mine fière et noble d'une reine fondant la foule de ses sujets.

Du sang afflux de manière brutale et douloureuse en direction de mon membre tandis que mon regard parcourt avec envie ses jambes vertigineuses puis continue jusqu'à ses hanches, dont le balancement, hypnotique, me maintient captif quelques secondes.

Quand elle grimpe sur le podium face à moi, mon regard se pose sur son visage. Tout particulièrement sur l'intense coloration rouge de ses lèvres qui met divinement en valeur sa sublime et délicieuse bouche et m'oblige à avaler péniblement mon surplus de salive.

Putain, elle est bonne. Très bandante. Irrésistible. Ensorcelante. Depuis ses talons hauts jusqu'à ses longs cheveux noirs parfaitement lisses et sans frisottis, tout est splendide.

Elle parait si sûre d'elle en prenant la pose sur le podium, un sourire aguicheur aux lèvres et un air de défi dans le regard qu'elle parvient à faire frétiller ma queue à distance.

Alors qu'elle se met à remuer doucement les hanches, je reprends peu à peu conscience de mon environnement et réalise qu'une musique lascive a débuté. Leona la suit en rythme sans se départir de son sourire et de sa mine assurée.

Je suis complètement hypnotisé par ses mouvements, incapable de détourner le regard ou penser à autre chose qu'à dévorer cette sublime créature devant moi. Ses gestes sont langoureux, maitrisés et ses jeux de regards avec sa partenaire sur le second podium semblent si naturels qu'on croirait qu'elles ont dansé ensemble des centaines de fois déjà.

Plus personne ne bouge ou ne parle, elles ont toute l'attention de leur public. Et je ressens un foutu agacement qui n'a pas lieu d'être.

Je termine mon verre d'une seule gorgée pour tenter de freiner cette montée soudaine de température dans mon corps tandis qu'un mélange de désir et de rage fait bouillir mon sang dans mes veines.

Je retiens mon souffle lorsque, en rythme avec la seconde danseuse, elle défait les boutons de son chemisier, laissant entrevoir un soutien-gorge de couleur rouge. Elle semble tout à fait sereine en le faisant. Si confiante. Pas du tout embarrassée. Qu'importe les épreuves que je placerai sur son chemin, elle les franchira avec le menton relevé, elle me le prouve encore une fois en laissant tomber son vêtement au sol sans montrer la moindre hésitation.

Alors qu'elle effectue de nouveaux pas de danse en tournant autour du podium afin de jouer avec tout le public, je serre fortement mes genoux pour résister à ce besoin de crever les yeux de tous les individus qui bavent de désir en la regardant.

Avec un sourire presque aguicheur aux lèvres, elle glisse ses doigts dans la ceinture de sa jupe et commence à la faire descendre doucement jusqu'à se retrouver en sous-vêtements sur la scène.

Sa peau satinée au grain parfait ressort d'autant plus grâce à cet ensemble de lingerie rouge. J'ai envie d'en embrasser chaque centimètre, de la marquer de mes lèvres, de mes dents, de mes doigts… j'ai envie de faire rougir sa peau laiteuse de toutes les façons possibles.

Elle se déchausse alors de ses talons et étend sa jambe devant elle avant de glisser lentement vers le sol jusqu'à réaliser un grand écart, démontrant toute l'étendue de sa souplesse, me faisant saliver d'envie.

— Putain, soupire d'extase Dino.

Du coin de l'œil, je le vois se redresser sur la banquette tandis que Gianni ne bouge pas d'un centimètre, le regard dirigé vers la scène, un intérêt visible sur son visage, mais bien moins passionné que celui de son cousin.

Elles continuent leur show, alternant entre des pas de danse et des poses suggestives, mais de manière toujours très élégante. On se croirait au spectacle d'un cabaret prestigieux plutôt qu'au cœur d'une salle de striptease, mais même si leur numéro détonne avec le lieu, elles captivent tout de même leur public.

Une part de moi a envie de l'enlever, la faire descendre de scène tandis que la seconde me rappelle que cela fait partie du règlement de sa dette. La contraindre à danser en sous-vêtements devant un public est une forme de torture que ce soit pour elle ou sa famille. Pourtant à cet instant, la seule personne pour qui cette expérience est pénible c'est moi.

Mentalement, je me jure que si elle va plus loin dans la provocation en retirant son soutien-gorge ou sa culotte, je la ferai descendre de scène… Je refuse que quelqu'un d'autre que moi découvre la beauté de son corps nu.

Heureusement pour moi, la playlist s'achève et le show se termine ainsi. Inconsciemment, je me détends, ma rage diminue tandis qu'elle remet ses talons et récupère ses habits sur le sol.

Puis, d'une démarche féline, elle se rapproche de notre table.

Mon souffle se coince quelque part dans ma gorge quand elle se penche vers moi. Elle pose une main sur ma cuisse pour se stabiliser, ma foutue jambe tressaille, électrisée par son contact, pendant qu'elle s'abaisse jusqu'à placer son visage à la même hauteur que le mien.

— Je t’ai rendu assez fier ? murmure-t-elle en me regardant droit dans les yeux.

Ma queue devenue dure comme un roc en entendant ce timbre aussi rauque que provocateur menace de creuser un trou dans mon jean. Je suis pendu à ses lèvres rouges tandis que sa langue les humecte lentement, les faisant ainsi briller et les rendant encore plus envoutantes. Irrésistibles. Je ne suis qu’un foutu pantin entre ses doigts, une marionnette dont elle peut faire ce qu’elle veut alors qu’elle frôle mes lèvres avec les siennes.

— Dommage que tu n’aies pas réussi à filmer, ça m’aurait plu de revoir cette vidéo, souffle-t-elle contre mes lèvres.

Cette fois, sa voix n’est plus aguicheuse, elle est moqueuse, je retrouve le même sentiment sur son visage tandis qu’elle se redresse.

Et juste comme ça, elle s’en va avec un sourire victorieux aux lèvres.

— Ça promet d’être encore plus amusant que je le croyais, décrète Dino d’une voix mi-excitée, mi-enjouée.

Elle a gagné cette bataille, je dois bien le reconnaitre, mais au lieu de m’énerver, curieusement, ça me donne envie de rire.

Cette femme n’a pas fini de m’impressionner. Elle me plait. Elle me plait beaucoup. J’ai besoin de la gouter, marquer son corps de mes doigts, de mes lèvres. À défaut de parvenir un jour à posséder cette lionne, je souhaite être le premier à la faire jouir afin de marquer son esprit à vie.

OceanofPDF.com

Chapitre 19



Leona

Alors que je viens tout juste de me glisser sous les draps, j’ai la surprise d’entendre le bruit de la clé dans la serrure. Je me redresse aussitôt tandis que Roméo se glisse dans la pièce.

— C’était un très joli numéro, *Topolina*, me félicite-t-il en s’adossant contre la porte close.

Je fronce les sourcils. Son sourire semble sincère, mais son regard brille de malice et place tous mes sens en alerte.

Il prépare quelque chose. J’en étais sûre.

Cela me paraissait déjà étrange qu’il ne vienne pas me trouver dans les loges pour me reprocher ma provocation. Puis le fait qu’il demande à quelqu’un d’autre de me raccompagner dans ma chambre parce qu’il devait s’absenter avait d’autant plus éveillé mes soupçons.

Désormais, j’en ai la confirmation, Roméo a déjà préparé sa petite vengeance, sa réponse à mon « défi », et je saurai très bientôt ce qu’il en est.

— Merci, dis-je d’une voix hésitante.

— Il n’y a qu’un petit truc qui m’a chiffonné, affirme-t-il en mimant une faible distance entre son pouce et son index.

Le coin de mes lèvres est animé par un tremblement. J’ignore quelle attitude adopter face à son ton léger, plaisantin, et pourtant combiné à une mine sérieuse et un regard toujours aussi malicieux. Je ne sais pas si je dois me montrer fière de ma minuscule provocation, en rire avec lui ou plutôt rester sur mes gardes alors que je renifle un danger proche.

— Qu’est-ce que c’est ? lui demandé-je finalement en voyant qu’il ne compte pas développer son affirmation.

— Viens avec moi, je vais te montrer, me répond-il en se détachant de la porte pour l'ouvrir à nouveau.

Je fronce les sourcils. Mon instinct me crie de ne surtout pas y aller, mais je sais pertinemment que je n'ai pas le choix. J'ignore quelles sont ses intentions à mon égard, mais dans tous les cas, il me forcera à le suivre. Il mènera à bien son plan, comme il l'a imaginé, qu'importe ce que je dirai, alors autant en finir au plus vite et découvrir ce qu'il trame.

Je repousse le drap et descends du lit. Je me dirige machinalement vers mes chaussures, mais Roméo m'arrête en enroulant une main autour de mon bras.

— Pas besoin de ça, affirme-t-il en me tirant vers le couloir des chambres.

— Pourquoi ? Où allons-nous ? lui demandé-je en foulant le sol du couloir.

Je croise le regard de Sharon alors qu'elle sort d'une chambre accompagnée d'un client.

— Tu verras, me répond Roméo.

Nous ne faisons que quelques pas avant qu'il s'immobilise devant la porte de la chambre numéro cinq. Il pose alors sa main sur la poignée et je fronce les sourcils tandis qu'il l'ouvre. *Pour quelle raison me fait-il changer de chambre ?*

Mes yeux balaient rapidement la pièce. Ce ne sont pas les murs tapissés en rouge et noir, le gigantesque lit ou l'immense armoire installée à côté de la salle d'eau qui retiennent mon attention, mais bien l'énorme croix, en forme de « X », à laquelle sont accrochées des attaches. Je n'ai pas besoin d'être expérimentée pour deviner quelle est l'utilisation de cet objet.

D'intenses sueurs froides me parcourent l'échine, j'oublie tout le reste, notre environnement, les témoins, tout. Je plante mes pieds dans le sol et essaie de lui échapper en y mettant le plus de force possible.

— Non, non, non, répété-je plusieurs fois en tentant d'arracher mon bras de sa prise. Je ne veux pas…

D'un geste vif, il me pousse à l'intérieur de la chambre. Il met tellement de force dans son impulsion que je trébuche et tombe à genoux sur la moquette épaisse de couleur noire. Mes yeux se posent encore une

fois sur la croix et je me relève dans un bond puis m'élance vers la porte, mais il a déjà eu le temps d'entrer et de la refermer derrière lui. Je freine brutalement pour ne pas lui rentrer dedans tandis qu'il glisse la clé de sa chambre dans sa poche de jean.

— Mets-toi à l'aise, *Topolina*, nous sommes là pour plusieurs heures, dit-il en retirant sa veste en cuir.

Malgré la douceur de la température ambiante, je me mets à frissonner. Mon pyjama, composé de la seule tenue que je possède, un short court et un débardeur, me semble tout à coup bien trop fin pour cette nuit d'été.

Calmement, il se dirige vers le lit pour y déposer sa veste.

— Jolie chambre, n'est-ce pas ? demande-t-il en faisant mine d'admirer notre décor.

Après avoir touché les draps noirs à l'aspect satiné sur le lit, il se déplace jusqu'à l'imposante armoire. Sa démarche, toujours aussi lente, est en totale inadéquation avec mon rythme cardiaque endiablé.

Il s'amuse de la situation, il prend son temps, il me fait languir, me laissant imaginer la suite, redouter le pire, craindre pour mon honneur, ma virginité. Je suis au bord du malaise à cause de mon angoisse alors que lui, serein, ouvre l'armoire pour en découvrir le contenu. Malgré les mètres qui me séparent du meuble, je vois nettement les fouets, cravaches, ceintures et autres accessoires sadomasochistes bien alignés sur les étagères, rangés par catégorie et par taille. Je me sens pâlir tandis que de grosses gouttes de sueur perlent dans mon cou.

— Cette pièce est très demandée. Beaucoup de clients paient pour se faire torturer par une des filles ici, commente-t-il en touchant des objets au hasard.

Inconsciemment, je fais plusieurs pas en arrière, cherchant à me coller dans le coin le plus opposé au sien.

— Crois-le ou non, ça n'est pas mon truc tout ça. J'aime commander les femmes que je baise, mais les fouetter ou les attacher ne me rend pas plus dur, affirme-t-il en refermant doucement les portes de l'armoire.

Je retiens mon souffle ainsi que mon soupir de soulagement lorsqu'il pivote pour me faire face.

— J'avais seulement besoin de ça. Installe-toi, m'invite-t-il.

Le souffle court, je suis la direction de son coup de menton et mes yeux s'élargissent en voyant à nouveau la croix. Je me mets à secouer vivement la tête et, dans un geste désespéré, je cours vers la porte. Je tire de manière hystérique sur la poignée, mais rien ne se passe. Du coin de l'œil, je le vois approcher et ma panique grimpe encore d'un cran tandis que je pousse un cri d'effroi et me mets à cogner de toutes mes forces contre la porte.

— Au secours, crié-je. Aidez…

Il plaque sa main sur ma bouche et étouffe mes cris.

— Tranquille, Leona, dit-il en riant. Je ne vais pas te torturer. Je ne te veux que du bien. Fais-moi confiance.

Je secoue machinalement la tête de gauche à droite. Je ne le crois pas. *Vraiment pas.* Je ne lui fais absolument pas confiance.

— Tout ira bien. Laisse-toi faire.

Je secoue bien plus vigoureusement la tête tout en recommençant à cogner contre la porte.

Évidemment, ça ne lui plait pas du tout, il m'attrape donc par le bras et m'éloigne de la porte.

Un réflexe insensé se déclenche, ma main se lève à toute vitesse dans l'intention de lui administrer une gifle, mais il parvient à l'éviter en reculant sa tête.

Le temps se met alors sur pause.

Ma lèvre se met à trembler de peur quand son regard devient meurtrier. Cela va bien au-delà de la rage. M'attendant à essuyer un coup, je ferme mécaniquement les yeux lorsqu'il lève la main vers mon visage. Un cri mêlant peur et surprise s'échappe de mes lèvres lorsqu'il enfonce ses doigts dans mes joues.

— Avec beaucoup d'entrainement, tu parviendras peut-être à atteindre ta cible un jour, grogne-t-il à un centimètre de mon visage, le regard féroce. En attendant, à moins d'être prête à m'affronter à la régulière et encaisser les coups que je te donnerai, ne recommence jamais cette merde.

Je me sens hocher positivement la tête. Il a parfaitement raison, c'était un geste complètement idiot de ma part. Je ne recommencerai pas.

Il desserre sa prise sur mes joues en me sentant rendre les armes.

— Finis de jouer, déclare-t-il en me poussant en direction de la croix. Tu as suffisamment testé ma patience. Déshabille-toi, ordonne-t-il.

Et à ce moment-là, alors que mon corps se raidit en entendant ce ton aussi froid qu'impérieux, je réalise qu'il ne m'avait pas encore montré toute l'ampleur de son autorité. Mon instinct de préservation prend le relai et tout mon être se plie au commandement pour ne pas le contrarier davantage et découvrir jusqu'où s'étend sa violence. Mes gestes sont mécaniques, je ne réfléchis pas à ce que je fais tandis que je retire mon débardeur révélant ainsi mes seins nus, puis j'enlève mon short et enfin, ma culotte.

Il n'affiche aucun signe de satisfaction, de désir ou autre, tandis que les bras ballants, je me tiens dévêtue face à lui, il semble seulement toujours contrarié.

— Recule jusqu'à la croix.

Son regard, intense, parait aussi tranchant que le ton impérieux qu'il utilise pour me commander, encore une fois, il ne laisse place à aucune rébellion. J'avale péniblement ma salive, mais fais ce qu'il me demande en reculant jusqu'à la croix contre laquelle j'appuie mon dos.

Cette fois, un demi-sourire satisfait apparait sur ses lèvres. D'une démarche féline, il s'approche de moi.

— Lève les bras.

Ma respiration déjà hasardeuse devient encore plus rapide tandis que je forme un « V » avec mes bras au-dessus de ma tête. Je fixe du regard sa pomme d'Adam pendant qu'il serre les bracelets autour de mes poignets. Les attaches, au tissu rembourré, ne me font pas mal, mais cette position est très inconfortable puisqu'elle tire beaucoup sur mes épaules.

— C'est bien, me félicite-t-il d'une voix cajoleuse en effleurant ma joue.

Mon regard plonge dans ses prunelles marron qui brillent désormais de plaisir. Je me trouve dans la position qu'il souhaitait. Il peut commencer sa punition.

— Tu es magnifique, *Topolina*, me murmure-t-il.

Ses doigts glissent dans mon cou, caressent ma peau puis continuent leur descente jusqu'à atteindre la vallée de mes seins. Mon souffle devient encore plus erratique tandis qu'il prend délicatement mes seins entre ses

mains. La partie consciente de mon cerveau tente d'ignorer la sensation, très agréable, de ses doigts sur cette partie intime de mon anatomie en se focalisant sur le visage de Roméo. Je remarque alors une faible bosse au niveau de l'arête de son nez ainsi qu'une toute petite cicatrice. J'en trouve une autre au niveau de son arcade sourcilière côté droit, cela a aussi créé un minuscule trou dans son sourcil… Je couine tandis qu'une vive douleur se fait ressentir au niveau de mes deux tétons et je devine facilement qu'il les a pincés.

— Ça pourrait être si plaisant si tu arrêtais de te battre contre moi, me murmure-t-il en faisant rouler ses pouces sur mes pointes. Tu ne fais que repousser l'inévitable, *Topolina.* Je veux que tu t'abandonnes à moi et te faire crier de plaisir, j'y arriverai avant que tu t'en ailles, me promet-il, le regard déterminé.

On dirait le dernier souhait d'un condamné. Il ne reculera devant rien pour l'exaucer.

Je ferme brièvement les yeux alors que ma panique monte en flèche. Ses mots m'effraient plus que de raison. Leur double peine me terrifie. Perdre ma virginité serait déjà terrible, mais y prendre du plaisir serait le coup de grâce, le déshonneur ultime pour moi, pour ma famille.

— Écarte les jambes, m'ordonne-t-il en réadoptant son ton impérieux.

Je ne le laisserai pas gagner. Il ne me brisera pas. Il ne m'enlèvera jamais ma fierté. J'affronterai toutes ses épreuves avec courage. Si tel est le sort qu'il me réserve, j'y ferai face dignement.

Je relève le menton, plonge mon regard dans le sien et écarte les jambes.

— Finissons-en, décrété-je d'une voix forte.

Contre toute attente, il émet un faible rire tout en secouant négativement la tête.

— Oh, Leona, dit-il de sa voix si profonde, nous deux, ce n'est pas terminé, ça ne le sera jamais. Je compte marquer ton esprit à vie.

Il s'accroupit devant moi et je baisse le menton afin de suivre sa descente.

— Tu ne pourras pas regarder un homme sans penser à moi.

Mon cœur manque un battement quand son visage se retrouve presque à la même hauteur que la partie la plus intime de mon anatomie. Je me sens presque soulagée lorsqu'il s'en écarte pour attacher un bracelet autour de ma cheville.

— Tu compareras tous tes futurs baisers à celui que je t'ai donné, énonce-t-il.

Silencieusement, je fixe du regard ses boucles brunes, décoiffées, rebelles, emmêlées, pendant qu'il termine de me restreindre.

— Et quand un homme te retirera ta culotte, dit-il en se replaçant dans sa position initiale, face à mon entrejambe. Tu te souviendras de moi, niché entre tes cuisses.

Il se penche pour humer mon sexe. Je tente de lui échapper, mais à cause des liens, je ne peux rien faire.

— Toute expérience après la tienne ne pourra être que meilleure et finira par effacer ton souvenir déplaisant, lutté-je verbalement.

— Mon souvenir peut être très plaisant. Ça ne dépend que de toi, contre-t-il d'une voix logique.

Son visage est toujours trop près de mon intimité pour me permettre de penser clairement ou seulement respirer normalement.

Mon cœur est sur le point d'imploser alors qu'il coupe mon sexe avec sa large paume.

— Il te suffit de me céder le pouvoir, de me laisser faire…

Il pose ses doigts au niveau de mon pubis et attrape une petite touffe de poils pubiens que je prends soin de tailler régulièrement.

— De me faire confiance, continue-t-il d'une voix beaucoup trop calme compte tenu de la situation. Et surtout...

Il glisse sa seconde main à l'arrière de son dos et mon regard est soudainement attiré par la surface réfléchissante d'une lame de couteau très fine. Je me mets à paniquer et dans un geste désespéré, je tente une nouvelle fois de bouger mes bras et mes jambes, mais bien que mon corps remue dans tous les sens, je ne parviens pas à me sortir de cette panade.

— De ne plus bouger.

Je m’immobilise instantanément lorsqu’il rapproche son couteau de mon sexe. Il passe sa lame sur mes poils et les coupe d’un coup net et précis.

— Et il est question de prendre cette décision maintenant si tu ne veux pas te retrouver mutilée, décrète-t-il en tirant sur une nouvelle touffe.

Les yeux exorbités, en me demandant encore si la scène est bien réelle, je le vois trancher de nouveaux poils près de la racine, frôlant ma peau et me donnant autant envie de rester immobile que de lui hurler dessus à cause de son inconscience.

— Tu n’es pas sérieux, dis-je en proie à l’incrédulité.

— Totalement sérieux, nie-t-il en prenant une nouvelle touffe et en rapprochant sa lame. Je trouve les poils très désagréables à cet endroit, et comme je compte bien me glisser entre ces lèvres…

Je bouge. C’est plus fort que moi, effrayée par ses paroles crues, je tente de m’échapper sur un côté, mes hanches tournent et je couine de douleur alors que sa lame entaille ma peau au niveau de l’aine.

— Je t’ai dit de ne pas bouger, me rappelle-t-il en éloignant son couteau.

Une remarque cinglante reste coincée dans ma gorge alors qu’il se penche et pose ses lèvres au niveau de la coupure et aspire mon sang. Mes yeux sont à deux doigts de sortir de leurs orbites quand je sens sa langue parcourir la fine entaille de long en large, caressant ma peau et me provoquant de drôles de picotements.

Je me mords la lèvre et fixe le plafond quand d’intenses frissons sillonnent tout mon corps. Je ne savais pas ma peau aussi sensible à cet endroit.

— Tu ne bougeras plus ? me demande-t-il, sa tâche terminée.

Je sens son souffle sur mon intimité et devine la menace cachée derrière ce changement de position. Sans y réfléchir à deux fois, je hoche négativement la tête. Je ne veux pas qu’il me coupe ailleurs et… y appose ses lèvres.

— Gentille fille, me félicite-t-il en déposant un baiser sur ma peau au niveau de l’aine. Je vais chercher un rasoir.

Mes yeux trouvent immédiatement les siens alors qu’il se relève.

— Tu ne vas pas le faire au couteau ?

On peut aisément entendre dans ma voix tout le soulagement que ce constat me provoque.

— Non, répond-il en rangeant la lame dans son dos. Ce serait trop long. C'était juste pour jouer avec tes nerfs, termine-t-il avec un clin d'œil.

Je suis à deux doigts de l'insulter et le frapper, mais me ravise en me souvenant que je ne suis clairement pas dans la bonne position, ni pour l'un ni pour l'autre. Je reste donc silencieuse et le regarde se diriger vers la salle d'eau.

— Oh, j'allais oublier, dit-il en se retournant subitement.

À l'instant où je le vois dégainer son téléphone portable, je tourne la tête et tente de cacher mon visage derrière mes cheveux.

— Comme tu m'as empêché de leur envoyer une vidéo, affirme-t-il en laissant sa phrase en suspens.

Voici le véritable but de toute cette mascarade, il revient au plan initial, capturer des images embarrassantes de moi et les transmettre à ma famille. Ces photos sont bien plus destructrices que la vidéo de mon show et je regrette immédiatement mon coup d'éclat.

— Ne fais pas ça, couiné-je en tirant sur les attaches. Ne leur envoie pas.

Je tourne la tête vers lui et le découvre le sourire aux lèvres, l'appareil toujours levé devant lui, il continue de prendre des photos. Il capture ainsi ma mine embarrassée et peinée.

— Pourquoi tu fais ça ? Ces photos ne t'aideront pas à obtenir ce que tu veux, mon oncle ne…

— Au contraire, c'est en leur envoyant des preuves de ce que tu endures à cause d'eux que j'obtiendrai ce que je désire, me répond-il comme si c'était une évidence en rangeant son téléphone dans sa poche.

— Mais elles ne sont même pas vraies, c'est une mise en scène…

— Tu préférerais que le supplice soit réel ? me demande-t-il d'une voix amusée en désignant l'armoire du menton.

Sans attendre ma réponse, il tourne les talons et se dirige vers la salle d'eau. J'entends le bruissement d'un sac en papier puis de l'eau couler dans

l’évier. Enfin, Roméo revient vers moi, un petit saladier rempli d’eau dans une main, un rasoir et un flacon de mousse à raser dans l’autre ainsi qu’une serviette posée sur son épaule.

Il s’agenouille à nouveau et abandonne le tout à mes pieds.

— N’envoie pas les photos, tenté-je encore. Mes parents n’ont pas besoin de me voir ainsi.

— Tu ne parles jamais de ton fiancé, affirme-t-il en déposant une noisette de mousse dans sa paume.

Mon cerveau se met momentanément sur pause alors qu’il badigeonne mon intimité de mousse. Ce n’est pas comme s’il la caressait, mais il la touche quand même et c’est suffisamment indécent pour me mettre mal à l’aise.

— Tu plaides toujours en faveur de tes parents, mais jamais tu n’évoques la souffrance de ton fiancé, continue-t-il naturellement de me parler tout en rasant une première bande de poils.

La scène me parait si surréelle que j’ai du mal à croire qu’il s’agit bien de mon sexe qu’il est en train de raser.

— Tu ne te demandes pas ce qu’il éprouve en imaginant sa future femme entre les mains des Calabrais ? me demande-t-il, après avoir plongé le rasoir dans l’eau. La haine qu’il doit ressentir en imaginant un autre homme prendre ta virginité alors qu’il devait espérer ce moment depuis des années.

Tandis qu’il s’attaque à une autre bande de poils pubiens, les paroles de Cipriano me reviennent en mémoire. Effectivement, il doit être très énervé, mais contrairement à ce que pense Roméo, je ressens davantage une satisfaction malsaine plutôt que de la peine. Je déteste Cipriano, mais ça, tout le monde l’ignore, mis à part Carlotta.

— Je ne le connais pas assez pour m’inquiéter pour lui, dis-je plutôt que d’avouer que je me fiche pas mal de ses sentiments.

— Vous vous côtoyez régulièrement pourtant selon la presse, répond-il en nettoyant son instrument.

Je ne suis pas surprise d’entendre ça, il a précédemment confessé avoir réalisé de nombreuses recherches à mon sujet, pour mieux me briser selon ses dires.

— Nous nous saluons et bavardons un peu durant les événements sociaux auxquels nos familles participent, c'est ce qui est attendu de la part de fiancés, mais ça ne signifie pas que nous sommes proches.

Bien au contraire, j'ai envie d'ajouter. Nous sauvons juste les apparences. Comme tout le monde dans ce milieu.

Mon corps se tend lorsque je sens ses doigts écarter mes lèvres intimes afin de les raser à leur tour.

— Le prince qui a acheté ta main n'est pas aussi charmant que tu l'espérais, *Topolina* ? se moque-t-il en continuant sa tâche, ignorant totalement ma gêne.

Je grince des dents.

— Est-ce qu'on peut discuter d'autre chose ?

— Tu trouves que c'est trop irrespectueux de parler de lui alors que je suis en train de caresser ta chatte ?

Mes yeux s'élargissent quand ses doigts dévient de leur position et touchent intentionnellement mon clitoris. Il me faut changer de sujet, le distraire et ne surtout pas l'encourager à continuer ses caresses.

— Si nous discutions de toi plutôt. C'est une passion chez toi de raser les femmes ?

Il m'adresse un large sourire avant de replacer ses doigts correctement pour reprendre sa tâche.

— Tu es ma première, *Topolina*. En général, celles que je baise ont la chatte bien entretenue puisque c'est leur outil de travail.

Mes sourcils se soulèvent d'étonnement.

— Tu ne couches qu'avec des prostituées ?

Il acquiesce sans montrer le moindre signe d'embarras.

— C'est bien moins énergivore que de draguer des femmes dans un bar. Je les appelle quand j'en ai envie, elles viennent de suite, elles se soumettent sans rechigner, elles ne sont pas timides, sucent mieux que les autres et acceptent la sodomie sans faire leur mijaurée.

Je grimace sans pouvoir me retenir.

— Si j'avais plus de temps, je t'initierais, affirme-t-il en glissant le rasoir entre mes fesses.

J’avance spontanément mon bassin pour m’éloigner de l’objet, les yeux ronds, les joues écarlates, je secoue vivement la tête en répétant plusieurs fois mon refus d’une voix chevrotante.

— Ne bouge pas, me rappelle-t-il. Je ne crois pas que tu aimerais sentir ma langue à cet endroit. Pas encore en tout cas.

Nouvelle grimace. Bien plus intense. Je suis obligée de détourner le regard tellement je suis embarrassée. Roméo laisse échapper un faible rire, aussi amusé que moqueur, mais je ne m’en formalise pas.

À partir de là, je reste parfaitement immobile et silencieuse.

Une fois sa tâche accomplie, il passe la serviette entre mes plis pour m’essuyer puis il écarte encore une fois mes lèvres pour inspecter son travail. Son toucher ne me parait plus aussi étrange qu’au départ, mais j’ai tout de même hâte qu’il termine et qu’il retire enfin ses doigts de mon intimité.

— C’est parfait, se félicite-t-il.

Je jette un coup d’œil dans sa direction alors qu’il caresse mes lèvres de manière plus appuyée, frottant à chaque fois la pulpe de son doigt contre mon clitoris et m’envoyant une faible décharge électrique à chaque fois.

— Détache-moi, lui demandé-je d’une voix rauque. J’ai mal aux épaules, Roméo.

Ce n’est qu’une excuse afin de dévier son attention ailleurs, l’obliger à se relever, à écarter ses mains de mon corps qui, à force de caresses, commence à s’échauffer. Et ça me terrifie parce que je suis parfaitement consciente du fait que tôt ou tard, Roméo sentira les preuves de mon excitation sur ses doigts s’il persiste à caresser mes lèvres intimes. J’ai besoin d’éloigner cette source de tentation que représente son toucher rugueux, mais clairement agréable.

Je m’attendais à devoir poursuivre mon argumentaire afin de le convaincre, mais Roméo me surprend en tendant aussitôt la main en direction de ma cheville pour la détacher.

Après avoir caressé une dernière fois mes lèvres, s’attardant longuement sur mon clitoris et me forçant à me mordre la lèvre pour retenir mon gémissement, il tend sa seconde main et détache mon autre cheville.

Je referme aussitôt les cuisses, en partie soulagée et en partie frustrée.

Roméo n’ayant pas terminé de me détacher, je ne peux pas m’éloigner alors qu’il pose ses lèvres sur ma peau, au niveau de ma hanche, et remonte doucement jusqu’à ma poitrine tout en parsemant ma peau de baisers. Tout mon corps se couvre de frissons. Sa barbe frotte contre ma peau, elle l’irrite, mais ça me provoque plus de plaisir que de contrariété.

Mes lèvres s’entrouvrent alors que les siennes embrassent avec une grande douceur mon sein, qui me parait incroyablement lourd à cet instant et requiert une attention qu’il n’avait encore jamais réclamée. Roméo semble comprendre mon corps mieux que moi puisqu’il aspire ma pointe entre ses lèvres et automatiquement, mes yeux se ferment alors que mon corps se met à trembler de plaisir. Un soupir, long et lourd, s’échappe de ma bouche.

Ma raison m’ordonne de l’arrêter, mais mon corps n’est pas de cet avis et pendant qu’un combat éclate entre eux, Roméo continue ses caresses.

Ses doigts se posent doucement sur mon intimité alors que ses lèvres poursuivent leur remontée jusqu’à mon cou. D’un mouvement habile, il tourne autour de mon clitoris, le cherche, le découvre, et, tout en embrassant la peau fine de mon cou, Roméo commence à faire tourner ses doigts autour de mon point sensible. Ma protestation se perd au fond de ma gorge alors qu’un gémissement grimpe bien plus vite vers ma bouche et s’échappe de mes lèvres entrouvertes.

Roméo se place alors face à moi, le regard voilé par le désir, une mine triomphale, fière, mais aussi possessive sur le visage. Il se rapproche de mes lèvres et à leur tour, il les embrasse délicatement. Je ne réponds pas à son baiser alors que ses doigts continuent de tourner autour de mon clitoris et me procurent beaucoup trop de plaisir. Un plaisir supposément interdit, que je ne dois pas lui donner. La raison semble gagner son combat contre la luxure alors qu’une petite voix criarde, absolument désagréable, me répète que je devrais avoir honte de moi.

— Arrête, lui demandé-je à bout de souffle contre ses lèvres.

— Je veux ma récompense, Leona, refuse-t-il. Je veux être le premier à te faire jouir.

Je secoue négativement la tête bien que tout mon corps soit en accord avec sa demande.

— Je ne peux pas…

— Bien sûr que si, me coupe-t-il. Laisse-toi aller, *Topolina*.

Il attrape ma lippe entre ses dents et la mordille gentiment.

De sa main libre, il caresse mes côtes puis remonte jusqu'à mon bras et continue jusqu'à mon poignet.

— Personne ne le saura et tu feras de moi un homme comblé, continue-t-il.

Je sens ses doigts s'activer autour de l'attache.

— Accorde-moi ce plaisir, insiste-t-il en me regardant droit dans les yeux.

Mon bras retombe le long de mon corps alors que mon regard se perd dans le sien qui est si intense, si déterminé, si possessif qu'il parvient à me faire frissonner de plaisir et provoque une nouvelle vague d'excitation dans mon vagin.

— Je désire seulement te donner ton premier orgasme, Leona. Être le premier à te faire perdre pied. Marquer ton esprit. Je ne toucherai pas à ton innocence, je te le promets.

Une plainte s'échappe de mes lèvres pour marquer tout le trouble que me provoque son affirmation. Je ne parviens plus à penser clairement, mes idées sont embrouillées, confuses. Je ne sais plus ce que je dois faire ou ne pas faire. Ce qui est bien, mal, plaisant, déplaisant, déshonorant.

— Personne ne le saura, répète-t-il en devinant clairement mon combat intérieur. Ça restera à jamais entre toi et moi, *Topolina*.

Il frôle mes lèvres avec les siennes.

— Ce moment n'appartient qu'à nous, murmure-t-il.

Je ne sais pas si mon plaisir a un effet anesthésiant sur mon cerveau ou si Roméo parvient tout simplement à trouver les mots justes pour me convaincre, mais je me sens rendre les armes. Je me sens céder à la tentation, la luxure.

Ainsi, alors qu'il libère mon second poignet de son entrave, je ne le repousse pas. Au contraire, lorsqu'il pose doucement ses lèvres contre les miennes tout en reprenant ses caresses sur mon clitoris, je me sens répondre au baiser.

Un éclair de fierté et de grande satisfaction illumine brièvement son regard quand il saisit mon acceptation.

— Dis-le, *Topolina*, murmure-t-il. Tu veux que je te donne un orgasme ?

— Oui, soufflé-je.

Ma voix est à peine audible, si éraillée tant ma gorge est sèche, mais je suis certaine qu'il m'a entendue alors qu'il appuie plus fermement ses doigts contre mon clitoris et accélère très nettement le rythme de ses rotations.

Libérée de l'interdit que je m'étais moi-même imposé, je profite pleinement de sa caresse qui m'apporte aussitôt un grand plaisir.

Il capture à nouveau mes lèvres, de manière bien plus fougueuse, et j'enroule spontanément un bras autour de son cou afin de garder l'équilibre alors que Roméo me fait perdre pied.

Sans lâcher mes lèvres ni mon regard, il me conduit jusqu'à l'orgasme et absorbe mon long gémissement pendant que mon corps tremble intensément sous ses doigts.

Avec un sourire victorieux aux lèvres, il se détache des miennes afin de me permettre de reprendre mon souffle et de me remettre de cet orgasme beaucoup trop intense, car longtemps retenu.

La petite voix aigüe, très insupportable, est de retour dans mon esprit et me fait savoir que ce comportement est inacceptable, que je devrais avoir honte d'avoir succombé à la luxure aux mains de mon tourmenteur. Et je finis par la croire.

Malgré l'immense contentement offert par ma jouissance, je ressens également une pointe de gêne à l'idée de m'être abandonnée à lui de la sorte et c'est en regardant mes pieds, honteuse, que je me rhabille et retourne dans ma chambre.

OceanofPDF.com

Chapitre 20



Leona

Après avoir succombé à la tentation, je me devais de prendre une grande décision. Si je souhaite préserver mon âme, il me faut m'éloigner au plus vite de Roméo.

Ainsi, j'ai cogité durant plusieurs jours et plusieurs nuits et j'ai décidé de prendre le risque de demander à Sharon de l'aide afin qu'elle adresse une lettre à mes proches. Elle a grandement besoin d'argent et a une dent contre Roméo. C'est une aubaine, une opportunité à ne pas manquer.

Je me dois de tenter ma chance, non seulement pour mon propre bien, mais aussi pour celui de ma famille. Roméo les manipule, les négociations ne sont qu'une façade, il veut seulement les torturer en leur envoyant des photos compromettantes de moi pour qu'ils se sentent mal. Il se fiche de l'argent, son seul désir c'est de venger sa sœur en faisant payer mon oncle à travers moi. Et cette information, je suis persuadée que mes proches l'ignorent. Roméo leur cache sciemment certains éléments de l'histoire afin de mieux les torturer, les manipuler. Il truque le jeu et ce n'est pas juste. Je suis certaine que si mon oncle avait tous les éléments en main, il pourrait prendre le contrôle de la partie et parvenir à me sortir de cet endroit. Le plus tôt serait le mieux.

Peut-être que je suis trop aveuglée par mon besoin de liberté, mais plus les jours passent et plus la situation m'est insupportable. Peut-être que c'est une idée complètement stupide, mais comme personne ne me vient en aide et que les négociations ne mèneront à rien, je me dois d'essayer.

De ce fait, je profite d'une pause à l'entrainement pour aborder Sharon alors qu'elle est en train de faire quelques étirements.

— Je peux te parler ? lui demandé-je prudemment.

— Bien sûr, dit-elle spontanément en se redressant. Dis-moi.

— Je…

Je me tords faussement les mains d'un air gêné puis je jette un coup d'œil en direction du fond de la salle où se trouve comme tous les jours Roméo sur son téléphone. Sharon suit bien évidemment mon regard et comme je l'imaginais, elle se raconte elle-même la suite.

— Il t'en fait baver, c'est ça ? me demande-t-elle, la mine compatissante.

Je baisse les yeux en me mordant la lèvre dans un jeu d'actrice parfait.

— C'est un putain de connard, affirme-t-elle rageusement. Je vous ai vus dans le couloir la dernière fois…

Je me retiens difficilement de sourire, je comptais beaucoup sur ce point pour m'aider à la convaincre.

— Je t'ai entendue crier, continue-t-elle à voix basse, mais je ne pouvais rien faire, Leona…

— Je sais, la coupé-je pour l'apaiser. Nous ne sommes pas de taille face à lui.

Je jette un coup d'œil dans sa direction pour m'assurer qu'il ne soupçonne rien, mais son attention est focalisée sur son téléphone donc je poursuis.

— Je ne peux plus supporter tout ça, dis-je d'une voix chevrotante.

— Je sais, ma belle. Je me doute de ce qu'il te fait endurer, me répond-elle en plissant les yeux comme si elle allait pleurer. Je suis tellement désolée, si je le pouvais, je t'aiderais.

Le coin de mes lèvres se met à tressaillir, mais je me mords l'intérieur de la joue pour m'empêcher de sourire.

— Est-ce que tu peux me rendre un service ? lui demandé-je d'une voix toujours tremblante avec un regard de chien battu.

Elle regarde brièvement en direction de Roméo, soudainement très mal à l'aise.

— Leona… Je…

— Je veux juste envoyer une lettre à ma famille, me précipité-je de dire.

Je ne lui demande pas d'affronter Roméo, mais simplement d'expédier un courrier, un message complètement intraçable. J'aimerais qu'elle comprenne que le risque est moindre et qu'elle accepte ainsi de m'aider. Et surtout, j'espère qu'elle ne va pas moucharder.

— Mes parents sont fortunés, ils sauront se montrer reconnaissants des nouvelles que tu leur apportes, lui murmuré-je, la mine conspiratrice. Ils veulent juste récupérer leur fille. À n'importe quel prix, insisté-je.

Je la tiens. Je le vois dans son regard. J'ai toute son attention. Mon offre est alléchante et lui permettrait de résoudre tous ses problèmes financiers et peut-être même d'arrêter la prostitution et la drogue par la même occasion.

— Une lettre, répète-t-elle.

J'acquiesce.

— Du papier, un stylo et une enveloppe, c'est tout ce qu'il me faut.

— Et que je l'envoie, murmure-t-elle.

— Et que tu l'expédies, acquiescé-je à nouveau.

Elle jette un nouveau coup d'œil en direction de Roméo et je ne peux pas m'empêcher d'en faire de même. Mon rythme cardiaque accélère et ma grimace est à deux doigts de me trahir lorsque je croise le regard de Roméo. *Il faut faire vite.*

— Réfléchis-y. Ils te donneront ce que tu veux en échange, insisté-je en guise de conclusion.

Elle acquiesce simplement de la tête puis se penche à nouveau en avant pour faire mine d'étirer sa jambe. Un coup d'œil en direction de Roméo et les poils de ma nuque se dressent en le voyant s'approcher de nous. Sharon le remarque également et elle s'empresse de tourner les talons pour faire mine d'aller commander un rafraichissement au bar.

Il faut que je trouve une diversion. Vite. *Très vite.*

— De quoi vous parliez ? s'élève une voix grave dans mon dos.

J'essaie de me ressaisir, de retrouver mon sang-froid, de calmer les battements frénétiques de mon cœur en prenant une grande inspiration par le nez puis tranquillement, je me retourne pour lui faire face.

— De danse, dis-je spontanément. Comme Arielle s’en va bientôt, je lui ai proposé de danser en binôme avec moi.

Le mensonge passe si aisément mes lèvres que je suis à deux doigts de m’applaudir pour ma rapidité d’esprit.

— Tu es très investie dans ton travail, dit-il d’une voix amusée. Te serais-tu découvert une vocation ?

Roméo ne venant pas tous les soirs au club de striptease, je n’ai effectué que deux représentations, mais à chaque fois, le public a beaucoup aimé. Je ne dirais pas que l’effeuillage me plait énormément, mais c’est moins désagréable que ce que je m’étais imaginé. Je ne vois que le côté artistique et finalement, ça me rappelle un peu l’époque où j’étais cheerleader.

— Je n’irais pas jusque-là, nié-je, mais notre numéro plait et je me dois de le faire perdurer pour satisfaire la clientèle grandissante de l’établissement.

— Une vraie businesswoman, dit-il plus sérieusement, sa voix comportant presque des notes d’admiration.

— C’est mon métier, lui rappelé-je.

— Tu t’occupes seulement de la boutique de canapés de ton père, la gestion d’un petit commerce n’a rien à voir avec celle d’un tel établissement, affirme-t-il d’un ton moqueur en désignant la salle autour de nous.

— Qu’est-ce que tu en sais ? lui demandé-je en croisant les bras sur ma poitrine, piquée par sa réflexion.

— Mon père possède plusieurs magasins d’antiquités, je sais ce que c’est, affirme-t-il à nouveau.

— Tu travailles avec lui ? lui demandé-je en baissant les bras, la curiosité bien audible dans ma voix.

J’ai toujours aimé les meubles anciens. Le fait qu’ils aient une histoire, un vécu, leur confère un charme supplémentaire de mon point de vue.

— J’aime que tu me voies comme un surhomme, *Topolina*, mais non, je n’exerce qu’un seul métier qui me tient déjà bien occupé, du moins quand je ne dois pas te surveiller.

— En me rendant ma liberté, tu recouvrirais la tienne, réponds-je sur le même ton.

— Bien essayé, dit-il gaiement. Mais je préfère ne dormir que quelques heures par nuit et continuer de m'amuser avec toi.

Un sourire franc étire ses lèvres et il est si communicatif que je me sens sourire en retour, également amusée par notre échange.

— Comme tu voudras, mais ce sont des heures de sommeil perdues que tu ne récupèreras jamais.

— Ça en vaut la peine, me répond-il d'une voix plus grave.

Soudainement, je ne sais plus si nous parlons toujours de la même chose.

Son regard intense me fait oublier momentanément notre environnement. Ma respiration devient plus lourde tandis qu'une drôle de chaleur se répand dans ma poitrine. J'ouvre la bouche, persuadée que je dois répliquer quelque chose sans savoir quoi. J'ai même oublié de quoi nous discutions à vrai dire. Comme aucune parole ne me vient, mais que mes lèvres s'assèchent, je passe ma langue dessus. Roméo quitte mes prunelles pour suivre du regard le mouvement de mon organe charnu puis ses yeux plongent à nouveau dans les miens.

J'avale difficilement ma salive tandis que mon corps s'échauffe de manière anormale sans le moindre stimulus.

— Roméo, s'immisce une voix masculine.

La bulle éclate et nous tournons tous les deux la tête en direction de Romano.

— Un colis a été déposé pour toi à l'entrée, continue-t-il.

— Amène-le ici, lui répond Roméo. Je m'en occupe.

Sa mine est devenue bien plus sombre tout à coup et je comprends qu'il est passé en mode professionnel. J'ai l'impression de le revoir au premier jour, lorsqu'il est venu collecter une dette.

— Tu ne danseras pas ce soir, m'annonce-t-il en m'accordant un regard en coin. J'ai un truc à faire, je ne pourrai pas venir.

— D'accord.

La bête est en surface et ne demande qu'à attaquer, je le sens, et je ne suis pas assez folle pour me faire remarquer à cet instant.

— Qu'est-ce que je fais là, putain ? s'écrie une nouvelle voix masculine.

Mes yeux s'élargissent lorsque Romano revient dans la salle en trainant un homme par le col de son tee-shirt. Le visage de l'inconnu se décompose en voyant Roméo.

— Je peux tout expliquer, se met-il à bégayer.

Il tente de freiner la progression de Romano, mais le videur, bien plus musclé que lui, parvient tout de même à le placer face au collecteur.

Je m'éloigne spontanément de quelques pas lorsque le type se retrouve entre Roméo et moi.

— Je t'écoute, lui dit-il en croisant ses bras sur son torse, faisant ressortir tous ses muscles, déjà bien mis en valeur par son tee-shirt moulant noir.

Trois mots. Il n'a prononcé que trois mots, mais il est tout de même parvenu à me faire trembler de peur alors que je n'étais même pas la destinataire de ces mots. Quoi que ce type ait fait, il vaut mieux pour lui que son explication soit solide. Entre son visage fermé, sa voix aussi froide et tranchante qu'un iceberg et la tension dans ses muscles, tout indique que le collecteur est prêt à frapper.

— J'allais rendre l'argent, débute l'homme, je le jure, je… j'avais du retard dans mon loyer et… alors j'ai pris un peu dans la caisse, mais je comptais tout remettre au moment de ma paie.

— Tu loues tout un immeuble ? demande sérieusement Roméo.

— Hein ? s'étonne le type.

J'avale péniblement ma salive. Mon rythme cardiaque accélère, ma respiration se saccade, j'ai l'impression d'être plus paniquée et terrifiée que l'homme. Ne sent-il pas le danger venir ? Ne voit-il pas que sous son calme apparent, il est prêt à lui sauter à la gorge ?

— Ou alors tu vis dans un hôtel de luxe, propose Roméo.

— Je… Non, répond l'inconnu en secouant la tête. Je ne comprends pas… Je…

D’un geste vif, Roméo attrape sa gorge. Je fais un pas en arrière, également surprise et ébranlée par cette attaque éclair.

— 100 000 dollars, énonce Roméo, les dents serrées.

L’homme s’accroche aux mains de Roméo sans réussir à lui faire lâcher prise alors que le collecteur à la force Herculéenne le soulève par la gorge comme s’il ne pesait rien.

— Tu as volé 100 000 dollars dans les caisses.

Le présumé voleur gémit en réponse, incapable de parler tandis que son agresseur est en train de lui broyer la gorge.

Une part de moi ressent le besoin d’intervenir, de crier au monstre de cesser cette agression, mais la peur est une émotion paralysante qui nous rend également très individuels et réveille un instinct ancré en nous, celui de sauver sa peau.

— Tu dois désormais payer pour ce que tu as fait, affirme Roméo.

D’un geste rapide et vif, il plaque l’homme au sol. Un genou plié au sol, une main serrant toujours sa gorge, Roméo glisse sa seconde main à l’arrière de son jean et je me mets à secouer inconsciemment la tête.

Je ne veux pas voir ça.

Mes yeux sont deux grosses soucoupes et même si tous mes instincts me hurlent de détourner le regard, je n’y parviens pas. Une curiosité malsaine me pousse à découvrir la suite.

Les yeux piquants, j’observe Roméo placer un genou sur la cage thoracique de l’homme pour le tenir en place puis il se penche vers son front et plante sa lame dedans. Un puissant haut-le-cœur fait trembler tout mon cœur alors que l’individu hurle sa douleur et qu’un long filet de sang coule sur sa tempe. De profil, je le vois seulement enfoncer sa lame dans son crâne, le poignet souple, la mine concentrée, comme s’il était en train de dessiner avec un crayon. Le corps de l’homme remue dans tous les sens, mais ni ses gestes brusques ni ses cris ne gênent Roméo dans sa tâche.

Puis, une fois satisfait, il essuie sa lame dans le tee-shirt de sa proie et range son couteau dans son holster, relâchant ainsi le visage de l’individu. Dans un état presque inconscient à cause de la douleur, il ne parvient pas à tenir sa tête. Elle penche alors sur le côté et je découvre avec horreur une pieuvre gravée sur son front qui dégouline de sang. Un nouveau haut-le-

cœur, bien plus puissant que le précédent, me contraint à placer ma main devant ma bouche.

Je ne parviens toujours pas à me cacher les yeux alors que Roméo saisit à nouveau l'individu par la gorge.

— Personne ne vole la 'Ndrangheta, affirme le collecteur en broyant la trachée de sa victime.

Le visage de l'homme devient aussi rouge qu'une tomate. Ses jambes s'agitent, il pousse sur ses pieds avec ses dernières forces pour tenter de s'extraire de la prise de Roméo, sans succès, et après un dernier spasme, il devient complètement immobile.

Une importante bouffée d'angoisse se répand dans mon être et me coupe littéralement le souffle. Je ressens une douleur fulgurante dans la poitrine quand mon cœur se met à taper férocement contre ma cage thoracique. J'essaie de l'apaiser en appuyant fermement dessus, mais rien n'y fait.

Je vais faire une crise cardiaque. Ni mon corps ni mon esprit ne peuvent supporter une telle vision d'horreur. Juste après avoir assisté à mon premier meurtre, je vais également mourir.

Mon instinct de survie prend le relai et je recule de plusieurs pas pour m'éloigner de la source de mon angoisse et tenter de retrouver le souffle qu'il m'a volé. Mais à force de reculer, l'arrière de mes genoux finit par percuter une des tables qui entourent les podiums et je tombe à la renverse, m'étalant de tout mon long sur la table avant de glisser vers le sol face contre terre.

Paniquée à l'idée d'avoir attiré l'attention du fou, je tourne la tête vers lui et le découvre à nouveau debout, son regard dirigé vers moi. Sans y réfléchir à deux fois, je me relève, sans aucune grâce, et recommence à m'éloigner quand, à l'inverse, lui fait un pas vers moi.

Il n'accorde aucun dernier regard à sa victime tandis qu'il l'enjambe pour se diriger vers moi, d'un pas rapide. *Trop hâtif.* Un cri hystérique franchit mes lèvres. Je me retourne et me mets à courir en direction de la sortie.

— Leona, reste ici, crie-t-il.

Mais je suis déjà partie.

OceanofPDF.com

Chapitre 21



Leona

De longues jambes et des années de sport me permettent d’atteindre la porte à une vitesse folle. Je me jette dessus, appuie sur la barre avec tout mon corps et pousse en même temps sur la porte jusqu’à ce qu’elle me laisse un interstice suffisant pour sortir.

Je reprends immédiatement ma course sans m’inquiéter du fait d’être complètement aveuglée par le soleil. J’entends ses pas lourds résonner sur le sol derrière moi, mais ne me risque pas à jeter un coup d’œil. Mon attention est focalisée sur le bout de la ruelle, les passants que je vois circuler, le bruit du trafic, ma porte de secours est là-bas.

J’y crois, bon sang.

Je n’ai effectué que quelques longues foulées lorsqu’un bras encercle soudainement ma taille et qu’un corps percute le mien. Je perds l’équilibre sous la force de cet impact et vois le sol se rapprocher dangereusement de mon visage. Au dernier moment, mon centre de gravité est contrebalancé et c’est finalement le ciel que je regarde tandis que mon dos s’écrase contre une surface dure m’arrachant un hoquet de surprise.

Le bruit sourd de notre chute résonne encore dans la ruelle déserte lorsque je me mets à me débattre.

— Lâche-moi, lui ordonné-je en me tortillant au-dessus de lui.

— Jamais, me grogne-t-il à l’oreille.

J’agite mes jambes et mes pieds et suis certaine de toucher plusieurs fois ses tibias avant qu’il se lasse et nous fasse basculer dans une autre position. Je me retrouve sur le dos, les bras levés au-dessus de ma tête, entravés au niveau des poignets par l’une de ses mains, tandis qu’il s’installe tranquillement entre mes cuisses.

— Calme-toi, m’intime-t-il à deux centimètres de mon visage. C’est terminé.

Rien n’est terminé. Tant que je serai ici, avec lui, mon cauchemar ne sera pas fini.

— Tu es un monstre, crié-je en le fusillant du regard.

— Je ne m’en suis jamais caché, grogne-t-il. Si tu ne souhaites pas finir comme lui, tu ferais mieux de te calmer.

— Va au diable !

Dans un stupide effort de renverser la balance, j’enroule mes jambes autour de sa taille et donne une impulsion sur mes hanches pour tenter de nous faire basculer. Mais rien ne se passe comme prévu. Non seulement je n’arrive pas à repousser mon agresseur, mais son regard noir se charge désormais de désir me rappelant la connotation très sexuelle de cette position. Je desserre immédiatement ma prise sur ses hanches, mais de sa main libre, Roméo attrape une de mes cuisses et la maintient en place tandis que d’un coup sec, il appuie son bassin contre le mien. Mes yeux s’élargissent en sentant une forme dure contre mon intimité.

— Ton petit numéro est en train de sérieusement m’exciter, Leona. Continue de me provoquer et tu perdras ta virginité sur le sol d’une ruelle dégueulasse.

Instantanément, j’arrête de me débattre, mais je lui jette quand même un regard glacial. Je n’ai jamais eu autant envie de cracher à la figure de quelqu’un de toute ma vie et une voix lointaine m’encourage à le faire tandis que la voix de la raison me rappelle sa menace.

— Dommage, murmure-t-il en rapprochant ses lèvres des miennes, dans un tel état de rage et avec toute l’adrénaline qui coule dans nos veines, ça aurait été sensationnel et inoubliable.

Je tourne immédiatement la tête lorsqu’il pose ses lèvres sur les miennes.

— N’essaie plus jamais de t’enfuir, m’assène-t-il d’une voix bien plus froide et menaçante.

Il me relâche enfin et se redresse. J’ignore sa main tendue et me relève toute seule.

— Tu t’attendais à quoi ? le questionné-je alors que la raison de ma fuite me revient en mémoire. J’étais obligée de me sauver. Tu as vu ce que tu as fait là-dedans ? lui demandé-je en désignant la porte du club. Tu… C’était…

Je pointe plusieurs fois mon doigt dans sa direction en cherchant le bon qualificatif, mais je ne trouve aucun mot assez fort pour décrire la scène traumatisante à laquelle je viens d’assister.

Imperturbable, Roméo époussète son jean, son tee-shirt puis ses boots comme si de rien n’était. Son comportement m’arrache un cri d’indignation.

— Ce n’était pas nécessaire. Toute cette cruauté n’était pas nécessaire, dis-je avec de grands gestes. Pourquoi ? Pourquoi tu fais ça ? Comme ça ? C’était horrible et brutal et... Tu n’es qu’un barbare !

— Les gens ne comprennent que la violence, m’explique-t-il le plus simplement du monde.

— Mais il était déjà condamné, m’écrié-je. Pourquoi le torturer s’il est de toute façon condamné à mourir ? Il n’en a tiré aucune leçon puisqu’il est mort !

— Ce n’est pas pour lui, mais pour les autres. Tous ceux qui m’ont vu faire aujourd’hui en parleront autour d’eux et ainsi de suite. C’est par le bouche-à-oreille qu’on fait circuler la peur et qu’on bénéficie d’un pouvoir sans limites. Il n’y a que ce langage qu’ils comprennent.

— C’est également le seul que tu parles, rétorqué-je sèchement.

— Parce que c’est celui qu’on m’a appris.

Un ange passe.

Nous nous regardons droit dans les yeux, sans un bruit, mais avec suffisamment d’émotions dans le regard pour nous comprendre.

Dans un milieu comme le nôtre, il est courant que les garçons soient éduqués en usant de violence dans le but, soi-disant, de les endurcir et les préparer à leur vie à venir. Et maintenant que j’y réfléchis, je suppose que c’est d’autant plus vrai pour ceux qui se destinent à devenir des collecteurs. Aucun être humain ne peut posséder une nature aussi violente, il a forcément été façonné.

— Ton père ? lui demandé-je faiblement.

Il secoue négativement la tête.

— Mon père est un agneau, pas un loup. Il ne fait même pas partie de la ‘Ndrangheta, il y est juste affilié par son business. Comme Gianni et Léandro, j’ai été initié par leur père, notre ancien Capo. Selon lui, plus vite on commençait, plus tôt nous devenions des hommes.

Je ne peux pas m’empêcher de secouer la tête. Ce n’est pas comme ça que j’ai été élevée, ce n’est pas de cette manière que mes parents éduquent Ercole. Mon frère a le temps de grandir, de devenir adulte, de mener des affaires, légales et illégales, de vivre dangereusement. Il vaut mieux qu’il profite de son enfance, de son insouciance aussi longtemps que possible, parce qu’une fois qu’il aura été confronté à la violence, ce sera impossible de revenir en arrière.

Comme Roméo.

En le faisant grandir trop vite, en lui arrachant brutalement son innocence, le père de Gianni et Léandro a créé ce monstre sans pitié capable de tuer quelqu’un en lui broyant la gorge.

J’ai presque envie de m’excuser pour lui, pour son enfance horrible et pour tout ce qu’il a enduré dans sa vie, mais je me retiens. Il s’agit de mon kidnappeur, de mon tourmenteur et d’un meurtrier, il ne mérite nullement ma compassion.

Alors je fais ce que je sais faire de mieux, je relève le menton et j’affiche un air suffisant.

— Un passé trouble ne peut pas tout excuser.

— Non, mais maintenant tu sais exactement qui je suis et de quoi je suis capable quand on me trahit, conclut-il en glissant ses mains dans ses poches de jean. Garde ça en tête, ça pourra toujours servir.

Il pense me mettre au pli comme tous les autres de cette manière sauf que dans mon cas, j’ai le sentiment de risquer bien pire en le côtoyant trop longtemps qu’en le trahissant. Ainsi, je n’arrive pas à renoncer à mon plan malgré la menace qu’il vient de faire peser sur moi.

— On rentre, m’ordonne-t-il plus sèchement. Tout de suite.

Le front haut, le menton relevé, le regard froid et déterminé, je passe à côté de lui dans l’intention de rejoindre le club quand soudainement, je reçois une énorme tape sur les fesses. Un cri d’indignation franchit mes

lèvres tandis que je me retourne, le regard désormais meurtrier et la mine scandalisée.

— Ne fais pas la fière, Leona, grogne-t-il avant que je puisse parler. La seule chose qui me retient de m'occuper de toi immédiatement c'est le manque de temps. J'ai des affaires plus urgentes à régler pour l'instant, mais ta petite évasion ne restera pas impunie. C'est clair ?

Je me sens devenir livide et j'avale péniblement ma salive alors qu'il me jette un regard extrêmement froid. Un frisson de peur me parcourt l'échine en me demandant ce qu'il va encore inventer pour me torturer l'esprit.

J'acquiesce de la tête afin de lui donner satisfaction et ne pas envenimer les choses. Je ne suis toujours pas en position de force pour me le permettre.

— Bien. Maintenant, avance.



Roméo

Installé sur un canapé, je regarde d'un œil distrait des commentateurs débattre des derniers résultats sportifs des équipes de Chicago sur l'écran géant de la salle de jeux des Bellochi.

Mis à part Giulana et Aurora qui sont déjà couchées, nous sommes au complet.

Comme souvent, il n'y a que Gianni qui suit réellement l'émission, assis au bout du divan, les coudes posés sur les genoux, il regarde avec intérêt un résumé des derniers matchs de basketball. Dino, allongé dans l'angle opposé du canapé panoramique en forme d'U, est focalisé sur son téléphone. Léandro, assis à égale distance entre son cousin et moi, les pieds posés sur la table basse, une tablette dans les mains, tente de se mettre à jour dans la lecture des comptes-rendus d'activité. C'est un travail sans fin, très barbant, mais dont il ne peut pas se défaire. C'est primordial que le Capo soit au courant de tout ce qu'il se passe au sein de son organisation, surtout en ce qui concerne nos autres territoires.

J'ai hésité avant de les rejoindre ce soir, la journée a été particulièrement longue, éprouvante et pleine de mauvaises nouvelles.

J’avais juste envie de rentrer chez moi afin de m’enfiler une bouteille de whisky, me noyer dans l’alcool pour mieux refaire surface ensuite, mais comme toujours quand ça ne va pas fort, j’ai pris la direction du manoir de manière totalement inconsciente.

Léandro, Gianni et Dino ne sont pas seulement des frères à mes yeux, ce sont également mes bouées de sauvetage, ceux qui me maintiennent la tête hors de l’eau. Notre amitié solide, infrangible, est ce qui nous a permis et nous permet encore aujourd’hui de ne pas sombrer. On s’entraide depuis toujours, on se relève les uns les autres, on se soigne les uns les autres, on se protège les uns les autres et nous serions prêts à mourir pour sauver les autres. Nous sommes bien plus que des amis, bien plus qu’une famille, bien plus que des frères d’armes. C’est indescriptible, inexplicable, mais le simple fait d’être avec eux produit un effet salutaire sur mon moral et mon humeur noire.

— Il parait que tu as fait un carnage au Whisper, commente soudainement Dino.

Je ne lui adresse qu’un bref coup d’œil.

— Il le méritait, dis-je tout bonnement sans préciser que j’avais besoin de passer mes nerfs sur quelqu’un également. Comment tu le sais ?

— J’ai mes sources, me répond-il énigmatiquement. Il parait aussi que la petite souris en a profité pour se barrer.

Sa phrase retient forcément l’attention de tout le monde. Je sens trois paires d’yeux aux auras bien différentes sur moi. Un bref tour de salle me confirme mes doutes, si Dino est amusé par la situation, ce n’est pas le cas de ses cousins.

— La scène l’a secouée donc elle s’est enfuie, mais je l’ai rattrapée, expliqué-je. Elle est de nouveau enfermée.

Elle ne cherchait pas vraiment à s’évader, elle voulait seulement s’éloigner de moi, c’est le prédateur qu’elle fuyait, pas l’endroit.

— Sans elle, pas d’échange et pas de vengeance, me rappelle Gianni d’un ton un peu sec.

J’en suis parfaitement conscient, c’est moi qui ai élaboré ce plan.

— Elle ne m’échappera pas, lui assuré-je avant de prendre une longue gorgée de bière.

Il me faut vraiment quelque chose de plus fort.

— Les Napolitains n'ont pas apprécié tes derniers clichés, déclare Léandro d'une voix neutre en déposant sa tablette sur le canapé.

— Je m'en doute.

— Je vais devoir commencer à leur faire des propositions plus sensées si je ne veux pas qu'ils se lassent.

— Ils pourraient décider d'attaquer, s'immisce Dino.

— Ils sont moins nombreux et ils se doutent que nous les attendons de pied ferme, rétorque Léandro.

— Je ne te parle pas d'une attaque de front, mais d'un assaut plus furtif à l'endroit où se trouve Leona, lui dit Dino.

— Ils n'ont aucun moyen de savoir où elle est, rétorqué-je.

— Ils n'attaqueront pas, répète Léandro. À leur place, je chercherais plutôt à enlever quelqu'un qui a autant d'importance que Leona afin de procéder à un échange.

— Giulana est la seule cible envisageable, répond Dino.

— Ils ne s'y risqueront pas, lui affirme Gianni. Trop dangereux. Ils savent qu'ils peuvent dire adieu à tous les membres de leur famille en commettant un tel acte.

L'aura extrêmement sombre qui entoure Léandro à cet instant confirme les conclusions de Gianni. Quiconque s'en prendra à sa femme condamnera toute sa famille à mourir et Léandro torturera le responsable jusqu'à ce qu'il devienne complètement fou à cause de la douleur.

— Pour l'instant, nous détenons l'avantage, reprend Léandro, ils ne peuvent rien faire d'autre qu'attendre nos appels.

Ils subissent cette guerre, leur sentiment d'impuissance rajoute du poids à leur culpabilité et à leur honte. À l'heure actuelle, ils doivent suffoquer.

— Et comme ils ne savent pas ce que nous voulons, ils ne peuvent pas préparer les négociations, surenchérit Gianni.

Et nous pouvons les faire trainer en longueur.

— C'est surtout que si ce fils de pute apprend que c'est après lui qu'on en a, il va se sauver à l'autre bout du monde, ajouté-je.

C’est pour ça qu’on taira jusqu’au bout le véritable motif de notre vengeance.

— Je vais leur demander un autre territoire, moins important que Détroit, ainsi que de l’argent, ça les occupera quelques jours, propose Léandro.

J’acquiesce machinalement tout en prenant une nouvelle gorgée de bière.

— Cette stratégie a ses limites, intervient Gianni, la voix de la raison. Combien de temps veux-tu la garder captive encore ?

— Pas longtemps, dis-je sans hésiter.

Du coin de l’œil, je vois Dino se redresser hâtivement.

— Ne me dis pas que tu l’as baisée, s’exclame-t-il.

— Non, je ne l’ai pas baisée, l’arrêté-je de suite. J’ai un contretemps qui change toute la donne, dis-je d’une voix plus faible.

Je termine ma bouteille de bière d’une seule gorgée et la pose sur la table basse.

— Les médecins estiment que l’état de ma mère s’est encore bien dégradé, selon eux, elle devra bientôt être hospitalisée afin de bénéficier d’une surveillance médicale constante. C’est la fin, conclus-je plus sombrement.

Je vois le visage de Dino se décomposer, lui qui possède toujours le sourire est désormais aussi blanc qu’un linge.

— Je suis désolé de l’apprendre, me dit Gianni.

— On se doutait que ça arriverait, dis-je machinalement.

C’est pour Chiara que ce sera le plus dur. Ma mère ne veut rien lui dire pour l’instant. Comme ma sœur va beaucoup mieux et que ses thérapeutes pensent autoriser très prochainement sa sortie, ma mère souhaite attendre ce moment-là pour lui en parler.

Elle veut juste que sa fille se sente mieux afin de l’avoir à son chevet le moment venu. Elles en ont toutes les deux besoin. Nous en avons tous besoin. J’y serai également. Nous surmonterons cette épreuve en famille et veillerons à ce que le départ de notre mère se déroule le plus paisiblement possible.

— Mes priorités ont changé, dis-je pour revenir au sujet principal. Je veux régler cette histoire au plus vite afin de me focaliser ensuite sur ma mère. On les laisse mariner encore une semaine, le temps de prendre de nouvelles photos afin de faire grimper la pression et les placer dans les meilleures dispositions pour nous livrer ce fils de pute.

J’ai hâte d’avoir cet enfoiré entre les mains. J’ai besoin de me défouler et ce type est ma cible toute désignée, le torturer m’apportera une grande satisfaction. Ça apaisera mon âme de venger ma sœur.

OceanofPDF.com

Chapitre 22



Leona

Deux jours après ma « grande » évasion, je me prépare afin de monter sur scène pour ma troisième et peut-être dernière représentation en compagnie d’Arielle. Dans une semaine, elle changera d’établissement et je ne la verrai plus jamais.

Déjà habillée, je termine de me coiffer, ensuite il ne me restera plus qu’à me maquiller. Roméo s’étant absenté pour répondre à un appel, certainement confidentiel, je me retrouve seule dans la loge ce qui n’est pas pour me déplaire, sa surveillance constante est très agaçante. Elle est également angoissante. Le fait qu’il n’ait toujours pas mis à exécution sa promesse de sanction me place dans un état de stress permanent. Comme une proie entourée par son prédateur qui ne sait pas quand il va lui bondir dessus. Je suis persuadée que de me laisser mariner fait partie intégrante de son châtiment, c’est encore une forme de torture mentale puisque j’en viens à espérer la punition pour mettre fin à cette attente beaucoup trop stressante. C’est fou. C’est complètement farfelu. Il me rend totalement barge.

Je sursaute et échappe ma brosse à cheveux lorsque la porte de la loge s’ouvre précipitamment.

— Ce n’est que moi, me rassure Sharon en voyant mon expression terrifiée.

Après avoir jeté un coup d’œil dans le couloir, elle referme la porte.

— Je n’ai pas beaucoup de temps, m’annonce-t-elle en approchant. Roméo est sorti, mais Romano traine dans les parages.

Je ne m’arrête pas sur ces informations, mon esprit est fortement distrait par les objets qu’elle extrait de son soutien-gorge.

— Je veux t’aider, affirme-t-elle en déposant une feuille, un stylo et une enveloppe sur la coiffeuse devant moi.

Les yeux ronds, la bouche grande ouverte, j’ai énormément de mal à croire que la scène est bien réelle. J’avais abandonné ce plan en pensant que Sharon serait trop effrayée par la démonstration de violence de Roméo, mais je me trompais visiblement.

— Il est temps que quelqu’un s’oppose à ce fou, me dit-elle d’une voix coléreuse. Il n’a aucun moyen de remonter jusqu’à moi et si ça peut t’aider, je veux bien être cette personne.

Je me sens mal l’espace d’une seconde parce que mon plan comporte des risques. Je ne désire pas que Roméo lui fasse du mal, mais je ne souhaite pas non plus qu’il continue de torturer ma famille… dans ces conditions, des deux options, je choisis de favoriser le bien-être des miens et saisis le stylo.

— Fais vite, m’encourage-t-elle avant de s’éloigner en direction de la porte pour y apposer son oreille.

Je ne réfléchis plus, j’ai pensé ce texte une centaine de fois et le rédige donc de manière automatique. Avec rapidité et agilité, la pointe de mon stylo glisse sur le papier et encre mes découvertes et recommandations à l’égard de ma famille. Je les rassure ensuite sur mon état avant de signer la lettre. Je plie la feuille en trois puis l’insère dans l’enveloppe et la referme. Enfin, je note l’adresse de mes parents puis je contemple mon travail terminé. Une si mince enveloppe, un si petit morceau de papier sur lesquels reposent tous mes espoirs. Ça me parait irréel alors que je tiens l’objet de ma « délivrance » entre les doigts. Cela fait deux semaines que j’ai été enlevée par Roméo et pour la première fois, j’aperçois le bout du tunnel grâce à cela.

— C’est bon ? me presse Sharon.

Je sors de mes pensées puis je me lève et la rejoins près de la porte en lui tendant l’enveloppe.

— Note tes coordonnées au dos, ils te contacteront immédiatement pour te remercier, lui assuré-je une nouvelle fois.

— Je le ferai.

Je la regarde glisser l’enveloppe dans son dos et la coincer sous son soutien-gorge.

— Merci beaucoup, Sharon.

— Il n’y a pas de quoi. Il faut que je file avant qu’il revienne.

Après un rapide coup d’œil, elle se faufile dans le couloir et referme la porte. Un mélange d’excitation, d’espoir, de soulagement se mêle à l’adrénaline qui coule dans mes veines. Un large sourire aux lèvres, je ne résiste pas à l’envie de faire un petit pas de danse en signe de victoire.

— Qu’est-ce que tu faisais là-dedans ?

Je me fige immédiatement en entendant la voix de Romano de l’autre côté de la porte. Ma joie redescend en un instant et désormais, l’inquiétude me tord le ventre. Je colle mon oreille contre la porte pour mieux écouter.

— Je lui empruntais du mascara, répond Sharon d’une voix peu assurée.

— C’est ça, vous vous broutiez le minou, hein ? Ça m’excite grave, réplique-t-il d’une voix graveleuse.

Je grimace.

— N’importe quoi.

— C’est vrai qu’elle n’a pas de quoi payer tes services alors que moi, oui. Allons dans une loge.

Mes yeux s’élargissent.

— Je n’ai pas le temps, je dois me préparer…

— Je te ferai gagner du temps en t’arrachant tes vêtements…

Inconsciemment, je me mets à secouer négativement la tête. S’il la déshabille, il trouvera la lettre et nous serons foutues toutes les deux.

— Je ne veux pas, j’ai…

— Tu n’as pas le choix, la coupe-t-il. Tu es juste une pute à notre service.

— Lâche-moi, tu me fais mal.

— Fais ce que je te dis ou alors…

La panique me pousse à ouvrir la porte pour lui venir en aide. Je les découvre à seulement trois pas sur ma gauche. Romano tient fermement le

bras de Sharon entre ses doigts et tente de l’emmener dans une loge tandis que Sharon tire dans le sens inverse pour lui échapper.

— Lâche-la, ordonné-je.

Ils s’immobilisent tous les deux lorsque je sors dans le couloir.

— Retourne dans ta loge.

Je fais un pas vers eux, pas impressionnée du tout par son ton autoritaire ou son expression menaçante.

— Lâche-la, répété-je. Elle t’a dit qu’elle ne voulait pas.

— Mêle-toi de ce qui te regarde, sale chienne.

Étant donné que la discussion ne mène à rien, je décide d’intervenir. Je me rapproche de lui et tire sur sa main pour lui faire relâcher le bras de Sharon qui se débat également profitant de mon aide.

— Dégage, rugit-il en me poussant violemment en arrière libérant Sharon par la même occasion.

Mon dos heurte douloureusement le mur du couloir. Sharon se met à hurler alors que Romano la saisit par la gorge et la pousse jusqu’au mur d’en face contre lequel il la plaque sans ménagement.

— Tu vas payer cher ton refus, crache-t-il à l’attention de sa victime. Et toi, retourne dans ta loge si tu ne veux pas que je m’occupe de toi, me menace-t-il en tournant la tête vers moi.

En tenant toujours Sharon d’une main, il pointe son doigt en direction de la porte ouverte de ma loge et c’est à ce moment-là que je vois le reflet brillant d’une arme coincée à l’arrière de son jean. Je ne réfléchis pas, je m’élance si vite qu’il n’a pas le temps de réagir. En moins d’une seconde, ma main s’enroule autour de la crosse de l’arme et je la braque ensuite sur lui.

— Lâche-la, crié-je en reculant vivement pour établir une distance de sécurité entre nous.

Je n’ai absolument aucune idée de ce que je fais, c’est la première fois que je tiens une arme et cet objet métallique me semble bien lourd entre mes doigts. Je me force à ne pas trembler pour donner le change, mais c’est clairement la panique dans ma tête alors que je le tiens en joue.

Lentement, les dents serrées à cause de sa rage, il relâche la gorge de Sharon qui, le visage écarlate, tente de retrouver son souffle en prenant de grandes bouffées d'air.

— Pose ce flingue, Leona, m'ordonne une voix plus que familière et plus que menaçante.

Mes yeux dévient en direction du fond du couloir où Roméo se tient, une arme pointée dans ma direction, une aura encore plus sombre que d'habitude planant autour de lui.

— Immédiatement, continue-t-il.

Son ton est impérieux, sa mine terrifiante et son regard à lui seul pourrait me tuer. Mon corps obéit sur commande et je me baisse tout doucement jusqu'à déposer l'arme sur le sol. Romano se rue aussitôt sur moi et me décroche une énorme gifle qui me fait tomber à la renverse. Mes yeux me piquent tandis que j'appuie ma paume sur ma joue cuisante et douloureuse. La panique me gagne en une seconde lorsque Romano se place soudainement au-dessus de moi, arme dans la main, le canon dirigé en direction de mon crâne.

— Sale chienne, je vais t'apprendre…

— Romano, s'élève à nouveau la voix grave et autoritaire de Roméo. Baisse ton flingue.

— Elle a besoin d'une bonne correction, refuse le géant en éloignant tout de même son arme pour la ranger derrière son dos.

Un terrible frisson de peur me parcourt l'échine, je me redresse immédiatement et recule de plusieurs pas sous le regard à la fois salace et meurtrier de Romano.

— Je vais m'en occuper, répond Roméo.

Et je me sens soulagée lorsqu'il entre dans mon champ de vision et se place entre Romano et moi. Il m'adresse un regard froid avant de se tourner en direction du videur.

— Elle est incontrôlable, je peux la mater, lui assure-t-il.

— Tu penses pouvoir faire mieux que moi, Romano ? lui demande Roméo d'une voix bien plus glaciale, agacé par la réflexion de son « collègue » calabrais. Tu crois être meilleur que moi ?

J’avale péniblement ma salive alors que l’air se charge en testostérones autour d’eux, autour de nous. Le couloir semble se transformer en ring de boxe tandis que les deux géants, aux carrures très similaires, se défient du regard.

— Tu veux m’affronter peut-être ?

Le défi à peine fini d’énoncer, Romano se jette dans notre direction, un cri de terreur se coince dans ma gorge tandis que Roméo le bloque et le repousse immédiatement en arrière. Roméo m’oblige à reculer de plusieurs pas tandis que le géant charge à nouveau et tente de le frapper au visage. Roméo évite son poing et lui rend son coup, seulement lui, il atteint sa cible. S’en suit une avalanche de coups, tous plus violents les uns que les autres. Le bruit du combat résonne dans le couloir de façon presque assourdissante.

Soudainement, Roméo attrape l’avant-bras de Romano et dans un geste rapide et précis, il le retourne et le ramène derrière le dos du géant. Ce dernier grogne sa douleur tandis que le brun pousse son articulation au maximum de son amplitude et parvient ainsi à le maitriser.

— Elle n’aurait jamais dû pouvoir te prendre ton arme, grogne le collecteur en forçant un peu plus sur l’articulation du videur. Celui qui a besoin d’une bonne leçon, c’est toi. Sois plus attentif à l’avenir.

Il le relâche et fait un pas en arrière tandis que le second géant secoue le bras comme s’il y avait des fourmis.

— Ce sera mon seul avertissement, Romano. Si ta queue t’empêche encore une fois de mener à bien les missions qui te sont confiées, je te la couperai, continue Roméo d’une voix toujours aussi froide et autoritaire. Compris ?

Le soldat calabrais se contente de hocher la tête pour faire savoir à Roméo qu’il a bien reçu le message.

— Retourne à ton poste, lui intime-t-il sèchement. Pareil pour toi, grogne-t-il à l’attention de Sharon dont j’avais complètement oublié la présence dans le couloir.

Les deux ne se font pas prier pour s’éclipser. Sharon entre dans la loge la plus proche tandis que Romano s’éloigne en direction de la sortie sans un regard en arrière.

— Quant à toi…

Mes yeux s’élargissent et je fais mécaniquement un pas en arrière tandis qu’il se retourne pour me faire face, une expression bien trop sombre sur le visage. Mon instinct me crie de prendre la fuite, mais Roméo me barre le chemin et si Romano n’est pas parvenu à lui passer sur le corps, je n’y arriverai pas non plus.

— Je peux tout t’expliquer, tenté-je de plaider ma cause. Il l’agressait et…

— Entre, me coupe-t-il en désignant ma loge du doigt.

C’est contraire à tous mes instincts d’obéir à cet ordre. Pour mon bien, je sais qu’il ne faut pas que je me retrouve seule avec lui.

— Ne me force pas à me répéter.

Il ne crie pas, il ne semble même pas énervé, mais je sais pertinemment que son sang bouillonne de rage à sa façon de me regarder. J’ai affaire à la bête. Au prédateur. Et spontanément, mon corps décide de se plier au commandement. Je dois choisir mes batailles. Quoi que je fasse, je n’échapperai pas à sa fureur.

Alors que je tourne les talons et m’engage dans la loge, une forte appréhension me tord l’estomac et comprime ma poitrine. Malgré tout, je n’arrive pas à regretter mon geste puisqu’en fin de compte, personne n’a découvert la lettre et elle pourra ainsi parvenir jusqu’à mes parents.

Je m’accroche à cette petite victoire tandis que j’entends la porte claquer derrière moi.

OceanofPDF.com

Chapitre 23



Roméo

Je la regarde de la tête aux pieds, la laissant mariner un peu plus longtemps, s'interroger sur mes intentions, s'inquiéter. Je la sens apeurée, mais elle demeure tout de même fière, elle reste brave, comme toujours.

— Déshabille-toi, lui ordonné-je. Garde uniquement tes sous-vêtements.

Les premiers jours, elle refusait catégoriquement de se plier à cet ordre. Désormais, délester de sa pudeur et sachant cette bataille vaine, elle s'exécute sans broncher. Déjà pieds nus, elle retire d'abord sa jupe puis son chemisier et les dépose sur un pouf en veillant à ne pas les froisser. Elle se replace ensuite face à moi, à seulement quatre pas devant moi. Elle se tient bien droite, les bras le long du corps, les épaules en arrière, le menton relevé, elle est sublime. Vêtue simplement d'un ensemble de lingerie rouge plus qu'alléchant, elle attend la suite de mes ordres ce qui rend cette vision encore plus bandante.

Je retire ma veste et la pose à mon tour sur un pouf. Leona ne bouge pas d'un centimètre, mais suit attentivement tous mes gestes du regard.

Lentement, je détache l'holster qui renferme mon couteau fétiche de la ceinture arrière de mon jean et le pose sur le meuble jonché de produits de beauté, puis je me déleste de celui accroché à ma poitrine qui contient mon arme.

— Tu t'en approches, je te bute, compris ?

Je ne peux pas être plus clair que ça, ainsi, sans surprise, elle hoche positivement la tête.

Son regard est bien moins assuré, je la sens plus tendue, mon comportement l'inquiète, elle se doute que je prépare quelque chose, mais

pour l’instant, elle ne peut rien deviner.

Je tâte machinalement la poche de mon jean afin de m’assurer que mon téléphone s’y trouve puis je me reconcentre sur ma petite lionne.

— Tu as merdé, Leona, dis-je d’une voix douce en totale opposition avec ma mine menaçante en me rapprochant d’elle.

J’effleure sa joue et la caresse du bout des doigts. Tellement habituée à ce geste, elle ne réagit pas.

— Deux fois de suite, continué-je plus gravement.

Ma main dévie, passe à l’arrière de son crâne et chope sa nuque de manière autoritaire et sans doute un peu trop brutale à en juger par sa faible grimace.

— À croire que tu cherches vraiment à m’énerver, grogné-je, ma rage faisant surface. Tu veux que je sois violent envers toi ?

— Non, s’exclame-t-elle automatiquement.

— Pourquoi tu vas toujours plus loin dans la provocation dans ce cas ? Tu t’enfuis, tu menaces l’un de mes hommes avec une arme, énuméré-je ses fautes. À force de tirer sur la corde, Leona, je vais finir par l’enrouler autour de ton cou et t’étrangler avec.

Ses conneries ne m’ont pas fait de tort et étaient en partie justifiées, c’est la raison pour laquelle elle se tient encore debout.

— Il l’agressait, répète-t-elle. Je n’ai pas réfléchi, j’ai juste… agi.

— Je devrais te foutre une balle dans le crâne pour ce que tu viens de faire.

D’un mouvement brusque, j’oblige son corps à pivoter et la place face au miroir.

— Roméo, s’écrie-t-elle en sachant pertinemment ce qui va suivre.

Je balaie d’une main les accessoires de beauté sur le meuble tandis que l’autre pousse son corps à se pencher. Comme la dernière fois, elle ne peut rien faire contre moi et je finis par réussir à coller sa joue contre le meuble malgré sa résistance.

— Je ne le referai plus, m’assure-t-elle pour tenter d’échapper à sa punition.

Ma main s’abat sur sa fesse, elle gémit de douleur et tente de se débattre, mais il ne me suffit que d’une main pour la restreindre tandis que la seconde fesse encore une fois son magnifique cul bien rond.

— Arrête, me crie-t-elle. Je suis désolée.

— C’est un bon début, *Topolina*, mais des excuses ne suffiront pas à équilibrer la balance. J’ai besoin de te punir et tu vas accepter docilement cette punition parce que tu es consciente de la mériter. N’est-ce pas, Leona ?

Son regard est bien moins fier, moins assuré, elle a peur et son instinct lui crie par conséquent de me tenir tête, mais elle sait également qu’en se rebellant ce sera pire.

Je la redresse, moule son corps contre le mien puis je tire sur son menton pour l’obliger à pencher la tête en arrière afin de me regarder.

— Réponds-moi quand je te pose une question, murmuré-je, le regard dur.

Je capture sa lèvre inférieure entre mes dents, mordillant sans violence dedans. Il s’agit juste d’une mise en garde. Je la sens trembler contre moi, sans doute en réponse à de la peur plutôt que du désir.

Elle acquiesce faiblement de la tête, le regard toujours aussi hésitant. Sa soumission lui coûte énormément, comme à chaque fois, mais elle a également un bon instinct de préservation, elle sait à présent quand s’avouer vaincue et accepter simplement le sort que je lui réserve.

— Penche-toi, lui ordonné-je.

Je ne me retiens pas de sourire grandement tandis qu’elle s’exécute, non sans m’avoir jeté un regard noir pour la forme. Plutôt que de reposer sa joue contre le meuble, elle appuie ses coudes dessus et relève la tête afin de pouvoir anticiper mes gestes en me regardant dans le miroir. Évidemment, me voir sourire l’agace encore plus, mais elle ne détourne pas le regard pour autant.

— C’est bien, la félicité-je.

Je pose doucement ma main sur sa fesse et la caresse. Elle sursaute, mais ne cherche pas à s’échapper.

— Gentille fille. Cambre le dos pour moi, *Topolina*, la guidé-je d’une voix sensuelle.

Cette situation m’excite plus que de raison, putain.

Si quelqu’un d’autre avait commis ces fautes, je lui aurais cassé les rotules pour s’être enfui et l’aurais buté pour avoir menacé Romano. Mais dans son cas, inexplicablement, quand elle se rebelle contre mon autorité ou fait une connerie, ça me provoque plus d’excitation que de rage. Je vais la fesser pour la décourager de recommencer, mais dans le fond, j’ai juste envie de la baiser jusqu’à épuisement.

Avec un regard agacé, elle creuse les reins, m’offrant une vue encore plus savoureuse sur sa magnifique croupe.

Je serre sa fesse entre mes doigts tandis qu’une vision de ma queue plongeant entre ses chairs m’enivre de désir au point de me donner des vertiges.

Je me décale sur le côté pour avoir une meilleure amplitude et tout en la regardant dans le reflet du miroir, je lui administre une première fessée. Elle serre les dents, mais ne laisse échapper aucun bruit. Je tape la seconde, plus fort, elle sursaute, mais ne dit rien. Alors je continue. Encore et encore. Je lui fesse le cul sans relâche jusqu’à ce qu’un couinement se dégage de ses lèvres.

— Stop, me supplie-t-elle.

Elle baisse la tête pour mordre dans son avant-bras, déterminée à se montrer forte en toutes circonstances. À cet instant, j’arrête de la fesser. Je souhaite qu’elle se souvienne de cette punition, mais je ne veux pas aller au-delà de ce qu’elle peut supporter. La frontière est mince entre châtiment et torture, je n’ai pas envie de la franchir avec elle.

Je place ma paume chaude sur sa fesse, que je sens brûlante à travers le tissu de sa culotte, et la malaxe doucement afin de soulager une partie de la douleur.

— Selon toi, c’est suffisant, *Topolina* ?

Je me replace derrière elle et empoigne sa seconde fesse pour la masser également. Je crois entendre un faible gémissement marquant son appréciation. Elle ne cherche pas à se relever, après toute cette violence, elle se satisfait de ce massage qui apaise la brûlure de mes doigts.

— Est-ce que tu recommenceras ?

Elle lève les yeux vers moi, les joues écarlates, le regard brillant, les pupilles dilatées à cause de la douleur et elle hoche négativement la tête.

— C’est bien, dis-je d’une voix douce.

Je ne résiste pas à l’envie de faufiler une de mes mains sous le tissu de sa culotte.

— Qu’est-ce que…

J’appuie ma paume contre son dos pour lui intimer l’ordre de rester coucher.

— Ne bouge pas, lui intimé-je.

Je glisse ma seconde main sous le bord de sa culotte pour la poser sur sa fesse nue et la masser également. Sa peau est affreusement chaude et je la devine extrêmement rouge.

— Roméo, panique-t-elle en essayant de capter mon regard dans le reflet du miroir. Arrête. S’il te plait.

Sa peur n’est pas justifiée, mais plutôt que de lui faire entendre raison, je préfère lui prouver qu’à ce moment-là, tout ce que je souhaite, c’est apaiser sa douleur. Seulement, après quelques secondes, Leona commence à s’agiter. Le regard affolé, elle cherche à s’extirper de ma prise. Évidemment, ça m’agace immédiatement. Je ne comprends pas son comportement, elle ne bougeait pas d’un centimètre et faisait la dure lorsque je la punissais et maintenant que je me montre attentionné envers son cul, elle cède à la panique. C’est insensé.

Je retire vivement mes mains de sa culotte et me sers de l’une pour appuyer sur son dos afin de la maintenir en place tandis que l’autre la fesse fermement. Elle pousse un long gémissement en réponse puis devient aussi immobile qu’un cadavre, retenant même sa respiration, les yeux ronds, les joues encore plus rouges… Et putain, je comprends enfin ce qu’il se passe.

D’un même mouvement, je tire sur les bords de sa culotte et la baisse en dessous de ses fesses.

— Non, s’écrie-t-elle en plaçant une main derrière elle pour cacher sa croupe.

Elle tente une nouvelle fois de s’échapper, mais je la restreins à nouveau en n’utilisant qu’une seule de mes mains tandis que l’autre vire la sienne qui me gâche la vue.

Mes yeux se posent d’abord sur ses fesses bien rouges qui portent encore la trace de ma dernière fessée puis j’aperçois ses lèvres imberbes, roses, et surtout bien brillantes. Mon excitation remonte en flèche.

— Tu aimes ça, m’extasié-je.

Je ne cache ni mon amusement, ni ma joie, ni mon excitation. Putain, elle ne voulait pas que j’arrête à cause de la douleur, mais parce qu’elle y prenait beaucoup trop de plaisir.

En moins d’une seconde, ma queue, devenue à moitié molle au terme des fessées, redevient aussi dure que de l’acier et tente de percer un trou à travers la toile de mon jean.

— Tu aimes être fessée.

Je lui assène une nouvelle claque sur les fesses et comme si elle ne pouvait plus le cacher maintenant que j’en ai la preuve sous les yeux, elle pousse un gémissement.

— Stop, s’il te plait…

— Pourquoi ? Tu ne veux pas que j’en découvre plus sur la petite coquine qui se cache sous tes airs de petite bourgeoise ?

Je donne une petite tape contre ses lèvres et elle gémit en réponse.

Je pousse ses pieds avec les miens pour la forcer à écarter les cuisses. Je glisse deux doigts entre ses lèvres et les fais monter et descendre depuis son vagin jusqu’à son clitoris, badigeonnant son sexe de mouille.

— Tu es trempée, Leona, dis-je d’une voix trainante.

À nouveau, elle ne peut pas manquer mon appréciation, elle se lit partout sur mon visage tandis que le sien me montre toute la honte qu’elle ressent face à ce constat. Elle ne peut pas contrôler les réactions de son corps, et apparemment ce dernier aime ce que je lui fais subir et dans son esprit, c’est synonyme de déshonneur que de s’abandonner à mon toucher.

Forcément, j’en rajoute une couche tout en caressant son clitoris.

— Qu’est-ce qui te plait autant, Leona ? Être fessée, avoir le sentiment d’être à ma merci, sentir mon corps pressé contre le tien, les mains sales de ton ravisseur touchant ta peau, ton sexe…

Entre sa respiration laborieuse, ses rougeurs, ses pupilles dilatées et la façon dont elle remue imperceptiblement les hanches contre mes doigts,

tout m’indique qu’elle apprécie la combinaison de tout ce que je viens de citer.

Je remonte mes doigts jusqu’à son vagin et en insère un très facilement.

— Roméo.

Mon prénom sort de ses lèvres avec un gémissement de plaisir. Je la sens rendre les armes, se détendre, se laisser aller, cesser enfin de se battre contre moi et contre cette puissante attraction entre nous.

Juste pour le plaisir, je la fesse une nouvelle fois. Un faible gémissement lui échappe tandis que ses yeux, trop lourds, se ferment pour lui permettre de savourer ce plaisir qui grimpe en elle et ruisselle entre ses cuisses. Je place un second doigt au niveau de son entrée, mais n’ai même pas besoin de pousser pour la pénétrer, elle est si trempée que mon doigt est comme aspiré entre ses chairs. Je les bouge doucement, glissant aisément entre ses parois divinement serrées.

— Tu ruisselles sur ma main, affirmé-je en remuant ma paume contre sa croupe, mes deux doigts nichés au fond d’elle. Tu aimes ça, tu raffoles de mes doigts, continué-je en établissant un va-et-vient plus ferme en elle.

Le son que sa gorge émet ressemble à s’y méprendre à un gémissement appréciateur, mais surtout affirmatif.

Dans cette pièce silencieuse, j’entends facilement sa respiration, aussi lourde que saccadée, et pourrais même entendre son cœur cogner contre sa poitrine tandis que j’établis un rythme rapide de va-et-vient tout en caressant son clitoris avec ma paume. Son adorable minois est rapidement déformé par une large grimace de plaisir alors que l’orgasme la submerge et que ses parois se resserrent autour de mes doigts. Je souris grandement, fièrement, cette déesse est encore plus belle quand elle jouit, qu’elle se laisse avec moi. Uniquement moi. Je suis le seul à avoir assisté à ce spectacle époustouflant et surtout, douloureusement excitant.

— Je suis persuadé que ta chatte avalerait tout aussi goulument ma queue, murmuré-je d’une voix rauque, chargée d’un puissant désir.

Ses yeux s’ouvrent brusquement. Elle n’est pas enivrée de désir au point d’en oublier ses principes, sa résistance, elle n’abandonnera pas sa vertu si facilement, elle ne me donnera pas sa virginité même en échange d’un bel orgasme.

Et c’est bien dommage, putain, parce que ma queue, douloureusement dure, me supplie de la laisser participer aux réjouissances.

Sans réfléchir, désireux de me soulager de la pression qu’exerce le denim contre ma verge, je retire mes doigts de son antre afin de tirer sur les deux pans de mon jean pour faire sauter les boutons de mon vêtement. Mon membre, libéré de sa cage, se soulève, tend au maximum le tissu de mon caleçon et vient taper contre la chatte de Leona. Un grondement animal fait trembler ma gorge en réponse à cette rencontre tandis qu’à l’inverse, Leona panique et se redresse vivement, éloignant nos sexes l’un de l’autre.

— Ne fais pas ça, me supplie-t-elle en se tournant tout aussi vite pour me faire face.

Elle s’empresse de tirer sur sa culotte pour la remettre en place puis elle s’appuie contre le meuble derrière elle pour s’écarter au maximum de moi tout en lorgnant en direction de la porte, sa seule issue de secours.

Sa réaction ainsi que les trémolos dans sa voix font redescendre une partie de mon excitation, sans pour autant l’éteindre complètement.

— Suce-moi, la commandé-je sans y mettre des formes, tellement habitué à ce type de rapport.

— Quoi ?! s’étrangle-t-elle.

Je comble l’infime distance qu’elle avait instaurée entre nous et lève la main en direction de son visage.

— Fais-moi le plaisir de m’offrir ta bouche, *Topolina*, dis-je d’une voix plus douce en caressant ses lèvres avec la pulpe de mon pouce, et la balance sera rééquilibrée.

Ses yeux descendent jusqu’à mon caleçon tendu et je l’entends nettement prendre une longue inspiration, saccadée par une forte appréhension.

— Je vais le faire, affirme-t-elle en me regardant de nouveau, mais ensuite, on ne se devra plus rien, ce sera terminé.

Si ça peut l’apaiser de penser cela, très bien, mais le fait est que je me suis glissé sous sa peau, qu’elle me désire plus que de raison. J’ai atteint son âme. Mon souvenir restera à jamais gravé dans son esprit, je serai toujours le premier homme à qui elle souhaitait s’abandonner corps et âme.

Si j’avais plus de temps, je le lui prouverais, mais mon besoin de démembrer Russo est plus fort que celui de posséder Leona.

Alors pour la satisfaire et passer enfin à la suite, je hoche positivement la tête pour lui montrer mon accord.

— Mets-toi à genoux, Leona, la commandé-je.

Elle m’adresse un regard noir, la mine presque outrée, et je le soutiens pour lui montrer qu’il n’y a pas d’autre option. Comme je m’y attendais, elle relève le défi, fièrement et courageusement, le menton relevé, elle s’accroupit devant moi.

Cette vision à elle seule est jouissive. Ma queue se gorge de sang en un instant.

Sans la quitter du regard, j’attrape mon tee-shirt à l’arrière de mon crâne et tire dessus afin de l’enlever. Mon geste est purement mécanique, guidé seulement par le fait que la température dans cette pièce est devenue presque intenable.

Ses lèvres s’entrouvrent tandis que ses yeux aperçoivent mon torse. C’est la première fois qu’elle le voit nu et bien que mes muscles sculptés offrent à sa vue un pack complet d’abdos, des pectoraux saillants et des trapèzes proéminents, son attention se porte avant tout sur mes tatouages. Elle découvre la suite du tableau et l’étudie minutieusement, sans doute impressionnée par le travail de l’artiste, captivée par le relief qu’il a su donner à ses œuvres. Il s’agit de portraits en noir et gris, en trois dimensions de dieux grecs, Zeus, Poséidon, Apollon, Arès et enfin, bien évidemment, Hadès qui est accompagné de Cerbère. Le tout ayant pour arrière-plan le Parthénon.

Il n’y a pas de logique derrière ce choix, je trouvais seulement que le thème de la mythologie grecque s’accorderait bien avec les tatouages sur mes bras. Et j’ai choisi de représenter ces dieux parce qu’à mon sens, ce sont les plus importants.

Je glisse mes mains dans l’élastique de mon caleçon impatient de procéder aux présentations et baisse le tout en dessous de mes fesses. Leona a un mouvement de recul lorsque ma queue se dresse fièrement devant elle, lui tapant presque le bout du nez au passage.

Avec des yeux ronds et des joues écarlates, elle secoue négativement la tête en fixant mon gland, luisant d'excitation, comme s'il allait la mordre à tout instant.

— Je… Je ne pourrais jamais…

— Je ne te demande pas de tout avaler, la coupé-je.

Je me doute qu'elle ne va pas me faire une gorge profonde dès la première fois. L'exercice n'est pas aisé, j'ai été plutôt bien gâté par la nature. Ma queue est longue sans être trop large. En général, elle apporte beaucoup de satisfaction aux femmes en touchant des zones peu visitées sans pour autant les faire souffrir d'écartèlement.

— Seulement de me prendre en bouche et de me sucer, expliqué-je.

Ses rougeurs se propagent jusqu'à son cou.

— Comment ? murmure-t-elle, en regardant partout sauf dans ma direction.

Je m'amuserais de la situation si je n'étais pas aussi désireux qu'elle commence, qu'elle me soulage de cette gaule. Rien d'autre n'a d'importance à mes yeux à cet instant. Je veux seulement qu'elle me suce.

— Prends la base dans ta main, imagine que le bout est une glace et lance-toi.

Surtout, lance-toi, la supplie tout mon être.

Elle m'accorde un bref regard hésitant puis elle prend une grande inspiration pour se donner du courage et enfin, elle approche sa paume de ma verge qui frétille en réponse. Inconsciemment, je retiens mon souffle alors qu'elle passe lentement sa langue sur ses lèvres. Je suis au bord du malaise lorsque finalement, elle écarte ses lèvres et glisse mon gland dans sa cavité buccale. Je ne parviens pas à contenir mon grognement satisfait en sentant ses lèvres douces se refermer sur la peau fine de ma queue, l'emprisonnant dans un endroit chaud et humide. Tout ce que j'affectionne. Elle n'a encore rien fait et pourtant, j'ai déjà l'impression d'être au paradis.

— Ta bouche est divine, *Topolina*, avoué-je d'une voix rauque.

Ses joues se teintent davantage et elle détourne le regard, embarrassée par mon compliment.

— Je l'aimerais d'autant plus si elle était en mouvement, continué-je.

Expérimentalement, elle recule sa tête avant de glisser à nouveau le long de ma queue jusqu'à atteindre sa limite et reculer immédiatement.

— Je vais te donner le tempo, décidé-je de l'aider.

Je glisse une main dans ses cheveux et attrape l'arrière de son crâne puis en la maintenant en place, je bouge mes hanches. Elle pose sa main libre sur ma cuisse, certainement par réflexe, de peur que je l'étouffe avec ma verge, mais je veille à rester loin de sa limite et elle finit par se détendre. Elle relève même les yeux vers moi, elle n'est pas tout à fait à l'aise, mais je peux lire une certaine confiance dans son regard.

Même si c'est un pur bonheur de baiser sa bouche, une main dans ses cheveux soyeux, le regard plongé au fond de ses grands yeux bleus, j'ai également besoin de la faire participer.

Après une brève impulsion à l'arrière de son crâne, j'arrête de bouger mes hanches et elle prend le relai avec brio. Elle ne perd pas le rythme et continue même de me regarder dans les yeux. Et je le reconnais, c'est génial.

— Bouge ta main en même temps, branle-moi, grogné-je alors que le plaisir se répand dans mes veines.

Elle obéit sans se poser de questions et ça m'arrache forcément un sourire.

— Creuse les joues, *Topolina.* Pompe-moi.

Je lève la tête en poussant un long soupir de plaisir alors qu'elle s'exécute.

— Putain, oui, c'est bon.

Je l'imagine ronronner de plaisir autour de ma queue et ça force un nouveau sourire à naitre sur mes lèvres.

Je baisse à nouveau la tête et croise son regard bien plus assuré qu'au départ. Elle se sent certainement puissante à cet instant, à l'idée de me donner du plaisir, d'être maitre de ce plaisir. Et je ne peux qu'aller dans son sens, sa fierté est amplement justifiée cette fois.

— Tu te débrouilles très bien, *Topolina*, la félicité-je tout en caressant inconsciemment son crâne.

Je crois voir un éclair d'appréciation dans ses yeux juste avant qu'ils ne reprennent leur éclat de fierté qui est propre à ma petite lionne.

— Tu es sublime comme ça, avoué-je en la regardant avec adoration avaler goulument ma queue.

Un frisson intense me parcourt le dos alors qu'elle sourit autour de ma verge avant de creuser à nouveau les joues et accélérer d'elle-même la cadence. Comme si elle était grisée par mes paroles et qu'elle souhaitait me donner encore plus de plaisir. Et je ne vais surtout pas me risquer à l'arrêter. Ça ne pouvait de toute façon pas durer éternellement, pas avec une bouche aussi chaude, des lèvres aussi douces, une poigne délicate, mais efficace et surtout, ces grands yeux bleus qui soutiennent mon regard.

— Tu vas avaler tout ce que je t'offrirai, *Topolina*, lui murmuré-je d'une voix rocailleuse, mais tout de même ferme. Tu n'en perdras aucune goutte afin de me donner entière satisfaction.

Je peux lire dans son regard son envie de rébellion. Sa réponse instinctive à tous mes ordres. Mais finalement, elle hoche la tête, les pupilles plus dilatées, excitée par mes mots, ce que nous faisons, ce que nous partageons.

— Alors continue, *Topolina*, l'encouragé-je en massant son crâne. Décroche ta récompense, ma douce.

Avec un petit éclat de fureur dans le regard, qui lui va si bien, elle reprend ses mouvements, son rythme. Je ne sais pas si elle prend plaisir à le faire, mais en tout cas, elle me suce avec tellement de conviction que ça ressemble fortement à de la passion. Elle se débrouille si bien, pompant férocement mon membre, et la perspective de remplir sa bouche, de marquer ce territoire vierge de toute intrusion, est si alléchante que je ne cherche pas à résister au plaisir pour le faire durer. Alors que ma peau se couvre de frissons, que des picotements se font ressentir dans mon bas-ventre et que mes couilles se contractent, je resserre ma prise autour de son crâne. Je bouge les hanches par instinct, recherchant cette jouissance qui promet d'être puissante et savoureuse, baisant sa magnifique et si délicieuse bouche. Ma tête part en arrière et un grognement s'échappe de mes lèvres entrouvertes tandis qu'une première vague de plaisir déferle en moi.

D'instinct, elle recule sa tête en sentant du liquide percuter sa gorge, mais ma prise l'empêche de s'enfuir. Elle n'a pas d'autre choix que celui d'avaler tandis que je continue de remuer mes hanches, plus doucement, alors que je me répands sur sa langue.

Je pousse un long soupir quand la dernière vague de plaisir s'éloigne et laisse dans son sillage une sensation d'apaisement inégalable puis je baisse la tête et observe, à travers des yeux mi-clos, Leona avaler mon sperme jusqu'à la dernière goutte. Et cette vision oblige ma queue à rester dans un état de demi-érection plutôt que de se ramollir entièrement. Je suis persuadé qu'après quelques minutes de récupération, on pourrait repartir pour un tour. Je crois que je pourrais faire ça toute la nuit sans jamais me sentir totalement rassasié, j'aurais toujours une demi-érection parce que je désire cette femme plus que de raison, quoi qu'elle fasse, elle m'excite.

— Tu as été parfaite, *Topolina*, la félicité-je d'une voix enrouée en sortant de sa bouche.

Bonnes manières obligent après avoir eu la bouche aussi pleine, elle pose ses doigts sur ses lèvres pour en essuyer les coins, s'assurant que rien ne s'est échappé. Je ne peux pas m'empêcher de sourire tout en tendant la main vers elle pour l'inviter à se relever. Elle l'accepte sans se poser de questions. Son regard n'est pas tout à fait assuré, mais il n'est pas non plus fuyant et surtout, elle n'est pas sur le point de se mettre à chialer. Tant mieux.

— Et maintenant ? me demande-t-elle en redressant le menton.

Je souris tout en remontant mon caleçon. Puis j'attrape sa mâchoire entre mes doigts et la tire vers moi pour embrasser ses lèvres, sans me soucier de me gouter sur celles-ci, désireux de retrouver mon gout sur elle. Elle répond machinalement à mon baiser, désormais habituée à cette interaction et très certainement soulagée que je lui accorde ce geste d'affection après qu'elle m'a sucé la queue. Je la traite différemment de toutes les autres femmes avec lesquelles je baise et je suis persuadé qu'elle en a parfaitement conscience. Je ne suis pas le seul à avoir marqué l'esprit de l'autre.

— Après une telle performance, *Topolina*, tu as gagné ta soirée, réponds-je finalement.

Je remonte mon froc, mais en le faisant, je sens un objet glisser de ma poche et je rattrape de justesse mon téléphone. Ce n'est qu'à ce moment-là que je me souviens que j'avais l'intention de prendre de nouveaux clichés pour les envoyer à sa famille. Je grogne mentalement contre mon manque de concentration.

— Tant mieux, commente Leona, me faisant sortir de mes pensées.

Je ne saurais pas dire si elle se réjouit par rapport au fait de ne pas danser ce soir ou que je n'ai pas pensé à la prendre en photo pendant qu'elle me suçait. Je pencherais plutôt pour la seconde option et forcément, ça me fait encore plus enragé contre ma stupidité.

— Rhabille-toi, lui ordonné-je, plus grincheux que nécessaire.

Je referme mon jean et attrape mon tee-shirt avant de tourner les talons pour me rapprocher du reste de mes affaires.

— Je comprends mieux cette histoire de balance, murmure-t-elle dans mon dos.

Un regard en arrière et je devine qu'elle parle de mon tatouage. Je n'en ai qu'un dans mon dos, au niveau de mes omoplates, il est centré sur ma colonne. Il s'agit d'une représentation de la balance de la justice sauf que le corps de la balance a été remplacé par un poignard et c'est à son manche que sont pendus les deux plateaux équilibrés.

— C'est mon métier de rendre justice, lui rappelé-je d'une voix plus grave. Ma vocation.

Bien évidemment, elle ne peut pas s'empêcher de me contredire.

— Tes décisions ne sont pas conformes au code fédéral, mais prises selon ton bon vouloir. Tu ne respectes pas les droits de ta victime, tu es juge, juré et bourreau et tu n'es pas du tout impartial. Ce n'est pas rendre justice ce que tu fais, c'est seulement de l'abus de pouvoir, conclut-elle.

Je me retourne tout en enfilant mon tee-shirt et la découvre les bras croisés sur sa poitrine, le front haut. Elle ne cessera sans doute jamais de me tenir tête, ça semble être profondément ancré dans son ADN et elle n'a pas assez peur de moi pour se retenir de le faire. Et le pire c'est que je me rends compte que ça me plait plus que ça me dérange.

— Cette histoire de balance, poursuit-elle, sert seulement à te donner l'impression que tes châtiments sont justifiés, mais ils n'en sont pas moins des crimes que tu perpètres par envie et pur plaisir. Elle ne sera jamais équilibrée, tu trouveras constamment une excuse pour légitimer tes… pulsions contre nature, termine-t-elle dans un murmure.

J'ignore si elle fait référence aux meurtres que je commets ou à ce que nous venons de faire. Qu'elle me prenne pour un psychopathe ne me

dérangerait pas, mais je serais fortement agacé si, par cette phrase, elle cherchait à excuser sa propre perversion. Elle a aimé se faire fesser, elle a aimé sentir mes doigts sur elle, sa chatte était plus que désireuse de continuer, elle a englouti mes phalanges les unes après les autres. Elle peut se persuader que je l'ai obligée à faire tout ça, mais ça n'excusera jamais les réactions de son corps qui s'embrase dès que je le touche.

— Je n'avais pas l'impression de te dégouter lorsque j'avais les doigts plongés en toi et que tu inondais ma main.

Un soupir d'indignation franchit ses lèvres tandis que ses joues rougissent d'embarras et de colère.

— Je ne parlais pas de ça, me dit-elle sèchement.

Elle me fusille du regard avant de pivoter brusquement pour se diriger vers ses vêtements. Je souris grandement tout en ramassant à mon tour le reste de mes affaires. Je remets mes holsters en place tandis qu'elle enfile sa jupe et son chemisier.

— Je parlais de ton âme, déclare-t-elle tout en boutonnant ce dernier. Tu peux essayer de te persuader que tu es un justicier pour ta mafia, que tu agis pour la bonne cause, mais ça n'efface pas les crimes que tu commets, il arrivera un moment où tu ne pourras plus sauver ton âme, Roméo.

Je ne peux pas plus me foutre du jugement dernier.

— Je te rassure, Leona, j'en suis dépourvu. C'est pour combler ce manque que je tiens tant à briser celle des autres, réponds-je avec un sourire cruel aux lèvres. Je me sens moins seul comme ça.

Elle secoue la tête, pas du tout convaincue par mes dires.

— Tu possèdes une âme. Nous n'en serions pas là si tu n'en avais pas, rétorque-t-elle en terminant de s'habiller.

Curieusement, ce n'est pas à son enlèvement sur fond de représailles que je pense à ce moment-là, mais bien au fait que je la traite bien plus décemment que prévu. Je ne la traite pas comme une ennemie.

Quelque chose chez elle m'en empêche. Ou alors, ça vient de moi.

J'ai bien une âme et ce qui est certain, c'est que Leona l'a marquée au fer rouge.

OceanofPDF.com

Chapitre 24



Roméo

Quatre jours plus tard, je passe la porte du manoir des Bellochi, et me dirige tout droit en direction de la cuisine, d'où proviennent quelques bruits, en pensant y trouver Gianni, autoproclamé chef cuisinier de la famille.

Le sourire aux lèvres, la démarche presque guillerette, je ne cache pas ma bonne humeur du jour. Nous sommes allés récupérer Chiara ce matin, elle est officiellement rentrée à la maison.

Même si ça a été dur pour elle d'apprendre l'hospitalisation imminente de notre mère, elle a tenu bon, elle a gardé le sourire et elle l'a collée toute la journée faisant le bonheur de Prisca. Les prochaines semaines seront difficiles, mais je suis persuadé que Chiara tiendra le choc, elle a recouvré sa combativité et surtout cette fois, je serai là, je ne la lâcherai pas.

Il est grand temps d'exiger Russo, le condamner et passer à autre chose afin d'accorder toute mon attention à mes proches qui auront grandement besoin de moi.

À ma grande surprise, en passant les portes de la cuisine, je me retrouve face à Giulana.

— Hey, tu tombes bien, me dit-elle avec un large sourire, toujours avenante.

Elle se retourne pour prendre un petit panier en osier couvert d'un torchon sur le plan de travail.

— On a préparé des muffins pour souhaiter un bon retour à Chiara, me dit-elle en me tendant la corbeille.

Même si le geste est fortement apprécié, mes mains hésitent à s'en saisir. Je connais son niveau en cuisine et je ne peux que m'inquiéter du gout et de la texture de ses pâtisseries.

— Gianni m’a aidée, précise-t-elle.

Un rire de soulagement m’échappe et j’attrape l’anse du panier.

— Merci, Giulana, c’est gentil. Chiara va adorer.

— Il n’y a pas de quoi me remercier, c’est tout à fait normal, me répond-elle en souriant toujours. Comment elle va ?

— Elle va bien, elle a retrouvé le moral et le sourire.

— C’est le principal, me répond-elle d’une voix douce. Et ta maman ?

— Ce n’est pas la grande forme, mais le retour de Chiara lui a redonné un coup de fouet.

— Si je peux faire quoi que ce soit pour vous, n’hésite pas.

J’acquiesce et la remercie encore une fois tout en déposant le panier sur le plan de travail. Je me félicite mentalement d’avoir pris ma voiture aujourd’hui pour aller récupérer Chiara, ça aurait été bien plus compliqué de transporter cette corbeille à moto.

— Courage, me murmure-t-elle en posant sa main sur mon avant-bras. Ce sera dur, mais on sera là.

Avec un dernier sourire, elle relâche mon bras et se dirige vers le salon où se trouve certainement sa fille avec son père ou l’un de ses tontons. Aux yeux de Léandro, Dino est autant son frère que Gianni et par conséquent, il est l’oncle d’Aurora. Pareil pour moi.

Je ne peux pas m’empêcher de la regarder s’éloigner avec un faible sourire aux lèvres, reconnaissant envers le soutien qu’elle me témoigne.

Non seulement Giulana a réussi à se faire une place au sein de notre meute, mais également à gagner l’affection de tous les membres. Et même si je ne le lui montre pas, je suis heureux de la compter parmi mes proches et son soutien, dans une telle épreuve, me va droit au cœur parce que ça me prouve qu’elle aussi estime notre amitié.

— J’espère que ce n’est pas le cul de ma femme que tu mates.

Je me mets à rire en tournant la tête en direction des portes de la cuisine où se tient Léandro, le regard faussement mauvais.

— Je ne suis pas assez fou pour ça, nié-je en riant. Je me disais seulement que ta femme était géniale. Elle a fait des muffins pour Chiara, lui révélé-je en montrant le panier.

— J’ai su, acquiesce-t-il.

Après un bref sourire, il pénètre dans la pièce et se dirige vers le frigo pour sortir deux bières.

— J’avais prévu d’envoyer Dino les lui apporter, je ne pensais pas que tu viendrais aujourd’hui, m’explique-t-il en me tendant une bouteille. Tu as le temps pour un combat ?

Je hoche négativement la tête en ouvrant ma boisson.

— Je passe seulement en coup de vent, je dois me rendre au Whisper après.

Je n’y suis pas encore allé de la journée, préférant rester avec ma famille. Leona a largement de quoi survivre en mon absence grâce à une petite réserve de nourriture placée dans sa chambre. Je m’arrêterai peut-être au Starbucks en y allant pour lui prendre un café, je sais à quel point elle raffole de cette boisson.

— Je voulais seulement vous demander de préparer un appel pour demain, lui révélé-je. Je souhaite en finir avec cette histoire.

Il acquiesce machinalement alors que son regard devient plus sombre, il se réjouit également de mettre la main sur Russo.

— C’est le silence complet de leur part depuis deux jours, m’apprend-il. Ils préparent quelque chose. Je n’aime pas ça.

— Ils commencent peut-être à se décourager.

Et comme je n’ai envoyé aucune photo depuis la dernière fois, nous ne les tenons plus en haleine, ils sont lassés par notre numéro.

— Il faut qu’on regagne leur attention avant qu’ils décident de contre-attaquer, me dit-il. On doit leur rappeler que c’est nous qui menons la danse.

Nous tournons tous les deux la tête lorsque Gianni sort du salon et se dirige vers nous, téléphone en main.

— Les Napolitains, nous indique-t-il. Ça fait trois fois de suite qu’ils appellent.

— Finalement, ils ne sont pas découragés, commenté-je.

— J’ai un mauvais pressentiment, nous dit Léandro en posant sa bière sur un meuble. Décroche, mets-les sur haut-parleur.

Gianni s’exécute et dépose le téléphone près du panier à muffins, nous nous plaçons en cercle autour.

— Je vous écoute, répond Léandro, son corps anglé en direction du salon afin de s’assurer que Giulana ne s’approche pas. J’espère que vous m’apportez enfin une bonne nouvelle, ajoute-t-il d’un ton faussement las.

— Je ne peux pas t’apporter une bonne nouvelle puisque j’ignore encore ce que tu cherches à obtenir, Léandro, rétorque Davide Coppola. Arrêtons ces idioties et passons aux choses sérieuses.

Je fronce les sourcils. Sa voix, pleine d’assurance, pas du tout saccadée, ni tremblante, ne me plait pas du tout, ça ne ressemble pas à quelqu’un qui est rongé par l’angoisse et la culpabilité depuis plus de deux semaines. Ça s’apparente plus à quelqu’un qui vient de trouver un atout dans sa manche et ça efface immédiatement ma bonne humeur pour la remplacer par de la colère.

— Qu’est-ce que tu veux dire ? demande Léandro, bien moins sûr de lui.

Il a également senti que Davide était en confiance et ça ne signifie qu’une seule chose, il n’est plus dans le brouillard.

— Mes hommes ont effectivement fait des affaires sur ton territoire et je suis prêt à te verser une somme conséquente pour couvrir tes pertes. Je m’engage aussi à ajouter un bonus en guise de dommage et intérêts pour les torts qui ont été causés à la sœur de ton homme de main.

Mon souffle se perd quelque part dans ma gorge. J’ai la désagréable impression que quelqu’un m’enfonce une aiguille dans la nuque. Au bord du malaise, je pose ma bière sur le plan de travail et m’accroche au rebord du meuble, serrant aussi fort que possible le marbre entre mes doigts.

— Ils n’auraient pas dû la cibler, je le reconnais. Vous avez enlevé ma nièce pour vous venger. Toutes ces mises en scène visaient à nous torturer, ma famille et moi, à travers elle et c’est réussi. Vous avez toute notre attention et nous nous engageons à dédommager cette fille et sa famille.

Je me décompose un peu plus au fur et à mesure de ses mots. Mon rythme cardiaque ralentit drastiquement et de grosses gouttes de sueur perlent sur mon front. Je fixe l’écran du téléphone comme s’il allait m’aspirer dans un trou noir à tout instant.

— Alors, cessons cette comédie et laissons les femmes en dehors de tout ça. Ce n’est pas comme ça qu’on règle une dette d’honneur, ça se règle entre hommes. Rendez sa liberté à ma nièce et entamons de réelles négociations, franches et directes.

Il est au courant de tout. Ses mots ne sont pas choisis au hasard, j’en suis persuadé.

La seule personne qui a pu aussi bien les renseigner sur ces fameuses mises en scène est l’actrice principale de ces tableaux. *Je vais la tuer.*

— On vous rappellera, conclut Léandro en me voyant lâcher le plan de travail, prêt à me tirer de chez lui.

Il termine l’appel tandis que Gianni, sur mes talons, me suit jusqu’à la porte d’entrée.

— Où vas-tu ? me demande le cadet des Bellochi.

— Lui faire payer sa trahison, grogné-je.

— Je viens avec toi, affirme-t-il.

Je ne suis pas seulement enragé, je ressens une haine viscérale à l’égard de Leona. Je ne pense même plus à ma vengeance ou à ces foutues négociations, juste au fait qu’elle m’a eu comme un con. Elle s’est jouée de moi, elle m’a planté un putain de poignard dans le dos et je n’ai rien vu venir. Non seulement je ne me suis douté de rien, mais j’ignore également comment elle s’y est prise, ce qui montre à quel point j’ai été négligent et stupide.

Gianni a à peine le temps de fermer sa portière que je démarre en trombe, pressé d’en découdre avec cette putain de traitresse ainsi que tout le personnel du club.



Leona

Je me lève immédiatement du lit en entendant le bruit d’une clé dans la serrure. Soulagée par son retour et excitée par le fait de sortir enfin de la chambre, j’avance de quelques pas en direction de la porte, un demi-sourire aux lèvres.

Seulement, mon sourire s’efface aussitôt et je recule d’un pas lorsqu’un homme aux cheveux châtains et aux yeux bleus pousse la porte à la place de Roméo.

— Suis-moi, m’ordonne Gianni Bellochi d’un coup de menton, en ouvrant la porte en grand.

Je fronce les sourcils cherchant à deviner ce qu’il va m’arriver en le suivant. Après avoir pesé le pour et le contre et compte tenu de l’aura menaçante qui se dégage de lui, j’estime qu’il vaudrait peut-être mieux que je reste enfermée dans cette chambre.

— Tu as exactement cinq secondes pour bouger avant que je te traine par les cheveux jusqu’en bas, me menace-t-il froidement, le regard extrêmement dur et surtout déterminé.

Il ne plaisante pas, c’est précisément ce qu’il fera. La peur ainsi que mon instinct de survie me poussent à agir. J’enfile en un temps record mes baskets et file dans le couloir d’une démarche très hâtive.

— Que se passe-t-il ? me risqué-je à demander tandis qu’il claque la porte derrière moi.

— Je pense que tu t’en doutes parfaitement, me répond-il en me jetant un regard glacial.

D’intenses sueurs froides me parcourent le dos. Sur des jambes tremblantes, je le suis dans le corridor. Mon cœur tambourine dans ma poitrine. L’attitude de Gianni m’indique qu’il ne s’agit pas d’une libération, mais plutôt d’une mise à mort et forcément, la terreur me tord les entrailles. Je sais pertinemment quel acte répréhensible j’ai commis qui justifierait autant d’animosité chez lui et je ne peux que craindre la fureur de Roméo.

— Un conseil, débute-t-il tandis que nous descendons les marches. Ne teste pas sa patience, il n’en a aucune dans ces moments-là. Si tu veux éviter le carnage, donne-lui ce qu’il cherche.

Je n’ai pas le loisir de l’interroger, alors que nous bifurquons sur la gauche après les escaliers, je remarque que les portes de la salle sont grand ouvertes et que tout le monde est assis sur le sol autour des podiums. Je marque un temps d’arrêt en constatant leur position étrange, à genoux, la tête baissée, les mains derrière la nuque, j’ai l’impression d’assister à une prise d’otages. Toutes les filles sont là ainsi que Brad, le barman, Romano

et d’autres videurs dont je n’ai pas retenu les noms. Mon regard dévie en direction de la banquette face au groupe sur laquelle est assis le gérant, la tête également baissée en direction de ses cuisses.

Ça n’a pas de sens, que se passe-t-il ici ?

Gianni me pousse à parcourir le reste du chemin et le regard du gérant se pose sur nous alors que nous entrons dans la salle, il semble terrifié. Par instinct, je plante mes talons dans le sol et freine brutalement avant de bifurquer vivement sur la droite, fuyant ainsi le danger. J’échappe à la prise de Gianni et tente de repartir en arrière, mais je marque un arrêt brutal quand je me retrouve face à Roméo. Appuyé contre le mur, juste à côté des portes, vêtu d’un jean et d’un tee-shirt noirs, il tient un long fusil entre les mains et met en joue tout le groupe. Son air serein se métamorphose en une énorme grimace de colère lorsque nos regards se croisent et finalement, je fais un pas en arrière et m’éloigne de la sortie. Classant mentalement les dangers par ordre d’importance, je choisis de battre en retraite et avance, à reculons, en direction des podiums.

— Leona, me salue-t-il cruellement. On n’attendait plus que toi, me dit-il en se détachant du mur.

Une goutte de sueur perle sur mon front. Mal à l’aise, la peur au ventre, je fais négligemment craquer ma nuque tout en reculant un peu plus, veillant à ne marcher sur personne au passage.

Il rejoint Gianni, resté à l’extérieur du cercle formé par les otages, et lui donne son fusil. Son ami le pointe immédiatement en direction du groupe. Personne n’ose lever la tête alors que je passe au milieu d’eux dans le but de m’éloigner de Roméo.

— Comment tu as fait ? me demande-t-il en passant sereinement devant la première ligne d’otages pour se rapprocher de moi.

Il ne me lâche pas du regard, toute sa haine n’est dirigée qu’envers moi et ça force un sanglot de terreur à franchir mes lèvres. Parce qu’à cet instant, il est monstrueux, plus terrifiant que jamais. J’ai réellement le sentiment d’avoir affaire au collecteur cette fois, le vrai, pas la version soft, il s’agit véritablement du psychopathe.

— Réponds, rugit-il.

Je secoue la tête de droite à gauche cherchant une façon de me sortir de cet énorme pétrin, échapper à sa colère, sa rage, sa vengeance. Son châtiment sera à la hauteur de l'offense et tout m'indique que cette fois, je vais souffrir. Vraiment subir sa fureur.

Je sursaute lorsqu'une détonation fend le silence de la pièce. Elle est suivie par de nombreux cris. Et alors que mes yeux se posent sur Roméo, je le découvre avec une arme à la main, pointée vers le sol, en direction d'un corps… Mes yeux se remplissent de larmes et je plaque ma main devant ma bouche camouflant un énorme sanglot tandis que je regarde le corps sans vie d'une stripteaseuse. Casey est étendue sur le sol, face contre terre, un trou se trouve à l'arrière de son crâne d'où s'échappe du sang.

— Réponds, répète-t-il en pointant son arme sur une autre tête.

Miranda éclate en sanglots et place ses mains sur son crâne comme si ça allait la protéger de la balle. Une main devant la bouche, les yeux larges dégoulinant silencieusement de larmes, tétanisée par la peur, je n'arrive pas à croire que cette scène est bien réelle. Je ne bouge pas, ne parle pas, ne respire pas et fixe le corps sans vie qui git aux pieds de Roméo.

De nouveau, une détonation se fait entendre, mon souffle revient et je mets à hurler en même temps que tous les autres. Plusieurs personnes bougent, se lèvent, cherchent à s'éloigner du fou... C'est la cohue jusqu'à ce qu'une vive déflagration résonne dans toute la pièce et alors tout le monde se couche à nouveau sur le sol. Gianni apparait de nouveau dans mon champ de vision, arme à la main, pointée vers le ciel.

— Personne ne bouge, rugit-il. La prochaine fois, je tire dans le tas.

Je n'ai toujours pas changé de position, j'en suis incapable, mais mes yeux trouvent la source de ma terreur, comme aimantés par cet immense danger. À ses pieds, en plus des deux cadavres des stripteaseuses, git le corps d'un videur de l'établissement, le nez en sang, la gorge tranchée, les yeux exorbités.

— Le prochain qui joue les héros, je le démembre devant tout le monde, menace le fou aux vêtements et aux mains tachées du sang de ses victimes.

Un nouveau sanglot s'échappe de mes lèvres. Mes jambes se dérobent et je tombe à genoux.

— Dis-moi comment tu as fait pour les prévenir, m’ordonne-t-il encore en pointant son arme sur un autre crâne.

— Réponds-lui, putain, s’insurge Romano dans un autre coin de la pièce.

Plusieurs personnes m’encouragent également dans ce sens et sous la pression générale, en plus de celle du regard meurtrier de Roméo, je craque.

— Je leur ai envoyé une lettre, crié-je en larmes.

Roméo éloigne son arme du crâne d’Ashley.

— Enfin, dit-il en soufflant exagérément, comme s’il venait de terminer une séance de sport. J’ai cru que tu voulais que je tue tout le monde.

De sa main libre, il écarte les boucles brunes qui lui tombaient sur les yeux puis pousse un nouveau soupir avant de tourner sur lui-même. Il regarde ses victimes ainsi que toutes les personnes prostrées sur le sol, terrorisées par sa folie. Puis son regard se pose sur moi et mon cœur manque un battement.

— Lequel d’entre eux t’a aidée ? demande-t-il en balayant l’assemblée de la main.

L’abattement me tombe dessus. Ce n’est pas fini, il n’en a pas encore terminé avec son massacre.

— Arrête. S’il te plait, arrête, le supplié-je à genoux, des larmes plein les yeux.

— Donne-moi le nom de la personne qui a envoyé ta lettre et j’épargnerai les autres, me dit-il calmement.

Son ton est beaucoup trop calme pour un tel moment. Il est en train de menacer de mort une vingtaine de personnes et il le fait avec une sérénité terrifiante.

Il pointe son arme sur la tête de Lisa, proche de lui à ce moment-là.

— Elle ?

Je secoue négativement la tête.

— Non ! Arrête, je t’en prie, ne fais pas ça, le supplié-je.

Il tire. Je hurle ma peine en voyant le corps de Lisa tomber sur le sol face contre terre. Je me plie en deux sous la force de mon chagrin et de ma terreur jusqu’à ce que ma tête repose sur le sol.

— Qui l’a aidée ? rugit-il à l’attention de toute l’assemblée.

— C’est forcément Arielle, s’immisce Jenna. Elles sont toujours ensemble.

Je relève brusquement la tête et croise le regard paniqué de mon amie qui oscille entre la stripteaseuse qui vient de balancer son nom, Roméo et moi.

— Arielle, répète le monstre en repérant sa victime au milieu des autres.

Je pousse sur mes pieds pour me remettre debout, mais entre la précipitation et le fait que tous mes membres tremblent comme des feuilles, je retombe immédiatement sur le sol.

— Arrête, crié-je en tendant désespérément la main devant moi.

Je pousse une nouvelle fois sur mes pieds alors qu’il arrive près d’Arielle et parviens à me lever cette fois tandis qu’il pointe le canon de son arme en direction de la tête de la rousse.

— Non, crié-je en me précipitant vers eux.

Je me jette par terre sans réfléchir et me place entre l’arme de Roméo et mon amie.

— Ce n’est pas elle, affirmé-je en secouant la tête.

Sans réfléchir, je saisis son canon et le dirige vers mon crâne.

— Tire sur moi. C’est moi. Je suis la seule coupable. Tue-moi, me précipité-je de dire.

— Ton tour viendra, ne t’inquiète pas.

D’un geste brusque, il retire le canon de ma main et vise une autre tête. Le regard mauvais, la bouche tordue dans une grimace effrayante, il tire en me regardant droit dans les yeux.

Je me mets à hurler et essuie frénétiquement mon visage des projections que je viens de recevoir avant d’attraper ma tête entre mes mains et me remettre à pleurer.

— Tu es responsable de toutes ces morts, Leona. Obéis. Donne-moi ce putain de nom, grogne-t-il au-dessus de ma tête.

Je me balance d’avant en arrière alors que l’image du meurtre de Pamela se rejoue très nettement dans ma tête. J’étais si près que… Je couine

de douleur lorsqu'il empoigne mes cheveux et me force à relever les yeux vers lui.

— Je te donne deux secondes avant de buter le prochain et n'essaie pas de me mentir, je le saurai.

Désespérée, les yeux larmoyants, je balaie la salle du regard pour y chercher un peu de soutien, mais je ne vois que des mines apeurées et contrariées, ils me fusillent du regard comme si j'étais celle qui les abattait les uns après les autres. Il n'y en a qu'une qui n'ose pas me regarder, Sharon garde la tête baissée en direction de ses cuisses, les épaules affaissées et tremblantes, je devine qu'elle pleure, sachant parfaitement que, comme moi, elle vit ses dernières heures. Reste à savoir si nous tenons réellement à emporter tous ces innocents avec nous.

— Donne-lui ce putain de nom, me hurle Jenna. Je ne veux pas crever pour tes conneries, putain, j'ai des gosses !

Lisa aussi en avait.

En sanglotant, je relève les yeux vers Roméo et d'une voix chevrotante, je lui donne satisfaction pour sauver les autres.

— Sharon.

Tous les regards convergent vers elle tandis qu'en entendant son nom, elle pousse un sanglot déchirant. Il relâche mes cheveux et tourne les talons pour se diriger vers la blonde. Tous ceux qui se trouvaient autour d'elle s'éloignent spontanément. Les gens s'écartent du passage de Roméo lui créant presque une haie d'honneur jusqu'à sa victime qui n'ose toujours pas lever la tête, refusant de voir la mort en face.

Il la contourne afin de se placer face à moi. Il ne veut pas que je manque une miette de l'exécution de celle qui m'a aidée. Il range son arme puis, d'un geste sec et brutal, il lui assène un coup de genou dans la tête. Elle hurle de douleur tandis que tout le groupe couine de surprise puis elle tombe à la renverse.

À partir de là, Roméo s'acharne sur elle, entre coups de poing et de pied, il frappe son corps à un rythme infernal, de façon si rapide et violente que ça en parait inhumain. Il se moque qu'elle soit une femme sans défense, un adversaire plus faible que lui qui ne se bat pas en retour. La bête n'a ni âme ni principes. Il la bat à mort devant nous et malgré tous ses hurlements

de détresse déchirants, personne ne bouge, personne ne lui vient en aide. J'en viens même à fermer les yeux, comme les autres, pour me convaincre que cette scène n'existe pas. Qu'en ne voyant pas le crime, je ne peux pas intervenir et que je ne suis pas l'horrible personne qui a condamné cette femme en lui demandant son aide.

Ce n'est que lorsque je n'entends plus ses cris ni les coups de Roméo que j'ouvre à nouveau les yeux. Le monstre est penché au-dessus de son corps, un couteau dans la main, je devine facilement ce qu'il est en train de dessiner sur le visage de Sharon. Cette dernière ne bouge plus, ne couine même pas en sentant sa lame dans son front et je comprends qu'elle est déjà partie. Malgré tout, Roméo achève son travail en lui tranchant la gorge et j'étouffe de nouveaux sanglots.

Je suis tellement désolée.

— Qui d'autre ? grogne le fou.

Je relève brusquement les yeux vers lui et croise son regard toujours aussi noir et meurtrier. Il est toujours assoiffé de sang malgré le carnage qu'il vient de commettre. Ce n'est pas terminé. Mon rythme cardiaque remonte en flèche.

— Personne, me précipité-je de dire. Je te le jure. Personne d'autre.

— Personne d'autre n'était au courant de votre plan ?

Je hoche négativement la tête, si vivement que ça m'en donne le tournis.

— Personne ne les a entendues discuter de ce plan ? crie-t-il à l'assemblée.

Il est si enragé qu'il en bave, crachant ses postillons partout autour de lui. Il est fou, complètement fou. On dirait un animal sauvage venant tout juste de déchiqueter sa proie et déjà prêt à bondir sur la suivante.

Évidemment, personne ne parle et ils remuent tous négativement la tête.

— Vous les auriez dénoncées sinon, n'est-ce pas ? continue Roméo.

Il balaie le groupe du regard et comme de bons soldats, ils hochent tous positivement la tête. Satisfait, il pousse un soupir de contentement, comme s'il était fier de l'effort accompli puis il replace une nouvelle fois ses cheveux mouillés de transpiration correctement afin que ses boucles ne lui obstruent pas la vue.

— Romano, dit-il subitement d’une voix douce extrêmement fausse en se rapprochant du videur. Tu n’as rien vu ni entendu ?

Il hoche négativement la tête et Roméo sourit cruellement.

— C’est pourtant arrivé sous ta surveillance. C’est à toi de garder un œil sur les putes. C’est ton job. Ta mission. Tu es payé pour ça, Romano, grogne-t-il en s’abaissant au niveau du visage du videur. C’est toi qui t’assures qu’elles ne font pas de connerie, comme aider ma prisonnière à contacter l’extérieur.

Des gouttes de sueur perlent sur le front de l’accusé de façon très visible.

— Je… Je n’ai pas… Tu n’as également rien remarqué, rétorque finalement Romano.

Mes yeux s’élargissent et j’entends autour de moi plusieurs personnes retenir leur respiration, c’était la pire phrase à dire à Roméo à ce moment-là.

— Seulement, moi, ce n’est pas mon job, riposte calmement le collecteur. Mon rôle à moi c’est de punir, pas de surveiller. Est-ce que je fais bien mon taf, Gianni ? demande-t-il en tournant la tête vers le cadet des Bellochi.

— Tes méthodes sont efficaces d’après moi, acquiesce-t-il, un sourire cruel aux lèvres tout en continuant de tenir en joue toute la salle. Et très divertissantes.

Roméo lui sourit en retour avant de reporter son attention sur Romano.

— J’ai puni Sharon et m’occuperai ensuite de Leona, affirme-t-il, me provoquant d’intenses sueurs froides. Mais je n’aurais pas eu à le faire si tu n’avais pas failli à ta mission, Romano.

— Si tu m’avais laissé m’occuper d’elle la dernière fois, cette pute n’aurait jamais osé nous la mettre à l’envers, crache hargneusement Romano en donnant un coup de menton dans ma direction.

— D’après toi, j’ai été trop laxiste avec elle ? l’interroge Roméo.

J’avale péniblement ma salive et ferme les yeux, certaine qu’il s’agit d’une question piège, celle qui déclenchera la fureur de la bête. Je refuse de voir ça, je ne veux plus être témoin de toute cette violence, je…

— Qu’est-ce que tu en penses, Leona ?

Je sursaute et ouvre brusquement les yeux en sentant son souffle sur mon visage.

OceanofPDF.com

Chapitre 25



Leona

Je pousse vivement sur mes pieds pour reculer sur les fesses lorsque je croise son regard fou à deux centimètres de mon visage. Je bouscule Arielle, qui recule également, seulement, contrairement à elle, je ne peux m'éloigner puisque Roméo attrape mes chevilles et me tire à nouveau vers lui. Si violemment que j'en tombe à la renverse et atterris douloureusement sur le dos. Un couinement plaintif s'échappe de mes lèvres, mais mon agresseur s'en moque puisqu'il continue de me tirer vers lui. Il s'installe tranquillement au-dessus de moi. Il est quasiment assis sur mes cuisses, ses genoux sont situés de part et d'autre de mes hanches et serrent mes bras le long de mon corps tandis qu'une de ses mains est posée sur ma poitrine et me maintient plaquée au sol. De cette façon, il bloque toutes tentatives de combat ou de fuite de ma part.

— Est-ce que j'ai été trop gentil avec toi ? me demande-t-il.

Forcément, je secoue négativement la tête.

C'est avec des yeux exorbités et le cœur qui cogne férocement dans ma poitrine que je le regarde se pencher vers mon visage.

— C'est pourtant ce que tu as laissé entendre à ta famille en leur parlant de nos petites mises en scène, me murmure-t-il.

Je grimace en réalisant qu'il s'agissait d'une question piège.

— Je te propose qu'on rétablisse la vérité, dit-il brusquement, l'air beaucoup trop enjoué.

Il glisse une main dans son dos, sort son couteau et me présente la lame au bout du nez.

— Cette fois, je n'oublierai pas de filmer, continue-t-il avec un sourire cruel aux lèvres.

Il se redresse et sort son téléphone de la poche de son jean.

Mes yeux s'élargissent, mes instincts se réveillent, l'adrénaline coule à flots dans mes veines et je recommence à me débattre, mais rien n'y fait. Assis sur moi, il n'a même pas besoin de ses mains pour me restreindre, son poids et les muscles de ses cuisses suffisent.

— Romano, hèle-t-il le videur. Viens là et filme.

Le géant se lève et s'approche de nous, tendant la main en direction du téléphone de Roméo.

— Tu merdes et je te bute, compris ? le met-il en garde avant de lui céder l'objet.

Romano se contente d'acquiescer et Roméo braque à nouveau son regard menaçant sur moi.

— Sois la plus naturelle possible, on est filmés, me dit-il avec un large sourire aux lèvres.

Je n'ai pas le temps de réagir, je n'ai même pas le temps de protester. Complètement impuissante, je le regarde glisser son couteau sous mon débardeur et le couper en deux en traçant une ligne droite depuis ma poitrine jusqu'à mon nombril.

Incapable de me laisser faire, de rester sans bouger dans un tel moment, j'essaie encore une fois de lui échapper, même si je suis consciente que cette bataille est vaine, je ne peux pas me résoudre à abandonner.

Je sens la lame froide de son poignard appuyer contre ma peau et de peur qu'elle me transperce, je m'immobilise.

Je tire sur ma nuque afin de voir ce qu'il fait, anticiper ses mouvements. Avec un sourire cruel aux lèvres, il trace des lignes imaginaires le long de mon torse. Sa lame me parait peser une tonne sur mon corps. Seulement, il ne l'enfonce pas, il la fait juste glisser sur ma peau et j'ignore si c'est pour me foutre les jetons, jouer avec mes nerfs, ou bien s'il est indécis quant à l'endroit à poignarder.

Ce suspens aggravé, cette attente insupportable, l'anticipation anxieuse de la douleur, tout ceci fait monter dans ma gorge une sorte de rire nerveux qui se transforme en sanglot dès qu'il passe mes lèvres.

Le souffle court, le cœur au bord des lèvres, je suis à deux doigts de céder à la panique tandis qu'à l'inverse, mon agresseur semble parfaitement

serein dans sa folie. Ses boucles brunes lui tombent devant les yeux et ne font qu'aggraver son air sombre et menaçant alors qu'il arrête sa lame sur le bord de mon abdomen, près de ma hanche.

— Tu n'aurais jamais dû me trahir, murmure le monstre.

Un couinement s'échappe de mes lèvres lorsque je sens sa lame couper ma peau.

Je secoue la tête de gauche à droite, cherchant de l'aide autour de moi, mais je ne vois que Romano en train de braquer le téléphone de Roméo sur nous.

Je refuse de me montrer faible devant la caméra, alors je ferme les yeux et mords férocement dans ma lèvre jusqu'à sentir le gout du sang. Et, je tiens bon.

Je ne laisse rien paraitre. Je ne lui donne rien, ni mes pleurs, ni ma détresse et encore moins ma fierté. Je suis plus forte que ça. Plus forte que lui.

— Regarde-moi, m'ordonne-t-il en enfonçant ses doigts dans mes joues.

Je réalise alors que je ne sens plus sa lame contre ma peau. Étonnée par la rapidité de l'action, j'ouvre brusquement les yeux et fronce les sourcils.

— Souviens-toi de ça la prochaine fois que tu souhaiteras tenter le diable.

Il m'oblige à baisser le menton pour contempler son œuvre et je ne peux pas retenir mon sanglot en voyant une pieuvre de la taille d'un écusson gravée sur ma peau.

— Pas de mise en scène cette fois, j'espère que ça te convient mieux, murmure-t-il avant de se relever.

Je continue de fixer son dessin en clignant exagérément des yeux, certaine qu'il s'agit d'une hallucination et que le symbole sanglant va finir par disparaitre, mais rien ne se passe.

— Merci, Romano, l'entends-je lui dire à côté de moi. On n'a plus besoin de toi.

Une forte détonation m'agresse les tympans et force un cri hors de mes lèvres. Je regarde brusquement à côté de moi alors que le corps de Romano tombe lourdement sur le sol, un trou béant au milieu du front…

Je ferme brusquement les yeux, mais l'image reste, elle est gravée dans mon esprit comme toutes les autres, je ne m'en déferai jamais et la verrai toujours derrière mes paupières closes.

— Les autres, vous pouvez rentrer chez vous, l'établissement n'est pas en état de recevoir du public ce soir, décrète-t-il d'une voix affreusement professionnelle.

Un sanglot m'échappe. Comment peut-il commettre un tel massacre et paraitre aussi calme à propos de ça ?

— Pas besoin de préciser ce que je vous ferai si vous l'ouvrez, ajoute-t-il.

J'entends des gens se lever autour de moi, j'entends des bruits de pas, mais ne bouge pas. J'essaie de rassembler mes esprits, de remonter à la surface, de ne pas céder à la folie. Je tente désespérément de me raccrocher à quelque chose, de trouver la force de me relever, de trouver une raison de continuer de me battre. Mais je me sens si faible… Mon esprit souhaite juste partir vers un endroit plus léger. Un lieu où aucun fou ne se trouve et où ce carnage n'existe pas.

— Une équipe de nettoyage est en chemin, annonce Gianni quelque part dans la pièce.

Je suis complètement désorientée. Et j'ai froid. J'ai affreusement froid tout à coup.

— Je t'enverrai quelqu'un pour boucher les trous dans le plafond, Nedo, ajoute-t-il.

— Pas de problèmes, répond la voix tremblante du gérant du Whisper. Est-ce qu'il vous faut quelqu'un pour la surveiller cette nuit ?

J'entends vaguement leurs paroles, mais ne les comprends pas, ils semblent si loin ou alors c'est moi qui m'éloigne… J'ai l'impression que mon corps lévite. Je me sens si légère, à peine consciente… comme si j'étais sur le point de m'endormir. J'en ai terriblement envie. Je suis si fatiguée…

— Pas besoin, cet endroit est compromis, on va la déplacer, déclare Roméo.

Puis c'est le noir complet.



Roméo

Je descends d’une traite mon troisième verre de whisky en regardant le soleil se coucher sur le lac Michigan par l’immense baie vitrée de l’un des appartements appartenant au Bellochi. Je ne prête aucune attention à l’astre éclatant en train de mourir dans le lac, je ne fais que fixer du regard cette immensité d’un bleu très sombre à cette distance tandis que mon esprit projette des images à sa surface. Pas n’importe quelles images, celles de la soirée.

Le film de mon carnage au Whisper se rejoue devant mes yeux de façon très vive et détaillée. Je parviens même à ressentir la peur de mes victimes, à revoir leurs yeux mouillés, leurs mines paniquées. J’entends les cris, les silences pesants, les respirations lourdes, saccadées, je revois leurs membres trembler, j’entends leurs couinements, leurs reniflements, je sens l’odeur du sang, de la transpiration, de la terreur… Tous ces détails auxquels je ne prête aucune attention sur le moment, mais que mon esprit enregistre quelque part dans ma tête.

D’habitude, je me repasse ces images en me lavant. Je laisse l’eau couler longuement sur mon visage emportant avec elle tous ces souvenirs déplaisants, mais qui, en fin de compte, ne me touchent pas, n’atteignent pas mon âme, qui sont vite oubliés dès lors que je termine de me rincer.

Cependant, cette fois, je ne suis pas parvenu à m’en défaire. Après une longue douche et trois verres de whisky avalés coup sur coup, elles sont toujours là. Elles défilent inlassablement.

Et je sais pertinemment pourquoi ce carnage m’atteint plus que les autres. Ce n’est pas à cause des nombreux cadavres dont je me souviens à peine des visages. La seule responsable de mon état c’est Leona. C’est sur sa figure, ses réactions, ses tremblements, ses cris que mon esprit se concentre.

Il me repasse toutes ces images à l’exception des derniers instants. Je n’ai aucun souvenir du moment où j’ai tailladé la peau de Leona. Les seules images que j’en garde proviennent de la vidéo que j’ai visionnée.

À nouveau, une boule se forme dans ma gorge et l’obstrue.

Je tourne les talons et retourne vers le bar pour me servir un autre verre, espérant ôter ce gout âpre et désagréable que j'ai dans la bouche dès que je repense à ce moment.

Je n'arrive pas à analyser, à comprendre ou à expliquer ce que je ressens vis-à-vis de ça. Je suis partagé. Au fond de moi, je suis persuadé que ce châtiment était mérité, car elle m'a trahi en envoyant cette putain de lettre dans mon dos. Elle a possiblement fait foirer tout mon plan, m'a peut-être privé de ma vengeance. Elle méritait ce châtiment.

Et pourtant, je ressens également une grande amertume par rapport à ça que je ne parviens pas à justifier. C'est juste là. Au creux de mes entrailles. Coincé dans ma gorge. Comprimé dans ma poitrine. Une sensation de malaise que je n'explique pas. Un sentiment de culpabilité que je n'avais encore jamais ressenti envers l'une de mes victimes.

La balance a été rééquilibrée, mais je ne m'en félicite pas. Au contraire. Ça me donne plutôt envie de gerber.

Je prends une gorgée de whisky en me remémorant l'image de son corps complètement inerte étendu sur la piste du Whisper. C'est à ce moment-là que je suis remonté à la surface, que j'ai repris conscience de mon environnement et que j'ai réalisé ce que je venais de faire. Durant une seconde, j'ai eu peur de l'avoir tuée, mais après un rapide examen de son corps, j'ai compris qu'elle était juste évanouie. Selon moi, elle n'a pas perdu connaissance à cause de sa blessure qui ne saignait déjà plus, mais parce que c'était trop pour elle. Elle a sombré pour protéger son esprit ainsi que son âme.

Je finis mon verre d'une seule goulée puis le repose sèchement sur le bar, irrité par le fait que la brûlure de l'alcool ne soit pas assez intense pour faire fondre cette boule qui obstrue ma gorge.

— J'ai terminé, m'annonce Gianni en sortant du couloir qui conduit à la salle de bain et à la seule chambre que propose cet appartement. J'ai désinfecté et j'ai apposé des strips un peu partout pour suturer la plaie.

Donc, elle n'était pas profonde puisqu'elle ne nécessitait pas des points de suture. Cela me confirme mon examen rapide de l'entaille. J'ai coupé sa peau sans vraiment y enfoncer ma lame. Mes incisions dans son abdomen semblaient presque chirurgicales. Ce constat me met d'autant plus mal à

l’aise parce que ça ne me ressemble pas. Je tranche plus profondément et plus sèchement d’habitude, encore plus lorsqu’il s’agit d’une partie aussi tendre du corps humain.

Je ne parviens pas à m’expliquer mon geste. Je ne sais pas à quoi je pensais en le faisant, quel message je voulais lui transmettre en lui gravant cette pieuvre près de sa hanche.

Ce dessin c’est un symbole, notre façon de marquer nos ennemis, ceux qui nous ont trahis. Seulement, je le réalise toujours sur le front de ma victime et surtout, je tue forcément la personne ensuite. Ce que j’ai fait n’a donc aucun sens, ça ressemble à un accès de rage, une crise de folie passagère, sans but précis, seulement celui de marquer ma victime, la personne qui m’a trahi. Jamais une trahison ne m’avait fait aussi mal.

— Ça ne devrait pas s’infecter, mais il faudra surveiller quand même, continue-t-il en s’arrêtant à côté de moi.

Il s’empare de mon verre afin de le remplir de whisky qu’il engloutit en une seule gorgée.

— J’ai laissé une boite d’antidouleurs sur la table de chevet, continue-t-il en faisant claquer le verre contre le bar, elle en a pris avant de se rendormir, mais si…

— Elle a repris connaissance ? le coupé-je, ma voix montant dans les aigus.

Il acquiesce.

— Juste après ton départ.

— Elle t’a dit quelque chose ?

— Elle était désorientée et ne se souvenait de rien. Elle a de nouveau sombré dès que les cachets ont fait effet. Ça devrait aller mieux demain.

J’acquiesce machinalement comme pour me persuader également que la nuit effacera tout ça et que demain sera un tout autre jour.

— Son sommeil sera sans doute agité. Veille à ce que le bandage reste en place, il ne faut pas qu’elle frotte les strips. Assure-toi aussi qu’elle n’abuse pas des antidouleurs.

— Sa douleur ne doit pas être si intense, je n’ai pas coupé si profondément que ça, dis-je sans pouvoir m’en empêcher.

— Je ne parlais pas de ça, mais des cauchemars qu'elle va sans doute faire. Elle pourrait ne pas supporter de recouvrer la mémoire et tenter de se suicider.

Bordel, mon putain de cœur se serre en imaginant cette hypothèse. Je refuse de le croire. Leona est plus forte que ça, elle n'a pas cessé de me le démontrer au cours des semaines précédentes. Elle ne va pas s'effondrer. Pas maintenant. Pas à cause de ce ça.

Pas à cause de moi.

Je reprends mon verre sur le bar et le remplis avant d'en boire une longue gorgée, la forçant à glisser le long de ma gorge sans même la savourer.

Après avoir enchainé tous ces verres d'alcool, je commence à me sentir étourdi, mais plutôt que de me rendre euphorique, ce début d'ivresse me rend encore plus mélancolique.

— Tu penses que c'était une erreur ? lui demandé-je en regardant le fond de mon verre.

Je n'ai jamais cherché l'approbation de qui que ce soit. J'ai toujours agi sans me soucier de l'opinion des autres, estimant que j'étais le seul juge de mon histoire. Seulement cette fois, alors que le doute, voire la honte, me tord le bide, j'ai besoin d'entendre l'avis de mon meilleur ami.

— Je ne pense rien, répond-il le plus simplement du monde. Je ne suis pas à ta place. Je ne suis pas touché personnellement par cette histoire. La mort de toutes ces personnes m'indiffère, la souffrance de Leona me laisse de marbre, tout ce qui m'intéresse c'est de t'aider à obtenir ta vengeance. Je me fous de comment tu t'y prends, je te suivrai dans toutes tes actions, je t'encouragerai dans toutes tes décisions. Mon but, dit-il en désignant son torse du doigt, c'est seulement de m'assurer que tu obtiendras satisfaction à la fin de ta quête.

Un faible sourire se dessine au coin de mes lèvres et je le remercie d'un simple regard pour ces mots fortement appréciés.

Nous nous montrons rarement l'affection qu'on se porte les uns les autres, déjà parce que ce n'est pas dans notre nature, mais aussi, car dans nos esprits, c'est une évidence. Nous serons toujours là les uns pour les autres, nous traverserons les flammes de l'enfer tous ensemble. Ce petit

rappel offert par Gianni me donne un grand coup de fouet et me remet sur les rails.

— Demain, on les appellera pour demander Russo, affirmé-je.

Je ne leur enverrai pas la vidéo, ça me desservirait plus qu'autre chose. Je suis même tenté de l'effacer définitivement. Tout ce que j'y vois, c'est un homme vexé, touché dans son égo, qui a voulu prouver à tout le monde qu'il était capable de réellement faire du mal à sa captive. Un tel comportement ne me rend pas fier de moi. Je n'ai aucune envie de partager cette vidéo avec qui que ce soit.

— On fait comme ça, acquiesce-t-il. Je te laisse. Appelle-moi si tu as besoin de quelque chose.

J'acquiesce machinalement puis le regarde passer la porte de l'appartement. Je m'en rapproche à mon tour pour la fermer à clé puis je range le trousseau dans la poche de mon jogging et je me lance en direction du couloir.

La chambre à coucher comporte une grande fenêtre qui donne sur des immeubles d'habitation et de bureau. Entre les néons des enseignes en contrebas, les lumières de la ville constamment allumées ainsi que celles provenant des bureaux et logements situés face à la fenêtre, la pièce est suffisamment illuminée pour que je puisse y circuler sans avoir besoin d'éclairer le plafonnier.

Mes yeux se posent sur la forme endormie de Leona, étendue sur le dos, par-dessus les couvertures, les lèvres entrouvertes, un bras sur le ventre, le second plié au-dessus de sa tête. Elle semble dormir paisiblement.

Puisque je lui ai retiré les restes de son débardeur pour permettre à Gianni de la soigner, elle ne porte que sa brassière et son short de sport, tous les deux maculés de sang. Je suis persuadé qu'elle n'aimerait pas dormir comme ça et je n'ai également plus envie de voir ces habits tachés du sang que j'ai fait couler donc je décide de les lui enlever.

Je me rapproche du bord du lit, là où elle est allongée, et ne peux m'empêcher de frôler son bandage du bout des doigts avant de glisser doucement mes doigts sous l'élastique de son short. Avec une grande délicatesse, pour ne pas la réveiller, je descends son vêtement le long de ses jambes et le lui retire. Puis je retourne au salon pour y récupérer mon

couteau et je découpe soigneusement sa brassière afin de la lui retirer sans risquer de la réveiller. Je procède de la même façon avec sa culotte.

Une fois complètement nue, j'hésite durant une seconde à essayer de lui enfiler mon tee-shirt, mais me ravise et décide plutôt d'aller chercher des couvertures, que je sais stockées dans l'armoire. Cet appartement, comme les deux autres à cet étage, nous sert principalement à baiser des putes, mais il est tout de même équipé de sorte que nous puissions y passer la nuit si nous sommes trop morts pour rentrer chez nous.

Je la couvre et souris lorsqu'elle gémit dans son sommeil tout en s'enroulant dans la couverture, apparemment satisfaite par la chaleur apportée.

Je contourne le lit pour aller tirer l'épais rideau, plongeant alors la pièce dans une semi-pénombre, puis je dépose mon téléphone, mon couteau et mes clés sur la table de chevet avant de m'allonger à côté d'elle, par-dessus les draps.

Comme si elle sentait la présence de son agresseur, elle commence à s'agiter dans son sommeil, secouant la tête dans tous les sens, remuant les bras, les jambes, tournant sur elle-même… On la croirait en plein combat et je devine qu'elle est en proie à un cauchemar ou plutôt à un souvenir. Conformément aux recommandations de Gianni, je la replace sur le dos puis pose un bras sur sa poitrine, bloquant ainsi ses mouvements en la plaquant contre le matelas pour l'empêcher de faire sauter les bandes adhésives.

Après quelques minutes, qui me semblent interminables, elle arrête de bouger et replonge dans un sommeil plus calme.

Je ferme également les yeux, absolument certain que le sommeil ne me trouvera pas alors que le film de la soirée se joue à nouveau derrière mes paupières closes.

OceanofPDF.com

Chapitre 26



Leona

Je me réveille en sueurs avec l’impression d’étouffer sous le poids des couvertures. Sans ouvrir les yeux, je pousse la couette avec mon pied afin de découvrir une bonne partie de ma jambe et me sens aussitôt soulagée. Du moins, en partie, si l’air frais qui balaie mon mollet refroidit tout mon corps, il ne fait rien contre cette sensation de lourdeur sur ma poitrine.

J’essaie de me tourner sur le côté, persuadée de m’en débarrasser ainsi, mais je ne bouge pas d’un centimètre, bloquée par ce poids sur mon buste qui m’écrase contre le matelas. Mes yeux s’ouvrent instantanément lorsqu’en cherchant à tâtons l’origine de cette entrave, je touche une peau poilue. Par-dessus les couvertures, en travers de ma poitrine, se trouve un avant-bras masculin. Et lorsque je tourne brusquement la tête en direction du reste du corps, je me retrouve presque nez à nez avec Roméo.

D’un seul coup, tout me revient et je panique.

Il ouvre subitement les yeux dès lors que je m’agite à côté de lui, cherchant à pousser son bras pour pouvoir fuir, m’éloigner de ce monstre. En alerte, il cherche d’abord à travers la pièce faiblement éclairée la cause de ma peur, recherchant un intrus, une troisième personne, avant de se souvenir que c’est lui la pire menace qui se trouve dans cette ville, voire dans ce pays.

Ses yeux se reposent alors sur moi et je jurerais y lire de la honte, voire de la peine, mais tout ça disparait dès lors que j’essaie de lui griffer le visage pour l’obliger à me lâcher. Il attrape *in extremis* mon poignet et je me mets à hurler par réflexe. Il abandonne mon torse pour placer sa paume sur ma bouche et je profite de cette liberté gagnée pour tenter de l’attaquer avec ma seconde main. Mais ce mouvement brusque de rotation me

provoque une vive sensation de brûlure au niveau de la hanche et je me fige instantanément tandis qu'un râle plaintif s'échappe de mes lèvres et meurt contre la paume de Roméo.

— Arrête de bouger, m'ordonne-t-il sèchement. Tu vas arracher les bandes.

Il pousse sur mon épaule afin de me replacer sur le dos et je me laisse faire, focalisée sur ce mélange de tiraillements et picotements que je ressens au niveau de ma blessure.

Je glisse une main sous la couverture pour toucher ma blessure et me rends compte de la présence d'un épais bandage tout autour de mon ventre avant de réaliser que je ne porte pas de vêtements. Je soulève le drap et un hoquet de surprise m'échappe en me découvrant complètement nue. Je rabats la couverture et la borde avec mes bras.

— Où sont mes vêtements ? lui demandé-je stupidement en tournant la tête vers lui.

Pour je ne sais quelle raison, je ressens une pointe de soulagement en constatant que Roméo ne se trouve pas sous les draps avec moi.

— J'ai pensé que tu ne souhaiterais pas les garder comme ils étaient tachés, me répond-il posément.

La réalité de cette situation me frappe soudainement. L'homme qui m'a tailladé le ventre a soigné ma plaie, m'a retiré mes habits souillés, il m'a peut-être nettoyée puis il m'a mise au lit et il s'est allongé avec moi.

C'est… ça parait si absurde, irréel, dément qu'un rire nerveux se fraye un chemin jusqu'à mes lèvres.

— Alors c'est ça ton truc, dis-je sans masquer mon dégout. Tu charcutes ta victime puis tu la soignes et tu veilles sur elle. Tu attends qu'elle se remette de ta blessure puis tu recommences. Tu casses puis tu répares pour mieux briser ensuite, c'est ça qui te plait, n'est-ce pas ? l'agressé-je en riant encore nerveusement. C'est comme ça que tu prends ton pied, pauvre taré… Espèce de monstre… Sale…

Il plaque à nouveau sa main sur ma bouche tandis qu'il me jette un regard noir, les lèvres pincées.

— Je comprends ta colère et j'accepte que tu la déverses sur moi, me dit-il, les dents serrées, mais si tu ne veux pas que je m'énerve aussi, laisse

tomber les insultes.

Des effluves d'alcool s'échappent de ses lèvres et m'obligent à froncer le nez. Dans l'impossibilité de parler, je me contente de le fusiller du regard pour lui donner le fond de ma pensée.

— Pour info, tu es la première dont je prends soin après l'avoir blessée, ajoute-t-il avant de basculer sur le dos, ôtant sa main de mon visage.

— Je suis flattée, craché-je, sarcastiquement. Flattée que tu m'aies recousu après m'avoir découpé le ventre ! Pauvre…

Il tourne la tête en me jetant un regard d'avertissement.

— Tu te rends compte de ce que tu as fait ? Toutes ces personnes que tu as abattues, ce massacre, ce…

Les visages de ses victimes défilent alors devant mes yeux et je me sens à nouveau nauséeuse. Même après l'avoir constaté de mes propres yeux, une part de moi refuse toujours d'admettre que c'est réel, qu'un individu puisse être capable d'autant de violence, être habité par autant de rage, de haine, être dépourvu de conscience morale.

— Tout ça pour une pauvre lettre, Roméo, dis-je incrédule, les larmes me montant aux yeux.

C'était disproportionné, sa réaction dépasse l'entendement, elle est intolérable et je refuse de pleurer pour ça, je refuse de me sentir coupable de la folie de cet homme. Il peut me reprocher tout ce qu'il veut, m'énumérer toutes les fautes qu'il souhaite. Il peut tenter de se planquer dans l'ombre de ses histoires de crimes et châtiments ou de balance à rééquilibrer, mais la vérité c'est que c'est un psychopathe qui n'a aucune limite. Et je refuse de porter le poids de ce massacre à sa place. Il est le seul responsable, il ne se cachera pas derrière moi.

— Tu es satisfait ? craché-je de nouveau en le regardant droit dans les yeux, une nouvelle coulée de lave se répandant dans mes veines. Content de toi ? Rassasié ? Est-ce que toute cette violence purement gratuite a calmé la bête ? lui demandé-je sans masquer mon dégout. Est-ce qu'il lui en faut plus ? Tu souhaites peut-être m'ouvrir les veines ? dis-je en tendant le bras vers lui. Faire couler plus de sang…

— Non, me coupe-t-il en attrapant tout de même mon bras. Je ne suis pas satisfait ni content de moi, avoue-t-il d'une voix presque tremblante.

Il porte mon poignet jusqu'à ses lèvres et embrasse chastement ma peau.

— Et je ne veux pas te blesser, murmure-t-il contre mon épiderme. Je ne le ferai plus jamais.

Ce ne sont pas tant ses paroles ou ses lèvres contre mon cuir qui me font frissonner, mais son regard tumultueux, suppliant, combiné à sa mine peinée, honteuse. Roméo ne m'a jamais paru aussi vulnérable qu'à cet instant, et bien qu'il ne le formule pas à voix haute, ses yeux implorent mon pardon. Mais, je le lui refuse en retirant brusquement mon poignet d'entre ses doigts.

— Il fallait y penser avant, dis-je sèchement.

Je tourne la tête et fixe le plafond, mon cœur tambourinant dans ma poitrine, les dents serrées à cause de la haine intense que je lui voue. Je pourrais me lever, sortir de ce lit, m'éloigner de lui, le fuir, mais je me sens beaucoup trop faible pour mener cette bataille que je sais perdue d'avance. Et c'est bête, mais j'ai besoin de parler à quelqu'un de ce que je viens de vivre. Besoin de l'évacuer. Même si la seule personne disponible pour m'écouter se trouve être responsable de mon traumatisme.

— Je voulais simplement que tu arrêtes de torturer mes parents pour quelque chose dont ils ne sont pas responsables, dis-je à voix basse sans le regarder. Ce n'était pas juste. Ils devaient connaitre la véritable raison de mon enlèvement afin de se rendre compte que ces négociations n'étaient que du vent, qu'aucun montant ne me sauverait et que tu désirais seulement les tourmenter. Tout ce que tu souhaites c'est de venger ta sœur et tu m'as ciblée parce que tu estimes que mon oncle est responsable des actions de ses hommes. C'est lui que tu veux faire souffrir à travers moi. Tu veux rendre à l'identique le châtiment qui a été infligé à ta sœur parce qu'il doit toujours être rendu à la hauteur de l'offense, répété-je les mots qu'il m'a maintes fois énoncés. La seule raison pour laquelle tu ne m'as pas violée immédiatement c'est parce qu'au lieu de me soumettre face à la peur que tu m'inspirais, je me suis montrée combative et tu y as vu un challenge. Mais mon sort était scellé du départ.

À bout de souffle, je tourne la tête vers lui et croise son regard aussi surpris qu'admiratif et contrarié.

J’ignore si c’est parce que je me sens physiquement faible que mon mental est également au plus bas, mais je n’ai soudainement plus la force d’aller à l’encontre de son plan. Je n’ai plus la force de me montrer fière, de lui tenir tête. Je veux juste en finir avec tout ça. Rentrer chez moi. Trouver du réconfort auprès des miens, oublier tout ça dans leurs bras aimants.

— Fais-le, murmuré-je.

Je soulève la couverture et découvre mon corps.

— Arrête de jouer avec moi, prends ce que tu désires et rends-moi ma liberté.

— Tu te trompes, me murmure-t-il.

Il s’allonge sur le flanc en s’appuyant sur un coude et avec une certaine délicatesse, il rabat la couverture sur mon corps nu.

— Je te désire, *Topolina*, continue-t-il d’une voix douce, le regard trouble. Je crève d’envie de te posséder, mais pas comme ça.

Ce qu’il fait ensuite me choque jusqu’au plus profond de mon être, il dépose un baiser sur la pointe de mon nez avant de se replacer sur le dos de son côté du lit.

— Ton sort n’a jamais été scellé. J’improvisais totalement te concernant. Je me laissais mener par le courant, guider par notre alchimie.

Je suis si abasourdie que je ne bouge pas, ne parle pas, ne respire pas, entre ses mots et ses gestes, il m’a littéralement stupéfiée.

— Pour le reste aussi tu te trompes, me dit-il alors d’une voix grave. Les négociations ne sont pas qu’un écran de fumée, je souhaite obtenir quelque chose en échange de ta libération. Si je les torture autant, c’est pour m’assurer qu’ils me donneront ce que je veux quand je formulerai la bonne demande.

Étonnée et surtout curieuse, je tourne la tête dans sa direction.

— Je ne t’ai pas choisie seulement parce que tu es la nièce de Davide Coppola, continue-t-il en fixant le plafond.

— Pour quelle autre raison alors ? soufflé-je, la curiosité étant trop forte pour que je puisse me retenir de l’interroger.

Il glisse une main dans ses cheveux, repoussant ses boucles vers l’arrière pour dégager son front sur lequel il appose son bras en scrutant

silencieusement le plafond se demandant certainement s'il doit me révéler cette information ou non.

— Réponds d'abord à ma question, décrète-t-il subitement en retirant son bras pour tourner la tête vers moi. Qu'est-ce que tu penses de ton fiancé ? Je veux la vérité, ajoute-t-il fermement.

J'essaie de comprendre d'où vient cette soudaine envie d'en savoir plus sur mes sentiments vis-à-vis de Cipriano, mais je ne trouve aucune explication logique. Sa question me perturbe d'autant plus parce que personne, mis à part Carlotta, ne connait la vérité à ce sujet. Seulement, si je veux qu'il m'en dise plus sur ses intentions, qu'il me donne les éléments qui me font défaut afin d'avoir le fin mot de l'histoire, j'ai la conviction que je dois également montrer mon vrai visage.

— Il m'insupporte, avoué-je sans même prendre le temps de réfléchir ou de peser mes mots. Il est inintéressant, grossier, et malaisant. C'est un supplice d'être avec lui, dis-je dans un excès de franchise.

Et je ressens un immense sentiment de soulagement après avoir sorti tout ça. Clairement, Roméo doit se moquer de connaitre mon ressentiment envers Cipriano, mais ça me fait tout de même du bien de l'avoir formulé à voix haute.

Roméo acquiesce, la mine indéchiffrable, tandis que je suis pendue à ses lèvres, attendant d'en savoir plus maintenant que j'ai répondu à sa question.

— Tu connais Vincenzio Viledo ? enchaine-t-il.

Je fronce les sourcils autant parce que ce nom ne me dit rien que parce que je n'arrive toujours pas à comprendre où toutes ces questions nous mènent.

— Non. Je devrais ?

— C'est un pote de Russo. C'est lui qui tenait le bordel clandestin ici, me révèle-t-il en tournant la tête pour fixer de nouveau le plafond.

Mes lèvres s'entrouvrent d'un commun accord tandis que mon souffle se perd quelque part dans ma gorge.

— C'est au cours d'une de ses visites dans l'établissement de son pote que Russo a croisé la route de ma sœur.

Inconsciemment, je porte ma main jusqu'à ma bouche pour camoufler le juron qui sort spontanément d'entre mes lèvres en devinant la suite.

— Elle avait accepté, sous la contrainte, de danser dans le club de Viledo et de sucer ses clients, à condition de ne pas coucher avec eux. Seulement, Russo la désirait et il n'a pas toléré son refus donc il l'a violée.

— Non…, soufflé-je. Comment… Tu es sûr ? lui demandé-je en essayant de me redresser, mais la coupure me tiraille et je me rallonge aussitôt.

— J'ai vu l'enregistrement, confirme-t-il d'une voix grave en tournant la tête vers moi.

Son regard aussi troublé que peiné et enragé suffit à me convaincre qu'il dit la vérité, il semble encore hanté par ces images et je ne peux qu'imaginer à quel point elles sont intolérables. D'autant plus qu'au fond de moi, je crois Cipriano capable de commettre un tel crime, je possédais déjà des doutes à ce sujet.

Un mot d'excuse pend sur le bout de ma langue, mais il me parait si insuffisant, si dérisoire face à la situation que je le ravale puis tourne la tête, gênée par sa mine meurtrie qui me tord l'estomac de compassion.

— Viledo l'a ensuite menacée de tout révéler à mes parents si elle refusait de se prostituer. Ils sont très conservateurs, ils tenaient à ce qu'elle reste vierge jusqu'à son mariage. Donc, par peur de leur réaction, Chiara s'est soumise à ce foutu chantage. Elle s'est prostituée jusqu'à ce que le père de son fiancé demande à rencontrer le mien afin d'annuler le mariage, les mains remplies de photos compromettantes de Chiara qu'il avait fait suivre.

Il marque une pause durant laquelle je tente de procéder à toutes ces informations, mais il pourrait me laisser plusieurs heures que je n'arriverais toujours pas à me remettre de ses révélations. Je suis complètement abasourdie.

— Quelques heures après la découverte de son secret, elle a essayé de se suicider, dit-il d'une voix plus faible, chargée par l'émotion.

— Oh, merde, m'exclamé-je, incapable de retenir le juron. Je suis désolée.

C’est sans doute idiot comme réaction, plaindre son agresseur, éprouver de la compassion à son égard semble complètement fou, mais c’est plus fort que moi. Je me sens mal pour lui, pour sa sœur, pour ce qu’elle a traversé, ce qu’ils ont traversé… J’ai presque envie de le prendre dans mes bras, mais je ne suis pas assez courageuse pour m’y risquer. Donc je reste immobile et contemple son profil, sa mine torturée, le cœur meurtri.

— C’est Russo qui doit payer pour tout ça, dit-il d’une voix plus sèche. C’est lui que je souhaite obtenir en échange de ta libération et je veux que ce soit ton oncle qui me le remette en mains propres. C’est purement symbolique.

Il veut obliger le camp adverse à reconnaitre qu’il s’agit d’un crime d’honneur et à présenter ses excuses à la victime en remettant à sa famille son agresseur. Ça pourrait sembler stupide comme raisonnement aux yeux du reste du monde, mais aux miens, ça a du sens. Je trouve ça très chevaleresque. Roméo venge l’honneur de sa petite sœur et même si je déteste le reste de sa personne, je dois bien reconnaitre que je respecte cette qualité chez lui.

— Cipriano est le fils du conseiller de mon oncle, c’est un ami très proche de notre famille. Je ne suis pas certaine qu’il prendra la décision de trahir son ami en te remettant son fils, même pour régler une dette d’honneur, avoué-je dans un murmure.

— C’est pour ça que je faisais trainer les négociations, je voulais qu’il soit dans un tel état de stress, si désespéré de sauver ton honneur, de préserver ta pureté, qu’il accepterait ma demande sans réfléchir.

Je ferme brièvement les yeux, une infime part de moi se sentant coupable d’avoir gâché son plan.

— C’est encore possible, murmuré-je. Ça peut tout de même fonctionner…

— On verra. J’appellerai ton oncle demain. Je dois me dépêcher de lui réclamer Russo avant qu’il foute le camp en apprenant que c’est après lui que j’en ai, acquiesce-t-il.

Et cette fois, la culpabilité est bien plus forte lorsque je réalise qu’en souhaitant donner un avantage à ma famille, j’ai peut-être permis à Cipriano d’échapper à la fureur de Roméo.

Je me sens terriblement mal. J’espère que mon oncle n’a pas montré ma lettre à Cipriano auquel cas, en effet, je l’imagine typiquement prendre la fuite plutôt que d’assumer la responsabilité de ses actes.

— Il acceptera, affirmé-je.

Je ne sais pas qui j’essaie de convaincre, lui ou moi. La vérité c’est que je n’en suis pas certaine, mais que j’espère sincèrement ne pas l’avoir privé de sa vengeance.

— Il le faut, dit-il à nouveau. Torturer Russo c’est vraiment ce que je désire. C’est le plus important. C’est ça mon but.

Nous échangeons un regard lourd de sens qui me fait de nouveau ressentir un brin de culpabilité. Je me suis trompée sur de nombreux points.

— Je le dois à Chiara, je la vengerai coûte que coûte, conclut-il.

Je me sens acquiescer machinalement de la tête. Il semble si déterminé, ça parait tant lui tenir à cœur, que je ne peux que l’encourager à poursuivre dans cette voie. Sans le moindre remords, je lui souhaite de mettre la main sur Cipriano afin de venger sa sœur.

Puis, il se retourne et s’allonge à nouveau sur le dos. Il place un bras sur ses yeux me montrant que la conversation est terminée et qu’il souhaite à présent dormir.

Après l’avoir regardé silencieusement durant plusieurs secondes, je tourne également la tête et tente de remettre mes idées au clair.

Entre ma soirée cauchemardesque et toutes ces révélations, je suis complètement déboussolée. Voire presque étourdie à cause de l’enchainement beaucoup trop rapide de tous ces événements. J’ai du mal à tout digérer.

Le pire c’est que même en connaissant le fin mot de l’histoire, en sachant tous les tenants et aboutissants, je me sens tout de même perdue. Comme coincée dans une sorte de brouillard opaque à cause de mes sentiments ambivalents à l’égard de mon ravisseur. Je souhaiterais que Roméo paie pour le mal qu’il m’a fait, mais j’aimerais également l’aider à obtenir réparation vis-à-vis du crime infligé à sa sœur par mon fiancé.

Cette situation est si compliquée à démêler que le sommeil m’emporte bien avant que je parvienne à y voir plus clair.

OceanofPDF.com

Chapitre 27

Roméo

Lorsque je retourne à l'appartement le lendemain matin après être allé nous acheter des cafés et des viennoiseries dans un *coffee shop* au pied de l'immeuble, j'entends immédiatement le bruit de l'eau qui tombe contre les parois de la douche.

Je referme la porte à clés puis dépose notre petit-déjeuner sur le bar.

Un gobelet de café dans une main, je m'approche de la fenêtre du salon pour contempler la vue. Même à une heure aussi matinale, le parc en contrebas est rempli de monde. Il est particulièrement apprécié par les joggeurs, les promeneurs et les familles, mais il est d'autant plus visité en été avec l'afflux de touristes à cette période. C'est plus calme en hiver. Peu de vacanciers osent affronter le froid polaire et les tempêtes de neige qui s'abattent régulièrement sur la ville en début d'année.

Je prends une longue gorgée de café en essayant de me souvenir de la dernière fois que je suis parti en vacances. Ça remonte à très loin. Du moment où j'ai mis un pied dans ce monde en côtoyant les Bellochi, je ne m'en suis jamais éloigné. Je vis pour la 'Ndrangheta, pour protéger notre organisation et la faire perdurer. On n'a pas nécessité de vacances quand on tire son oxygène de son travail.

Je glisse machinalement ma main dans la poche de mon jogging en sentant mon téléphone vibrer. Un coup d'œil en direction de l'écran et ma mine devient instantanément plus sombre en voyant le nom de mon père. Il n'a même pas besoin de parler, je sais ce qu'il va m'annoncer.

— C'est maman ? lui demandé-je sans préambule.

Je peux pratiquement l'entendre acquiescer à l'autre bout du fil tandis qu'il retient sa respiration comme pour étouffer son émotion puis la relâche

beaucoup trop brusquement.

— La nuit a été difficile, très douloureuse pour ta mère, me dit-il d'une voix grave. Elle ne pouvait pas rester comme ça. Au petit matin, elle s'est résignée et a accepté d'aller à l'hôpital.

— Ils la gardent, terminé-je.

Un profond abattement me tombe dessus. Je pose mon gobelet de café sur la première surface disponible puis je passe ma main dans mes boucles en tirant fortement sur les pointes.

— Elle va rester là-bas, acquiesce-t-il. Indéfiniment, souffle-t-il.

Je peux entendre le sanglot étouffé dans sa voix. J'avale difficilement ma salive, me sentant également émotif.

— Combien de temps ils lui donnent ? murmuré-je.

— Ils ne savent pas. Son état se dégrade beaucoup plus rapidement que le schéma habituel, ça pourrait être quelques semaines comme quelques jours, termine-t-il d'une voix étranglée.

Je me sens pâlir. Je ferme les yeux alors que mon rythme cardiaque ralentit de manière drastique.

Même si nous avons eu le temps de nous y préparer, que cette annonce ne nous surprend pas, ça n'enlève rien au poids du chagrin, putain.

— Ce serait bien tu viennes, Roméo. Ta mère et ta sœur ont besoin de toi. Surtout ta sœur, ajoute-t-il plus bas.

Je cligne plusieurs fois des yeux pour chasser mes larmes puis renifle bruyamment avant d'acquiescer.

— J'ai un truc urgent à régler, je viendrai tout de suite après, lui assuré-je.

— Parfait. À tout à l'heure…

— Je fais au plus vite, affirmé-je d'une voix tremblante.

Je raccroche immédiatement et tire une nouvelle fois sur mes cheveux. Les yeux fermés, les dents serrées, j'essaie de combattre mes larmes tandis qu'un puissant sentiment de défaite et, surtout, d'impuissance est en train de me faire suffoquer, comprimant ma poitrine et enserrant mon bide dans une poigne de fer.

Bordel, ça fait mal.

La rage s’empare alors de moi, unique réponse à toutes mes crises émotionnelles, ma peine se transforme en colère intense et, en poussant un grognement animal, je jette mon téléphone à travers la pièce. Je l’entends se fracasser contre une surface, mais n’ouvre pas les yeux. Je prends mon crâne entre mes mains et le serre dans un étau tout en hurlant toute la fureur que je ressens face à cette injustice contre laquelle je ne peux rien faire.

— Roméo, s’immisce une petite voix.

Je relâche ma tête et ouvre brusquement les paupières, croisant ses grands yeux bleus à la fois inquiets et apeurés. Leona se tient à l’autre bout de la pièce, seulement vêtue d’une serviette, les cheveux encore mouillés. Entre son regard, sa posture rigide et sa façon de se mordiller la lèvre, je devine qu’elle hésite entre fuir et satisfaire sa curiosité.

— Est-ce que ça va ? me demande-t-elle d’une faible voix.

Elle a donc choisi la seconde option. Elle désire connaitre la raison de mon état.

— Ma mère a été hospitalisée.

— Oh…

Son léger soupir de soulagement m’indique qu’elle s’attendait à autre chose, quelque chose de bien pire, comme le fait d’avoir perdu Russo à cause de sa lettre et de ne pas pouvoir venger Chiara.

— Elle a un cancer, lui annoncé-je sans savoir d’où me vient ce besoin de me confier. Ils lui donnent quelques semaines au maximum.

— C’est terrible. Je suis désolée de l’apprendre, dit-elle poliment, une grimace de compassion sincère sur le visage.

Elle avance spontanément dans ma direction. Pourquoi ? Je l’ignore, mais elle le fait. Elle traverse la pièce pour me rejoindre et pour je ne sais quelle raison, ce geste m’encourage à continuer, à me délester de ce qui me pèse à cet instant.

— Je ne sais pas si elle sera encore là pour le dix-huitième anniversaire de Chiara et ça me fait chier pour elles.

— Ta sœur n’a pas… Oh, mon dieu, s’exclame-t-elle en posant une main devant sa bouche, les yeux exorbités. Je n’avais pas compris que… C’est terrible, répète-t-elle. Je suis sincèrement désolée pour vous.

Elle pose sa main sur mon bras, sûrement dans un geste de réconfort, mais la retire aussi vite en me sentant me raidir sous la surprise. S'en suit un long silence durant lequel elle recule de plusieurs pas en réajustant mécaniquement le nœud de sa serviette.

— Je vais rejoindre les Bellochi chez eux pour appeler ton oncle, annoncé-je après plusieurs minutes de silence. Ensuite, je me rendrai à l'hôpital. Gianni passera examiner tes…

— Laisse-moi participer à l'appel, me coupe-t-elle soudainement.

— Tu veux participer à l'appel, répété-je, très surpris. Pourquoi ?

— Afin de t'aider à le convaincre. Je sais comment procéder, affirme-t-elle.

— Comment ?

— Tu avais raison, débute-t-elle. Mon oncle fera tout son possible pour préserver mon innocence. D'après moi, quand il comprendra que je subis tout ça à cause de Cipriano, il sera d'accord pour vous le remettre. Mais si je me trompe et qu'il hésite toujours alors il faudrait qu'on le place dans une situation de stress intense qui l'obligera à prendre une décision très vite.

Jusque-là, elle n'a fait que reprendre mon plan. Je travaillais sur la situation stressante et je progressais bien avant qu'elle leur envoie une lettre leur affirmant être bien traitée.

— À quoi tu penses ? lui demandé-je d'une voix plus sèche que prévu.

— Fais semblant de m'agresser devant lui.

— Quoi ?!

— Fais mine de m'agresser, répète-t-elle. Je me débattrai, crierai, demanderai de l'aide pendant que tu m'arracheras mes vêtements. Mon oncle cédera pour me sauver, c'est certain.

— C'est cruel comme mise en scène, commenté-je plus par amusement que par reproche.

La vérité c'est que j'aime beaucoup son plan d'autant plus parce qu'il est aussi sadique.

— Pas plus que celles que tu as orchestrées tout seul. Au moins, cette fois, je suis d'accord pour participer, me rétorque-t-elle sèchement.

Celle-ci, je ne l'ai pas volée.

— Pourquoi tu ferais ça ?

— J'estime que Cipriano doit payer pour ce qu'il a fait subir à ta sœur.

Et durant une seconde, nous échangeons un sourire de connivence avant qu'elle replace un masque de froideur sur son visage.

— Mais que ce soit clair, ça ne veut pas dire que je te pardonne. Je te déteste toujours. Je t'aide seulement vis-à-vis de ta sœur parce qu'elle mérite d'être vengée, affirme-t-elle en croisant les bras sur sa poitrine.

— Je m'en contenterai, affirmé-je bien que ça sonne complètement faux dans mon esprit. Je vais demander à Léandro et Gianni d'apporter tout le matériel pour passer l'appel.

Un rapide coup d'œil dans la pièce et je repère mon téléphone posé sur le sol à quelques mètres de moi, il semble avoir tenu le choc.

— Il me faut des vêtements aussi, ajoute-t-elle en décroisant les bras. J'ai regardé dans l'armoire, il n'y en a aucun… Tu ne vis pas ici ? me demande-t-elle en fronçant les sourcils.

Je hoche négativement la tête tout en me redressant. L'écran de mon téléphone est fissuré de long en large, mais à part ça, il semble intact.

— L'appartement appartient aux Bellochi, ils possèdent tout l'étage.

— Et personne n'y vit ?

— Non, dis-je sans lever la tête, focalisé sur mon téléphone qui se rallume. On s'en sert de baisodromes pour ne pas laisser entrer des étrangères chez nous.

— Oh.

Je relève la tête et la découvre la bouche grande ouverte et les joues cramoisies.

— J'irai t'acheter des vêtements après avoir appelé Gianni. Déjeune pendant ce temps, je suis allé te chercher un café, terminé-je en donnant un coup de menton en direction du bar.

Et juste comme ça, sa gêne s'évapore. Son besoin de caféine surpassant tout le reste, elle tourne immédiatement les talons et se dirige vers le bar. Je souris derrière son dos puis baisse les yeux en direction de mon téléphone et contacte Gianni par numérotation rapide.

Roméo

Afin d’avoir plus de place, nous avons changé d’appartement et nous nous sommes installés à la table de la salle à manger du plus grand des trois logements situés à cet étage. Celui qui possède une immense pièce à vivre, quatre chambres et une terrasse sur laquelle est implanté un petit jacuzzi. Toutes nos soirées orgies se déroulent ici. Et ça me perturbe énormément de voir Leona dans cet environnement.

Elle s’est isolée volontairement à l’autre bout de la pièce, les bras croisés sur sa poitrine, elle observe Gianni en train de finir d’installer le matériel vidéo pour lancer l’appel que nous avons longuement passé en revue avec Léandro. Elle porte une robe manches courtes de couleur beige qui est entièrement boutonnée sur le devant afin de donner un effet très théâtral à notre mise en scène si je devais la lui arracher. Ses longs cheveux noirs, bien coiffés, encadrent son visage pensif et font ressortir son teint de plus en plus pâle à mesure que l’heure approche et que le stress monte.

— Deux minutes, annonce Gianni en vérifiant encore l’angle de la caméra afin que nous tenions tous dans le champ.

— C’est parti, s’extasie Léandro en se frottant les mains. Tout le monde sait ce qu’il a à faire.

J’acquiesce machinalement tout en serrant et desserrant les poings, soumis à une forte de dose d’excitation, mais aussi de stress.

Léandro tire la chaise et s’assied à la table juste devant moi. Je resterai debout derrière lui avec notre otage tandis que Gianni se tiendra en retrait pour gérer la caméra.

— Approche, dis-je à Leona.

Comme toujours, elle se force à paraitre sûre d’elle alors que je me doute qu’elle est angoissée par l’appel et légèrement terrifiée à l’idée de se rapprocher de nous. Léandro lui fout clairement la trouille.

— Tout est bon, déclare Gianni en approchant son P.C. du bord de la table pour que son frère puisse lancer l’appel vidéo.

Gianni se replace derrière le trépied de la caméra tandis que Léandro appuie sur le bouton d’appel et j’entends nettement Leona retenir son

souffle à côté de moi. Je le fais également.

Quelques sonneries plus tard, Davide Coppola apparait à l'écran de l'ordinateur. Assis dans un fauteuil en cuir, les mains jointes, posées sur une surface en bois massif très sombre et avec comme arrière-plan une imposante bibliothèque. Cette pièce semble aussi austère que la personne qui s'y trouve, cependant son masque se fissure dès lors qu'il aperçoit sa nièce derrière Léandro.

— Leona, souffle-t-il de soulagement.

L'émotion qu'elle ressent en revoyant son oncle est également bien visible sur son visage, seulement conformément au plan sur lequel nous nous sommes mis d'accord, elle reste silencieuse. Comme le ferait un otage brisé par des semaines de captivité. Ce n'est pas le moment de se montrer forte et fière, pas si elle souhaite que son oncle accepte l'échange d'otages sans avoir à jouer notre mise en scène.

— Tu vas bien ?

Elle baisse les yeux en feignant une grimace qui en dit suffisamment long sur sa peine.

— Plus vraiment, lui répond Léandro avec un air faussement ennuyé sur le visage. Ton appel d'hier nous a contrariés. Tu semblais t'imaginer avoir tout compris, pouvoir mener les négociations, m'imposer tes termes et… Je déteste ça. Une mise au point devait donc être faite, dit-il sombrement en posant sa main tatouée sur son menton pour le gratter négligemment.

Conformément au plan, j'attrape Leona par le bras pour la placer devant moi puis je l'immobilise en rabattant ses poignets derrière elle.

— Qu'est-ce que vous faites ? Lâchez-la, ordonne son oncle, d'une voix bien moins assurée que celle qu'il employait hier.

— Leona devait être avertie au même titre que vous, conclut le Capo de la 'Ndrangheta.

Je la sens se tendre contre moi à l'évocation de cet avertissement dont le souvenir est beaucoup trop frais et douloureux dans son esprit.

D'un geste rapide, en continuant de regarder l'écran d'ordinateur devant lui, Léandro saisit le bas de la robe de Leona et la remonte jusqu'à son ventre, exposant ainsi la pieuvre gravée à cet endroit. Gianni a été

obligé de retirer tous les strips puisqu'ils cachaient l'intégralité du motif du fait de sa petite taille. On devine l'entaille peu profonde, mais il ne devrait pas s'attarder sur ce détail, le simple fait de voir qu'elle est blessée devrait suffire à le pousser au bord du gouffre.

Un autre homme entre dans le champ de la caméra et découvre à son tour la marque et son visage blêmit en moins d'une seconde.

— Papa, couine Leona, son corps devenant rigide contre moi.

— Bande de chiens, crache-t-il. Espèce de…

— Federico, l'arrête Davide.

— J'y réfléchirais à deux fois avant de nous insulter encore. Vous ne voulez pas qu'à mon tour, je perde mon sang-froid, commente Léandro. Elle porte déjà notre signature, au moindre faux pas, vous recevrez très vite son cadavre.

Nous ne procédons pas ainsi normalement, mais ils ne peuvent pas le savoir. Donc, nous nous servons des résultats de ma crise de folie passagère pour leur foutre un coup de pression. Cela semble plutôt efficace à en juger par leurs mines à la fois horrifiées et enragées.

— Qu'est-ce que vous voulez ? grogne Davide.

Léandro sourit grandement, le provoquant ouvertement alors que le chef de la mafia napolitaine vient de lui rendre les rênes qu'il pensait nous avoir volées suite aux révélations de sa nièce.

Le père de Leona me fusille du regard alors que je restreins toujours les poignets de sa fille derrière elle sans se douter une seule seconde que ma prise est loin d'être ferme et qu'elle pourrait s'échapper si elle le souhaitait. Mais elle ne le fait pas, elle s'en tient au plan en regardant son père avec des yeux larmoyants.

— Je vais vous transmettre un numéro de compte sur lequel vous allez verser dix millions de dollars, décrète Léandro en lâchant la robe de Leona.

— Quand vous l'aurez relâchée, nie Davide.

— Ce sera fait, parle en même temps le père de Leona.

— Ce n'était pas sujet à débat, s'immisce Léandro. Faites-le tout de suite si vous souhaitez continuer les négociations. Sans cela, je raccroche et j'organise la mise à mort de Leona en invitant tous les Calabrais à y participer.

— On va le faire, s’empresse de répondre Federico. Donnez-moi le numéro de compte.

Léandro adresse un signe de tête à Gianni qui envoie immédiatement les données sur le téléphone de Davide.

— Donnez-moi quelques minutes, nous dit Federico après avoir recopié les numéros sur une feuille.

Il dégaine ensuite son téléphone et recule jusqu’à la bibliothèque pour passer un coup de fil, à une banque offshore, certainement.

— Il ne peut pas y avoir de suite à ces négociations, nous dit calmement Davide. Nous ne pouvons rien offrir de plus que de l’argent, vous le savez très bien.

— C’est là où tu te trompes, le contredit Léandro. Ce fric sert uniquement à couvrir une partie des pertes économiques que tu m’as causées.

— En seulement quelques mois, nous n’avons pas fait énormément de profits, nie Davide. Tu as déjà récupéré pas mal d’argent en débusquant mes hommes. Avec ce complètement, nous remboursons l’intégralité de notre dette financière.

— Et qu’en est-il des dommages et intérêts aux victimes ? demande Léandro.

— Que sa famille nous donne un montant et qu’il relâche ensuite ma nièce, s’agace Davide en me regardant.

— Une dette d’honneur ne peut se racheter avec de l’argent, réplique Léandro, laissant son raisonnement en suspens.

Il se met à étudier ses divers tatouages sur ses doigts tout en faisant mariner Davide, lui laissant imaginer comment une dette d’honneur doit se régler.

— Vous avez abattu tous mes hommes, lui rétorque-t-il, le ton commençant à monter.

— Encore une fois, tu te trompes, soupire faussement de lassitude Léandro. Certains faisaient des aller-retour entre Chicago et Détroit.

— Je ne vais pas te remettre tous les hommes qui ont foulé le sol de ton territoire, c’est ridicule. Aucun dirigeant n’accepterait ça, tu le sais très bien. Ne me prends pas pour un imbécile en me faisant croire que tu l’es.

— Ce serait une erreur de me prendre pour un abruti, répond calmement Léandro, le regard tout de même menaçant.

— Arrête de tourner autour du pot et dis-moi ce que tu veux dans ce cas.

— C’est fait, indique le père de Leona en revenant près de son beau-frère.

Un regard en direction de Gianni nous confirme qu’effectivement, le versement a été effectué.

— Il n’est pas seulement question de venger sa réputation, débute Léandro. Elle n’a pas juste été recrutée par un de tes hommes pour bosser dans son bordel. Elle y a été contrainte.

Inconsciemment, je resserre ma prise autour des poignets de Leona alors que la colère se répand dans mes veines.

— Elle y a été forcée après avoir été violée par l’un de tes hommes, continue Léandro d’un ton sec en les fusillant du regard.

Je sens les petits doigts de Leona tenter de toucher les miens dans un signe de réconfort, obligeant leur propriétaire à se tordre le poignet pour y parvenir. Cette attention, pourtant si simple, me réchauffe le cœur et apaise en partie ma rage. Sans pouvoir l’expliquer, certainement pour profiter davantage de la chaleur de ses doigts, je fais glisser mes paumes jusqu’aux siennes et toujours derrière son dos, je lui prends les mains.

— C’est lui que nous voulons, termine Léandro.

Il saisit le morceau de papier disposé sur la table près de lui et le lève en direction de la caméra.

— Vous nous remettrez Cipriano Russo si vous souhaitez récupérer sa fiancée, ordonne-t-il.

Les deux hommes regardent avec beaucoup d’attention l’image agrandie d’une capture d’écran faite sur la vidéo montrant clairement Russo en train d’agresser Chiara avec l’aide de Viledo.

— Cipriano, répète le père de Leona, une expression de pure surprise ainsi que de haine et de dégout sur le visage.

Davide est plus stoïque, plus enclin à restreindre ses émotions et à ne pas les révéler, encore moins face à l’ennemi, mais on devine tout de même son étonnement.

Leurs réactions me redonnent de l'espoir. Russo ignore peut-être encore que nous en avons après lui, ainsi il ne s'est pas barré et donc l'échange est toujours possible. Ma vengeance est toujours possible.

— La seule façon de rembourser cette dette d'honneur, c'est en nous le remettant, recommence Léandro d'une voix ferme et sans appel en reposant la photo sur la table.

Le moment fatidique arrive. Nous attendons la réponse du grand chef.

Leona entrelace nos doigts puis elle serre mes mains dans un signe de soutien et certainement d'impatience alors qu'un silence pesant s'installe autour de nous.

Son père, prêt à approuver tout ce qu'on lui demande pour récupérer sa fille, est déjà en train de hocher positivement la tête ce qui est encourageant, mais son oncle, avec sa mine bien plus fermée, m'inquiète.

— Cette image ne prouve rien, finit-il par dire calmement. Je ne peux pas accepter de te remettre l'un de mes hommes seulement en me basant là-dessus. Personne ne comprendrait. Ce serait comme le tuer moi-même sans raison.

— Je t'ai fourni la raison, nie Léandro. Ma demande est à prendre ou à laisser. Si Russo ne règle pas sa dette lui-même en le payant de sa vie, nous obligerons sa fiancée à s'en acquitter.

— Non, répond le père. Nous le ferons…

— Nous devons d'abord nous assurer de leurs propos, l'arrête Davide.

— J'ai vu la vidéo, s'immisce brusquement Leona. Il l'a fait, il est coupable de ce qu'ils l'accusent, je te le jure.

Je serre à mon tour ses doigts entre les miens pour la remercier de ce mensonge qui semble faire réfléchir son oncle.

— Je dois entendre sa version, tente-t-il de gagner du temps.

— Plus de preuves ou de témoignages ne changeront rien au deal, rétorque sèchement Léandro. Si vous refusez de nous remettre Russo, sa fiancée paiera sa dette à sa place. Sur le principe d'œil pour œil, elle subira à l'identique ce qu'il a fait endurer à la sœur de mon ami.

— Vous ne pouvez pas faire ça, s'indigne son père.

— Cette décision ne dépend que de la vôtre, répond Léandro avec une grimace faussement innocente. Leona ou Russo, c'est aussi simple que ça. Choisissez celui que vous préférez épargner. Je vous donne deux minutes…

— Prenez Russo, répond sans hésiter le père de Leona.

— Ça ne fonctionne pas comme ça, tente de calmer le jeu Davide. Un chef de clan ne prend pas une telle décision comme ça, ne condamne pas l'un de ses hommes sans être certain qu'il le mérite…

— Je comprends. Personnellement, j'aurais privilégié la famille sans hésiter, mais tout le monde n'est pas comme moi, réplique Léandro en haussant les épaules. Roméo, me donne-t-il le signal. Elle est tout à toi. Sa famille te l'offre.

— Non, s'écrient père et fille en même temps.

Sans trop savoir pourquoi, je serre brièvement ses mains dans un signe d'encouragement avant de dégager les miennes. Avec un sourire cruel et carnassier aux lèvres, je passe mes mains devant elle, saisis les deux pans de sa robe et tire fermement dessus. Les boutons cèdent très facilement sous ma force. Leona pousse un faible cri alors que son soutien-gorge apparait.

— Arrêtez, hurle son père à deux centimètres de l'écran. Leona !

Je pose mes mains à l'endroit où l'habit tient encore fermé et, en veillant à ne pas frôler sa blessure, je tire une nouvelle fois sur les deux pans et fais sauter le restant des boutons.

Leona pousse un nouveau cri et attrape les deux pans du vêtement afin de couvrir sa nudité partielle tout en gesticulant entre mes bras pour essayer de s'échapper.

— On vous le donne, affirme son père. Ne lui faites pas de mal, on vous le donne. Dis-leur, encourage-t-il son beau-frère.

Mais Davide reste silencieux, une expression létale sur le visage, il observe la scène sans pour autant céder. Donc j'arrache la robe de sa nièce et la lance en direction de Léandro qui s'amuse avec le tissu tout en souriant cruellement à la caméra. Puis, je l'oblige à se pencher sur la table en appuyant sur sa nuque.

— Stop, supplie-t-elle d'une voix étranglée par un sanglot.

Et durant une seconde, je suspends mon geste, perturbé par un sentiment de profond malaise alors que Leona, continuant de jouer la

comédie, pose elle-même sa joue sur la table. Elle dirige son regard vers l'écran d'ordinateur et donc en direction de la caméra située juste derrière afin qu'ils continuent de voir ses yeux brillants de larmes.

— Arrêtez, s'écrie encore son père en secouant l'écran de l'ordinateur comme s'il allait parvenir à nous atteindre.

— S'il te plait, couine Leona.

Je ne sais pas si c'est moi ou son oncle qu'elle implore, mais dans les deux cas, ça me donne envie de faire un putain de carnage. J'ai autant envie de foutre une balle dans le crâne de son oncle que dans le mien, j'ai juste besoin de tuer la personne qu'elle est en train de supplier. Elle ne devrait pas avoir à le faire. Personne ne devrait pouvoir lui faire du mal. Il devrait déjà avoir cédé, putain.

— Donne-lui, bon sang, c'est juste un fils de pute, l'encourage le père de Leona.

Federico est à deux doigts de secouer son beau-frère qui s'entête à rester silencieux.

— Je ne peux pas, s'agace-t-il. Demandez-moi autre chose, n'importe quoi, tente-t-il de négocier.

— Roméo, est-ce que tu désires autre chose ? m'interroge Léandro.

— Non, grogné-je en lançant un regard noir à Davide.

Après avoir patienté vingt secondes, énervé contre cet enfoiré qui apparemment refuse de jeter en pâtures le fils de son ami pour sauver sa nièce, je glisse une main sous l'élastique de mon jogging et baisse un côté. Puis en continuant de restreindre Leona, j'abaisse l'autre pan.

— Non, non, non, s'il te plait, pas ça, se met-elle à paniquer.

Elle tente de se débattre, mais elle n'y met pas beaucoup de force, bien moins que les précédentes fois où elle s'est retrouvée dans cette position.

— Arrêtez, me supplie son père.

— Dernière chance, indique Léandro en jouant avec le col de la robe de Leona, toujours disposée sous son nez, tout en souriant narquoisement à Davide.

Je baisse mon caleçon en veillant à rester caché derrière la croupe de Leona, pas par souci de pudeur, mais par un manque bien visible

d’excitation qui me décrédibiliserait complètement. Je ne peux clairement rien pénétrer avec une queue aussi molle.

— Je t’en prie, ne fais pas ça, couine-t-elle.

À travers l’écran face à nous, je la vois se mettre à pleurer et je me crispe, sa détresse parait si réelle qu’elle m’en donne des sueurs froides.

— Arrêtez, grogne Davide.

— Dis les mots magiques, lui répond Léandro.

— Je vous l’apporterai, c’est d’accord. Relâchez-la.

Je le fais bien avant que Léandro donne un coup de menton dans ma direction. Je remonte mon caleçon et mon jogging à la vitesse de l’éclair tandis que Leona reste penchée sur la table en pleurant toujours. Mais de soulagement, cette fois. C’est terminé. Elle le sait. Son cauchemar prendra bientôt fin.

— Bien, c’est entendu dans ce cas, décrète Léandro. L’échange aura lieu demain. On se rappellera pour les détails.

Sans attendre une réponse de leur part, il raccroche.

— Tiens, dit-il à l’attention de Leona en posant sa robe à proximité de ses doigts.

Elle l’attrape immédiatement et couvre le devant de son corps avec, tout en se redressant.

— On a eu ce qu’on voulait, déclare Gianni en décrochant la caméra de son trépied.

— C’était long, grogne Léandro en regardant son frère.

Je tire machinalement Leona en arrière et la place derrière mon dos pour lui servir de paravent tandis qu’elle se rhabille. Du moins, qu’elle essaie, sa robe étant foutue, il ne faut pas s’attendre à un miracle. Heureusement pour elle, j’ai tout acheté en double en prévision de ce moment, une autre robe l’attend dans son appartement.

— On aura Russo, c’est tout ce qui compte, répond Gianni. Son manque de loyauté envers les membres de sa famille ne regarde que lui.

Ce qui semble plutôt rude dit comme ça, mais qui n’est pas totalement faux. À la place de Davide Coppola, j’aurais craqué bien avant, mais ce connard pensait certainement qu’on bluffait. Peut-être qu’il a vu ma gêne.

Peut-être qu'il a compris que c'était une mise en scène. Ou peut-être qu'il se fout du sort de sa nièce. Je n'en sais rien et je m'en contrefous maintenant. Demain, j'aurai Russo. Leona rentrera chez elle. Et je pourrai enfin clore cette histoire en annonçant la bonne nouvelle à ma famille. Je dois me rendre à l'hôpital très vite d'ailleurs, entre la préparation, la mise en place et l'appel, ça nous a pris bien plus de temps que ce que je pensais.

— Je peux vous laisser régler les détails de l'échange, je dois aller voir ma mère, demandé-je à Gianni et Léandro.

Mes deux amis acquiescent évidemment.

— Quel niveau de sécurité on prévoit pour l'échange ? nous interroge Gianni.

— Ils n'ont aucun intérêt à nous la foutre à l'envers, répond Léandro. Il faudrait qu'ils soient vraiment stupides.

— J'irai avec quelques soldats, leur dis-je. Vous, vous restez là. S'il s'avère que c'est un piège et qu'ils me butent, détruisez leurs villes et découpez Russo et les Coppola en morceaux pour moi.

J'entends nettement Leona hoqueter derrière moi, apparemment, elle n'est pas encore habituée à ce genre de paroles. Contrairement à mes deux acolytes qui sourient à pleines dents.

— J'irai avec toi, affirme Gianni. Hors de question que tu y ailles seul. On se protège les uns les autres contrairement à eux.

OceanofPDF.com

Chapitre 28

Leona

J’ai passé la journée à ruminer la discussion avec mon oncle, à me dire qu’il a manqué de loyauté à mon égard. Je pensais qu’il craquerait bien avant, mais il a attendu le dernier moment pour accepter d’échanger Cipriano contre moi.

Rien n’est parvenu à me distraire ni la télévision ni la vue magnifique sur le lac Michigan. Je suis agacée et dans un sens, un peu vexée par son attitude. Alors que je devrais me réjouir à l’idée d’enfin quitter cet enfer, rentrer chez moi, être libre, le manque de réaction de mon oncle me laisse un arrière-gout amer en bouche.

Assise sur le canapé, les bras croisés, je suis toujours en train de pester mentalement contre mon oncle lorsque Roméo retourne à l’appartement après avoir, très certainement, passé le reste de sa journée à l’hôpital.

Il se dirige silencieusement vers le bar tout en quittant sa veste en cuir qu’il dépose sur un tabouret. Je remarque alors qu’il s’est changé, il ne porte plus de jogging, mais un jean noir ainsi qu’un polo blanc et des boots de couleur marron.

— Comment va ta maman ? demandé-je poliment.

— Je n’ai pas pu lui parler. Elle est complètement dans les vapes comme ils l’ont gavée de morphine, mais au moins, elle ne souffre pas.

— C’est le plus important, dis-je avec un modeste sourire aux lèvres.

— Ouais, confirme-t-il en m’accordant un bref regard en arrière.

Il se plonge ensuite dans la lecture d’un message sur son téléphone.

— Est-ce que… c’est par rapport à l’échange de demain ? lui demandé-je d’une faible voix, me retenant difficilement de me lever afin de satisfaire ma curiosité en lisant par-dessus son épaule.

Il me répond par une onomatopée du style « hum, hum » qui, en l'absence d'un mouvement complémentaire de la tête ou de contact visuel, ne me révèle pas s'il s'agit d'un acquiescement ou d'une négation.

— Ils se sont mis d'accord sur les détails ? reformulé-je pour tenter d'avoir une véritable réponse cette fois.

Il verrouille son téléphone et le glisse dans sa poche de jean avant de se tourner vers moi.

— L'échange aura lieu demain midi à Fort Wayne, me dit-il en avançant vers le canapé.

Je suppose qu'il s'agit d'un territoire à peu près neutre à égale distance entre Chicago et Détroit.

— Demain soir, à la même heure, tu seras chez toi, continue-t-il en se laissant tomber sur le canapé à côté de moi.

J'éloigne machinalement mes jambes croisées des siennes qui sont grand ouvertes lorsque son genou frôle le mien.

— Je suis claqué, soupire-t-il en bâillant.

Il penche sa tête en arrière et l'appuie contre le rebord du divan. Sa position avachie est en totale opposition avec la mienne. Pendant que lui est bien calé au fond du canapé, le dos reposant contre le tissu moelleux, mais rêche, du meuble, je suis assise presque au bord, les jambes croisées, les mains posées sur mes genoux, le dos bien droit et les épaules en arrière.

— Qu'est-ce que tu voudrais manger pour ta dernière soirée ici ?

Il relève la tête et passe sa main dans ses boucles brunes pour les replacer sur un côté et dégager son visage.

Il me semble différent sans que je puisse l'expliquer. Ses petits yeux marron ne m'ont jamais paru aussi clairs qu'à cet instant. Mais peut-être que c'est seulement dû à notre changement d'environnement, à cet éclairage plus vif, et pas à son humeur qui, ce soir, me parait moins sombre que d'habitude.

— On a de tout ici, toutes les sortes de cuisines, toutes les nationalités, toutes les spécialités. Demande-moi n'importe quoi, je trouverai un restaurant où le commander.

Même l'atmosphère entre nous a l'air différente. Plus détendue. Moins oppressante, suffocante.

Peut-être que, l’un comme l’autre, nous sommes soulagés par notre victoire, heureux d’en finir avec cette histoire, d’obtenir ce que nous souhaitons. Ça expliquerait le changement d’ambiance. Peut-être que nous sommes inconsciemment plus festifs ce soir.

— J’ai envie d’une pizza, avoué-je.

— Je n’aurais jamais deviné que c’était ça ton plat favori, s’étonne-t-il. J’imaginais plutôt un plat bien sophistiqué, très sain…

— Raté, le coupé-je. J’adore la pizza. D’autant plus depuis que ma meilleure amie tient une pizzeria avec son mari. Il fait les meilleures pizzas au monde, affirmé-je en hochant plusieurs fois la tête.

— Est-ce que c’est une invitation à venir en juger par moi-même ? me demande-t-il avec un sourire au coin des lèvres.

Je secoue négativement la tête tandis qu’à mon tour, un sourire amusé se dessine sur mes lèvres.

— Ce serait fou de franchir les lignes ennemies pour une pizza.

— J’irai sans hésiter si c’est là que se trouve la meilleure d’entre toutes, me répond-il sans perdre une seconde.

Mon cœur manque un stupide battement sans que je puisse l’expliquer et je me sens rougir. Embarrassée par les réactions inexpliquées de mon corps, je détourne le regard et fais mine d’ôter une poussière invisible sur le bas de ma robe.

— Et toi, quel est ton plat préféré ? lui demandé-je, en fixant mon genou avec un grand intérêt.

— Très classique, les pâtes à l’ail.

— Vraiment ? lui demandé-je en tournant la tête vers lui.

Il acquiesce en souriant.

— Si en plus il y a de la ‘nduja, je me régale.

— De la quoi ?

— De la ‘nduja, c’est une sorte de saucisse aux piments et épices. Ça vient de Calabre. Ma mère a grandi là-bas, elle a rapporté toutes ces spécialités calabraises en s’installant aux U.S. après avoir épousé mon père.

— Mariage arrangé ?

Il acquiesce.

— C’est la tradition, résume-t-il.

Je ne peux que lui donner raison. Il y a encore beaucoup de mariages qui sont arrangés dans notre monde, c’est ce qui nous permet de souder les rangs et conserver nos origines sans pour autant naitre ou vivre en Italie.

— Et, toi aussi, tu as suivi la tradition ? lui demandé-je timidement.

— Tu es en train de me demander si je suis marié ?

Il termine sa phrase par un éclat de rire qui me stupéfait parce que je ne vois pas ce qu’il y a de si drôle. Ma question n’est pas si absurde…

— *Topolina,* je ne t’aurais pas caressé la chatte si j’étais marié, dit-il en souriant toujours.

Je rougis instantanément, pas de contrariété ni de honte, mais plutôt d’embarras.

— Les vœux de fidélité sont rarement respectés dans ce genre d’unions, rétorqué-je.

— Mes seuls modèles en la matière sont fidèles à leurs femmes donc j’ose espérer que, conformément à leur exemple, je le serai aussi, me répond-il gravement en soutenant mon regard. On verra ça le moment venu, continue-t-il en haussant les épaules. Quand j’aurai déniché celle qui me donnera envie d’arrêter mes soirées orgies.

Évidemment, il éclate de rire alors que mes rougeurs se propagent jusqu’à mon torse à l’évocation de cette pratique qui me dépasse complètement.

— Tu la veux à quoi ta pizza ? me demande-t-il plus sérieusement.

Il soulève ses hanches afin de parvenir à attraper son téléphone dans sa poche sans avoir à se relever de sa position semi-couchée.

— Jambon, mozzarella, dis-je sans hésiter.

Il me répond encore une fois par une onomatopée tandis qu’il se plonge dans son téléphone, seulement cette fois, je réussis à comprendre qu’il s’agit d’un acquiescement.

Un silence suit ce moment durant lequel j’entends juste ses doigts taper contre l’écran de son téléphone. Je réalise alors qu’il s’agit d’un tout autre modèle de smartphone que celui qu’il avait ce matin et qu’il a jeté contre un mur par excès de rage. Un phénomène très courant avec lui.

Pratiquer le yoga ou la méditation lui ferait le plus grand bien ou bien il pourrait participer à des ateliers de gestion de la colère, ça ne pourrait que lui être bénéfique. Et ça lui éviterait de charcuter quelqu'un d'autre.

Une vague d'amertume déferle en moi en souvenir des événements datant d'à peine vingt-quatre heures et pour je ne sais quelle raison, je trouve sa position avachie encore plus malpolie et indécente soudainement. N'éprouve-t-il donc aucun remords vis-à-vis de ce qu'il a fait la veille ? A-t-il déjà tout oublié ? Lui le peut, il ne porte pas les stigmates de sa crise de folie sur sa peau.

— Gianni t'a remis des strips avant de partir tout à l'heure ?

— Hein ? dis-je en sortant brusquement de mes pensées.

— Ton pansement, répète-t-il en détournant le regard de son téléphone pour donner un coup de menton dans ma direction. Gianni a tout refait ?

Je baisse les yeux dans la direction indiquée par son menton et découvre ma main posée sur la blessure. Je touchais certainement la marque de manière inconsciente tout en repensant à sa crise.

— Oui, dis-je seulement en retirant ma main de ma hanche.

Je tourne la tête et regarde droit devant moi, la mâchoire contractée à cause de la colère que son absence de remords fait naitre en moi. Son geste est inexcusable, je ne le lui pardonnerais pas, mais j'apprécierais tout de même des excuses comme un signe d'aveu, de reconnaissance. Je veux qu'il admette que c'était mal et qu'il manifeste un minimum de remords, qu'il comprenne que son crime est impardonnable, mais qu'il demande quand même pardon aux victimes.

— La commande arrive dans trente minutes, m'annonce-t-il.

J'acquiesce seulement de la tête, sans le regarder. Je ressens tant d'animosité que j'en ai soudainement mal au ventre.

— Qu'est-ce que tu penses de moi ?

Je tourne vivement la tête vers lui, certaine d'avoir mal entendu. Il ne peut pas me servir l'occasion de lui exprimer toute la haine que j'éprouve à son égard sur un plateau. Je le savais sadique, mais pas maso.

— On a passé quasiment trois semaines ensemble, reprend-il. Tu t'es forcément fait une opinion sur moi. Alors, je t'écoute. Comment tu me décrirais ?

Son regard du moins est plus incertain. Je suis persuadée qu'il a senti la soudaine tension dans l'air.

— Tu veux que je te dise ce que je pense de toi ? répété-je.

— Sois franche et directe, acquiesce-t-il.

Il veut de l'honnêteté, il va être servi.

Oubliant mes bonnes manières et ma posture de petite bourgeoise, je décroise les jambes et tourne les hanches afin d'angler mon corps dans sa direction et je pose un genou sur l'assise pour garantir ma stabilité.

— Je pense que tu es quelqu'un de foncièrement mauvais, débuté-je, entrant directement dans le vif du sujet. Tu es sadique. Tu te nourris de la peur des autres. Tu es le monstre que tout le monde craint. Et ça te ravit d'inspirer cette terreur parce qu'ainsi, les gens ne s'approchent pas trop près de toi.

Il ne m'arrête pas, il ne me contredit pas, mais son regard s'assombrit et ça me prouve que mon analyse est correcte.

Peut-être que ça me plait d'avoir raison, de démontrer que je parviens parfaitement à le lire ou peut-être que ça me grise de le voir perdre la face, de le dérouter au point de le rendre muet... La raison importe peu, tout ce que je remarque c'est que je me sens surpuissante et continue donc sur ma lancée, poussant un peu plus loin ma réflexion.

— Je pense que si tu te satisfais des prostituées c'est parce que tu sais que tu es incapable d'offrir à quelqu'un une relation saine, affirmé-je. Tes excès de violence font que tu es une personne dangereuse et imprévisible et qu'une relation avec toi ne peut être que toxique pour l'autre.

Je vois nettement la contraction de sa mâchoire, et inconsciemment, je souris narquoisement.

— C'est pour ça que tu t'es rapproché de gens comme toi, qui partagent ta noirceur, qui ont aussi le mal en eux, car tu te doutais qu'ils te comprendraient. Parce que c'est ça le fond du problème, tu te sens incompris. Tu n'expliques pas toi-même tes déviances alors comment les autres pourraient les tolérer ? Les Bellochi t'ont accepté sans poser de questions, sans te juger et sans chercher à te changer ou te soigner, c'est ça qui t'a plu.

Il se redresse, mais même si je ressens un soupçon de peur lorsqu'il se place face à moi, la mine sombre, le regard noir, je ne perds pas mon assurance ni mon courage et poursuis.

— Tu t'es éloigné de ta famille parce que tu savais que tu ne pourrais jamais être le fils qu'ils désiraient, et plutôt que de les décevoir, les blesser ou même les effrayer, tu as préféré fuir.

Je touche un point bien plus sensible en évoquant sa famille et je m'empresse de continuer avant qu'il ne cède encore à un accès de fureur.

— Ça me montre que tu tiens à eux et aussi que, malgré les apparences, il y a bien un cœur qui bat en toi. Il ne bat que pour très peu de gens et ça… je le respecte, murmuré-je après un court suspens. C'est la seule facette de ta personnalité qui n'est pas sombre et qui ne me rebute pas.

— Wôw, ravi que tu termines sur une note positive docteur Freud, dit-il d'un ton purement sarcastique et d'une voix extrêmement glaciale.

— Il ne fallait pas me demander d'être honnête si tu n'étais pas prêt à entendre la vérité, me moqué-je. Je suis persuadée que tu ne pensais pas m'en avoir dévoilé autant sur toi, le provoqué-je avec un sourire narquois aux lèvres.

— Tu t'es également dévoilée, Leona.

Mon air narquois ne lui ayant pas plu, Roméo contre-attaque de façon automatique, sans même attendre que je lui retourne la question à mon sujet.

— Tout ce caractère, tu ne le montres pas en temps normal, continue-t-il, une étincelle de malice et de satisfaction dans les yeux. Tu tiens aux apparences parce que tu as été élevée comme ça. Avec tes fringues hors de prix, ton maquillage impeccable, ta coiffure soignée et tes manières de bourgeoise, tu veux que les gens se disent que tu es une fille de bonne famille, bien élevée, sage, obéissante, polie, courtoise. Et tu l'es… mais seulement en partie, conclut-il avec un sourire goguenard aux lèvres.

Il se penche vers moi rapprochant davantage nos visages et je suis bien trop fière et brave pour reculer même si mon instinct de préservation me l'ordonne.

— Il n'y a pas que de la lumière en toi, affirme-t-il dans un murmure avant de frotter son nez contre ma joue. Je le sens. Je ne serais pas aussi

attiré par toi s’il n’y avait pas une noirceur dans ton être qui appelait la mienne.

Je secoue négativement la tête, réfutant ses paroles, refusant d’admettre qu’il a raison alors que je l’ai moi-même accusé de n’être intéressé que par les personnes aussi sombres que lui.

— Tu ne me lirais pas si bien si tu ne ressentais pas la même chose que moi, la même attraction. Tu n’aurais pas été aussi électrisée par mon toucher si ma personne ne te plaisait pas.

Tout en frôlant ma joue avec ses lèvres, il déplace mes cheveux avec ses doigts et les coince derrière mon oreille. Mon cœur bat à un rythme infernal dans ma poitrine. J’aimerais me persuader qu’il s’agit d’une réponse en rapport avec la colère ou la peur, mais au fond de moi, je sais que mon cœur s’emballe parce que ses propos m’affectent plus qu’ils ne le devraient. Et pas dans le bon sens du terme. Je ne suis pas outrée par ses insinuations, je suis perturbée par leur logique.

— Tu ne m’aurais pas montré toute cette fougue et cette furie si tu n’avais pas senti que je pouvais répondre à tes attentes, me susurre-t-il à l’oreille. Tu te serais pliée à mes ordres comme tu te soumets sans résister à ceux de ta famille si tu ne voulais pas jouer avec moi.

Je pouffe d’indignation par pur réflexe, me forçant à réfuter ses paroles scandaleuses et honteuses pour moi.

— Tu as senti tout de suite qu’avec moi, tu pouvais être toi-même, affirme-t-il sans se préoccuper de mes signes de négation.

Il se replace face à moi, son nez frôlant presque le mien.

— Tu peux te persuader du contraire et continuer de nier, mais ton corps ne ment pas, il me réclame, souffle-t-il contre mes lèvres.

Je recule ma tête et instaure quelques centimètres entre moi et ses lèvres, par sécurité.

— Il n’y a pas de quoi se vanter de faire ressortir ce qu’il y a de pire chez moi, dis-je d’une voix dédaigneuse. Au contraire. Si tu ne t’étais pas montré aussi infâme dès le départ, je ne t’aurais peut-être pas tenu tête.

— Mais alors nous n’aurions pas été sincères l’un envers l’autre, me rétorque-t-il du tac au tac, pas du tout agacé par mon accusation. Et, je ne trouve pas que j’ai fait ressortir ce qu’il y a de pire en toi, mais plutôt que

j’ai libéré ce que tu tentais désespérément de camoufler aux autres. Une lionne aux sombres désirs...

Ce n’est que lorsque je sens son souffle chaud sur mes lèvres que je me rends compte qu’il a de nouveau avancé, qu’il a comblé la distance entre nous.

— On se correspond, Leona…

Je pose une main sur son torse et le pousse en arrière pour l’écarter.

— Je ne suis pas comme toi, craché-je en même temps. Je ne suis pas un monstre.

Soit il est surpris, soit il me laisse faire, mais en tout cas, je parviens à l’éloigner de moi.

— Tu ne m’enlèveras pas le fait qu’on se plait mutuellement, affirme-t-il en se calant de nouveau contre le dossier du canapé.

Il glisse une main derrière sa tête, faisant ressortir son imposant biceps et attirant mon attention sur tous ces tatouages qui me fascinent plus que de raison.

— Si je n’avais pas pété les plombs hier, je serais parvenu à te séduire, tu te serais offerte à moi.

Il obtient une brève expiration nasale bien sonore en réponse, un geste disgracieux jugé intolérable en société, mais qui réfute à merveille de tels propos aussi outrageux qu’infondés.

— Sois honnête avec toi-même, *Topolina*, m’accuse-t-il, le regard plus dur comme s’il était vexé. Avoue que je te plais.

— Je n’ai jamais prétendu le contraire, dis-je sans honte avec le menton bien haut. Tu as une belle enveloppe.

— Mais l’intérieur est pourri, complète-t-il.

J’acquiesce sans hésiter.

— C’est toi qui pensais que j’avais une âme, me rappelle-t-il.

— Il faut croire que je me trompais, rétorqué-je sèchement.

— Ouais, souffle-t-il.

Je vois un soupçon de peine dans son regard avant qu’il lève la tête en direction du plafond et me cache son visage. Ce que je pense de lui, de son

manque d’humanité et d’âme le tracasse bien plus que ce qu’il prétend. Cette fois, j’en suis certaine, je l’ai vexé.

Pour je ne sais quelle raison, je me sens mal d’avoir affirmé cela alors que c’est faux. Mon mensonge me rend presque nauséeuse. Quitte à être parfaitement honnête ce soir, autant l’être jusqu’au bout.

— Ce n’est pas vrai, avoué-je après un long silence tout en baissant les yeux pour regarder mes doigts triturer le bas de ma robe. Je crois toujours que tu as une âme. C’est ce qui te pousse à te battre pour venger ta sœur par tous les moyens, et… je trouve ça admirable.

Mon aveu étant éprouvant, ma phrase se termine dans un soupir.

— C’est sans doute pour ça que je n’arrive pas à te haïr malgré ce que tu m’as fait, murmuré-je.

Je relève les yeux vers lui, le regard incertain, voire rempli d’une grande fragilité, et croise le sien, surpris, mais également satisfait. Et durant quelques minutes, nous nous contentons de nous regarder sans parler. Les mots sont de toute façon inutiles. On ne peut pas effacer ce qui a été fait.

— Je suis désolé pour ce que je t’ai fait, dit-il d’une voix grave, mais aux notes si sincères que mon cœur s’arrête momentanément.

Le silence s’abat entre nous tandis que je sens l’atmosphère se charger d’une nouvelle tension, très différente de celle d’avant, mais tout aussi pesante et suffocante.

Entre sa mine presque meurtrie, son visage aux traits suppliants et son regard peu assuré, presque honteux, je n’ai aucun doute sur le fait qu’il est sincère. Il est réellement désolé, il éprouve sincèrement des remords vis-à-vis de cet acte. Je ne peux pas nier le fait que ça me touche, ses excuses sont fortement appréciées, mais pas suffisantes, ça n’apaise pas mon cœur ni mon âme.

— Ça ne suffit pas, murmuré-je, les yeux plissés, en proie à une certaine émotion.

— Je sais, murmure-t-il en retour.

J’entends ses excuses, mais je ne peux pas lui pardonner. Pas après ce qu’il a fait. Je touche inconsciemment la blessure qu’il m’a infligée et il suit du regard mon mouvement avant de glisser sa main dans ses cheveux et fixer le plafond du regard.

— J’ai failli mourir il y a presque trois ans, me révèle-t-il d’une voix faible. J’ai reçu une balle dans le ventre. Si la femme de Léandro n’avait pas fait pression sur la plaie, j’aurais succombé à une hémorragie. Je me rappelle la douleur insupportable et je me souviens m’être dit que c’était ma pénitence, ce que je devais endurer avant de crever pour avoir fait souffrir tous ces gens. Mais tu sais quoi ? demande-t-il en me regardant de nouveau. Je n’éprouvais aucune culpabilité.

Il accentue sa phrase d’un hochement négatif de tête avant de relâcher ses cheveux.

— Je ne regrettais rien, répète-t-il. Je n’allais pas me mettre à implorer le seigneur, je me foutais de la rédemption, je ne la désirais pas et, de toute façon, on ne me l’aurait jamais accordée.

Il se redresse afin de se rapprocher de moi.

— Si je me prenais une balle demain, je penserais à toi, continue-t-il. À ce que je t’ai fait. Je veux mourir en sachant que je t’ai demandé pardon, que je me suis excusé pour le seul crime dont je me sens coupable.

Je frissonne inexplicablement. Entre son regard intense, ses paroles, sa proximité, ce parfum qui intoxique mes sens, j’ai l’impression de perdre pied. Il me touche bien plus que de raison, ses mots me plaisent bien plus que de raison.

Je suis si concentré sur son visage, noyée dans ses yeux, que je sursaute en entendant le bruit d’une sonnette.

— C’est le livreur qui doit être en bas. Je reviens.

OceanofPDF.com

Chapitre 29

Leona

Lorsqu'il franchit à nouveau la porte de l'appartement, j'ai la surprise de découvrir deux cartons de pizza dans ces mains. Je n'avais pas compris qu'il souhaitait diner avec moi. Je pensais qu'il voudrait rentrer chez lui pour dormir ou retrouver ses amis afin de se vider la tête après cette longue journée, mais certainement pas qu'il désirait passer la soirée en tête à tête avec moi. Et ce constat me provoque des émotions ambivalentes, comme toujours.

— Bon app', me dit-il en posant un carton de pizza et des serviettes sur la table basse devant moi.

Il n'envisage apparemment pas l'option de manger comme des gens civilisés sur les tabourets prévus à cet effet. Il me confirme mes doutes en s'asseyant nonchalamment sur le sol à côté de mes pieds, le dos appuyé contre le canapé, les jambes tendues sous la table basse. Il ouvre son emballage de pizza et je fronce les sourcils sans parvenir à identifier l'ingrédient qui se cache derrière ces petites taches rondes d'un rouge très vif qui parsèment et colorent le dessus de sa pizza.

Intriguée, j'oublie les bonnes manières et me laisse glisser à mon tour sur le sol.

— Qu'est-ce qu'il y a dedans ? lui demandé-je, la curiosité étant trop forte.

J'avance mon buste en direction de son carton pour mettre à contribution mon odorat, mais ne reconnais pas cette odeur étrange, un peu piquante, mais pas désagréable. On croirait du chorizo, mais ça n'en a pas du tout l'aspect.

— Goute et dis-moi, me répond-il en tirant sur une part.

Il tient le morceau dans sa large paume et l'approche de mes lèvres. Je regarde le bout de sa part de pizza, couvert de cet ingrédient mystère, puis reporte mon attention sur lui. Je contemple son sourire encourageant et ses yeux brillants d'un amusement qui pour une fois me semble pur, dépourvu de toute malice. Il s'agit d'un jeu, mais d'un jeu innocent, presque amical.

— Ouvre la bouche, *Topolina*, m'encourage-t-il.

Sans savoir pourquoi, je m'exécute tout en plongeant mon regard dans ses yeux d'un marron plus clair. Ils me font penser à la teinte « cognac », la préférée des amoureux des canapés en cuir marron.

Il glisse son bout de pizza entre mes lèvres et dès que la pâte touche ma langue, je croque dedans. Mes yeux me piquent alors qu'une saveur très épicée et pimentée prend d'assaut mon palais.

— C'était quoi ? lui demandé-je en remuant plusieurs fois ma langue contre mon palais pour tenter de raviver le gout.

— De la 'nduja, me répond-il avec un sourire au coin des lèvres. Cette pizzeria est la seule de l'État à travailler avec des produits calabrais. C'est délicieux, n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas le premier adjectif qui me soit venu en tête, nié-je en laissant échapper un faible rire. Mais ce n'est pas mauvais.

J'ouvre à mon tour mon carton de pizza et m'assois en tailleur face à la table basse.

— Quelles sont les spécialités napolitaines ? me demande-t-il.

Je fais la moue tout en séparant un morceau du reste de ma pizza.

— Je crois que c'est surtout des plats à base de poissons ou de fruits de mer, du style palourdes ou moules. J'avoue que je n'y connais pas grand-chose en spécialités ou autres traditions napolitaines, résumé-je.

Je porte ma pizza à mes lèvres et croque un bout, savourant le gout bien plus doux de la mozzarella et du jambon blanc. Elle est bien garnie, la pâte est aérée, pas farineuse, ni trop cuite, ni pas assez… c'est vraiment pas mal.

— Ta mère ne préparait pas des plats traditionnels ? rebondit-il sur ma réponse.

J'attrape une serviette en papier et tamponne le coin de ma bouche en hochant négativement la tête.

— Ma maman ne sait pas cuisiner. Je ne sais pas faire non plus. On a toujours eu une gouvernante. Elle s'occupait des repas, du ménage, du repassage, etc. Ça soulageait mes parents et leur permettait de nous accorder tout leur temps quand ils rentraient du travail.

— Ma mère s'occupait de tout, mais elle ne travaillait pas.

— Ce sont deux modes de vie complètement différents. Tout dépend de la personnalité de chacun, commenté-je avant de croquer dans mon morceau de pizza.

— Qu'est-ce que tu préférerais, toi ?

— Travailler, dis-je sans hésiter en plaçant ma main devant ma bouche. Je ne m'imagine pas rester à la maison, ce n'est pas moi. Si je pouvais choisir, je continuerais de vivre à Grand Rapids afin de gérer mon magasin.

— Après l'échange de demain, ce sera possible, me rappelle-t-il. Tu pourras peut-être faire ce choix en fin de compte.

— Peut-être, acquiescé-je en souriant faiblement.

Comme il n'y a encore rien de concret, je n'arrive pas vraiment à croire que cette option est envisageable.

— Sauf si tu préfères rester à Chicago, reprend-il. C'est une plus grande ville, il y a plus d'emplois, plus de liberté, plus de monde, plus de choix, les meilleures options se trouvent ici, toutes catégories confondues, affirme-t-il avec une moue tentatrice.

Un rire m'échappe bien malgré moi tandis que je secoue négativement la tête.

— Je vais retourner de mon côté de la frontière et plus personne ne franchira les limites de propriété, décliné-je. Personne ne chantera quoi que ce soit sous le balcon de l'autre, Roméo, terminé-je avec un sourire en coin.

Son regard se met immédiatement à briller d'amusement en comprenant ma plaisanterie en référence à la célèbre scène de la tragédie de Roméo et Juliette

— Je tiens d'ailleurs à souligner que nous arrivons au terme de cette histoire et que contrairement à ce que tu affirmais à notre rencontre, je ne t'ai pas chanté de sérénade, ajouté-je en soulevant un sourcil, la moue moqueuse.

Il pouffe de rire.

— C’est vrai, confirme-t-il avec un sourire au coin des lèvres. Tu ne m’as pas déclaré ta flamme, *Topolina,* mais tu as joui pour moi et c’était bien plus savoureux qu’une sérénade, affirme-t-il en me regardant droit dans les yeux.

Le rouge me monte immédiatement aux joues et je passe inconsciemment ma langue sur mes lèvres tout en soutenant ce regard brûlant qui fait bouillir mon sang dans mes veines, augmentant ma température interne de plusieurs degrés.

L’atmosphère devient soudainement irrespirable, suffocante.

Je suis à deux doigts de céder à cette alchimie aussi forte qu’inexplicable qu’il y a entre nous, cette tension qui nous anime l’un et l’autre, nous électrise et nous fait nous sentir vivants. Entiers. Complets. Libres de nous aimer. Alors que nous appartenons à deux camps opposés. Qu’il est mon ravisseur et que je suis son otage. Que cette histoire aux bases si toxiques ne peut que finir tragiquement comme celle de Roméo et Juliette.

Et ça, je ne le peux pas. Je suis encore suffisamment lucide pour m’y refuser. Ce n’est pas l’avenir auquel j’aspire, celui que je m’imaginais étant enfant. Pour qu’une telle histoire puisse exister, fonctionner, avoir une fin heureuse, il faudrait tout reprendre à zéro, reconstruire les fondations.

Alors j’écoute ma raison et tourne la tête tout en éloignant mon corps du sien.

— Je suis fatiguée, déclaré-je en guise d’excuses pour mettre fin à cette soirée et à tout le reste. Je vais aller me coucher.

Je sens son regard sur mon profil tandis que je me lève, mais il ne cherche pas à me retenir. Il me laisse prendre la fuite parce que tout comme moi, il est conscient qu’il n’y a plus rien à dire, plus rien à ajouter, plus rien à faire. Cette histoire ne pouvait que se terminer brutalement et tristement.

Demain sera un tout autre jour. Nous reprendrons le cours de nos vies et tâcherons d’oublier ces quelques jours ensemble.



Roméo

Le lendemain, nous arrivons peu avant midi à Fort Wayne. Le parking isolé à l'extrémité de la ville que nous avons choisi comme lieu de rendez-vous est presque désert.

Gianni arrête son Range Rover à un endroit reculé du parking où aucune bagnole n'est stationnée et qui reste tout de même proche d'une sortie, privilégiant ainsi le moindre risque. Notre cortège, composé d'une seule voiture contenant trois soldats, se gare à côté de nous.

Je scanne machinalement les alentours, je cherche à identifier la moindre menace, mais je ne vois rien d'anormal. Ils n'ont aucune raison de nous la mettre à l'envers, ils savent que les représailles seront violentes et sanglantes s'ils tentent quoi que ce soit contre nous. Davide Coppola a accepté l'échange, c'est synonyme de parole et dans ce milieu, l'honneur compte plus que toutes autres choses.

Il n'y a plus qu'à attendre.

Je ne peux pas m'empêcher de jeter un coup d'œil dans le rétroviseur afin d'apercevoir Leona, assise sur la banquette arrière. Entre inquiétude, stress, soulagement et impatience, elle regarde dans tous les sens et ne tient clairement pas en place.

— C'est eux, commente Gianni d'une voix grave.

Je suis la direction de son regard et découvre une berline noire approchant doucement sur la gauche. J'identifie Davide assis sur le siège passager. Il semble également nous reconnaitre, car il donne un coup de menton dans notre direction et le conducteur manœuvre afin de se garer face à nous sur le parking en laissant une rangée de places vides entre nous.

— Tu sais qui est au volant ? demandé-je à Gianni.

— C'est son fils, Vito Coppola.

Nous patientons quelques secondes, mais aucune autre voiture ne se pointe. Ils sont venus seuls. Comme nous, ils doivent se dire que cet échange n'est qu'une formalité et qu'il n'y a aucune raison que l'un de nous baise l'autre.

— Allons-y, décrété-je en ouvrant ma portière, trop impatient de recevoir mon cadeau.

Je descends de la bagnole, mais garde la porte ouverte, par mesure de sécurité, tandis que j'ouvre celle de Leona. Elle sort sans se faire prier et se

rapproche de moi.

Alors que mon regard plonge dans ses immenses yeux bleus, des centaines de mots me passent par la tête.

J’ai le sentiment que je devrais la retenir, la garder auprès de moi, sans être certain de ce que je pourrais lui offrir. Elle a raison, je suis toxique. Elle mérite bien mieux que moi, bien mieux qu’une existence à mes côtés, mais ça ne m’empêche pas de désirer égoïstement cette vie. Juste parce qu’elle me plait, que ces semaines passées avec elle étaient rafraichissantes, envoutantes et que j’aimerais garder cette source de plaisir près de moi.

Mais elle n’en a aucune envie. Elle a été très claire. Elle ne me pardonnera jamais.

C’est terminé.

Alors, mes lèvres demeurent closes et je claque sa portière, refermant figurativement ce chapitre de ma vie par la même occasion, puis fais signe à Leona d’avancer.

Deux de nos hommes sortent de leur véhicule et se postent en renforts tandis que le troisième reste au volant de sa caisse alors que Gianni, Leona et moi nous plaçons à l’avant du Range Rover.

Coppola et son fils sortent à leur tour de leur caisse. Je pose une main sur l’épaule de Leona quand, pressée d’en finir, elle commence déjà à avancer puis je la ramène en arrière.

Comme nos soldats, Vito reste à l’abri derrière sa portière et pointe une arme dans notre direction pendant que son père ouvre la porte arrière de leur berline. Il extrait Russo de la bagnole et le pousse vers l’avant du véhicule. Il a les mains attachées devant lui avec une corde qui a l’air solidement serrée et porte également un bâillon sur la bouche, ce qui ne l’empêche pas de hurler son mécontentement en remuant dans tous les sens.

— Procédons simplement, nous crie Davide alors qu’une bonne vingtaine de mètres nous séparent les uns des autres. Je dépose Cipriano à mi-chemin puis vous m’envoyez Leona et nous partirons en vous le laissant. Ainsi, personne ne s’approche trop près de l’autre camp, conclut-il.

C’est une demande qui me parait honnête. Même si, après le passage de Leona, Russo tentait de s’enfuir, je parviendrais à lui mettre une balle dans la jambe avant qu’il rejoigne la berline.

Un coup d’œil en direction de Gianni m’indique qu’il hésite, mais que pour lui aussi cette demande semble correcte. Moins risquée que de se retrouver face à face avec l’ennemi. D’un faible hochement de tête, nous nous montrons mutuellement notre accord.

— Allez-y, répond Gianni en tournant la tête vers Davide.

Mon excitation grandit à mesure qu’ils progressent vers nous. Plus rien ne compte à ce moment-là. Je ne pense qu’à ma sœur qui sera enfin vengée et me réjouis par avance d’entendre les cris de douleurs de Russo. Il se débat comme un forcené alors que Davide le conduit à mi-chemin puis le force à se mettre à genoux sur le goudron strié de peinture blanche délimitant les places de parking.

Puis doucement, le chef du clan de Détroit de la mafia napolitaine recule jusqu’à sa berline. Il le fait à reculons, sans jamais nous tourner le dos, sécurité oblige.

Je sens le corps de Leona trembler d’impatience entre mes doigts. Je lui accorde sa délivrance en donnant une brève impulsion sur son épaule pour l’encourager à partir.

Contre toute attente, elle s’élance puis marque un temps d’arrêt et tourne la tête vers moi. Nos regards se croisent et l’espace d’une seconde, je crois lire dans le sien de la peine, voire du regret, mais finalement elle cligne des yeux puis reprend sa route.

Et, d’une démarche assurée, le front haut, elle s’éloigne.

Je ne peux qu’admirer la silhouette de cette déesse en train de m’échapper sans pouvoir rien y faire. C’était le deal. C’était le plan. Elle était destinée à recouvrer sa liberté. La détention de cette petite souris était à durée déterminée. Je viens de lui ouvrir la porte de sa cage et l’observe désormais filer sans un regard en arrière.

Elle passe à côté de Russo, resté docilement à genoux, sans lui accorder la moindre considération. Elle continue son chemin, la démarche inchangée, comme si elle ne l’avait pas remarqué ou qu’il était trop insignifiant pour être regardé.

Un sourire se forme au coin de mes lèvres. Leona De Rosa est un sacré bout de femme. Si nous nous étions rencontrés dans d’autres circonstances, je crois qu’elle m’aurait donné envie de tenter l’aventure du mariage.

Mon sourire disparait au moment où un utilitaire débarque en trombe sur notre gauche. La porte latérale grande ouverte laisse apparaitre un homme tenant un fusil d'assaut dont le canon est dirigé dans notre direction.

— À couvert, hurle Gianni.

Je m'élance sans réfléchir en direction de notre véhicule alors que les balles pleuvent autour de nous. Je me planque derrière ma portière et place mes mains au-dessus de ma tête tout en entendant des projectiles percuter le métal à toute vitesse ainsi qu'un crissement de pneus synonyme d'un brusque arrêt.

Les détonations sont beaucoup trop rapprochées, nous n'avons aucune fenêtre de tir et tout se passe à une telle vitesse que nous ne pouvons tout simplement pas riposter. Nous subissons l'assaut, impuissants.

Soudainement, le moteur de la camionnette ronfle et les pneus crissent à nouveau, signe de son départ sur les chapeaux de roue. Les balles s'arrêtent subitement de pleuvoir et je me redresse immédiatement pour leur tirer dessus à mon tour pendant qu'ils prennent la fuite. Je ne parviens qu'à toucher le cul de l'utilitaire sans arriver à atteindre les roues.

— Grimpe, m'ordonne Gianni.

Je saute sans réfléchir à bord du Range Rover tandis que mon ami démarre brusquement, faisant fumer la gomme et rugir le moteur.

Je ne peux pas m'empêcher de hurler ma rage dans l'habitacle alors qu'il se lance à la poursuite de ces enculés.

— Ils nous ont baisés. Putain !

Je frappe rageusement le tableau de bord à plusieurs reprises.

C'était un putain de traquenard et je n'ai rien vu venir. Maintenant, ils ont Leona et Russo.

— On va les rattraper, m'assure Gianni.

C'est faux, putain. Nous pouvons atteindre l'utilitaire, mais pas la berline qu'on ne voit déjà plus. Tout comme moi, il sait que nous avons perdu notre cible. Au mieux, on peut seulement passer nos nerfs sur les occupants du second véhicule.

Et c'est exactement ce que nous faisons, une fois que nous les avons coincés entre nos caisses, mais comme je le prévoyais, il n'y a ni Leona ni Russo à bord. Les deux connards à l'intérieur de l'utilitaire sont des petits

gangsters qui, selon leurs aveux, ont été payés une petite fortune par un commanditaire anonyme pour faire ce show.

Pas besoin de nom, nous savons qui les a engagés. Coppola s’est joué de nous. Ce putain de fumier ne se doute pas de la fureur qu’il vient de déclencher.

Les représailles seront sanglantes.

OceanofPDF.com

Chapitre 30



Leona

Encore secouée par la rapidité des derniers événements, je regarde d'un air paniqué, par la lunette arrière de la voiture, le parking s'éloigner alors qu'à côté de moi se trouve la monnaie d'échange.

— Que s'est-il passé ?

Je me souviens avoir entendu une camionnette nous foncer dessus puis des déflagrations quand soudainement quelqu'un m'a attrapée par le bras et forcée à courir vers la voiture. Quelques secondes plus tard, j'étais assise sur la banquette arrière de la berline et Vito démarrait en trombes.

— C'était quoi ça ? répété-je, toujours aussi effarée en me tournant en direction de mon oncle et mon cousin, installés à l'avant du véhicule.

— Ça, c'était une putain d'attaque éclair, s'extasie Vito.

Il frappe plusieurs fois le volant pour montrer sa jubilation.

— Concentre-toi et roule, lui ordonne mon oncle d'un ton sec en regardant dans le rétroviseur alors que nous filons à toute vitesse grâce à des conditions de trafic très favorables.

Je me tourne également sans parvenir à repérer de 4x4 derrière nous. Nous les avons semés. Et je ressens davantage de colère que de joie. La cause principale de ce sentiment étant assis à quelques centimètres de moi.

Je lui jette un regard noir tandis qu'il se débarrasse de son bâillon et s'installe confortablement sur le siège, un sourire aux lèvres.

C'était une mise en scène. Ils se sont joués de Roméo. Et non, je ne trouve pas que ce soit un juste retour de bâton pour toutes les mises en scène qu'il a lui-même orchestrées, parce que justement ce n'est pas juste.

— Pourquoi ? Pourquoi vous avez fait ça ?

— Si je commence à céder à leur chantage, ça n’en finira plus, m’explique mon oncle. Ils continueront et décimeront petit à petit tout notre clan.

— C’est faux, m’étranglé-je. Ils ne veulent que Cipriano, parce qu’il a violé une adolescente, ajouté-je d’un ton amer en fusillant le coupable du regard.

— Qu’importe ce qu’il a fait, ma priorité sera toujours de protéger les personnes de notre clan, me répond Davide.

Ma mâchoire se contracte sous l’effet de ma colère.

— Mes parents étaient au courant de cette mise en scène ? lui demandé-je sans pouvoir masquer ma rancœur.

— Tes parents m’ont demandé de te sortir de là, c’est exactement ce que j’ai fait. Maintenant, je te conduis à l’aéroport pour te mettre en sécurité.

— Quoi ? m’étonné-je, la bouche grande ouverte. Je ne rentre pas ?

— Nous devons attendre que les choses se tassent avant d’envisager votre retour. Quand la voie sera libre, je vous ferai revenir.

— Qui ça « vous » ? l’interrogé-je alors que des sueurs froides me parcourent le dos.

Je me doute de la réponse, mais j’espère me tromper. Il ne peut pas en être autrement. C’est forcément une maladresse. Une mauvaise plaisanterie. Mon oncle ne peut tout de même pas imaginer…

— Cipriano et toi.

Cette réponse me coupe le souffle comme le ferait un énorme coup de poing dans le ventre. Ce n’était pas une erreur ni une blague. Et après le coup de massue, ma fureur revient et je ne peux pas la contenir. Je refuse de la contenir pour une fois. C’est dégueulasse. Ce qu’il cherche à m’imposer est une monstruosité que je ne peux pas tolérer et encore moins docilement accepter.

— Non ! Je refuse de rester seule avec lui, m’écrié-je. C’est un violeur, un…

— Vito restera avec vous dans un premier temps, me coupe mon oncle. Et je suis persuadé que Cipriano ne s’amusera pas à te faire du mal, dit-il

plus froidement en regardant intensément l'intéressé à travers le rétroviseur.

— Donnons-le aux Calabrais et rentrons tous chez nous, proposé-je plutôt. Il méritait le sort qui l'attendait. Il doit assumer ses actes, payer pour son crime abject…

— C'est moi qui décide, Leona, m'assène Davide d'un ton ferme et sans appel en se tournant vers moi pour m'adresser un regard froid et autoritaire. Cesse immédiatement ton caprice et obéis. Tu vas prendre cet avion et te rendre où je te dirais d'aller sans broncher.

Je serre les dents pour m'empêcher de répondre, reconnaissant son autorité et m'inclinant, bien que tous mes instincts me crient de me rebeller.

— Je viens de te sortir des griffes de ces barbares, tu es libre, continue-t-il. Montre-toi reconnaissante !

Je plante mes ongles dans mes paumes et m'enfonce dans mon siège en ignorant la mine moqueuse de Cipriano tandis que mon oncle reporte son attention sur la route.

Je ne suis pas d'accord. Rien de ce que Davide m'a expliqué n'a de sens à mes yeux. Ils n'auraient pas dû sauver Cipriano, il méritait son sort. Roméo méritait de pouvoir venger sa sœur.

Il estime que je devrais me montrer reconnaissante alors que je ne ressens rien de tel. Ma situation me parait bien pire à l'heure qu'il est que quelques minutes plus tôt. Son manque de considération me rend malade. Roméo est peut-être un barbare qui n'a pas hésité à me faire du mal par accès de colère, mais je préférerais largement être à ses côtés à ce moment-là qu'assise dans cette voiture avec ces inconnus qui se disent pourtant faire partie de ma famille.

Je les déteste. Je ne peux pas croire qu'on me force à pareilles âneries.

Ma fureur et mon ressentiment sont clairement visibles au moment de monter dans un jet privé une trentaine de minutes plus tard.

Je ne salue même pas mon oncle qui contourne le véhicule pour se placer côté conducteur et je n'écoute pas non plus ses derniers mots. Je m'en fiche complètement. Qu'il aille au diable !

À mon sens, il a préféré Cipriano à moi. Il a choisi de sauver son soldat aux dépens de sa nièce. Je suis condamnée à l'exil alors que je n'ai rien à

voir avec leurs histoires. Je n’ai rien fait. Le seul coupable est Cipriano. Et mon oncle l’a sauvé par loyauté. Quelle blague !

Je m’assois sur un siège au hasard et fusille du regard mon oncle par le hublot tandis qu’il est en train d’échanger avec Cipriano sur le tarmac.

— Et moi qui t’imaginais comme la petite fille parfaite, voilà que tu montres les griffes, cousine, commente Vito en prenant un siège face à moi. C’est quoi cette attitude ? Depuis quand tu discutes les ordres ?

— Depuis que je trouve ça beaucoup trop injuste pour parvenir à me taire, marmonné-je.

Je reporte mon attention sur mon cousin et reprends d’un ton plus ferme.

— À cause de ce que vous avez fait, il y aura de nouvelles représailles, ce sera sans fin et tout le monde va payer juste parce que vous n’avez pas laissé le seul responsable dans cette histoire payer pour ses actes.

— On t’a sortie de l’enfer, c’est le plus important, réjouis-toi.

Ce n’est pas le plus important justement. À mon sens, Cipriano méritait son sort. Je trouve ça injuste qu’il échappe à son châtiment. Je retournerais volontiers en enfer si je pouvais y conduire avec moi mon ex-fiancé afin de l’offrir au diable. Je lui ferais cette offrande sans hésiter, quitte à brûler dans les flammes de l’enfer pour l’éternité ensuite.

Cipriano ne s’en sortira pas comme ça. Je le refuse. Il doit rembourser sa dette, équilibrer la balance afin que les représailles cessent de toute part.

Roméo

Avant même que nous ayons eu le temps de rentrer pour réunir une armée, nous équiper et prendre la route pour commettre un massacre à Détroit, Davide Coppola nous a contactés. Il a pris les devants, sachant pertinemment que nous allions foncer dans le tas tête baissée et tuer tous les Napolitains qui croiseraient notre chemin en guise de représailles pour sa trahison honteuse.

Selon sa version, Russo serait le seul coupable dans cette histoire, c'est lui qui aurait tout organisé. Apparemment, il aurait profité du chaos général pour prendre en otage Leona et forcer les Coppola à le conduire à un aéroport. Il serait alors monté à bord d'un jet privé avec elle, la gardant en guise de gilet pare-balles. Toujours d'après lui, son fils, Vito, se serait lancé à leur recherche.

Son explication me déplait fortement, j'ai beaucoup de mal à y croire, mais l'absence de Leona et Russo à Détroit a été confirmée par nos indics sur place et j'ai dû faire un choix. Entre attaquer leur territoire pour me défouler tout en sachant que ma cible ne s'y trouvait pas et retrouver Russo pour lui faire payer ce qu'il a fait à ma sœur, j'ai choisi la seconde option.

J'ai remballé mes armes, mis de côté ma haine pour Coppola et me suis concentré sur la traque plutôt que le massacre. Son appel lui a permis de gagner un sursis, les représailles le concernant attendront. Ma priorité est et restera toujours ma vengeance envers Russo.

Léandro, Gianni, Dino et moi avons donc passé une bonne partie de l'après-midi et toute la soirée à remuer ciel et terre afin de retrouver la trace de Russo. Sans grand succès. Il est près d'une heure du matin et bien que nous n'ayons pas l'ébauche d'une piste, nous sommes quand même tous sur le pied de guerre.

Si je n'étais pas aussi concentré sur ma tâche, je prendrais du recul et remercierais mes frères d'être encore à mes côtés et prêts à passer à l'action bien que nous enchainions les impasses et les déceptions depuis de nombreuses heures.

— Mettons un contrat sur sa tête, propose Dino en relevant les yeux de son ordinateur.

En se basant sur les données du trafic aérien très réglementé et les pauvres informations que nous avons pu obtenir sur le modèle du jet privé emprunté par Russo ainsi que sa direction de départ, il tente depuis des heures de deviner sa destination. Mais même si Dino est un petit génie quand ça concerne les chiffres, les équations et les problèmes, connaitre tous ces détails ne lui permet pas de réduire le champ de recherches.

— Si on lui fout tous les chasseurs de prime du pays au cul, sans aide, il ne pourra pas rester sous les radars bien longtemps, continue-t-il.

— Ça demande du temps d'émettre un tel contrat et encore plus de le diffuser à travers tout le pays, rebondit Gianni. Nous le ferons, mais seulement en dernière option, si nos investigations demeurent infructueuses.

— D'autant plus qu'on ne sait pas s'il bénéficie d'un soutien ou pas, ajoute Léandro. S'il apprend qu'il a un contrat sur la tête, il va se terrer bien plus profondément et ça prendra peut-être des mois voire des années avant qu'on retrouve sa trace.

Je passe une main dans mes cheveux et tire sur les pointes d'un geste énervé. Je refuse d'attendre si longtemps.

— Nous devons déterminer où s'est posé l'avion, c'est notre meilleure option pour le retrouver, réaffirme Gianni en pointant du doigt l'ordinateur de Dino. Quelqu'un l'a forcément vu atterrir. Quelqu'un qui n'a pas été soudoyé par Russo et qui peut réduire considérablement le champ de recherches.

J'acquiesce machinalement tandis que Dino se replonge dans son ordinateur, de nouveau reboosté. À l'autre bout de la table à manger, Gianni épluche toutes les informations qu'il a pu trouver au sujet de la famille Russo, comptes bancaires, déclarations de revenus, déclarations de patrimoine immobilier. Il cherche l'endroit où il aurait pu décider de se planquer. Comme moi qui fouille ses réseaux sociaux à la recherche des lieux où il s'est déjà rendu, les locations de vacances qu'il a louées avec ses potes. Léandro, quant à lui, fait jouer toutes ses relations afin que les endroits proposés par Gianni et moi soient vérifiés par quelqu'un ainsi que les propriétés des oncles, des cousins…

Faute de pistes plus concrètes, nous ratissons large. C'est un travail laborieux, beaucoup trop mental, sans action, et cela ne convient pas du tout à mon état d'énervement.

J'ai l'impression d'être un foutu lion en cage qui attend qu'on lui ouvre la porte afin de s'élancer en direction de sa proie et la déchiqueter.

Et regarder toutes ces photos de cet enfoiré sans pouvoir enrouler mes doigts autour de sa gorge et l'étrangler ne m'aide pas à gérer mes sautes d'humeur ou calmer mes pulsions meurtrières. Et le fait de savoir Leona seule avec lui n'arrange rien non plus. Au contraire.

— J’ai peut-être un truc, déclare Gianni. Ils se sont offert les services d’un charpentier-menuisier il y a quatre ans pour un montant de 200 000 dollars. Si j’en crois le site de l’artisan, son entreprise est basée à Bozeman dans le Montana.

— Un chalet dans les montagnes, devine Léandro. Le lieu idéal pour une planque. En général, il n’y a pas de réseau, pas beaucoup de voisins, pas de témoins, et si en plus il possède une bonne réserve d’eau et nourriture, il peut rester longtemps sous les radars. Tu as une adresse ?

Son frère hoche négativement la tête.

— Les Russo n’ont déclaré aucune propriété là-bas.

— Ils ont forcément rénové ou fait construire un chalet là-bas, commente Dino. C’est impossible qu’ils aient fait déplacer une entreprise du Montana pour la rénovation de leur baraque à Détroit.

J’acquiesce machinalement.

— Quelqu’un pourrait rendre une petite visite à l’artisan, propose Gianni. Je suis persuadé qu’il nous renseignerait.

— Je ne connais personne dans le Montana, commente Léandro en se frottant le menton avec sa paume, mais je pourrais envoyer des hommes de Minneapolis.

Il s’agit d’une autre ville appartenant à la ‘Ndrangheta. Ce territoire est sous l’autorité d’un chef qui y détient les pleins pouvoirs, mais rend tout de même des comptes à Léandro régulièrement. S’il lui demande, il dépêchera un bataillon de soldats dans le Montana à la recherche du chalet caché des Russo.

Au même instant, mon téléphone se met à vibrer dans ma main, un appel entrant du « Whisper » qui me fait aussitôt froncer les sourcils. En général, c’est moi qui contacte ce numéro, jamais l’inverse.

— Roméo, dis-je en décrochant.

— C’est Nedo, s’annonce le gérant. J’ai un message pour toi de la part de Leona.

Mon cœur manque un foutu battement en entendant son prénom.

— Elle a dit, je cite, « dis à Roméo que nous sommes dans le Montana, dans un chalet dénommé l’aiguille, dans les hauteurs d’une petite ville qui se nomme Fromberg, à environ trente minutes en voiture de Billings. ».

— Fromberg, chalet l’aiguille, répété-je précipitamment à Dino.

Mon rythme cardiaque monte en flèche tandis que mon ami se plonge immédiatement dans son ordinateur en entendant l’urgence dans ma voix. Ces informations ne peuvent qu’être vraies. L’inverse ne me traverse même pas à l’esprit. Je fais totalement confiance à Leona.

— Elle a dit autre chose ? interrogé-je Nedo.

— Elle m’a juste demandé de te transmettre le message tout de suite, que c’était très important avant de raccrocher.

— Tu peux m’envoyer le numéro ?

— Il était masqué, m’explique-t-il.

— Tiens-moi au courant si elle rappelle, dis-je à Nedo avant de raccrocher. Leona a appelé le Whisper pour me communiquer sa localisation, expliqué-je aux autres.

Elle n’avait pas mon numéro de téléphone donc elle s’est débrouillée pour trouver celui du Whisper. Elle savait qu’elle y trouverait une personne en mesure de me transmettre son message.

Si mon instinct ne me trompe pas, elle n’a pas cherché à joindre son oncle, seulement moi, parce qu’elle veut que je mette personnellement la main sur Russo pour qu’il paie. Ma petite lionne a une plus grande part d’ombres que ce qu’elle souhaite montrer au monde entier.

— Il y a bien un chalet qui porte ce nom près de ce patelin, intervient Dino en regardant son écran d’ordinateur. Mais je n’ai pas sa position exacte, j’ai seulement l’adresse d’un lieu-dit dans les montagnes qui s’étale sur près d’une centaine de kilomètres. Une bonne vingtaine d’autres chalets ont la même adresse, ajoute-t-il en poursuivant ses investigations en même temps. Et la zone est bordée d’arbres.

— Ce sera laborieux de trouver le chalet dans une zone forestière aussi étendue, commente Gianni en lissant sa moustache. D’autant plus qu’on devra le faire discrètement pour ne pas que l’un de ses voisins donne l’alerte et que Russo prenne la fuite.

— Quelqu’un doit bien avoir un plan plus détaillé de cette zone, ça faciliterait grandement les recherches.

— L’artisan doit en avoir un, s’immisce Dino.

— Rendons-lui visite en chemin, proposé-je en jetant un regard complice à Gianni.

— Trois heures de trajet en jet jusqu'à Bozeman, nous informe Dino.

— D'après toi, elle t'a donné la bonne info ? Ce n'est pas un piège ? me demande Léandro.

— Je lui fais confiance, affirmé-je sans l'ombre d'un doute. Elle est véritablement là-bas et souhaite que je vienne chercher Russo.

— Et que tu la libères, ajoute Dino avec un sourire. C'est ironique quand on pense qu'elle était précédemment ton otage.

Je ne prends même pas la peine de relever sa vanne sur fond de sarcasme.

— Allez-y tous les trois, décrète Léandro. Je reste ici avec Giulana et Aurora.

J'acquiesce machinalement. Nous ne partons jamais tous ensemble, il y en a toujours un de nous quatre qui reste au manoir. Nous ne laissons jamais les filles seules ici. Une attaque ennemie est toujours possible, nous nous devons d'être là pour les protéger.

— Techniquement, ils ne seront que deux, mais s'il a bien préparé son coup, Russo a très bien pu engager un service de sécurité pour surveiller et protéger le chalet, commente Gianni.

— Tenez-moi au courant, nous dit Léandro. Si vous avez besoin de renforts, je vous enverrai une équipe de Minneapolis.

Nous nous levons d'un même mouvement, aussi heureux les uns que les autres de passer enfin à l'action.

OceanofPDF.com

Chapitre 31



Leona

Après avoir passé la matinée à observer l’horizon, je commence à perdre espoir. Nedo n’a peut-être pas transmis mon message à Roméo. Ou alors ce dernier ne trouve pas le chalet.

Je pourrais me servir du téléphone fixe pour le rappeler, mais pour lui dire quoi ? Je n’ai pas plus d’informations que la veille. Notre chalet est perdu au milieu des bois, au sommet d’une montagne avec une vue imprenable sur d’autres pics. Je me réjouirais sans doute de cette vue face à moi si je n’étais pas plus intéressée par les arbres qui bordent le reste du chalet et desquels j’espère voir jaillir Roméo.

Le monstre qui surgit derrière moi sur la terrasse du chalet est d’une tout autre espèce que celui que je crève d’envie d’apercevoir. Son apparence soignée et très huppée cache un être aussi vil que sournois et ignoble. Il ne possède pas la même noirceur d’âme que Roméo, c’est difficile à expliquer, à décrire, on ne peut que la ressentir. Celle de Cipriano ne me semble pas mauvaise, mais pourrie, avariée, putréfiée. Et forcément, elle me rebute au point de m’en donner de puissants haut-le-cœur quand il est près de moi.

Je ne peux pas me retenir de lui jeter un regard froid, le nez plissé par un grand ressentiment à son égard, tandis qu’il s’appuie à quelques centimètres de moi contre la balustrade en bois de la terrasse.

— C’est reposant tout ce calme, dit-il en regardant l’horizon. Ça donne envie de rester à l’écart de la civilisation pour toujours.

La seule chose qui m’empêche de quitter cet endroit c’est l’absence de moyen de locomotion. Je ne suis pas assez aventurière ni brave pour me

lancer seule en forêt. Il y a plus de chances que je me perde et que je me blesse plutôt que je parvienne à rejoindre la ville.

Ce serait pareil pour lui d'ailleurs. Ce bon à rien serait incapable de survivre en milieu hostile. Roméo y arriverait.

— Tu vas faire la tête encore longtemps ? me demande-t-il après seulement deux secondes de silence en soupirant.

Il se tourne vers moi et croise ses bras sur son torse faisant ressortir des muscles quasi inexistants. Cet homme sortirait perdant de n'importe quel combat.

— Tu es visiblement encore secouée par toute cette histoire et tu espérais retourner chez toi, je le conçois, mais nous sommes dans le même bateau…

Je grogne mon indignation comme un animal et pivote vers lui en pointant un doigt accusateur en direction de son thorax.

— Tout ce qui m'est arrivé est entièrement ta faute, craché-je. Et si je ne peux pas rentrer chez moi, c'est aussi par ta faute. Parce que tu n'as pas assez de courage pour assumer tes actes et en payer le prix !

— Quel prix ? s'emporte-t-il. C'était une pute, bordel.

— Ça ne te donnait pas le droit de la violer, m'énervé-je en retour. Elle ne voulait pas…

— Elle n'osait seulement pas sauter le pas, mais t'inquiète, après moi, elle a eu son quota de bites…

Je le gifle. Un geste purement instinctif, absolument pas prémédité, mais qui comporte tellement de violence que l'écho du claquement de ma paume contre sa joue semble résonner dans tout le bois. Durant une seconde, le moment parait avoir été mis sur pause alors que je regarde avec un mélange de surprise et de fascination l'empreinte de mes cinq doigts d'un rouge très vif sur sa peau blanche. Puis Cipriano sort de son état de choc et l'action reprend en vitesse accélérée. Je n'ai pas le temps de me défendre, il attrape ma gorge et la serre fermement entre ses doigts tout me penchant au-dessus de la balustrade.

J'enfonce mes ongles dans sa main pour le contraindre à desserrer sa prise alors qu'elle est si puissante qu'elle en est suffocante.

— Sale petite conne, me crache-t-il à deux centimètres de ma figure. Attends un peu que ton cousin s’en aille, je vais t’apprendre les bonnes manières.

Ses yeux brillants de folie croisent mon regard paniqué alors que tout son visage vire au rouge du fait de sa rage.

— Je vais faire de toi ma petite chienne et crois-moi, tu en redemanderas.

Il me penche encore plus en arrière par-dessus la rambarde, faisant craquer tous les os de mon dos par la même occasion tandis que je frappe son avant-bras de toutes mes forces alors que le souffle me manque de plus en plus.

Je pense être victime d’une hallucination quand je distingue une silhouette dans les bois que je reconnaitrais entre mille.

— Lâche-la, lui crie mon cousin.

Immédiatement, Cipriano me redresse et retire ses mains de mon corps. Je pose les miennes sur ma gorge et prends de grandes inspirations tandis que Vito se précipite sur Cipriano, l’attrape par le col et le colle à son tour à la balustrade.

— Tu la touches encore une fois et je te livrerai moi-même aux Calabrais, affirme Vito en jetant un regard noir à Cipriano.

À ce sujet, justement, je me tourne en direction des bois, mais la silhouette a disparu, je ne vois plus rien. Ni personne. Ça devait être mon imagination. À deux doigts de mourir, c’est à lui que je pense… Qu’est-ce que c’est censé dire sur moi ?

— Ce serait de la trahison, essaie d’argumenter Cipriano.

— Je trouverai le moyen d’enterrer l’affaire, rétorque mon cousin. Ne me tente pas, car je le ferai sans hésiter, enfoiré.

Après l’avoir secoué une dernière fois, il relâche son col et le pousse violemment en arrière le faisant passer par-dessus la balustrade. Cipriano atterrit presque sans bruit, si ce n’est pour son couinement plaintif, sur l’herbe, à peine deux mètres plus bas.

Ni Vito ni moi ne lui accordons un regard alors que mon cousin glisse un bras autour de mes épaules et me guide vers la baie vitrée donnant sur le salon.

— Ne me laisse pas seule avec lui, Vito, je t’en prie.

Il hoche négativement la tête alors que nous passons le seuil du chalet.

— Je vais te trouver une autre planque, me promet-il. Ce fils de pute se débrouillera tout seul à partir de maintenant.

Je ne retiens pas mon soupir de soulagement avant de lui adresser un sourire reconnaissant. Mon remerciement se perd dans ma gorge alors que nous entendons Cipriano hurler derrière nous. Nous nous retournons d’un même mouvement et nous retrouvons presque nez à nez avec Dino. Il se tient bien droit, sur le seuil de la baie vitrée, laissée ouverte, une arme à la main, le sourire aux lèvres.

— Heureux de te revoir, dit-il à mon attention. Nous n’avons pas eu le temps de nous dire au revoir…

D’un geste purement protecteur, Vito me pousse derrière lui avant de sortir à son tour un pistolet.

— C’est inutile, Coppola, explique Dino. Baisse ton arme, c’est déjà terminé pour vous. Vous auriez dû prévoir un peu plus de monde.

J’entends le craquement des quelques petites marches de la terrasse suivi par des pas lourds sur le bois et je me décale afin de dégager ma vue, bouchée par le tee-shirt bleu de mon cousin. Mon souffle se perd quelque part dans ma gorge lorsque j’aperçois Gianni et Roméo derrière Dino, tenant un Cipriano bien ligoté, bâillonné et enfin prêt à recevoir sa punition. Un large sourire se dessine sur mes lèvres avant même que je lui en donne l’ordre.

Ils entrent tous les trois dans le chalet en poussant Cipriano. Tous les trois vêtus entièrement de noir, on dirait une sorte de triade démoniaque. Ils forcent leur otage à s’asseoir sur le sol à leurs pieds et je remarque alors que ce dernier porte un joli coquard à l’œil gauche. Cruellement, je ressens beaucoup de plaisir à imaginer sa douleur.

— Bel endroit, commente Gianni en procédant à un rapide scan de ce charmant chalet en bois typique de la région.

En gardant un bras devant moi, Vito m’oblige à faire un pas en arrière. Comme s’il cherchait à fuir, petit à petit.

— Comment vous nous avez retrouvés ? demande mon cousin.

Il les menace toujours avec son pistolet alors que de l'autre côté, seul Dino a une arme levée dans notre direction, les deux autres semblent parfaitement à l'aise. Calmes et sereins, ils regardent la décoration du lieu comme s'ils s'apprêtaient à faire une offre.

— On a été aiguillés, répond Gianni en passant négligemment sa main sur le rebord de la cheminée.

Vito se tourne immédiatement vers moi, baissant momentanément son bras.

— Je… J'étais obligée, tenté-je de me justifier.

Cipriano s'agite dans tous les sens à l'autre bout de la pièce hurlant derrière son bâillon, proférant très certainement des insultes à mon attention.

— Je craignais que tu me laisses seule avec lui, murmuré-je en désignant Cipriano du menton.

C'est un mensonge. Du moins, une moitié de mensonge. Je ne crois pas que mon cousin soit prêt à attendre mes véritables motivations donc je les cache derrière un masque de peur et d'innocence.

— Leona, grogne-t-il en fermant brièvement les yeux. Tu n'aurais jamais dû faire ça.

— On pensait la libérer d'une prise d'otages, alors imagine notre surprise lorsqu'on t'a découvert avec eux, continue Gianni à l'attention de Vito. Toi qui es censé être sur la piste du traitre qui vous a forcés à le conduire à l'aéroport avant de kidnapper Leona.

Mes yeux s'élargissent et à mon tour, je regarde mon cousin qui grimace en réponse avant de reporter son attention sur les autres.

— De ce qu'on a vu, tu n'avais pas l'air menacé par Russo, termine Gianni en se tournant finalement vers nous, son inspection du chalet terminée. Que devons-nous en conclure ?

Son ton est calme, détendu, sa voix est presque douce en énonçant cette interrogation comme s'il était réellement intéressé par la version de Vito, mais son regard, froid et menaçant, dit tout l'inverse. Gianni semble déjà avoir condamné mon cousin pour les mensonges qu'ils ont servi aux Calabrais et dont je n'avais pas du tout connaissance.

— Vous avez Cipriano, laissez-nous partir, répond Vito en relevant le bras pour viser Gianni, ignorant volontairement sa question.

Durant leur petite inspection des lieux, chacun de leur côté, Gianni et Roméo se sont écartés peu à peu de Dino et leur otage, de sorte que nous sommes désormais encerclés par le trio. La seule issue se trouve derrière nous, éloignée de plusieurs mètres, et comme Dino, face à nous, nous tient toujours en joue, cela réduit à néant l'option de la fuite. Et comme ils se sont séparés, ils sont plus difficiles à atteindre, même si Vito en touche un, les deux autres auront largement le temps de répliquer avant qu'il vise le suivant.

Nous sommes piégés. Faits comme des rats.

— Davide Coppola nous a pris pour des cons. Une fois au moment de l'échange, la deuxième fois en nous mentant. Il doit payer pour ça, et ça tombe bien… on a son fils sous la main, termine Gianni avec un sourire carnassier extrêmement terrifiant.

Mon rythme cardiaque accélère lorsque la peur me gagne. Je pensais faire ce qui était juste en leur donnant Cipriano, je ne me doutais pas un seul instant que je mettrais en danger mon cousin. Et alors que je sens Vito prêt à en découdre, à tenter sa chance face à eux, j'agis en autopilote. Je ne réfléchis pas et je me soustrais à sa prise afin de passer devant lui, son arme pointée dans mon dos et en première ligne pour recevoir celle de Dino.

— Stop. Il faut que ça cesse, dis-je fermement en regardant Gianni.

— Leona, qu'est-ce qui te prend, putain ? grogne Vito derrière moi.

— Il n'y a plus de dette, affirmé-je, le menton levé. Vous avez Russo, c'est fini. Le deal initial est rempli. Les représailles cessent ici, maintenant. Chacun repart de son côté.

Le sourire carnassier de l'homme aux cheveux comportant de nombreux reflets blonds devient plus amusé alors qu'il m'écoute lui donner des ordres avec toute la confiance et la détermination dont je suis capable à cet instant.

J'ai seulement envie que ça s'arrête, que ça se termine. Bon sang, ça fait des semaines que mes mouvements sont limités, que je suis privée de liberté, que mon confort est déplorable et que ma santé mentale est mise à

rude épreuve… je suis fatiguée de tout ça. Je désire juste rentrer enfin chez moi.

— Prenez Cipriano et partez. C'est tout ce que vous vouliez, affirmé-je en tournant la tête vers Roméo cette fois.

Alors que nos regards se croisent, je ne me gêne pas pour l'implorer, qu'importe si ça me fait passer pour une faible, je n'ai pas honte de supplier Roméo afin qu'il m'accorde enfin ce repos que je mérite. Sans bain de sang. Sans représailles. Sans violence. Je suis fatiguée de tout ça. Je n'en supporterai pas plus.

— C'est tout ce qu'il vous faut, dis-je d'une voix plus faible.

Je sais qu'il m'entend quand même parce que j'ai toute son attention. Nos prunelles ne se quittent pas continuant cette conversation de manière silencieuse et pourtant si bruyante tant mon cœur cogne fort contre ma cage thoracique.

— Roméo ? l'interroge Gianni. Qu'est-ce que tu en penses ? Russo nous suffit ?

— Qu'il commence déjà par jeter son flingue, grogne le brun en réponse.

Je me tourne immédiatement vers Vito et l'encourage d'un coup de menton en direction de l'objet à s'exécuter.

— Leona…

— Fais-moi confiance, le coupé-je dans un murmure.

C'est sa seule chance de sortir d'ici vivant, il le sait parfaitement, c'est pourquoi après une demi-seconde d'hésitation, il se baisse, pose l'arme au sol puis donne un coup de pied dedans pour l'éloigner de nous.

Après un remerciement silencieux en direction de Vito, je redonne toute mon attention à Roméo.

— Russo vous suffit, lui dis-je dans le but qu'il le répète.

Mais évidemment, Roméo ne s'exécute pas sans exiger une contrepartie.

— Approche, m'ordonne-t-il en désignant un point invisible face à lui.

Je le fais sans hésiter. Je ne crois pas qu'il cherche à m'éloigner de mon cousin pour pouvoir lui tirer dessus, Roméo désire seulement me parler en

privé.

— Dis-leur que c’est terminé, murmuré-je en me plaçant sous son nez.

Son parfum prend immédiatement d’assaut mes narines alors qu’une petite dizaine de centimètres nous sépare. Inconsciemment, j’inspire longuement, comme pour m’en délecter, pour remplir mes poumons de cet arôme citronné et constituer une réserve pour mon avenir sans lui.

— Il y a eu assez de violence et de sang, Roméo, s’il te plait, murmuré-je encore d’une voix presque tremblante.

Ses prunelles foncées semblent refléter une certaine gêne ainsi qu’une pointe de colère tandis que les miennes, bleutées, l’implorent d’épargner mon cousin.

— Je ne veux plus qu’il y ait de représailles dans cette histoire, insisté-je. C’est fini.

En se fichant complètement d’être observé par les autres, il glisse une main sur ma joue et comble le faible espace qu’il y avait entre nous en collant son torse contre le mien.

— Viens avec moi, murmure-t-il d’une voix douce. Ils ne te méritent pas.

Malgré moi, ses paroles me font plus mal qu’elles ne le devraient parce qu’une part de moi estime qu’il n’a pas tout à fait tort. Je ne cautionne pas les dernières initiatives de mon oncle et ça m’a fait perdre un peu d’estime pour cet homme, mais ça ne justifie pas un changement de camp. Un tel abandon. Ce n’est pas pour Davide que je désire retourner chez moi, mais pour mes parents et mon frère, qui eux n’ont rien à voir avec cette histoire. Alors, je hoche négativement la tête.

— Je veux rentrer chez moi, Roméo. Nos chemins doivent se séparer. J’ai tenu parole en t’aidant à obtenir ce que tu souhaitais, maintenant laisse-moi partir avec mon cousin.

Après une demi-minute de silence, durant laquelle, je le sens en plein conflit intérieur, il desserre enfin les dents afin de me donner sa réponse.

— Comme tu voudras.

Et avant que je puisse réagir, ses lèvres s’écrasent sur les miennes.

Je suis parfaitement consciente que nous avons une audience, mais je sais aussi qu’il s’agit d’un baiser d’adieu et que nous en avons tous les deux

besoin à cet instant, alors je le lui concède. J'oublie le reste, notre environnement, la situation, le public, et je me concentre uniquement sur lui. Tous mes sens se focalisent sur lui et tentent de graver dans ma mémoire tout ce qui rend Roméo si spécial à mes yeux. Je n'oublierai certainement jamais cet homme. Je me souviendrai toujours de notre histoire peu conventionnelle, à la fois douloureuse et plaisante. J'ai pris conscience de beaucoup de choses ces dernières semaines, j'ai le sentiment d'avoir muri, éclos. En tout cas, je ressors bien différente de cette... expérience riche en émotions et sensations fortes.

Comme à son habitude, Roméo ravage mes lèvres jusqu'à m'en laisser complètement pantelante, mais je prends plaisir à partager cet ultime baiser avec lui. C'est donc avec un large sourire que je me sépare de lui.

— On en a terminé ici, déclare-t-il aux autres de sa voix grave et autoritaire. On peut y aller.

Tout mon visage lui montre la reconnaissance que j'éprouve à cet instant. Après un faible sourire et une brève caresse sur ma joue, il me relâche et s'éloigne en direction de Dino. Puis sans un regard en arrière, il force Cipriano à se remettre debout et quitte le chalet, suivi de près par ses deux acolytes.

Mais Gianni s'arrête sur le seuil pour dévisager Vito.

— Préviens tout de même ton père que la prochaine, nous ne serons pas aussi cléments et ce sera ta tête que je pendrai en première au bout d'une pique, affirme-t-il.

Sans attendre de réponse, il tourne les talons et à son tour, il disparait de notre champ de vision.

Je pousse un profond soupir de soulagement. C'est terminé.

— Tu m'expliques ? me crache Vito. Tu es amoureuse de lui, une connerie du genre ? Il t'a retourné le cerveau ?

Je hoche négativement la tête.

— Je t'ai sauvé la vie, c'est tout ce qui importe, on se fiche de la manière, affirmé-je. Aide-moi à enterrer cette histoire et nous serons quittes.

— T'es qui, putain ? me demande-t-il en fronçant les sourcils, incapable de reconnaitre son innocente et obéissante cousine.

Je n’ai pas changé, je suis toujours la même, j’ai seulement choisi de prendre les choses en mains en ne permettant plus à des gens de me dicter ma conduite et de décider de mon avenir à ma place.

Je laisse tomber le masque.

OceanofPDF.com

Chapitre 32



Leona

Nous avons à peine posé un pied dans la maison de mon oncle à Détroit que son conseiller, Gregorio Russo, nous tombe dessus dans le hall.

— Qu’est-ce qui s’est passé ? Où est mon fils ?

— Les Calabrais nous ont retrouvés, explique d’une voix monotone Vito. Ils ont eu Cipriano. Nous avons réussi à nous enfuir avant qu’ils nous attrapent.

— Comment ? s’écrie monsieur Russo. Comment c’est possible ? Ils vont le tuer.

Pas seulement. Mais je me garde bien de lui répondre ça et me contente de baisser les yeux en direction du sol, faussement désolée et apeurée.

— Je ne sais pas comment ils y sont parvenus, on a pourtant été prudents, répond Vito, feignant l’énervement en grinçant des dents.

Je m’empêche de lui jeter un regard en coin pour ne pas nous trahir. Me trahir. C’est pour moi qu’il ment. Ce sont mes fesses qu’il sauve en m’évitant d’être épinglée pour trahison.

Pour en avoir longuement discuté avec lui sur le trajet du retour, il reconnait le fait que Cipriano le méritait et comme il n’avait aucun attachement envers lui, il a décidé de me couvrir. Seulement, il ne pourra pas mentir à son père. J’espère juste que, mis au pied du mur, mon oncle se rangera de mon côté et gardera mon secret même si j’ai condamné le fils de son conseiller.

Justement, l’homme en question déboule du couloir et nous rejoint dans le hall.

— Nous pouvons encore faire quelque chose, le sortir de là, dit Gregorio à l’attention de mon oncle.

— Il est sans doute déjà trop tard, mon ami. Je suis désolé, nous ne pouvons rien faire, lui répond-il.

— Alors nous le vengerons, décrète son conseiller.

Je relève la tête, à moitié surprise, énervée et inquiète. C'est un cercle sans fin. S'ils se vengent, les Calabrais le feront également. Et ainsi de suite. Ce sera une escalade dans la violence et personne ne sera à l'abri. Tout ça pour quoi ? Pour venger la mort d'un être abject, un monstre ignoble. Si je n'avais pas plus de retenue, je hocherais négativement la tête en leur montrant à quel point cette idée me débecte.

— Nous y réfléchirons à tête reposée, acquiesce mon oncle. Nous avons tous besoin de procéder aux derniers événements. Prends tout le temps qu'il te faudra pour te remettre de ta perte.

— Leona, s'étonne une voix étranglée par l'émotion.

Je n'entends pas la réponse du père de Cipriano alors que mon regard se pose sur ma mère, descendant l'escalier sur des jambes tremblantes, une main devant la bouche, les yeux remplis de larmes. Elle n'arrive sans doute pas à le croire. Et j'ai moi-même besoin de quelques secondes avant de réaliser qu'elle est bien là, face à moi, à quelques mètres seulement de moi et que je peux enfin la prendre dans mes bras.

Sans me soucier des apparences, je m'élance vers elle, cours aussi vite que je le peux et grimpe les quelques marches qui me séparent d'elle à la vitesse de l'éclair avant de me jeter dans ses bras. La seule chose qui nous empêche de tomber à la renverse dans les escaliers est le corps de mon père, placé derrière ma mère, qui amortit l'impact et nous permet de rester debout alors que nous éclatons toutes les deux en sanglots.

— Je suis si heureuse, pleure-t-elle en me serrant fort contre elle.

Je sens une seconde paire de mains sur moi et devine qu'il s'agit de celles de mon père qui caresse mon dos d'un geste réconfortant.

— Tu es enfin de retour à la maison ma princesse, me murmure-t-il.

Ma mère s'empare de ma figure pour me regarder sous tous les angles et embrasser plusieurs fois mes joues, des larmes dégoulinant de ses yeux, mais une expression de pur bonheur sur le visage.

— Tu m'as tellement manqué, murmure-t-elle avant d'enfouir son nez dans mes cheveux et me renifler.

— Leona, s’écrie Ercole, tu es revenue !

Je tends le bras afin d’attraper ma petite tornade tandis qu’il dévale les escaliers à toute vitesse et le serrer contre mon flanc. Il ne se fait pas prier pour se joindre au câlin groupé et je lui caresse distraitement les cheveux pendant que mes larmes se tarissent peu à peu. Et là, j’ai enfin l’impression que tout est terminé. Je suis rentrée. Arrivée à bon port. Encerclée par ma famille, l’émotion disparait et laisse place à un sentiment de joie, voire d’euphorie.

— Rentrons à la maison, décrète mon père.

Je ne peux qu’acquiescer vivement à cela, tout comme le fait ma mère. Cette dernière me garde collée à elle tandis que nous descendons les escaliers avec un large sourire aux lèvres.

— Leona, j’aimerais m’entretenir avec toi, s’immisce alors dans ma bulle la voix de Davide.

Je perds immédiatement mon sourire. Mon oncle se tient près de la porte d’entrée, Vito se trouve à ses côtés, mais il n’y a plus aucune trace du père de Cipriano qui a dû partir pendant notre effusion de joie.

— Que se passe-t-il ? demande mon père, sa voix trahissant son inquiétude.

Tout comme moi, il n’a pas manqué le ton sec de Davide ni le regard froid qu’il porte actuellement sur moi.

— As-tu communiqué votre localisation aux Calabrais ? me questionne mon oncle, me mettant directement au pied du mur.

Je savais que Vito raconterait la vérité à son père dès qu’il en aurait l’occasion, seulement j’aurais aimé qu’il m’accorde au moins quelques heures de répit avant de me conduire au bucher.

Ma mère ne me lâche pas malgré sa surprise, au contraire, l’étonnement passé, elle resserre sa prise autour de mes épaules dans un geste protecteur. Mon père demeure également près de moi et adopte une posture défensive.

— Oui, je l’ai fait, avoué-je sans sourciller. Cipriano était dangereux. Il l’a prouvé encore aujourd’hui en m’agressant devant Vito, dis-je avec assurance.

Un coup d’œil dans sa direction et mon cousin confirme mes propos auprès de son père.

— Je ne voulais pas rester avec lui, continué-je. Je souhaitais rentrer chez moi. J'ai seulement fait ce qui était juste, terminé-je en levant les yeux en direction de ma mère.

Elle acquiesce pour me montrer qu'elle me donne raison avant de câliner tendrement ma joue pour me réconforter.

— Cela ne serait pas arrivé si tu avais tenu parole et livré Cipriano aux Calabrais comme convenu, s'immisce mon père d'une voix froide, chargée de rancœur.

— Je ne pouvais pas abandonner quelqu'un de mon clan, se justifie Davide. Ces gens ont placé leur confiance en moi, je perdrais la face et mon honneur si je les trahissais.

— Tu as pensé aux autres ? lui rétorque mon père, un ton plus haut. Qui sait ce que les Calabrais auraient pu faire s'ils avaient découvert ta tromperie. Ils auraient pu commettre un massacre sur nos terres, tu as mis en danger tout le monde pour une seule personne.

— Et si ça avait été toi, cette personne ? Ou bien Leona, Ercole, ou Renata. Tu réagirais de la même façon ? Tu accepterais de sacrifier l'un d'entre eux pour la survie du clan ?

— Sauf que ma femme et mes enfants ne sont coupables de rien. Cipriano a commis un crime. Ils nous ont montré une preuve, Leona a vu la vidéo et confirmé…

— Pouvons-nous réellement croire ses dires ? le coupe Davide.

Je me sens blêmir. Il ne peut tout de même pas savoir que j'ai menti sur ça.

— Qu'est-ce que tu insinues ? lui crache mon père, sa posture devenant plus rigide et menaçante.

— Apparemment, elle entretenait une relation avec son bourreau, répond-il.

Ses paroles produisent le même effet qu'une bombe, autant sur moi que sur tous les autres occupants de la pièce.

— Mais non, enfin, ce n'est pas possible, commente mon père en jetant un coup d'œil hésitant dans ma direction.

Je décide de prendre les choses en mains, je veux bien être mise sur le bucher pour ce que j'ai fait, mais pas qu'on me prête une relation qui

n’existe pas.

— Il m’a seulement embrassée, nié-je.

J’omets sciemment tout le reste autant par pudeur que par honte.

— Tu t’es laissé faire, me rétorque Vito. Tu y as même pris part.

— Pour te sauver la vie, lui rappelé-je sèchement.

Cette fois, le mensonge a plus de mal à passer mes lèvres et me laisse même un gout amer en bouche. La vérité étant qu’à ce moment-là, je ne pensais plus du tout à la menace qui pesait sur lui, je ne songeais qu’à moi et à ce besoin, incompréhensible et inexplicable, de dire adieu à Roméo avec un baiser.

— Personnellement, je n’embrasserais pas l’un de mes ravisseurs, intervient Davide.

— Qu’est-ce que tu insinues ? s’énerve mon père.

— Je cherche seulement à démêler le vrai du faux, répond-il en soulevant une épaule d’un air innocent alors que c’était clairement une nouvelle accusation.

— Tu sous-entends que ma fille est une menteuse ? s’indigne son beau-frère.

— Je ne l’accuse de rien, nie mon oncle. Seule aux mains de ces barbares, je me doute que c’était traumatisant et je ne la jugerai pas pour les actes qu’elle a commis pour survivre dans un tel environnement. Seulement, je dois m’assurer que leur emprise sur elle s’arrête ici, dès maintenant.

Je me retiens de lever les yeux au ciel. Il n’est nullement question d’emprise. Roméo ne m’a pas retourné le cerveau, j’ai pris la décision de condamner Cipriano en mon âme et conscience.

— Donc à présent, tu l’accuses d’être une espionne, rétorque mon père, ponctuant sa phrase d’un rire jaune. Tu débloques complètement.

— Nous en avons assez entendu, appuie ma mère. On s’en va.

En gardant son bras autour de mes épaules, elle me conduit jusqu’à la porte d’entrée, mon père et mon frère suivent. Et tout cela se fait sous les regards peu amicaux de mon oncle et de mon cousin. Et comme deux camps qui s’affrontent, mes parents leur retournent leur animosité. L’air est

saturé par toute cette hostilité. Et quelque part, ça me rend mal à l'aise. Je ne pensais pas déclencher une guerre au sein même de ma famille. Mais je ne pouvais tout simplement pas me taire et accepter ce qui était à mes yeux une grande injustice.

Ma mère tend le bras en direction de la poignée, mais son frère l'arrête en levant une main devant lui.

— Je ne retiendrai aucune charge contre Leona, déclare mon oncle. Personne ne saura qu'elle a aidé les Calabrais. Nous allons enterrer cette affaire, mais elle doit d'abord me promettre de ne plus jamais nous trahir.

Je me garde bien de lui faire remarquer que je me suis également sentie trahie lorsqu'il m'a obligée à monter dans un avion avec Cipriano plutôt que de me permettre de rentrer chez moi. Cette discussion est inutile, je préfère me concentrer sur le bonheur d'avoir retrouvé les miens et mettre de côté le fait que je n'aurai plus jamais confiance en mon chef de clan.

— Je te le promets, dis-je alors d'une voix sincère.

Je n'ai aucune raison de recommencer. Je vais reprendre le cours de mon existence là où j'en étais et tout rentrera dans l'ordre naturellement.

La vie continue.

Roméo

Savourant l'un des meilleurs et des plus onéreux whiskys écossais, je regarde avec une satisfaction non dissimulée mon otage trembler de peur et de rage à la fois. Allongé sur un côté, la joue collée au béton froid et dur de l'entrepôt, les chevilles ligotées et les mains également entravées derrière son dos, il ne peut pas bouger. Il ne peut que grogner son mécontentement derrière son bâillon en attendant le début des réjouissances.

Si j'étais pressé d'en découdre il y a encore quelques heures, maintenant qu'il est enfin devant moi, à ma merci, j'ai envie de prendre tout mon temps.

Ce qui explique cette célébration impromptue autour d'un verre en compagnie de Léandro et Gianni au fin fond de l'un des hangars nous servant pour stocker les drogues. Cette partie reculée, où personne ne met

les pieds, est complètement vide mis à part pour les chaises que nous venons de porter jusque-là. Nous n'avons besoin de rien d'autre.

Trois chaises, trois verres, trois amis, une victime à torturer.

Je savais que les frères Bellochi répondraient présents à mon invitation. Dino n'étant pas fana de ce genre d'interventions, je me doutais qu'il préférerait laisser sa place aux autres et rester au manoir pour protéger Giulana et Aurora.

Même si cette vengeance m'est propre, concerne ma sœur, mon sang, ma famille, je ne me voyais pas ne pas la partager avec mes frères de cœur. Et il ne fait aucun doute sur le fait qu'ils vont le torturer avec passion, autant vis-à-vis de Chiara que par rapport à moi. Quand l'un de nous est touché, ça devient une affaire personnelle pour tous les autres de le venger.

— Par quoi commençons-nous ? demande nonchalamment Gianni en donnant un coup de menton en direction de Russo.

— Allons-y doucement, dis-je en prenant une gorgée de whisky puis en la savourant. Quelques coups, quelques coupures, on boit un verre puis on recommence.

— Très alléchant comme programme, répond Léandro en lui adressant son sourire le plus cruel.

Je fais tourner ma boisson à la robe ambrée dans mon verre tout en étudiant Russo, essayant de deviner au bout de combien de temps ce dernier deviendra complètement fou. Quelques heures. Voire quelques minutes. D'après moi, il n'a aucune résistance à la douleur et cette session de torture se révélera très vite insoutenable pour lui.

— La castration le tuera certainement, commenté-je à voix haute.

Alors que mes amis se parent d'un large sourire, Russo s'immobilise et je peux lire toute sa terreur dans son regard.

— Je le ferai en dernier, décrété-je.

Quand j'en aurai assez, serai rassasié. Cet acte ultime de torture sera l'élément qui fera pencher la balance, la rééquilibrera. Du moins en partie. Je pourrais le torturer durant des années que j'estimerais toujours qu'il n'a pas assez payé pour son crime. Mais Russo ne tiendra pas aussi longtemps.

— S'il ne se noie pas dans ses larmes ou son sang avant cela, commente Gianni.

Il en est venu à la même conclusion que moi. Ce minable va avoir besoin d'un suivi médical si nous ne voulons pas qu'il nous claque entre les doigts trop rapidement.

Je termine mon verre puis le pose sur ma chaise après m'être levé. Doucement, j'avance jusqu'à Russo dont le visage pâlit à mesure que je m'approche. Ce lâche gigote dans tous les sens, tente de rouler de l'autre côté… Il cherche à s'enfuir, tout simplement. Encore et toujours. Incapable de faire face aux conséquences de ses actions.

— Tu pensais t'en être sorti, commenté-je.

Je pose un pied sur lui et l'immobilise pour lui indiquer que la fuite n'est plus une option avant de m'accroupir à côté de lui pour lui retirer son bâillon. Désireux de l'entendre supplier et crier au secours.

— Manque de bol, on t'a retrouvé et il est maintenant l'heure de payer ta dette, conclus-je.

— Va te faire foutre…

Je pousse sur son épaule afin de le faire basculer sur le dos puis j'empoigne son tee-shirt entre mes doigts.

— Sais-tu au moins pourquoi tu es là ? lui demandé-je calmement.

Je glisse une main dans mon dos et attrape mon couteau, un modèle tactique, de défense, à la lame magnifiquement courbée que je m'empresse de déplier. Russo pose un regard apeuré sur la lame aiguisée. J'affute régulièrement tous mes poignards, mais j'ai porté une attention particulière à celui-ci en prévision de cet événement.

— Tu as violé une fille, expliqué-je en coupant en deux son haut.

Ce fils de pute a l'audace de secouer négativement la tête.

— On m'a dit que c'était une pute…

Je perds le contrôle et entaille son abdomen tout juste mis à nu. Il hurle de douleur et se remet à gesticuler dans tous les sens.

— Sauf pour implorer ma pitié ou crier ta souffrance, je te conseille de fermer ta gueule, lui signifié-je, les dents serrées. À moins que tu veuilles qu'on commence les réjouissances par un découpage de langue.

Apparemment, il n'a plus envie de parler. Parfait.

— Non seulement tu t’en es pris à une personne plus faible que toi, une gamine incapable de se défendre contre ton pote et toi, mais en plus, il s’agissait de ma sœur, continué-je en posant un genou sur son torse pour l’empêcher de bouger. Tu as scellé ton destin ce soir-là.

J’appuie ma lame sur son ventre juste au-dessus de l’entaille que je viens de réaliser.

— Tu as signé ton arrêt de mort et ceci est ton expiation.

Je plante le couteau dans sa chair et grave une première lettre alors que Russo hurle à nouveau sa douleur. Il se débat instinctivement, mais ligoté comme il l’est, il ne peut rien faire contre moi. Impuissant, il subit ma gravure, braillant tout du long jusqu’à ce que ses cris se transforment en pleurs et qu’il paraisse s’étouffer entre ses sanglots. Le ventre vide, il crache plusieurs fois de la bile en émettant des bruits de vomissement absolument dégueulasses, mais qui ne me déconcentrent pas du tout dans ma tâche.

Mon travail terminé, j’éloigne mon couteau de son bide et admire mon œuvre. Il s’agit d’une inscription, parallèle à ses cotes, partant de son nombril jusqu’à son muscle pectoral, et soulignée de mon premier trait, on peut y lire le mot « violeur » écrit en toutes lettres. C’est extrêmement satisfaisant.

— Avec ça, je suis assuré que ta famille comprendra la cause de ta mort, dis-je en tapotant la joue de Russo, à peine conscient.

Je me redresse, prends de la hauteur afin de savourer davantage mon œuvre. Mes entailles étaient suffisamment profondes pour recouvrir son torse et le sol à côté de lui de sang. Il baigne dans une mare d’hémoglobine, de vomi et certainement de sa propre urine. Ses yeux sont révulsés, il a de la bave partout autour de la bouche, comme s’il avait convulsé, et son visage est baigné de larmes.

Comme prévu, il ne résiste pas très bien à la douleur. Si je veux aller au bout du programme, il ne va pas falloir que ça dure trop longtemps.

— À qui le tour ? demandé-je en me tournant vers mes acolytes, le sourire aux lèvres.

Léandro pose son verre sur ma chaise et se lève.

— Asseyons-le, propose-t-il en emportant sa chaise avec lui jusqu'à nous.

Je l'aide à soulever Russo, qui compte tenu de ses entraves et de son état de demi-conscience est un véritable poids mort, puis nous l'installons sur la chaise.

— S'il vous plait, marmonne-t-il. Je ne savais pas…

Léandro lui décoche un puissant crochet du droit en pleine mâchoire, si violent qu'une giclée de sang s'échappe des lèvres de Russo et termine sur moi. Mais ça ne me fait ni chaud ni froid. J'ai reçu bien pire comme projections que quelques gouttes de sang mélangées à de la salive.

— Tu savais exactement ce que tu faisais, répond-il. Tu savais qu'elle était vierge. Tu te doutais qu'elle était Calabraise. Et tu savais qu'elle était mineure.

Il lui assène un nouveau coup de poing, cette fois dans le ventre, qui réveille sa douleur à cet endroit et le fait hurler. Les yeux si exorbités qu'ils sont à deux doigts de tomber, Russo tente de trouver un souffle qui ne vient pas sous le regard à la fois meurtrier et amusé de Léandro.

— Il y a une place spéciale en enfer pour les pourritures dans ton genre, continue le Capo. Nous nous ferons un plaisir de t'y conduire.

Gianni nous rejoint et se place à son tour face à Russo.

— Tu t'es fait les pires ennemis possible, explique-t-il d'une voix calme. On ne s'arrêtera pas avant d'avoir arraché ton âme, avant qu'il ne reste de toi qu'une enveloppe corporelle à l'agonie.

Il plante sa lame dans la cuisse de Russo qui se met de nouveau à hurler et à pleurer, en nous implorant d'arrêter. Telle une fontaine, dès lors qu'il retire sa lame, du sang gicle de la coupure et se répand sur le bas de Russo, l'imbibant de manière très rapide.

— Un déchet. C'est tout ce que tu es. C'est tout ce qu'il restera, conclut Gianni avant d'enfoncer sa lame dans l'autre cuisse provoquant une nouvelle giclée abondante d'hémoglobine.

À partir de là, nous enchainons les coups et les lacérations à tour de rôle durant des heures jusqu'à ce que les cris, les pleurs, les plaintes et les appels à l'aide de Russo résonnent dans tout le hangar.

Au petit matin, épuisé, le souffle erratique, couvert de sang et de transpiration, je me penche au-dessus du visage de notre victime, allongée sur le sol de l'entrepôt, et constate sa respiration de plus en plus faible.

Il ne tiendra plus très longtemps, son cœur va lâcher. Un rapide examen de son corps, découvert peu à peu au fil de la nuit et désormais nu, m'indique qu'il nous serait impossible de retarder sa mort en le soignant. Nous nous en sommes donné à cœur joie, les blessures externes sont multiples, il a perdu beaucoup de sang et je me doute qu'il possède également de nombreuses lésions internes. Il va bientôt mourir. C'est terminé pour lui.

De toute façon, après une nuit de plaisir et d'amusement, je me sens rassasié. À bout de forces, mais satisfait. Ainsi, je décide qu'il est temps de porter le coup de grâce. Nous ne l'avons pas émasculé, mais nous avons poignardé suffisamment de fois ses parties pour qu'il n'en demeure que des lambeaux. Malgré tout, je découpe ce qu'il reste de sa queue et de ses couilles et les fourre dans sa gueule. À l'agonie, à peine conscient, il n'émet que quelques grognements plaintifs pendant l'opération, mais ne bouge pas.

Mes complices, aussi tachés que moi, s'accroupissent face à moi à côté du corps.

— À toi l'honneur, me dit Gianni en me tendant un couteau à la lame très fine.

L'un de ceux qu'on utilise pour signer nos œuvres. Je m'en empare en ayant la certitude que, de toutes mes victimes, Russo est celui qui mérite le plus de porter cette marque. Son visage, marqué de coups de poing, est le seul endroit qui n'a pas été lacéré. Sans hésiter, sans trembler, d'un geste très fluide, je dessine la pieuvre sur son front. Russo se contente de tousser, s'étranglant avec du sang qui stagne dans sa bouche depuis des heures.

Puis je le rends à Gianni et reprends le mien avant de désigner d'un coup de menton la poitrine de Russo qui se soulève si faiblement qu'on le croirait déjà mort.

— Terminons-le, leur dis-je en posant la pointe de mon couteau sur son cœur.

Mes frères se parent d'un sourire heureux, voire presque touché, avant de placer à leur tour leur poignard sur le cœur de Russo. Nous tenons tous

les trois notre couteau de notre main tatouée d'une pieuvre et ça ajoute une certaine symbolique à ce moment. Les tatouages étant identiques les uns aux autres, j'ai l'impression de voir la même image en triple. C'est un peu comme si les deux autres mains n'étaient que le reflet de la première dans un miroir et que nous nous apprêtions à tuer un homme d'une seule et même main.

Sans avoir besoin de nous parler, nous enfonçons notre lame dans son torse en même temps et tuons ce fils de pute.

C'est fini.

C'est finalement terminé.

Je sens le poids de cette vengeance s'évaporer au même titre que l'âme de Russo quitte son corps, soulageant la mienne. J'ai l'esprit tranquille. Mon âme a beau être damnée, elle est heureuse ainsi. Satisfaite. Légère.

Je ne regrette rien. Même si mon plan ne s'est pas déroulé comme prévu, que les Napolitains nous ont entubés et qu'ils n'ont pas publiquement reconnu ce crime, ni présenté d'excuses, je suis comblé parce que ma sœur a été vengée. Pour le reste… Ce n'est que partie remise. Les Napolitains ont franchi une limite et se sont hissés en haut du classement de nos ennemis. Ils s'en mordront les doigts un jour. Cette guerre vient tout juste de commencer et à mon avis, connaissant Léandro et son sens de la justice aussi extrême que le mien, elle ne se terminera qu'après l'extermination de tout leur clan.

Malgré moi, l'image d'une jolie brune se forme dans ma tête et comme par réflexe, je me vois déjà en train de la sauver, de demander à Léandro qu'elle soit épargnée.

Je secoue la tête pour chasser ces pensées, pour faire taire cet instinct de protection que je ressens envers elle et qui n'a pas lieu d'être alors que je l'ai moi-même blessée. Elle est partie. Elle n'a pas souhaité rentrer avec moi. Je dois respecter sa décision et passer à autre chose.

Ma famille a besoin de moi et maintenant que j'ai l'esprit plus léger, je peux enfin leur accorder toute l'attention qu'ils méritent.

OceanofPDF.com

Chapitre 33



Leona

Mon premier réflexe en rentrant chez moi a été de prendre une longue douche bien chaude avant de m'allonger confortablement sur mon lit. Entre le manque de sommeil, la chute brutale d'adrénaline et le contrecoup violent des derniers événements, je me suis endormie comme une masse. Je ne me suis réveillée que le lendemain matin, quand ma mère est entrée avec un plateau chargé d'un appétissant petit-déjeuner.

Avec un large sourire aux lèvres, elle dépose le tout devant moi avant de s'installer sur mon lit juste à côté de moi.

— Comment tu te sens, mon ange ? me demande-t-elle en glissant sa main dans mes cheveux pour les caresser.

— Ça va, lui assuré-je en saisissant directement la tasse de café.

— Tu as bien dormi ?

J'acquiesce tout en prenant une gorgée de ma boisson chaude. Quelque part dans mon esprit, le souvenir de Roméo et de nos petits-déjeuners partagés tente de se former, mais je le chasse.

— Qu'est-ce que tu aimerais faire aujourd'hui, ma chérie ? murmure-t-elle en coinçant mes cheveux derrière mon oreille pour dégager mon visage. Je me disais qu'on pourrait se faire une journée détente entre filles. Coiffure, massages, soins du visage, manucure… La totale.

Un sourire se dessine spontanément sur mes lèvres à l'écoute de ce programme plus qu'alléchant.

— Tu ne vas pas au travail ? lui demandé-je, pourtant certaine que nous sommes en semaine et que nos magasins sont donc ouverts.

— J'ai pris un congé pour rester avec toi.

— Dans ce cas, ce serait super, j'adorerais ça, acquiescé-je finalement.

— Alors, je vais nous réserver tout ça. En institut ou à domicile ?

— À la maison, dis-je sans réfléchir.

Même après avoir été enfermée autant de temps, je ne suis pas pressée de faire un tour dehors. Je viens tout juste de regagner mon foyer, j'ai envie d'y rester un peu avant de retrouver la force et le courage d'affronter le monde extérieur. De reprendre le cours d'une vie qui ne me semblera plus jamais normale. Retourner dans une boutique où je repenserai forcément à mon enlèvement, ma première rencontre avec Roméo.

C'est complètement fou, mais même en étant physiquement à des centaines de kilomètres de moi, j'ai l'impression qu'il est là, comme si son esprit demeurait avec moi. Tout du moins, son souvenir. Son passage dans ma vie a été bref, mais très marquant. Il va me falloir plusieurs semaines afin de me remettre de tout ça. Mais je suis bien entourée, je suis persuadée que ça va aller. Il suffit d'y croire.

— J'aimerais aussi demander à Carlotta de me rendre visite en fin de journée si ça ne te dérange pas, lui dis-je alors qu'elle se lève de mon lit.

— Aucun problème, chérie. Tout ce que tu voudras.

— Merci, maman, soufflé-je avec un faible sourire aux lèvres.

— Je vais prendre également rendez-vous avec un médecin afin qu'il vienne ausculter ta blessure, ajoute-t-elle en désignant un point vague au niveau de mon ventre du menton.

— Ce n'est pas la peine, maman, je te garantis...

— C'est important, nie-t-elle d'une voix douce. Un professionnel doit s'assurer de la bonne cicatrisation de ta blessure et nous conseiller afin de la faire disparaitre au mieux.

Elle se rassied de nouveau sur mon lit et prend ensuite mon visage entre ses mains.

— Nous t'aiderons à surmonter ce traumatisme, chérie. Nous ne te laisserons pas tomber cette fois. Nous ferons tout notre possible pour t'aider à oublier tout ça, me promet-elle avant d'embrasser mon front.

Un poids se pose sur ma poitrine et la comprime.

— Vous n'y êtes pour rien, maman, murmuré-je en déposant mes mains par-dessus les siennes sur mes joues.

— Nous n’avons pas su te protéger contre les dangers de ce monde, nie-t-elle. Nous avons échoué en tant que parents…

— Ne dis pas ça, c’est faux.

— Ils n’auraient jamais dû pouvoir t’enlever, ma princesse, me dit-elle d’une voix tremblante. C’est notre faute…

— Non, la coupé-je à nouveau, les larmes aux yeux, moi-même émue par cet instant.

— Nous n’avons pas su nous imposer, continue-t-elle, ignorant mes protestations. Je leur aurais tout donné, Leona. Notre fortune, notre entreprise, notre maison, j’aurais tout offert aux Calabrais pour te récupérer, mais ton oncle ne voulait pas. Je… J’aurais dû lui tenir tête. Il était avant tout question de ma fille.

— Il n’aurait rien accepté de tout ça, lui expliqué-je d’une voix douce. Tout ce qu’il désirait, c’était Cipriano.

— Je sais, chérie, j’étais folle de rage contre ton oncle en apprenant qu’il refusait l’échange alors que ce fou était sur le point de…

Elle s’arrête et ferme les yeux pour tenter de contenir ses larmes et certainement sa colère. Cette histoire a définitivement cassé quelque chose dans nos relations familiales. Mes parents éprouveront toujours un peu de rancœur à l’égard de mon oncle et ses décisions douteuses. Encore aujourd’hui, je suis convaincue qu’il aurait dû privilégier sa famille. C’est exactement ce que j’aurais fait. Et ce sont les valeurs familiales que m’ont transmises mes parents. Davide les a apparemment perdues de vue.

— C’était une mise en scène, avoué-je dans un murmure dans le but de l’apaiser. Il ne l’aurait pas fait.

Ses yeux s’ouvrent, me montrant toute l’étendue de sa surprise. Si je ne tenais pas ses mains dans les miennes, elles seraient retombées le long de son corps à cause de son choc.

— Il a simulé l’agression pour faire pression sur Davide afin qu’il accepte de lui remettre Cipriano. Et j’ai participé à cette mascarade parce que je voulais aussi que l’échange ait lieu afin de pouvoir rentrer à la maison. Je suis désolée…

— Ne t’excuse pas, chérie, me coupe-t-elle en me prenant dans ses bras. Ne t’excuse pas d’avoir fait tout ce qui était en ton pouvoir pour

survivre à cette horreur et rentrer chez toi.

À nouveau, un poids se pose sur ma poitrine. Bien plus lourdement cette fois. C’est un mélange de malaise et de culpabilité qui m’étouffe complètement. Mes parents ont une vision très aggravée de ce qui m’est réellement arrivé. Ce n’était pas le paradis, mais ce n’était pas non plus l’enfer. C’était entre les deux. Et je me sens obligée d’apaiser leur conscience, ainsi que la mienne.

— Ce n’était pas… Il n’était pas…

Je prends une grande inspiration tandis qu’elle se décolle de mon buste afin de me regarder dans les yeux.

— Cette blessure, dis-je en posant ma main près de ma hanche, est l’unique fois où il m’a réellement fait du mal.

— Il t’a déshabillée, Leona, nie-t-elle. Attachée à une croix…

Je rougis inexplicablement en me souvenant soudainement de ces photos.

— C’est vrai, dis-je d’une voix bien trop aigüe, montrant mon embarras. Il a porté atteinte à ma pudeur, murmuré-je, mais il n’a pas touché… mon honneur. C’est embarrassant d’être nue devant quelqu’un, mais ce n’est pas… traumatisant. Ça aurait pu être bien pire, maman, tenté-je encore de lui expliquer.

Ça me tient à cœur de la rassurer, je souhaite qu’elle réalise que cette histoire ne m’a pas brisée, que je vais bien et qu’elle n’a aucune raison de s’en vouloir ou de s’inquiéter.

— Je ne veux pas que tu te tracasses vis-à-vis de ça, d’accord ? Tout rentrera dans l’ordre, lui assuré-je. Ce ne sera bientôt plus qu’un mauvais souvenir.

Ses yeux se remplissent à nouveau de larmes comme si j’avais trouvé exactement les mots qu’elle désirait entendre. Et je ne peux que sourire largement alors qu’elle me colle une nouvelle fois contre elle en me murmurant des mots tendres.



Leona

Quelques heures plus tard, après un soin du visage, une séance coiffure pour tailler mes pointes et un rendez-vous avec une prothésiste ongulaire qui a fait des miracles avec mes ongles, je me sens déjà mieux. Retrouver mes vieilles habitudes me donne l'impression d'être à nouveau moi-même. Il ne me manque plus que de prendre un bon café avec ma meilleure amie pour que cette journée détente soit réellement complète et parfaite.

Mais avant cela, avant l'arrivée de Carlotta, je me suis pliée à la demande de ma mère en laissant un médecin m'ausculter. Évidemment, le professionnel n'a pas manqué de m'interroger du regard en découvrant le symbole gravé sur mon ventre. Comment ne pas être surpris en voyant ça ?

Je suis persuadée qu'il s'est imaginé une bonne dizaine de scénarios différents pendant que ses mains gantées inspectaient la plaie. Seulement, il n'a pas pu trouver le bon parce que la cause de cette blessure est juste impensable, inenvisageable. Il penchera certainement vers un défi entre jeunes. Une erreur commise pendant une soirée étudiante trop arrosée, comme ceux qui se font tatouer par un ami qui n'y connait absolument rien, par exemple. Il pensera qu'en l'absence d'une machine à tatouer, on a choisi la scarification.

— La plaie est superficielle, commente-t-il.

Et je ne peux pas m'empêcher de regarder ma mère, assise sur le sofa face à celui sur lequel je suis allongée. Comme si ce constat était incriminant alors que ça ne veut rien dire. Ce n'est pas parce que l'incision est peu profonde que ça prouve quoi que ce soit concernant ma relation avec Roméo. Qui n'a jamais existé d'ailleurs. Il n'y a rien eu entre nous. Et le fait qu'il n'est pas bien appuyé au moment de me charcuter le ventre ne signifie pas qu'il éprouvait un quelconque sentiment à mon égard. Je ne sais même pas pourquoi je me livre à un débat mental à ce sujet. Je ne comprends pas pourquoi je continue de penser à quelqu'un que je ne reverrai jamais.

— Normalement, on conseille de garder les strips plus longtemps, mais la coupure est si fine que la peau est déjà en train de cicatriser, reformule-t-il, m'agaçant par sa répétition. Je vais terminer de les retirer afin d'inspecter le reste de la plaie, mais la blessure semble propre et les soins ont été faits correctement.

Encore une fois, j’ai le droit à un regard interrogateur de sa part comme s’il continuait de mener son enquête. Peut-être qu’il en est venu à la conclusion que je suis étudiante en médecine ou alors que la personne qui m’a fait ça est médecin.

— Est-ce qu’elle en gardera une cicatrice ? demande ma mère.

— Oui, mais très fine, acquiesce-t-il en tirant sur un nouveau strip.

— Existe-t-il des soins ou des méthodes pour la faire disparaitre ?

J’ai à nouveau le droit à un regard du professionnel, comme s’il s’assurait que c’est également ma volonté. Évidemment que je veux qu’elle s’estompe.

— Il faudra qu’elle évite le soleil, qu’elle applique de la crème et surtout, qu’elle la masse très régulièrement. Il n’y a pas mieux pour faire disparaitre une cicatrice que de rendre son élasticité à la peau en la massant.

— Grâce à ça, il n’y aura plus rien ?

— Je ne peux pas vous assurer de sa disparition, seulement de sa discrétion, rétorque le médecin. En revanche, après cicatrisation complète, vous pourriez vous renseigner afin de pratiquer quelques séances de laser. Le résultat n’est pas garanti, mais ils parviennent à effacer complètement certaines cicatrices grâce à cette méthode, explique-t-il tout en retirant une par une les bandes adhésives.

Et je le reconnais, ce n’est pas sans douleur. Ce n’est pas aussi insoutenable qu’arracher un énorme pansement, mais ça pique quand même.

— Parfait. On se renseignera, ma chérie, affirme ma mère.

J’acquiesce en lui adressant un sourire.

Une vingtaine de minutes plus tard, après le départ du médecin, ma mère s’empare de l’ordonnance qu’il a laissée sur la table du salon tandis que je réponds à un message de Carlotta me disant qu’elle ne va pas tarder.

— Je me rends à la pharmacie puis je passerai aux magasins m’assurer que tout va bien. Ça ne te dérange pas ?

Je hoche négativement la tête.

— Bien sûr que non, vas-y. À tout à l’heure.

— À tout à l’heure, chérie.

— Et merci pour tout, maman, ajouté-je plus fort alors qu'elle est déjà près de la porte du salon. J'ai passé une super journée.

Un large sourire se dessine sur ses lèvres.

— Moi aussi. Je suis contente de t'avoir retrouvée, ma princesse.

Après un nouveau sourire, elle s'éloigne, me laissant seule avec mes pensées ainsi que ce terrible sentiment de manque qui n'a pas lieu d'être. Cela fait plus d'une journée que nous nous sommes quittés, Roméo et moi, et pourtant, j'ai la sensation que ça fait une éternité.

La seule personne à qui je peux confier tout ça arrive enfin et me serre longuement dans ses bras, les larmes aux yeux. Après ces retrouvailles émouvantes, nous nous installons autour d'une limonade bien fraiche et je ne perds pas une seconde pour me décharger de ce qui me pèse sur la conscience. Ma meilleure amie m'écoute d'une oreille attentive, sans le moindre signe de jugement sur son visage, elle parait presque compréhensive et tout de suite, je me sens moins ignoble.

Roméo

— *Angelo Mio, sono* heureuse de te voir, m'accueille ma mère. *Vieni qua*, me dit-elle en faisant de grands gestes pour que je la rejoigne près de son lit d'hôpital.

Je souris tout en m'exécutant. Bien que vivant aux États-Unis depuis plus de trente ans, ma mère n'a jamais perdu son accent. Et, elle a toujours eu plus de mal avec l'anglais qu'avec l'italien. Elle butait régulièrement sur certains mots, mais finissait par les trouver alors que ces dernières années, elle ne cherche plus, elle parle comme ça vient et mélange quasiment tout le temps les deux langues.

— Comment ça va, *mamma* ? lui demandé-je en me penchant au-dessus de son lit médicalisé dont le dossier est relevé à moitié afin d'embrasser le sommet de son crâne.

— Ça va, me rassure-t-elle. Je m'occupe bien.

Elle me désigne du menton ses jambes couvertes d'un drap sur lesquelles sont posés des dizaines d'albums photo.

— *Guarda,* s’exclame-t-elle en reprenant celui qu’elle feuilletait avant mon arrivée dans ses mains. Regarde ce *bellissimo bambino.*

Elle pointe plusieurs fois son doigt sur une photo de moi étant bébé et la contemple avec un large sourire aux lèvres qui parait autant ému que nostalgique et me donne forcément envie de sourire aussi.

— Tu étais beau, *Angelo Mio.*

En souriant toujours, je dépose mon casque de moto ainsi que ma veste sur une chaise puis retourne près d’elle afin de m’asseoir sur le bord de son lit, juste à côté d’elle.

— Et si gentil, se souvient-elle. *Adorabile.* Jamais de bêtises. Un *tesoro,* affirme-t-elle en glissant une main sur ma joue avant de rapprocher son crâne du mien dans une sorte de câlin.

Elle la retire ensuite afin de tourner la page. De la même façon, elle commente la suivante puis toutes les autres par la suite. Une fois l’album retraçant mes deux premières années de vie terminé, elle enchaine avec un autre album, celui de nos vacances en famille en Calabre. C’est en regardant ces photos que je me souviens véritablement de ces moments et ils me paraissent si lointains que j’ai l’impression d’avoir soixante piges. Mais en effet, tous les étés, nous passions au minimum deux semaines là-bas. On se baignait, on pêchait, on se promenait, on bronzait, on s’amusait… Puis je suis entré dans la mafia, j’ai quitté la maison et je ne suis plus jamais parti avec eux, ça remonte à plus de dix ans déjà.

— Ta sœur adorait la *Calabria,* murmure-t-elle d’un ton nostalgique en touchant du bout des doigts le sourire resplendissant de Chiara sur une photo.

Nous sommes tous les cinq présents sur le cliché, mes parents, Chiara, notre cousine Livia, et moi. Compte tenu de ma taille et ma musculature déjà développée, ça devait être l’une des dernières années que je voyageais avec eux, si ce n’est la dernière. Livia et Chiara sont encore des petites filles. Deux gamines insouciantes qui ont bien changé à présent. L’une est mère de famille, l’autre aura bientôt dix-huit ans, elles ont bien grandi, elles sont devenues des femmes admirables.

— Ça lui changerait les idées d’y retourner, continue-t-elle. Elle semblait si heureuse là-bas.

Elle caresse à nouveau le visage de ma sœur et cette fois, son sourire traduit davantage de l'émotion que de la nostalgie. Et je décide, contre toute logique, de lui avouer la vérité, au risque qu'elle me voie comme un monstre.

— Je lui ai fait payer, *mamma*, murmuré-je. J'ai vengé Chiara.

Il y a moins de douze heures.

Sa mort est encore fraiche. Récente. Je sens encore l'odeur de son sang dans mes narines et les courbatures dues aux efforts déployés pour le torturer. Mais surtout, je ressens toujours les effets post-torture, post-assassinat, post-déchainement de violence et ça, c'est sensationnel. Comme de l'adrénaline qui coulerait en continu dans mes veines.

Ses doigts cessent de toucher la photo, mais elle ne parait pas choquer par mes paroles, elle semble plutôt les digérer, sans pour autant les savourer comme je l'espérais.

Je me mords inconsciemment l'intérieur de la joue. Ma mère se doute de mes activités, mais je ne lui en ai jamais vraiment parlé. Je ne lui ai jamais confessé mes péchés. Ils sont si nombreux. Je baigne littéralement dedans. Il n'y a que ça dans ma vie. Et je ne m'imagine pas dans un autre environnement. C'est celui qui me convient, qui me correspond, mais aucun parent n'accepterait ça pour son enfant… n'assumerait la déviance de sa progéniture. Alors jusqu'à aujourd'hui, je gardais ma part d'ombres pour moi et offrais à ma mère la partie lumineuse de mon être, celle qui la poussait à m'appeler « *Angelo Mio* ».

— Seul Dieu jugera cet homme, me répond-elle. Il pèsera son âme, évaluera ses péchés.

Je déglutis difficilement et suis à deux doigts de me lever de son lit, m'éloigner d'elle pour ne pas tacher son âme avec la noirceur de la mienne. Ma mère mérite d'aller au paradis plus que quiconque sur cette planète, je refuse que l'accès lui soit refusé à cause de moi.

— Mais je pense que ça soulagera l'esprit de ta sœur de le savoir, termine-t-elle.

Je suis si surpris de l'entendre dire ça que je ne bouge pas. Elle attrape ma main, précédemment posée sur ma cuisse, et la serre entre ses doigts.

— Tu dois continuer de prendre soin d'elle, Roméo, dit-elle, la voix tremblante, le regard presque implorant. *Vegli su di lei.*

Je serre à mon tour sa main dans la mienne et n'hésite pas une seule seconde avant de lui jurer, comme elle me l'a demandé, de veiller sur Chiara.

— Je te le promets, *mamma*. Je veillerai toujours sur elle, affirmé-je en la regardant droit dans les yeux.

— *Grazie, Angelo Mio.*

Et l'entendre m'appeler ainsi juste après ma confession me provoque une sorte de pincement au cœur indescriptible. Ce n'est pas douloureux, au contraire, c'est agréable comme sensation, presque chaleureux.

— Il faut que vous preniez soin de votre père aussi. *Lui ti ama*, affirme-t-elle. Il ne vous le dit pas, mais il vous aime, répète-t-elle. Il aura besoin d'aide sans moi.

— On sera là pour lui, *mamma*, la rassuré-je.

Elle sourit en hochant positivement la tête, elle a l'air satisfaite par ma réponse puis, de sa main libre, elle pose sa paume sur ma joue et son regard se charge alors d'une grande émotion.

— Je t'aime Roméo. *Ti amerò per sempre.* Qu'importe les activités auxquelles tu te livres ou les péchés que tu commets, tu resteras toujours mon fils. Tu es ma chair et mon sang, *Angelo Mio*. Et je suis fière de l'homme fort que tu es devenu.

Une boule d'émotion obstrue ma gorge et la force à trembler tandis que mon torse se gonfle d'une fierté complètement inédite. Un sentiment qui surpasse considérablement tous les autres. Je me suis déjà senti fier de moi, mais je n'avais encore jamais été témoin de la fierté de ma mère à mon égard. Et c'est bien plus puissant et euphorisant que toutes les drogues du monde. Ça me fait planer en moins d'une seconde.

— *Grazie*, *mamma*, dis-je d'une voix qui trahit mon émotion.

— Promets-moi de te trouver une gentille épouse, *figlio mio.* Jure-moi de la rendre heureuse et de lui donner beaucoup d'enfants.

Une image de Leona se forme alors dans ma tête et durant une seconde, j'imagine cet avenir à ses côtés avant de me souvenir que ça n'arrivera jamais. Elle est libre. Libre de se marier avec qui elle veut et de porter ses

enfants. Même si ça me donne envie de faire un putain de carnage de l’envisager.

— Tu mérites d’être heureux, Roméo, reprend ma mère.

Elle efface aussitôt mes pulsions meurtrières et je lui souris tout en me reconcentrant sur elle pendant qu’elle ouvre un nouvel album.

OceanofPDF.com

Chapitre 34



Leona

Quelques jours après notre départ précipité, nous sommes de retour à Détroit. Et la raison n’est autre que l’enterrement de Cipriano.

Les Calabrais ont apparemment renvoyé sa dépouille à sa famille avec leurs salutations. Si l’on en croit les rumeurs, son corps était en très piteux état. D’ailleurs, le cercueil a été immédiatement scellé.

Son père s’est empressé d’organiser la cérémonie d’enterrement de Cipriano tandis que sa mère était apparemment trop abattue par le chagrin pour sortir de son lit.

Elle semble toujours aussi amorphe pendant la réception qui suit l’inhumation. Vêtue entièrement de noir, elle est assise sur son canapé, le regard vide, elle répond à peine aux condoléances des invités qui fourmillent autour d’elle, les bras chargés de mets en guise de soutien à la famille.

J’ai sincèrement de la peine pour elle, pour eux, tous ces gens qui témoignent de leur tristesse d’avoir perdu ce proche. Seulement, cela n’enlève rien au fait que je le détestais et que j’estime toujours qu’il méritait son sort. Je ne me sens pas coupable d’avoir contribué à sa disparition. Au contraire.

— Fais attention, ton masque se fissure et ton sourire se dessine, cousine, me charrie Vito en s’installant sur une chaise à côté de la mienne. Tu ne ressembles pas du tout à une veuve éplorée.

— Je n’étais pas mariée avec lui. En plus, il méritait son sort, murmuré-je en gardant une apparence absolument normale.

— Je ne te pensais pas si sadique.

— Parce que je ne m’épuise pas à faire semblant de pleurer sa mort ? Je t’en prie, ne me fais pas croire que tu l’appréciais.

— Non, mais ça me fait chier pour eux, dit-il en désignant les parents de Cipriano du menton. Ils vont se barrer quelque temps au chalet, apparemment cette maison leur rappelle trop de souvenirs.

— Grand bien leur fasse. J’espère que ça les aidera à faire leur deuil, réponds-je sincèrement.

— Votre attention s’il vous plait, nous demande Davide en se rapprochant du couple Russo avec un verre de whisky à la main.

Évidemment, tous les regards convergent vers lui, le grand chef de notre clan. Celui qui nous a tous conduits dans cette partie du pays pour y fonder notre territoire, un peu comme un guide ou encore un messie.

— Je tiens à saluer la mémoire de Cipriano, déclare-t-il. C’était un homme brave. Il n’a pas hésité à se sacrifier pour que sa fiancée soit libérée.

Je rêve !

Ma mâchoire est sur le point de tomber sur le sol, mais des années de pratique me permettent de préserver les apparences en contenant mon émotion et en gardant une façade correcte, distinguée.

— C’est quoi cette histoire ? grogné-je à l’attention de Vito tandis que son père continue de glorifier cet enfoiré.

Je parviens à conserver mon calme afin de ne pas crier au scandale devant tout le monde, mais l’envie est bel et bien là.

— Gregorio tenait à soigner la dernière image de son fils et mon père lui a octroyé cette faveur. La version officielle c’est que nous avons lancé une attaque contre les Calabrais et Cipriano s’est fait prendre.

— C’est une blague ?!

Cipriano est un violeur, pas un héros !

— On peut bien leur accorder ça, répond-il en désignant une nouvelle fois les parents de Cipriano. Ils ont perdu un fils. Les Calabrais ont eu ce qu’ils voulaient, l’histoire s’arrête là. Personne n’a besoin d’en connaitre les véritables détails.

Et à son regard lourd de sens, je comprends qu’il fait référence à ma trahison. Les Russo ont eu le droit de préserver l’image de leur fils dans sa

mort tout comme j’ai été relaxé malgré ma trahison.

Malgré tout, je ne peux pas m’empêcher de me dire que ce n’est pas juste. Aux yeux de tout le monde, Cipriano est mort en accomplissant un acte héroïque, ce qui est en totale opposition avec la vérité, il est mort parce qu’il a commis un acte ignoble.

Et j’ai une pensée pour la sœur de Roméo qui détesterait sans doute savoir que son agresseur a été inhumé avec les honneurs.

Et ça m’agace d’autant plus lorsque tous ces gens se rapprochent de moi pour me dire qu’ils sont désolés de ce qui m’est arrivé et qu’ils me souhaitent un bon rétablissement. Tout cela ne serait jamais survenu si l’homme qu’ils enterrent comme un héros s’était réellement comporté comme tel.

C’était une ordure et j’espère sincèrement que son âme pourrira éternellement en enfer.

Roméo

Assis sur un fauteuil de salon de jardin, en short de bain, je profite du fait que Gianni ait installé une télévision sur la terrasse couverte du manoir afin de regarder avec lui la retransmission de la dernière manche du tournoi national de combats libres.

L’un des participants vient de Chicago, il a combattu toute l’année à l’arène des Bellochi et désormais, il réalise une incroyable performance au tournoi. Aucune défaite pour l’instant. Je ne dirais pas que sa victoire est assurée parce qu’il lui reste du chemin à parcourir dans la compétition et des poids lourds du milieu à affronter, mais je l’imagine quand même aller en finale.

Les deux chiens de Dino sont couchés à côté de nous, une grosse gamelle d’eau devant eux, la langue pendue, la gueule grande ouverte, ils ventilent de manière continue. Eux qui suivent leur maitre partout d’habitude, restent bien à l’ombre avec nous sur la terrasse tandis que Dino bronze sur un transat au bord de l’eau.

Avec les températures caniculaires qu'on a depuis trois jours, l'air est irrespirable aussi bien dehors que dedans. Surtout dedans. Sans climatisation, on a littéralement l'impression d'étouffer à l'intérieur, ainsi ce coin télé installé à l'ombre en extérieur est d'autant plus apprécié.

Un rire enfantin nous oblige à tourner la tête en direction de la piscine en souriant. Giulana et Léandro profitent du soleil moins agressif de cette fin d'après-midi pour se baigner avec Aurora et autant dire que la petite adore ça.

C'est une journée de détente habituelle pour nous qui me permet de me changer les idées durant quelques heures et ne plus penser au fait que l'état de ma mère empire de jour en jour. Cela fait plus d'une semaine qu'elle a été admise à l'hôpital et elle est de plus en plus shootée. Ses périodes d'éveil, de lucidité, de conscience au point de tenir une conversation ou jouer à un jeu de cartes par exemple sont de plus en plus courtes et espacées. La majeure partie du temps, nous nous contentons de rester à son chevet et veiller sur elle. Selon ses médecins, tout ce qu'ils peuvent faire c'est la soulager au maximum et l'accompagner au mieux dans cette fin de vie qu'ils estiment de plus en plus proche. Même si je sais que ça va arriver, qu'au fil des mois, je m'y suis préparé, l'imminence de sa mort me déprime quand même.

Et comme toujours, dès que ça ne va pas, je viens me ressourcer auprès de mes meilleurs amis afin de ne pas sombrer.

— Tu te souviens qu'on a réservé une location aux Bahamas ? me demande mon ami avant de prendre une gorgée de sa bouteille d'eau.

J'acquiesce machinalement. Je me réjouissais de ces vacances à l'étranger, ça m'aurait offert une véritable coupure sans être dépaysé puisque nous avions prévu de partir tous ensemble. Mais j'ai finalement décidé de ne pas les accompagner, je préfère rester dans les environs vis-à-vis de la santé fragile de ma mère.

— On s'en va dans deux jours, me rappelle-t-il. Appelle-moi au moindre problème, je rentrerai au plus vite.

— T'inquiète, tout se passera bien.

Il s'agit également de leurs premières vacances en dehors de Chicago. Même si nous nous absentons régulièrement, nous déplaçant d'un territoire

à un autre, rendant quelques visites aux dirigeants calabrais des autres États, ce sera la première fois qu'ils partent tous en même temps. Il n'y aura plus personne au manoir. Il n'y aura plus de Bellochi à Chicago. Et je crois que ça les angoisse un peu de laisser leur ville sans surveillance.

— Je garderai précieusement le royaume, plaisanté-je.

— Roméo, m'appelle Dino.

Je tourne la tête et le découvre en train de monter les marches jusqu'à nous.

— Tu devrais regarder ça, dit-il en me tendant son téléphone.

Dès qu'il est à portée de mains, je m'en empare en fronçant les sourcils. Une page internet est ouverte sur un article nécrologique.

Bien avant de lire le texte, mes yeux se posent sur une ancienne photo de Leona au bras de Cipriano Russo durant un gala et ma mâchoire se contracte de manière automatique. Deux autres images de lui en compagnie de membres de sa famille figurent sur la page et je comprends qu'il s'agit d'un putain d'article commémoratif en l'honneur de cet enfoiré. J'enrage encore plus.

Je lis en diagonale le texte qui retrace sa vie et me concentre sur les dernières lignes qui relatent toute la douleur que ressentent les personnes qu'il laisse derrière lui, ses parents, sa famille et… sa fiancée. Mon sang bout littéralement dans mes veines en voyant cela.

Elle ne pouvait sans doute pas faire autrement, mais ça me fout quand même la haine qu'elle figure dans cet article, qu'elle soit mêlée à toutes ces personnes qui soi-disant le regrettent et même qu'elle soit associée à lui, tout simplement.

— Ils ne précisent pas la cause de la mort, commente Gianni en lisant par-dessus mon épaule.

— Ils ne s'y risqueraient pas, se marre Dino, ça ferait mauvais genre.

— Ils l'ont inhumé hier à Détroit, lit encore Gianni.

— Je n'aurais pas dû leur envoyer le corps, grogné-je. Ce bâtard ne méritait même pas d'avoir une stèle à son nom.

— Tu crois que Leona a acheté une plaque funéraire en souvenir de leurs fiançailles ? me demande Dino, en riant sous barbe.

Je le fusille du regard.

— Je plaisante, se défend-il en mimant un geste d'innocence.

— Qu'est-ce qui se passe ? nous interroge Léandro en montant à son tour les marches de la terrasse avec Aurora dans ses bras, enveloppée dans une serviette.

Giulana est aussi avec eux, contrairement à son mari, toujours en maillot de bain, elle a enfilé une sorte de robe par-dessus le sien.

— Un journal a publié la nécro de Russo, répond Dino.

Je lui tends le téléphone de Dino pour qu'il consulte à son tour l'article.

— Qui est-ce ? demande Giulana en regardant également l'écran, en pensant certainement qu'il s'agit d'un Calabrais.

Plutôt que de lui répondre vaguement, je préfère être honnête avec elle. Après avoir annoncé la nouvelle à ma mère, mon père et enfin ma sœur, je suis totalement en paix avec cette histoire. Ça ne me dérange pas de la raconter.

— C'était l'homme qui a agressé Chiara, lui dis-je sans sourciller.

Immédiatement, ses yeux s'élargissent et ses lèvres s'entrouvrent.

— Et tu l'as… Oui, se répond-elle toute seule en regardant de nouveau l'avis de décès.

— Je l'ai torturé et tué, comme il le méritait, acquiescé-je.

— D'accord, continue-t-elle d'une voix très embarrassée ou stressée, en fixant le téléphone plutôt que moi. C'est bien… Enfin, je suppose que ça te soulage et donc c'est bien…

Elle grimace avant de poser les yeux sur moi.

— Pardon. Je ne sais absolument pas ce que je dois répondre à ça, termine-t-elle en se mordant la lèvre.

— Dis-lui simplement que tu es contente qu'il ait vengé sa sœur, s'immisce Dino.

— Je le suis, affirme-t-elle sans hésiter en me regardant. Sincèrement, je suis heureuse pour toi, pour elle, pour ta famille. Je suis contente qu'il ait payé pour son crime.

Giulana a grandi dans ce milieu, elle était proche de gens hauts placés dans la mafia sicilienne. Ainsi, elle connait les codes et les coutumes de

notre monde, elle est familière au principe de vengeance et à celui d'obliger les personnes à payer pour leurs crimes.

— Est-ce que sa fiancée savait ? demande-t-elle innocemment en terminant certainement de lire l'article.

Dino pouffe dans son coin.

— C'est grâce à elle si on l'a eu, parle-t-il sans réfléchir.

Léandro lui jette un regard menaçant.

— Qu'est-ce que ça signifie ? le questionne-t-elle.

Elle ne rate pas l'échange de regards entre Léandro et Dino alors que ce dernier adresse un sourire désolé à son cousin.

— C'est quelque chose que je ne dois pas savoir ou que je préférerais ne pas savoir ? demande-t-elle à l'attention de son mari.

Bien que je ne comprenne pas la nuance entre les deux, Léandro semble parfaitement la saisir et son regard se pose sur moi, m'interrogeant silencieusement sur les détails que je lui autorise à révéler à sa femme.

— Je l'ai enlevée afin de faire pression sur son oncle pour qu'il me remette le fiancé, avoué-je.

— Quoi ? s'écrie-t-elle d'une voix très aigüe, mêlant étonnement et incompréhension.

— Son oncle est à la tête d'un clan de la mafia napolitaine, explique Léandro en rendant son téléphone à Dino.

Puis nous lui racontons toute l'histoire. Même si elle est contrariée par le fait que je me suis servi de Leona pour me venger de sa famille et surtout de son fiancé, elle comprend également que nous ne pouvons pas traiter nos ennemis comme nous traiterions nos proches. Et cela, même quand il s'agit de femmes.

— Il s'est passé quelque chose entre vous deux pour qu'elle décide de t'aider ? me demande-t-elle.

— Nous n'avons pas couché ensemble, affirmé-je pour répondre à sa question sous-entendue. Ni idylle ni liaison. Elle se débarrassait seulement de cet enfoiré en me le donnant.

Tout ce que je viens de dire sonne terriblement faux à mes oreilles, mais Giulana n'a aucune raison de le deviner.

— Donc même si l’occasion se présentait, tu ne souhaiterais pas la revoir, me dit-elle.

Son ton est beaucoup trop léger pour une phrase aussi lourde de pièges. Elle cherche à me tirer les vers du nez et elle le fait diablement bien. Je reconnais là la patte de son mari.

— Il n’y a aucune raison que l’occasion se présente, dis-je en évitant clairement de répondre. Elle va reprendre le cours de sa vie et vite oublier son enlèvement.

— Elle t’enverra peut-être une carte de remerciements à l’occasion de ses prochaines fiançailles, commente Dino d’une voix amusée, un large sourire aux lèvres.

— Ce serait mérité, plaisanté-je en retour.

Je force un sourire à naitre sur mes lèvres tout en serrant les dents.

Après cela, alors que chacun s’éclipse pour vaquer à ses occupations, je me retrouve de nouveau seul avec Gianni sur la terrasse et je sens le regard inquisiteur de mon ami sur mon profil tandis que je fixe la télévision du regard. Il n’a même pas besoin de parler, je devine parfaitement ses pensées et ma mâchoire se contracte encore une fois.

— Arrête de m’analyser, grogné-je sans le regarder.

Du coin de l’œil, je le vois tourner la tête afin de suivre également le combat qui se joue à la télévision.

Bien entendu que si l’occasion se présentait, je voudrais la revoir. C’est évident. Je ne trompe personne. Encore moins mon meilleur ami. Celui qui dès le départ a senti que cette femme me troublait. Si Leona revenait dans ma vie, je la ferais mienne sans hésiter, je ne la laisserais pas filer une seconde fois. Mais, les chances pour que ça arrive sont proches de zéro alors je préfère ne plus y penser.

OceanofPDF.com

Chapitre 35



Leona

Je pose une tasse de café sur la table de la cuisine devant Carlotta puis m'installe sur la chaise à côté de la sienne en gardant mon propre mug dans mes mains.

— Merci, me dit-elle en souriant.

Elle tend la main en direction de la boite en carton au milieu de la table et sélectionne un croissant parmi les pâtisseries françaises qu'elle a apportées. Elle en coupe un bout et le porte à ses lèvres.

— Tout ce qu'ils font est délicieux, affirme-t-elle en gémissant son plaisir.

Je souris avant de choisir à mon tour parmi toutes ces pâtisseries qui semblent succulentes, je me laisse tenter par une madeleine moelleuse.

C'est devenu notre rituel depuis mon retour il y a déjà dix jours, Carlotta vient prendre un café à la maison avant de se rendre à la pizzeria pour préparer le service du midi. Mes parents étant au travail, Ercole à l'école et notre employée de maison n'arrivant qu'à onze heures le matin, nous sommes seules et bien tranquilles pour discuter.

— Qu'est-ce que tu as prévu de faire aujourd'hui ? s'enquière-t-elle.

— Je vais me rendre à la boutique.

— Ah oui ? s'étonne-t-elle en essuyant le coin de sa bouche avec son pouce. Tu te sens prête à retourner là-bas ? me demande-t-elle prudemment.

J'acquiesce en avalant un délicieux bout de madeleine.

— Je me sens prête. Cette histoire est derrière moi. Je dois reprendre le cours de ma vie et travailler m'y aidera.

— Si tu penses que c’est ce qu’il te faut, je te soutiens totalement. Je passerai te faire un petit coucou avant le service du soir si tu veux, on discutera un moment.

Je souris largement en acquiesçant.

— Je suis contente de te voir comme ça, me dit-elle d’une voix émue.

— Comment ? lui demandé-je avec une grimace étonnée.

— Comme avant, répond-elle sans hésiter. Je craignais que cette histoire ne te change à jamais. Mais tu n’as rien perdu de ta force et de ta combativité et ça ne me rend que plus admirative de la femme que tu es.

Des rougeurs apparaissent sur mes joues et je détourne le regard, gênée par ses compliments.

— Quoi que tu en dises, tu as vécu une véritable épreuve là-bas. Beaucoup de personnes n’auraient pas tenu bon comme tu l’as fait face à tout ça, mais toi, tu es encore debout, confiante, déterminée à continuer ton chemin sans te retourner. Je trouve ça incroyable.

— Arrête, dis-je avec un rire nerveux. Ce n’est pas si époustouflant que ça. Et tu es également une femme admirable, Carlotta, affirmé-je en la regardant droit dans les yeux. On prend exemple l’une sur l’autre depuis toujours. Tu m’as appris que le bonheur se trouvait dans les choses simples, tu m’as permis d’avoir une conscience plus éclairée sur le monde qui m’entoure. Je serais la petite bourgeoise maniérée qui ne se soucie que des apparences et qui ne vit qu’à travers le regard des autres si je n’avais pas eu une amie aussi formidable que toi à mes côtés.

— Tu es trop gentille, me dit-elle avec un large sourire.

Alors qu’elle se penche vers moi dans l’intention de me serrer dans ses bras, son coude tape dans ma tasse et la renverse. Je bondis de ma chaise lorsque le liquide chaud de mon café touche mes cuisses mises à nues par ma robe d’été.

Au même instant, quelqu’un sonne à la porte de manière pressée, voire hargneuse.

— Mince, dis-je en regardant ma robe trempée ainsi que mes cuisses rouges.

— Je suis désolée, s’excuse mon amie en se levant, cherchant du regard des serviettes à me tendre.

— Ce n’est rien, ça ne m’a pas brûlé, la rassuré-je.

La sonnette retentit à nouveau de façon encore plus enragée que la première fois.

— Ça doit être un livreur, deviné-je à son impatience.

— J’y vais, passe tes jambes sous l’eau pendant ce temps, on ne sait jamais, me répond Carlotta.

Elle n’attend pas ma réponse pour partir en direction du hall d’entrée. Je regarde une nouvelle fois mes cuisses rougies par le liquide chaud puis me dirige vers l’évier. Je relève le bas de ma robe afin de tamponner la zone avec de l’eau froide par mesure de prudence, mais ma peau n’est pas brûlée, ça picote, mais ce n’est pas extrêmement douloureux.

— Elle est où cette catin ? hurle une voix masculine.

Je m’arrête dans ma tâche et relâche le tissu de ma robe en reconnaissant le propriétaire de la voix. Gregorio Russo. Le père de Cipriano.

— Leona ? hurle-t-il à nouveau. Où es-tu traitresse ?

Je me sens pâlir. C’est avec les yeux ronds et des sueurs froides dans le dos que je regarde le conseiller de mon oncle entrer dans la cuisine. Dès que ses yeux se posent sur moi, son regard s’anime d’une lueur meurtrière.

— Sale pute, tu étais de mèche avec eux, s’égosille-t-il en s’approchant de moi d’une démarche enragée. Je vais te tuer.

La terreur s’empare immédiatement de tout mon être. Cette rage-ci est justifiée, cette envie de meurtre est légitimée et ça le rend encore plus menaçant à mes yeux. Persuadée que mon heure a sonné, mon instinct se déclenche et sans réfléchir, je me rue vers le portoir à couteaux et en sors un d’une main tremblante. Mais mon agresseur est rapide. Dès que je me retourne pour le menacer avec, il m’assène un violent coup dans le poignet qui me fait immédiatement lâcher mon arme en grognant de douleur.

Je n’ai pas le temps de reprendre mon souffle qu’il me gifle si violemment que j’en perds l’équilibre et évite de justesse de me cogner la tête contre un meuble de cuisine.

Sa claque résonne encore dans la pièce lorsqu’il me saisit le visage pour m’obliger à le regarder.

— Lâchez-la, lui ordonne Carlotta. Je vous préviens, j'appelle la police !

— Fais ça et je la bute sur le champ, lui répond-il en prenant à son tour un couteau dans le portoir.

Mes yeux s'humidifient alors qu'il place la lame près de ma gorge.

— Ne faites pas ça, le supplié-je.

— Tu as renseigné les Calabrais, c'est à cause de toi qu'ils ont mis la main sur Cipriano.

Je secoue la tête, dans un réflexe humain de sauver sa peau, je tente de nier les faits.

— Je t'ai vue, me crie-t-il, me postillonnant au visage tant il est enragé. Je t'ai vue te jeter dans les bras de l'un d'eux, sale petite pute, l'embrasser à pleine bouche !

Je sens mon sang quitter mon visage alors que mon rythme cardiaque ralentit drastiquement.

— Ma femme ne voulait pas, mais j'ai quand même regardé l'enregistrement des caméras de surveillance du chalet, grogne-t-il. Je pensais y découvrir une attaque sanglante, mais je n'ai vu qu'une salope vendre mon fils aux Calabrais.

Je ferme brièvement les yeux. L'idée qu'il puisse y avoir des caméras ne m'a pas du tout traversé l'esprit.

— Je me fous de savoir s'ils t'ont manipulée ou pas, il n'y aura pas de circonstances atténuantes, je te promets que j'obtiendrai ta condamnation pour trahison !

Malgré toute la volonté dont je fais preuve afin de rester forte, ma lèvre se met à trembler à cause de la terreur que m'inspirent ces paroles.

— L'exécution se fera devant tout le monde. Je veux que toute ta famille te regarde rendre ton dernier souffle en se disant que tu le méritais parce que tu n'es qu'une traitresse.

Un premier sanglot m'échappe. Il me sourit cruellement tout en baissant son couteau.

— Je ne sais pas comment tu es parvenue à convaincre Vito de ne pas te dénoncer, mais je trouverai et il devra également être puni pour ce qu'il a

fait.

Il enfonce ses doigts dans mes joues tandis que mes larmes s'y déversent.

— Toutes les personnes qui t'ont aidée de près ou de loin à couvrir ton crime paieront, affirme-t-il. Je te le promets.

— S'il vous plait, ne faites pas ça, le supplié-je. Il méritait…

Et c'était sans doute la pire chose à dire à son père. Sans même attendre la fin de ma phrase, il relâche mes joues afin de me gifler violemment. Ma tête part sur le côté tandis qu'un gout cuivré explose sur ma langue. Une douleur cuisante se fait ressentir sur ma joue. Aussi apeurée qu'hébétée, je touche ma lippe en y sentant une piqure intense. Mes doigts en ressortent ensanglantés et je comprends que sa chevalière m'a ouvert la lèvre.

— On va se revoir, salope, me crache-t-il en me pointant du doigt, un énorme rictus de mépris aux lèvres. Commence à faire tes prières parce que je te promets que tu seras exécutée avant la fin du mois.

Après un dernier regard meurtrier, il tourne les talons. En larmes, les doigts posés sur ma lèvre, je le regarde partir tout en ayant une vision très concrète de l'avenir qu'il m'a dessiné.

Dès qu'il a franchi le seuil de la porte de la cuisine, Carlotta se précipite vers moi pour me prendre dans ses bras.

— Ton père est en chemin, je l'ai prévenu, me dit-elle en me collant à elle. Ça va aller, je te le promets.

C'est faux. C'est complètement faux. Et c'est la raison pour laquelle mes larmes redoublent. Je m'effondre littéralement dans ses bras alors qu'un poids plus lourd que celui du monde se pose sur mes épaules et m'écrase jusqu'à me réduire en bouillie de larmes et de mucosité. Des cris déchirants s'échappent de mes lèvres à intervalle court et régulier et doivent sans doute heurter les tympans de ma meilleure amie, mais je ne réussis pas à me calmer. Abattue, je me noie dans ma peine, mon désespoir, ma peur, sans parvenir à refaire surface. Parce qu'il n'y en a pas justement. Il n'y a pas de surface, pas de solution, pas d'échappatoire. Je suis condamnée.

— Il faut que tu partes, me dit soudainement Carlotta. Pars avant qu'il mette sa menace à exécution. Va à Chicago, m'ordonne-t-elle en m'éloignant de son cou.

Son regard ne m’a jamais semblé aussi déterminé et calculateur, elle parait sûre de son plan, mais ça ne m’empêche pas de le remettre en question en secouant négativement la tête.

— Ce sera le premier endroit où il me cherchera...

— Mais ça ne veut pas dire qu’il t’attrapera, me rétorque-t-elle d’une voix très sérieuse. Chicago est une ville immense, ce ne sera pas facile de te localiser et si en plus les Calabrais t’aident à te cacher, il lui sera impossible de mettre la main sur toi.

J’entrevois la logique de son plan et quelque part au fond de moi, ça me donne de l’espoir. Je peux peut-être m’en sortir finalement, mais le prix à payer est énorme à mes yeux parce que ça signifie que je dois couper les ponts avec ma famille et Carlotta. Je dois quitter cette ville et ne plus jamais y remettre les pieds si je souhaite rester en vie.

De plus, si je fuis alors tous ceux qui sont au courant de ma trahison et qui ne m’ont pas dénoncée ne seront pas inquiétés. Mon cousin se fera taper sur les doigts, mais il lui suffira d’inventer une histoire de chantage ou de pression pour ne pas risquer de condamnation pour trahison.

— Carlotta a raison.

Je sursaute en entendant la voix grave de mon père. Lorsque je me retourne, je le découvre sur le pas de la porte de la cuisine.

— Chicago est un endroit sûr pour quelqu’un qui se cache des Napolitains, explique-t-il en s’avançant dans la pièce. Les Calabrais ont débusqué tous les Camorristes qui se planquaient à l’intérieur de leur territoire, il n’y en a plus aucun, et ils ont renforcé drastiquement leur surveillance suite à notre invasion. Il est presque impossible de rentrer sur leur territoire sans qu’ils l’apprennent à présent. Personne de notre clan ne pourra te localiser et encore moins t’enlever pour te ramener ici si tu es là-bas.

Je me mords l’intérieur de la joue alors qu’une autre vague de larmes se forme dans mes yeux et qu’un nouvel effondrement émotionnel se profile. C’est la solution la plus logique, mais ça ne rend pas la décision moins difficile. L’idée d’être séparée pour toujours de mes proches me brise le cœur.

— Gregorio a compris, c’est ça ? me demande-t-il en se plaçant face à moi.

J’acquiesce avant de me blottir dans ses bras.

— Il y avait des caméras au chalet, explique Carlotta.

La prise de mon père autour de moi se resserre et je ne peux qu’imaginer tous les jurons qui doivent passer dans sa tête à cet instant.

— Il veut la faire condamner pour trahison, continue-t-elle. Il espère qu’elle sera exécutée devant tout le monde.

— Il y arrivera, dit à regret mon père. Il obtiendra le soutien de tous les autres et Davide sera contraint de se ranger derrière la majorité.

Je me mets à sangloter entre ses bras.

— Même en m’enfuyant avec toi à l’autre bout du monde, je ne pourrais pas garantir ta sécurité, murmure-t-il d’une voix à la fois contrariée et gênée. Si tout le clan réclame ta tête, il te faudra une armée pour te protéger.

Aucun père n’aimerait avouer à sa fille qu’il n’est pas en mesure de la protéger, c’est pire qu’un aveu de faiblesse. Et c’est d’autant plus difficile pour un mafieux de le reconnaitre, car ils sont persuadés que c’est à eux de protéger les femmes de ce monde, les seuls êtres purs qu’ils côtoient. Pour mon père, le déchirement est double parce qu’il admet être incapable de me protéger contre la fureur d’un clan dont il a choisi de faire partie.

— Est-ce que tu serais en sécurité si tu allais là-bas ? me demande-t-il d’une voix plus grave en me détachant de son torse. L’homme que tu as aidé, est-ce qu’il te rendrait la pareille ? Est-ce qu’il te traiterait bien ou ferait de toi sa captive à nouveau ?

La dernière fois qu’on s’est vus, Roméo m’a demandé de rentrer à Chicago avec lui donc je ne peux qu’espérer qu’il me traiterait décemment si j’y retournais.

— Je crois qu’il m’aiderait, murmuré-je après quelques secondes de réflexion.

— Alors, vas-y, décrète-t-il.

Et je me rends compte à quel point ces mots lui font mal, il les dit à contrecœur, mais il le fait quand même parce qu’il sait que c’est ma seule chance de rester en vie.

— Dépêchons-nous. Russo pourrait revenir à tout instant et exiger une surveillance afin que tu ne puisses pas lui échapper. Remplis un sac d'affaires pendant que je vais prendre de l'argent dans le coffre. Ensuite, tu monteras dans ta voiture et...

— Mais maman et Ercole… je ne peux pas partir sans leur dire au revoir.

— Ta mère préférera te savoir en vie, plutôt que morte parce que tu désirais lui dire adieu, me dit-il si abruptement que mes larmes cessent aussitôt de couler à cause de ma stupeur. Je suis désolé, chérie, mais on ne peut pas attendre. Fais ce que je te dis et dépêche-toi, le temps presse.

Et finalement, son ton à la fois froid et autoritaire parvient à calmer mes nerfs. Son attitude, presque militaire, semble me remettre les idées en place, ou tout du moins, elle balaie mes émotions pour laisser place à la raison, la logique, le plan. Je me focalise là-dessus et fais abstraction de tout le reste tandis que je m'élance vers les escaliers pour grimper dans ma chambre.

Ma meilleure amie ne perd pas de temps pour fouiller mon dressing à la recherche des tenues qu'elle sait pertinemment que j'affectionne alors que je pose une valise sur mon lit et commence à y fourrer des sous-vêtements.

Puis, je m'occupe de mettre dans des trousses une partie des produits de beauté se trouvant sur ma coiffeuse tandis que Carlotta termine de ranger des vêtements et des chaussures dans ma valise.

Je me dirige ensuite vers ma salle de bains pour y prendre des affaires de toilette. Lorsque je retourne dans ma chambre, je découvre Carlotta en train de déposer soigneusement mes cadres photo dans ma valise en sachant que je chérirai ces images quand je serai loin d'eux.

Je lui souris en rabattant le couvercle de ma valise puis Carlotta appuie dessus tandis que je la ferme. Toutes les deux agenouillées sur mon lit, nous tenant au-dessus de la valise close, nous ne résistons pas au besoin de nous prendre longuement dans les bras. Je peux sentir le corps de ma meilleure trembler alors qu'elle se retient de pleurer en sachant pertinemment que ce n'est pas le moment. Ça nous ralentirait et j'ignore combien de temps il me reste.

Nous nous séparons et après une grande inspiration pour chasser notre émotion, un coup de menton et un regard entendu, nous nous levons et

descendons rejoindre mon père dans le hall.

— Dis à maman et Ercole que je les aime, lui dis-je alors qu'il me tend une épaisse enveloppe marron. Dis-leur que je suis désolée. Je n'ai jamais voulu ça. Je faisais seulement ce que je pensais être juste, répété-je pour la énième fois.

Mon père acquiesce à chacune de mes phrases tout en me poussant peu à peu vers la porte pour m'encourager à avancer afin de ne pas perdre de temps.

— Nous le savons, chérie, ne te tourmente pas par rapport à ça. Tu n'avais pas à payer pour son crime, me dit-il alors que nous sommes juste devant la porte. Nous aurions fait la même chose à ta place.

— J'aurais préféré que ça ne prenne pas cette tournure, couiné-je. Je n'ai jamais souhaité abandonner l'un d'entre vous.

— Tu ne nous abandonnes pas, tu privilégies ta sécurité, c'est tout ce qui nous importe. C'est ce qui apaisera le manque, Leona, me dit-il en saisissant délicatement mon visage entre ses mains. Te savoir en vie et en sécurité c'est ce qui nous permettra de continuer d'avancer malgré ton absence.

Les larmes me montent aux yeux pendant que mon père embrasse tendrement mon front.

— Il faut que tu partes maintenant, chérie, murmure-t-il d'une voix étranglée.

Du coin de l'œil, je vois Carlotta me tendre mon sac à main Hermès qui contient mes papiers d'identité ainsi que mon permis de conduire. Mon père me relâche afin que je m'en saisisse. Je vérifie mécaniquement la présence de mon téléphone portable à l'intérieur.

— Détruis-le en arrivant là-bas, me dit mon père en désignant l'objet du menton.

J'acquiesce machinalement tandis que je range toutes mes affaires dans mon sac à main et le referme.

— Sois forte, continue-t-il. Je t'aime plus que tout au monde.

Il m'attrape par l'épaule et me rapproche de son torse pour m'enlacer une dernière fois et je ne me fais pas prier pour lui rendre l'étreinte.

— Sois prudente, termine-t-il en saisissant mes clés de voiture sur la console de l’entrée et en les déposant dans ma main.

J’acquiesce et me tourne vers ma meilleure amie pour la prendre brièvement dans mes bras.

— Je t’aime, me glisse-t-elle à l’oreille, la voix chargée d’émotion.

— Je t’aime aussi.

J’ai littéralement l’impression de laisser mon cœur derrière moi alors que je sors de la maison et me précipite vers ma berline Lexus garée dans l’allée. Je dépose ma valise dans le coffre puis m’installe rapidement au volant et sans réfléchir, de peur de perdre mon courage, j’enclenche la vitesse et j’appuie sur l’accélérateur.

Je m’autorise un regard dans le rétroviseur en quittant l’allée de mes parents puis, les larmes aux yeux, je prends la route en direction de Chicago.

OceanofPDF.com

Chapitre 36



Leona

Je reste concentrée tout le long du trajet, déjà pour ne pas avoir un accident, mais aussi pour ne pas songer à la suite, ne pas m'imaginer des centaines de scénarios qui me tordront l'estomac d'angoisse. J'ignore comment j'y parviens, mais je fais clairement abstraction de tous mes sentiments et émotions pour ne penser qu'au moment présent, à l'action en cours, à savoir rejoindre la ville de Chicago par la route. De préférence, en arrivant entière à destination.

Ainsi, ce n'est qu'au moment où j'entre dans la ville et me stationne sur le premier parking que je trouve que je me permets un long soupir. Je cligne plusieurs fois des yeux afin de chasser mes larmes puisque le plan ne s'arrête pas là et que je dois rester concentrée. J'évacuerai mes émotions plus tard.

Je procède comme la dernière fois en contactant Nedo au Whisper. Heureusement pour moi, ce dernier est déjà à son bureau alors qu'il n'est que midi et que le club n'ouvrira pas ses portes avant quelques heures. Je lui donne un numéro de téléphone à transmettre à Roméo de ma part et raccroche.

Puis j'attends.

Je regarde, sans vraiment les voir, les passants entrer et ressortir des divers magasins composant cette grande zone commerciale aux abords de Chicago. Selon les panneaux face à moi, à proximité se trouvent aussi quelques restaurants, beaucoup de fast-foods, un cinéma, une arcade de jeux et…

Mon cœur manque un battement lorsque mon téléphone se met à vibrer dans ma main me sortant brusquement de mes pensées. En m'apercevant

qu’il s’agit d’un numéro inconnu, je décroche immédiatement.

— Allo ?

— Que se passe-t-il ? me demande-t-il de but en blanc.

Je me sens soulagée d’entendre sa voix, comme si je savais par avance qu’il allait me venir en aide et que je n’étais plus seule dans ma galère. Mais, peut-être que je me trompe et qu’il se fiche complètement de mon sort. Puisqu’il a déjà tendu la main vers moi, mais que j’ai préféré rentrer chez moi, il estimera peut-être n’avoir aucune raison de me la proposer une seconde fois. Après tout, Roméo déteste se répéter...

— Leona ? s’impatiente-t-il. Qu’est-ce qu’il y a ?

Cette fois, j’entends distinctement son inquiétude dans sa voix et aussitôt, mes lèvres s’entrouvrent et je lui résume la situation.

— Il y avait des caméras au chalet. Gregorio Russo m’accuse de trahison et compte montrer les images à tout le monde pour qu’ils me condamnent à leur tour.

Mon stress se devine largement dans ma voix tremblante ainsi que dans ma respiration erratique.

— Il exige une exécution publique, terminé-je, les yeux à nouveau embués de larmes.

— Où es-tu ? me demande-t-il sans perdre une seconde. Je viens te chercher.

Mon cœur manque un battement, et ça dure si longtemps que j’ai l’impression qu’il s’est arrêté de battre. Je ne suis pas seulement surprise par sa réponse, je suis choquée par sa prise de décision aussi rapide. Comme s’il ne pouvait pas envisager une autre option que celle de me sauver. Et ça gonfle forcément ma poitrine d’affection et me donne envie de pleurer pour une tout autre raison. Il ne me connait que depuis quelques semaines, on ne peut pas dire que nous avons entretenu des « rapports » normaux ni que notre « relation » était saine et pourtant, il risquerait sa vie sans hésiter pour venir me chercher afin de sauver la mienne.

— Leona ? s’impatiente-t-il.

— Je suis à Chicago, soufflé-je, en même temps que mon cœur se calme. Je suis garée sur le parking d’un hypermarché Walmart. Il y a aussi un magasin « Lowe’s », une boutique de jeux vidéos, énuméré-je en

regardant autour de moi. Et plus loin, il y a un cinéma « Studio Movie Grill », un centre de fitness…

— Je vois où tu es, me coupe-t-il. J'arrive, ne bouge pas.

Sans un mot de plus, il raccroche.

J'appuie ma tête contre l'appuie-tête en soupirant de soulagement. Qu'il se rassure, maintenant que je sais qu'il va me venir en aide, je n'ai nullement l'intention de changer d'endroit.

Après quelques secondes, alors que mon corps cesse enfin de trembler, je baisse les yeux en direction de mon téléphone, posé sur mes cuisses, et redécouvre la tâche laissée par mon café renversé quelques heures plus tôt. Et je réalise alors le tournant que mon existence a pris en l'espace de quelques heures. Une sorte d'épingle passée à pleine vitesse et qui m'en donne encore le tournis. Une décision adoptée à la va-vite et me voilà propulsée vers un tout autre plan de vie. Un que je n'aurais jamais pu imaginer, car ma vie me semblait toute tracée. Je n'ai pas la moindre idée de ce que l'avenir me réserve, mais je ne mourrai pas avant la fin du mois et c'est tout ce qui importe.

Quelques minutes plus tard, Roméo me demande par message quel modèle de véhicule je conduis et j'en déduis qu'il ne devrait pas tarder à arriver. Machinalement, je me regarde dans la glace de mon pare-soleil afin de me recoiffer. Mes cheveux comportent quelques frisottis que je tente d'aplatir avec mes paumes, mais je ne vais pas pouvoir faire des miracles sans brosse. Tout comme je ne peux pas cacher mes yeux bouffis et cernés, mon nez rouge, ni même ma petite entaille au niveau de la lèvre inférieure.

Je me contente de me moucher un grand coup puis j'essuie le contour de mes yeux et mes joues afin d'ôter toutes traces de larmes séchées. Pour finir, je tapote un peu mes pommettes pour me donner meilleure mine. Puis j'inspire profondément et referme le pare-soleil.

Au loin, près des portes de l'entrée de l'hypermarché, je reconnais la silhouette imposante de Roméo. À sa façon de tourner lentement la tête de droite à gauche, je comprends qu'il essaie de repérer ma voiture au milieu de cet immense parking bondé.

Je prends une nouvelle grande inspiration puis j'ouvre ma portière et je descends de mon véhicule. Je replace mes lunettes de soleil devant mes

yeux quand la lumière vive de l'astre agresse mes rétines. Puis je contourne ma berline et rejoins l'allée centrale de ma rangée du parking.

Comme un radar, dès lors que je me rends pleinement visible en m'écartant du reste de la colonne de voitures, ses yeux se posent sur moi. Il avance sans perdre une seconde. Une démarche rapide, assurée, il regarde droit devant lui, visant sa cible.

Alors que mon cœur tambourine dans ma poitrine et que ma bouche s'assèche, Roméo, à l'inverse, parait tout à fait calme. Son expression faciale est neutre jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'à cinq ou six mètres de moi, à ce moment-là, il fronce les sourcils et ses traits se chargent d'une certaine colère.

Inconsciemment, je me mets à me tordre les mains à cause de mon stress tandis qu'il comble la distance entre nous d'une démarche bien plus pressée.

— Qui t'a fait ça ? grogne-t-il, son regard devenu létal.

J'ai à peine le temps de comprendre sa question ou de reprendre mon souffle qu'il attrape mon menton entre ses doigts et m'oblige à lever la tête.

— Qui t'a blessée ? redemande-t-il, froidement.

Je remarque alors que son attention est dirigée vers mes lèvres et comprends soudainement qu'il fait référence à l'entaille qui s'y trouve.

Sa rage n'est pas seulement audible, elle semble également s'échapper de tous ses pores et nous envelopper, me faisant inconsciemment frissonner de par son intensité.

— Ce n'est rien, le rassuré-je. Je t'expliquerai tout, mais pas ici.

Mon regard se pose involontairement sur un couple en train de nous passer à côté pour regagner leur véhicule. Il y a beaucoup trop de passage, beaucoup trop de monde, de curieux, nous avons besoin de discuter dans un environnement plus calme.

Roméo se contente d'acquiescer tout en relâchant mon visage. Il parait toujours enragé, mais disposé comme moi à rejoindre un endroit plus intime pour parler de tout ça.

— Je t'emmène, suis-moi, décrète-t-il.

— Mais… et ma voiture ?

— Je demanderai à quelqu’un de te la ramener. Tu n’es pas en état de conduire dans une ville comme Chicago.

Et, je le reconnais, une part de moi apprécie sa considération. Honnêtement, il a parfaitement raison, je viens d’une petite ville où le trafic est fluide, la circulation est aisée, ce qui ne semble pas être le cas ici. Rien que d’entendre les diverses sirènes et autres coups de klaxon au loin, ça m’angoisse. Je préfère remettre ce baptême du feu à plus tard, quand je serai plus en forme.

— D’accord, soufflé-je finalement. Laisse-moi juste récupérer les clés et mon sac à main.

Sans attendre sa réponse, je me dirige vers ma portière afin de grimper à nouveau dans mon véhicule. Je rassemble mes affaires puis je retourne vers Roméo qui scanne machinalement le parking du regard, comme s’il cherchait une menace. Je suppose que c’est un réflexe chez lui, il a dû se faire un paquet d’ennemis au cours de sa « carrière ».

— J’ai aussi une valise, dis-je en désignant le coffre de ma voiture du pouce, mais je la récupèrerai plus tard...

Il l’ouvre sans même attendre la fin de ma phrase et s’empare de mon bagage avant de le refermer.

— Allons-y, décrète-t-il ensuite en se mettant en marche.

Il ne cherche même pas à la faire rouler, il porte ma valise comme si elle ne pesait rien alors qu’elle contient tout ce qu’il me reste de mon ancienne vie. Je refoule mon émotion, verrouille ma voiture puis le rattrape.

Roméo

Je lui ouvre la porte de l’appartement et l’invite à entrer avant de soulever de nouveau sa valise et la suivre à l’intérieur. Je referme à clés puis glisse le trousseau dans la poche de mon short de sport par réflexe.

Leona est en train de tourner sur elle-même dans l’espace salon, jaugeant ce nouvel environnement à la décoration inexistante et à l’ameublement minimaliste. De l’autre côté de la verrière, contre laquelle

est appuyé mon canapé panoramique, elle entrevoit une petite cuisine avec sa mini table haute et ses deux tabourets.

— Où sommes-nous ? demande-t-elle en ne reconnaissant pas le précédent appartement dans lequel elle a brièvement séjourné.

— Chez moi.

Sa surprise est clairement lisible sur son visage. Je fais mine de n'avoir rien remarqué et lui passe à côté avec sa valise toujours en main. Dans la direction opposée à la cuisine se trouvent deux portes, l'une donnant sur les toilettes et l'autre sur le couloir menant à deux chambres.

D'un côté du corridor se trouve une suite parentale avec un lit king size, un large dressing et une grande salle de bains qui comporte une douche ainsi qu'une immense baignoire balnéo, parfaitement adaptée à ma carrure. De l'autre côté se trouve une plus petite chambrée, qui dispose d'un placard mural ainsi qu'une salle d'eau. Je l'ai meublée en y installant un lit deux places, mais personne n'a encore dormi dedans.

Même si j'aimerais partager mon lit avec elle, je me doute qu'elle ne serait pas d'accord alors je pose sa valise sur le sol de la seconde chambre. Pour l'heure, celui-ci est jonché d'haltères, de roues à abdominaux et autres accessoires servant à la musculation. J'ai tout laissé en plan afin d'aller la retrouver.

— Je t'enlèverai tout ce qui traine, lui dis-je alors qu'elle entre à son tour dans la pièce.

— Ne te dérange pas, je le ferai, c'est déjà gentil de m'accueillir, se précipite-t-elle de répondre d'une voix chevrotante.

Je la devine embarrassée et son regard hésitant me confirme mes soupçons.

— Pourquoi nous sommes là, Roméo ? me demande-t-elle à voix basse en triturant l'anse de son sac à main. Je croyais que personne n'entrait chez toi.

— Je t'ai dit qu'aucune étrangère ne rentrait chez moi, rectifié-je. Tu n'en es pas une.

Son faible sourire en coin me montre qu'elle apprécie mes paroles, mais qu'elle demeure tout de même gênée à l'idée d'être ici.

— Je… Je ne veux pas te déranger, me dit-elle en évitant soigneusement de regarder dans ma direction. Je suis en sécurité à Chicago, normalement, ils ne viendront pas me chercher ici. Et… je saurai me débrouiller si c'est ce qui t'inquiète. Je peux habiter seule…

— Je ne t'aurais pas emmenée ici si ta présence me dérangeait ou si je souhaitais que tu t'installes ailleurs qu'entre ces murs, résumé-je.

Je ne l'imagine pas vivre autre part qu'au plus près de moi. Je n'ai même pas eu besoin d'y réfléchir, ça me semblait tout à fait naturel de conduire Leona chez moi.

Elle relève les yeux vers moi, les lèvres légèrement entrouvertes, le regard toujours aussi incertain, mais les joues rouges de plaisir.

J'ai encore du mal à croire que tout ça est réel. Qu'elle est vraiment là. En chair et en os. Dans ma ville. Dans mon appartement. De retour dans ma vie. Alors certes les circonstances sont encore vagues et ma mâchoire se contracte dès que je vois sa lèvre fendue, mais elle est revenue, elle ne repartira pas et ce constat m'apporte beaucoup de joie.

— Mais je… je serai tout de même libre de mes mouvements ? demande-t-elle d'une voix hésitante en se mordillant la lèvre.

Évidemment, elle arrête rapidement de le faire et une faible grimace de douleur apparait sur son visage. Je tends la main vers elle et caresse sa blessure avec la pulpe de mon pouce comme si ça allait subitement la guérir. Elle ne cherche pas à se détourner de mon toucher, une part d'elle apprécie certainement cette caresse tendre.

— Cet appartement n'est pas une cage, Leona, c'est ton refuge. Je veux que tu t'y sentes comme chez toi. Et, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir afin de faire de cette ville ton sanctuaire, mais il va falloir que tu me facilites la tâche en respectant quelques règles de prudence quand tu seras hors de ces murs.

Elle acquiesce machinalement. Et cette fois, alors qu'elle m'accorde un sourire, sa joie atteint réellement ses yeux.

— Merci, souffle-t-elle.

La profonde tristesse qu'on pouvait lire dans son regard, qui me tordait le ventre, est moins omniprésente, moins oppressante. Un avenir plus radieux l'attend ici, avec moi, je lui en fais le serment. Attiré par ses lèvres

rosées et désireux d'effacer le reste de sa peine, je me penche vers son visage, mais Leona tourne la tête avant que j'arrive à destination, me rappelant qu'elle ne partage pas le même état d'esprit.

— Désolée, je ne peux pas, murmure-t-elle sans me regarder.

Elle n'a pas les mêmes attentes que moi concernant ces retrouvailles. Je les vois comme le point de départ d'une relation enfin possible et permise, alors qu'il s'agit du point final de sa précédente vie. Elle a besoin de tirer un trait sur l'avenir qu'elle s'était imaginé aux côtés de ses proches, besoin de tourner cette page avant de pouvoir concevoir un avenir à mes côtés et céder à cette indéniable attraction que nous ressentons l'un envers l'autre.

— Je dois y aller, j'ai des rendez-vous que je ne peux pas manquer, lui dis-je plutôt que de m'étendre sur ce sujet. Et je suis déjà en retard, ajouté-je en sortant mon téléphone de ma poche.

Je ne vais pas avoir le temps de prendre une douche. Je vais seulement me changer rapidement et filer. Je suis encore plus demandé qu'avant depuis que les Bellochi sont partis en vacances. Si nous ajoutons à cela mes visites quotidiennes à l'hôpital, je n'aurai pas beaucoup de temps à accorder à Leona durant les prochains jours. Je ferai au mieux.

— Bien sûr, vas-y, me répond-elle. Désolée de chambouler ton emploi du temps.

— Arrête de t'excuser, lui dis-je plus sèchement que prévu. Tu ne me déranges pas, Leona. Tu as bien fait de m'appeler. Je m'occupe de tout. *Je m'occupe de toi,* me reprends-je. Installe-toi et nous discuterons de tout ça quand je rentrerai.

Elle acquiesce seulement de la tête, certainement prise de court par mon ton autoritaire.

— Évite de te servir de ton téléphone. C'est plus prudent qu'ils n'aient pas accès à ta localisation exacte. Sauvegarde tout ce que tu veux garder sur un drive et ensuite, on le détruira. Je t'en apporterai un autre en rentrant.

Encore une fois, elle opine.

— Il y a un double des clés rangé dans l'un des tiroirs de la cuisine si besoin, mais je préférerais que tu t'abstiennes de sortir aujourd'hui. Laisse-moi m'assurer que le terrain est sécurisé d'abord.

— Je comprends, acquiesce-t-elle.

— Installe-toi, prends tes marques, visite l'appart', fouille dans les placards si tu as faim, lui dis-je précipitamment alors qu'un appel fait vibrer mon téléphone dans ma main. Fais comme chez toi, résumé-je en tournant les talons.

Je file dans ma chambre tout en répondant à l'appel. J'explique à mon interlocuteur que j'aurai du retard tout en enfilant un jean et un tee-shirt, puis je récupère mes clés et mon portefeuille dans les poches de mon short avant d'attraper ma veste de moto et tout y fourrer.

Lorsque je ressors du dressing, je suis surpris de trouver Leona sur le pas de ma porte de chambre. À ses rougeurs, je devine qu'elle n'a pas manqué le spectacle que je viens de lui offrir. Je ne peux pas m'empêcher de sourire narquoisement, mais je garde ma réplique pour moi, même si la prochaine fois, je préférerais autant qu'elle ne reste pas sur le pas de la porte, mais plutôt qu'elle me rejoigne.

— À tout à l'heure, lui dis-je tandis qu'elle se décale pour me laisser passer.

— Merci pour tout, Roméo, me dit-elle précipitamment, se souvenant certainement de la raison pour laquelle elle m'avait suivi jusque dans ma chambre.

Déjà en retard, je ne m'étale pas sur le sujet, même s'il n'y a vraiment pas de quoi me remercier, je me contente d'un hochement de tête avant de gagner la sortie d'un pas pressé.

OceanofPDF.com

Chapitre 37



Leona

Après avoir déballé mes affaires, je me suis douchée et changée en optant pour un débardeur beige et une jupe marron. Machinalement, je me suis également coiffée et maquillée.

Puis, pour m'occuper l'esprit et, en quelque sorte, remercier mon hôte pour son hospitalité, j'ai souhaité ranger son appartement. Seulement, il est si propre, immaculé, qu'on devine qu'il ne lui sert qu'à dormir. Donc, mis à part un peu de poussière, il n'y avait pas grand-chose à nettoyer et le semblant de ménage que je m'étais motivée à faire, malgré mon inexpérience en la matière, a vite été achevé.

Ainsi, j'ai fini par tourner en rond dans l'appartement avant de terminer ma course sur le canapé devant la télévision.

Et j'ai certainement dû m'endormir devant la rediffusion du talk-show d'Oprah parce que lorsque j'ouvre les yeux, Roméo se tient au-dessus de mon visage.

— Le diner est servi, me dit-il en retirant sa main de ma joue.

Je cligne plusieurs fois des yeux pour émerger et découvre en même temps qu'il y a deux cartons de pizza sur la table basse.

— Quelle heure il est ? lui demandé-je d'une voix rocailleuse en me redressant.

— Dix-neuf heures.

Wôw, je suppose que ces montagnes russes émotionnelles m'ont plus fatiguée que je ne le croyais, parce que j'ai dormi pendant près de quatre heures.

Il s'assied par terre au pied du canapé et ouvre les deux boites à pizza. L'odeur qui s'infiltre dans mes narines me met immédiatement l'eau à la

bouche et je glisse, sans me faire prier, sur le sol à côté de lui. Il dépose devant moi ma pizza préférée, la même que la dernière fois, et je lui adresse un large sourire sincère.

— Merci.

C'est exactement ce dont j'avais besoin. Après une telle journée, me permettre de savourer mon plat favori est l'un des meilleurs remontants qu'il pouvait m'offrir.

J'attrape aussitôt une part de pizza et la porte jusqu'à mes lèvres. Je me retiens de gémir lorsque ce gout toujours aussi délicieux, satisfaisant et en quelque sorte apaisant, se répand sur mon palais.

— Ça a été pour déballer tes affaires ? me demande-t-il.

J'acquiesce en avalant ma bouchée.

— Et toi, ça a été tes rendez-vous ? lui demandé-je en retour avant de croquer une nouvelle fois dans ma pizza.

Cet échange semble si naturel, banal et familier que ça en est très troublant, mais bizarrement agréable et presque rassurant.

— Je n'ai pas arrêté de courir d'un point à un autre, soupire-t-il d'une voix lasse. En l'absence de Dino, c'est moi qui récupère les fiches de compte faites à la main.

— À la main ? m'étonné-je. Vous ne connaissez pas les ordinateurs à Chicago ? plaisanté-je.

Il me sourit tout en secouant la tête et je contemple, plus longuement que nécessaire, son sourire resplendissant.

Je remarque en même temps que ses cheveux sont légèrement mouillés et qu'il s'est à nouveau changé, il porte désormais un short de sport blanc et un tee-shirt noir.

Il nous a commandé à manger, il s'est douché, il s'est habillé... Il a mené sa petite vie et je n'ai absolument rien entendu. C'est presque effrayant. Je devais être sacrément fatiguée pour être aussi peu alerte.

— Il y a des opérations qui ne doivent pas laisser de traces, m'explique-t-il plus sérieusement. Ils font ces comptes à la main et Dino passe chercher les fiches tous les deux ou trois jours afin de reporter les chiffres déclarés dans son carnet et réaliser le vrai bilan comptable pour vérifier qu'il ne manque rien.

Et je devine facilement que dans le cas où les comptes ne seraient pas bons, ce serait à Roméo d'entrer en jeu.

— Il s'en occupera en rentrant de vacances. J'ai tout déposé dans un coffre au manoir puis je suis allé rendre visite à ma mère.

— Comment elle va ? rebondis-je de suite en tournant la tête vers lui, gênée de ne pas avoir posé la question plus tôt, trop préoccupée par mes propres problèmes.

— Ce n'est pas la forme, répond-il en détournant le regard. Ce serait bientôt la fin selon les médecins.

Je repose immédiatement mon morceau de pizza dans la boite, sincèrement peinée d'entendre ça.

— Je suis désolée...

— On s'y attendait, me coupe-t-il d'un ton détaché, mais en évitant soigneusement mon regard.

— Ce n'est pas parce qu'on s'y attend que c'est plus facile. Personne ne peut réellement se préparer à la perte d'un être cher et encore moins à celle d'une mère.

— Ouais, répond-il d'une voix râpeuse avant de fourrer un bout de pizza entre ses lèvres. Raconte-moi ce qu'il s'est passé, exige-t-il finalement, me ramenant vers mes propres soucis.

Je lui relate toute l'histoire et n'omets aucun détail. Depuis mon retour à Détroit et ma discussion avec Davide, en passant par l'enterrement de Cipriano où Vito m'a appris que les Russo partaient vivre au chalet quelque temps jusqu'à la confrontation de ce matin.

— Gregorio Russo vient de rentrer dans mon top 3 des Napolitains à abattre avant de mourir, répond-il le plus calmement du monde.

Je marque un temps d'arrêt, ne sachant pas comment réagir face à une telle déclaration.

Ai-je envie de connaitre l'identité des deux autres personnes ? Dois-je tenter de l'en dissuader ? Dois-je le convaincre de renoncer à cette vengeance ou le laisser mener les batailles qu'il juge nécessaires en son for intérieur sans chercher à m'interposer ?

— Ils ont franchi une limite impardonnable en nous envahissant, me dit-il en comprenant certainement la raison de ma soudaine tension. Nous

sommes en guerre à présent.

J’acquiesce machinalement, mais le cœur n’y est pas, je préférerais que ce conflit n’existe pas.

— Nous désirons faire tomber ton oncle de son trône, me confesse-t-il à voix basse. Je préfère être parfaitement honnête avec toi, Leona.

— J’en ai conscience, affirmé-je dans un murmure, mais ça ne rend pas la chose plus facile à digérer.

Je n’y parviendrai sans doute jamais d’ailleurs. Je ne partagerai jamais son souhait sur ce point parce que ça me touche de trop près, il s’agit de mes proches, ma famille, ceux qui m’ont vue grandir. Nos chemins se sont séparés, mais je ne leur souhaite aucun mal.

Quoi qu’il arrive, mon cœur saignera en cas d’affrontements entre Calabrais et Napolitains.

— Est-ce que si je tuais moi-même ton oncle, tu me détesterais ? me demande-t-il en harponnant mon regard.

Je me sens hocher positivement la tête bien avant de réfléchir à sa question. C’était une réaction instinctive, l’une de celles qu’on ne contrôle pas, l’une de celles qui sont dictées uniquement par notre âme. Cette dernière lui fait savoir qu’effectivement, en faisant cela, il franchirait une ligne rouge.

— Dans ce cas, je laisserai quelqu’un d’autre le faire, répond-il à voix basse.

Ça part d’un « bon » sentiment, mais il fait tout de même référence à la mort de mon oncle et forcément, ça me met mal à l’aise. J’aimerais qu’il n’y ait pas de guerre entre eux, mais c’est impossible et s’il faut choisir, alors oui, je préférerais que ce ne soit pas Roméo qui s’en charge.

— On est d’accord que je peux tuer celui qui t’a poussée à tout quitter pour venir ici ? me demande-t-il d’une voix plus légère, un demi-sourire aux lèvres.

Un faible rire s’échappe de mes lèvres de manière incontrôlée. Ça devrait m’effrayer d’être aussi à l’aise avec ce sujet, mais ce n’est pas le cas. Même si c’est contraire aux codes moraux et à la bienséance, je ne me sens absolument pas coupable et encore moins triste de savoir que les jours de Gregorio sont comptés. Je dirais même qu’une part de moi, enfouie très

profondément, se réjouit de la mort de celui qui me menaçait de m'exécuter devant mes parents quelques heures plus tôt et qui effectivement, m'a forcée à changer radicalement de vie.

— Ça me fait penser, dit-il soudainement en tendant le bras pour attraper un sac en papier posé sur le canapé. Ton nouveau téléphone.

Il sort une boite du sac et me la remet. Je lui souris timidement en acceptant son cadeau.

— Merci.

Il ne s'agit pas du même modèle que le mien, mais la marque est la même donc à mes yeux, c'est parfait.

— Il faudra que tu me donnes le tien pour que je m'en débarrasse, me rappelle-t-il.

Je relève timidement les yeux vers lui en me mordant l'intérieur de la joue.

— Est-ce que je pourrais envoyer un dernier message à mes parents avant ?

Il ne réfléchit qu'une seconde avant d'acquiescer et il gagne un large sourire de ma part. Je devine que même si c'est imprudent, il ne s'imagine pas me refuser cette faveur. J'ai besoin de leur adresser un dernier message.

— J'ai aussi loué un garage dans un immeuble à quelques rues d'ici pour y garer ta voiture, c'était le seul endroit où il y avait de la place. Je te donnerai l'adresse, et les clés sont posées à la cuisine, ajoute-t-il.

— Merci, soufflé-je, clairement touchée par tous ces gestes.

— Il n'y a pas de quoi, affirme-t-il en balayant mes remerciements d'un revers de main. Je t'ai dit que je m'occupais de toi, *Topolina.*

Je passe lentement ma langue sur mes lèvres alors que son regard plonge encore une fois dans le mien et me fait perdre la notion du temps. Avec des étoiles plein les yeux, sincèrement reconnaissante envers toute l'aide qu'il m'a apportée depuis mon arrivée, je me perds dans la contemplation de sa beauté brute en ressentant de petits tourbillons dans le ventre.

Quand il agit de la sorte, quand il se montre aussi gentil et attentionné avec moi, j'en oublie le reste, ses accès de rage et la toxicité de notre

relation et dans ces moments-là, je me dis que ce serait tellement simple pour moi de tomber amoureuse de lui.

Si seulement notre histoire n'était pas si compliquée et notre passif si douloureux, je suis persuadée que nous aurions pu créer un bel avenir.

Avant de succomber à la tentation, céder à cet étrange magnétisme entre nos âmes, je détourne le regard et prends un bout de ma pizza, coupant court à cet interlude sentimental qui n'a pas lieu d'être.

Nous terminons notre repas dans une atmosphère heureusement moins étouffante en parlant de sujets moins lourds comme la difficulté de se stationner à Chicago ou la météo et les températures bien plus chaudes ici que celles observées à Grand Rapids.

Puis après avoir rangé le restant de ma pizza au réfrigérateur, je décide de m'éclipser dans ma chambre.

— Je vais réfléchir au message pour mes parents, annoncé-je en désignant la direction du couloir du pouce. Ensuite, je le leur enverrai puis j'éteindrai mon téléphone.

Assis sur le canapé, son téléphone dans les mains, il acquiesce seulement, conscient que j'ai besoin d'être seule et au calme pour le faire.

— J'irai sans doute me coucher après ça, continué-je. Alors… Bonne nuit, Roméo. Et merci encore pour tout ça, dis-je en désignant à la fois son cadeau dans ma main ainsi que son appartement.

— Bonne nuit, dit-il simplement en replongeant son attention dans son téléphone.

Rassurée qu'il ne prenne pas mal mon besoin de solitude, je tourne les talons et rejoins ma chambre afin de m'asseoir sur mon lit et y préparer un texte d'au revoir pour mes parents et Ercole. C'est compliqué parce qu'il faut qu'il soit suffisamment explicite pour qu'ils comprennent que je suis navrée de les abandonner, mais également assez vague pour que personne ne se doute de leur complicité au cas où le message serait consulté par une tierce personne.

Après deux heures de réflexion, à écrire puis tout effacer et recommencer, je parviens à trouver les bonnes tournures et enfin, le texte me plait, me semble parfait, sublime, il traduit mon déchirement et il ne compromet personne. Alors je l'envoie.

Et si je pensais que ça me soulagerait d'un poids de faire mes adieux à ma famille, il se passe en réalité tout l'inverse. Mon message à peine reçu, mes parents l'ouvrent, et dès que je vois le symbole le désignant comme étant « lu », un énorme poids s'écrase sur ma poitrine. C'est comme si je revenais des heures en arrière et que je ressentais à nouveau toutes les émotions que je m'étais forcée à refouler sous les conseils de mon père afin de rester concentrée sur le plan. Elles reviennent toutes me percuter à pleine vitesse. Le choc est si violent que je m'allonge sur le lit et me recroqueville peu à peu sur moi-même à mesure que j'essaie d'étouffer tous ces sanglots pour ne pas alerter mon « colocataire » sur ma crise émotionnelle intense, par pudeur.

En position fœtale, le corps animé par de puissants tremblements que je tente de calmer en étreignant fermement mes genoux contre ma poitrine, la gorge serrée et les yeux clos, je tâche tant bien que mal de contenir le torrent de larmes qui menace de se déverser sur mes joues.

Un énorme sanglot s'échappe de mes lèvres et les vannes du barrage s'ouvrent lorsque, surprise de sentir des bras autour de moi, je relâche ma vigilance.

Je n'ai pas besoin de m'interroger sur le propriétaire de ce torse, contre lequel mon dos est soudainement moulé, ni de ces bras, enroulés autour de moi. Après avoir déposé un paquet de mouchoirs près de mon visage, il pose sa main sur mes jambes, toujours relevées contre ma poitrine. Puis il serre mon genou de manière à me signaler qu'il est là, que je peux compter sur lui. Du moins, c'est ainsi que je comprends son geste et je me laisse aller.

Je cesse de contenir ma peine et l'évacue en profitant du soutien et de la tendresse qu'il m'offre et dont j'ai cruellement besoin à cet instant. Grâce à la chaleur de son corps et son étreinte rassurante, je n'ai plus l'impression de suffoquer. La crise de larmes est moins violente. Plus supportable.

Et pendant qu'il caresse lentement mon genou avec son pouce, je me rends compte que la pudeur dont je faisais preuve afin qu'il ne me voie pas comme ça était ridicule. Face à ma détresse, Roméo ne se moque pas ou ne se détourne pas comme si j'étais un être misérable et d'une faiblesse gênante. Au contraire, il reste, il m'étreint silencieusement, il m'aide à me remettre sur pieds en m'enlaçant sans pour autant me faire parler d'une

peine qui ne se digérera pas avec des mots. Je ne peux qu'évacuer le plus gros et apprendre à vivre avec le reste. Le manque, l'éloignement… Et je sais qu'il y aura au moins une personne dans cette nouvelle ville sur qui je pourrai compter.

À mesure que le soleil se couche et que la pièce devient de plus en plus sombre, mes pleurs s'espacent jusqu'à cesser.

Mes yeux bouffis et piquants me faisant souffrir, je les ferme tout en me mouchant encore une fois, usant le dernier mouchoir du paquet. Et peu à peu, je me calme et mon souffle redevient régulier.

Roméo continue de caresser mon genou et cela, ajouté au cocon qu'il a formé autour de moi, m'offre une sensation d'apaisement et de détente si forte que je me sens peu à peu dériver vers le sommeil. Inconsciemment, je lutte contre l'endormissement et pose ma main sur celle de Roméo comme pour lui signaler qu'il peut s'en aller s'il le souhaite sans pour autant avoir la force et l'énergie de parler.

— Dors, *Topolina*, murmure-t-il en réussissant à me comprendre sans paroles. Je reste avec toi.

Il parvient si bien à me lire, à me comprendre, que j'ai réellement l'impression que nos âmes sont liées, ou du moins, qu'elles sont sur la même longueur d'onde. Et, c'est aussi effrayant que fascinant.

Je ne cherche pas à le contredire ni même à le repousser. J'ai besoin de ce réconfort. Je ne m'en priverais pour rien au monde.

Épuisée par toute cette émotion, je m'endors dans les bras puissants et rassurants de mon kidnappeur devenu aujourd'hui mon sauveur et meilleur allié.

OceanofPDF.com

Chapitre 38



Leona

En sortant de la douche le lendemain en fin d’après-midi, je me dirige vers mon placard afin de choisir un ensemble de lingerie propre. Puis vêtue de mes sous-vêtements, je me positionne face à la porte-miroir pour appliquer de la crème sur ma cicatrice tout en la massant conformément aux recommandations du médecin. La peau est un peu rouge, mais pas boursoufflée, ainsi j’ai bon espoir de la voir disparaitre un jour.

Seulement, même si la marque s’efface, le souvenir associé restera toujours.

C’est pour cela que la situation est particulièrement difficile. Roméo m’a aidée, il m’a accueillie sous son toit sans se poser de questions et je lui en serai éternellement reconnaissante, mais ce n’est pas pour autant que je m’imagine commencer une nouvelle vie à ses côtés en oubliant tout ce qu’il a fait.

Contrairement à lui qui pense qu’une histoire entre nous est possible.

Physiquement, Roméo me plait, je ressens une certaine attirance envers lui. J’apprécie nos moments passés ensemble, nos échanges sont agréables, et j’ai beaucoup aimé le réconfort qu’il m’a apporté la veille. Seulement le souvenir de ses excès de rage particulièrement violents et sanglants reste dans un coin de ma tête et clignote tel que le ferait un panneau indiquant un grand danger.

J’ignore si je parviendrai un jour à lui pardonner ce qu’il m’a fait et à lui faire pleinement confiance.

Il aurait sans doute été préférable que je refuse dès le départ de m’installer chez lui afin de ne pas lui donner de faux espoirs, mais je n’avais franchement pas les idées claires à ce moment-là. Désormais, je me

dis qu’il serait mieux pour nous deux que je trouve un travail et un appartement, que je m’assume, qu’on reprenne tout à zéro et…

— Salut.

Je sursaute et tourne vivement la tête vers la porte entrouverte de ma chambre pour y découvrir Roméo. Il la pousse afin de l’ouvrir en grand puis s’appuie contre le chambranle sans chercher à entrer.

— Salut, dis-je d’une voix peu enjouée.

N’ayant désormais plus rien sur mes doigts, ma peau ayant absorbé toute la crème, j’attrape une robe dans le placard et l’enfile.

— Mets un jean, m’arrête-t-il.

Surprise par son ordre, je tourne la tête vers lui.

— Pardon ?

— On sort, décrète-t-il. Et je n’ai aucune envie que quelqu’un mate ton cul quand ta robe se soulèvera à moto.

— On sort ? répété-je sans tenir compte de la fin de sa phrase.

Il acquiesce en se détachant du chambranle.

— Tu as besoin de te changer les idées. Allons visiter un bout de ta nouvelle ville.

Malgré moi, un faible sourire se dessine au coin de mes lèvres. C’est dans ces moments-là, quand il agit ainsi, qu’il m’est difficile de me souvenir qu’il m’a blessée et que je devrais le détester pour ça. Ses mains sont capables de commettre les pires atrocités, mais je les sais également douées pour m’offrir des gestes tendres qui réchauffent immédiatement mon cœur. Roméo n’est pas un homme bien, mais toutes les petites attentions qu’il a à mon égard me font oublier la bête pour ne voir qu’un chevalier prêt à tout pour rendre heureux ses proches.

— Je prends une douche vite fait et nous partons, déclare-t-il.

Je me sens hocher positivement la tête, un sourire étirant plus largement mes lèvres qu’il observe avec intérêt avant de se mettre aussi à sourire puis tourner les talons.

Je pivote en direction de mon placard et saisis mon unique jean. J’en porte rarement, tout comme les shorts que je n’enfile que pour faire du sport. Donc forcément, en choisissant d’emballer uniquement mes tenues

préférées, Carlotta n’a mis que des robes, des jupes, des débardeurs et des pulls.

J’opte pour un haut blanc, moulant, qui ira parfaitement bien avec ma paire de baskets blanches, puis je me regarde dans la glace avec un large sourire.

Cette tenue sera parfaite pour faire de la moto. Du moins, je crois. Ce sera ma première expérience sur un deux-roues.

Mon rythme cardiaque accélère à cause de mon excitation et sans réfléchir, je me rends d’un pas guilleret jusqu’à la chambre de Roméo.

Sa porte est grande ouverte, comme la dernière fois, et au moment où mon regard balaie la pièce vide, Roméo sort de la salle de bains avec une serviette autour des hanches.

— J’arrive, dit-il.

Il se dirige vers son dressing dont la porte, coulissante dans le mur, est toujours ouverte, pour se choisir de nouveaux vêtements. Sans se soucier du fait que, de mon point d’observation, j’ai une vue dégagée sur l’intérieur du dressing, il laisse tomber sa serviette sur le sol puis enfile un caleçon.

Je détourne le regard en rougissant et mes yeux atterrissent sur sa veste en cuir posée sur son lit. Je réalise alors que je n’ai apporté aucun manteau à Chicago.

— Je n’ai pas emporté de veste, répété-je mes pensées à voix haute. Est-ce qu’un gilet, ça irait ?

Je reporte mon attention sur lui au moment où il termine de boutonner son jean sombre. Un vêtement qui moule parfaitement bien ses cuisses et ses fesses musclées.

— Je te filerai une des miennes, répond-il en dépliant une paire de chaussettes. Ce sera plus sûr qu’un gilet.

Il se penche pour enfiler ses chaussettes puis une paire de baskets blanches et je n’arrive pas à détacher mes yeux de son corps divinement sculpté et les nombreux tatouages qui ornent sa peau. Ils sont tous si splendides qu’il est impossible de ne pas admirer longuement ces chefs-d’œuvre à couper le souffle.

Il opte pour un tee-shirt noir dont la coupe longue et large ne met pas aussi bien en valeur ses pectoraux et abdominaux que ses autres vêtements

à la coupe plus près du corps. En revanche, il cajole bien ses épaules musclées et ses biceps épais.

— Tiens, me dit-il en sortant de son dressing avec une veste entre les doigts.

Il se rapproche de moi afin de me tendre le vêtement qui ressemble beaucoup à sa veste de moto actuelle, mais avec une taille en moins, je dirais.

Je m'en empare et la place machinalement face à moi. Au niveau de la longueur, ça pourrait m'aller, mais au niveau de la largeur, c'est certain que ça ne convient pas à mon petit gabarit d'épaules. L'essayage confirme mes doutes, je nage littéralement dedans, en plus, elle pèse une tonne.

— Ça ira pour cette fois, affirme Roméo. J'irai t'acheter une veste à ta taille dans la semaine.

Il se retourne et se dirige vers son lit sur lequel sa veste en cuir est posée et il l'enfile. Puisqu'il est de dos face à moi, je ne vois pas bien ce qu'il fait, mais je le devine en train de tâter ses poches comme pour s'assurer de leur contenu puis il récupère des affaires sur son lit et il les glisse dans ses poches.

— Allons-y, décrète-t-il en se tournant vers moi.

— Je vais chercher mon sac à main, dis-je en entamant un demi-tour.

— Pas besoin, m'arrête-t-il. Il va seulement t'encombrer. Allez, viens.

Sans me laisser le choix, il attrape ma main et me traine jusqu'à la porte d'entrée qu'il déverrouille avant de me pousser à l'extérieur puis il la referme derrière lui.

— On ne prend pas de casques ? lui demandé-je naïvement alors que nous nous dirigeons vers les ascenseurs.

— Ils sont dans le garage.

J'acquiesce machinalement alors qu'il appelle l'ascenseur. Je me sens sautiller d'un pied à l'autre, clairement impatiente qu'il arrive afin de nous permettre de descendre au garage. J'ai vraiment hâte de tenter cette nouvelle expérience. Je sens qu'elle sera mémorable.

Roméo m'adresse un sourire amusé en constatant mon agitation.

— Je ne suis jamais montée sur une moto, avoué-je. Je suis impatiente, et en même temps, j'ai peur de ne pas savoir faire…

— Il n'y a rien de compliqué, répond-il en se tournant complètement face à moi.

Son regard se fait bien plus intense et enflammé alors qu'il se penche vers mon visage, envahissant mon espace vital, enivrant mes sens de ses senteurs si particulières.

— Accroche-toi à moi, suis mes mouvements et profite du moment, je m'occupe du reste, dit-il d'une voix particulièrement enjôleuse.

Son regard brûle littéralement le mien et fait monter ma température corporelle de plusieurs degrés me donnant l'impression d'être en plein désert et de suffoquer sous cette fournaise. Les lèvres entrouvertes, et curieusement sèches, je relâche un souffle que je n'avais pas conscience de retenir tandis qu'il éloigne sa tête juste avant que les portes de l'ascenseur ne s'ouvrent.

Il n'y a personne dans la cabine, aucun témoin de mon visage écarlate que j'observe avec des yeux ronds dans la glace de la cabine d'ascenseur. Je profite du fait qu'il ait le dos tourné pour poser mes mains sur mes joues dans le but de les refroidir. L'épaisseur et le poids de sa veste ne m'aident pas à faire redescendre ma température corporelle, je me fais un peu d'air avec la main.

Seulement, après avoir appuyé sur le bouton du sous-sol, Roméo se retourne vers moi, et je ne suis pas assez rapide pour baisser mes mains. Il surprend mon geste et à son sourire en coin, je devine son amusement. Il comble la faible distance qu'il y avait entre nous pour se coller à mon dos. Nos regards se croisent dans le reflet du miroir alors qu'il attrape une mèche de mes cheveux et d'un geste lent, la coince derrière mon oreille. Puis il se penche jusqu'à ce que sa bouche soit si proche de mon oreille que sa barbe me chatouille le bord du visage.

— Ce conseil s'applique en toutes circonstances, me murmure-t-il d'une voix trainante en me regardant droit dans les yeux dans le miroir.

Il attrape ma main et la soulève jusqu'à sa nuque qu'il m'oblige à enserrer de mes doigts. Et je le fais. Sans encouragements, je m'accroche à lui en sentant ses dents mordiller mon lobe d'oreille.

Un souffle lourd s’échappe de mes lèvres et crée une épaisse buée sur la vitre. Je cambre imperceptiblement le dos lorsque je sens ma poitrine s’alourdir. Il appuie une main sur ma hanche afin de répondre à cette invitation silencieuse en rapprochant nos bassins, me faisant parfaitement ressentir son excitation.

— Garde-le toujours en tête, me susurre-t-il. Il sera valable pour toutes nos chevauchées ensemble.

Mes cuisses se serrent l’une contre l’autre par réflexe lorsque des picotements au niveau de mon entrejambe les font trembler en réponse à ses propos plus qu’indécents, mais qui allument un brasier à l’intérieur de moi.

Je m’accroche plus fermement à son cou alors qu’il glisse une main devant moi et passe lentement son pouce sur mon téton durci par l’excitation.

Enivrée par une luxure scandaleuse, au beau milieu d’une cabine d’ascenseur, je ne parviens pas à reprendre le contrôle de mon corps alors que ce dernier, plutôt que de s’éloigner du tentateur, cherche à fusionner avec lui. Pire encore, lorsque Roméo fait rouler ma pointe dure entre deux doigts, un gémissement m’échappe.

Mais soudain, la bulle éclate alors que l’ascenseur s’immobilise et qu’un son de clochette résonne dans la cabine.

— Ce n’est que partie remise, *Topolina*, déclare-t-il en ôtant ses mains de mon corps tandis que les portes s’ouvrent. À moins que tu ne souhaites remonter à l’appartement…

Retrouvant enfin mes esprits, je secoue négativement la tête. Et, ne faisant pas confiance à ma voix, j’illustre mon refus en me retournant et en le contournant pour sortir de l’ascenseur. Je m’éloigne en relevant le menton, comme si mes envies n’avaient pas surpassé ma raison et que je n’avais rien à me reprocher alors qu’à l’intérieur de moi, c’est le chaos le plus total. Je n’ai pas besoin de me retourner pour deviner qu’il sourit largement.

Roméo

Un large sourire étire ses lèvres dès lors qu'elle aperçoit la grande roue qui trône au milieu de la « *Navy Pier* », la célèbre jetée construite il y a plus de cent ans sur le lac Michigan. Il est difficile de la rater, haute de soixante mètres de haut, elle vole la vedette à tous les autres équipements et bâtiments présents sur la « jetée Navy ».

Il s'agit d'une épaisse dalle de béton de plus d'un kilomètre de long qui repose sur près de vingt mille pilotis en bois enfoncés dans le sol marin et qui, en plus d'une vue magnifique sur le lac, offre aux visiteurs de nombreux divertissements. On y trouve des attractions comme la grande roue ou le carrousel, ainsi qu'un musée conçu spécialement pour les enfants, un cinéma, un grand labyrinthe en intérieur ainsi qu'un gigantesque atrium en verre renfermant un jardin botanique sur plusieurs étages. Évidemment, on y trouve aussi de nombreuses boutiques, des bars et des restaurants et c'est également le point de départ de diverses excursions en bateau.

C'est l'un des seuls endroits de la ville où nous ne nous sentons pas écraser par les buildings. Avec le Millennium Park, ce sont les deux lieux les plus visités et prisés de Chicago, tout particulièrement en été.

Je fais abstraction de toute cette foule afin de me concentrer sur Leona et son énorme joie quand elle aperçoit l'arrière-plan majestueux qu'offre l'immensité bleue du lac Michigan qui scintille avec le soleil toujours éclatant en cette fin d'après-midi.

— C'est splendide, commente-t-elle.

J'acquiesce machinalement même si ce n'est pas le lac que je regarde, mais la déesse qui marche à côté de moi. Ses cheveux ébène sont particulièrement rebelles après cette virée à moto et lui donnent un côté sauvage encore plus envoutant.

Je souris intérieurement en la revoyant aplatir inlassablement ses cheveux électriques, une mine contrariée sur le visage, tandis que je louais un casier sécurisé au parking à motos afin d'y déposer nos casques et nos vestes.

D'habitude, je garde mon blouson par tous les temps pour cacher le port de mon arme, mais comme je ne l'ai pas prise afin que Leona ne la sente pas en serrant ma taille, j'ai tombé la veste.

Je veux qu’elle profite de cet instant comme n’importe quelle autre personne découvrant son nouveau lieu de vie. Je ne veux pas que la présence de mon arme lui rappelle qu’elle est recherchée et qu’elle s’inquiète pour sa sécurité. C’est mon rôle ça, elle doit seulement profiter de la vue, je m’occupe de repérer les éventuelles menaces. Je me suis équipé de deux couteaux au cas où une menace se vérifierait et que j’aurais besoin d’agir.

— J’ai bien aimé le tour à moto, me dit-elle pour engager la conversation. Il faudra que je pense à prendre un élastique la prochaine fois, mais c’était sympa.

Tout en disant cela, elle passe de nouveau ses mains dans ses cheveux pour tenter de les dompter et forcément, ça me donne envie de sourire.

Il lui faudra quelques trajets supplémentaires afin de s’habituer à ces nouvelles sensations et profiter enfin du moment sans s’accrocher à moi comme si elle allait tomber à tout instant, mais l’expérience lui a plu, c’est tout ce qui compte.

— Je suis ravi d’entendre que tu penses déjà à notre prochaine fois, lui dis-je, sans pouvoir me retenir de la taquiner.

Elle comprend l’allusion, mais ne rougit pas comme je m’y attendais, elle se contente de secouer la tête avant de se reconcentrer sur le paysage.

Après l’avoir sentie enserrer fermement ma taille pendant tout le trajet, c’est comme s’il me manquait quelque chose maintenant qu’elle n’est plus collée à moi.

Je glisse mes mains dans mes poches de jean, autant pour m’empêcher de céder à l’envie de passer un bras autour de ses épaules afin de la serrer contre moi que pour garder une main sur une arme alors que la foule devient de plus en plus dense autour de nous.

Nous naviguons difficilement entre les touristes qui se prennent tous en photo sur le bord de la jetée. Toutes les personnes autour de nous semblent avoir leur téléphone à la main pour prendre une centaine de photos d’un paysage qu’il m’est possible d’admirer tous les jours. C’est également le cas de Leona à présent. Et ce constat force un nouveau sourire à naitre sur mes lèvres.

Je le perds rapidement lorsque je me retrouve séparé de Leona à cause d'un groupe de touristes, à l'accent européen, qui ne se gênent pas pour forcer le passage afin de passer entre nous plutôt que de nous contourner. Je ne peux pas m'empêcher de me retourner afin de regarder hargneusement ces six personnes, trois hommes et trois femmes, qu'il me serait si facile de tuer.

Soudainement, une main se pose sur mon avant-bras.

— Tu es là, j'ai cru que je t'avais perdu, se rassure Leona. Je n'ai même pas de téléphone pour t'appeler si… Est-ce que ça va ? me demande-t-elle d'une voix hésitante.

J'arrête d'assassiner le groupe du regard et me concentre sur elle. Ma rage subitement envolée, je lui souris pour la rassurer.

— Ça va, mais reste près de moi, c'est plus sûr.

Cette fois, je glisse un bras autour de ses épaules et la colle à mon flanc. Elle ne se tend que durant une seconde avant de réaliser que c'est la meilleure option pour rester ensemble et ne pas être séparés par la foule.

— J'ai prévu de sortir faire quelques courses demain…

— Je croyais que tu ne cuisinais pas, réponds-je avec un sourire taquin.

Mais elle ne sourit pas en retour, sa mine gênée m'inquiète.

— Ce n'est pas pour acheter des provisions, nie-t-elle, j'aimerais m'acheter un ordinateur ou une tablette afin de chercher du travail, termine-t-elle plus bas.

— Tu veux chercher du travail, répété-je.

Elle acquiesce en me regardant brièvement, certainement pour jauger ma réaction, avant de regarder à nouveau droit devant elle.

— Je ne vais pas rester chez toi à ne rien faire, continue-t-elle. Je… J'ai passé assez de temps enfermée ces dernières semaines. J'ai besoin de sortir, voir du monde, me sentir utile et m'occuper l'esprit. Je veux travailler, réaffirme-t-elle de manière plus assurée. Comme avant. Je veux avoir l'impression de retrouver un bout de ma vie d'avant, avoue-t-elle d'une voix plus faible.

À nouveau, elle m'accorde un regard en coin, comme pour s'assurer que je ne m'apprête pas à me foutre d'elle ou une connerie du genre, sa pire crainte dès qu'elle se montre un tantinet moins sûre d'elle.

— En plus, j’ai besoin de gagner un salaire, je ne vivrai pas indéfiniment grâce à l’argent que mon père m’a donné et si un jour, je dois louer un bien, il me faudra des fiches de paie…

— Quel bien, l’arrêté-je. Pourquoi tu veux louer un appartement ? Le mien ne te convient pas ?

— Si, bien sûr que si, me répond-elle. Mais ce n’est pas la question.

Je suis à deux doigts de la contredire et d’insister sur ce sujet afin de comprendre cette envie de louer un bien elle-même, mais elle reprend immédiatement la parole et me coupe l’herbe sous le pied.

— Revenons au sujet principal. Je voulais seulement qu’on discute des règles de prudence dont tu m’as parlé en cas de sortie.

— Je peux t’exposer toutes les règles que j’ai en tête à ce sujet, mais ça ne changera pas le fait que tu ne peux pas travailler.

— Comment ça ? me demande-t-elle en cherchant à s’écarter, certainement vexée et en colère à cause de ce que je viens de dire.

Je la retiens et la garde collée à moi. On peut argumenter sans s’éloigner l’un de l’autre. Elle peut être énervée contre moi, mes propos et mes interdictions, mais elle le fait en restant près de moi. Il est hors de question que je la perde dans la foule.

— Pour l’instant, c’est trop risqué pour toi de travailler, reformulé-je.

Immédiatement, elle se détend et me laisse étayer ma réflexion sans chercher à me fuir cette fois.

— Tu serais beaucoup trop exposée et vulnérable sur un lieu de travail. Au mieux, je pourrais t’attribuer un garde du corps qui te suivrait partout, mais…

— Ce serait tout sauf discret, me coupe-t-elle, le regard ahuri. Hors de question.

— Dans ce cas, je ne peux pas te laisser travailler, conclus-je.

— Tu m’as dit que j’étais libre de mes mouvements, me contredit-elle.

— Dans une certaine mesure, rétorqué-je aussi sèchement. Te promener seule dans la rue comporte des risques, mais comme tes mouvements sont aléatoires, ça te rend moins vulnérable. Alors qu’en travaillant, tu passerais de nombreuses heures au même endroit ce qui t’exposerait au risque…

— Donc je ne suis pas en sécurité ici, me coupe-t-elle, visiblement agacée par mon refus totalement logique. Tu ne peux pas me protéger contre tous les dangers.

Et ça pique mon putain d'égo une telle phrase. Bien sûr que j'en suis capable. De mon vivant, rien ni personne n'atteindra cette femme. Mais pour ça, elle doit adopter quelques règles de prudence. Si elle refuse d'avoir un garde du corps sur ses talons toute la journée alors elle ne peut pas travailler. Le deal est non négociable. Terminé de prendre des gants.

— Je t'ai enlevée sur ton lieu de travail parce que tu manquais cruellement de protection, lui rappelé-je sèchement. Sous ma surveillance, ça n'arrivera jamais parce que tu vas accepter mes conditions si tu veux vraiment travailler, dis-je d'une voix ferme et sans appel.

J'attrape son menton alors qu'elle pousse un soupir d'indignation et la force à lever les yeux vers moi tout en arrêtant de marcher, l'obligeant à en faire de même par la même occasion.

— Et si tu penses que pour me forcer à faire ce que tu désires, il suffit de frapper mon égo, c'est très mal me connaitre, Leona, dis-je précipitamment. Je ne vais pas prendre le risque de te perdre juste parce que tu as remis en question mon habilité à te protéger.

Elle tente de dégager son menton de ma prise, les yeux ronds et les joues rouges, me confirmant mes doutes quant à ses intentions.

— J'ai le sang chaud, mais je ne suis pas complètement con.

— Arrête, siffle-t-elle entre ses dents en tirant sur mon poignet pour me forcer à la lâcher. Tout le monde nous regarde.

— Je sais, confirmé-je en replaçant mon bras sur ses épaules sans pour autant la quitter du regard. C'est la seule chose qui m'empêche de te pencher sur une barrière et te fesser pour te punir.

Je me délecte du merveilleux spectacle que représente à mes yeux la dilatation de ses pupilles alors qu'une vague d'excitation se répand en elle de manière presque instinctive à l'écoute de ma menace. C'est plus fort qu'elle. Pour l'avoir observée tout à l'heure en train de caresser rageusement sa cicatrice, je sais qu'elle possède de la rancœur à mon égard. Seulement, ça n'empêche pas son corps de réagir à mes paroles, ma proximité, mon toucher, parce que ce désir charnel n'est pas commandé par

son cerveau, mais par son âme. Et cette dernière ne veut faire qu'une avec la mienne depuis leur rencontre.

— Personne d'autre que moi n'a le droit d'entendre tes gémissements de plaisir, *Topolina*, lui dis-je d'une voix rauque. Alors, évite de me provoquer en public.

Je fais descendre ma main jusqu'à l'une de ses fesses et la pince fermement. Avec un faible cri, mêlant indignation, douleur et plaisir, elle avance de plusieurs pas. Je me retiens de rire, mais mes lèvres tremblantes ne peuvent pas s'empêcher de sourire alors qu'elle se retourne pour me fusiller du regard. Puis, en levant le front bien haut, elle tourne les talons et reprend son chemin sans m'attendre. Et je pourrais épouser cette femme juste pour cette attitude qui m'énerve autant qu'elle m'excite.

Je la rattrape et la colle fermement contre moi en résistant difficilement à l'envie de pincer une nouvelle fois ses fesses si divinement moulées dans son jean.

OceanofPDF.com

Chapitre 39

Roméo

Après notre balade sur la jetée, et après avoir vu la file d'attente interminable pour la grande roue, nous reportons les attractions à une prochaine fois et terminons la soirée dans un bar faisant également restaurant situé sur le toit du « *Navy Pier's Festival Hall* ». Ce bar *rooftop* est le plus grand du pays et offre une vue panoramique sur le lac Michigan et sur l'horizon de Chicago. En partie fermé sous une structure en verre, il dispose aussi d'une impressionnante terrasse de près de 2000 m² organisée de manière à accueillir beaucoup de monde sans se gêner les uns les autres.

Ainsi, même si la terrasse est bondée, je n'ai pas l'impression que nos voisins de table écoutent tout ce qu'on se dit ou mangent dans notre assiette pendant notre diner.

Installés à une petite table ronde, face à face, nous jouissons d'une vue magnifique sur le lac et depuis cet emplacement, je peux également garder un œil sur le reste de la terrasse et les diverses allées et venues des clients et serveurs.

— Je n'ai plus faim, commente-t-elle en reposant ses couverts dans son assiette.

Elle a opté pour la salade Caesar dont elle n'a bouffé que la moitié tandis que j'ai commandé un traditionnel steak/frites dont je n'ai mangé que la viande pour l'instant, elle était délicieusement tendre.

— Ce n'était pas bon ? lui demandé-je. Tu veux autre chose ?

Elle ne peut pas sérieusement être calée avec de la laitue.

— Non, répond-elle immédiatement. Je n'ai seulement pas très faim ce soir.

— Même pour une frite ? la coupé-je, brandissant l'une d'entre elles dans sa direction.

Après une courte grimace hésitante, elle se laisse tenter et attrape le morceau de patate.

— Pizza, frites, si je continue sur cette lancée sans reprendre le sport, je vais grossir, se plaint-elle d'un ton presque dramatique.

— Il y a de nombreuses salles de fitness à Chicago, lui dis-je avec un sourire en coin en avalant à mon tour une frite.

— Donc je ne peux pas travailler, mais je peux faire du sport en salle de fitness alors qu'il s'agit d'un endroit fixe où je passerais au moins une heure et où je serais exposée.

Je me mords la lèvre. Elle marque un point. Un sacré point. Je ne l'avais pas vu venir. Avec un sourire faussement innocent, elle tend le bras et s'empare d'une de mes frites. Je peux lire toute sa fierté et son enjouement dans ses yeux brillants de malice.

— Tu as raison, pas de sport en salle, dis-je finalement en retrouvant ma voix. Je trouverai le moyen de t'aider à garder la ligne, terminé-je avec un clin d'œil.

— Installe-moi une roue…

— Tu n'es pas dans une cage, grogné-je.

— Je sais, répond-elle plus calmement en s'appuyant contre le dossier de sa chaise. Je plaisantais. Je comprends la dangerosité de la situation, mais c'est juste… difficile à accepter. J'aimerais retrouver ma vie d'avant, mais ça ne sera plus jamais pareil, n'est-ce pas ?

Je hoche négativement la tête. Elle ne sera jamais aussi libre de ses mouvements qu'auparavant. Et si je devais être parfaitement honnête, elle n'aurait jamais dû avoir un tel niveau de liberté, sans protection, c'était une cible facile.

— C'est d'accord pour le garde du corps, soupire-t-elle. Je veux pouvoir travailler.

Elle se penche afin de piquer une nouvelle frite dans mon assiette.

— Et aller à la salle de sport aussi, ajoute-t-elle en portant la nourriture à ses lèvres.

— Commence par chercher du travail, on verra les détails pour le garde du corps plus tard, lui dis-je. D'accord ?

Elle acquiesce et sourit largement avant de tourner la tête pour contempler l'horizon.

— C'est vraiment magnifique ici, me dit-elle.

Il est encore trop tôt pour que le soleil se couche, mais il a perdu en intensité nous offrant un éclairage plus tamisé. Avec en fond sonore une musique d'ambiance très douce, on se croirait dans l'une des comédies romantiques que ma cousine adorait regarder à la télévision.

— Est-ce que c'est la vie que tu espérais ? me demande-t-elle en tournant brusquement la tête vers moi.

Pris de court par sa question, je manque de m'étouffer avec une frite et saisis mon verre d'eau afin de la faire descendre.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Tu mènes la vie dont tu rêvais ou tu souhaiterais modifier quelque chose ? précise-t-elle sa question.

— Je ne changerais rien, affirmé-je spontanément. Je me plains souvent du monde qu'il y a à Chicago, mais je ne m'installerais jamais dans une petite ville. L'agitation constante, le bruit, le fait que toutes les rues fourmillent de passants, que la ville soit toujours animée… ça me manquerait. Je m'ennuierais ailleurs. Et je ne me vois pas autre part de toute façon. Toutes les personnes importantes à mes yeux sont ici, je ne pourrais pas m'éloigner d'eux.

Comme si elle était captivée par notre conversation, elle se penche vers moi tout en opinant de la tête.

— C'est chez moi, ici, résumé-je. Et ce que j'y fais me plait grandement. Je suis comblé.

— Et quand tu t'imagines l'avenir, tu te vois exactement de la même façon ? me questionne-t-elle. Je veux dire, il n'y a pas… d'évolution dans ton métier, dit-elle prudemment. Tu feras ça toute ta vie ? Comment tu vois l'avenir ?

C'est le genre de questions personnelles que j'évite en temps normal, et que, d'ailleurs, très peu de personnes se permettent de me poser.

Face à Leona, je ne ressens pas la nécessité de changer de sujet, j'ai même envie de lui répondre le plus honnêtement possible. Je veux me montrer sous mon vrai jour face à elle, ne rien lui dissimuler, je souhaite qu'elle connaisse les moindres recoins de mon esprit, de mon être et de mon âme. Mais pour ça, j'ai besoin d'être plus près d'elle.

Ainsi, je déplace ma chaise jusqu'à la sienne sous son regard étonné.

— J'ai une vision vague de l'avenir, débuté-je. Je me vois seulement vieillir avec les Bellochi et passer le relai à la génération qu'ils vont créer. À ce moment-là, nous irons nous reposer tous ensemble sur une île et laisserons les jeunes perpétuer l'héritage de la mafia calabraise.

En posant son coude sur l'accoudoir de sa chaise, elle tourne les hanches afin de se placer dans ma direction puis elle appuie sa mâchoire contre sa paume et je devine qu'elle analyse minutieusement mes paroles à sa façon de sonder mon visage.

— Tu parles d'une génération créée par les Bellochi parce que tu ne veux pas d'enfants ? me demande-t-elle. Ou alors tu estimes que tes enfants ne seront pas dignes de prendre le « relai » parce qu'ils n'auront pas le même sang que les Bellochi ?

— Mon avenir est une projection de faits dont je suis certain, lui expliqué-je. Je resterai aux côtés des Bellochi et vieillirai avec eux jusqu'à ce que la mort nous sépare parce que ce sont mes frères et que je ne m'éloignerai jamais d'eux. Et Léandro et sa femme sont en train de créer cette nouvelle génération que j'évoquais. Voilà sur quoi se base ma vision de l'avenir pour l'instant.

Il n'y a aucune place aux rêves, aux désirs ou à l'imagination. C'est du concret. C'est comme ça que je fonctionne.

— Je ne pouvais pas m'imaginer avoir des gosses alors qu'ils n'avaient même pas encore de mère. Mais puisque tu poses la question…

J'attrape l'accoudoir de sa chaise et la tire pour véritablement la coller à la mienne avant de me pencher vers elle.

— Je veux des enfants, *Topolina*, lui murmuré-je. Je les désire avec toi. Et je te garantis qu'ils seront aussi légitimes que ceux des Bellochi au moment de reprendre le flambeau, car nous inculquerons à nos gamins notre mentalité. Nous leur montrerons que, comme leurs pères avant eux,

c’est en restant soudé qu’ils perpétueront le règne de la ‘Ndrangheta aux États-Unis.

Ses lèvres légèrement entrouvertes, sa respiration lente et le fait qu’elle n’ait pas reculé son buste pour s’éloigner de moi m’indiquent que mes paroles la captivent toujours autant. Et que dans un sens, ma réponse lui plait.

— Dis-moi, *Topolina*, susurré-je près de ses lèvres. Est-ce qu’à présent, tu m’imagines aussi dans ton avenir ?

Je suis persuadé qu’elle voit son avenir de façon incertaine parce que toute sa vie a été chamboulée. L’arrière-plan du film de son avenir peut être complètement flou, je m’en contrefous, tout ce que je souhaite, c’est qu’au premier plan elle distingue très nettement mon visage. Je l’aiderai ensuite à rendre le reste plus net.

— Ce n’est pas aussi simple, murmure-t-elle.

Elle porte une expression presque douloureuse sur le visage comme si elle se battait contre elle-même ou contre notre attraction.

Je ne résiste pas à l’envie de lui démontrer qu’elle a tort en effleurant ses lèvres avec les miennes. Je vois son corps trembler et ses bras se couvrir de frissons. Et je ressens le même niveau d’excitation. La même connexion. Son souffle lourd sur mes lèvres me montre également à quel point je l’affecte. Tout son être me réclame, mais la raison l’empêche de céder à cette attirance qu’elle juge certainement scandaleuse.

— Ton corps n’est pas de cet avis, murmuré-je à mon tour.

Je pose délicatement mes lèvres sur les siennes et les embrasse chastement. Elle répond instinctivement à ce baiser, mais son visage parait toujours aussi torturé.

Alors je pose une nouvelle fois mes lèvres contre les siennes et, en la sentant me retourner le baiser, cette fois je ne recule pas. Ma main se glisse dans ses cheveux tandis que les baisers s’enchainent, d’abord lentement puis plus urgemment. Seulement, malgré la dilatation de ses pupilles et le fait qu’elle réponde avec envie à mes baisers, je la sens toujours tendue, comme sur la retenue. C’est donc sans surprise que, lorsque j’essaie de faire grimper le baiser en intensité, elle y met fin en poussant sur mon torse tout en reculant la tête.

— Je ne peux pas, s’excuse-t-elle dans un murmure, le regard hésitant.

— Bien sûr que si, réponds-je d’une voix rauque.

J’essaie de me rapprocher de ses lèvres pour lui prouver le contraire, mais elle pousse sur mon torse pour me maintenir à distance. Je pourrais facilement prendre le dessus sur elle, mais je n’en fais rien, conscient qu’à ce moment-là, la forcer ne servirait pas ma cause.

— Tu en as envie, affirmé-je tout de même pour qu’elle comprenne bien que je ne suis pas dupe, je sais lire son corps.

Je retire ma main de ses cheveux et recule sans pouvoir me retenir de soupirer ma frustration. Je ne comprends pas pourquoi elle se prive d’une chose qui lui fait du bien.

— Ce n’est pas aussi simple, Roméo, dit-elle d’une voix plus assurée, presque remplie de colère.

Et honnêtement, je ne saurais dire contre qui elle est énervée, contre moi, contre elle-même ou peut-être un peu des deux.

— Ce n’est pas parce que je te désire que je vais céder aux plaisirs charnels, continue-t-elle d’une voix accusatrice. Ce n’est pas aussi simple et ce n’est pas non plus une question de temps, Roméo. La vérité, c’est que je ne t’ai pas pardonné pour ce que tu m’as fait.

Sa dernière phrase me fait l’effet d’un coup de poing en pleine gueule. Je m’en doutais, mais c’est plus difficile à encaisser lorsque c’est oralement confirmé avec une telle expression de haine sur le visage. Ainsi, je recule spontanément mon buste jusqu’à m’appuyer contre le dossier de la chaise, le souffle court et une impression de douleur au niveau de la poitrine.

— Je ne veux pas te donner de faux espoirs, semble-t-elle justifier sa franchise. Je suis attirée par toi, c’est vrai, mais je pense toujours que tu es quelqu’un d’instable donc je crois que ce serait plus raisonnable de ma part de rester loin de toi.

De la lave coule dans mes veines dès lors qu’elle émet l’hypothèse stupide d’une séparation entre nous. Je refuse catégoriquement qu’elle s’éloigne de moi, ma petite lionne est déjà mienne.

Mon instabilité mentale et émotionnelle me pousserait à l’enfermer quelque part si jamais elle essayait de me quitter. Et je suis à deux doigts de céder à cette envie alors qu’elle me regarde comme si elle envisageait

réellement cette option, mais je réfrène cette pulsion en prenant une longue inspiration nasale. Et, calmement, je me penche de nouveau vers elle.

— Ce n'est pas ce que tu veux au fond de toi, affirmé-je en pointant un point invisible au niveau de sa poitrine.

Puisque sa tête me repousse et que l'emplacement de son âme ne peut pas être désigné du doigt, je me rabats sur le cœur pour montrer la partie de son être qui me réclame. Même si, j'en suis certain, elle n'éprouve pas encore de sentiments amoureux à mon égard.

— Peu importe, débute-t-elle en posant ses mains sur ses accoudoirs, comme si elle s'apprêtait à soulever sa chaise pour s'éloigner.

— Non, l'arrêté-je d'un ton ferme en posant une main sur son genou, le regard dur.

Elle suspend son geste.

— Ne dis pas « peu importe », reprends-je. C'est important au contraire. Quand tout ton être désire quelque chose, ce n'est pas la raison qui freine, c'est la peur. Et si c'est mon impulsivité qui t'inquiète autant, je te prouverai que tu n'as rien à craindre.

Elle secoue la tête et je sais qu'elle va encore me dire que ce n'est pas aussi simple alors je la devance.

— J'ai merdé, Leona, j'en suis parfaitement conscient et s'il te faut des années pour me pardonner et me faire confiance, j'attendrai, mais que ce soit clair, *Topolina*...

Je tends le bras et glisse une main à l'arrière de sa nuque pour la forcer à se rapprocher à nouveau de moi.

— Je ne te laisserai pas t'éloigner de moi, affirmé-je d'une voix quasi sèche et autoritaire. Je ne m'effacerai pas pour te permettre de construire un avenir avec quelqu'un d'autre que moi. C'est complètement égoïste, mais je m'en contrefous, grogné-je. Je ne te laisserai pas filer parce que c'est avec moi que tu seras la plus heureuse.

Je me rapproche lentement de ses lèvres légèrement entrouvertes tandis que, obnubilée par mon regard possessif et mes promesses de rédemption et d'éternité, elle ne bouge pas d'un centimètre, les joues teintées de rouge et le regard presque brillant de larmes.

— Je suis le seul avec qui tu souhaites faire ta vie, affirmé-je d’une voix plus chaude, plus rauque. Le seul que ton âme réclame. Tu es mienne, *Topolina*, soufflé-je contre ses lèvres, et je ne cesserai jamais de te le prouver.

J’embrasse chastement ses lèvres puis je me recule et d’un simple regard, je lui montre toute ma détermination à lui prouver par des gestes tout ce que je viens de lui promettre.

— Tu désires un dessert ou tu souhaites rentrer ? lui demandé-je en désignant son assiette du menton.

— Je voudrais rentrer, murmure-t-elle, les joues toujours rouges. S’il te plait.

J’acquiesce seulement de la tête avant de faire signe au serveur pour l’addition.

Quelques minutes plus tard, alors que je règle le parking ainsi que la consigne de stockage, Leona se place à côté de moi et m’offre un sourire timide.

— J’ai passé un agréable moment, merci, Roméo.

— Il n’y a pas de quoi me remercier, j’y ai pris du plaisir également, lui dis-je d’une voix exagérément enjôleuse.

Ça ne lui provoque qu’un petit sursaut au niveau des lèvres et je devine qu’elle souhaite ajouter quelque chose à ses remerciements.

— Et aussi, débute-t-elle en triturant la jugulaire de son casque pour éviter mon regard. Je voulais te dire que j’ai apprécié notre discussion. Merci pour ce que tu m’as dit, ça m’a plu que tu t’ouvres à moi, murmure-t-elle en relevant doucement les yeux vers moi. Je… J’aimerais qu’à l’avenir, on soit toujours aussi honnêtes l’un envers l’autre et qu’on exprime exactement ce qu’on ressent.

Elle a grandi dans un monde de faux semblants et souhaite tout autre chose pour son avenir. Je suis parfaitement d’accord. Elle n’avait même pas besoin de formuler cette demande, c’était une évidence pour moi. Mais je comprends que c’est également une façon détournée de me confier qu’elle sera honnête envers moi et ne se cachera pas derrière un masque.

Elle sera elle-même parce qu’elle sait qu’ici, avec moi, elle en a l’opportunité et la liberté.

— Je te dirai absolument tout ce que je pense, *Topolina*, comme ça vient, sans réfléchir. La forme ne te plaira peut-être pas toujours, le fond non plus, mais tu ne pourras jamais me reprocher de ne pas être honnête envers toi. Et tu es libre d'en faire autant, c'est même fortement encouragé comme attitude. Mais fais attention, dis-je en attrapant son menton. La main qui te cajole peut également être celle qui t'empêchera de t'asseoir durant une semaine si tu tombes dans l'insolence.

Il y a une différence entre avoir de la répartie, montrer son caractère et être irrespectueux, voire injurieux. Je n'ai rien contre le fait qu'elle me remette à ma place quand ce sera nécessaire, mais elle devra le faire avec classe et respect. Sinon, je la pencherai sur le meuble le plus proche et lui rappellerai qu'il ne faut pas tenter le diable.

Je caresse sa joue du bout de mes doigts tout en admirant la dilatation de ses pupilles. Je peux sentir une douce chaleur émaner de son corps alors que son souffle devient plus lourd.

Le bip de la caisse enregistreuse brise l'instant et Leona se recule pour enfiler son casque. Je me retiens de grogner comme un animal face à l'appareil à cause de son interruption et récupère mon ticket de parking.

OceanofPDF.com

Chapitre 40

Leona

Quelques jours plus tard, assise sur mon lit, je fais défiler les annonces d'emploi sur un site spécialisé dans le domaine de la vente. Je me suis offert un tout nouvel ordinateur dans le cadre de cette recherche, afin de rédiger un C.V. et pouvoir répondre aux annonces.

Si j'étais excitée au départ de me lancer dans cette aventure, mon engouement est vite retombé. Dans chaque annonce, un diplôme est exigé ainsi que trois années d'expérience minimum. Or, je n'ai pas de diplôme ni autant d'expérience.

En résumé, mon profil ne correspond à aucune des soixante annonces que je viens de consulter et je me demande sincèrement si ça vaut vraiment le coup de continuer ma recherche. D'autant plus que je me rajoute de la difficulté en souhaitant changer de domaine afin de ne pas vendre de canapés, puisque ça me rappellerait trop de souvenirs.

En poussant un long soupir, je ferme l'écran de mon ordinateur portable. Voilà comment perdre deux heures de sa vie et ressortir de l'expérience lessivée et déprimée.

J'attrape mon téléphone et le déverrouille avant d'ouvrir mécaniquement l'application qui m'intéresse tout en continuant de penser à ma recherche d'emploi.

Il faut peut-être que je donne plus de réflexion à mon projet professionnel, je pourrais peut-être suivre des cours du soir, faire une formation, obtenir un diplôme… Les possibilités sont multiples, j'ai sans doute brûlé quelques étapes en souhaitant trouver du travail immédiatement alors que mon C.V. est presque vide et qu'ici, mon père ne dirige aucune boutique pour me pistonner.

Je rafraichis la page de mon application de messages dits « éphémères » sur laquelle ne se trouve qu'une seule conversation, un seul contact, celui de Carlotta qui ne m'a rien envoyé de nouveau depuis tout à l'heure. À cette heure-ci, elle doit encore être en plein service du midi.

Roméo ne sait pas que j'utilise cette application parce que je ne veux pas prendre le risque qu'il me l'interdise. D'après moi, c'est entièrement sécurisé donc ce n'est pas la peine de lui en parler. Les photos et messages disparaissent dès qu'ils sont ouverts par Carlotta, ainsi les chances qu'ils soient interceptés sont nulles. J'ai créé un nouveau profil avec mon nouveau numéro de téléphone, de sorte que personne ne peut deviner que Carlotta converse avec moi.

En résumé, je ne crains absolument rien et ça me permet de garder le contact avec ma meilleure amie qui me donne par la même occasion des nouvelles de ma famille.

Je relève brusquement la tête quand le bruit d'une sonnette retentit dans tout l'appartement. Malgré moi, la peur s'infiltre dans mes veines lorsque ces coups de sonnette hâtifs me rappellent ceux du père de Cipriano. Malgré tout, la curiosité l'emportant sur la crainte, je prends mon courage à deux mains et me lève. Je garde mon téléphone portable en main par sécurité et me dirige vers l'entrée pendant que la personne s'acharne encore sur le bouton me donnant l'impression de souffrir d'acouphènes à cause de la résonance presque continue du son.

J'appuie au hasard sur l'un des boutons de l'interphone qui clignotent et l'écran s'allume me montrant le haut du corps d'une jeune fille se tenant dans le hall d'entrée. Elle a de longs cheveux bruns épais et bouclés, des yeux marron, une bouche en cœur et un visage de poupée tanné par le soleil.

— Qui es-tu ?

Sa voix résonne à travers l'interphone et je mets une seconde à comprendre qu'elle s'adresse à moi.

Alors qu'elle regarde droit devant elle, les sourcils froncés, semblant étudier son interlocuteur, je devine qu'en appuyant sur ce bouton-ci de l'interphone, j'ai activé une image de son côté de l'appareil également.

— Je comprends mieux pourquoi il ne répondait pas au téléphone, marmonne-t-elle. Dis à Roméo de m'ouvrir, il faut que je lui parle, me dit-elle.

Je devrais plutôt dire qu'elle me commande, c'était nettement un ordre. Je ne sais pas qui est cette fille, mais clairement elle possède un certain caractère. Et tout m'indique que ce n'est pas sa première visite ici, elle est apparemment familière des lieux ainsi que du propriétaire. Et je le reconnais, je ressens une pointe de jalousie en faisant ce constat.

— Tu m'entends ? s'agace-t-elle en se rapprochant de l'interphone comme si elle doutait de la portée du micro.

— Roméo n'est pas là, dis-je finalement.

— Il est où ? s'étonne-t-elle en reculant d'un pas pour me regarder à travers l'écran.

— Je ne sais pas. Il est parti il y a plusieurs heures déjà, il m'a seulement dit qu'il avait du travail à faire.

— Et il t'a laissée rester chez lui, commente-t-elle pour elle-même, l'étonnement clairement lisible sur son visage. Pourquoi ? Tu es qui ? redemande-t-elle.

Avant que je puisse répondre, elle reprend la parole.

— Tu sais quoi, je m'en fous, je passais juste voir s'il était là, ça fait une heure que j'essaie de le joindre, mais son téléphone est éteint.

— Ah oui ?

Je ressens une pointe d'inquiétude à l'égard de Roméo. J'ai envie de l'appeler à mon tour pour vérifier les dires de cette femme, mais je n'en ai pas l'occasion puisque soudainement, j'entends quelqu'un insérer une clé dans la serrure. Deux secondes après, je me retrouve nez à nez avec Roméo.

— Tu sortais ? me demande-t-il en ayant un mouvement de recul, surpris de me trouver aussi près de la porte.

— Je rêve ! Tu ne peux pas répondre à ton téléphone, abruti ?

Le regard de Roméo se pose immédiatement sur l'interphone tandis que la jeune fille, qui clairement n'a pas froid aux yeux pour s'adresser à lui comme ça, semble absolument furieuse et le fusille du regard à travers la caméra.

— Ça fait une heure que je t’appelle, enrage-t-elle.

— Ma batterie est morte, je venais récupérer mon chargeur justement, explique-t-il.

Il a certainement garé sa moto dans le garage et pris l’ascenseur pour grimper à l’appartement. Ainsi, il n’est pas passé par le hall et n’a pas vu… cette fille dont je suis de plus en plus curieuse de découvrir l’identité alors qu’il ne parait pas du tout énervé par sa façon de lui parler.

— Qu’est-ce qui se passe ? la questionne-t-il d’une voix clairement inquiète. Monte.

Elle hoche négativement la tête.

— Non, on doit partir. L’hôpital a appelé, maman ne va pas bien du tout, ils nous demandent de venir au plus vite.

En retrait derrière Roméo, je place ma main devant ma bouche en entendant la terrible nouvelle.

— Ça fait une heure que je me casse le cul à te chercher, bouge-toi maintenant, lui ordonne celle que je devine être sa sœur, Chiara.

— J’arrive, répond-il sans hésiter.

Et sans un regard en arrière, il appuie sur le bouton pour raccrocher l’interphone puis il passe à nouveau la porte en sens inverse cette fois et s’en va.

Roméo

Ma mère est morte.

Disparue.

Envolée.

Elle ne se réveillera plus jamais.

Elle s’est éteinte peu après minuit. Son cœur a lâché, épuisé par ce combat acharné mené contre la maladie.

Il est près de cinq heures du matin lorsque je rentre chez moi. Après avoir longuement étreint ma sœur inconsolable, j’ai préféré quitter l’hôpital. J’avais besoin d’être seul alors j’ai erré sans but dans la ville puis j’ai

terminé inconsciemment cette errance au pied de mon immeuble sans savoir pourquoi ni comment.

En temps normal, je serais allé me réfugier chez les Bellochi, mais ils sont aux Bahamas, alors je suppose que mes pas m'ont guidé jusqu'à chez moi pour que je m'y repose.

J'avance silencieusement dans l'appartement complètement plongé dans le noir, mais faiblement éclairé grâce aux lumières de la ville qui parviennent toujours à passer malgré les stores épais installés aux fenêtres.

Je pénètre dans ma chambre et je me débarrasse machinalement de ma veste puis de mon holster contenant mon arme et je dépose le tout au pied de mon lit avant de m'asseoir à côté.

Je côtoie régulièrement la mort. J'en suis familier. Je ne saurais dire combien de victimes j'ai faites, combien de morts j'ai vus, combien d'âmes j'ai regardées s'envoler. Mais je n'avais encore jamais été confronté à la mort d'un proche. Une personne vraiment proche. Une personne que j'aimais.

J'ai l'impression d'être complètement vide, de ne rien ressentir, de ne rien éprouver d'autre que cette effroyable sensation d'étouffement.

C'est comme si la faucheuse enserrait ma gorge, qu'elle la broyait.

Si je le pouvais, je lui échangerais mon âme contre celle de ma mère. Mais elle n'a aucune valeur et c'est pour ça qu'elle continue de serrer, mais ne me tue pas. Rien de ce que je possède ne serait suffisant pour soudoyer la Mort et l'obliger à me rendre ma mère.

Je pose mes coudes sur mes genoux et glisse mes mains dans mes cheveux en poussant un long soupir qui me parait aussi peiné que douloureux et fatigué.

C'est impressionnant le vide qu'un seul être peut créer en disparaissant. Je ne savais pas qu'une telle sensation existait.

Des centaines d'images de ma mère défilent dans ma tête, je la revois rire, chanter, danser, cuisiner, sourire, parler avec les mains, s'énerver, nous sermonner en italien… Et je me dis que toutes ces images, que j'ignorais avoir gravées dans ma mémoire, ne se reproduiront plus.

C'est comme si je réalisais soudainement à quel point ma mère était indispensable à mon équilibre. Et rien ne parviendra à contrebalancer ça. Il

y aura toujours ce manque. Ce ne sera jamais plus pareil. Je…

— Hey, murmure Leona d'une voix douce, interrompant mes pensées, me reconnectant à la réalité.

Je sens deux petites mains se poser doucement sur mes avant-bras, prudemment, comme pour ne pas me brusquer. Elle tire sur mes poignets pour m'encourager à retirer mes doigts de mes cheveux. Et je le fais tout en relevant lentement la tête vers elle.

Mon lit, typiquement américain, composé de deux matelas superposés, est surélevé et nous place ainsi presque à la même hauteur l'un de l'autre.

Malgré la faible luminosité dans la pièce, j'aperçois tout de même la lueur de peine qu'elle éprouve quand nos regards se croisent. J'ignore ce qu'elle voit sur mon visage, quelle expression j'arbore, mais sans y réfléchir à deux fois, elle enroule ses bras autour de moi et se colle à moi. M'offrant le même réconfort que je lui ai apporté quelques nuits plus tôt.

— Je suis désolée, murmure-t-elle.

J'enfouis mon nez dans son cou tout en entourant son corps frêle de mes bras et prends une grande inspiration. Dès que son odeur de cassis s'infiltre dans mes narines, j'ai l'impression de parvenir à mieux respirer. Ma gorge est toujours serrée dans un étau, mais je ne suffoque plus.

En me reconnectant à la réalité, cette étreinte m'a sorti de mon état quasi végétatif et fait prendre conscience de la situation. Pleinement conscience de la situation. Il y a toujours le vide, mais il y a également une grande tristesse à présent et les gestes tendres de Leona à mon égard semblent m'encourager à déverser cette peine sans honte ni crainte d'être jugé.

— Elle va me manquer, murmuré-je d'une voix éraillée contre sa peau.

— Je sais.

Je sens l'une de ses mains se glisser dans mes boucles et caresser délicatement mon crâne. Mes doigts s'enfoncent dans la peau de son dos et s'y accrochent comme à une bouée de sauvetage alors que des larmes se forment soudainement derrière mes paupières closes.

— Ça va aller, me promet-elle d'une voix douce. Je suis là.

Et tandis qu'une première goutte salée roule sur ma joue et se perd dans ma barbe, je réalise que c'est pour ça que mes pas m'ont conduit ici, pour

ce moment, pour trouver du réconfort dans ses bras.

Peu habitué à le faire, je ne pleure pas une rivière, mes larmes se tarissent vite, mais ça me fait tout de même du bien. L'étau autour de ma gorge est moins serré après avoir évacué en partie ma peine.

Ma prise sur son corps devient plus lâche. Je me mets à caresser distraitement son dos avec mes pouces tout en continuant de respirer son odeur qui m'apporte tellement d'apaisement.

— Tu veux en parler ? me demande-t-elle d'une voix toujours aussi douce en massant mon crâne.

Je hoche négativement la tête contre son cou. Évacuer ma peine semble avoir complètement vidé mes batteries. Je n'ai pas la force de lui parler d'elle, je souhaite seulement dormir un peu avant de devoir retrouver mon père dans quelques heures afin de l'aider à organiser l'enterrement.

Je prends une grande inspiration avant d'embrasser son cou par pure envie, comme un remerciement non verbal pour son soutien et sa tendresse. Instinctivement, elle dépose à son tour un baiser sur mes cheveux avant d'écarter son corps du mien.

— Repose-toi, me murmure-t-elle.

Sa main glisse depuis mes boucles jusqu'à ma joue qu'elle caresse avec un sourire tendre aux lèvres que je n'ai pas la force de retourner. Puis elle se détache de moi en faisant un pas en arrière, seulement, je lui attrape immédiatement la main, l'empêchant de s'éloigner davantage.

— Reste, exigé-je, bien trop brusquement.

Le simple fait qu'elle puisse s'éloigner de moi alors que j'ai besoin d'elle me rend bourru.

— Reste avec moi, répété-je plus doucement.

Je pousse sur mes jambes afin de reculer sur le matelas sans lui lâcher la main.

— S'il te plait.

Je continue de reculer en m'aidant de ma main libre tout en tirant Leona vers le lit avec mon autre main. Et quand son corps bute contre le bord du lit, elle plonge son regard dans le mien. Encore une fois, je ne sais pas ce qu'elle y lit, mais avec un faible hochement de tête, elle pose sa main sur le matelas et grimpe dessus.

— Je reste avec toi, murmure-t-elle.

Je lui lâche alors la main et me débarrasse de mon tee-shirt et de mon jean pour plus de confort tandis qu'elle me rejoint et s'allonge par-dessus les couvertures.

Avec un sourire reconnaissant aux lèvres, je l'attire dans mes bras et elle ne se fait pas prier pour se blottir contre moi.

Sa tête posée contre mon torse, sa paume chaude sur mon ventre, son petit corps moulé contre le mien… Sa présence est aussi réconfortante que rassurante et il ne m'en faut pas plus pour fermer les yeux et me laisser gagner par le sommeil.

OceanofPDF.com

Chapitre 41



Leona

Toujours aussi fière d’avoir eu cette idée et satisfaite du résultat, je me mets à sourire grandement tout en coupant le feu sous la poêle. Je dépose ensuite un couvercle sur mon plat et avec quelques petits pas de danse, je rejoins l’autre bout de la cuisine pour regarder machinalement l’heure sur mon téléphone. Je ne sais pas si Roméo compte rentrer diner ce soir, mais si c’est le cas, tout est prêt, il n’aura pas besoin de commander, et en plus il s’agit de son plat préféré.

Avant même de consulter l’heure, mon regard se pose sur la notification Snapchat affichée à l’écran et mon enthousiasme grandit. Je lève rapidement les yeux en direction de la verrière afin de m’assurer qu’il n’y a personne puis j’ouvre le message de Carlotta. Mon sourire s’efface en moins d’une seconde en lisant ses mots. Gregorio me cherche et après avoir interrogé plusieurs fois mon amie, il a décidé de lancer un appel à témoins à toute notre communauté. Désormais, tout le monde pense que j’ai eu une liaison avec un Calabrais durant ma captivité et que je me suis enfuie pour le rejoindre. Je suis une traitresse aux yeux de tout notre clan.

L’étau semble se resserrer autour de moi, il ne lâchera pas l’affaire avant d’avoir mis la main sur moi, par principe, il doit venger son fils. Il se doute que je suis à Chicago, mais il ignore ma position exacte et ne tentera rien avant d’avoir une piste solide parce qu’il sait que c’est trop risqué.

Je relève brusquement la tête en entendant la porte d’entrée claquer. Je referme immédiatement l’application et verrouille mon téléphone.

Dès que j’entrevois la mine fermée et exténuée de Roméo par la verrière, je prends la décision de ne rien lui dire et planque même mon téléphone sous un torchon sans qu’il s’en aperçoive. La menace n’est pas

imminente, ça peut largement attendre qu'il enterre sa maman et fasse son deuil sans avoir à s'inquiéter du fait que Russo me recherche activement.

— Hey, dis-je d'une voix douce tandis qu'il s'avance vers la cuisine.

Il entre dans la petite pièce et remarque immédiatement la poêle sur la gazinière et s'en approche.

— Ça sent bon, commente-t-il en soulevant le couvercle.

Je me rapproche de lui avec un large sourire.

— J'ai préparé des pâtes à l'ail.

— Je croyais que tu ne cuisinais pas, réagit-il avec un faible sourire, comme s'il voulait me taquiner, mais qu'il se sentait trop épuisé pour ça.

— Je maitrise tout de même quelques bases. Et je voulais te faire plaisir. J'ai pensé qu'après une telle journée, tu souhaiterais manger ton plat préféré.

— Merci, répond-il en reposant le couvercle.

Il glisse une main à l'arrière de ma tête pour l'approcher de ses lèvres et embrasser mes cheveux. Je ne résiste pas à l'envie de me tourner afin de l'enlacer. Il dégage tellement de tristesse que je désirerais le garder continuellement dans mes bras. C'est plus fort que moi, mes sentiments ambivalents me poussent à avoir des gestes contradictoires envers lui, une fois, je le repousse et l'autre fois, je l'attire vers moi... C'est épuisant, mais je ne parviens pas à m'en empêcher ni à prendre une décision ferme et définitive à son sujet.

Roméo me rend mon étreinte et je pose ma tête contre son torse, écoutant le rythme régulier de son cœur tandis qu'il plonge son nez dans mes cheveux et y prend une grande inspiration.

— J'aimerais que tu viennes à l'enterrement demain après-midi.

Je me tends instantanément. Roméo le sent, évidemment, et il m'écarte de son torse.

— Ce sera seulement une messe, m'explique-t-il. L'inhumation se fera uniquement entre nous et il n'y aura pas de réception ensuite. J'aimerais simplement apercevoir un visage familier dans l'assemblée à ce moment-là, s'il te plait, affirme-t-il en posant ses mains sur mes joues.

Selon ses dires, les Bellochi sont tous partis en vacances donc je suppose que c'est parce qu'ils ne seront pas là qu'il me demande d'être ce visage familier dans l'assemblée. Je comprends le raisonnement et j'ai envie de lui apporter ce réconfort dans une telle épreuve, mais ça me parait beaucoup trop officiel comme événement et au milieu de tous ces Calabrais, de sa famille, je ne me sentirais pas à ma place.

— Tout le monde va se demander qui je suis, dis-je en grimaçant.

— On se fout de ça.

Lui, peut-être, mais moi, non, je ne me fiche pas de ça. Comment est-ce que je me présente si quelqu'un me pose la question ? Est-ce que je leur dis que je suis Napolitaine ? Que je fais partie du clan de Détroit, mais que j'ai aidé Roméo et que maintenant il m'offre sa protection en échange ?

Aux yeux de tous, notre relation doit paraitre absurde, toujours aussi impossible et toxique qu'avant. Mes origines seront toujours source de dégout chez les autres, je serai toujours l'ennemie et rien ne pourra effacer les circonstances de notre rencontre.

Et son père et sa sœur… Mon Dieu, je ne peux pas les rencontrer. Pas en sachant que mon ex-fiancé est responsable d'une partie de leurs maux…

— Je ne peux pas rencontrer ta famille, Roméo, nié-je en reculant d'un pas, l'angoisse me tordant le ventre. Tu imagines un peu leur choc quand ils apprendront qui je suis, d'où je viens, les circonstances de notre rencontre… Ils me détesteront sur le champ lorsqu'ils comprendront que j'étais la fiancée de…

— Ils n'ont pas besoin de connaitre ce détail, me coupe-t-il. Juste que tu es la nièce d'une figure importante de la mafia napolitaine et que je me suis servi de toi pour obtenir Russo en échange. Ensuite, on dira que tu es revenue à Chicago parce que tu ne pouvais pas te passer de moi, dit-il sur un ton plus léger, presque plaisantin.

Seulement, ça ne me fait pas rire du tout. Pire que ça, mon estomac se serre encore plus douloureusement.

— Tu imagines un peu ce qu'ils vont penser de moi ? m'écrié-je. Non. Je ne peux pas. Il vaut mieux que je ne vienne pas, que je ne les rencontre pas…

— Je te présenterai à ma famille un jour, m’assène-t-il d’un ton sec et sans appel, apparemment à bout de patience. Peut-être pas demain parce que ce ne sera pas le bon moment, mais tu les rencontreras officiellement un jour. On prendra le temps de leur expliquer toute l’histoire et ils comprendront, affirme-t-il.

Je ne peux pas m’empêcher de douter de ses paroles et forcément, ça se lit sur mon visage. Mais avant qu’il ne puisse répliquer quelque chose, la sonnette de l’appartement retentit et interrompt notre discussion. Tout de suite après, nous entendons quelqu’un toquer fortement contre la porte d’entrée et Roméo passe immédiatement en mode alerte. Il glisse sa main sous sa veste pour détacher son arme de son holster.

— Reste là, m’ordonne-t-il, le visage concentré.

Je me retourne pour suivre du regard sa progression jusqu’au salon puis me rapproche de la sortie pour le voir continuer son chemin jusqu’au hall d’entrée où je le perds de vue. Mon rythme cardiaque s’emballe lorsqu’un nouveau coup de sonnette résonne dans l’appartement suivi par de puissants coups de poing contre la porte qui font trembler les murs de l’appartement.

Lorsque, en tendant bien l’oreille, j’entends Roméo déverrouiller la porte, je retiens mon souffle, inquiète pour lui puis…

— Putain, t’en as mis du temps, se plaint une voix masculine à l’intonation toujours amusée.

Mon rythme cardiaque ralentit lorsque je reconnais la voix de Dino. Je soupire de soulagement, mais ne bouge pas pour autant de ma position sur le pas de la cuisine.

— Qu’est-ce que vous faites là ? s’étonne Roméo.

Un faible sourire se dessine sur mes lèvres lorsqu’au-delà de sa surprise, j’entends des notes de joie dans sa voix. Il est heureux de les voir. Je suis persuadée qu’il sourit largement.

— On a pris l’avion dès qu’on a su pour ta mère, explique Léandro.

— On n’allait pas te laisser traverser ça sans nous, complète Gianni.

Mon sourire s’élargit. Je suis ravie pour Roméo, certaine que ce geste de la part de ses meilleurs amis le touche énormément. Il m’a souvent répété qu’ils étaient proches, aujourd’hui, j’en suis véritablement témoin. Ils n’ont pas hésité à écourter leurs vacances pour rentrer soutenir leur

« frère » dans cette épreuve qu'il traverse. Je l'avoue, cette preuve d'affection m'émeut.

— Je suis désolé pour ta perte, Roméo, lui dit Dino. Ta mère était géniale. Elle me manquera.

J'entends distinctement le bruit de deux corps entrant en collision suivi par celui de petites tapes et je comprends qu'ils se font un câlin typiquement masculin. Cela consiste en une brève étreinte durant laquelle ils se frappent le dos en signe de soutien, au lieu de se le caresser tendrement comme des filles.

— Toutes mes condoléances, lui dit à son tour Gianni.

Et j'entends de nouveau le bruit caractéristique d'une accolade, mais n'y donne pas plus de réflexion alors que Dino pénètre dans mon champ de vision.

— Leona De Rosa, dit-il en m'apercevant à son tour sur le pas de la cuisine, je ne pensais pas te revoir de sitôt.

— Il faut croire que cette ville me manquait trop, rétorqué-je sur le même ton plaisantin.

Il me sourit largement. Gianni entre alors dans le salon et m'adresse un signe de tête en guise de salutations.

— Content que tu aies réussi à t'enfuir, me dit le cadet des frères Bellochi.

— Elle était bien trop jeune pour qu'on lui coupe la tête, commente Dino.

— Tu es la bienvenue ici, continue son cousin aux cheveux châtain presque blond en me regardant droit dans les yeux.

Et, je le reconnais, ces quelques mots me vont droit au cœur. Être acceptée par un Bellochi signifie que je ne suis définitivement plus en territoire ennemi. Je suis la bienvenue dans leur ville, mais aussi dans leur cercle, c'est exactement ce que m'indique son regard insistant, éloquent et presque sympathique.

— Merci, leur dis-je très sérieusement avec une brève inclinaison de tête.

Notre échange est interrompu lorsqu'ils sont contraints de s'avancer dans le salon afin de faire de la place au reste des visiteurs à savoir

Léandro, mais également une jolie femme blonde qui tient une toute petite fille toute mignonne entre ses bras qui lui ressemble trait pour trait.

Je me sens soudainement nerveuse, au point de croiser les bras sur ma poitrine et trifouiller distraitement les manches courtes de ma robe noire.

Selon les rumeurs que j'ai entendues au Whisper, la femme de Léandro ne sort presque jamais de chez eux, c'est sa prisonnière. Seulement, avec sa mine radieuse et son sourire bienveillant aux lèvres, elle n'a pas du tout l'air traumatisée et encore moins malheureuse. Je comprends rapidement que les rumeurs sont totalement fausses et que Léandro tend plutôt à surprotéger sa femme et sa fille. Mes doutes sont grandement confirmés par le fait qu'il me parait bien plus menaçant que la dernière fois tandis qu'il m'étudie longuement et silencieusement du regard, le visage fermé, me mettant très mal à l'aise.

— Bonsoir, se lance la blonde après quelques secondes d'un silence très pesant.

Elle adresse un coup d'œil à son mari, mais ce dernier préfère continuer son inspection malaisante plutôt que de me saluer. Comme il m'est impossible de soutenir ce regard perçant, je me concentre sur celui bien plus doux de sa femme.

— Bonsoir, lui dis-je en souriant sympathiquement.

La pauvre n'est pas responsable de la conduite de son mari à mon égard, je me dois d'être polie envers elle.

— Je m'appelle Leona, me présenté-je.

Je décroise machinalement les bras, mais préfère ne pas prendre le risque de m'avancer vers elle pour lui serrer la main tant que je n'aurai pas réussi le test qu'est en train de me faire passer le Capo de la mafia calabraise.

— Giulana, se présente-t-elle en retour. Et elle, c'est Aurora, me dit-elle en souriant largement au bébé dans ses bras.

— Elle est magnifique, lui dis-je sincèrement, un sourire bien plus franc aux lèvres.

Tous debout, au milieu du salon de Roméo, nous formons une forme d'ovale, et je sens tous les regards sur moi. Sur nous. Ils sont tous attentifs à notre échange. C'est comme s'ils tenaient tous à s'assurer que le courant

passe bien entre nous. Comme si être gentille et bien s'entendre avec Giulana et Aurora était l'étape ultime avant d'être réellement acceptée dans le groupe.

— Quel âge elle a ?

— Elle vient d'avoir un an.

J'acquiesce machinalement tandis que la petite me regarde droit dans les yeux, sans bouger ni faire le moindre bruit, elle est clairement impressionnée par l'inconnue face à elle.

— Elle a l'air très calme, commenté-je.

— Elle l'est, me confirme-t-elle d'une voix tendre. Elle est vraiment très adorable.

— Elle te ressemble, dis-je sans réfléchir.

Je parlais avant tout de leur ressemblance physique, mais Aurora doit également ressembler à sa mère point de vue du caractère.

— Merci.

Et juste comme ça, alors que la blonde m'adresse un large sourire, l'atmosphère devient moins pesante.

Son mari détourne le regard et me permet de respirer de nouveau correctement sans avoir l'impression d'être en sursis.

— Est-ce que tu as besoin d'aide pour organiser l'enterrement ? demande-t-il à Roméo en tournant la tête vers lui.

Ce dernier hoche négativement la tête.

— Tout a été vu avec le prêtre. La cérémonie aura lieu demain.

— Tu nous enverras l'heure et l'adresse, lui répond Gianni.

Roméo acquiesce tandis que ses lèvres s'étirent pour adresser un sourire reconnaissant à ses amis.

— Leona viendra aussi, dit-il soudainement en me désignant du menton. L'un de vous pourrait venir la chercher et la ramener après ?

— Ce n'est pas la peine, nié-je. Je peux me…

— Je le ferai, me coupe Dino.

— Merci, lui répond son ami.

J'aurais pu me débrouiller pour m'y rendre, mais il ne semble pas être du même avis et je sens qu'il s'agit là d'une bataille perdue d'avance.

— Asseyez-vous, les invite Roméo en désignant le canapé heureusement panoramique et assez grand pour que nous y tenions tous. Qu'est-ce que je vous sers à boire ?

Il traverse la pièce pour rejoindre la cuisine, se rapprochant ainsi de moi.

— On va commander un truc à diner pour tout le monde, non ? On mangera ton plat demain, me dit-il en me souriant.

Je ne peux qu'acquiescer en lui rendant son demi-sourire tandis qu'il pousse délicatement ma hanche afin que je m'écarte du pas de la porte.

— Tu cuisines ? me demande Giulana en n'ayant pas raté notre échange.

— Pas du tout, réponds-je immédiatement. C'était un plat de pâtes très basique, dès que c'est plus compliqué, je suis perdue.

Elle émet un faible rire en se rapprochant de moi.

— Je suis nulle aussi, affirme-t-elle. Je me contente d'aider Gianni en cuisine, c'est lui le véritable chef chez nous.

— Chez vous, répété-je sans comprendre.

— On vit tous ensemble, m'explique-t-elle. Ce n'est pas courant, je sais, j'ai été surprise également par leur mode de vie. Je n'avais jamais vu ça avant d'arriver à Chicago.

— Tu ne viens pas d'ici ? m'étonné-je.

Elle hoche négativement la tête.

— J'ai grandi à Philadelphie, je suis d'origine sicilienne.

— Une en Sicile, l'autre en Campanie, il va falloir qu'on aille en chercher une dans les Pouilles pour parfaire ce « multiculturalisme » italien, Gianni, plaisante Dino en se vautrant dans le canapé.

Les autres suivent le mouvement.

— Ou alors, prenons un tout autre virage et choisissons une Russe ou une Irlandaise, surenchérit Gianni.

— Pas d'Irlandais à la maison, décrète froidement Léandro.

Giulana s'installe à la suite de son mari et Aurora demande immédiatement à descendre de ses genoux. Elle s'accroche à la table basse et marche sous l'œil attentif de son père.

— Assieds-toi, m’invite la blonde avec un sourire encourageant en désignant l’assise à côté d’elle. Faisons connaissance, je suis persuadée qu’on a plein de points en commun.

Je lui rends son sourire, clairement mise en confiance par son naturel avenant et me rapproche d’elle pour m’asseoir à l’emplacement indiqué.

Et effectivement, après plusieurs heures de discussion, nous nous trouvons de nombreux points communs, principalement parce que nous avons grandi sensiblement de la même façon, nous étions soumises à des règles très similaires et évoluions dans le même environnement mondain.

Le courant passe si bien entre Giulana et moi, la discussion est si facile, que j’ai l’impression de la connaitre depuis toujours. Et finalement, ma gêne s’évapore ainsi que mon appréhension, et je passe une agréable soirée en compagnie de la famille Bellochi.

OceanofPDF.com

Chapitre 42



Leona

Comme convenu, le lendemain, Dino me reconduit à l'appartement après l'enterrement. Nous sommes tous les deux silencieux, comme moi, il repense certainement à cette cérémonie chargée d'émotions. Il y avait beaucoup de monde dans l'église, beaucoup de personnes sont venues rendre un dernier hommage à Prisca Perchino, une femme qui semblait formidable.

Le fait d'arriver à la messe en compagnie de Dino puis de rejoindre le reste du clan Bellochi sur les bancs de l'église ne m'a pas permis de passer inaperçu. Loin de là. J'ai senti de nombreux regards sur moi et ai entendu quelques murmures sur mon passage. Mais j'ai fait abstraction de tout ça dès lors que j'ai aperçu Roméo, en costume noir, la posture stoïque, le visage fermé, mais le regard complètement hagard. Il se dégageait tellement de tristesse de lui que je n'avais qu'une envie, celle de traverser l'église pour le rejoindre et rester à ses côtés durant toute la cérémonie. Mais je ne l'ai pas fait, je suis restée en retrait et ai regardé son dos pendant toute la messe. Jamais il ne m'avait paru aussi perdu. Il avait définitivement besoin d'un point d'ancrage aujourd'hui, et je suis triste de ne pas avoir pu l'aider.

Dès la fin de la cérémonie, son père, Chiara et lui ont suivi la sortie du cercueil et sont partis. Je n'ai même pas pu lui adresser quelques mots de soutien, seulement un regard et un faible sourire, qu'il n'a même pas semblé apercevoir.

— Roméo n'était vraiment pas bien, murmuré-je en tournant la tête vers Dino.

Ce dernier sort de ses pensées et je devine, à son expression peinée et très sérieuse pour une fois, qu'il pensait exactement à la même chose.

— C’était la première fois que je le voyais comme ça, acquiesce-t-il.

— Il aura besoin de se changer les idées pour ne pas sombrer.

— Ça va aller, me dit-il d’une voix confiante en se reconcentrant sur la route. Il va évacuer ses émotions à sa manière. Il va se plonger dans son travail, démonter la gueule de quelques types, leur briser quelques os, puis il s’enverra quelques shots, fumera un petit joint et baisera tous les culs qui se présenteront à lui et ça ira mieux.

Bouche bée, je fixe son profil, certaine qu’il va éclater de rire d’une seconde à l’autre, mais il n’en fait rien. Après une longue minute de silence, se rendant compte qu’il y a un malaise, il tourne la tête vers moi et découvre ma mine ahurie. Ses yeux s’élargissent aussitôt.

— Ah oui, non, évidemment pour les culs, ça n’ira pas, enfin je veux dire, il ne fera pas ça… Tout le reste, oui, mais pas ça, se presse-t-il d’ajouter. Tu sais quoi ? Oublie ce que je viens de dire, je vais la refaire, dit-il plus calmement en balayant le vide d’un revers de main comme pour effacer la discussion. Son travail le tiendra occupé la journée et puis toi, tu lui changeras les idées le soir, et comme ça, il remontera la pente.

Je me sens rougir, mais heureusement pour moi, il tourne immédiatement la tête et ne le voit pas. J’en fais de même et me concentre sur la route tout en songeant à la dernière phrase Dino.

Il a parfaitement résumé tout ce dont son ami aura besoin pour distraire son esprit et ne pas penser à sa perte durant les prochains jours, mais il se méprend totalement sur la nature de mes relations avec Roméo. Je lui prêterai une oreille attentive et lui offrirai du réconfort, mais nous ne coucherons pas ensemble. Seulement, maintenant qu’il en a parlé, il devient clair dans mon esprit que Roméo aura envie de « ça » pour se changer les idées, de tout ça, de tout le programme évoqué par Dino.

Même si ça me déplait, je sais exactement quel genre de soirées lui permettrait de se vider la tête et délaisser sa peine durant quelques heures, alors je ravale ma jalousie et me tourne vers Dino.

— Tu devrais peut-être lui organiser une soirée comme celles que vous avez l’habitude de faire dans l’appartement… tous ensemble, terminé-je dans un murmure.

— Bordel. Quoi ?! s’écrie-t-il en virant vivement vers moi. Tu me proposes une orgie ?

À mon tour, mes yeux s’élargissent.

— Non. Bien sûr que non, nié-je en secouant la tête. Pas moi. Enfin, pas avec moi, mais pour lui… avec d’autres filles.

Il freine brutalement et se range sur le bas-côté.

— Qu’on se comprenne bien, dit-il en se tournant vers moi, les yeux plissés. Tu veux que je fasse venir des putes à l’appartement pour que Roméo les baise ?

Je serre les dents pour m’empêcher de répondre instinctivement par la négative bien que sa proposition déclenche un sentiment de révolte dans tout mon être qui me donne envie de me cabrer.

Ne me faisant pas confiance, je garde la bouche close et me force à hocher positivement la tête. Ce geste, pourtant si simple, me demande un effort surhumain.

— Wôw. J’ai dû rater un épisode. Les femmes n’encouragent pas leur homme à en baiser une autre normalement, commente-t-il en fronçant encore plus les sourcils. C’est quoi le piège ?

Je ne ressens pas uniquement de la jalousie en imaginant Roméo avec une autre femme, je vois rouge. J’enrage, ça me donne des crampes d’estomac et alimente un fantasme de violence très extrême et surtout complètement inédit chez moi. Seulement, je ne me sens pas prête à coucher avec lui et je ne suis pas assez naïve pour croire qu’il attendra bien sagement que je statue sur son sort et me décide à lui pardonner ou pas.

Je suis novice en la matière, mais pas stupide. Je sais que c’est un besoin, en général assez fort chez les hommes, et que s’il ne le satisfait pas avec moi, il le fera avec d’autres femmes et même si c’est douloureux, je dois l’accepter. Je n’ai pas d’autres choix que celui de l’accepter. Je ne peux pas exiger de lui qu’il me soit fidèle alors que nous ne sommes même pas engagés dans une relation et qu’il ne se passe absolument rien entre nous sur le plan sexuel.

— Il n’y a pas de piège, réponds-je finalement. Nous ne sommes pas ensemble, Roméo et moi.

— Quoi ?!

J’acquiesce, comme pour lui confirmer qu’il m’a bien entendue.

— Il est libre de faire ce qu’il veut et si tu penses que ça lui changera les idées, alors organise tout et fais-lui la surprise, complété-je en forçant ma voix à paraitre détachée.

Je tourne immédiatement la tête et fais mine de m’intéresser à la route alors que nous sommes toujours à l’arrêt, mais je ne souhaite pas que Dino se rende compte de ma colère.

— OK, me répond-il d’une voix hésitante. Il n’est pas trop du genre à aimer les surprises, mais pourquoi pas…

— Il en a besoin, lui rappelé-je.

Et honnêtement, ça me sert de rappel à moi aussi. Je le fais pour lui. Je vais serrer les dents et mettre mon poing dans ma poche pour lui, pour l’aider à remonter la pente. Il a besoin de se distraire.

— Il doit pouvoir compter sur ses amis pour lui changer les idées dans ce terrible moment, insisté-je en regardant Dino.

Instantanément, mon pic atteint sa cible et son hésitation se transforme en détermination.

— Il peut compter sur nous, m’assure-t-il.

— J’en suis sûre, lui dis-je honnêtement.

Après un sourire entendu, il s’engage de nouveau dans la circulation et me reconduit à l’appartement.

Je suis persuadée d’agir pour son bien, et pourtant, j’ai l’estomac noué comme si j’avais commis une énorme bêtise.

Roméo

Après l’inhumation et le recueillement, je reconduis mon père et Chiara à la maison. Le trajet se fait dans le plus grand silence.

Mon père, assis sur le siège passager, est plongé dans ses pensées. Bien qu’il ait gardé un visage stoïque durant toute la cérémonie, par pudeur, j’ai senti son émotion. Il aimait sincèrement ma mère. Il la respectait, il l’aidait, lui parlait, riait avec elle, sortait avec elle, la consolait, la complimentait, il

la rendait heureuse. C’est une chose que j’ai toujours admirée chez lui, une qualité qui me faisait l’apprécier d’autant plus malgré le manque de relation, d’échanges, qu’il y avait entre nous.

Ma sœur regarde défiler le paysage par la fenêtre, également perdue dans ses pensées, très loin de la réalité. Le visage rouge et couvert de larmes sèches, les yeux bouffis, elle me parait extrêmement fragile et vulnérable.

La journée a été particulièrement éprouvante pour elle, non seulement elle a enterré sa mère, mais elle a aussi dû affronter les regards insistants, scrutateurs, et beaucoup trop méprisants de certaines personnes venues assister à la messe.

Je me souviens m’être dit que tous ces gens n’avaient rien à faire ici, qu’ils ne méritaient pas d’être ici. Plutôt que de commettre un massacre dans une église, ce qui aurait fortement contrarié ma mère, j’ai enroulé un bras autour des épaules de Chiara pour lui montrer mon soutien et je me suis complètement détaché de la réalité. J’étais physiquement présent, mais mentalement éloigné tandis que nous rendions un dernier hommage à Prisca Perchino. Elle a rejoint le Paradis, comme elle le désirait. J’en suis persuadé et c’est finalement tout ce qui m’importe, ça comble en partie la peine et le manque que je ressens.

— Nous avons rendez-vous chez le notaire la semaine prochaine, annonce mon père d’une voix éraillée. Votre mère possédait des parts dans les boutiques et conformément à ce que nous nous étions dit, elles vous reviennent directement après son décès.

Dans le rétroviseur, je vois Chiara tourner la tête vers lui

— Ces parts, partagées entre vous deux, vous permettront de toucher des dividendes annuels et vous confèreront également un droit de regard sur la gestion des commerces. À mon décès, vous recevrez le restant des parts et deviendrez ainsi tous les deux propriétaires des boutiques, continue-t-il en regardant droit devant lui tandis que je conduis. Sauf si aucun de vous n’est intéressé pour reprendre les magasins, dans ce cas-là, je revendrai l’affaire lorsqu’il sera temps pour moi de prendre ma retraite. Vous percevrez une partie du montant de la transaction au moment de la vente et le reste à mon décès.

Chiara croise mon regard dans le rétroviseur. Nous n'en avons jamais parlé tous les deux. Elle se doute que je n'ai aucun souhait de reprendre l'affaire puisque je n'ai pas l'intention de changer de travail, mais dans son cas, je n'en sais rien, je ne connais pas ses projets d'avenir.

— En effectuant ces démarches, votre mère et moi rêvions de vous léguer ces boutiques pour qu'elles demeurent dans la famille, mais vous n'êtes pas obligés d'accepter. Je comprendrais si vous n'étiez pas intéressés. Cependant, je tenais à vous dire que si l'un de vous désire travailler avec moi, je lui transmettrai avec plaisir tout mon savoir, termine-t-il en nous regardant l'un après l'autre.

— Tu accepterais que je prenne la direction des magasins ? s'étonne Chiara d'une voix enrouée. Ça ne te dérangerait pas ?

— Pourquoi ça me dérangerait ? la questionne-t-il, les sourcils froncés.

— Parce que je suis une fille et que tu me trouves immature et irresponsable, rétorque-t-elle immédiatement.

L'étonnement de notre père se transforme aussitôt en grimace de peine, voire de honte.

— Ce n'est pas ce que je pense. Je suis désolé si je t'ai laissé entendre ça, *tesoro*. Si c'est ce que tu souhaites, je serai ravi et fier que ma fille reprenne l'affaire familiale. J'ai plusieurs années devant moi afin de tout t'enseigner, je t'accompagnerai dans cette démarche et n'aurai aucune inquiétude au moment de me retirer. Je te confierai les clés des boutiques sans hésiter.

Les grands yeux marron de Chiara se remplissent de larmes. Notre père a parfaitement répondu, il a effacé ses craintes, il l'a rassurée, il l'a complimentée et il l'a placée sur le même pied d'égalité que moi. Il ne pouvait pas mieux réagir. En quelques mots, il lui a redonné confiance en elle et en l'avenir, et je pourrais l'enlacer pour ça tant ça me rend également émotif de voir un faible sourire se dessiner sur les lèvres de ma sœur.

Cette journée est définitivement chargée en émotions.

— C'est aussi ce que tu penses ? me demande-t-elle en posant une main sur le bord de mon siège pour se rapprocher.

— Tu feras une formidable cheffe d'entreprise, acquiescé-je sans hésiter.

Son sourire s’élargit.

— Alors, je veux bien, affirme-t-elle à l’attention de notre père. Je veux bien que tu me formes à ton métier.

Manfredi lui répond par un large sourire et je vois distinctement ses yeux briller d’émotion, ravi de transmettre son héritage à sa fille.

— T’inquiète, je te verserai tes dividendes même si tu ne fous rien aux magasins, petit frère, plaisante-t-elle en me tapotant l’épaule.

Un rire m’échappe et forcément, ça amuse d’autant plus ma petite sœur.

— Interdiction de critiquer ma façon de faire ou de me donner des ordres, me prévient-elle d’une voix faussement menaçante. Je suis aux commandes, tu auras seulement un droit de regard.

— Je te laisserai tout gérer, je ne m’en mêlerai pas, lui promets-je en souriant tout en m’engageant dans l’allée de notre maison.

— Les boutiques ne t’intéressent pas du tout ? me demande mon père.

J’entends la pointe de colère dans sa voix et sans avoir besoin de regarder dans sa direction, je devine sa déception. Il aurait aimé que ses deux enfants reprennent l’entreprise familiale, seulement, les antiquités, les meubles, la vente, tout ça, ce n’est pas mon truc. Ce n’est pas moi. Ça ne m’intéresse pas. Mais je sais comment lui donner satisfaction sans pour autant m’impliquer dans ses commerces.

— Je ne mettrai pas le nez là-dedans, réponds-je d’une voix grave en stoppant le véhicule. Mais si tu as de la place pour accueillir une employée supplémentaire, je connais quelqu’un que ça pourrait intéresser un tel job.

Je coupe le moteur et tourne la tête en direction de mon père, qui me regarde d’un air très surpris, voire ahuri. Il se doute que je ne lui demande pas de pistonner une parfaite inconnue, l’employée en question n’est pas n’importe qui pour moi, il comprend ainsi que je fréquente quelqu’un et forcément, comme il ne doutait de rien, il en tombe des nues.

C’est une décision prise sur l’instant, ça n’intéressera peut-être pas Leona, mais je pense que ce serait bien qu’elle y travaille aussi, après tout, elle fera partie de la famille un jour ou l’autre. De plus, en bossant dans les magasins de mon père, ce sera plus simple pour moi d’assurer sa protection. J’installerai un système de sécurité dans toutes les boutiques avec caméras, alarmes, détecteurs de métaux et boutons d’urgence reliés à mon téléphone.

Et peut-être qu'ainsi, je ne l'obligerais pas à avoir un garde du corps sur ses talons toute la journée.

— L'employée en question ne serait pas la jolie brune qui squattait ton appartement la dernière fois ? me demande Chiara, un sourire taquin aux lèvres.

— Elle s'appelle Leona, acquiescé-je. Elle tenait une petite boutique de canapés avant de débarquer ici donc je pense que ça pourrait l'intéresser de bosser avec vous.

— D'où vient-elle ? m'interroge Chiara.

— Est-ce que nous connaissons sa famille ? me demande mon père en même temps.

— Elle n'est pas d'origine calabraise, réponds-je d'abord à Manfredi. Elle est Napolitaine, elle vient d'une petite ville près de Détroit.

Je marque une pause afin de leur laisser le temps de procéder à l'information et faire le lien avec la Camorra et forcément avec la personne qui a agressé Chiara.

— C'est grâce à elle que j'ai eu Russo, expliqué-je d'une voix plus grave.

Chiara recule son buste, surprise par cette information, mais elle ne semble pas sur le point de sombrer en se souvenant de lui, de ce qu'il lui a fait subir. Ça me rassure aussitôt et m'encourage à poursuivre.

— Ça lui a causé des problèmes avec les Napolitains donc elle s'est installée ici, terminé-je mon explication, résumée au maximum.

— Dans ton appartement, précise Chiara.

— Dans mon appartement, confirmé-je en lui renvoyant son sourire en coin. Je comptais attendre un peu avant de vous la présenter parce que l'histoire est compliquée et qu'elle a peur que vous la rejetiez à cause de ses origines, mais c'est sérieux. Je l'épouserai, et…

— Wôw. Putain de merde, commente Chiara sans pouvoir s'en empêcher.

Je devine à l'expression faciale de mon père, sa bouche grande ouverte et ses yeux ronds qu'il est également à deux doigts de lâcher plusieurs jurons. Je ne pensais pas foutre autant d'honnêteté dans mon discours, mais

putain, dire à haute voix que je lui passerai la bague au doigt ne me provoque aucun sentiment de peur ou de dégout, seulement de la fierté.

— Je tiens à ce que le fruit de tes efforts reste dans la famille et ça me ferait plaisir d'être impliqué dans l'affaire à travers ma femme. Je pourrais organiser une rencontre afin de vous la présenter officiellement et parler de tout ça tous ensemble, proposé-je en regardant à tour de rôle Chiara et Manfredi.

— Perso, je suis restée bloquée sur le fait que tu aies une meuf, avoue ma sœur, la mine exagérément choquée.

— Je ne sais pas quoi dire, répond à son tour mon père. Je suis aussi surpris que Chiara. J'aimerais en savoir plus sur elle, sur ses origines, mais également avoir davantage de détails concernant son implication…

— Cette histoire est derrière nous, le coupe Chiara d'une voix très sérieuse. Je ne veux plus jamais en parler. Je me fiche de ses origines et des raisons de leur rencontre et tu devrais en faire de même. Roméo a trouvé une femme avec qui il désire se marier, c'est tout ce que je retiens de son discours exagérément long, dit-elle à mon intention en mimant un geste continu de la main tout en imitant un endormissement. Moi, je souhaite la rencontrer. Ne serait-ce que pour comprendre ce qui lui donne envie de rester avec une personne aussi chiante que toi, ajoute-t-elle avec un sourire faussement innocent.

Je lui jette un regard faussement noir avant que mon sourire ne trahisse mon amusement, mais surtout ma reconnaissance.

— Tu as raison, répond finalement mon père. On se moque de tout ça. Mais, je dois tout de même avouer que je suis abasourdi. Il va falloir que je rencontre cette jeune fille pour le croire.

— J'organiserai ça dès que possible, lui assuré-je en lui adressant à son tour un sourire reconnaissant.

Ça partait d'une idée prise sur un coup de tête, mais je ne regrette absolument pas de leur avoir parlé de Leona, d'avoir évoqué son existence et son importance à mes yeux. J'ai largement avancé la date des présentations officielles et Leona va certainement paniquer et m'en vouloir, mais ça valait le coup. J'avais besoin de le faire, de concrétiser mon nouvel avenir, de le rendre plus réel, plus concret.

Désormais, il ne me reste plus qu’à racheter ma faute auprès de Leona, conquérir son cœur, la posséder corps et âme, et cet avenir se réalisera. Elle portera mon nom, mes enfants et codirigera l’entreprise familiale avec ma sœur.

OceanofPDF.com

Chapitre 43



Leona

Après avoir lavé et plié mes nouveaux habits et ensembles de lingerie, je les range dans mon placard en me remémorant les quelques heures de shopping intense auxquelles je me suis prêtée de manière très impulsive. Au lieu de me sentir coupable de ce manque flagrant de retenue, de maitrise de soi et surtout de prudence, je me sens joyeuse et apaisée.

J'en avais besoin pour me remonter le moral.

Initialement, je sortais pour faire quelques courses chez le primeur au coin de la rue, ça ne devait me prendre que quelques minutes et puis… mes yeux se sont posés sur une boutique de vêtements. Comme il me manquait quelques pièces dans ma penderie, j'ai décidé de faire quelques emplettes. Et puis comme j'avais également besoin de lingerie et de chaussures, j'ai fait quelques magasins supplémentaires. Et pour finir, je me suis arrêté dans une parfumerie.

Au final, la sortie piétonne supposément rapide s'est transformée en long après-midi shopping. Heureusement pour moi, puisque Roméo n'est jamais à l'appartement depuis l'enterrement de sa maman, il ne s'est pas rendu compte de mon absence. Lui qui insiste pour que mes sorties soient brèves, il m'aurait certainement reproché mon manque de prudence. D'autant plus que j'ai complètement omis de le prévenir avant de sortir alors que ça fait partie des « règles de sécurité » qu'il m'a imposées.

Autrement dit, j'ai échappé à une bonne engueulade et pour la première fois depuis quatre jours, je suis contente qu'il ne soit jamais là.

Comme l'avait prédit Dino, Roméo s'est plongé dans son travail pour oublier sa peine et avec le retour des Bellochi, il a d'autant plus de raisons de ne rentrer à l'appartement que pour s'y reposer. Je ne lui reproche rien.

Je comprends qu'il ait besoin de travailler pour s'occuper l'esprit, mais aussi qu'il soit soulagé de retrouver ses meilleurs amis. Il a sans doute l'habitude de se tourner vers eux en cas de baisse de moral, comme moi avec Carlotta.

Mon cœur se serre rien qu'en pensant à elle. Cela fera bientôt deux semaines que j'ai quitté les miens et le manque ne faiblit pas. Je me sens terriblement seule, triste, malheureuse… Je secoue la tête alors que des larmes se forment dans mes yeux. Plutôt que de laisser mes émotions négatives refaire surface, j'attrape le sac contenant le reste de mes achats en parfumerie et me dirige vers la chambre de Roméo.

Je n'accorde qu'un bref regard à son lit défait avant d'entrer dans sa salle de bains. Dès lors que mes yeux se posent sur son immense baignoire, je me mets à sourire. Je n'ai pas su résister à la tentation d'acheter en parfumerie tout le nécessaire afin de prendre un long bain moussant, très reposant. Je suis persuadée que ça ne dérangera pas Roméo que je me serve de sa baignoire, il m'a lui-même invitée à faire comme chez moi.

J'ouvre un à un les tiroirs de son meuble de salle de bains jusqu'à trouver un peu de place afin de pouvoir y ranger les bombes de bain ainsi que les bougies parfumées que je renifle avec impatience. Ne souhaitant pas être interrompue dans ce merveilleux moment de détente par le retour de Roméo, je préfère le reporter à demain.

Je plie le sac et le coince sous mon bras avant de ramasser les vêtements qui trainent sur le sol de la salle de bains et les déposer dans sa panière à linge. Vivre avec Roméo m'a fait découvrir son côté bordélique, chaotique, qui finalement lui correspond assez bien.

Comme tous les jours, sur le sol de son dressing, je trouve une serviette roulée en boule que je mets au sale puis avant de sortir de sa chambre, je fais son lit.

Le rangement terminé, je retourne à la cuisine afin d'y jeter le sac en papier puis rejoins immédiatement le salon lorsque mon ordinateur me notifie de façon bruyante l'arrivée d'un email dans ma boite de réception. Je m'assois sur le canapé et le tire vers moi afin de cliquer sur le message et l'ouvrir.

Mes lèvres s’entrouvrent en même temps que mes yeux s’élargissent quand je me rends compte qu’il s’agit d’une invitation à un entretien.

Au même instant, j’entends la porte d’entrée claquer derrière moi et, la mine toujours abasourdie, je tourne la tête vers l’entrée du salon alors que Roméo déboule du hall.

— Qu’est-ce qu’il y a ? me demande-t-il en fronçant les sourcils.

— J’ai osé répondre à une annonce hier et ils souhaitent me rencontrer, lui dis-je d’une voix peu assurée.

Je reporte mon attention sur l’écran afin de relire le mail, mais là encore, je n’arrive pas à le croire. Ils ont retenu ma candidature, mon profil, alors que je ne remplissais pas tous les critères. Pas du tout même.

— Ils me proposent un rendez-vous demain matin si ça me convient, lui dis-je en lisant le courriel.

— Annule, décrète-t-il, en enjambant le dossier du canapé afin de se laisser tomber lourdement à côté de moi.

— Non, refusé-je immédiatement. Pourquoi je ferais ça ?

— Parce que tu ne pourras pas y aller, me répond-il en tirant l’ordinateur vers lui pour consulter le mail.

Je prends conscience de notre proximité en sentant son jean frotter contre ma cuisse, mais ne cherche pas à m’éloigner de lui.

— Pourquoi ? lui demandé-je encore en regardant son profil. On en a parlé, Roméo, je veux travailler…

— On est pris demain matin, me coupe-t-il. Et de toute façon, je t’ai déjà trouvé du travail, conclut-il en refermant l’écran, comme pour clore le sujet.

— Pardon ?

Il repousse l’objet électronique jusqu’au milieu de la table comme pour m’éloigner de cette opportunité avant de se redresser et tourner la tête vers moi.

— Vendre des vieilleries, ça t’intéresse ?

Il est si près de moi que je sens son souffle sur mon visage, mais encore une fois, je n’ai pas le réflexe de reculer, certainement trop surprise, interloquée, pour penser à autre chose qu’à sa question.

— Des vieilleries, répété-je. Tu veux dire des antiquités ?

Il acquiesce et je ressens une pointe d'excitation à l'idée de travailler dans ce domaine avant de me souvenir de la dernière fois qu'on a abordé ce sujet. Mon enthousiasme s'envole en une seconde et cette fois, je ressens l'envie de m'écarter de lui.

— Ce n'est pas dans ce domaine que travaille ton père ? lui demandé-je en tentant de masquer ma gêne.

Je change de position afin d'éloigner mon buste et mes jambes de celles de Roméo.

— Il possède plusieurs boutiques d'antiquités, acquiesce-t-il. Il t'en dira plus demain. On les retrouve à 10 heures pour un brunch.

— Pardon ? m'étranglé-je.

— Je leur ai parlé de toi, ils veulent te rencontrer.

— Tu leur as parlé de moi, répété-je d'une voix criarde alors que mon cœur s'emballe. Pourquoi ?

Mais il n'entend pas ma question puisque son téléphone se met à sonner en même temps. Un coup d'œil en direction de l'écran et il décroche immédiatement.

— Je t'écoute, dit-il à son interlocuteur.

Je reconnais la voix de Dino au loin sans pour autant pouvoir distinguer ses paroles que Roméo écoute en fronçant les sourcils.

— Maintenant ? s'étonne-t-il.

Après une brève seconde de silence, Roméo se lève du canapé.

— J'arrive, répond-il finalement.

Il raccroche puis glisse son téléphone dans sa poche de jean et me regarde.

— Dino a besoin de me parler d'un truc au sujet des comptes, ça ne peut pas se faire au téléphone. Je passe le voir et je reviens, m'informe-t-il.

Et pour je ne sais quelle raison, sa phrase fait sonner quelques alarmes dans mon esprit. J'ai un mauvais pressentiment.

— Tu le rejoins chez eux ? lui demandé-je.

— Il est à l'appartement, nie-t-il.

Et je n’ai pas besoin de plus de détails pour comprendre de quel appartement il s’agit et surtout, pour deviner la véritable raison de son appel. Il n’a pas besoin de son aide au sujet des comptes, il souhaite seulement l’attirer là-bas parce qu’il lui a organisé une surprise en ce lieu.

Mon estomac se tord de jalousie, mais je me force à ne rien montrer et acquiesce mon accord.

— À tout à l’heure, dis-je en ravalant ma colère.

Je l’ai voulu. J’étais d’accord. C’est même moi qui ai proposé l’idée à Dino, je ne peux pas reculer maintenant qu’il l’a fait.

— Je reviens vite, me promet-il en s’éloignant.

J’en doute. J’en doute fortement.

Je serre les poings et me retiens difficilement de grogner ma rage en entendant la porte d’entrée claquer à nouveau. Décidant qu’il est préférable que je me change les idées afin de ne pas penser à Roméo et à ce qu’il fera durant les prochaines heures, je prends la direction de sa chambre. Un bon bain moussant me relaxera, apaisera cette soudaine tension que je ressens dans tout mon corps et effacera ces pensées violentes qui n’ont pas lieu d’exister dans mon esprit.

Il ne me doit nullement la fidélité. C’est dur, mais c’est la réalité. Je ferais bien de m’y habituer.



Leona

Confortablement installée dans cette immense baignoire, la tête appuyée contre un oreiller de bain moelleux, le corps immergé dans l’eau chaude, des bulles de savon pétillant autour de mon corps nu et des jets d’eau me massant le dos, je suis au paradis. Et si ce lieu saint avait une odeur, je suis persuadée qu’elle ressemblerait à celle qui flotte actuellement dans cet endroit à l’ambiance tamisée. Il s’agit d’un mélange très agréable de fragrances provenant de mes diverses bougies parfumées. Certaines comportent des notes pétillantes et fruitées, d’autres sont plus voluptueuses avec des senteurs plus gourmandes et sucrées, qui se marient divinement bien à celles de ma bombe de bain.

Les yeux fermés, je me prélasse dans mon bain, le savourant pleinement, oubliant ainsi tous mes problèmes. Il n'y a pas une once de négativité dans cette pièce…

— Leona ?

Je me redresse brusquement et ouvre les yeux alors que le cri clairement enragé de Roméo résonne dans mes oreilles.

Soudainement, la porte de la salle de bains s'ouvre et Roméo entre comme une furie dans la pièce.

— C'est quoi ce bordel ? me questionne-t-il, le regard noir et la mine tout aussi énervée. Tu as demandé à Dino de m'organiser une orgie ? m'accuse-t-il.

Mes yeux s'élargissent et immédiatement, je me sens mal à l'aise.

— Je pensais que ça t'aiderait à te changer les idées, balbutié-je, les joues rouges de honte.

— Tu lui as dit que nous n'étions pas ensemble, continue-t-il ses accusations. Que j'étais libre de baiser n'importe qui.

Mes lèvres s'entrouvrent, mais aucun son ne les franchit. Je n'imaginais pas qu'il prendrait aussi mal mes propos.

— C'est vraiment ce que tu penses ? me demande-t-il.

J'ai davantage l'impression qu'il est blessé plutôt que contrarié. Je ne sais pas quoi répondre. Une part de moi pense véritablement ces mots, mais l'autre part de mon être se sent extrêmement possessive envers lui et les réfute.

— Je… Je n'aurais pas dû me mêler de ça, dis-je plutôt que de répondre à sa question. Je suis désolée, je…

— Réponds-moi, m'ordonne-t-il sèchement.

Son regard devient plus dur, plus froid, plus menaçant alors qu'il referme d'un geste brusque la porte qui claque derrière lui.

— Ça ne te poserait aucun problème si je baisais une autre femme ? me demande-t-il en avançant vers moi.

Ma mâchoire se contracte instinctivement. C'est plus fort que moi. L'imaginer avec une autre femme réveille une vive colère en moi. Et, cette

réponse instinctive se passe d'explications. Je me sens profondément possessive envers lui.

— Je pourrais faire entrer une pute dans la pièce et la baiser devant toi sans que tu bouges le petit doigt ? me demande-t-il d'une voix plus grave en s'accroupissant à côté de la baignoire.

De la lave coule dans mes veines à cette idée. Un sentiment de rage déferle en moi et me rend agressive. Violente. J'ai littéralement envie de tordre le cou de cette femme hypothétique. Je ne me reconnais pas, on dirait une tout autre personne et pourtant, c'est bien moi, c'est bien ce que je ressens, ce à quoi je pense.

D'un geste brusque, il attrape l'arrière de ma nuque et me rapproche du bord de la baignoire. Il me rapproche de lui, de ses lèvres, de son regard menaçant, mais également plus assuré, satisfait, possessif. Ce déplacement rapide de masse provoque une vague dans la baignoire, mais Roméo se fiche complètement de recevoir de l'eau sur lui.

— Réponds-moi quand je te pose une question, grogne-t-il à quelques millimètres de mes lèvres.

Il me lit parfaitement bien, il sait pertinemment ce que je pense de sa proposition, mais il est déterminé à me faire avouer la vérité.

— Ça ne me plairait pas, affirmé-je en le regardant droit dans les yeux.

Un sourire se dessine sur ses lèvres.

— Bien, souffle-t-il en appuyant son front contre le mien. Parce que ça ne me plairait pas non plus.

Mon cœur s'emballe instantanément et je me sens rougir de plaisir.

— Nous sommes ensemble, Leona, continue-t-il. Il n'y aura plus jamais d'autres femmes.

Il s'écarte de mon front pour me regarder droit dans les yeux.

— Et il n'y aura aucun autre homme que moi, affirme-t-il.

Ses doigts se resserrent autour de ma nuque, mais bien qu'ils me provoquent une faible douleur, je ne me sens pas menacée, je ne cherche pas à me débattre contre sa poigne et encore moins à m'éloigner de lui.

— Personne ne pose ses mains sur toi, ne te touche, ne te caresse, ne t'embrasse sans en payer le prix fort. Tu es mienne, *Topolina*. Uniquement

mienne. Je torturerai et tuerai tous ceux qui tenteront de se mettre entre nous, termine-t-il plus sombrement.

Au lieu de me procurer un frisson d'effroi, sa menace me provoque de drôles picotements dans le ventre. Une part de moi aime beaucoup sa possessivité.

— Ne me refais jamais un coup pareil, souffle-t-il en reposant son front contre le mien, comme épuisé par ses déclarations. Je n'ai besoin d'aucune autre femme que toi.

Je me sens hocher imperceptiblement la tête en signe d'accord. Aucune chance que je m'inflige encore une fois cette douleur alors que c'est avec moi qu'il souhaite être.

— Qu'est-ce que tu attends de moi, Roméo ? murmuré-je.

— Tout, répond-il sans hésiter en me regardant droit dans les yeux, faisant galoper mon cœur. Je désire tout de toi. Ton corps, ton esprit, ton âme. Je veux tes sourires et tes rires. Je veux tes murmures et tes cris. Je veux tes regards noirs et tes regards enflammés. Je veux partager ta douleur et ton plaisir. Je veux tout, répète-t-il en frôlant mes lèvres avec les siennes, je veux tout ce que tu souhaiteras me donner. À commencer par ton pardon et ta confiance. Je suis désolé, Leona. Je suis sincèrement désolé pour ce que je t'ai fait et te promets que ça n'arrivera plus jamais. Tu ne subiras aucun accès de rage de ma part, je t'en fais le serment. Je peux te rendre parfaitement heureuse. Je *veux* te rendre heureuse, se reprend-il. Je ferai de ton bonheur ma priorité, *Topolina*, me jure-t-il encore.

Je sens mon corps se ramollir entre ses doigts. Sa déclaration est si sincère qu'on la devine issue du plus profond de son être. Comme si elle était criée par son âme.

— Merci, murmuré-je en frôlant à mon tour ses lèvres avec les miennes, j'apprécie beaucoup ce que tu viens de dire.

Il dépose un baiser sur mes lèvres souriantes auquel je réponds de façon instinctive puis il relâche ma nuque.

— Suffisamment pour m'inviter dans ton bain ? me demande-t-il avec un sourire au coin des lèvres.

— Tu veux prendre un bain avec moi, répété-je de façon sceptique, mais ça sort quand même comme une question.

— Volontiers. Ça semble très agréable comme endroit. J’aime beaucoup l’ambiance, affirme-t-il en balayant du regard les bougies posées sur le rebord de la baignoire.

Il recule d’un pas et retire sa veste et après avoir détaché son holster, il attrape le col de son tee-shirt pour s’en délester. Mes yeux s’élargissent en comprenant qu’il va réellement me rejoindre dans l’eau.

— Mais je te préviens, je ne compte pas te regarder dans le blanc des yeux alors que tu es nue sous mon nez, dit-il en détachant les boutons de son jean.

Je sens mes seins s’alourdir alors que ses paroles m’excitent tout autant que son effeuillage.

— Mes mains vont se balader, continue-t-il en retirant ses pieds de son vêtement. Et tu vas aimer ça, *Topolina*.

OceanofPDF.com

Chapitre 44



Leona

Je ne peux pas m’empêcher d’admirer ce corps sublimement sculpté et orné de tatouages tout aussi hypnotiques que ses muscles taillés dans la pierre tandis qu’il se débarrasse de ses derniers vêtements.

Entre son corps sublime, son visage à la beauté brute, ses boucles brunes toujours rebelles, sa barbe épaisse, pourtant coupée régulièrement, ce regard noisette constamment intense, il est définitivement l’homme qui m’attire le plus sur cette planète.

Mon cœur n’a jamais battu pour quelqu’un comme il le fait en présence de Roméo, mon âme n’a jamais vibré de cette façon envers une autre personne. Et entre ses déclarations, ses attentions et ses actes, je sais que je peux compter sur lui en toutes circonstances et que son affection est sincère, pure, et ne repose pas sur un simple désir de coït.

Je retiens de justesse un gémissement impatient en me mordant la lèvre quand il pose enfin un premier pied dans l’eau. Je le regarde s’installer confortablement face à moi.

— Putain que c’est agréable, soupire-t-il d’aise en appuyant sa tête contre l’oreiller de bain de son côté de la baignoire.

Il doit sentir les jets lui masser le dos ainsi que la douceur des bulles pétillant sur sa peau, l’apaisement est immédiat. Je pose ma tête contre mon coussin et ferme également les yeux pour savourer l’instant. La baignoire est bien assez grande pour nous deux malgré sa carrure imposante, nous ne nous gênons pas.

— À propos de notre discussion de tout à l’heure, débute-t-il. J’ai attendu le dernier moment pour te parler du repas parce que je ne voulais

pas que tu paniques inutilement. Mon père et Chiara se foutent de tes origines et des raisons de notre rencontre, ils ne t'en parleront pas.

J'ouvre les yeux, surprise par ses paroles, et croise son regard.

— Mon père souhaite que les boutiques restent dans la famille, Chiara a accepté, quant à moi, je lui ai répondu que je n'étais pas intéressé pour reprendre son affaire, mais que tu le serais certainement. Il faudra seulement que tu supportes ma sœur qui peut se montrer très chiante, mais ça vous fait un point commun donc je suis persuadé que vous vous entendrez bien, termine-t-il avec un sourire aux lèvres.

— Eh, m'indigné-je faussement en lui jetant de l'eau après.

Un rire lui échappe et je souris grandement en réponse.

— Plus sérieusement, ça me fait plaisir que tu veuilles m'impliquer dans votre affaire familiale, mais ça me fait également un peu peur et je ne suis pas très à l'aise à l'idée de travailler avec ton père et ta sœur, avoué-je.

— Je comprends, me répond-il à ma grande surprise. Mais c'est parce que ce sont encore des étrangers pour toi. Une fois que tu auras tissé des liens avec ma famille, tu la verras comme la tienne et bosser avec mon père et ma sœur ne te posera plus problème, m'explique-t-il posément.

— Peut-être, mais qu'est-ce que je ferais en attendant ? On ne noue pas des liens en quelques semaines.

— Nous l'avons fait, contre-t-il avec un sourire taquin au coin des lèvres.

— Ce n'est pas pareil, réponds-je en soupirant faussement de lassitude alors qu'un sourire souhaite également se former sur mes lèvres.

— Tu n'es pas obligée de bosser directement avec mon père dès le départ, il peut te placer dans une autre de ses boutiques où quelqu'un d'autre que lui s'occupera de t'enseigner les ficelles du métier. Tu commences par le management d'un magasin puis quand tu te sentiras à l'aise, tu verras la gestion de toute une chaine avec mon père, résume-t-il.

Son idée est loin d'être stupide, je le reconnais. Ce domaine m'intéresserait et le fait que ce soit une entreprise familiale me plait beaucoup. Et si, comme le prévoit Roméo, je tisse des liens avec sa famille au point d'avoir le sentiment d'en faire partie, ça rendrait l'expérience d'autant plus agréable.

— Qu’est-ce que tu en penses ? me demande-t-il après quelques secondes de silence. Cet avenir te conviendrait ?

Je me mords brièvement la lèvre pour faire durer le suspens, puis je lui souris tout en donnant un bref hochement de tête positif. Il me le rend plus largement tout en tendant la main vers moi.

— Approche.

Je fais faussement la moue pour marquer mon hésitation.

— Les jets ne me masseront plus le dos si je change de position.

— Mes mains le feront à leur place. Et, ce n’était pas une question, ajoute-t-il d’une voix bien plus grave, le regard faussement menaçant.

Il tend de nouveau la main, d’une façon bien plus ferme et autoritaire et pour je ne sais quelle raison, je souris intérieurement en ressentant une vague de satisfaction face à son geste.

— Ne m’oblige pas à me répéter, *Topolina.*

En me retenant de sourire largement, je me détache du bord de la baignoire et attrape sa main. Il ne perd pas une seconde avant de me tirer jusqu’à lui. Devant son empressement, un rire m’échappe puis se perd dans ma gorge lorsque je me retrouve collée à son torse rigide, les genoux plantés dans le fond de la baignoire de part et d’autre de ses jambes tendues.

— Embrasse-moi, m’ordonne-t-il.

Avec un sourire en coin, je glisse une main dans ses boucles et pose la seconde sur son torse pour garder l’équilibre puis je plonge lentement en direction de ses lèvres. Il appuie une main sur ma hanche, sous l’eau, mais la seconde reste installée sur le rebord de la baignoire comme pour me montrer que contrairement à son habitude, il n’entreprendra pas ce baiser. Je le fais à sa place. Je capture ses lèvres avec les miennes.

Je lui donne ce baiser et il me le rend sans hésiter.

Grisée par son regard enflammé et possessif, j’embrasse à nouveau ses lèvres, plus longuement cette fois. Puis je m’en sépare et j’y reviens aussitôt. Encore et encore. En suivant un tempo lent, peu pressé, lascif, sensuel.

Durant cette ribambelle de baisers plus ou moins longs, appuyés, langoureux, Roméo effleure mon dos, il le masse également, sans jamais chercher à dévier vers une autre zone de mon anatomie ou à prendre les

rênes du baiser, me laissant mener la danse et suivant gentiment mon rythme. Et, j'en profite pour me familiariser avec son torse ferme à la peau si douce.

Nous nous embrassons longuement en nous jetant des regards enflammés, mais aussi satisfaits, heureux, apaisés, je dirais même qu'au fond de ses prunelles brille un sentiment de tendresse, d'affection qui trouve son reflet dans mon propre regard.

Et cela ne fait qu'échauffer davantage mon corps. Ma respiration se fait de plus en plus erratique à mesure que mes soupirs s'amplifient, devenant de plus en plus lourds, impatients, désireux. Nos bustes frottent l'un contre l'autre alors que j'ondule contre lui entre chaque baiser, rajoutant davantage de sensualité à ce moment. Mes seins, beaucoup trop lourds, réclament douloureusement de l'attention tandis que mes tétons se heurtent à son torse dur, roulant contre sa peau douce de la plus délicieuse des façons.

— Leona, soupire-t-il de désir.

Je le devine aussi excité que moi alors que ses caresses sont de plus en plus appuyées, ses gestes plus vifs, brusques, empressés. Ses pupilles, pleinement dilatées, rendent ses yeux presque noirs et, avec toutes ces bougies autour de nous dont les flammes se reflètent sur son visage, une lueur rouge semble danser dans ses prunelles. Il me fait penser à un démon ainsi et si habituellement son côté sombre me rebute, aujourd'hui, à cet instant, cette image de lui ne me provoque que de l'excitation.

— Tu me rends complètement fou.

Sa voix parait étranglée comme s'il souffrait le martyre, comme s'il n'avait jamais ressenti autant de désir pour quelqu'un. Mue par je ne sais quelle envie, quel besoin, je plie les genoux et me colle encore plus à lui, frottant ainsi mon intimité contre sa cuisse et forçant un soupir de plaisir hors de mes lèvres.

Je sens son torse trembler sous la force de son grognement qui meurt contre mes lèvres alors que je l'embrasse à nouveau.

Sa main cesse sa caresse innocente dans mon dos pour dériver jusqu'à mes fesses qu'elle empoigne fermement, me faisant gémir de contentement contre les lèvres de Roméo.

Sans perdre le rythme du baiser, le regard d’autant plus enflammé, il déplace ses hanches jusqu’à ce qu’une forme dure frotte contre mes lèvres inférieures et tente de s’y frayer un passage.

Je me tends instantanément.

Certaine de ne pas être prête pour une telle intrusion, je m’attends à ressentir une douleur insupportable.

Mais rien ne se passe puisque soudainement Roméo me soulève et m’assied sur le rebord de la baignoire. J’ai à peine le temps de comprendre ce qui arrive qu’il écarte mes cuisses et y plonge sa tête. Le mur derrière moi est la seule chose qui m’empêche de tomber à la renverse sous la force de son assaut.

Roméo

J’écarte impatiemment ses cuisses et plonge dedans comme un homme affamé.

— Roméo, s’écrie-t-elle en s’accrochant à mon crâne, surprise par mon empressement.

Je prends d’assaut ses lèvres inférieures, je les écarte avec ma langue pour trouver son clitoris et l’aspirer longuement entre mes lèvres, sans me soucier de bouffer du savon au passage. Un gémissement bien plus fort lui échappe. Un regard dans sa direction m’indique qu’elle a fermé les yeux, une grimace de pur bonheur, de pure satisfaction, sur le visage.

— Avance tes hanches, *Topolina*, murmuré-je contre son clitoris. Permets-moi de te dévorer comme tu le mérites.

Sa bouche s’entrouvre pour laisser passer un soupir me montrant à quel point mes paroles coquines l’affectent et lui plaisent.

Elle rapproche ses fesses du bord de la baignoire et je pose ma main sous sa cuisse afin de guider sa jambe par-dessus mon épaule et rendre cette position plus agréable pour elle.

Je bave littéralement d’envie en contemplant ses lèvres que je devine récemment rasées, et qui, écartées de la sorte, m’offrent une vue magnifique

sur son clitoris gorgé d'excitation.

N'y tenant plus, aussi désireux qu'elle, je me replonge dans ma tâche afin de lui donner cet orgasme que son corps réclame tant.

Sa main se glisse dans mes cheveux tandis que je concentre toute mon attention sur son point sensible. Alternant entre des coups de langue et de longues aspirations, je lui fais perdre la tête et écoute avec une grande satisfaction ses soupirs se transformer en gémissements.

Je ne résiste pas à l'envie de descendre entre ses lèvres afin d'introduire ma langue entre ses chairs et récolter son essence si enivrante. Je goute son excitation, me régale de la preuve de son plaisir sous le regard interloqué de Leona. Après quelques mouvements de va-et-vient qui la rendent muette, mais qui ne contraignent pas son corps à se tendre comme tout à l'heure, j'éloigne ma langue. Puis en la regardant droit dans les yeux, j'insère lentement un doigt entre ses chairs brûlantes. Sa main, toujours dans mes cheveux, ne cherche pas à me repousser, pleinement excitée, totalement lubrifiée, elle ne doit ressentir aucune douleur face à cette intrusion.

— Je pourrais faire ça toute la journée, avoué-je d'une voix rauque. Me régaler de toi à tous les repas sans jamais me lasser.

Je passe lentement ma langue sur mes babines et elle ne perd pas une miette du spectacle, hypnotisée, les lèvres entrouvertes, la respiration laborieuse, et des rougeurs de plaisir magnifiques sur ses joues.

J'introduis un second doigt en elle, certain qu'elle peut le tolérer, et suis récompensé par un long soupir lorsqu'elle sent leur caresse contre ses parois aussi désireuses que son clitoris d'être stimulées.

Je dépose un baiser sur sa cuisse ouverte qui se contracte en réponse.

— Demande-moi cet orgasme, *Topolina*, exigé-je d'une voix rauque.

En remuant doucement mes doigts en elle tout en excitant par intermittence son clitoris avec mon pouce, je parsème sa peau de baisers. Ma barbe frotte contre sa peau, l'irrite, la fait rougir, alors que mes lèvres au toucher plus doux l'apaisent, et cette combinaison semble ravir ma petite lionne dont les soupirs se font de plus en plus lourds.

— Roméo, gémit-elle.

Et cet appel, cette supplique, ne fait pas seulement affluer une grande quantité de sang au niveau de ma queue, elle réveille la bête qui sommeille

en moi et lui donne envie de rugir tout en se frappant le torse avec ses poings. Elle ne gémira jamais un autre prénom que le mien. Ses soupirs, ses cris, ses gémissements, sa voix rauque et chargée de désir ne seront entendus que par moi. Je suis la seule personne qui lui procure du plaisir, le seul homme qu'elle désire et je serai le seul à la posséder. À tout jamais.

— Dis-moi, ma douce. Réclame ce dont tu as envie.

À la façon dont ses parois se contractent autour de mes doigts, je devine non seulement que ça l'excite, mais aussi qu'elle en veut plus. Elle a besoin de plus. Alors je tourne la tête et me replace face à son clitoris que j'aspire entre mes lèvres. Elle gémit son appréciation.

— S'il te plait, Roméo, soupire-t-elle.

J'aspire une nouvelle fois sa petite boule de chair, de manière bien plus ferme, pour l'encourager à terminer cette phrase, sa demande, lui offrir un aperçu de sa récompense. Et ça fonctionne.

— Donne-moi un orgasme, gémit-elle de façon presque plaintive en enfonçant ses ongles dans mon crâne.

Je souris contre son sexe et accède à sa requête en combinant l'action de mes doigts à celle de mes lèvres. Je sens son corps trembler contre mon visage tandis que son orgasme se déclenche et ravage tout sur son passage.

Je regrette de ne pas pouvoir contempler son visage durant un tel moment, l'expression de son plaisir, alors que je savoure ma récompense en récoltant son essence, n'en perdant pas une goutte.

Une fois rassasié, je repose sa cuisse puis, en prenant appui sur le rebord de la baignoire pour garder l'équilibre, je remonte lentement le long de son buste déposant quelques baisers sur sa peau jusqu'à me retrouver face à son merveilleux minois. Les yeux mi-clos, une expression de pur bonheur sur le visage, elle observe ma bouche et ma barbe luisantes avec un sourire presque coquin aux lèvres.

— J'ai envie de toi, dis-je d'une voix rauque.

Mon désir et mon impatience sont si dévorants que ça ressemble davantage à une exigence qu'à une requête, bien que ce ne soit pas le cas puisqu'elle a la possibilité de refuser. Ça me ferait chier, mais je l'accepterais et je me soulagerais tout seul de cette douleur aux couilles.

— Comme la dernière fois ? me demande-t-elle d'une voix tout aussi rauque en passant lascivement sa langue sur ses lèvres.

Tout mon corps se couvre de frissons tandis que mes burnes se contractent d'excitation. Je désirais autre chose en formulant ma demande, mais elle ne se sent pas encore prête à me le donner et je serais fou de décliner sa contreproposition. Elle finira par s'offrir à moi. Un jour, je la posséderai entièrement, je la marquerai comme étant mienne, ma femme, mon avenir, ma vie. Il me suffit d'être patient.

Alors, avec un sourire coquin aux lèvres, j'acquiesce.

— Comme la dernière fois, confirmé-je.

Je frôle ses lèvres avec les miennes puis mordille la plus charnue par pur plaisir.

— Seulement cette fois, je veux que tu me prennes intégralement dans ta bouche, lui expliqué-je, toujours à mi-chemin entre l'ordre et le souhait.

Même avec la lumière tamisée, j'aperçois nettement ses rougeurs se propager jusqu'à son torse.

— Tu penses être capable de faire ça pour moi, *Topolina*, de me faire ce plaisir ?

Elle passe encore une fois sa langue sur ses lèvres alors que son regard se charge d'un nouveau désir, une autre forme d'excitation. Elle ressent à présent le besoin de me donner à son tour du plaisir en me donnant satisfaction, elle souhaite me voir perdre pied. Je lis sa réponse sur son visage bien avant qu'elle ne la formule, mais ça ne m'empêche pas de grogner ma joie tandis qu'elle acquiesce de la tête.

— Je veux le faire, affirme-t-elle.

J'embrasse chastement ses lèvres avant de me redresser complètement. Debout, face à elle, mon érection fièrement dressée devant moi, je rassemble mécaniquement ses cheveux dans l'une de mes mains puis appose la seconde sur le mur derrière elle.

Ses yeux captent les miens alors que je guide sa tête jusqu'à ma queue. Un puissant grognement fait trembler ma gorge lorsqu'elle ouvre spontanément les lèvres et me laisse glisser au fond de sa cavité buccale.

Elle me suce durant plusieurs minutes, se servant de sa main pour combler l'espace qu'elle ne parvient pas à atteindre avec sa bouche. Petit à

petit, elle réussit à me faire progresser dans sa gorge et je suis plus satisfait de la voir essayer que par l'acte en lui-même. Sa bouche est divine et elle s'y prend merveilleusement bien, mais c'est cette envie de me donner satisfaction, que je lis dans son regard, qui gorge ma queue de plaisir et me provoque des picotements dans les couilles.

Je prends les choses en mains après une énième tentative en appuyant sur son crâne pour l'empêcher de reculer tout en avançant les hanches.

— Jusqu'au bout, lui rappelé-je.

Ses yeux sont déjà humides, mais malgré cela, elle tente de progresser le long de ma queue, ses narines s'ouvrent en grand cherchant un souffle que sa bouche n'est plus en mesure de prendre.

— Tu peux le faire, l'encouragé-je. Détends-toi. Laisse-moi entrer.

Elle pose sa main sur ma cuisse par réflexe, mais ne me repousse pas alors que j'avance petit à petit mes hanches en surveillant sa respiration.

Je m'y reprends à plusieurs fois afin de ne pas la brusquer en précipitant les choses. Je suis parfaitement conscient que la tâche n'est pas aisée et je lui donne tout le temps dont elle a besoin pour décontracter sa gorge, refouler son réflexe nauséeux pour ainsi me permettre de glisser jusqu'au fond.

Je pousse un râle puissant quand mon pelvis tape enfin son visage, mais n'y passe qu'une seconde avant de reculer aussitôt alors qu'elle semble s'étouffer autour de ma queue.

La tête baissée, elle tousse deux ou trois fois avant de prendre une grande inspiration. Je retire ma main du mur afin de caresser le bord de son visage.

— Je savais que tu pouvais le faire, la félicité-je.

Elle relève la tête et un demi-sourire se dessine sur ses lèvres quand ses yeux croisent mon regard fier et possessif.

De ma main libre, je caresse la commissure de ses lèvres et efface l'excès de bave qui s'en écoule.

— Tu peux être fière de toi, *Topolina*. Tu es parfaite, affirmé-je en effleurant sa joue. Magnifiquement parfaite.

Ses yeux, rougis par l'effort, se mettent à briller de fierté.

Une putain de mot d’amour pend alors sur le bout de ma langue, mais je le ravale alors qu’elle me reprend dans sa main et me glisse de nouveau entre ses lèvres.

Elle s’évertue à me satisfaire, ne lésine pas sur les efforts, se tuant, presque littéralement, à la tâche pour me donner du plaisir et avec un tel enthousiasme, je ne résiste pas longtemps. C’est avec une grimace mêlant fierté, satisfaction et soulagement qu’elle savoure sa récompense.

Après cela, nous remplissons à nouveau la baignoire d’eau chaude et nous y prélassons en restant collés l’un à l’autre.

OceanofPDF.com

Chapitre 45



Leona

Dire que je suis stressée de rencontrer son père et sa sœur serait un euphémisme. Entre mon souffle court, mon rythme cardiaque beaucoup trop rapide, mon estomac noué et ma température corporelle élevée, je suis clairement au bord du malaise.

Je me félicite mentalement d'avoir opté pour une robe ample de couleur beige, très simple, très confortable, et surtout, qui ne me colle pas à la peau malgré ma transpiration excessive.

Mon Dieu, je ne me suis jamais sentie aussi mal de toute ma vie. Cet événement me semble bien plus angoissant que toutes les soirées mondaines auxquelles j'ai assisté. Il n'est pas juste question de faire bonne impression, je dois leur plaire, les intéresser. Et c'est d'autant plus stressant parce que je vais être en tête à tête avec eux durant plusieurs heures. Il faudra combler les silences, entretenir une discussion... Je ne dois pas me planter. J'ai envie que tout se passe bien. Pas seulement pour ma propre satisfaction, mais aussi pour Roméo, qui, bien qu'il paraisse serein, place beaucoup d'espoirs dans cette première rencontre.

Forcément, ça me rajoute un peu de pression. Énormément de pression. Et plus on se rapproche du restaurant, plus mon stress augmente et plus les symptômes empirent. De sorte que, lorsque je sors de la voiture de Roméo et foule le sol du parking, j'ai besoin de m'appuyer contre la carrosserie pour ne pas verser. Mes sandales compensées ne peuvent être tenues responsables de cette perte d'équilibre et il doit en avoir conscience parce qu'il contourne le véhicule pour se placer face à moi.

— Détends-toi, ça va bien se passer, affirme-t-il.

Ça ne m’apaise pas du tout, mais j’acquiesce tout de même de la tête pour m’en donner l’impression. Je souffle un bon coup puis glisse mon bras dans la lanière de mon sac à main avant de me tourner en direction des vitres de sa voiture pour vérifier ma coiffure et mon maquillage. Comme pour ma robe, j’ai opté pour le style simple, mais élégant. Mes cheveux sont détachés, mais tenus en arrière grâce à un bandeau fin et discret. Mon maquillage est très sobre, presque naturel, j’ai mis un peu de mascara et un rouge à lèvres rose, c’est tout.

Je passe machinalement ma main sur mes cheveux lisses pour en ôter les frisottis tandis qu’il referme ma portière et verrouille sa voiture.

— Tu es parfaite, ne t’inquiètes pas pour ça, me dit-il en poussant sur ma hanche pour m’encourager à avancer.

— J’ai peur, avoué-je en ne bougeant pas d’un centimètre, prête à remonter dans sa voiture afin de prendre la fuite.

Je minimise clairement ce que je ressens, je suis terrifiée à l’idée que ça se passe mal et qu’ils me détestent.

— Tu cherches à me vexer ?

Interloquée par sa réponse, je fronce les sourcils et tourne la tête vers lui en me demandant ce qu’il lui arrive. La mine sérieuse, il me scrute comme si je venais réellement de l’offenser de la pire des manières.

— Je t’ai enlevée, torturée, mais tu m’as quand même tenu tête tout du long sans jamais admettre ta peur. Et, aujourd’hui, tu me dis que tu flippes à l’idée de te retrouver face à une gamine et un antiquaire ?

Malgré moi, un rire m’échappe autant parce que sa mine faussement outragée est amusante que parce que sa plaisanterie ne manque pas de sens, j’entends son message et comprends l’ironie de la situation.

— Je suis sérieuse, tenté-je de dire par-dessus mon rire. J’ai peur de ne pas leur plaire.

— C’est impossible, me répond-il sans hésiter.

Il n’en sait rien. Ça pourrait parfaitement arriver, on ne peut pas plaire à tout le monde. Il doit sentir mon hésitation, car il attrape mon visage entre ses larges mains et m’oblige à me concentrer sur lui.

— Tout va bien se passer, je te le promets. D’ici quelques minutes, tu te sentiras mieux, m’assure-t-il. Fais-moi confiance, Leona.

Mes yeux clairs croisent ses iris sombres et j'y puise une nouvelle force, un regain d'énergie, comme s'il me partageait une partie de son assurance, me l'offrait, me l'insufflait d'un simple regard. Je frissonne sous la puissance de cette connexion entre nous puis après un hochement de tête positif, je prends une grande inspiration et me lance. Je me redresse, pousse mes épaules en arrière, relève le menton et me mets en route d'un pas assuré.

— Là, je te reconnais, dit-il d'une voix rauque.

Et sans le voir venir, il m'administre une tape sur les fesses au passage. Je me retourne brusquement et le fusille du regard.

— Ne refais jamais ça, le menacé-je en pointant un doigt dans sa direction.

— Je ne peux pas m'en empêcher, s'excuse-t-il, une grimace faussement désolée sur le visage. Toute cette attitude me fait beaucoup trop bander. Et ne me fais pas croire que tu n'aimes pas ça, me dit-il plus bas, le regard intense, désireux et aguicheur.

Ma température corporelle grimpe de quelques degrés. Mon corps s'échauffe et mes joues également tandis que de petits picotements se font ressentir au niveau de mon entrejambe. Ses paroles, pourtant crues et indécentes, m'excitent. Je ne l'aurais jamais pensé, mais c'est le cas, j'adore ça. Tout comme, effectivement, j'aime assez lorsqu'il me fesse. Et puisque nous en sommes au moment des aveux, j'aime également beaucoup quand il me susurre des encouragements ou quand il me félicite, j'éprouve le puissant désir de lui donner entière satisfaction dans ces moments-là.

— Ne tiens pas de tels propos devant ta famille, lui ordonné-je sans chercher à les nier.

— Ne t'en fais pas pour ça. À part moi, personne ne découvrira ce qui fait ruisseler d'excitation la petite bourgeoise maniérée, parfaite sous tous rapports et sans vice, dont tu te donnes l'air en public, me répond-il d'une voix rauque.

Je me sens devenir encore plus écarlate. Je suis à nouveau au bord du malaise, mais pour une tout autre raison cette fois.

Avec un sourire coquin au coin des lèvres, il pose sa main dans le bas de mon dos et donne une petite impulsion.

— Allons-y, m’encourage-t-il.

Je ressens toujours un peu de peur et d’appréhension alors que nous nous dirigeons vers le restaurant, mais de façon bien moins vive que tout à l’heure. L’angoisse est plus supportable et l’air plus respirable grâce à la méthode de relaxation peu orthodoxe de Roméo.

En pénétrant dans le lieu de rendez-vous, nous nous annonçons auprès du serveur à l’accueil et il nous guide vers une table, encore vide, au fin fond de la salle où nous y serons très tranquilles.

Nous nous asseyons côte à côte autour de la table rectangulaire, tous deux face à la salle peu remplie. Je pends mon sac à la chaise avant de saisir mécaniquement la carte recto verso disposée devant moi pour la lire. Le restaurant, spécialisé dans les brunchs, propose divers assortiments sucrés, salés ou les deux, à partager. Je trouve le concept intéressant et très convivial.

— Tu es déjà venu ici ? lui demandé-je.

Il hoche négativement la tête en retournant sa carte plastifiée.

— Je ne suis jamais venu, mais j’ai déjà gouté leur cuisine chez les Bellochi, m’explique-t-il en reposant le menu.

Il angle spontanément son corps dans ma direction et pose son bras tatoué sur le dossier de ma chaise.

— Ils commandent régulièrement des assortiments histoire que tout le monde s’installe autour d’une table et qu’on déjeune tous ensemble. On se régale à chaque fois, conclut-il.

J’imagine ces repas très conviviaux. Je trouve ça bien qu’ils ressentent le besoin de se retrouver, de passer du temps ensemble, loin du travail, juste en famille. Ça ne devrait plus me surprendre, mais je suis encore une fois subjuguée par cette preuve d’unité, ce lien indestructible qui semble les unir est très admirable.

— Est-ce que je serai invitée la prochaine fois ? lui demandé-je en souriant.

Je désire lui montrer que je souhaite également tisser des liens avec sa seconde famille, celle de cœur, parce que toutes ces personnes sont très importantes pour lui et que c’est essentiel pour moi d’être acceptée dans leur cercle. Je ne veux pas chambouler sa vie, mais plutôt m’y glisser sans

faire de vagues. Je souhaite qu'il conserve ses petites habitudes, ses traditions familiales, tout en m'incluant dedans.

— Peut-être, je ne sais pas, me répond-il avant de tourner la tête en direction de la salle pour la balayer du regard.

Je ne m'attendais absolument pas à cette réponse. Je pensais lui faire plaisir, et du coup, je me sens presque rejetée par son manque d'enthousiasme. Je perds mon sourire et me tourne à mon tour en direction de la salle.

— Je comprends, mens-je, les dents serrées.

Je replace machinalement mes bracelets autour de mon poignet alors qu'ils n'ont pas bougé tout en ruminant mon agacement. Un comportement qui doit l'alerter puisque soudainement, je sens sa main sur mon épaule, m'encourageant à angler à nouveau mon buste vers lui.

— Ça ne dépend pas de moi, Leona, se justifie-t-il alors que je pose un regard indifférent sur lui. Léandro ne s'entoure que de gens dont il a entièrement confiance, c'est d'autant plus vrai au sein de son foyer, à sa table, tu comprends ?

— Il ne m'invitera pas chez lui parce qu'il ne me fait pas confiance, résumé-je d'une voix neutre.

Je comprends mieux cette justification et surtout, je l'accepte mieux.

— Il faut juste lui laisser un peu de temps, mais ça arrivera, m'assure-t-il.

J'acquiesce, mais n'ai pas le temps de répondre puisque du coin de l'œil, j'aperçois la jeune fille de la dernière fois traverser la salle accompagnée par le serveur ainsi qu'un homme âgé d'une bonne cinquantaine d'années.

Maintenant que je la vois de plus près, je dénote une certaine ressemblance entre le frère et la sœur, pas forcément au niveau des traits du visage, mais au niveau des cheveux bouclés, sauvages, leurs yeux sont également identiques. Elle a opté pour un combishort marron et des baskets montantes blanches qui me font remarquer ses courtes, mais très fines jambes.

Chiara est clairement une petite brindille en comparaison de son frère et de son papa.

Ce dernier n’a pas la carrure de son fils, mais ils sont similaires au niveau de la taille. En revanche, comme il a les cheveux coupés très courts et ne possède pas de barbe, le lien de parenté est difficilement identifiable entre le père et le fils. Je remarque aussi que leurs styles vestimentaires sont en totale opposition. Alors que Roméo a opté pour un short en jean, un tee-shirt noir et des baskets, son papa porte un pantalon de costume noir, une chemise à manches longues de couleur grise et des mocassins noirs.

— Leona, débute Roméo, je te présente mon père, Manfredi, et ma petite sœur, Chiara.

J’essaie de sourire, mais une poussée de stress me tord l’estomac et d’après moi, ça ressemble plus à une grimace alors j’arrête.

— Bonjour, les salué-je poliment. Enchantée de vous rencontrer.

Je me demande soudainement si je dois me lever pour leur serrer la main ou rester assise et…

— Salut, dit gaiement la jolie brune aux cheveux bien plus épais que les miens, en tirant la chaise face à moi, mettant fin à ce questionnement embarrassant. Je t’avoue que jusqu’au dernier moment, j’ai cru que c’était une blague et qu’il viendrait seul. Je ne pensais pas qu’il était possible pour un être humain de le supporter au quotidien, dit-elle en désignant son frère du menton.

Un rire m’échappe, du genre franc et spontané, et instantanément l’atmosphère devient plus détendue. Manfredi tire à son tour sa chaise, un sourire amusé aux lèvres en assistant à l’échange de regards noirs entre ses enfants. Apparemment, ce genre d’attaque doit être assez courante entre eux.

— Sérieusement, on te croirait tout droit sortie d’un épisode de Gossip Girl, qu’est-ce que tu fiches avec lui ? continue-t-elle en me souriant. Il y a un Nate qui t’attend quelque part.

— J’avais une préférence pour Chuck, avoué-je avec un sourire en coin.

— Tout s’explique, marmonne-t-elle en levant les yeux au ciel.

Un nouveau rire m’échappe et forcément, ça amuse d’autant plus Chiara. Du coin de l’œil, je vois Roméo sourire, je le devine satisfait par ce premier échange et mon stress s’envole comme par magie.

Après avoir commandé un assortiment de mets sucrés et salés, un serveur nous apporte du café et du thé tandis que la conversation se lance tranquillement entre nous.

Bien évidemment, elle s'oriente rapidement vers le travail, un sujet commun et pas trop personnel. Manfredi me raconte la genèse de son entreprise, la création de ses boutiques d'antiquité et je leur parle de l'entreprise de meubles de mes parents.

Puis nous enchainons sur d'autres sujets tout en savourant notre brunch et je suis agréablement surprise par la fluidité de nos conversations ainsi que par l'énergie qui se dégage de notre groupe. Il n'y a pas de temps morts, de silences gênants, et surtout, nous abordons tous les sujets avec une certaine bienveillance de sorte que l'humeur générale reste au beau fixe durant tout le repas.

— Il faut que tu me donnes ton numéro de téléphone, décrète Chiara à la fin du repas.

Je souris tout en acquiesçant, ne voyant pas où est le mal là-dedans. Le courant est super bien passé entre nous, certainement parce que nous avons sensiblement le même âge et partageons quelques points communs générationnels. Ainsi, ça ne me dérangerait pas de discuter avec elle par messages ou même de lui donner rendez-vous pour un café par exemple.

— Attends, je ne le connais pas par cœur, avoué-je en attrapant mon sac à main pour sortir mon nouveau téléphone.

Après avoir cherché mon numéro dans mon répertoire, je le lui dicte et elle m'envoie un message afin que j'aie le sien.

Je sens le regard de Roméo sur mon profil et tourne la tête pour le voir me sourire en coin tandis que je rentre le numéro de sa sœur dans mon téléphone. Il l'avait prédit, il savait que je m'entendrais bien avec elle. Je ne peux pas m'empêcher de lui rendre son sourire. Tout s'est super bien passé, à tel point que je me sens sotte d'avoir stressé autant.

— Je t'ajoute sur Snap aussi, ça vient de me le proposer, commente Chiara en arrière-plan.

Mes yeux s'élargissent d'un commun accord. Même avec des années d'expérience en matière de comédie et de faux semblants, je n'aurais pas pu garder un visage impassible dans une telle situation. Je me sens rougir

férocement quand mon téléphone vibre contre ma paume. Je n'ai pas besoin de regarder mon écran pour deviner qu'il s'agit d'une notification de l'application et je n'ai pas non plus besoin de me demander s'il a compris alors qu'il perd son sourire et parait soudainement furieux.

Un serveur apparait alors au bout de notre table et y dépose l'addition. Avant que Manfredi ne puisse la saisir, Roméo plante sa main dessus. Non sans un dernier regard rempli d'une certaine menace, il tourne la tête en direction de son père.

— Laisse, c'est pour moi, lui dit-il.

Il sort sa carte bancaire de sa poche de short et le pose dans la coupelle.

— Comme tu voudras, lui répond son père alors que le serveur s'éloigne avec la carte de Roméo. Passez à la boutique quand vous le souhaitez, Leona, je vous ferai visiter.

Je tourne immédiatement la tête vers lui. Je mets de côté mon angoisse vis-à-vis de ma future engueulade avec Roméo pour me montrer charmante envers son père qui n'a heureusement pas senti la soudaine tension qui émane de son fils.

— Avec plaisir, je vous préviendrai, réponds-je en souriant. Merci pour cette opportunité.

— Ce serait plutôt à moi de vous remercier d'être intéressée par ce domaine, peu de jeunes souhaiteraient travailler au milieu d'antiquités dépourvues d'électronique, plaisante-t-il.

— Moi, je le veux, le contredit Chiara en s'offusquant faussement à cause de sa généralité.

— Parce que tu veux me faire plaisir, *tesoro,* ce n'est pas une passion, c'est encore moins une vocation, mais je ne m'en plains pas, j'apprécie fortement l'intention.

Sa fille lui sourit largement en réponse.

Puis le serveur revient à notre table et présente son reçu à Roméo qui le valide avant de reprendre sa carte et Manfredi donne le départ en se levant de sa chaise. Nous l'imitons tous.

— J'ai été ravi de vous rencontrer, me dit-il.

— Le plaisir est partagé, réponds-je poliment.

— Ma femme vous aurait beaucoup appréciée, avoue-t-il.

Je perds mon sourire alors que son affirmation me bouleverse, ça m'émeut sincèrement. Je ne peux pas m'empêcher de jeter un coup d'œil en direction de Roméo, mais il ne le voit pas puisqu'il contemple son père avec un faible sourire aux lèvres, je le sens aussi troublé que nous.

— Merci, réponds-je en reportant mon attention sur Manfredi. J'aurais aimé la rencontrer, elle semblait formidable.

— Elle l'était, confirme-t-il avec un sourire nostalgique au coin des lèvres.

Chiara acquiesce à côté de lui et son père se tourne vers elle pour lui sourire.

— On y va ? demande-t-il en tapotant le dossier de la chaise pour marquer son départ.

Sa fille opine et avec un dernier signe de la main, ils s'éloignent. Je les regarde traverser la salle en souriant, très heureuse que cette première rencontre se soit aussi bien passée. Je le perds rapidement lorsque je sens le changement d'énergie dans la pièce et cette brise glaciale qui émane d'un point juste à côté de moi. Après une brève inspiration par le nez, je me tourne, et la tête haute, je lui fais courageusement face.

— Je peux t'expliquer, débuté-je.

— Ton téléphone, exige-t-il en tendant la main.

Je ne réfléchis pas avant d'y déposer l'objet demandé. J'ai bien appris qu'avec Roméo, il faut savoir choisir ses batailles de manière avisée. Je le déverrouille même devant lui et le laisse cliquer sur la notification Snapchat.

— Je discute seulement avec mon amie Carlotta et j'allais t'en parler, lui assuré-je.

— Je t'ai demandé d'être prudente, putain, me répond-il sèchement en vérifiant mes dires.

Estimant certainement qu'il ne peut pas me faire confiance, après avoir terminé son analyse de cette application, il commence à fouiller le reste de mon téléphone à la recherche d'autres infractions à ses règles de prudence.

— J'avais besoin de rester en contact avec mes proches et il est impossible de remonter jusqu'à moi avec cette application, tenté-je de me

justifier.

— Tout est possible quand on y met le prix, m'interrompt-il sèchement. Tout échange sur internet laisse une trace. Tu ne me feras pas croire que tu es aussi naïve, m'accuse-t-il en me fusillant du regard. C'est parce que tu savais que je te l'aurais interdit que tu ne m'as pas parlé de ces messages avec ta copine.

— Pas du tout, réponds-je aussitôt en essayant de paraitre assurée, alors qu'il vient clairement de mettre le doigt sur l'une des raisons.

— Sortons d'ici, décrète-t-il en serrant si fort mon téléphone dans sa main que je crains que l'objet implose.

J'ai à peine le temps d'attraper mon sac qu'il saisit ma main et se dirige vers la sortie du restaurant d'un pas furibond. J'évite de croiser le regard des quelques personnes présentes dans le restaurant, trop embarrassée par le fait qu'il me tire par la main comme une enfant qui n'aurait pas été sage et qu'on souhaite gronder à l'écart des curieux.

Quelque chose me dit que sa colère est sur le point de déborder, qu'elle explosera dès qu'on passera le seuil du restaurant et par instinct, je décide de lui couper l'herbe sous le pied en prenant la parole avant lui.

— J'allais réellement t'en parler, insisté-je lorsque nous passons la porte. Mais plus tard parce que ce n'était pas le bon moment et…

— Ne te cherche pas d'excuses, grogne-t-il en s'engageant sur le parking. Tu as merdé, Leona, tu le sais très bien.

Il continue son chemin en regardant dans toutes les directions comme si une menace allait surgir soudainement alors que ce parking est désert, aussi bien de monde que de véhicules. Il n'y a que nous dans un rayon d'au moins cent mètres.

— J'ai juste envoyé quelques messages à une amie pour la rassurer, il n'y a pas de quoi s'énerver…

Il relâche brusquement ma main alors que nous ne sommes plus qu'à quelques pas de son véhicule.

— Il n'y a pas besoin de s'énerver, répète-t-il d'une voix dénuée de toute chaleur.

Et je n'aime absolument pas sa façon de répéter mes paroles, son ton me donne des sueurs froides et me met terriblement mal à l'aise.

— Je crois qu’au contraire il y a matière à s’énerver, rétorque-t-il en se rapprochant de moi.

Il m’attrape soudainement par le bras et me pousse vers sa voiture contre laquelle il m’appuie. Son geste n’est pas délicat, mais il n’est pas non plus violent, c’est pourquoi seul un hoquet de surprise m’échappe lorsque mes fesses rencontrent la tôle du véhicule.

Il pose ses mains de part et d’autre de mon corps, m’emprisonnant entre ses bras tandis qu’il se baisse vers mon visage.

— Je t’avais expressément demandé de ne surtout pas envoyer de messages à tes proches pour ne pas compromettre ta position. Juste ça, insiste-t-il. C’est tout ce que je t’avais demandé et tu n’as pas écouté, Leona.

L’écho de sa voix est aussi grave que le ton qu’il emploie, mais est en totale opposition avec la douceur dont il fait preuve alors que ses lèvres caressent le bord de mon visage puis descendent dans mon cou.

— À cet instant, je fais de mon mieux pour rester calme afin de ne pas te punir en plein milieu de ce foutu parking, murmure-t-il contre ma peau en prenant une longue inspiration dans mon cou. Alors, ne me cherche pas et grimpe dans la voiture.

Contre toute logique, j’ignore ses propos, persuadée qu’il ne me fera rien et tente de désamorcer ce conflit en opposant mon point de vue avec le sien.

— Il se doute que je suis à Chicago, mais il ne connait pas ma position exacte. Je n’ai pas…

— Cette application n’est pas sécurisée, m’assène-t-il bien plus sèchement en se détachant de mon cou pour me regarder durement. Il pourrait avoir intercepté tes communications avec cette fille, affirme-t-il en tapant du doigt contre le toit de sa voiture. Il pourrait avoir déterminé l’endroit exact où te trouver. Il pourrait même déjà être ici, sans qu’on le sache, dit-il précipitamment d’une voix plus aigüe, me laissant entendre son inquiétude. Il pourrait être en train de te surveiller, attendant le bon moment pour te mettre la main dessus.

Je secoue négativement la tête, persuadée qu’il se trompe, que Russo n’est pas ici, en train de me surveiller. Mais même si j’en suis convaincue,

je ne peux pas m’empêcher de regarder rapidement autour de moi afin de vérifier que nous sommes toujours seuls sur ce parking, seulement le corps de Roméo me bouche en grande partie la vue.

— Tu le saurais s’il était là, argumenté-je sans savoir qui je cherche à convaincre.

— Je ne suis pas un putain de médium, Leona, gronde-t-il en tapant du plat de la main contre la carrosserie, me faisant sursauter. Je n’ai pas non plus des superpouvoirs. Je ne vais pas sentir sa présence dès qu’il foulera le sol de cette ville. Ça pourrait prendre des heures voire des jours avant qu’il soit repéré et que l’information me soit transmise.

Je le reconnais, j’avais sous-estimé le danger ou plutôt, je m’étais convaincue que Roméo empêcherait Russo de s’introduire sur son territoire. Sauf qu’il a parfaitement raison, même si la mafia calabraise règne sur cette ville, ce n’est pas pour autant une forteresse, ils ne patrouillent pas dans toutes les rues et ils ne contrôlent pas l’identité de toutes les personnes qui souhaitent y entrer. Ainsi, Gregorio pourrait très bien pénétrer sur ce territoire sans se faire remarquer et même s’y planquer durant quelques jours.

— Ce ne serait pas si grave s’il devait fouiller toute la ville pour te retrouver parce que ça me laisserait le temps d’être informé de sa présence et de mettre la main sur lui. Mais s’il sait exactement où tu es alors le risque est bien plus élevé, termine-t-il sombrement.

Le danger est réel et je m’en veux de l’avoir délibérément minimisé afin de privilégier mon confort personnel. Je suis menacée, je dois en prendre conscience et agir en conséquence.

— Je suis désolée, murmuré-je en baissant les yeux.

— Je sais, souffle-t-il en retour en appuyant son front contre ma tête.

Après une brève seconde de tendresse, durant laquelle je sens sa colère s’évaporer, il pose sa main sur ma joue et m’oblige à relever les yeux vers lui.

— Je vais tout de même devoir durcir les règles pour ta sécurité.

J’acquiesce machinalement

— Tu ne sortiras plus sans moi à partir de maintenant, décrète-t-il. Le travail, tu oublies et les balades en solitaire dans le quartier, pareil.

Même si je suis consciente que c’est pour mon bien, ma sécurité, je ressens un pincement au cœur en l’écoutant énoncer ces nouvelles règles, qui ne sont ni plus ni moins que des privations de liberté.

— Quand j’aurai réglé cette affaire et que tu ne risqueras plus rien, je te promets de lever ces restrictions. Tu auras toute la liberté de mouvement que tu désireras, m’assure-t-il en me regardant droit dans les yeux.

En sachant pertinemment que pour Roméo, résoudre cette affaire signifie traquer et tuer Russo, un frisson me parcourt l’échine. Seulement, ce n’est pas dû à de l’effroi, mais plutôt à de l’excitation, de l’impatience. Comme si ses paroles suscitaient chez moi beaucoup d’envie, qu’elles me faisaient rêver, fantasmer. Et je me sens mal de penser cela, mais la vérité c’est que je désire cette liberté au point d’espérer également me débarrasser de l’obstacle qui se dresse sur ma route.

— Ça ne s’arrêtera jamais, murmuré-je. Même si tu le tues, les autres souhaiteront toujours ma mort. Il y aura constamment un risque.

— Russo est le seul à avoir une motivation personnelle suffisamment forte pour risquer sa vie afin de mettre la main sur toi, nie-t-il. Les autres ne s’y essaieront pas, ils ne viendront pas te chercher.

Il parait si sûr de lui qu’il parvient à m’en convaincre. La seule menace qui pèse sur moi réside en la personne de Gregorio Russo. S’il n’est plus là pour mener cette chasse aux sorcières, alors tout s’arrêtera. Ainsi, il devient encore plus évident pour moi qu’il doit disparaitre. Et cette fois, je ne me sens pas horrible de penser cela.

— Je vais le trouver et régler ça, m’affirme-t-il en suivant le même chemin de pensées.

J’acquiesce et lorsqu’il se met à sourire, de manière un peu sadique, je sens mes lèvres s’étirer en retour. Comme si nous venions de conclure un pacte tous les deux, que nous nous étions mis d’accord sur un plan d’attaque et que nous nous en réjouissions d’avance.

— Embrasse-moi, exige-t-il.

Je le fais sans hésiter.

OceanofPDF.com

Chapitre 46

Roméo

Dès lors que nous passons la porte de mon appartement, je sors mon téléphone de ma poche de short et cherche le numéro de l'ainé de la famille Bellochi. Je dois le prévenir de mes intentions avant de traquer cet enfoiré de Russo. Même si ce sont nos ennemis, je ne peux pas me rendre sur leur territoire et abattre l'un d'entre eux sans en avertir mon Capo.

— J'ai quelques appels à donner, je reviens, expliqué-je brièvement à Leona.

Elle se contente d'acquiescer de la tête tandis que je m'éloigne en direction du couloir afin de m'isoler dans ma chambre.

Léandro décroche au bout de deux sonneries seulement.

— J'allais t'appeler, m'annonce-t-il. Il parait que tu as été déconcerté par la surprise de Dino.

J'entends son rire dans sa voix et devine qu'ils ont dû bien se marrer en écoutant leur cousin leur décrire le choc que ça m'a fait de me trouver face à une enfilade de croupes en entrant dans l'appartement. Les cinq putes étaient positionnées à quatre pattes, leurs culs bien alignés et prêts à servir tandis que Dino, debout à côté d'elles, un large sourire aux lèvres, me tendait un verre de whisky en m'encourageant à profiter de son cadeau.

— Image-toi face à une rangée de culs alors que tu pensais seulement retrouver Dino pour discuter comptabilité avec lui et tu comprendras mon choc, réponds-je en souriant.

— Je l'aurais frappé sur le champ, répond-il sans hésiter.

— J'ai failli, mais il s'est empressé de se justifier et mes priorités ont changé.

Ma stupeur s’est transformée en colère pendant qu’il m’expliquait que ce bordel était l’idée de Leona. J’ai pris son verre, je l’ai bu d’une seule gorgée, puis j’ai claqué la porte de l’appartement en partant retrouver ma femme pour qu’elle se justifie.

— Quand il m’a parlé de sa surprise, j’avais un doute sur ta réaction, mais je t’avoue que je pensais que tu en profiterais un peu avant de partir rejoindre ta colocataire, répond-il.

Son ton est léger, presque innocent, alors que je sais pertinemment qu’il n’a pas choisi ce mot au hasard. Il ne s’agit pas d’une colocation et il en est parfaitement conscient sauf que comme Leona a affirmé le contraire auprès de Dino, il tient à entendre ma version.

— Je suis avec Leona, affirmé-je. C’est parfaitement clair dans son esprit à présent, elle ne proposera plus une telle connerie à Dino. Je m’en suis assuré.

— Tant mieux, je détesterais qu’elle te prenne pour un con, répond-il d’une voix plus froide.

— Ce n’est pas le cas, lui dis-je sans le moindre doute. Elle ne se sert pas de moi. Elle restera avec moi. Quoi qu’il advienne, elle ne repartira pas.

— Tu l’en empêcherais de toute façon, commente-t-il.

Et ce n’est pas un reproche ni une accusation. Pas dans notre langage en tout cas. Entre nous, c’est plutôt un aveu de sentiments. Ça signifie que nous serions prêts à tout pour garder cette femme près de nous, y compris en l’y obligeant.

— C’est elle et pas une autre, Léandro, acquiescé-je très sérieusement. Je vais épouser cette femme et lui faire des gosses, et pour ça, je dois veiller sur elle et éliminer la menace qui pèse sur elle. Je dois buter ce fils de pute avant qu’il tente quoi que ce soit contre elle.

— Je suppose que tu ne m’appelles pas pour me demander la permission de te rendre en territoire ennemi et que tu iras même si je te dis que c’est risqué parce qu’ils doivent s’attendre à ce coup venant de nous.

Il connait déjà la réponse à cette question. Je suis prêt à prendre tous les risques pour Leona, rien ne m’arrêtera lorsqu’il s’agira de la protéger.

— C’est le seul moyen d’assurer la sécurité de Leona, réponds-je. J’ai besoin de mettre la main sur lui. Je vais me renseigner pour savoir s’il est

toujours à Détroit, et si c’est le cas, j’irai là-bas.

— Je comprends, j’aurais fait la même chose, dit-il d’une voix grave. Mais je te préviens tout de suite, il n’est pas question que tu te rendes là-bas sans avoir préparé ton coup.

— Je sais, la mission comporte des risques, je serai prudent, lui assuré-je.

— Tu n’iras pas seul non plus, me rétorque-t-il. L’un de nous t’accompagnera, les autres veilleront sur les filles. Leona n’aura qu’à s’installer au manoir pendant ton absence, ça simplifiera les choses.

— Quoi ?

— C’est l’endroit le plus sécurisé à Chicago et nous avons tout un étage de libre. En logeant chez nous, elle ne serait jamais seule et tu aurais l’esprit plus tranquille pour mener à bien ta mission, m’explique-t-il le plus simplement du monde.

Et putain, je suis sur le cul, pas à cause de la logique de son raisonnement, mais parce qu’il me propose d’installer Leona chez lui, de la laisser entrer chez lui, monter dans les étages, chose interdite à tout le monde sauf aux proches des Bellochi.

— Ça ne te dérangerait pas ? lui demandé-je sans pouvoir masquer mon grand étonnement.

— J’ai confiance en toi, en ton jugement. C’est elle que tu as choisie et elle n’est pas une menace pour ma femme et ma fille donc la porte de notre maison lui est grande ouverte. Venez quand vous voulez.

Je souris grandement. Le fait qu’à son tour, il accepte Leona parmi nous, notre cercle, notre famille, ça compte beaucoup à mes yeux. Ça me fait énormément plaisir.

— Merci, Léandro, lui dis-je sincèrement.

— Il n’y a pas de quoi, balaie-t-il rapidement mes remerciements. Je vais passer quelques appels et voir si quelqu’un peut se rendre à l’adresse de Russo pour vérifier s’il s’y trouve et je te tiendrai au courant.

— On fait comme ça, acquiescé-je avant de raccrocher avec un large sourire aux lèvres.

Cette journée est définitivement pleine de surprises, de rebondissements, de nouveautés et de chamboulements, mais putain, ça me

provoque plus de joie et d’excitation que de stress ou d’agacement.

J’ai l’impression de concrétiser mon engagement envers elle, ce ne sont plus seulement des paroles. Elle vit avec moi, je l’ai présentée à tous mes proches qui l’ont tous acceptée, je vais la débarrasser de cet enfoiré qui la menace… Je ne peux pas mieux en faire pour lui montrer que je tiens à elle, qu’elle fait partie intégrante de ma vie et qu’elle y occupe une place d’honneur.



Leona

Quelques heures après notre retour du brunch, alors que nous regardons un film tous les deux, Roméo reçoit un appel de Léandro. Je ne parviens pas à entendre ce que lui dit son interlocuteur, mais je sens parfaitement le corps de Roméo se tendre alors que ma tête est toujours appuyée contre son torse et que son bras pend autour de mes épaules.

— On arrive, dit-il seulement à Léandro avant de raccrocher.

— Que se passe-t-il ? lui demandé-je clairement inquiète en me redressant en prenant appui sur son torse pour se faire.

— Russo n’est plus à Détroit.

Un hoquet de surprise m’échappe tandis que mes ongles s’enfoncent dans son torse.

— Léandro vient d’en avoir la confirmation.

— Oh, soufflé-je sans parvenir à formuler le moindre mot.

— Je vais me rendre chez eux afin de les aider à contacter tous nos indics. On va diffuser la photo de Russo et attendre la bonne info. Dès qu’il sera repéré, j’irai le cueillir.

— Ce ne sera pas dangereux, n’est-ce pas ? rebondis-je, les yeux exorbités. Tu ne vas pas te mettre en danger en essayant de le cueillir ?

— Je ferai attention, me promet-il.

Il place sa main sur ma nuque et m’attire jusqu’à lui pour effleurer mes lèvres avec les siennes.

— Ça me plait que tu t’inquiètes pour moi, *Topolina*.

— Je ne veux pas que tu te mettes en danger à cause de moi, avoué-je.

— Trop tard pour ça. En devenant mienne, tu as placé ta vie entre mes mains, affirme-t-il en serrant ma nuque entre ses doigts, le regard fier et déterminé. Je me suis fait le serment de te protéger contre tous les dangers, Leona, et je mourrai bien avant de rompre cette promesse.

Son regard ne m'a jamais paru aussi assuré qu'à cet instant. Il donnerait véritablement sa vie pour sauver la mienne et même si ce genre de déclaration est plaisante à entendre, une part de moi éprouve une certaine angoisse à l'idée que ça puisse se produire. Pire qu'une angoisse, je suis terrifiée à cette idée. Le perdre me semble insupportable.

— Je t'interdis de mourir, murmuré-je.

Je glisse une main sur sa joue et plonge mon regard dans le sien tout en me rapprochant de ses lèvres.

— Je ne veux pas te perdre, avoué-je d'une voix grave. Jamais, ajouté-je, comme un cri venant du cœur. Sois prudent. Je t'en supplie, fais attention à toi.

Je pose mes lèvres contre les siennes tout en le suppliant encore une fois d'être prudent. Ses doigts se referment autour de ma nuque et la serrent comme pour m'assurer qu'il le sera, que je ne le perdrai pas. Puis ses lèvres capturent les miennes avec plus de force et d'empressement comme s'il cherchait à me rassurer, mais également à montrer qu'il a apprécié mes paroles.

Je prends part à ce baiser, j'y mets toute mon âme afin de lui faire ressentir tout ce que j'éprouve pour lui, mais que je ne parviens pas à formuler. Alors, comme lui, je ne dis rien et laisse parler mon corps, mes yeux, mon âme, car s'il a bien une chose dont nous sommes capables tous les deux, c'est de lire l'autre, le comprendre, juste en l'observant.

On ne se voit pas, on se regarde. C'est totalement différent. L'acte est intentionnel, souhaité, désiré. Dès que nos yeux se croisent, nous accordons toute notre attention à l'autre.

Il y a une certaine part de magie là-dedans.

— Allons-y, murmure-t-il d'une voix rauque. Ils nous attendent.

— Je viens aussi ? m'étonné-je.

Il acquiesce à ma grande surprise.



Leona

Plus tard, je me retrouve assise autour d'une table sur leur terrasse en train de boire un thé glacé en compagnie de Giulana et Aurora pendant que les hommes discutent du travail quelque part dans cette immense bâtisse que représente la maison familiale des Bellochi.

Ainsi, je me retrouve assise autour d'une table sur leur terrasse en train de boire un thé glacé en compagnie de Giulana et Aurora pendant que les hommes discutent du travail quelque part dans cette immense bâtisse que représente la maison familiale des Bellochi.

— Je suis heureuse que tu sois là en tout cas, me dit-elle avec un large sourire en se rasseyant sur sa chaise après avoir fait le tour de la terrasse avec Aurora pour la énième fois.

La petite est prête à marcher, elle en a très envie, mais n'a pas encore suffisamment d'équilibre pour le faire toute seule. Ainsi, elle n'hésite pas à prendre la main de sa mère afin qu'elle l'aide à effectuer le tour de la grande terrasse couverte en marchant.

Giulana affirme que ce petit bambin, âgé seulement d'un an, mène toute la famille Bellochi par le bout du nez et je n'ai aucun mal à la croire. Avec sa petite bouille angélique et ses grands yeux bleus, elle est beaucoup trop mignonne et adorable pour qu'on lui refuse quoi que ce soit.

— Je t'avoue que j'ai été surprise d'être invitée, lui dis-je avec un sourire timide. Roméo m'a dit que Léandro ne laissait entrer personne ici.

— C'est vrai, acquiesce-t-elle. C'est pour ça que je suis aussi contente que tu sois là.

Cette fois, je fronce les sourcils en ne comprenant pas très bien son raisonnement.

— Ça signifie que c'est vraiment sérieux et surtout que vous le pensez tous les deux désormais, précise-t-elle d'un ton guilleret, clairement enthousiasmée par une information que je ne saisis toujours pas. Je t'avoue que j'ai eu un peu peur quand Dino m'a répété que tu lui avais affirmé que vous n'étiez pas ensemble.

Mes yeux s’élargissent et je me sens instantanément rougir. Évidemment, Dino n’a pas pu s’empêcher de rapporter mes propos à tout le monde.

— Je me doutais que tu refusais cette relation parce que tu n’arrivais pas à lui pardonner, continue-t-elle plus gravement. Ça me rendait triste pour vous, car j’ai tout de suite senti qu’il y avait une forte alchimie entre vous et qu’une très belle histoire d’amour était possible. Mais tu es là, reprend-elle sur un ton plus gai, ça signifie que tu as accepté de lui donner une seconde chance et que vous allez construire cette belle histoire donc je suis ravie pour vous. Mais je te préviens, ça signifie que tu as également signé avec nous pour la vie, plaisante-t-elle. J’ai hâte que nous organisions des sorties ou des vacances tous ensemble, ce sera amusant.

Je me mords inconsciemment la lèvre tandis que ses paroles s’infiltrent en moi, que mon cerveau les analyse et que je me rende compte dans un premier temps de leur véracité puis dans un second temps de leur portée. Elle a raison, je me suis engagée officiellement avec Roméo, j’ai lié mon destin au sien, nous allons vivre une vraie histoire d’amour et ça nous conduira forcément à célébrer un mariage et avoir des enfants. Mais au lieu de me donner envie de sourire, ça me tord l’estomac d’angoisse parce que j’ai négligé une chose importante dans tout ça, j’ai omis que nous allions exposer notre amour au grand jour, à la vue de tous. Et je ne suis pas prête pour ça.

Je peux lui pardonner et oublier, mais ce ne sera pas le cas des autres personnes qui ont été témoins de tout ce qu’il m’a fait endurer. Ils ne se souviendront que de notre histoire passée et ne verront pas les efforts considérables qu’il a fournis pour se racheter, gagner mon pardon. Et il y a cette part de moi effrayée par le regard des autres, qui tient à faire bonne impression comme elle l’a fait toute sa vie, qui se demande ce que ces gens penseront de cette relation. Ils se diront forcément que je suis sans cervelle, que j’ai été manipulée, forcée, que Roméo était impardonnable et que je ne peux tout simplement pas être heureuse avec lui. Ils m’imagineront violentée tous les jours par le collecteur. Le monstre de Chicago…

— Pardon, je ne voulais pas te mettre mal à l’aise, s’excuse soudainement Giulana.

Je sors brutalement de mes pensées et me reconcentre sur elle, je découvre sa grimace d'embarras et je cligne plusieurs fois des yeux pour tenter de comprendre ce qu'il lui arrive.

— J'ai apparemment dit une bêtise et puis tout ça ne me regardait pas de toute façon, je suis désolée. Je ne voulais pas…

— Ce n'est pas ta faute, la coupé-je. Je… C'est à cause de moi, avoué-je. Je suis…

Je me mords à nouveau la lèvre, embarrassée par ce que je m'apprête à lui confesser, mais également désireuse de le faire. J'ai besoin de l'entendre me dire que ces pensées sont idiotes et que je ne devrais pas octroyer d'importance aux regards des autres.

— J'ai toujours accordé beaucoup d'importance aux apparences, avoué-je dans un murmure. À mes yeux, Roméo a su se racheter, je lui ai pardonné, seulement… Je me demande si je suis assez forte mentalement pour assumer le regard des autres. Non seulement de ceux qui sont au courant de tous les détails de notre histoire, mais également ceux qui connaissent Roméo, son travail, sa nature violente, ceux qui le craignent… Je n'arrive pas à m'empêcher de me demander ce que toutes ces personnes diront sur moi derrière mon dos. Et ça m'angoisse, avoué-je dans un long soupir, comme soulagée d'en avoir parlé, d'avoir verbalisé mes craintes.

— Mais enfin, non, ne songe pas à ça. On se fiche de ça, affirme-t-elle.

J'entends un fond de rire dans sa voix comme si elle aussi se sentait soulagée par mon aveu et ressentait l'envie de rire pour évacuer la tension.

— On se fiche de ce que les gens pensent. Vis pour toi, pas pour les autres. Il y aura toujours quelqu'un pour critiquer votre histoire, elle ne sera jamais parfaite. Du moment qu'il te rend heureuse et que votre relation te convient, alors le reste n'a pas d'importance. Crois-moi, j'ai eu mon lot de critiques concernant mon histoire avec Léandro, mais ça ne m'a pas empêché de privilégier l'amour. Aujourd'hui, je mène la vie dont je rêvais et pour rien au monde, je n'y renoncerais. Je suis plus que ravie d'avoir écouté mon cœur plutôt que ma raison. Fais-lui confiance, me dit-elle en désignant l'organe vital qui bat dans ma poitrine, il ne se trompe jamais.

Elle a raison, le plus important c'est d'être heureux, de ne vivre que pour soi. Même si le reste de la société le trouve monstrueux, moi je sais

qu’il a un cœur et qu’il me rendra heureuse. Et c’est tout ce qui compte. Contrairement à ce que je pensais, Roméo est capable d’offrir une relation saine à quelqu’un, dépourvu de violence, de toxicité. J’en suis désormais convaincue parce que je suis cette personne et même s’il a commis une erreur par le passé, je suis persuadée qu’il ne recommencera plus. Roméo ne me blessera plus jamais. Je suis devenue sa priorité.

— Vous méritez tous les deux de vivre cette très belle histoire et vous serez très heureux ensemble, j’en suis certaine, termine-t-elle avec un sourire tendre aux lèvres.

— Merci, Giulana, lui dis-je en souriant.

Elle me rend mon sourire alors que soudainement, je sens une petite main attraper la mienne. Aurora me montre très clairement qu’elle souhaite que je l’aide à marcher et je m’y oblige sans hésiter une seule seconde.

— On dirait bien qu’elle t’a charmée aussi, plaisante Giulana en nous regardant nous éloigner.

— C’est impossible de lui résister. Un simple sourire et elle ensorcèle tout le monde. Ça promet pour la suite, plaisanté-je. Il ne faudra pas s’étonner quand de nombreux prétendants se présenteront à votre porte.

— Ils feront demi-tour dès que son père et ses oncles leur ouvriront la porte en étant lourdement armés.

Un rire m’échappe en imaginant la scène.

— Si je les écoutais, personne ne s’approcherait d’Aurora et elle resterait pour toujours à la maison. Sauf que ce n’est pas cette vie que je souhaite lui offrir. Je veux qu’elle se sociabilise, qu’elle rencontre d’autres enfants, qu’elle joue avec eux, qu’elle leur parle, qu’elle se fasse des amis, qu’elle mène une enfance complètement normale... J’ai été privée de ça. J’ai été privée de tout, se corrige-t-elle. J’avais seulement le droit d’aller à l’école pour apprendre et devais rentrer immédiatement après les cours. Je n’avais aucune vie sociale, aucun ami, parce que personne n’osait me parler ou m’inviter aux gouters et soirées. Je ne lui souhaite pas de vivre la même chose que moi. Et même si ça nécessite le déploiement d’un énorme dispositif de sécurité, je ferai tout pour qu’elle mène une enfance normale.

J’opine plusieurs fois de la tête, signe de mon parfait accord avec son raisonnement.

— Je ne veux pas qu'elle se sente différente, mise à l'écart par les autres, ou écraser par les règles et les attentes d'un univers dans lequel elle n'a pas choisi de naitre, résume-t-elle. Nous ne lui imposerons rien, elle sera libre de choisir son avenir et nous l'accompagnerons au mieux dans la voie qu'elle se désignera.

— Je trouve ça génial, lui dis-je en bifurquant pour ramener Aurora vers le point de départ. Quand mes parents ont arrangé mon mariage, j'aurais tout donné pour l'annuler. Je n'ai jamais osé leur en parler parce que j'avais le sentiment que c'était normal, que c'était ce qui était attendu de moi et que je devais seulement l'accepter, avoué-je.

— Parce que c'est ainsi qu'on nous a élevées, commente-t-elle d'une voix douce.

Son sourire se fait plus compatissant comme si elle essayait de me rassurer, de me faire comprendre que je n'ai pas à me sentir honteuse de ne pas avoir osé m'opposer à mes parents parce qu'elle aurait fait la même chose.

— Je trouve ça bien que vous changiez ce schéma d'éducation en lui offrant plus de liberté.

Je désigne la petite à côté de moi du menton alors que nous nous arrêtons près de sa mère.

— Oui, enfin, elle ne sera pas non plus complètement libre, répond-elle en riant. Elle a un père très protecteur qui ne laissera pas sa mini-princesse partir n'importe où, n'importe comment et surtout avec n'importe qui.

— Son futur petit ami devra être irréprochable, et sacrément courageux pour oser se présenter à vous, ajouté-je en riant.

— Au moins, s'il survit à la rencontre, elle sera certaine que c'est le bon, plaisante-t-elle en retour.

Je pouffe de rire et suis d'autant plus amusée lorsqu'Aurora se met à rire avec nous.

— Qu'est-ce qui vous fait rire ? s'enquière Dino avec un sourire aux lèvres en nous rejoignant sur la terrasse.

— On parlait de la rencontre entre le futur petit ami d'Aurora et Léandro, lui répond Giulana avec un sourire amusé aux lèvres.

Léandro sort au même moment sur la terrasse et les poils de ma nuque se dressent immédiatement en réponse à l'aura si sombre que ce géant très tatoué dégage. J'ignore si ce sentiment de malaise disparaitra, si un jour mon instinct cessera de pressentir un danger en présence de Léandro ou si je serai éternellement sur mes gardes.

Dès que la petite aperçoit son père, elle se rue vers lui, lâchant ma main sans hésiter une seule seconde. Sous le regard étonné de tout le monde, elle parvient à faire trois pas toute seule avant de perdre l'équilibre. Heureusement, Léandro, qui possède de vifs réflexes, la rattrape avant qu'elle tombe.

— Il va lui falloir une sacrée paire de couilles juste pour réussir à le regarder dans les yeux, rebondit Dino d'une voix amusée.

— S'il veut les garder, il ferait mieux de ne pas soutenir mon regard, répond Léandro d'une voix menaçante tout en serrant sa fille dans ses bras.

L'image est à la fois surprenante et attendrissante.

— On a déjà commandé de nouvelles armes en prévision de ce moment, s'immisce Gianni en sortant à son tour sur la terrasse.

Roméo franchit également le pas de la porte et me sourit dès que nos regards se croisent, me faisant forcément sourire aussi.

— Il lui faudra faire preuve d'énormément de courage pour survivre à la rencontre avec sa belle-famille, plaisante Dino. Mais au fait, c'est vrai que tu rencontrais la tienne aujourd'hui, s'exclame-t-il en grimpant sur la table pour s'y asseoir. Alors, comment ça s'est passé ?

— Elles ont déjà échangé leurs numéros avec Chiara, répond Roméo avec un sourire au coin des lèvres.

— Je le savais, rétorque Dino en claquant des doigts. Je te parie qu'elles deviendront bientôt meilleures amies et sortiront ensemble tous les week-ends.

— Je ne vois pas où est le mal, s'immisce Giulana. Moi, je trouve ça bien qu'elles s'apprécient au point de vouloir faire des sorties ensemble.

— Est-ce que c'est un pic jeté dans ma direction ? demande Gianni avec un sourire amusé aux lèvres. C'est ta façon de me reprocher de ne pas faire des sorties avec toi ?

La blonde éclate de rire en secouant négativement la tête.

— Ce serait vraiment trop étrange, commente-t-elle en riant.

— Quoi ? Vous n’êtes jamais allés vous faire faire les ongles ensemble ? m’étonné-je faussement en regardant Giulana.

Elle rit de plus belle en imaginant cette scène surréaliste.

— Non, mais c’est définitivement quelque chose qu’on devra faire ensemble, me dit-elle. Et un soin. Oh, et un massage aussi, j’en rêve depuis que j’ai accouché.

— On se prévoira ça sur tout un après-midi, acquiescé-je en me rapprochant d’elle pour me rasseoir sur ma chaise. Soins du visage, des mains, manucure, pédicure, ainsi qu’un massage complet des orteils jusqu’au crâne… Cinq heures de détente minimum, lui annoncé-je en dépliant mes cinq doigts.

— Tu me fais rêver, murmure Giulana, la mine impatiente.

— Ce massage a plutôt intérêt à ne pas être « complet » si tu ne veux pas que je transforme ton rêve en cauchemar, s’immisce la voix grave de Léandro.

— C’était une façon de parler, soupire sa femme en secouant la tête d’un air réprobateur. Bien évidemment que la masseuse ne me touchera pas des pieds jusqu’à la tête.

— Ça vaut mieux pour elle si elle souhaite garder son outil de travail, répond son mari sans une once d’hésitation ou de remords.

— Tu n’es pas possible, rit la blonde.

— Tu as le don de proposer des plans foireux, commente Dino à mon attention.

— Eh, m’indigné-je. Ce n’est pas vrai.

— J’ai failli me faire buter à cause de ton idée. Et avec celle-ci, tu pourrais causer l’amputation de quelqu’un.

— Personne ne touchera ses parties intimes, c’était juste une façon de parler, répété-je en secouant la tête. J’ai dû me faire masser au moins cinquante fois, aussi bien par des femmes que par des hommes, et aucun n’a eu de gestes déplacés à mon égard...

— Encore heureux, commente Roméo sur un ton agressif. Terminé les masseurs, c’est une femme qui te masse obligatoirement, décrète-t-il, le

regard possessif.

— Pareil pour toi, si j'apprends qu'un homme a posé ses mains sur toi, je le buterai sur le champ, surenchérit Léandro à l'attention de Giulana.

— Ils sont sérieux ? demandé-je en me tournant vers Giulana. Ils sont au courant que ce sont des professionnels et qu'ils ne font que leur métier ?

— Ne leur réponds pas. Qu'importe ce que tu diras, ils ne changeront pas d'avis, ce serait un débat stérile, me dit-elle en se levant de sa chaise puis en attrapant ma main sur la table. Viens plutôt me tenir compagnie en cuisine pendant que je prépare le diner d'Aurora.

Avec une moue contrariée, je me lève et la suis jusqu'en cuisine. Non sans oublier de relever le menton et de soutenir le regard de Roméo en passant.

— Vous resterez bien diner avec nous, propose la blonde.

Et je souris largement en acquiesçant.

OceanofPDF.com

Chapitre 47



Leona

Je me réveille en ayant l'impression d'être comprimée dans un étau et j'en découvre rapidement la cause en voyant le bras de Roméo en travers de ma hanche, sa main posée sur mon ventre. Nous sommes tous les deux allongés sur le côté. Son torse ferme est appuyé contre mon dos tandis qu'il m'enlace par-derrière et me fait me sentir prise au piège, presque à l'étroit dans cette cage formée par son corps. Et pourtant, je m'y sens curieusement bien. Assez pour fermer de nouveau les yeux et avoir envie de replonger dans le sommeil malgré les quelques rayons du soleil qui parviennent à passer à travers l'épais rideau de sa chambre.

Ce moment de tendresse me plait beaucoup, même si Roméo, compte tenu de sa respiration faible et régulière que je peux entendre près de mon oreille, n'a pas conscience de me serrer dans ses bras puisqu'il est paisiblement endormi.

Me sentir à l'étroit dans ce cocon qu'il a formé autour de moi me confère la sensation d'être choyée, aimée, protégée et ne fait que renforcer mon sentiment de bien-être que j'éprouvais déjà la veille en me couchant près de lui dans son lit. Désormais, à la limite du ravissement, je sens mon cœur témoigner de son adoration pour l'être derrière moi en battant de plus en plus vite dans ma poitrine.

J'entremêle mes doigts avec les siens et souris d'autant plus.

Roméo est l'homme de ma vie. Mon chéri. Mon futur mari. Celui avec qui je fonderai une famille. J'en suis à présent certaine et surtout, j'en suis fière. Je suis heureuse de partager cette histoire avec lui, d'avoir conquis son cœur, d'aimer cet homme magnifique, si dévoué à ses proches… Je suis fière de lui appartenir.

Alors que je me colle un peu plus contre lui, poussant mes fesses en arrière, modelant ainsi tout mon corps au sien, je suis surprise de sentir son sexe durcir contre moi.

Puis une douce chaleur se répand en moi et, par envie autant que par curiosité, je remue doucement ma croupe contre son membre et me réjouis de le sentir grossir contre moi.

Mon cœur tambourine dans ma poitrine et je suis à l'affut du moindre mouvement de la part de Roméo ou du moindre changement de rythme dans sa respiration tandis que je continue de manière, je le crois, imperceptible de me déhancher contre lui. Je ressens une forme de fascination, mais surtout de fierté et de satisfaction en faisant monter son désir, grimper son excitation, durcir son érection.

— *Topolina*, grogne-t-il d'une voix chargée de sommeil. J'espère que tu es réveillée et que tu as conscience de ce que tu es en train d'initier.

Surprise par son réveil, je me fige instantanément et, le cœur cognant toujours aussi fort dans ma poitrine, je retiens mon souffle sans savoir que faire d'autre.

— Je ne t'ai pas dit d'arrêter, grogne-t-il en mordillant mon épaule, me faisant sursauter.

Il détache sa main de la mienne et appuie sur ma hanche, lui donnant une faible impulsion.

— Continue, m'ordonne-t-il.

Mon corps obéit à la demande bien avant que mon cerveau ne lui en donne l'ordre. Je recommence à onduler ma croupe contre lui tandis qu'il faufile son second bras sous ma tête afin de pouvoir caresser du bout des doigts mon décolleté.

Ses lèvres se déplacent depuis mon épaule jusqu'à mon cou, il prend le temps d'ôter les cheveux qui lui obstrue le passage avant d'embrasser un point sensible sous mon oreille, forçant ma respiration à s'alourdir. Puis, tout en parsemant mon cou de baisers, il glisse sa main dans mon décolleté et capture l'un de mes seins.

La combinaison de ses lèvres douces qui embrassent ma peau et de sa barbe qui l'érafle me fait frémir d'excitation. À ces délicieuses sensations s'ajoute celle de sa paume qui frotte contre ma petite pointe dure

m’obligeant à fermer les yeux tandis que des picotements de plaisir naissent entre mes jambes.

Je sens Roméo tirer sur le bas de ma nuisette avec sa seconde main pour l’ôter de son chemin avant qu’elle ne se glisse entre mes cuisses et caresse, par-dessus mon sous-vêtement, mon intimité que je devine bien humide.

— Enlève ta culotte, m’ordonne-t-il à l’oreille. Offre-moi la place de te caresser comme tu le désires.

Je le fais sans hésiter, tandis qu’il tire sur un bord, je tire sur l’autre puis la fais descendre le long de mes jambes et m’en débarrasse en la poussant à mes pieds. J’obtiens un baiser très appuyé juste en dessous de mon oreille en guise de félicitations qui m’oblige à fermer brièvement les yeux tant c’est agréable. Puis ses doigts se glissent à nouveau entre mes lèvres. Un faible gémissement m’échappe quand ses doigts experts se positionnent exactement au bon endroit et commencent à y tracer des cercles, excitant mon clitoris de plus en plus désireux.

Mon corps, encore novice en matière de plaisir, se retrouve vite submergé par toutes ces sensations. Je m’accroche à son poignet alors que mes soupirs sont de plus en plus rapprochés au même rythme que ses doigts accélèrent autour de mon point sensible et intensifient les picotements ressentis dans mon vagin.

— Oh, mon dieu, gémis-je.

Roméo mordille mon cou et force un gémissement de plaisir hors de mes lèvres.

— Je suis le seul responsable de ton plaisir, *Topolina*, affirme-t-il durement. Il n’y a que mon nom que tu as le droit de gémir.

J’appuie plus fermement sur son poignet comme pour lui indiquer de ne surtout pas relâcher ses efforts alors que je sens clairement l’orgasme pointer le bout de son nez.

— Roméo, haleté-je.

— Gentille fille, me murmure-t-il à l’oreille.

J’en ferme les yeux alors que mon plaisir grimpe encore d’un cran. J’y suis presque, je le sens…

— Passe ta jambe par-dessus la mienne, m’ordonne-t-il.

Tellement pressée de jouir, je le fais sans me poser de questions et dès lors que ma cuisse repose sur sa jambe, Roméo avance ses hanches et frotte son érection, couverte de son caleçon, contre mes lèvres nues.

— Tu la sentiras bientôt en toi, me promet-il d'une voix rauque à l'oreille. Écartant tes parois, les caressant à chaque coup de reins.

Je ressens le besoin de bouger mes hanches, de remuer contre lui, contre son membre, mimant ces fameux coups de reins qui me font davantage trembler d'impatience que d'appréhension.

— Continue, m'encourage-t-il d'une voix presque étranglée en enfouissant son nez dans mon cou.

Je le fais, je lui donne du plaisir en me frottant contre son membre, tandis que ses doigts me conduisent jusqu'à l'orgasme en cajolant mon clitoris.

— Ah, gémis-je en enfonçant mes ongles dans son poignet.

Tout mon corps se tend pour accueillir l'orgasme avant d'être secoué par de faibles spasmes alors que Roméo prolonge mon plaisir jusqu'à ce que je pousse un soupir de satisfaction et relâche son poignet.

— J'ai besoin de te sentir, grogne-t-il d'une voix rauque.

Ses mains et son corps me délaissent. Je le devine bouger derrière moi et comprends facilement qu'il retire son caleçon, mais ça n'envoie aucun signal d'alerte à mon cerveau ou mon corps qui préfèrent rester dans leur état de béatitude post-orgasme.

Ce n'est qu'au moment où il replace ma jambe par-dessus la sienne et que je sens son sexe toucher le mien, sans aucune barrière entre eux, que je ressens une faible appréhension.

— J'irai doucement, me promet-il à l'oreille en me sentant me tendre.

Il n'est même plus question de refuser, déjà parce qu'il a sans doute atteint sa limite de patience, mais aussi parce qu'il a deviné que j'étais prête à passer cette étape. Prête à m'offrir à lui. Corps et âme.

Il fait glisser son sexe entre mes lèvres et je retiens mon souffle alors que mon cœur semble également mis sur pause.

— Tu es trempée, *Topolina*, murmure-t-il.

Derrière sa voix rauque et chargée de désir, j'entends sa satisfaction et son impatience. Et alors que je m'attends à ce qu'il me pénètre sur le champ, il recule ses hanches, éloigne son membre et le remplace par ses doigts qu'il insère lentement à l'intérieur de moi. Je ne ressens aucun inconfort, je me sens seulement aussi impatiente que lui de procéder à la véritable union de nos corps.

— Fais-le, murmuré-je en attrapant son poignet pour stopper le mouvement de va-et-vient de ses doigts. Je suis prête. Fais-moi tienne.

En poussant un grognement, il enfouit son nez dans mon cou.

— Je serai à tout jamais le seul à te posséder, *Topolina*, murmure-t-il contre ma peau d'autant plus sensible à cause de ses baisers et la friction de sa barbe.

Je ne peux pas m'empêcher de glisser une main dans ses boucles tandis qu'il aspire longuement ma peau entre ses lèvres provoquant de nouveaux picotements au niveau de mon entrejambe.

— Tu es le seul que je désire, murmuré-je en retour.

— Tu m'appartiendras corps et âme, continue-t-il.

Ça ne ressemble pas à une mise en garde, mais plutôt à un constat fait à voix haute, comme s'il n'arrivait pas à croire que ça allait enfin se produire, qu'il allait finalement parvenir à m'avoir, à me conquérir corps et âme.

— Tu m'appartiendras aussi corps et âme, réponds-je d'une voix assurée.

Il grogne à nouveau avant d'embrasser longuement ma peau comme pour marquer son acquiescement et son contentement. Puis, il retire ses doigts de mon intimité et replace son membre entre mes lèvres.

— Tu me rends fou, Leona, avoue-t-il d'une voix rauque. Mais cette folie-ci est agréable à ressentir, je ne m'en lasserai jamais.

Je le sens introduire un petit centimètre de son sexe en moi et soudainement, avoir les yeux rivés sur un rideau tout en étant dos à lui ne me convient plus du tout.

— Attends, m'écrié-je. Stop.

Je l'entends prendre une grande inspiration par le nez avant de pousser un long grognement.

— Je ne peux pas, dit-il d’une voix torturée. J’en ai besoin… et c’est si bon…

— Je veux te regarder, dis-je précipitamment. Je veux seulement pouvoir te voir, répété-je.

J’essaie de me tourner, changer moi-même de position, et il se retire pour me le permettre. C’est en me sentant réellement soulagée que je me place sur le dos et lui offre un large sourire tandis qu’il se positionne au-dessus de moi. J’attrape son visage entre mes mains et dépose un baiser sur ses lèvres en guise de remerciements avant d’écarter les cuisses pour lui laisser la place de s’y installer.

Je lui adresse un rapide hochement de tête tandis qu’il aligne de nouveau nos sexes. Et cette fois, alors qu’il pousse pour entrer, je peux poser mes mains sur son corps, m’accrocher à lui et le regarder droit dans les yeux pendant qu’il me fait sienne.

Alors qu’il me pénètre peu à peu, y allant doucement, comme promis, je ressens un léger inconfort, mais rien d’insurmontable.

— Putain, tu es encore plus serrée que je l’imaginais, murmure-t-il d’une voix presque plaintive.

Le regard voilé par le désir, il se mord férocement la lèvre en marquant une pause. Cette union charnelle parait presque plus douloureuse pour lui que pour moi alors qu’il affiche une expression presque torturée sans que j’en devine la raison.

— Écarte les jambes, *Topolina*, m’ordonne-t-il d’une voix rauque, le front brillant de sueur. C’est le moment de démontrer ta souplesse.

Ne comprenant pas vraiment ce qu’il veut, je me contente d’éloigner un peu plus mes cuisses, mais ce n’est pas suffisant à son gout puisqu’il les attrape et les ouvre en grand en les plaquant contre le lit. Instantanément, je le sens glisser bien plus loin, et surtout, bien plus vite en moi. Un gémissement plaintif m’échappe alors que la brûlure se fait plus intense entre mes chairs.

— Ah, putain, grogne-t-il en même temps. C’est beaucoup trop bon.

J’enfonce mes ongles dans ses avant-bras tandis qu’il tient toujours mes cuisses totalement écartées et se mord férocement la lèvre, le regard trouble,

causé à la fois par un plaisir intense, mais aussi, je le devine par une grande possessivité.

Cette fois, c'est certain, il a pris possession de cette partie de mon corps.

J'ai l'impression qu'il me comble au-delà de ma capacité, je me sens littéralement étirée de l'intérieur, mais cette brûlure symbolise notre première union charnelle, la perte de ma virginité, et elle est finalement plus appréciable que désagréable.

Par conséquent, l'inconfort est vite effacé par la joie, la tendresse et l'amour que je ressens à cet instant. Je ne peux pas m'empêcher de glisser mes mains sur ses joues et tout en lui adressant un sourire rempli d'adoration, je tire son visage vers le mien pour l'inciter à s'approcher. Il déplace ses mains et pose ses coudes sur le matelas afin de me donner satisfaction en se collant à moi, rapprochant ainsi nos lèvres pour un tendre baiser.

— Je ne m'en lasserai jamais, affirme-t-il d'une voix rocailleuse contre mes lèvres. Tu es beaucoup trop divine, Leona.

Il effectue quelques va-et-vient très lents, glissant contre mes parois de manière délicate et sensuelle et me provoquant immédiatement des picotements de plaisir.

— Roméo, gémis-je en faufilant mes mains dans son dos.

— C'est ça, *Topolina*. Accroche-toi à moi et profite. Je m'occupe du reste.

Il me surprend en déposant un baiser sur le bout de mon nez avant de tendre les bras. Puis, en me regardant droit dans les yeux, il recule ses hanches puis replonge rapidement en moi sans rencontrer la moindre résistance. J'enfonce mes ongles dans sa peau en gémissant mon plaisir.

C'est tout ce dont il a besoin pour se lancer et enchainer les va-et-vient sans marquer de pauses, à un rythme lent, mais suffisamment ferme pour me faire ressentir la butée de son gland contre mes parois à chaque coup de reins.

Je le sens d'autant plus lorsqu'il relève mes jambes et les enroule autour de sa taille, changeant l'angle de pénétration d'une manière plus que

délicieuse et satisfaisante. Cette fois, mon cœur parait manquer un battement à chaque butée contre ce point agréablement sensible.

Mes gémissements d'adoration et de plaisir se mêlent alors aux faibles grognements qui résonnent dans sa gorge à intervalles irréguliers.

Je ne pourrais pas demeurer silencieuse même si j'essayais, c'est clairement impossible de ne pas gémir en voyant Roméo prendre autant de plaisir que moi durant l'acte. Ses boucles collées à son front à cause de l'effort, le regard enflammé, possessif, la mâchoire contractée, ses muscles tendus au possible, sont une source d'excitation visuelle beaucoup trop forte pour que je reste silencieuse.

— Roméo, haleté-je alors que cette caresse répétée commence à me provoquer de faibles décharges électriques annonciatrices d'une proche jouissance.

— Plus fort, *Topolina*, grogne-t-il. Je veux t'entendre crier mon nom lorsque tu jouiras autour de ma queue.

Je ne peux que gémir tandis qu'il augmente encore la cadence de ses va-et-vient. Mes paupières se font bien plus lourdes alors que mes chairs paraissent encore plus sensibles à la caresse de son membre et tout particulièrement de son gland qui stimule divinement bien une zone très érogène en moi.

— On n'a pas terminé que je désire déjà recommencer, grogne-t-il au-dessus de moi.

Sans perdre le rythme de ses coups de boutoir, il plonge son nez dans mon cou. Il embrasse un point juste en dessous de mon oreille, me faisant gémir de satisfaction alors que sa barbe frotte contre le bord de mon visage.

— Je pense déjà à la prochaine fois, à tout ce que j'ai envie de te faire, Leona, me murmure-t-il à l'oreille d'une voix rauque qui me fait instantanément frissonner.

Il mordille ma peau et je glisse une main dans ses boucles pour l'obliger à continuer alors qu'une importante vague de plaisir se profile à l'horizon.

Un coup de reins d'une intense fermeté m'oblige à m'agripper à lui, enfonçant mes ongles dans sa chair et récoltant un long grognement de sa

part, mais ça ne l’empêche pas de m’asséner encore une fois le même coup de boutoir forçant cette fois un cri hors de mes lèvres.

— Roméo…

Je n’arrive pas à en dire plus, mon souffle se perd quelque part dans ma gorge alors que l’orgasme déferle en moi et force tous mes muscles à se contracter sur son passage.

— Ah, putain, grogne-t-il contre mon oreille.

Il m’assène un nouveau puissant coup de reins puis mord férocement dans mon cou. Je m’accroche fermement à lui tandis que mes yeux effectuent un tour complet de leur orbite.

Ce n’est que lorsque mes muscles se décontractent que je retrouve mon souffle et un long soupir s’échappe de mes lèvres et je desserre ma prise sur le corps de Roméo.

Je réalise alors qu’il a cessé de bouger. Le nez toujours enfoui dans mon cou, je sens son souffle erratique contre ma peau. Tout comme lui, mon cœur bat la chamade dans ma poitrine alors que je peine à recouvrer une respiration normale.

Cet orgasme était, de loin, le plus intense que j’ai jamais ressenti. J’ai l’impression d’être au septième ciel, au comble du plaisir, du bonheur. Je ne me suis jamais sentie aussi bien, heureuse et apaisée, j’ai également le sentiment d’être épuisée et très poisseuse, mais je m’en contrefiche, je pourrais rester comme ça pendant des heures.

Mais Roméo ne doit pas être du même avis puisqu’il se retire de mon intimité avant de se lever du lit. Les sourcils froncés, je le regarde s’éloigner en direction de la salle de bains. Quelque peu blessée par son attitude, je me redresse et grimace en sentant une pointe de douleur entre mes jambes. Lorsque mon regard se pose dans cette direction, je découvre quelques gouttes de sang sur le drap ainsi qu’une tache plus large, bien humide, résultant du mélange de nos fluides, et je me mets à rougir.

— Tu vas devoir prendre la pilule, *Topolina*. J’aime beaucoup trop le fait que mon sperme soit à l’intérieur de toi, marquant mon territoire, pour y renoncer, m’annonce-t-il en grimpant sur le lit.

Surprise par son retour express et captivée par ses paroles, je ne réagis pas lorsqu’il tire sur le bas de ma nuisette et la fait glisser au-dessus de ma

tête.

— Mais il est trop tôt pour avoir des enfants. Je tiens à t'épouser d'abord, me déclare-t-il, encore à ma grande surprise en jetant ma nuisette sur le lit.

Il passe ensuite ses bras autour de mon corps nu et me soulève.

— Qu'est-ce que tu fais ? lui demandé-je en m'accrochant à lui alors qu'il nous fait descendre du lit.

— Je m'assure du bien-être de ma femme, me répond-il.

Ce n'est que lorsqu'il franchit le seuil de la salle de bains que je devine qu'il nous prépare un bain. Il a même pensé à y jeter une bombe de bain à la forte odeur de pêche dont la mousse recouvre déjà toute la surface de l'eau.

Il me pose directement dans la baignoire et je me plonge dans l'eau en émettant un soupir de contentement.

— Est-ce que tu me feras couler un bain à chaque fois que nous coucherons ensemble ? lui demandé-je sur un ton léger tandis qu'il grimpe à son tour dans la baignoire.

— Non. Certaines fois, je me contenterai de te retourner et te prendrai à nouveau, me répond-il très sérieusement.

Je passe lentement ma langue sur mes lèvres sèches tandis qu'il se rapproche de moi. Je ne doute pas du fait qu'il pourrait recommencer très vite ni qu'il ait l'endurance suffisante pour le faire. À l'inverse, je ne me sens pas du tout prête pour une seconde manche et préfère donc garder le silence afin de ne pas tenter le diable.

Il m'oblige à me détacher du bord afin qu'il puisse s'installer derrière moi. Comme la dernière fois, il passe ses jambes de part et d'autre de mes cuisses puis il glisse un bras autour de moi et me colle à son torse.

— Est-ce que tu as mal ? me demande-t-il.

Et j'entends la note d'inquiétude dans sa voix, de réel souci quant à mon état physique et forcément, ça me touche.

— Non, le rassuré-je. Tu as été parfait.

Je relève la tête dans sa direction et lui adresse un sourire qu'il me rend instinctivement avant d'enrouler sa main autour de ma gorge et se pencher pour embrasser mes lèvres.

— Là, non plus ? me demande-t-il en caressant mon cou du bout des doigts.

Il me faut quelques secondes avant de comprendre sa question, me souvenir de ses diverses morsures, qui, j'en suis certaine, ont laissé des marques sur ma peau.

— Je n'ai mal nulle part. Je me sens très bien, lui assuré-je en appuyant davantage ma tête contre son épaule.

Un nouveau soupir m'échappe et je ferme les yeux. Entre ce bain chaud, moussant, à l'odeur envoutante, qui conduit au relâchement de tous mes muscles et l'étreinte pleine de tendresse de Roméo, je me sens plus que détendue, plus que bien, plus que satisfaite. Je suis au paradis.

Durant plusieurs minutes, il caresse distraitement et silencieusement mon cou d'une main et mon ventre de l'autre favorisant largement ma douce béatitude alors que je me prélasse dans le bain.

— Tu avais raison, dit-il soudainement. J'ai bien une âme.

J'ouvre les yeux et croise son regard intense.

— Elle est tout à toi. Tu possèdes mon âme, Leona. Tu es la seule à détenir le pouvoir de l'anéantir. Tu es la seule personne capable de me détruire, reformule-t-il d'une voix grave.

Mon cœur s'emballe en entendant sa déclaration, en saisissant les sentiments qui se cachent derrière de tels mots.

— Mais, ça me convient. Ça ne me dérange pas que tu possèdes ce pouvoir sur moi. Je ne chercherai jamais à renverser la balance, affirme-t-il avant d'embrasser mes lèvres.

— Ça ressemble fortement à une sérénade, Roméo, dis-je contre ses lèvres.

Ma plaisanterie, formulée sans réfléchir, est plus nerveuse qu'autre chose et ne sert qu'à masquer l'énorme trouble que je ressens en entendant sa confession, sa déclaration d'amour. Il ne pouvait pas mieux choisir son moment pour m'avouer ses sentiments. Il ne pouvait pas rendre cet instant plus magique, ce jour plus inoubliable, qu'en me faisant cet aveu au milieu d'un bain moussant qu'il a lui-même préparé pour soulager mes courbatures après que je lui ai offert ma virginité. Cela m'émeut tellement, si vivement, que mon corps en tremble entre ses bras alors qu'il me regarde comme si

j’étais son plus grand trésor. Sa plus belle et sa plus pure possession. Celle sur laquelle il veillera jusqu’à sa mort.

— Ça en est une, ma Juliette, me répond-il d’une voix rauque, plus sérieuse que la mienne. Je t’appartiens corps et âme, Leona, affirme-t-il en me regardant droit dans les yeux, sans ciller. N’en doute jamais.

À nouveau en proie à une forte émotion, je me mords la lèvre tout en clignant plusieurs fois des yeux pour chasser les larmes qui s’y forment.

Notre histoire ne sera pas une tragédie comme celle de Roméo et Juliette. Elle se terminera comme un conte de fées parce qu’avec un attachement aussi fort entre nous, nous ne pouvons que vivre heureux et avoir beaucoup d’enfants.

Je pose délicatement ma main sur sa joue et lui déclare sincèrement ma flamme sans ressentir la moindre inquiétude face à cet aveu venu du fond de mon être, crier par mon cœur, mais surtout par mon âme.

— Je t’aime Roméo. Je suis à toi, corps et âme. Pour toujours.

À mon tour, je l’embrasse tendrement.

OceanofPDF.com

Chapitre 48

Roméo

Une odeur de brûlé pénètre immédiatement dans mes narines lorsque je pousse la porte de l'appartement. Je me précipite en cuisine pour y découvrir Leona en train d'agiter un torchon devant le four, dispersant la fumée qui s'en échappe tout en maugréant.

— Un problème ? lui demandé-je d'une voix amusée en entrant dans la pièce.

Elle tourne vivement la tête vers moi, la mine contrariée.

— J'ai oublié le gratin dans le four, me dit-elle.

J'entends toute sa lassitude. Elle se donne beaucoup de mal pour nous cuisiner des petits plats, mais très souvent, il y a un incident, un petit couac qui gâche son travail. Erreur dans le temps de cuisson, dans les quantités, dans le condiment ajouté, une fois elle s'est même trompée de viande… Leona n'est tout simplement pas faite pour la cuisine, mais elle persiste quand même.

Maintenant, je vais avoir peur qu'elle foute le feu à l'appartement.

— J'ai mis plus d'une heure à le préparer, j'ai suivi la recette à la lettre, j'ai préchauffé le four à la bonne température, tout était parfait, m'assure-t-elle en secouant de nouveau son torchon. Je gardais même un œil sur le temps et puis ta sœur m'a appelé, et j'ai oublié le gratin.

Avec un soupir d'exaspération, envers elle-même et son manque de concentration, elle se penche au-dessus de l'évier pour faire glisser la partie inférieure de la fenêtre à guillotine afin de l'ouvrir.

— Ce n'est pas très grave, la rassuré-je en me rapprochant du four pour y découvrir un plat carbonisé à l'intérieur. Ça nous fera l'occasion de gouter de nouveaux plats. On pourrait tester la cuisine indienne ce soir.

— Ce n’est plus une occasion lorsque ça se produit tous les jours, bougonne-t-elle face à l’évier.

Je me rapproche d’elle et pose mes mains sur ses hanches avant de me pencher pour embrasser son cou mis à nu par sa queue de cheval.

— Tu finiras par y arriver, tu as seulement besoin de pratique, murmuré-je contre sa peau. Et d’éteindre ton téléphone, ajouté-je en souriant. Qu’est-ce que voulait Chiara ?

Elle pose sa tête contre mon torse et ferme les yeux, savourant sa dureté contre son dos ainsi que mes baisers dans son cou.

— Elle souhaitait juste discuter et m’inviter à aller voir un film avec elle dans la semaine, me répond-elle. Je l’ai invitée à venir ici demain. Je vais lui expliquer la situation afin qu’elle ne s’imagine pas que je l’évite en déclinant toutes ses propositions de sortie.

— Tu as bien fait.

— Vous n’avez toujours aucune piste ? me demande-t-elle en décalant sa tête pour pouvoir me regarder.

Je hoche négativement la tête. Cela fait maintenant une semaine que nous cherchons activement Russo, mais aucun renseignement ne s’est avéré exact ni concluant. Nous ignorons toujours où il se trouve. Plus les jours passent, plus j’ai le sentiment qu’il se rapproche de Leona et ça me fout une terrible angoisse. L’idée qu’il puisse mettre la main sur elle, me l’enlever me donne envie de commettre un massacre. Perdre Leona serait la pire forme de torture à mes yeux, et je m’y connais en la matière. Je n’ai pas toujours été le bourreau, j’ai également reçu pas mal de coups, je sais ce que c’est la douleur, mais rien ne pourrait être plus douloureux que de perdre ma femme. Je ne m’en relèverai jamais, c’est certain.

— Il sait rester discret, commenté-je en me redressant. J’ai le sentiment qu’il se rapproche petit à petit, qu’il n’est plus très loin, ce serait trop risqué pour toi de sortir maintenant.

— Je sais, me rassure-t-elle en tournant sur elle-même pour se placer face à moi. Ça me déprime de ne pas sortir, mais je comprends. C’est pour ma sécurité.

Elle pose ses mains sur mes hanches et m’offre une ébauche de sourire. Je me doute qu’elle trouve le temps long, enfermée entre ces murs toute la

journée, mais il va falloir qu'elle continue d'être patiente. Dès que j'aurai réglé le problème, elle sera libre de sortir autant qu'elle le voudra.

— Je vais le retrouver, lui assuré-je en posant une main sur sa joue. Ce sera bientôt terminé.

Elle m'adresse un faible hochement de tête, signe qu'elle me croit, mais ça ne lui rend pas le sourire pour autant.

— Comment ça a été ta journée ? me demande-t-elle pour changer de sujet.

— J'ai passé l'après-midi à évaluer les nombreux candidats pour la prochaine saison de combats à l'arène avec Léandro.

Deux fois par mois, mon ami organise des combats dans une arène qu'il a lui-même aménagée par passion du sport. Les gagnants sont très bien rémunérés d'où le nombre élevé de candidatures. Tous les ans, nous planifions des sessions de recrutement et nous réévaluons également les combattants de la saison précédente afin de garantir un niveau d'exception pour la nouvelle année de combats.

— Comment vous faites ?

— Ce sont des combattants, lui rappelé-je. On se bat contre eux pour évaluer leur niveau.

J'attrape ses hanches et la soulève dans les airs tandis qu'elle pousse un cri de surprise, puis je la dépose sur un meuble de la cuisine.

— J'ai passé l'après-midi à me battre et j'en ressens encore les effets, lui dis-je d'une voix rauque en écartant brusquement ses cuisses pour m'y installer.

— Tu ne devrais pas être épuisé ? me demande-t-elle avec un sourire au coin des lèvres en glissant une main dans mes cheveux.

— Avec toute l'adrénaline qui coule dans mes veines, dis-je en faufilant mes mains sous sa jupe, je ne serai pas fatigué avant plusieurs heures.

J'attrape brusquement les bords de sa culotte et la lui arrache tandis qu'elle pousse un nouveau cri de surprise mêlé à un rire.

— Prête à inaugurer tout l'appartement ? lui demandé-je avec un sourire en coin, ravi de la voir retrouver le sien.

— C'est déjà fait, me rappelle-t-elle d'une voix rauque.

Et cette voix combinée à ce regard enflammé fait instantanément durcir ma queue.

— Refaisons un tour du propriétaire pour être sur, proposé-je. Je veux te regarder jouir sur toutes les surfaces.

Avec un large sourire, elle rapproche mon visage du sien et capture mes lèvres tandis que mes doigts trouvent son clitoris et commencent à le satisfaire.



Leona

Le lendemain matin, assise sur le canapé, le dos appuyé contre le dossier et les jambes étendues devant moi, je regarde distraitement la télévision tout en me limant les ongles lorsque Roméo fait irruption dans l'appartement. Même s'il n'a pas vraiment d'horaires, il rentre et repart à des heures complètement aléatoires, je devine qu'il y a une urgence à sa façon de claquer la porte d'entrée derrière lui.

— On a une piste, m'annonce-t-il, la mine très sérieuse.

Je me redresse et pose ma lime sur le canapé afin de lui accorder toute mon attention.

— Russo serait du côté de Milwaukee. Je m'y rends avec Gianni pour vérifier l'info.

— Milwaukee, répété-je. Ce n'est pas très loin…

— Une heure de voiture environ, acquiesce-t-il.

J'opine machinalement en essayant de masquer mon émotion, mais le savoir si près de moi me fout la trouille.

— Viens. Je te dépose chez les Bellochi.

— Je ne peux pas rester ici ? Chiara devait me rejoindre en début d'après-midi, je ne peux pas lui faire faux bond, marmonné-je, prise de court par son empressement.

Je le vois clairement hésiter en m'entendant parler de sa sœur et de notre rendez-vous à l'appartement dont elle se réjouissait d'avance et qui lui fera le plus grand bien, ainsi qu'à moi.

— Je ne risque rien ici, lui rappelé-je pour l’aider à se décider.

J’adorerais revoir Giulana et passer du temps avec elle, mais je préférerais autant rester ici plutôt que de m’imposer chez les Bellochi où je ne me sentirais pas forcément à l’aise sans Roméo.

— Jure-moi de ne pas sortir, m’ordonne-t-il.

— Je te le promets, je ne sortirai pas de l’appartement.

Il me regarde longuement, évaluant sans doute les risques, le danger, avant de soupirer et se rapprocher du bord du canapé où je me trouve.

— Au moindre problème, tu appelles Dino ou Léandro. Je t’enverrai leurs numéros.

J’acquiesce tout en sachant déjà sur lequel des deux se porterait mon choix si je devais les contacter.

D’un geste rapide, il attrape mon visage entre ses doigts puis se baisse jusqu’à se placer à mon niveau.

— Je te jure, Leona, que si tu n’es pas là à mon retour, je te punirai si fort que tu ne pourras pas t’asseoir pendant des semaines, me menace-t-il.

La réponse logique serait de m’offusquer, voire de m’énerver contre son manque de confiance, mais je connais Roméo et sais pertinemment que c’est sa façon de réagir face à la peur. Il utilise la menace pour me forcer à obéir, il s’assure ainsi que je serai prudente et qu’il ne me perdra pas.

— Je ne bougerai pas d’ici, lui assuré-je d’une voix douce en posant ma main sur son poignet.

Rassuré, il relâche mon visage, glisse sa main sur ma joue puis à l’arrière de mon crâne et me rapproche de lui pour capturer mes lèvres. Il me donne un long baiser avant de se détacher de mes lèvres et appuyer son front contre le mien.

— Je vais buter ce fils de pute et ensuite, je t’offrirai la vie que tu mérites.

Sans menaces, sans danger. Libre de vivre toute une vie à ses côtés et de construire cet avenir qu’on s’est imaginé.

— Sois prudent, lui murmuré-je.

— Toujours, m’assure-t-il avant d’embrasser mon front.

Il se redresse et tourne les talons, repartant en direction du hall d'entrée. Il se retourne juste avant de quitter le salon afin de me regarder et je lui murmure un « je t'aime ». Il sourit grandement puis reprend son chemin.

Mon cœur se serre et mon estomac se tord douloureusement d'inquiétude lorsque j'entends la porte se refermer derrière lui. Il a plutôt intérêt à revenir en un seul morceau. Je ne me remettrai jamais de sa perte sinon.



Leona

Deux heures après son départ, sans nouvelles de sa part, je suis trop inquiète pour me concentrer sur une quelconque activité alors je décide de demander à Chiara de venir tout de suite plutôt que d'attendre le début d'après-midi comme prévu.

Après lui avoir envoyé un texto, mes yeux se posent sur le dernier message de Roméo me transmettant les numéros de téléphone de Dino et Léandro, et alors que je clique sur notre conversation, j'hésite à lui demander si tout va bien. Je ne veux pas le déranger dans sa tâche, sa traque, mais j'aimerais également être tenue au courant de ses avancées. Est-ce que c'est terminé ? Est-ce qu'il était là-bas ? Est-ce que c'était une fausse piste ? Est-ce qu'il est sur la route du retour ? Que fait-il, où est-il et comment va-t-il, tout simplement, c'est tout ce que j'ai besoin de savoir à l'heure actuelle pour me rassurer.

La réponse de Chiara interrompt le fil de mes pensées et je clique sur la notification du message pour l'ouvrir.

Je fronce les sourcils en lisant ses mots :

« Tu ne passes plus à la boutique ? Je ne comprends pas. »

Je sens de nombreuses piqures au niveau de la nuque, comme si l'on m'enfonçait des aiguilles dans la peau, et je la fais machinalement craquer tandis qu'un sentiment de malaise me tord soudainement le ventre. Je ne pourrais pas l'expliquer, mais j'ai un mauvais pressentiment concernant le message de Chiara, quelque chose me pose problème, mais je n'arrive pas à mettre le doigt dessus.

« Non. Pourquoi je devrais venir à la boutique ? » lui réponds-je.

Sa réponse fuse sous la forme d'une capture d'écran et je me sens pâlir en voyant une conversation sur Instagram entre Chiara et moi alors que ça fait des semaines que je ne me suis pas connectée à mon profil.

Une personne se faisant passer pour moi à envoyer un message à Chiara il y a moins d'une heure disant :

« Devine où je suis. ».

« Presque sûre que tu es chez mon frère, mais tu ne me poserais pas la question si la réponse était aussi évidente. J'en déduis que tu es ailleurs… en train d'acheter des pâtisseries en vue de notre rendez-vous café, peut-être ? Si c'est le cas, j'adore la tarte au citron, les tartes aux fruits plus généralement, et aussi les brownies. »

« Ce n'est pas ça. »

« OK… Alors tu t'es décidée à venir visiter ton futur lieu de travail ? Perso, je suis à la boutique côté ouest, près de Marquette Park, il n'y a personne, mon père est parti chez un fournisseur et je m'ennuie terriblement. Viens ! »

« Donne-moi l'adresse. J'arrive. »

Je ne réfléchis pas avant de cliquer sur le bouton d'appel d'une main tremblante. Chiara décroche au bout de la deuxième sonnerie.

— Allo ?

Je ressens d'abord un profond soulagement entendant sa voix, en constatant qu'elle se porte bien, puis la panique revient lorsque je me rappelle qu'elle est en danger.

— Ce n'était pas moi, me précipité-je de dire. Les messages ne venaient pas de moi. Va-t'en.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Sors de la boutique, Chiara, crié-je.

Je ne sais pas qui a piraté mon compte, mais cette personne est dangereuse, j'en suis persuadée, et maintenant, elle est au courant que Chiara est toute seule dans un magasin. Il faut qu'elle s'en aille au plus vite.

— OK…

En arrière-plan, j’entends une sonnette retentir et reconnais ce bruit comme étant celui qui annonce l’entrée d’un client dans une boutique.

— Dis-moi que c’est ton père qui vient de revenir, la supplié-je alors qu’un énorme trou se forme dans mon estomac.

Je peux sentir de la bile remonter dans ma gorge tant mon angoisse est grande.

— Non, c’est un client, me chuchote-t-elle. Écoute, je te rappelle…

— NON ! Sors de la boutique, tu es en danger !

Je le sens, bon sang, je le pressens au fond de moi qu’elle est en danger.

— Chiara ?!

— Êtes-vous la responsable du magasin ? demande une voix masculine au loin.

Mon cœur manque un battement.

— Non, je suis sa fille. Désolée, je m’apprêtais à fermer, j’ai une urgence familiale. Est-ce que vous pourriez…

— C’est dommage, répond la voix, bien plus près du combiné cette fois.

Je le reconnais aussitôt et mon estomac, tout comme mon cœur, fait un saut périlleux dans mon torse.

— Cours, hurlé-je.

J’entends un cri étranglé à l’autre bout du fil et mon cœur se serre avant de se mettre à battre à un rythme infernal. Je me lève inconsciemment du canapé, sans savoir ce que je dois faire, le téléphone toujours à l’oreille, je ne peux rien faire pour la secourir. Pourtant de l’adrénaline coule à flots dans mes veines me faisant faire les cent pas au milieu du salon. Je tends l’oreille, espérant entendre son souffle saccadé et ses pas lourds sur le sol tandis qu’elle prend la fuite et échappe au danger, mais je n’entends rien de tel, seulement un silence assourdissant.

— Chiara ?!

— Leona, me répond une voix grave.

Je ferme les yeux et pousse un couinement plaintif.

— La jeune fille ne va pas pouvoir te répondre pour le moment, mais je peux te proposer de la retrouver quelque part… Et échanger ta place contre

la sienne.

— Où ? lui demandé-je sans hésiter, le courage et la détermination prenant le pas sur la peur et le reste.

Chiara est en danger par ma faute, c'est après moi qu'il en a et je ne resterai pas cachée dans mon coin en la laissant à la merci de ce monstre. C'est contraire à tous mes principes. Je ne suis pas quelqu'un de lâche, encore moins vis-à-vis d'un danger que j'ai moi-même créé. J'assumerai mes actes face au père de Cipriano si en échange, il relâche Chiara.

— Je vais t'envoyer une adresse, m'explique-t-il. Tu auras trente minutes pour t'y rendre et je te conseille de venir seule, au moindre mouvement suspect, je la tue. Est-ce que j'ai été assez clair, Leona ?

— Oui.

— Parfait. Dépêche-toi, son temps est compté.

OceanofPDF.com

Chapitre 49



Leona

La communication n’est même pas encore coupée que je suis déjà dans la cuisine en train de récupérer les coordonnées et les clés du garage où est stationnée ma voiture, au cas où j’en aurais besoin. Je cours ensuite chercher mon sac à main et enfiler des baskets puis je m’élance vers la porte d’entrée à toute vitesse pour sortir de l’appartement.

Je suis en train de dévaler les escaliers lorsque mon téléphone vibre. Un coup d’œil en direction de l’écran et j’y lis une adresse envoyée depuis le téléphone de Chiara.

Je marque une pause au pied de l’immeuble pour taper l’adresse dans l’application GPS de mon téléphone. Mes craintes se confirment, j’aurai besoin de ma voiture pour effectuer ce trajet de vingt minutes dans le temps imparti. Ainsi, je me dépêche de rentrer les coordonnées du garage et grimace en voyant l’estimation du temps de trajet, dix minutes à pied, c’est beaucoup trop long.

Sans réfléchir, je m’élance. Je cours aussi vite que possible tout en suivant les indications de mon téléphone. Je sens le bas de ma robe fluide voler dans tous les sens, révélant certainement par moment mon sous-vêtement blanc, mais je ne m’en soucie pas.

La panique doit me conférer des superpouvoirs, car j’ai l’impression de galoper deux fois plus vite que d’habitude et arrive en un temps record au pied de l’immeuble où se trouve mon véhicule. L’esprit aiguisé par l’adrénaline, je me précipite sans réfléchir jusqu’à l’accès souterrain du parking et déverrouille le portail grâce au badge avant de me glisser dessous dès que je le peux. Puis je me remets à courir, recherchant l’emplacement de mon garage sur lequel je me rue dès l’instant où je l’aperçois.

Lorsque je grimpe enfin dans ma voiture, je n'ai « perdu » que six minutes à aller la chercher, ce n'est pas pour autant que je me détends. Au contraire, je démarre et sors précipitamment de mon garage, frottant l'aile arrière de ma voiture au passage en voulant prendre le virage trop serré.

Pendant que la porte du garage met un temps interminable à s'ouvrir, je sélectionne la précédente adresse rentrée dans mon GPS et je me rends compte que ça va être juste. Très juste. Mais je n'ai pas le choix, il faut que ça le fasse.

Après seulement cinq minutes de trajet, la panique revient alors que je me prends littéralement tous les feux rouges et perds un temps monumental.

En m'arrêtant à un autre feu rouge après avoir fait à peine cent mètres, je frappe rageusement contre le volant de ma voiture en pestant contre cette ville immense et son trafic horrible. Mon temps de trajet restant ne diminue pas alors que j'ai le sentiment que le temps sur l'horloge de mon tableau de bord défile à toute vitesse.

Au milieu de ce chaos mental, et en ayant la terrible impression d'étouffer, comme si Russo avait directement sa main autour de mon cou et était déjà en train de me tuer, je réalise que dans tous les cas, j'aurai besoin d'aide. Je n'ai aucune confiance en lui et j'ai peur qu'il décide de condamner Chiara en sachant qu'elle est la sœur de Roméo. Il ne fait aucun doute dans mon esprit qu'il est assez intelligent pour avoir assemblé les pièces du puzzle. Je suis certaine qu'il a compris que c'était pour elle, pour la venger, que Roméo a assassiné Cipriano.

Je ne réfléchis plus, j'ai besoin d'aide, je cherche donc le numéro de Dino, l'appelle et le place sur haut-parleur.

Il décroche au bout de plusieurs sonneries alors que je ralentis une nouvelle fois à l'approche d'un feu, heureusement celui-ci demeure au vert et je continue ma route.

— Dino, j'écoute. À qui j'ai l'honneur ?

— C'est Leona, annoncé-je d'une voix essoufflée.

— Que se passe-t-il ? me demande-t-il très sérieusement en entendant parfaitement bien ma panique.

— Chiara a été enlevée, il me reste quinze minutes pour les rejoindre, mais je suis coincée dans ce putain de trafic, m'énervé-je.

— Explique.

Je le fais d’une manière très brève en continuant de rouler.

— Donne-moi l’adresse, m’ordonne-t-il à la fin de mon explication.

Je la lui lis mécaniquement.

— Fais demi-tour et rentre à l’appartement, poursuit-il d’une voix beaucoup trop sérieuse venant de lui.

— Mais…

— Je m’en occupe. N’y va pas.

— Non, m’exclamé-je, tel un cri du cœur. Je suis en chemin et c’est moi qu’il attend alors j’y vais.

— Roméo va me tuer…

— Je te laisse, je dois me concentrer sur la route, le coupé-je avant de raccrocher.

Ce n’est qu’une excuse pour éviter la terrible discussion, la mettre de côté, y revenir plus tard lorsque nous aurons réglé cette histoire. Dino va m’y aider. Il me suffit d’occuper Gregorio, de gagner un peu de temps pour lui permettre d’arriver sur les lieux, de le prendre d’assaut et de faire prisonnier Russo. C’est un plan infaillible. *Sur le papier.*

Je ne dois pas céder à la peur, mais rester rationnelle, concentrée. Mon but c’est de sauver Chiara. Le reste… on verra plus tard.

La chance me sourit lorsque je quitte le trafic pour m’engager dans une rue résidentielle bien plus déserte et surtout, ne comportant aucun feu. J’appuie sur l’accélérateur pour glaner quelques minutes. D’habitude, je respecte consciencieusement les limitations, persuadée qu’il est inutile de les dépasser puisque sur de courts trajets, ça ne nous fait rien gagner, mais aujourd’hui, je suis réellement à deux minutes près et serais prête à tout pour les grappiller. Y compris, griller un ou deux « STOP » en serrant les dents pour que ça passe.

Il ne s’écoule pas cinq minutes avant que mon téléphone se mette à vibrer et que le nom de Roméo s’affiche à l’écran. Je décroche et le place sur haut-parleur en sachant pertinemment ce qu’il va me dire.

— Retourne à l’appartement.

— Non, dis-je avant la fin de son ordre.

— Leona, grogne-t-il en guise d’avertissement.

— J’irai dans tous les cas, Roméo. C’est ma faute. C’est moi qu’il veut. Je m’en occupe.

— Tu ne t’occupes de rien du tout. Tu fais demi-tour et tu me laisses régler ça. Je suis en chemin…

— Tu n’arriveras pas à temps, s’il m’a imposé une limite temporelle c’est pour se prémunir de ce genre de problèmes. Dino va m’aider, mais pour ça, je dois me rendre là-bas et discuter avec lui afin de gagner du temps.

— Je ne veux pas que tu te trouves face à lui.

— Il ne va rien me faire, il souhaite me ramener à Détroit, lui rappelé-je.

— Tu n’en sais rien, putain. Il a peut-être changé d’avis.

C’est vrai... Mais je prendrai tout de même le risque de me retrouver face à lui pour sauver Chiara.

— Si jamais on ne se revoit pas, Roméo, débuté-je d’une voix plus faible, remplie d’émotion.

— Non, me coupe-t-il. Je t’interdis de me dire adieu, enrage-t-il à l’autre bout du fil. J’arrive !

J’entends le ronflement d’un puissant moteur avant qu’il ne me raccroche au nez.

Quelques minutes plus tard, je pénètre à toute vitesse sur le parking d’une zone commerciale qui est apparemment en travaux, puisque je me retrouve subitement face à un engin de chantier. Je donne un violent coup de volant tout en appuyant à fond sur la pédale de frein. J’évite de justesse la collision de face avec l’engin, sans pour autant pouvoir éviter l’impact avec l’arrière de mon véhicule. Secouée dans tous les sens, ma tête heurte la vitre et je grogne de douleur.

Sonnée par l’accident, je regarde d’un œil vitreux l’édifice en briques rouges face à moi, qui est apparemment en cours de rénovation compte tenu des nombreux échafaudages disposés contre sa façade. Je mets plusieurs secondes avant de me rendre compte de l’absence de portes. J’ai une vue directe sur l’intérieur du bâtiment et je distingue nettement une personne avec d’épais cheveux bouclés à genoux sur le sol. Et soudainement, ça va

mieux, l’adrénaline coule à nouveau dans mes veines, je me sens surpuissante.

Les idées bien remises en place, j’ouvre ma portière et m’élance en direction de Chiara. Je grogne de douleur alors que chaque foulée semble résonner dans mon crâne comme si j’avais une intense migraine. Fronçant les sourcils à cause de mes maux de tête, ma vision n’est pas très nette et avant de passer la porte, je ne vois pas la pile de barres métalliques et donne un grand coup de pied dedans. Je regagne de justesse l’équilibre pour ne pas m’effondrer face contre terre alors que les barres en métal s’éparpillent sur le sol dans un bruit strident, roulant même jusqu’à l’intérieur du bâtiment. J’évite ces dernières afin de ne pas marcher dessus et tomber tandis que je me précipite, en boitillant un peu, vers Chiara, toujours agenouillée sur le sol, les yeux ronds, secouant négativement la tête dans tous les sens.

Malgré le fait que des alarmes de danger résonnent dans mon crâne, je m’agenouille devant elle, trop contente de l’avoir retrouvée saine et sauve, et tire sur son bâillon.

— Derrière toi, me crie-t-elle.

Je n’ai pas besoin de me retourner pour savoir qu’il se trouve juste derrière moi, je sens sa présence, son aura menaçante.

— Leona, me salue-t-il. Heureux de te revoir.

Je me relève lentement et aide Chiara à se lever malgré ses jambes tremblantes puis, tout en restant devant elle, comme un bouclier, je pivote et fais face au père de Cipriano. Celui qui souhaite me faire exécuter sur la place publique pour avoir trahi son fils.

— Tu es en retard, commente-t-il en regardant sa montre. Mais tu es venue seule, comme convenu, alors je ne vais pas t’en tenir rigueur, dit-il en observant les environs.

Les portes ouvertes en grand lui offrent une vue dégagée sur l’intégralité du parking, il est impossible pour quelqu’un de s’approcher sans qu’il le sache. Inconsciemment, je regarde à mon tour autour de moi, l’endroit est complètement vide et il n’y a aussi personne d’autre que nous. Il est également venu seul, sans renforts.

Il aurait été si simple pour Roméo de l’avoir dans ces conditions, s’il était là.

Et soudainement, je me demande si cet homme ne serait pas responsable de l'éloignement de Roméo, il l'a peut-être conduit sur une fausse piste pour le forcer à quitter Chicago… Ce ne serait pas si étonnant, il n'a pas cessé de faire preuve d'intelligence depuis des semaines. Déjà en faisant la lumière sur ma trahison, mais également en piratant mon compte Instagram pour amener Chiara à lui donner ma position et enfin, en me faisant venir jusqu'à lui en kidnappant la sœur de celui qu'il pense être mon amant depuis le début.

Je suis persuadée qu'il a été très bien aidé dans ses travaux de recherches, mais aussi très soutenu dans sa quête de vengeance, et pourtant, il s'est déplacé tout seul jusqu'à Chicago. Quelque chose me dit que le soutien de ses alliés s'arrête là où le danger devient trop grand. Ils se réjouiraient tous d'assister à mon exécution, mais ils ne prendraient pas le risque d'aller me chercher eux-mêmes, ni même d'accompagner Gregorio dans sa mission.

— Tu dois vraiment tenir à cette fille, continue ce dernier.

— Laissez-la partir, exigé-je en me forçant à paraitre assurée. J'ai respecté toutes vos exigences, remplissez votre part du marché maintenant.

Il fait semblant de réfléchir à ma demande en se touchant négligemment le menton puis il hoche négativement la tête.

— Elle vient avec nous, nie-t-il. Toi, tu paieras pour ton crime, dit-il en pointant un doigt vers moi avant de le diriger vers Chiara derrière moi. Et elle, elle paiera pour celui de son frère.

Je secoue négativement la tête.

— Oh, Leona, vous n'avez pas le choix, me dit-il avec un sourire cruel en sortant une arme de derrière son dos.

Mon rythme cardiaque grimpe de nouveau en flèche jusqu'à atteindre un niveau beaucoup trop élevé. La panique, l'angoisse, la terreur me paralysent m'empêchant de respirer, mais également de réfléchir. J'ignore comment nous sortir de cette situation. Je ne sais soudainement plus ce que je dois faire.

— En avant, ordonne-t-il en nous visant avec son arme. Nous avons assez perdu de temps.

— Laissez-la partir, le supplié-je tout de même. Elle n’a rien fait. Elle a assez souffert. Votre fils l’a agressée, il…

— Cipriano a demandé les faveurs d’une prostituée, me crache-t-il au visage. C’est tout ce qu’il a fait. C’est une putain, affirme-t-il en désignant Chiara avec son arme. C’était son métier, ce qu’on attendait d’elle…

— C’est faux, rugit la brune aux cheveux épais.

Elle me passe à côté, ignorant tous les principes de sécurité, afin de se rapprocher de l’homme qui nous menace avec une arme en pointant un doigt accusateur dans sa direction.

— Je ne voulais pas. J’ai refusé plusieurs fois, mais ça ne lui convenait pas alors il m’a violée. Violée, crie-t-elle à l’attention de Gregorio. Et ensuite, ils m’ont forcée à me prostituer. Est-ce que vous avez la moindre idée de ce qu’on ressent lorsqu’on a l’impression que notre corps ne nous appartient plus ? Que quelqu’un d’autre l’exploite ? Que des dizaines d’autres personnes l’utilisent ? Vous dérobant un morceau de vous à chaque fois ? Jusqu’à ce qu’il ne reste plus rien. Plus rien qui ne vous appartienne mis à part un sentiment de honte et d’humiliation. Vous vous sentez sale constamment. Vous n’avez qu’une envie, celle de disparaitre, celle de trouver un monde meilleur loin de ces êtres ignobles qui le peuplent, qui sont bien plus nombreux qu’on se l’imagine et qui demandent des choses… Abominables, termine-t-elle d’une voix étranglée.

Je me rapproche d’elle par instinct en devinant son émotion, son chagrin, ses larmes et je lui prends la main en signe de soutien.

— Il a détruit ma vie par plaisir. Seulement parce qu’il me désirait, parce qu’il en avait envie et parce qu’il n’a pas digéré mon refus, continue-t-elle, des larmes ruisselant à présent sur ses joues. Et vous, vous êtes son père ? Comment peut-on élever une telle ordure ?

Avant que nous puissions voir venir son geste, Gregorio gifle violemment Chiara qui couine de douleur à côté de moi. Je bouge instinctivement et la pousse derrière moi tandis que de la lave coule dans mes veines.

— Je vous interdis de la toucher, enragé-je.

— Tu es également une sale trainée, m’accuse-t-il d’un ton tout aussi rageur. Tu l’as trahi pour cet enfoiré de Calabrais. Tu es passée dans le

camp ennemi, traitresse, juste pour une queue.

Il n'a pas apprécié le témoignage de Chiara, il n'a pas supporté d'entendre la vérité sur son connard de fils et désormais, sa colère prend le pas sur tout le reste.

— Je ne l'ai pas fait pour lui, grogné-je à quelques centimètres de son visage. Je l'ai fait parce que je détestais Cipriano du plus profond de mon cœur et souhaitais par-dessus tout qu'il crève…

À mon tour, je reçois une gifle, mais je suis tellement énervée, enragée, que je sens à peine la brûlure de ses doigts.

— Je me réjouissais à l'idée qu'il meurt dans d'atroces souffrances, continué-je. J'aurais aimé contempler sa dépouille, être témoin de ce qu'ils lui ont fait à ce porc…

Cette fois, je crie de douleur alors que son poing s'abat sur ma joue. Le coup est si violent, il y met tellement de force, que je m'écroule sur le sol face contre terre.

— Sale fils de pute, hurle Chiara.

— Ne bouge pas, lui ordonne-t-il.

Je tourne la tête et l'aperçois en train de pointer son arme en direction de Chiara qui ne bouge plus comme il le lui a imposé, mais le fusille tout de même du regard.

Je pose une main sur le bord de ma mâchoire douloureuse et me retourne jusqu'à m'asseoir sur les fesses. Je cligne plusieurs fois des yeux en grimaçant comme si ça allait m'aider à effacer la douleur cuisante au niveau de ma joue, mais ça ne fonctionne pas. En revanche, ça me permet d'apercevoir une barre de fer à quelques centimètres seulement de moi. Il me suffirait de tendre le bras et comme dans les films de l'abattre sur son poignet pour le désarmer. Évidemment, il y a un risque que ça ne marche pas, que je n'y mette pas assez de force, ou bien qu'il pare mon attaque, ou pire, qu'il appuie sur la détente et blesse Chiara.

— Lève-toi. On s'en va, m'ordonne-t-il.

Saisir cette barre de fer avant de me relever me parait être notre unique chance de nous en sortir.

Je n'ai pas le temps de me décider puisque soudainement une moto fait irruption sur le parking. Russo se précipite vers Chiara et l'attrape par le

cou avant de la placer devant lui, l'arme pointée sur sa tête.

Le motard descend de son engin, dont le modèle m'est inconnu, et je doute une seconde de son identité à cause du casque, mais aussi de cette veste de moto de couleur blanche qui, j'en suis certaine, n'appartient pas à Roméo.

Les mains levées, il avance vers l'entrée du bâtiment, vers nous. Ce n'est que lorsqu'il s'arrête sur le seuil du magasin qu'il pose ses mains sur son casque et le retire sans gestes brusques.

Un couinement plaintif m'échappe en reconnaissant les boucles brunes de Roméo.

— C'est moi que tu veux, lui dit-il.

Mon petit ami ne m'adresse qu'un bref coup d'œil avant de se reconcentrer sur Russo qui tient toujours sa sœur en otage.

— Je me constitue prisonnier, mais laisse-les partir, lui dit-il.

Roméo jette son casque sur sa droite puis lève à nouveau les mains en l'air remplissant presque tout l'encadrement des portes d'entrée avec sa carrure imposante.

— C'est moi qui dois payer pour ce crime, pas elles, insiste-t-il alors que Russo reste silencieux.

Je secoue négativement la tête, refusant de croire que son plan se résume à ça, à s'échanger contre nous, à se constituer prisonnier pour nous libérer. Pourtant, il ne semble y avoir rien d'autre à faire. Protégé par le corps de Chiara, Gregorio Russo est hors d'atteinte. D'autant plus qu'en gardant le doigt sur la détente, le canon pressé contre la tempe de Chiara, il est suffisamment menaçant pour que Roméo ne tente rien. Pareillement pour moi, même s'ils sont juste à côté de moi, à ma portée. Je n'essaierai pas de le déstabiliser en lui assénant un coup de barre de fer dans les jambes, ce serait beaucoup trop risqué.

— C'est moi qui l'ai tué, poursuit Roméo en faisant un pas dans ce lieu désert.

Mon esprit lui hurle de se taire, de ne pas le provoquer. Je secoue vivement la tête de gauche à droite pour lui montrer mon désaccord, la gorge si nouée qu'il m'est impossible de parler, ni même de respirer.

— Lâche-la, ce n’est pas ta cible. Je suis le seul coupable ici, termine-t-il en pointant sa poitrine du doigt. Vise-moi.

— Roméo, couine Chiara.

J’entends ses pleurs, je devine son émotion, ses pensées alors qu’elle refuse le sacrifice de son frère, mais je ne la regarde pas. Je suis focalisée sur Roméo qui avance encore d’un pas vers nous.

— Ne bouge pas, grogne Russo.

Je tourne la tête en apercevant le mouvement brusque de son arme. Il la pointe désormais en direction de Roméo, mais ça ne rassure pas pour autant Chiara dont les pleurs redoublent maintenant que son frère est directement menacé.

Ce dernier s’immobilise, mais ne se tait pas pour autant.

— Je l’ai longuement torturé avant de le tuer, lui explique-t-il avec un sourire carnassier aux lèvres. Il a souffert. Il a hurlé. Pleuré. Il s’est chié dessus.

— Ferme-la, rugit le père de sa victime.

Le regard de Roméo brille de fierté et de plaisir, il ne cache pas son enthousiasme, sa joie alors qu’il repense à cet événement, qu’il le décrit, le raconte.

Je ne comprends pas son attitude, Chiara n’est plus menacée par l’arme, il n’a plus besoin de provoquer Russo. En poursuivant ainsi, il va finir par se faire tirer dessus.

— Je l’ai frappé, tailladé, j’ai découpé sa peau.

Du coin de l’œil, j’aperçois le corps de Russo être secoué par d’énormes spasmes, le visage contorsionné dans une grimace de colère, haineuse, enragée.

— Je l’ai saigné comme le porc qu’il était, continue Roméo d’une voix vindicative, fière et amusée. Et, je lui ai fait bouffer sa queue…

Une détonation retentit dans tout le magasin, perçant mes tympans, m’obligeant à crier de douleur puis d’horreur alors que le corps de Roméo est propulsé en arrière sous la force de l’impact. Puis, il s’effondre sur le sol.

Mort.

Je hurle ma peine. Ma souffrance. Et je m’élance, barre de fer à la main, je me rue sur ma cible.

OceanofPDF.com

Chapitre 50



Leona

Mon cerveau enregistre à peine le fait que Chiara n’est plus devant Russo, mais à genoux sur le sol en train de hurler sa peine, que déjà j’abats ma barre de fer sur le bras tendu du tueur. Si violemment qu’il en lâche aussitôt son arme.

Puis, la vision troublée à cause de mes larmes, je lève à nouveau la barre de fer et l’abats de nouveau sur lui, sur sa silhouette, son corps. Sans vraiment savoir ce que je fais, dans un état de demi-conscience, je frappe encore et encore en grognant ma peine.

Tout ce que j’entends, c’est l’écho du coup de feu dans mes tympans et tout ce que je vois c’est le corps de Roméo s’effondrant sur le sol. Mon ami. Mon amant. Mon âme sœur. L’individu auquel je tenais le plus au monde. Celui que j’aimais du plus profond de mon cœur, de mon être, de mon âme.

— Leona, m’appelle une voix grave aux notes si singulières.

Je hurle mon chagrin alors que cette hallucination me déchire le cœur et je soulève ma barre de fer dans l’intention de frapper encore… Mais, mon coup est stoppé net par une poigne ferme autour de mon arme.

— Leona, répète Roméo. Regarde-moi.

Et je sens des doigts sur mon menton, m’obligeant à tourner la tête sur ma droite et ce que je découvre me fait immédiatement lâcher mon arme. Je me jette dans les bras de l’homme que j’aime alors qu’un énorme sanglot s’échappe de mes lèvres.

— C’est terminé, me rassure-t-il en caressant mes cheveux.

Je me sépare brusquement de lui et tâte sa veste à la recherche de la blessure, le trou créé par la balle dans sa peau, le coup de feu que j’ai nettement entendu…

— Je porte un gilet pare-balles, m’explique-t-il en abaissant la fermeture éclair de sa veste de moto.

Le souffle court et les yeux ronds, je pose mes doigts sur l’épais tissu noir qui parait si lourd. Je touche la partie abimée du gilet, légèrement enfoncée, au niveau de son abdomen, là où la balle a été stoppée par les fibres aramides.

— Je devais distraire Russo pour qu’il n’aperçoive pas Dino en train d’approcher puis je devais l’amener à relâcher Chiara pour lui offrir une fenêtre de tir afin qu’il abatte ce fils de pute, continue-t-il de m’expliciter.

Mais je ne comprends absolument rien. Mon cerveau n’enregistre pas ses paroles, il ne cherche pas à les interpréter, je me fiche de son explication, tout ce que je vois c’est qu’il est vivant et ça me suffit à me jeter dans ses bras une nouvelle fois.

— J’y serais parvenu si Leona ne s’était pas placée dans le champ, commente Dino quelque part derrière moi.

Je tourne la tête lorsque Russo se met à tousser bruyamment à nos pieds, crachant un filet de sang. Je réalise alors que je suis responsable de ses blessures. Je l’ai tabassé. Roué de coups. J’aurais sans doute fini par le tuer si Roméo ne m’avait pas arrêtée. En tout cas, c’est bien ce que je désirais au fond de moi…

Mon cœur cesse de battre et de la bile remonte dans ma gorge.

Je suis horrible. Monstrueuse. Comment j’ai pu…

Je sursaute alors qu’un nouveau coup de feu fend le silence de la pièce. Russo arrête immédiatement de bouger, de respirer, de vivre, tandis qu’un trou béant se trouve dans son crâne, duquel s’échappent de longs filets de sang.

Roméo rengaine son arme en la coinçant de nouveau à l’arrière de son jean.

— Putain d’enfoiré, commente Dino en se rapprochant du corps, entrant ainsi dans mon champ de vision.

— Tu aurais pu te faire tuer, hurle Chiara.

Soudainement, je suis poussée vers Dino alors qu’elle me passe à côté pour aller cogner violemment le torse de son frère avec ses poings.

— C’était stupide, crie-t-elle à nouveau. S’il avait visé ta tête…

— Je l’ai orienté pour qu’il vise le cœur, la coupe-t-il.

— C’est n’importe quoi !

Elle le frappe encore et il ne cherche pas à l’arrêter.

— Tu ne pouvais pas savoir ! C’était débile !

Aucun de nous ne bouge alors que Chiara abat ses poings puis ses paumes contre le torse de Roméo, se causant certainement bien plus de douleur à elle-même qu’à lui à cause du gilet pare-balles, en hurlant sa rage, sa peine, sa peur. Il la laisse évacuer toutes ces émotions sans rien dire, sans bouger, jusqu’à ce qu’elle se calme et à ce moment-là, il la prend dans ses bras. Chiara s’y blottit sans hésiter, étreignant fermement son frère.

— J’ai cru que je t’avais perdu aussi, sanglote-t-elle dans ses bras.

Mon cœur se serre en entendant ça. Après tous les drames qu’elle a traversés ces dernières semaines, elle n’avait pas besoin d’un tel choc émotionnel en plus. Tout ça à cause de Gregorio Russo et de son besoin de venger son fils. Et soudainement, une nouvelle vague de colère, coule dans mes veines et je ne me sens plus du tout coupable vis-à-vis des blessures que je lui ai infligées. Il les méritait. C’était le prix à payer pour nous avoir infligé à tous une telle épreuve.

Nous tournons tous la tête lorsqu’une berline pénètre sur le parking et se rapproche de notre position.

Après s’être garé devant l’entrée du magasin, Gianni sort de son véhicule et regarde longuement ma voiture à la carrosserie très abimée à quelques mètres de la sienne. Je rougis en sentant le regard moqueur de Dino sur mon profil. Puis, le cadet des frères Bellochi avance tranquillement vers nous.

— Tu en as mis du temps, commente Dino quand son cousin est suffisamment près.

— En voiture, le trafic est merdique, la prochaine fois, je volerai aussi une moto, termine-t-il à l’attention de Roméo.

Ce dernier lui sourit narquoisement en réponse tandis que Chiara s’éloigne de son torse et sèche ses larmes en essuyant ses joues avec ses paumes.

— Il est venu seul ? nous interroge Gianni en se rapprochant du corps.

— Apparemment, acquiesce Dino.

— Je vais demander à une équipe de faire un scan des environs, par sécurité, répond-il en sortant un téléphone de sa poche de jean.

— Je m'occupe d'appeler des nettoyeurs, s'immisce Roméo.

— Il faut que je sorte de là, décrète Chiara en regardant brièvement le corps, le visage très pâle.

— Je t'accompagne, m'imposé-je immédiatement.

J'enroule un bras autour de ses épaules et la guide vers la sortie, non sans avoir adressé un long regard à Roméo.

Il s'est passé tellement de choses en l'espace d'une heure que je me sens un peu déroutée, mais ça ne m'empêche pas de me sentir soulagée que tout ça soit terminé. Roméo est vivant, il se porte bien, nous allons tous bien, c'est le principal.

Roméo

Après avoir réglé tous les détails concernant le nettoyage intégral de la zone, les réparations du véhicule de Leona et surtout, l'envoi du corps de Russo à Détroit, je pose mon téléphone sur mon canapé et pousse un long soupir. *Quelle putain de journée !*

Et elle n'est pas terminée, il n'est que quatorze heures… Je suis mort, aussi bien physiquement que mentalement. Je glisse une main dans mes boucles avant de me laisser tomber contre le dossier et savourer son confort.

J'ai longuement hésité concernant le sort du corps de Russo. Une part de moi voulait laisser planer le doute quant à sa disparition, l'identité de son meurtrier, afin que ça ne donne pas l'envie à Coppola de venger son conseiller en nous attaquant. Mais finalement, après concertation avec Léandro, nous avons décidé de procéder comme d'habitude malgré le risque. J'ai ordonné aux gars qui s'occupaient du nettoyage de graver une pieuvre sur son front puis d'emballer le corps et de le livrer à Détroit.

Ils sauront qu'il est mort, qui l'a tué, et surtout, vu l'état dans lequel Leona l'a mis avec son tube d'échafaudage en acier, ils penseront qu'il a souffert avant de mourir. Ça découragera les plus téméraires de s'introduire sur notre territoire pour s'en prendre à un Calabrais ou à Leona.

Dans l’ensemble, on peut dire que tout est bien qui finit bien. La menace est écartée. Il ne nous reste plus qu’à profiter.

— Hey, s’immisce dans mes oreilles la douce voix Leona.

J’ouvre les yeux et l’aperçois dans l’encadrement de la porte du couloir, seulement vêtue d’un peignoir rose, les cheveux encore humides. Le vêtement lui arrivant au milieu des cuisses, mes yeux s’attardent sur ses longues et magnifiques jambes, comme à chaque fois qu’elles sont découvertes. Autrement dit, tout le temps en cette période estivale. Je ne crois pas que je me lasserai un jour d’admirer ses jambes, et plus généralement, son corps aux courbes envoutantes, mais aussi son visage aux traits parfaits. J’aime tout particulièrement sa bouche, ces lèvres roses et pulpeuses me provoquent toujours des palpitations.

— Je pensais que tu me rejoindrais, murmure-t-elle en parlant du bain qu’elle s’est empressée de se faire couler en rentrant à l’appartement.

— J’avais quelques trucs à régler, ça m’a pris plus de temps que prévu. Approche, lui demandé-je en tendant la main vers elle.

Elle consent à se détacher du chambranle de la porte et avance vers moi avec un sourire timide aux lèvres.

Dès qu’elle pose sa main dans la mienne, je l’oblige à s’asseoir à côté de moi sur le canapé. Puis, je passe mon bras derrière elle et sans lui laisser l’opportunité de rechigner parce que je suis poisseux, je l’attire contre mon torse nu.

Entre la veste que j’ai volée en même temps que la moto, le poids du gilet pare-balles que Dino m’a prêté, la peur, l’angoisse et le stress, j’ai beaucoup transpiré. J’avais si chaud que j’ai retiré mon tee-shirt, mon jean et mes chaussettes au fil de mes conversations pour ne rester qu’en caleçon.

Contrairement à ce que je pensais, Leona ne proteste pas alors que je pose sa tête contre mon torse collant. Au contraire, elle se cale confortablement contre moi, remontant même ses jambes sur le canapé pour être parfaitement à son aise, à moitié allongée sur moi. Et c’est avec un large sourire que je glisse ma main dans ses cheveux humides puis repose ma tête contre l’appuie-tête en fermant les yeux. Je me sens encore plus confortable que tout à l’heure avec ma femme contre moi.

Nous restons ainsi durant plusieurs minutes, silencieusement, nous profitons seulement de l'autre, du calme après la tempête, l'apaisement, le repos grandement mérité. Je masse son crâne tandis qu'elle caresse distraitement mon ventre et ça me parait tout à fait naturel de nous relaxer ensemble de cette façon alors que je n'avais jamais eu de tels gestes tendres envers une personne avant elle.

Leona est la première femme depuis des lustres à me donner de la tendresse, de l'affection, du réconfort, de façon totalement spontanée, parce qu'elle m'aime et qu'elle ressent le besoin d'être près de moi, de me toucher, de m'embrasser. Et c'est agréable. C'est même sensationnel, putain.

Quelques semaines en arrière, je n'aurais jamais parié sur cette fin, je voulais me venger, tuer Russo, anéantir la famille Coppola, leur faire payer à tous leurs crimes à travers Leona. Je l'ai enlevée en m'imaginant la briser comme ils avaient détruit ma sœur, mais je n'avais pas prévu de me sentir aussi attiré par elle. Connecté. Lié. J'avais sous-estimé sa personne, son caractère, sa résistance. Je n'aurais jamais pu me douter qu'elle aurait un tel impact sur moi, une telle force d'attraction, encore moins qu'elle éveillerait de telles pulsions chez moi, de tels sentiments…

J'ai enlevé Leona, mais c'est elle qui a fait de moi son captif. J'étais libre de mes mouvements et pensais avoir toutes les cartes en mains alors qu'en réalité, j'étais déjà complètement hypnotisé par cette femme, c'est elle qui menait la danse.

C'est pour ça que sa trahison m'a fait aussi mal, m'a fait péter les plombs. Je m'excuserai toute ma vie pour cet écart et lui prouverai que jamais plus je ne la blesserai. Je la traiterai comme une reine. Parce que c'est ce qu'elle est à mes yeux, ce qu'elle mérite. Elle détient le pouvoir absolu sur moi. Et ça ne me dérange absolument pas.

Leona est ma reine. Je la glorifierai toute ma vie. Je m'agenouillerai sans hésiter à ses pieds, devant son trône. Et j'en profiterai pour la dévorer, assouvir ma faim de son nectar. Ma reine ne sera jamais frustrée. Toujours satisfaite, heureuse, épanouie. J'en fais le serment.

— Tu penses que je suis monstrueuse ?

J’ouvre brusquement les yeux et me redresse en écoutant sa question insensée.

— Putain, non, m’exclamé-je si spontanément avec un fond de ricanement qui lui montre à quel point cette idée est stupide.

Surprise par mon brusque changement de position, elle s’appuie sur mon torse afin de me regarder et en lisant sur son visage si sublime une trace de doute, je me sens obligé d’ajouter :

— Je te vois comme une déesse, Leona. La seule divinité en laquelle j’ai envie de croire et que je vénérerai jusqu’à mon dernier souffle.

Un faible sourire se dessine au coin de ses lèvres et je le trace avec la pulpe de mon pouce.

— Tu ne devrais même pas te poser une telle question, murmuré-je.

Elle détourne brièvement le regard, embarrassée.

— C’est juste… Par rapport à tout à l’heure, ce que j’ai fait… La violence, murmure-t-elle si bas que si je ne lui accordais pas toute mon attention, je ne l’aurais pas écoutée.

— J’ai trouvé ça hyper sexy, dis-je d’une voix rauque.

Elle m’adresse un regard ennuyé et je comprends qu’elle n’a pas envie de plaisanter, ce n’est pas ce qu’elle souhaite entendre alors je reprends d’une voix plus sérieuse.

— Tu pensais qu’il m’avait buté, tu voulais me venger et la rage dont tu as fait preuve en imaginant m’avoir perdu était forcément proportionnelle à ton attachement envers moi. Donc, crois-moi, à mes yeux, il n’y a pas de meilleur témoignage de ton amour.

Elle ferme les yeux en grimaçant, mais un sourire amusé pend au coin de ses lèvres.

— Ce n’est pas normal comme interaction, dit-elle en laissant échapper un faible rire.

Je le lui accorde, la plupart des couples n’ont pas ce genre de conversations et ne se prouvent pas leur amour de cette façon, mais je n’ai jamais affirmé que notre relation était normale. Je me suis toujours senti différent, à part, forcément ma vie sentimentale l’est également. Nous ne sommes pas communs et ça ne fait que rajouter du piquant à notre histoire.

— On se fout des normes, réponds-je avant de saisir à nouveau son menton pour l'obliger à me regarder. Merci de l'avoir fait souffrir pour moi. Ça me touche vraiment.

J'embrasse ses lèvres et elle me le rend spontanément. Le doute semble s'être complètement dissipé de son regard et je la sens également plus détendue, moins anxieuse, honteuse.

J'accueille son côté sombre les bras ouverts et enlace sa rage avec la mienne. Je la prends dans sa globalité, je suis tombé sous le charme de l'intégralité de son être.

— J'ai cru que je t'avais perdu, murmure-t-elle en se repositionnant contre mon torse, je ne veux plus jamais ressentir ça.

Elle enroule un bras autour de moi dans une sorte d'étreinte que je lui rends en glissant un bras dans son dos.

— J'ai pensé la même chose à ton sujet, avoué-je. Je n'ai jamais eu aussi peur de toute ma vie.

Elle resserre sa prise autour de mon corps, serrant fermement ma peau entre ses doigts.

— Je suis capable de résister sous la torture durant des heures sans montrer la moindre émotion, mais m'imaginer te perdre m'a tout de suite donné envie de chialer, lui dis-je sur le ton de la plaisanterie, mais mon rire est seulement nerveux.

Le fait est que lorsque Dino m'a annoncé que Leona était en chemin pour se livrer à Russo en échange de Chiara, j'ai ressenti une putain de contraction dans la poitrine. Je n'ai jamais eu aussi mal de toute ma vie. J'ai cru que mon cœur allait s'arrêter de battre.

— Nous allons tous bien, c'est tout ce qui compte, nous rassuré-je tous les deux en la serrant plus fort contre moi. Nous aurons une longue et belle vie ensemble.

— Ah, oui, tu penses ? me demande-t-elle avec un soupçon de rire dans la voix. Sur quels faits te bases-tu pour nous imaginer un bel avenir ensemble ?

Un sourire se dessine sur mes lèvres alors qu'un rire silencieux fait trembler mon torse conduisant Leona à relever la tête pour me sourire grandement, fière de sa plaisanterie.

— Tu veux des faits ? lui demandé-je de façon rhétorique. Les voici.

Je glisse une main sur sa joue et la regarde droit dans les yeux avant de débuter mon énoncé.

— Tu es amoureuse de moi.

Elle acquiesce en souriant.

— Je suis fou de toi, continué-je. Et ça ne changera jamais, ça ne faiblira jamais.

Son sourire s'élargit davantage.

— Aucune menace ne pèse sur toi. Tu es en sécurité ici. Je veillerai sur toi jusqu'à mon dernier souffle. Nous sommes tous les deux en bonne santé et avons donc théoriquement la vie devant nous, continué-je mon énoncé des faits.

— Parce que tu seras extrêmement prudent dans ton travail de sorte de ne pas m'infliger la douleur de ta perte, ajoute-t-elle.

Je lui accorde cet ajout et le lui montre par un sourire en coin.

— On s'entend très bien, on se comprend parfaitement. Sexuellement parlant, c'est le pied. Donc entre nous, il y aura peu de disputes, beaucoup d'orgasmes, résumé-je.

De petites rougeurs se forment sur ses joues et comme toujours, je trouve ça terriblement sexy. Son sourire se fait plus timide alors qu'elle approuve mes dires par un hochement de tête.

— Ainsi, nous vivrons une longue et heureuse vie ensemble, conclus-je en me basant sur les faits précédemment cités. Et je compte t'épouser et te faire des enfants, ce ne sont pas encore des faits, mais ce sont des certitudes, lui dis-je d'une voix rauque.

— Ah oui ? me demande-t-elle d'une voix plus grave alors que ses pupilles se dilatent de plaisir.

— Si j'avais une bague, je te ferais ma demande immédiatement, acquiescé-je.

— Tu pourras toujours m'en offrir une plus tard, me dit-elle en s'appuyant sur mon torse pour se redresser. Je t'écoute. Pose-moi la question.

Je me prête instantanément au jeu en glissant à nouveau une main sur le bord de son visage.

— Leona De Rosa, débuté-je d'une voix très solennelle, me ferais-tu l'honneur de devenir ma femme ?

— Avec plaisir, s'empresse-t-elle de répondre avant de plonger vers mon visage pour capturer mes lèvres.

Notre baiser est entrecoupé de rires, de bruyants silences et de regards intenses marquant à la fois notre excitation, notre gaieté, notre empressement, mais aussi notre amour, un peu sauvage, mais toujours sincère.

— Je n'arrive pas à croire que c'est réel, que ça va se produire, qu'on peut enfin se le permettre, que le danger est derrière nous, murmure-t-elle à bout de souffle. C'est terminé, résume-t-elle.

— Tu es à nouveau libre, *Topolina*.

Et ça fait naitre un énorme sourire sur ses lèvres. Elle ne semble pas seulement heureuse, elle parait complètement épanouie tandis qu'elle se blottit contre moi. Je ferme les yeux savourant cette quiétude et ce bonheur amplement mérités.

OceanofPDF.com

Chapitre 51



Leona

Quelques mois plus tard.

— Je n’arrive pas à réaliser qu’il ne reste qu’une semaine avant le mariage, commente Chiara en terminant son plat.

— Ne m’en parle pas, ça me parait si près et pourtant encore si loin, réponds-je en prenant une gorgée d’eau.

— Parce que ça fait des mois que nous le préparons.

J’acquiesce tout en reposant mon verre d’eau sur la table.

— Et pourtant nous avons été bien plus rapides que la moyenne. Sérieusement, comment des gens peuvent passer plus d’un an à organiser un mariage ? Il ne s’agit que d’une journée, appuie-t-elle en dépliant son index.

Un rire m’échappe en voyant sa large grimace d’incompréhension.

— C’est le temps nécessaire pour réserver tous les prestataires, expliqué-je en souriant. Si nous n’avions pas versé tous ces dessous-de-table, nous n’aurions jamais pu nous marier aussi vite.

— J’avais oublié ce détail, avoue-t-elle avec un sourire narquois aux lèvres.

Elle a adoré glisser toutes ces enveloppes pleines de billets en direction des différents prestataires pour les encourager à libérer leur planning à la date demandée.

— Et tout le monde n’a pas la chance de pouvoir moduler ses heures de travail comme nous pour rencontrer et sélectionner les prestataires, ajouté-je en riant. Heureusement que notre patron est compréhensif.

— Tu parles, il est juste impatient de marier son fils parce qu’il a trop peur que tu réalises ton erreur et que tu te barres en courant.

J’éclate de rire en secouant négativement la tête. Manfredi est seulement heureux de nous octroyer le plus de temps possible afin d’organiser ce mariage au plus vite comme nous le souhaitions, son fils et moi.

Grâce à toutes ces demi-journées accordées par Manfredi ainsi qu’aux divers pots-de-vin versés aux prestataires, notre mariage est fin prêt environ trois mois après sa demande. Le fait que nous n’avons convié qu’une trentaine de personnes ce jour-là a également grandement aidé à la rapidité de l’organisation. Roméo a préféré s’en tenir aux personnes proches de lui et des siens.

De mon côté, personne n’assistera à mon mariage.

Cela fait environ quatre mois que j’ai quitté Grand Rapids et je ressens toujours un vide dans mon cœur que quelques appels, qui sont généralement très brefs par sécurité, ne comblent pas. J’ai appris à vivre avec ce manque au quotidien et, grâce à la présence de Roméo, de Chiara, de Giulana et des autres, il ne s’agit plus d’un trou béant atrocement douloureux comme au début. Mais forcément, à l’approche d’un événement aussi important, l’absence de mes proches se fait plus pesante. Seulement, sur le papier, nous appartenons à deux camps ennemis et je suis une traitresse aux yeux du reste des Napolitains, donc ce serait trop risqué pour mes parents, mon frère ou Carlotta d’assister à la cérémonie. Même s’ils me manqueront ce jour-là, je refuse qu’ils se mettent en danger pour ça.

— Qu’est-ce que j’ai raté ? demande Giulana en tirant sa chaise pour se rasseoir après son passage aux toilettes.

Du coin de l’œil, je vois Dino se repositionner près du bar où il a une vue dégagée sur notre table. Il nous a suivies dans tous nos déplacements aujourd’hui alors que Giulana et Chiara, en tant que demoiselles d’honneur, m’avaient organisé un après-midi détente entre filles plus qu’agréable.

Nous avons commencé par du shopping puis nous nous sommes rendues à la dernière séance d’essayage de ma robe de mariée ainsi que celles des demoiselles d’honneur.

J’ai choisi une robe en satin de couleur blanche qui possède une coupe droite et dont les manches sont en dentelles. Je porterai une veste blanche, assortie à la robe, par-dessus, un accessoire qui s’avère indispensable

compte tenu des températures déjà très fraiches à Chicago en ce début de mois de décembre.

Après cela, nous nous sommes rendues dans un spa dont nous sommes sorties plus que détendues et nous avons terminé la journée par un bon restaurant.

— On parlait du mariage qui approche à grands pas, lui réponds-je.

— J'ai hâte d'y être, rebondit-elle avec un large sourire.

— Moi aussi, avoue Chiara avec un sourire tendre. C'est bien qu'il ait trouvé quelqu'un qui le supporte, tout n'est pas perdu pour tous les autres chieurs de l'univers finalement, se reprend-elle en affichant une mine plus malicieuse.

— Tu es contente pour ton frère, réponds-je en lui montrant clairement que sa diversion ne fonctionne pas.

Quoi qu'elle en dise, elle adore son grand frère et ça la ravit de le savoir heureux. Après avoir passé autant de temps avec elle ces derniers mois, je peux affirmer connaitre presque par cœur ma belle-sœur. Je sais pertinemment quand elle cherche à masquer ses véritables émotions derrière de la moquerie.

Elle m'adresse un sourire en coin en réponse, consciente que ce tour ne marche plus avec moi.

— Sortons danser en boite de nuit pour terminer cette journée en beauté, décrète-t-elle.

Giulana émet un faible rire.

— Je suis la seule à avoir l'âge légal pour ça, lui rappelle-t-elle.

Elle marque un point, même si Chiara est désormais une adulte et que j'ai aussi pris un an et suis passée dans la vingtaine, nous n'avons toujours pas l'âge légal pour pénétrer dans ce genre d'établissement.

— Il doit bien connaitre des gens qui nous laisseront entrer, répond Chiara en désignant Dino d'un coup de menton.

Ce dernier a le nez dans son téléphone. Il ne parait pas du tout concentré dans son rôle de garde du corps et en même temps, la menace ne doit pas être bien réelle, Léandro aurait placé tout un escadron de soldats autour de Giulana s'il y avait un quelconque danger.

— Je ne suis pas certaine qu'il acceptera de nous y emmener, avoue Giulana en jetant également un coup d'œil en direction de Dino.

— Mais ça te tenterait bien ? insiste Chiara.

Giulana affiche une moue hésitante tout en haussant les épaules.

— Pourquoi pas. Je n'y suis jamais allée…

— N'en dis pas plus, la coupe Chiara, on y va. Leona, qu'est-ce que tu en penses ?

Un sourire se forme sur mes lèvres.

— Si vous êtes partantes, je le suis aussi, acquiescé-je.

Ce sera également une nouvelle expérience pour moi et je dois avouer que ça me provoque beaucoup d'excitation.

— Dans ce cas, c'est réglé. Il ne reste plus qu'à le soudoyer. Je suis devenue une pro dans ce domaine, dit-elle avec un sourire de connivence.

— Je ne pense pas qu'il acceptera une grosse enveloppe, nié-je en riant.

— Dino sera d'accord, c'est Léandro et Roméo qu'il faudra réussir à convaincre, s'immisce Giulana avec un air conspirateur sur le visage qui me fait sourire.

— Tu crois qu'il va les avertir ? demande Chiara.

Elle parait réellement étonnée et je réalise alors qu'elle n'a jamais été témoin de la possessivité de Roméo, le contexte ne s'y prêtant pas.

— Il va s'empresser de le faire, acquiesce Giulana.

— Je suis persuadée qu'il les tient informés en temps réel de nos mouvements, appuyé-je en jetant un coup d'œil dans sa direction.

— Dans ce cas, il suffit de lui retirer son téléphone, décrète Chiara.

Giulana et moi rions à sa plaisanterie avant de nous rendre compte qu'elle est parfaitement sérieuse.

— Nous sommes trois contre lui, étaie la jolie brunette.

— Ce n'est pas une bonne idée, répond Giulana. Je ne veux rien cacher à Léandro.

— Je suis d'accord, m'immiscé-je. Roméo serait furieux. Je n'ai aucune envie de me disputer avec mon fiancé une semaine avant notre mariage, terminé-je en riant.

Chiara soupire en levant les yeux au ciel, se fichant complètement de la colère de son frère qu'elle a l'habitude de provoquer.

— Comment on fait alors ?

— On leur dit la vérité sans pour autant leur laisser l'occasion de refuser, proposé-je à Giulana.

— Ça me va, acquiesce-t-elle en souriant.

— Allons-y, s'enthousiasme Chiara en poussant immédiatement sa chaise.

Je me lève à mon tour et passe machinalement mes mains sur ma jupe bordeaux pour la défroisser tout en vérifiant que mon collant noir ne comporte pas de plis. Puis je saisis ma veste et la pose sur mon bras avant d'attraper mon sac à main et suivre Chiara et Giulana jusqu'au bar pour rejoindre Dino.

Il fronce les sourcils d'un air méfiant en nous regardant nous approcher de lui d'un pas déterminé.

— Nous avons décidé de sortir dans un club, décrète Chiara en se postant sous son nez. Tu vas nous y conduire.

— Essaie d'y mettre une formule de politesse et peut-être que j'y réfléchirais, répond-il avec un sourire moqueur aux lèvres.

— On aimerait aller danser et tu as certainement tes entrées partout. Est-ce que tu pourrais nous emmener quelque part, s'il te plait ? lui demandé-je avec un sourire poli.

— Ça nous ferait très plaisir, appuie Giulana. C'est pour fêter l'enterrement de vie de jeune fille de Leona.

Dino nous regarde à tour de rôle en faisant mine de réfléchir à notre demande puis soudainement, il se plonge dans son téléphone.

— Qu'est-ce que tu fais ? s'enquière Chiara en se penchant au-dessus de son écran pour voir. Je rêve, tu leur demandes la permission…

Elle essaie de lui arracher son téléphone des mains, mais Dino esquive son attaque et le place hors de portée de ses doigts.

— Je ne veux pas de problèmes avec eux, acquiesce-t-il.

— J'en étais sûre, commente Giulana avec un sourire amusé au coin des lèvres.

— Dino, s’il te plait, il ne peut rien nous arriver, plaidé-je notre cause. On souhaite seulement danser, rigoler entre nous, et…

— Tes plans sont toujours foireux, m’accuse-t-il.

— C’est faux, rié-je devant sa mine outragée. Je te promets que ça ne te retombera pas dessus.

Je lève une main devant moi en guise de promesse solennelle.

— C’est bon, tu m’as convaincu, répond-il en soupirant faussement. Je règle votre note et nous y allons.

Je souris grandement, tout comme mes acolytes.

Quelques minutes plus tard, nous nous garons sur le parking d’une boite de nuit appelée « *The Underground* ».

— Sérieusement ? C’est genre l’endroit le plus en vogue de Chicago, s’exclame Chiara.

Visiblement surexcitée, elle sort immédiatement du véhicule. Nous l’imitons plus calmement.

— Il parait qu’il y a des célébrités chaque soir, continue Chiara d’un ton toujours aussi enthousiasmé.

— C’est le cas, confirme Dino avec un sourire au coin des lèvres. Il y a également toute la jeunesse dorée de Chicago. Les videurs à l’entrée sont très sélectifs et l’établissement est entièrement sécurisé. S’il y a un endroit où ça ne choquera personne que vous soyez escortées par un garde du corps et où vous serez tranquilles pour danser, c’est ici.

J’acquiesce spontanément de la tête, clairement impressionnée, mais surtout très satisfaite de son choix.

— Tu es au courant que personne ne te prend pour un garde du corps ? lui demande innocemment Chiara.

— Tu es au courant que je peux encore te ramener chez toi ? rétorque-t-il sur le même ton.

Chiara lui adresse un sourire faussement désolé.

— On y va ? nous presse Giulana en resserrant les pans de son manteau long.

La température s’est bien rafraichie avec la tombée de la nuit, la pauvre ne porte qu’une robe beige avec un fin collant transparent, elle doit avoir

froid.

Chiara sautille sur place, ce n’est pas à cause de l’air sur ses jambes puisqu’elle porte un jean, mais bien parce qu’elle est pressée d’y aller.

Dino se lance et nous lui emboitons le pas. Lorsque nous arrivons près du club, il n’est nullement gêné par le fait de passer devant tout le monde en remontant la petite queue se trouvant devant la boite de nuit pour se présenter directement à l’entrée. Un videur sort alors de l’établissement pour nous accueillir. Sans un mot, il nous fait signe d’entrer sans chercher à contrôler notre identité, notre âge ou autre.

Encore une fois, j’affiche une mine impressionnée à laquelle Dino ne peut s’empêcher de répondre par un sourire narquois.

Après avoir confié nos affaires à une hôtesse d’accueil, nous sommes escortés par une seconde femme jusqu’à d’autres portes derrière lesquelles s’échappe une musique électronique. Dès lors qu’elle pousse les battants, le volume se fait bien plus fort tandis que nous avons une vue dégagée sur la salle déjà bien remplie et la piste de danse pleine à craquer.

— Par ici, nous invite la femme en virant tout de suite à gauche.

Nous la suivons vers un espace plus reculé, bien en retrait par rapport à la piste de danse et la cabine du DJ, où la musique est moins forte, mais tout de même bien audible et où la foule est moins dense.

— Installez-vous, nous invite-t-elle en nous désignant une table ronde entourée par une banquette en demi-cercle.

— Vous voulez boire quelque chose ? nous demande Dino. Champagne ? continue-t-il en regardant Giulana.

— Pourquoi pas, acquiesce cette dernière avec un grand sourire. Nous avons quelque chose à fêter après tout.

— C’est vrai, acquiescé-je.

— Une bouteille de champagne, la meilleure que vous avez, commande-t-il auprès de la serveuse.

Avec un sourire poli, cette dernière s’éloigne en direction du bar.

— Installez-vous. Je dois saluer quelques personnes, je ne serai pas loin, restez là en attendant, nous ordonne Dino.

Giulana opine avant de s’asseoir sur la banquette. Chiara et moi l’imitons de sorte que je me retrouve entre elles.

— Je ne m’attendais pas à un tel endroit, c’est sensationnel, s’extasie Chiara en regardant partout autour de nous.

— Je reconnais que c’est plutôt sympathique comme endroit, acquiesce Giulana. Et la musique n’est pas si mal.

— Le lieu est validé, on reviendra, décrété-je.

La serveuse retourne alors vers nous et dépose sur la petite table ronde un seau contenant des coupes ainsi qu’une bouteille de champagne qu’elle se hâte de déboucher devant nous.

— Je vous sers ? demande-t-elle gentiment.

— Avec plaisir, s’empresse de répondre Chiara en distribuant les verres.

Je suis étonnée de constater que les coupes sont en plastique, elles donnent l’impression d’être en cristal et l’illusion est vraiment trompeuse, si elles n’étaient pas aussi légères, je ne m’en serais pas aperçue.

— Bonne soirée, nous souhaite la serveuse en reposant la bouteille dans le seau.

— Merci.

Je la regarde s’éloigner puis Giulana attire mon attention vers elle en levant sa coupe.

— À ton futur mariage, annonce-t-elle. Je vous souhaite beaucoup de bonheur.

Je lui souris grandement avant de faire tinter ma coupe contre la sienne.

— À mon futur mariage, répété-je.

— Puisses-tu le supporter éternellement, ajoute Chiara. Pour son bien, ajoute-t-elle avec un sourire plus tendre.

Je trinque avec elle en lui renvoyant son sourire. Puis nous buvons toutes les trois une gorgée de champagne.

— Il est délicieux, commenté-je en regardant l’intérieur de mon verre comme pour en étudier la robe dorée.

— J’ai hâte d’aller danser, s’extasie Chiara.

Lorsque je relève les yeux en direction de la piste de danse, mon regard est attiré par une chevelure rousse flamboyante et ne peut s'en détacher jusqu'à ce que la fille tourne enfin la tête vers moi. Mes yeux s'élargissent en reconnaissant Arielle. Je ne l'ai pas revue depuis… Je touche inconsciemment ma hanche même si plus rien ne se trouve à cet endroit après mes séances de laser réussies. Mon ancienne « partenaire de danse » est soumise à la même émotion en me voyant et me le montre en entrouvrant les lèvres de stupeur. Puis soudainement, elle coupe le contact visuel en tournant la tête en direction d'un homme à côté d'elle qui semblait lui parler afin de lui répondre.

— Est-ce que ça va ? me demande Giulana.

Je détourne à mon tour le regard et croise celui de mon amie blonde aux grands yeux bleus inquiets.

— Tu as des crampes d'estomac ? C'est le champagne qui ne passe pas ? continue-t-elle.

Je retire immédiatement ma main de mon ventre en hochant négativement la tête.

— Ça va, ne t'inquiète pas.

— Ne me dis pas que tu es enceinte, râle Chiara, tu as encore beaucoup trop à apprendre, interdiction de prendre un congé avant plusieurs années.

Je ris en secouant négativement la tête.

— Ce n'est pas dans nos projets, je prends assidument ma pilule, ne t'en fais pas.

— Tu m'en vois rassurée, me répond-elle avec un large sourire. Je n'ai pas envie de me retrouver seule avec papa. Je l'adore, mais il est parfois épuisant, soupire-t-elle.

— Tu exagères, il nous enseigne beaucoup de choses, dis-je en souriant.

— C'est surtout moi qui lui apprends à construire un site internet, rétorque Chiara.

— C'était vraiment une très bonne idée ce site d'ailleurs, la félicite Giulana. C'est l'occasion de mieux vous faire connaitre.

— Merci, répond la brune avec un large sourire, clairement fière de son initiative. On devrait ouvrir les commandes d'ici un ou deux mois.

— Je suis persuadée qu'il y aura de la demande.

À nouveau, Chiara affiche un grand sourire face à la confiance de Giulana.

— On sera bientôt débordés de travail grâce à toi, félicitations, dis-je en levant ma coupe en direction de ma belle-sœur.

Elle trinque avec beaucoup de gaieté avant d'avaler une longue gorgée de la boisson pétillante. Je l'imite.

— Et toi, alors, où tu en es dans ton bouquin ? demandé-je à Giulana.

Elle hausse les épaules avec un sourire timide aux lèvres.

— Ça avance doucement. J'écris seulement quand je n'ai pas envie de lire, c'est juste un passe-temps, je n'ai pas pour ambition de le faire lire à qui que ce soit.

— Pourquoi pas ? Moi, je souhaiterais le lire.

Elle rougit en hochant négativement la tête.

— C'est juste pour moi, répète-t-elle. J'aurais trop peur que tu trouves ça très médiocre.

— Comme tu voudras, mais je suis persuadée que tu es en train d'écrire un best-seller.

Elle éclate de rire en secouant négativement la tête.

— J'ai lu beaucoup de livres durant mon séjour au centre comme il n'y avait pas d'autres sources de distraction, commente Chiara. Il n'y avait que des romances niaises, du genre grand ciel bleu sans nuages avec un arc-en-ciel hyper lumineux, le type ultra doux, attentionné, dégoulinant d'amour à toutes les pages… Bref, j'étais sceptique au début, je passais mon temps à rouler des yeux, ça m'en donnait même des migraines. Mais à la fin, j'ai fini par y croire, ce modèle rare d'homme idéal existe peut-être…

Elle laisse sa phrase en suspens tout en affichant une mine à la fois rêveuse, mais tout de même encore un peu septique.

— Bien entendu que le prince charmant existe, lui assuré-je.

— Il n'existe pas qu'un seul modèle d'homme idéal, lui répond Giulana avec un sourire tendre aux lèvres. Il existe autant de versions qu'il y a de personnes le cherchant. Ce n'est pas une généralité. Nous avons chacun nos gouts, nos critères, nos préférences… Tu ne dois pas chercher un homme

parfait. Tu dois trouver celui qui est parfait pour toi, reformule-t-elle. Celui qui te rendra heureuse et te donnera envie de vieillir à ses côtés. Et c'est en réalisant qu'il est l'élu de ton cœur que cet homme deviendra ton idéal.

— C'est beau, soufflé-je en regardant Giulana avec des étoiles dans les yeux et le cœur battant la chamade.

— Je devrais le noter quelque part, acquiesce la blonde avec un sourire.

— Pas la peine, c'est gravé dans ma mémoire, lui assure Chiara avec un sourire presque timide aux lèvres. Merci, Giulana.

— Ce n'était rien, répond-elle en tournant la tête presque gênée.

— Tu vois, je suis encore plus certaine de vouloir lire tes écrits, lui dis-je.

Elle rit nerveusement alors que de nouvelles rougeurs se forment sur ses joues.

— On dirait bien que ton idéal se présente à toi, commente Chiara.

Nous tournons la tête dans la direction qu'elle indique du menton et remarquons Léandro et Roméo près des portes du club. Avec leurs imposantes carrures, ils semblent occuper tout l'espace. Ils attirent forcément l'attention de quelques personnes qui doivent sentir la menace qui émane de ces deux hommes tout de noir vêtus. Ils scannent rapidement la foule de danseurs avant de tourner la tête en direction des tables isolées et ils nous aperçoivent. Aussitôt, ils se mettent en marche.

— La cavalerie arrive, commente Chiara en portant son verre jusqu'à ses lèvres souriantes. Je ferais mieux de finir ça tant que je le peux encore.

Elle soulève son verre et le termine d'une seule longue gorgée. Puis elle le repose sur la table en souriant innocemment à son frère dont les sourcils froncés soulignent sa contrariété.

— Allez, j'y vais, décrète-t-elle en se levant de la banquette.

— Où vas-tu ? lui demandé-je en reportant mon attention sur elle.

— Danser. Je n'ai aucune envie de tenir la chandelle.

En effectuant des pas chassés, elle contourne la table afin de sortir à l'autre bout de la banquette pile au moment où Léandro et Roméo nous rejoignent.

— Reste par ici, lui ordonne Roméo alors qu'elle s'échappe sur un côté.

Il tente de lui attraper le poignet, mais elle l'évite et sautille le plus loin possible.

— À tout à l'heure, nous dit-elle en tournant les talons.

Je glisse plus loin sur la banquette et Giulana en fait de même afin de laisser de la place en bout pour Léandro. Ce dernier ne se fait pas prier pour s'asseoir à côté de sa femme tandis que Roméo regarde sa sœur se mêler à la foule de danseurs.

— Tout s'est bien passé ? questionne Léandro sur ma droite.

— Impeccable, lui répond Giulana. On a passé un super moment toutes les trois.

J'acquiesce en reportant mon attention sur eux, un large sourire aux lèvres.

— Et toi, ça a été avec Aurora ? lui demande-t-elle en posant négligemment sa main sur sa cuisse.

— Elle te cherchait pour le coucher, elle a mis plus de temps que d'habitude à s'endormir, mais à part ça, tout s'est bien passé, lui révèle son mari en glissant un bras derrière elle afin de déposer sa main sur sa hanche.

Je souris mécaniquement devant ces petits gestes qu'ils ont constamment l'un envers l'autre.

— Tant mieux, lui répond-elle.

— Gianni m'a proposé de la garder pour que je puisse te rejoindre ici.

— Afin de venir danser avec moi ? lui demande-t-elle avec un sourire au coin des lèvres.

Il hoche négativement la tête en attrapant sa nuque dans sa large paume.

— Afin de m'assurer que personne ne s'approche de ma femme, grogne-t-il avant de poser brusquement ses lèvres contre celles de Giulana.

Même si je suis habituée à ce geste de la part de ces deux tourtereaux pour qui la passion semble toujours aussi vive qu'au commencement, je détourne tout de même le regard pour leur laisser ce moment d'intimité.

Mon attention est alors attirée par la chevelure d'Arielle qui vire rapidement la tête lorsque nos regards se croisent. Pour je ne sais quelle raison, je ressens une pointe de gêne. Elle ne doit pas comprendre ce que je fais là, à la même table que Léandro Bellochi et sa femme, mais surtout en

compagnie de Roméo. J’ignore si elle est au courant de notre futur mariage, ce qu’elle en pense… Je secoue la tête pour me sortir ce genre de pensées de l’esprit puis je reporte mon attention sur Roméo qui se glisse entre la table et la banquette afin de me rejoindre. Je souris largement, ma gêne complètement envolée alors que mon amour pour cet homme déborde de tous mes pores et me fait oublier tout le reste et notamment le regard des autres et leur opinion sur ma vie sentimentale.

Il s’assied sur la banquette en me souriant puis il attrape mon menton et sans attendre qu’il tire dessus, je rapproche mes lèvres des siennes afin de l’embrasser, posant une main sur sa cuisse pour me stabiliser.

— Et toi, quelle est ton excuse pour nous avoir rejoints ? plaisanté-je en m’éloignant de ses lèvres.

— Dino n’est pas assez terrifiant pour dissuader quiconque de s’approcher de vous, me répond-il le plus simplement du monde en passant son bras autour de mes épaules afin de me coller à lui.

— Tu exagères, dis-je en riant. Il y est parvenu jusqu’à maintenant.

— Le contexte n’était pas le même. Dans un endroit à l’ambiance aussi festive, les risques sont plus élevés.

— Quels risques ? Celui de faire la rencontre d’un homme moins possessif et qui ait confiance en moi ?

— Je te fais entièrement confiance, nie-t-il aussitôt. C’est à moi que je ne fais pas confiance. Si je ne m’assure pas moi-même que tout va bien, je vais devenir parano, m’imaginer des trucs délirants et débarquer ici pour commettre un massacre.

Et forcément, même s’il s’agit d’une plaisanterie, mon esprit fait le lien avec son précédent massacre et je me sens soudainement moins amusée.

— Arielle est ici, lui révélé-je en regardant en direction de la piste.

Immanquablement, je croise à nouveau le regard de la rousse et peux lire toute la stupeur qu’elle ressent en me voyant aussi proche de Roméo juste avant qu’elle tourne brusquement la tête dans l’autre direction.

Je ne me sens pas embarrassée et ne cherche absolument pas à me détacher de mon fiancé. Je n’ai pas honte de notre histoire, notre parcours a été plus que chaotique, mais nous avons tout de même réussi à avancer afin de créer quelque chose de pur et sincère dont je ne me séparerais jamais.

Tant pis si les gens ne nous comprennent pas, m'estiment complètement folle et disent du mal de moi derrière mon dos. Je suis heureuse, bien entourée, aimée, choyée, écoutée, soutenue, j'ai trouvé une source de bonheur dans cette ville, dans cette vie, et je ne reviendrais pas en arrière.

— Le type avec elle est un riche héritier, m'explique Roméo. Il a remboursé l'intégralité de sa dette ainsi que les intérêts dès leur première rencontre.

— Ah bon ?

— Ça fait des mois qu'elle est libre, acquiesce-t-il.

Tant mieux. Je suis contente pour elle. En plus, elle parait très heureuse avec cet homme. Je leur souhaite beaucoup de bonheur tous les deux. Un faible sourire nait au coin de mes lèvres avant que je tourne la tête pour me concentrer sur mon fiancé avec qui je vais partager le reste de ma vie. Je ne possède aucun doute là-dessus. Il n'y a qu'en m'arrachant le cœur qu'on parviendra à m'éloigner de Roméo.

— Vivement la semaine prochaine, lui murmuré-je. À cette heure-ci, nous serons mari et femme. J'ai hâte, ronronné-je en enfouissant ma tête dans son cou.

À la même heure, je nous imagine en train de profiter des derniers invités restant sur la piste avant de nous éclipser pour célébrer plus intimement notre union. Où ? Je n'en ai aucune idée. C'est la seule chose dont je ne me suis pas occupée parce que Roméo tenait à réserver lui-même l'endroit où nous passerons notre nuit de noces.

— Qu'est-ce que tu as prévu pour notre première nuit en tant que mari et femme ? lui susurré-je à l'oreille.

Je devine son sourire à la façon dont sa pommette se soulève et je recule ma tête afin d'en être témoin alors qu'il tourne la sienne vers moi, une expression carnassière sur le visage.

— C'est une surprise, mais attends-toi à ce que la nuit soit torride, me met-il faussement en garde.

Il rapproche à son tour ses lèvres de mon oreille afin de me susurrer quelques paroles indécentes.

— Je compte faire l'amour à ma femme, mais également la prendre fermement et rapidement comme elle aime... Et cela, dans toutes les

positions possibles et imaginables durant toute la nuit.

Je sens mes joues chauffer alors que ma température corporelle grimpe en flèche. J'avale péniblement ma salive tandis qu'une coulée de lave semble se répandre à l'intérieur de mon vagin.

— Je vais marquer le corps de ma femme de toutes les façons envisageables, dit-il en mordillant mon lobe d'oreille, et prendre possession de tous les endroits que tu me laisseras pénétrer. Je t'obligerai à gémir mon nom toute la nuit, m'assure-t-il à l'oreille d'une voix rauque et diablement sexy.

Mon corps frissonne d'impatience alors qu'une forte dose d'excitation se répand dans tout mon être. J'ignore si ce sont ses paroles coquines, sa voix enrouée de désir, son souffle chaud contre mon oreille ou tout simplement un excès d'envie, mais je me prête au jeu et réponds d'une manière aussi provocatrice à ses promesses de plaisir intense.

— Qui sait, en guise de cadeau de mariage, je pourrais bien accepter la totale, murmuré-je en tournant la tête vers lui.

Nos regards se croisent et j'observe avec une grande fascination la dilatation extrême de ses pupilles face à cette demi-promesse plus qu'alléchante à ses oreilles. C'est son fantasme. Son rêve. Il veut me posséder entièrement.

— Tu as bu combien de verres ? me demande-t-il suspicieusement en jetant un coup d'œil en direction de la bouteille.

— Je n'ai bu qu'une seule coupe, réponds-je. Je suis sobre et parfaitement lucide, Roméo. Je sais ce que je dis. Je sais ce que j'initie, reformulé-je en frôlant ses lèvres avec les miennes.

Il n'a pas le monopole des paroles tentatrices, j'aime également lui susurrer quelques mots afin d'éveiller son désir. Encore plus lorsque nous sommes dans un lieu public où il nous est impossible d'assouvir notre besoin de l'autre. La frustration n'en est que plus grande quand nous nous jetons l'un sur l'autre et le plaisir par la suite n'en est que plus intense.

— Je bande carrément, avoue-t-il d'une voix presque plaintive en attrapant ma nuque.

— Tout à l'heure, lui promets-je en serrant sa cuisse entre mes doigts.

Un grognement animal s’échappe de ses lèvres avant qu’il ne capture les miennes pour un baiser fougueux.

— Allons danser, me propose Giulana lorsque Roméo et moi nous séparons pour reprendre notre souffle.

— Je suis totalement partante, acquiescé-je en me tournant vers elle.

J’adresse un sourire coquin à mon futur mari tout en enjambant ses jambes pour sortir puis Giulana et moi rejoignons Chiara sur la piste de danse en souriant largement. Et nous y restons une bonne partie de la nuit. Nous nous amusons comme des folles sous l’œil attentif de Léandro et Roméo, et celui plus distrait de Dino.

OceanofPDF.com

Epilogue



Leona

Assise sur le siège passager de la berline de Roméo, un large sourire aux lèvres, je fais signe aux derniers invités par la fenêtre tandis que nous quittons le lieu de réception de notre mariage.

L'esprit rempli de magnifiques souvenirs de cette fabuleuse journée, je m'appuie contre le siège en soupirant d'aise. Tout s'est merveilleusement bien passé. Et même si je ne parviens pas encore à le réaliser, nous pouvons enfin dire que nous sommes mariés. Unis pour le meilleur et pour le pire jusqu'à ce que la mort nous sépare. Mari et femme. C'est juste… incroyable.

Je me sens obligée de regarder mon alliance, un anneau en or blanc serti de diamants, pour être certaine qu'il ne s'agit pas d'un rêve.

Puis, je tourne la tête en direction de mon époux alors qu'il me conduit vers un lieu toujours tenu secret dans lequel nous passerons notre nuit de noces.

Mon cœur se met à battre plus vite quand mes yeux se posent sur l'homme que j'aime. L'amour de ma vie. Je le trouve encore plus beau que d'habitude. Même s'il s'est apprêté pour l'occasion en se rendant chez le coiffeur et le barbier ainsi qu'en revêtant un costume complet, il garde ce côté sauvage, cette beauté naturelle, qui me charme tant. Mon mari est l'être le plus beau au monde. Je ne suis pas seulement heureuse de l'avoir épousé, j'en suis fière. Je suis fière de porter son nom, de partager sa vie, de l'avoir à mes côtés pour l'éternité.

— Je t'aime tellement, lui soufflé-je en lui souriant tendrement, le regard brillant d'une multitude d'émotions.

Mon cœur cogne si fort contre ma poitrine à cause de ce débordement d'amour et de joie que ça en devient douloureux et en même temps, je me

sens si légère que j’ai l’impression de flotter sur un nuage de bonheur.

Un sourire se dessine spontanément au coin de ses lèvres alors qu’il porte son attention sur moi, les yeux aussi scintillants que les miens.

— J’ai une surprise pour toi, *Topolina*, murmure-t-il. Ouvre la boite à gants.

Il donne un coup de menton en direction du compartiment indiqué alors que mes yeux s’élargissent. Mon sourire tendre se transforme en une grimace d’impatience tandis qu’une vague d’excitation se répand en moi et m’oblige à tendre aussitôt la main en direction de la poignée de la boite à gants.

Je découvre à l’intérieur de celle-ci une boite rectangulaire de couleur rouge enveloppée d’un ruban noir. Tout en prenant l’objet entre mes doigts, j’interroge Roméo du regard sur son contenu. Les dimensions de la boite sont bien trop grandes pour qu’elle contienne un bijou, mais trop petites pour que ce soit de la lingerie. Il s’agit peut-être d’un coffret de crèmes de soin, mais je n’imagine pas Roméo choisir un tel cadeau… Je n’ai vraiment aucune idée de ce que cette boite pourrait renfermer.

— Ouvre-la, m’encourage mon mari en devinant mes pensées.

Excitée et impatiente de découvrir ce qu’il m’a offert, je tire sur le ruban et en dispose rapidement avant d’ouvrir la boite d’une main presque tremblante. Mes lèvres s’entrouvrent spontanément lorsque mes yeux se posent sur des billets d’avion.

— Nous partons en voyage de noces, deviné-je enfin avec un large sourire aux lèvres.

— Juste après le Nouvel An, acquiesce-t-il.

— Pendant deux semaines aux Bahamas, lis-je en même temps.

Je tourne la tête vers lui, à la fois ahurie par ma découverte, mais aussi très contente à l’idée de faire ce voyage avec lui.

— Je me suis arrangé avec ton patron, il a validé tes vacances, me dit-il en souriant.

— J’imagine, répliqué-je en riant. Merci, Roméo, c’est… j’ai tellement hâte d’y être, affirmé-je en regardant de nouveau les billets. Ce sera génial, j’en suis certaine.

— J’en suis sûr aussi, me répond-il d’une voix plus rauque qui me donne automatiquement des frissons. Ce n’est pas fini, m’annonce-t-il en se garant sur le bas-côté.

Il immobilise le véhicule sans couper le moteur, me montrant que nous ne sommes pas arrivés à destination, puis il m’accorde toute son attention.

— Regarde derrière le couvercle, m’ordonne-t-il.

Mes sourcils se froncent à nouveau alors qu’un rire d’excitation s’échappe de mes lèvres. Je reprends le couvercle de la boite dans mes mains et le tourne pour voir l’intérieur. Je découvre un morceau de papier scotché dedans. Sans savoir pourquoi mon corps se met à trembler tandis que je m’en empare et le déplie.

Encore une fois, la surprise déforme mes traits lorsque je contemple le portrait majestueux du visage d’un lion en noir et blanc. Les lignes, les reliefs, les ombres, tout est impeccable et rend ce dessin en noir et blanc absolument magnifique. L’artiste a réalisé un travail à couper le souffle.

— Il te plait ? me demande Roméo alors que ma stupeur m’a rendue muette.

— Il est splendide, soufflé-je.

Je tourne la feuille dans sa direction en même temps que je reporte mon attention sur lui.

— Qu’est-ce que c’est ? l’interrogé-je.

— Mon futur tatouage.

Mon cœur manque un battement avant de se remettre à battre furieusement lorsque je réalise que ce tatouage a été imaginé en mon honneur.

— Je t’appelle *Topolina*, mais j’ai toujours pensé que tu avais le courage et la force de caractère d’un lion. Personne ne porte mieux son prénom que toi, Leona, m’explique-t-il avec un sourire.

Je me mets inexplicablement à rougir en entendant ses compliments. Ce ne sont pourtant pas les premiers qu’il me fait ni les derniers, mais je réagis toujours de cette façon lorsqu’il me témoigne sa fierté et son affection.

— J’ai su dès le début de cette histoire que tu allais marquer ma vie et que je finirais par graver un symbole de toi sur ma peau. À ce moment-là, j’ignorais encore quel dessin je demanderais, mais aussi à quel endroit je

souhaiterais le faire tatouer. Désormais, ça me parait tout à fait logique de tatouer ce lion sur ma main pour marquer mon appartenance envers toi, au même titre que celle que j'ai jurée envers la 'Ndrangheta.

— Tu vas le tatouer sur ta main ? répété-je, ahurie, l'émotion commençant à monter.

— Vous avez la même importance à mes yeux, acquiesce-t-il.

Des larmes se forment aussitôt dans mes yeux. Pour le reste de la population, cette affirmation peut sembler grossière et stupide, mais pour moi, il s'agit d'une très belle déclaration d'amour. Une véritable preuve d'appartenance, d'attachement, de dévotion, d'amour. D'un côté, il y aura la pieuvre, de l'autre, le lion, il nous place à égalité.

— Je te jure fidélité et allégeance pour toujours, Leona Perchino, conclut-il.

Je me penche vers lui sans réfléchir et il me rejoint à mi-chemin afin de me donner un long baiser.

— Merci, murmuré-je contre ses lèvres, ça me touche énormément.

Je lis dans son regard toute la satisfaction qu'il ressent en entendant mon aveu. J'ai saisi la symbolique du geste, la portée de cet engagement et ça lui tenait apparemment à cœur que je comprenne sa déclaration d'amour.

Roméo n'est pas quelqu'un de romantique, il ne m'offrira pas des fleurs, il ne me préparera pas de diners aux chandelles, mais ça ne l'empêchera pas de me démontrer la force de son attachement par des gestes plus symboliques et ça me convient parfaitement. Ça m'émeut et me ravit tout autant.

— Prête à découvrir ma dernière surprise ? me demande-t-il en s'éloignant avec un sourire carnassier aux lèvres.

Et cette fois, son regard se charge d'un certain désir alors qu'il me contemple.

— Totalement prête, acquiescé-je en sentant également mon corps s'échauffer. J'ai hâte, ajouté-je d'une voix rauque.

Il passe lentement sa langue sur ses lèvres, visiblement émoustillé par mon désir. Puis nous nous remettons en route, de façon bien plus pressée.



Leona

Quelques minutes plus tard, nous avons confié notre véhicule au voiturier d'un somptueux palace tandis que Roméo me menait à l'intérieur de l'immense édifice où un maitre d'hôtel, vêtu d'un élégant smoking noir, nous a accueillis malgré l'heure tardive pour nous conduire jusqu'à notre chambre.

Main dans la main, nous avons traversé le hall de l'hôtel et j'ai été subjuguée par le décor à la fois fastueux et pourtant chaleureux du lieu. J'étais littéralement en admiration devant tous ces lustres en cristal et ces gigantesques statues qui ornent le rez-de-chaussée de ce palace.

Puis lorsque nous sommes arrivés au pied d'un imposant escalier, Roméo a lâché ma main afin de glisser un bras sous mes jambes et avec un large sourire, il m'a soulevée dans les airs. C'est ainsi que, façon jeunes mariés, nous sommes montés à l'étage et nous avons traversé un long couloir pour rejoindre la dernière porte portant l'inscription de « Suite Royale ».

— Encore toutes mes félicitations, nous dit le maitre d'hôtel avant de s'éclipser après nous avoir ouvert la porte.

Toujours dans les bras de Roméo, je souris largement en regardant partout autour de moi tandis que mon mari ferme à clé notre suite.

L'un des murs du vestibule est couvert d'une tapisserie française absolument sublime qui offre une mise en bouche très appétissante. Tout m'indique que le reste de la décoration de cette chambre sera tout autant magnifique.

— Bienvenue dans notre suite royale, me murmure Roméo tout en avançant.

Je souris largement avant de déposer un baiser sur sa joue.

— Cet endroit est splendide.

— Tu n'as encore rien vu.

Mes lèvres s'entrouvrent alors que nous pénétrons dans un petit salon composé de canapés et de fauteuils anciens de style français ainsi que d'un imposant lustre, le tout me donnant l'impression de me trouver à Versailles. Là encore, tout est magnifique, mais Roméo ne s'attarde que brièvement

dans cette pièce et continue son chemin. Nous passons au milieu d'une salle à manger de même style et d'époque identique allant parfaitement avec le thème de la royauté française que semble posséder cette suite aux murs tendus de tapisseries, ornés de quelques toiles datant de plusieurs siècles en arrière.

Nous pénétrons alors dans ce que je suppose être la partie nuit et mes yeux se posent aussitôt sur la petite estrade couverte d'une moquette rouge, très certainement soyeuse, sur laquelle repose un somptueux trône aux moulures dorées et au tissu de couleur bordeaux sous un dais tout autant magnifiquement travaillé.

— Voici votre trône, ma reine, plaisante-t-il en me redéposant sur le sol.

Un rire m'échappe alors que je tourne sur moi-même et constate que cette petite « salle du trône » débouche sur une chambre à coucher dont les portes sont ouvertes et laissent entrevoir un lit à baldaquin restant dans le même thème que le reste de la suite.

Je me répète, mais cette suite est splendide. Les tapisseries, les lustres, les tapis, les tableaux, les antiquités et même les vases remplis de fleurs, tout est parfait. Cette ambiance royale aussi belle que riche d'histoire me plait énormément.

Roméo ne pouvait pas mieux choisir comme endroit pour notre nuit de noces.

— Si ceci est mon trône, réponds-je finalement en me tournant vers lui, où se trouve le tien, mon roi ?

Je souris largement alors qu'il pose doucement ses paumes sur mes joues et se penche pour embrasser chastement mes lèvres.

— Assieds-toi, je vais te montrer, me susurre-t-il.

Sans attendre de réponse de ma part, il glisse sa main dans la mienne et m'entraine avec lui jusqu'au trône. Il m'incite à m'y asseoir et je m'y oblige en riant. Je lisse machinalement les plis de ma robe de mariée avant de m'installer confortablement dans mon siège en ayant réellement l'impression d'être une reine.

À ma grande surprise, Roméo monte également sur la petite estrade et s'agenouille devant moi.

— Qu’est-ce que tu fais ? m’étonné-je alors qu’un nouveau rire m’échappe.

— C’est là que j’ai envie de siéger, entre tes cuisses, vénérant ma reine comme elle le mérite, me répond-il d’une voix rauque et très sérieuse.

Un frisson intense me parcourt le dos tandis qu’il attrape le bas de ma robe entre ses doigts et remonte lentement le tissu, découvrant ainsi mes jambes jusqu’à mes genoux. Je ne ressens plus aucun amusement, seulement du désir. Une vive excitation que Roméo prend soin de faire monter d’autant plus en me faisant languir. Il prend délicatement ma cheville entre ses doigts et soulève mon pied, encore chaussé d’un sublime escarpin blanc, jusqu’à ses lèvres pour en embrasser le dessus. Je frissonne d’impatience.

— J’ai réservé cette chambre uniquement pour ça, me murmure-t-il.

Il dépose un baiser sur ma cheville puis remonte lentement jusqu’à mon mollet qu’il embrasse à son tour caressant ma peau avec sa barbe en même temps. Je serre inconsciemment mes doigts autour des accoudoirs du trône alors que mon impatience et mon excitation grandissent encore.

— Pour ce moment, poursuit-il. T’offrir un trône et m’agenouiller devant toi pour te prouver mon adoration.

Seul un souffle lourd s’échappe de ma bouche en réponse. Je suis si excitée, si troublée, que je ne parviens pas à parler alors que ses lèvres remontent doucement jusqu’à ma cuisse.

C’est à peine si je parviens à respirer, en apnée, j’attends seulement le moment où ses lèvres se poseront enfin sur mon clitoris et m’emporteront au paradis.

Du bout des doigts, il effleure ma peau et remonte doucement le long de ma jambe jusqu’à saisir le bord de mon sous-vêtement.

Je lève aussitôt les fesses, désireuse d’accélérer ce moment pourtant divinement érotique, mais qui me place dans un tel état de tachycardie que je crains en mourir s’il ne se dépêche pas de me soulager de cette énorme tension.

Avec un sourire au coin des lèvres, conscient de l’effet que ses mots, son toucher et ses baisers produisent sur moi, il saisit les deux côtés de ma culotte et la fait lentement descendre le long de mes jambes.

J’attrape le bas de ma robe, heureusement fluide, et le remonte jusqu’à mon ventre afin d’être certaine de ne rien manquer de ce spectacle qui promet d’être sublime alors que Roméo replace son visage face à mon sexe.

Mon cœur est au bord de l’explosion tandis qu’il se penche et hume mon essence en poussant un grognement appréciateur. Mes jambes en tremblent d’impatience.

— Roméo, haleté-je.

Et ça ressemble fortement à une supplication. Je ne tiens plus, j’ai besoin qu’il me touche, qu’il pose ses doigts ou ses lèvres sur mon clitoris et qu’il me fasse jouir. Tout mon être réclame cet orgasme.

Son regard plonge dans le mien et fait manquer un battement à mon cœur tant il est intense, affamé, mais aussi possessif.

— S’il te plait, donne-moi un orgasme, murmuré-je à bout de souffle.

Il m’adresse un sourire carnassier comme à chaque fois que je lui réclame un orgasme puis il pose enfin ses lèvres sur mon sexe et l’embrasse.

Je soupire aussitôt de soulagement et m’appuie contre le dossier du trône tandis que sa langue se glisse entre mes lèvres. Seulement, Roméo ne s’approche pas de mon clitoris ou alors il le frôle à peine, mais ne lui accorde pas l’attention dont il a besoin, les caresses appuyées dont il crève d’envie.

Il est doué pour ça, expert dans l’art de me rendre folle de désir et d’impatience au point d’en faire trembler tous mes membres et de me provoquer des piqures presque douloureuses dans le vagin.

— Arrête de me torturer, grogné-je à bout de patience.

La tension devenue trop forte et insoutenable, j’enroule mes jambes autour de son dos, enfonçant mes talons dans sa peau, tout en glissant mes doigts dans ses boucles pour l’obliger à me donner ce dont j’ai besoin.

Aussitôt, il aspire mon clitoris entre ses lèvres en grognant sa satisfaction et mes yeux roulent de plaisir. Il m’accorde enfin toutes les caresses dont j’ai besoin afin d’atteindre le nirvana. Et après une telle attente, un orgasme pointe rapidement le bout de son nez.

Je pousse un long gémissement tout en resserrant mes cuisses autour de la tête de Roméo alors qu’il me libère de cette tension en m’accordant enfin

la jouissance.

Il remonte lentement jusqu'à moi, un sourire coquin et satisfait au coin des lèvres, et je ne résiste pas à l'envie de poser mes mains sur sa barbe luisante en lui retournant son sourire.

— Ton premier orgasme en tant que femme mariée, énonce-t-il d'une voix rauque.

— Je m'en souviendrai toute ma vie.

Je me rapproche de son visage et capture ses lèvres pour un baiser tendre.

Je me souviendrai toujours de ce jour, de ce moment, de cette suite, mais surtout de ce trône. Comme de tout le reste.

Notre histoire n'est pas seulement gravée dans mon esprit, elle est incrustée dans mon cœur, ancrée dans mon âme.

Roméo est comme une extension de mon être, il m'est indispensable pour vivre. J'ai besoin de l'avoir à mes côtés pour me sentir complète et je ne me sens jamais aussi heureuse que lorsque je suis dans ses bras. Roméo est mon tout. Ma raison de vivre. Mon équilibre. Celui qui me permet d'être moi-même, qui m'aime comme je suis. Celui qui me voue littéralement un culte. Celui qui tuerait pour moi. Celui que je suivrais jusqu'au bout du monde afin de m'assurer qu'il ne quitte pas mes bras et qu'il me donne cette essence de vie dont j'ai tant besoin et qu'il est le seul être apte à m'offrir.

Mon tourmenteur est devenu mon protecteur, mon meilleur ami, mon héros, mon mari et je ne regrette absolument rien.

Notre parcours était jonché d'embuches, mais nous y avons fait face ensemble et aujourd'hui, je suis fière de ce que nous avons construit. Notre couple repose sur une base si solide qu'aucun tremblement de terre ne pourrait faire bouger ces fondations. Et cela pour toujours.

Nous nous sommes juré l'éternité et je l'obligerai à tenir sa promesse. Rien ni personne ne me séparera de mon âme sœur.

FIN

OceanofPDF.com

Du même auteur

Série Giordano

Mafia sicilienne, Philadelphie

Matteo, Livre 1
Laurenzo, Livre 2
Adamo, Livre 3
Drago, Livre 4
Lelio, Livre 5
La Sacra Famigghia, anthologie Giordano.
Alessandro, Livre 6.

Tomes indépendants

Mafia calabraise, Chicago

Tempting Choice, *histoire de* ***Giulana Lamberto et Léandro Bellochi****.*

Duologie All the Battles

Univers combats libres

Histoire de ***Sofia et Adrian*** *Sanchez.*
All the Battles, 1. We Fight

All the Battles, 2. We Win

OceanofPDF.com

Remerciements

Je tenais à vous exprimer ma gratitude, à vous qui me suivez, qui commentez, merci du fond du cœur.

Vous me permettez de réaliser mon rêve et je n’ai pas les mots pour vous décrire ce que je ressens. Je ne peux que vous en remercier chaleureusement.

Merci encore. Au plaisir de vous retrouver pour mon prochain livre !

N’hésitez pas à noter cette histoire et à laisser un commentaire, qu’il soit court ou long, il sera fortement apprécié.

Suivez-moi sur Facebook et Instagram pour plus d’actualités : Marion Arrick.

OceanofPDF.com